

1015

ANNALES

DE L'ACADÉMIE D'ARCHÉOLOGIE DE BELGIQUE.

ANNALES

DE

L'ACADÉMIE D'ARCHÉOLOGIE

DE

BELGIQUE.

XXV.

2e SÉRIE, TOME CINQUIÈME.

ANVERS,

TYPOGRAPHIE J.-E. BUSCHMANN, RUE DES ISRAÉLITES.

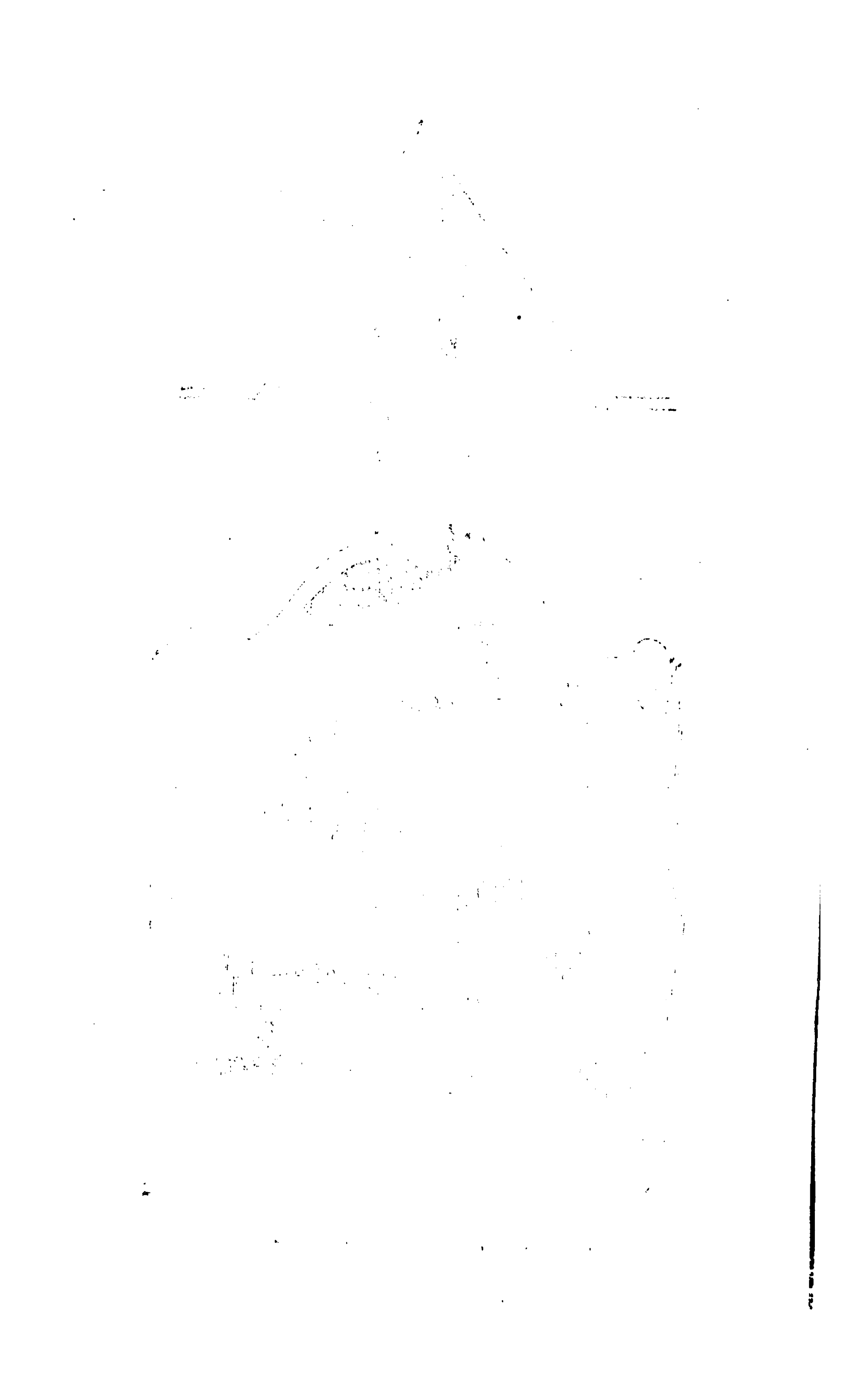
—

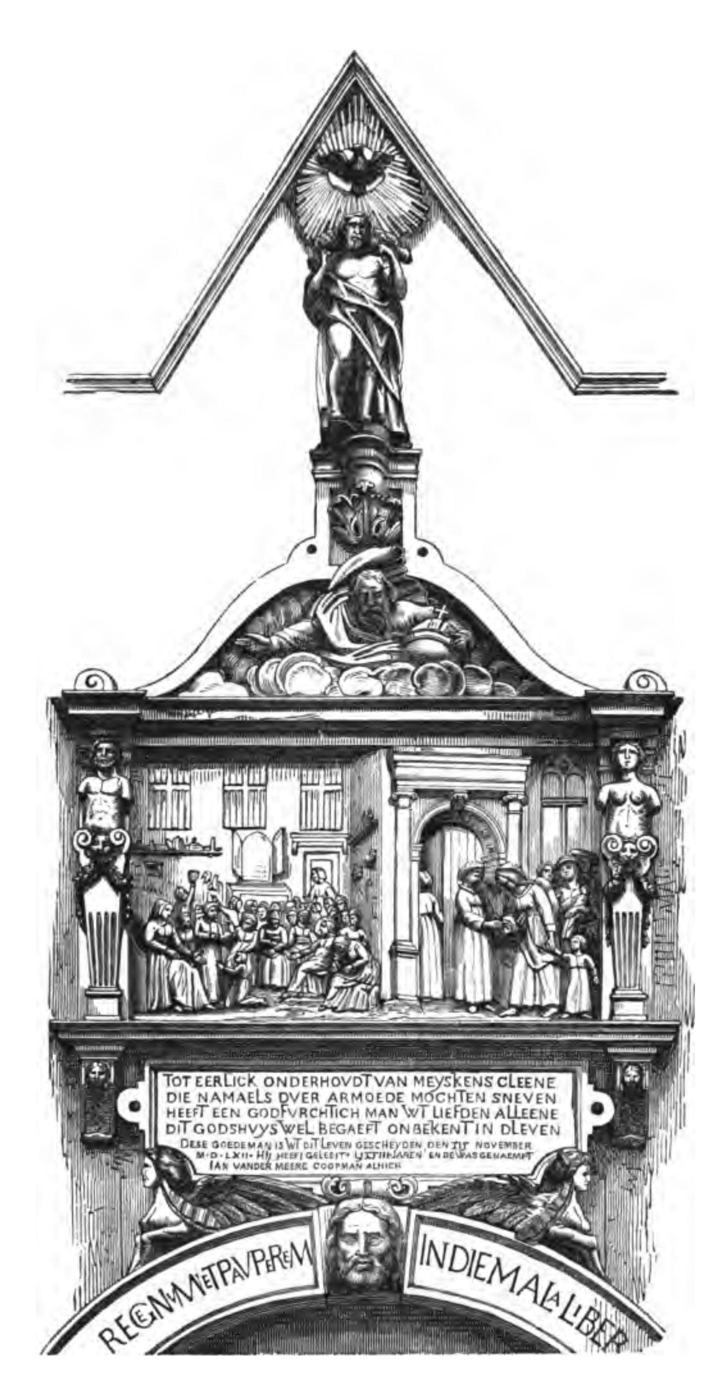
1869.

PROTECTEUR

SA MAJESTÉ

LE ROI.





MAISON DES ORPHELINES, A ANVERS.

HOSPICE DES ORPHELINES

A ANVERS.

NOTICE

par feu M. LOUIS TORFS,

Membre correspondant, à Anvers.

Depuis le commencement du XIIIe jusque vers le milieu du XVIe siècle, la ville d'Anvers vit successivement s'ériger une quarantaine d'établissements charitables pour le soulagement de l'humanité souffrante. Excepté deux ou trois, dirigés par des communautés religieuses, tous ces établissements avaient des administrations laïques. La plupart avaient été fondés par la pieuse générosité de personnes bienfaisantes, quelques-uns devaient leur existence à des corporations de métiers; enfin plusieurs avaient été créés par l'administration des aumôniers de la ville. Un seul de ces derniers asiles, l'hospice des enfants trouvés, était consacré à l'enfance [1]; les autres étaient destinés à recueillir les malades, les lépreux, les aliénés, les voyageurs indigents, les pèlerins, les vieillards et les infirmes des deux sexes. Inutile d'ajouter qu'au bout de deux ou trois siècles

Commissaires rapporteurs : MM. le chev. L. DE BURBURE et TH. VAN LERIUS.

[1] Au XIVe siècle, l'habitation où étaient soignés les enfants trouvés était située dans un enclos de la rue Everdy; elle était entourée d'un jardin; elle fut détruite par un incendie vers 1374. (Note de M. le chev. L. DE BURBURE).

d'existence, ces divers établissements n'avaient pas prospéré à un égal degré. Si quelques-uns possédaient encore de bons revenus, d'autres au contraire se trouvaient dans une situation fort précaire, soit faute de ressources primitives suffisantes, soit par suite d'une mauvaise gestion des biens qui en dépendaient.

Pendant les dernières années du règne de Charles-Quint, Anvers était dans le plus grand éclat de sa splendeur commerciale. Malgré l'agitation des esprits, provoquée par la réforme et l'irritation semée par les placards impériaux sur le fait de la religion, nul ne prévoyait la tourmente qui, dès le début du règne de Philippe II, devait se déchaîner sur les Pays-Bas et couvrir nos provinces de sang et de ruines. En 1550, aucun nuage bien inquiétant ne se manifestant à l'horizon, on croyait pouvoir envisager l'avenir avec une certaine confiance. Sous l'empire de cette quiétude, toutes les affaires allaient leur train. A Anvers notamment l'activité, bien loin de se ralentir, tendait à s'accroître de jour en jour. La ville, fortifiée d'après un nouveau système de défense, avait été agrandie, embellie et assainie, grâce aux entreprises hardies du célèbre ingénieur Gilbert Van Schoonbeke. Acquéreur de vastes terrains non bâtis situés dans l'intérieur des murs, il les avait transformés en peu d'années en de larges et belles rues; il y avait créé, au sud, la section champêtre de Saint-Laurent; au nord, toute une ville nouvelle, avec ses canaux, ses brasseries et sa machine hydraulique.

C'était là la face brillante de la médaille qui avait un vilain revers, composé de la masse des malheurs publics et des misères humaines. Et elles étaient nombreuses les victimes des uns et des autres, car le paupérisme, alimenté par la licence et les désordres, s'était accru en proportion de la population. Aussi les charges de l'ad-

ministration des pauvres étaient-elles devenues extrêmement lourdes : on les évaluait annuellement à trente mille ducats.

Au nombre de ces charges se trouvait l'obligation de pourvoir à l'entretien des enfants abandonnés. Au dire de Guicciardin, leur nombre se montait à deux ou trois mille ; mais, selon son habitude, cet auteur ne donne aucune preuve à l'appui de cette supputation qu'il convient de n'accueillir qu'avec réserve [1]. D'autres infortunés étaient les orphelins d'artisans et d'ouvriers qu'une épidémie ou quelque cruel accident avait privés des auteurs de leurs jours et qui s'étaient vus tout-à-coup placés dans la dure nécessité d'implorer l'assistance publique, faute d'amis ou de parents qui pussent se charger de leur entretien.

Au reste, partout ailleurs il en était alors à peu près de même et, parmi les diverses villes des Pays-Bas, on en cite très-peu où un asile spécial avait été ouvert pour les orphelins d'un âge déterminé [2]. En général ces petits malheureux confondus avec les enfants trouvés et abandonnés, étaient recueillis par les administrations dites des Tables du Saint-Esprit et provisoirement logés dans quelque local dépendant du siége de ces administrations, en attendant qu'on pût les placer en alimentation, soit en ville, soit à la campagne.

Cette situation déplorable doit avoir particulièrement frappé l'attention d'un de ces hommes compatissants et généreux tels que la ville d'Anvers en a tant produits. Jean

[1] Dans une ordonnance du magistrat d'Anvers du 4 mars 1557 (1558 n. st.), il est dit que les aumôniers comptent plus de 1500 à 1600 orphelins et enfants trouvés qu'ils doivent entretenir. (Note de M. le chev. L. DE BURBURE).

[2] Quelques recherches faites en vue de fixer l'origine des anciens orphelinats des Pays-Bas n'ont pas amené de résultats. Il parait qu'avant le XVIe siècle il n'existait dans notre pays aucun hospice de la catégorie de celui qui fait le sujet de la présente notice. (Note de M. LE GRAND DE REULANDT, secrétaire perpétuel de l'Académie.)

Van der Meere (ainsi s'appelait ce digne citoyen) avait été appelé, dès 1521, par les suffrages des magistrats, à remplir les honorables mais pénibles fonctions d'aumônier. Mis ainsi à même d'apprécier de près l'étendue des misères qu'il s'agissait de soulager, il conçut avec ses confrères le plan de deux institutions nouvelles, l'une destinée aux jeunes filles, l'autre aux jeunes garçons, et il résolut de consacrer à la première une partie de sa fortune, acquise par le commerce [1]. En vertu d'un privilége ducal de Charles-Quint du 13 juillet 1553, il stipula, par

[1] La faveur publique accueillit ce projet avec beaucoup d'empressement. Quoiqu'ayant une nombreuse descendance, Van der Meere prêcha d'exemple et par acte passé devant les échevins d'Anvers, le 27 avril 1552, il donna à la Chambre des aumôniers, en excluant formellement celle des pupilles, sa maison sise dans la rue Kipdorp, nommée les trois Taupes, en l'hypothéquant, en faveur de l'hospice nouveau, d'une rente annuelle de six cents florins Carolus. De nombreux bienfaiteurs vinrent aussi en aide à l'œuvre qu'on allait créer. Les comptes des aumôniers mentionnent, en 1552, deux donateurs anonymes, qui donnent chacun une somme de 75 livres de gros de Brab., destinée à la construction de l'asile des filles. En 1554, nouveau don anonyme de 75 livres, aux mêmes fins. La même année et l'année suivante, Martin Lopez donne, en deux reprises, 137 livres, 10 esc., de Brab. Antoine Delryo y place une jeune fille, pour l'entretien de laquelle il donne, en 1554, 37 liv. 10 esc. et, en 1555, 75 liv. de Brab. Un autre donateur fait un cadeau de 30 fl., destiné à la réparation de la maison, qui n'était pas encore celle que nous voyons aujourd'hui. En 1557, les tuteurs de feu la fille de Toussaint de Gramon donnent 50 fl. à la même maison. En 1558, Jean de Hase lègue à la même institution 25 fl. En 1559, un inconnu lui donne 100 fl. La même année, un anonyme, préoccupé du sort des jeunes filles à leur sortie de l'hospice et voulant favoriser leur établissement, donne 100 fl. à quatre jeunes filles qui, après avoir quitté l'hospice, viendront à se marier. Jean de Paeu et Anne Lantmeters, sa femme, donnent, vers le même temps, à la maison des orphelines 200 florins. Jan Hockaert, aumônier, reçoit aussi d'un anonyme une somme de 100 livres, monnaie de Flandre, ou 600 fl. Carolus, destinés à servir de dots à six filles pauvres de l'hospice contractant mariage. Jean-Baptiste de Affaytadi et d'autres personnes bienfaisantes contribuent aussi à l'entretien de l'établissement et, enfin, Jean Van der Meere, ne gardant pas l'anonyme, donne, le 9 novembre 1562, dix jours avant sa mort, 800 florins, à l'effet d'acheter un terrain pour y fonder définitivement la maison actuelle. (Note de M. le chevalier L. de Burbure.)

une clause de son testament, qu'endéans six semaines après son décès, les aumôniers seraient mis en possession de sa maison au Kipdorp, avec ses dépendances et une blanchisserie de toiles, ayant avec son issue une contenance d'environ 363 pieds, ordonnant que ces propriétés seraient à perpétuité possédées par la chambre des aumôniers, à charge d'en employer les revenus à l'entretien des orphelines du nouvel hospice.

D'après Diercxsens, Van der Meere aurait été aidé dans son œuvre par plusieurs cofondateurs et il cite notamment Gilbert Van Schoonbeke. C'est même en mémoire de la coopération de ce dernier que l'on conserverait encore actuellement avec beaucoup de soin, dans une des salles de l'hospice, un petit buste de cet homme célèbre. Ce buste, qui paraît avoir été la partie supérieure d'une statuette qui existait encore au siècle dernier, est en terre cuite, peinte au naturel, et nous représente Van Schoonbeke costumé à l'espagnole, avec un petit feutre à plumet, fraise de dentelles, etc. L'inscription suivante est inscrite sur le socle :

D. GUILBERTUS DE SCHOONBECK PRO PARTE HVIVS
FUNDI FUNDATOR.

Aucun document connu n'a jusqu'ici justifié cette inscription dont le laconisme peut s'expliquer, ou parcequ'elle est l'expression de souvenirs confus, ou qu'elle constate un fait de notoriété publique, car la supposition que l'on aurait gratuitement associé Van Schoonbeke à l'œuvre de Van der Meere nous paraît tout-à-fait inadmissible. Il est, au contraire, infiniment vraisemblable que le concours du premier fut aussi spontané que l'initiative du second. Ce concours, d'ailleurs, a pu consister aussi en autre chose qu'en un subside pécuniaire : Van Schoonbeke qui, en sa qualité d'ingénieur, disposait de

[illegible]avait-il pu en offrir pour l'appro-[illegible] de la maison nouvelle érigée [illegible] qui sait même s'il ne fut pas l'auteur [illegible] dont on admire encore de nos jours [illegible] plus curieux spécimens de l'architecture [illegible]

[illegible] soit, un fait hors de contestation et par-[illegible] par les actes de 1552 et de 1553, c'est [illegible] dotation de notre hospice d'orphelines [illegible] l'honorable aumônier Jean Van der Meere [illegible] exclusivement, comme on l'a pensé jusqu'au-[illegible], à la chambre des aumôniers [illegible].

[illegible] ignorons en quelle année a été célébré l'inaugu-[illegible] du nouvel asile, mais tout porte à croire que ce fut [illegible] vant de Van der Meere, qui eut ainsi la satisfaction [illegible] voir son œuvre achevée avant sa mort, qui arriva [illegible] 19 novembre 1562. [illegible] dans l'église de St-Jacques, sa paroisse, près de la chapelle de St-Antoine-Ermite. Une pierre sépulcrale y recouvrait ses cendres, ainsi que celles de sa [illegible] et de quelques-uns de ses descendants [illegible] sans doute, de donner ici [illegible] monument qui, avant la publication [illegible] *monumentales* des églises [illegible] mentionné par aucun de nos [illegible] en note, la traduction [illegible]

[illegible] dans notre note. [illegible] ne date que de [illegible] était mort en 1557. Nous [illegible] façade sont l'œuvre [illegible] et de l'hôtel de [illegible]

[illegible] entre autres [illegible] en 1808. *Jubilé* [illegible] institutions de bienfaisance [illegible] *Malines*, pp. 638-39.)

PIERRE SÉPULCRALE DE JEAN VAN DER MEERE.[1]

Hier leet begraven Jan
van der Meere cruyenier sterft A.° xvc lxii. den
xix November ende Margariet
van Hersbecke syn huysvrou was sterft A.° xvc xli

den vierden dach Mey
en Jan van der Meeren den jongen synen sone
sterft A.° xvc xlviii
den x September

Hier leet begraven
Esther van der Meeren
dochter van Jan van der
Meeren sterft A° 1585 opten eersten
dach January ende
Catharina Rutsaerts
huysvrou van Jaspar
Bacler sterft den 10 January 1617
ende den eersamen
Jacob Meesens sterft
den 4 Meert A.° 1588
ende Catharina Rut
saerts syne huysvrouwe
dochter van Esther van der
Meeren sterft den
. . . .

[1] Traduction. — Ci-gît Jean Van der Meere, épicier, trépassé le 19 novembre 1562, et son épouse Marguerite Van Hersbeck, décédée le 4me jour de

nombreux matériaux, n'aurait-il pu en offrir pour l'appropriation ou la reconstruction de la maison nouvelle érigée par les aumôniers? Qui sait même s'il ne fut pas l'auteur des plans de l'édifice dont on admire encore de nos jours la façade, l'un des plus curieux spécimens de l'architecture du XVIe siècle [1]?

Quoi qu'il en soit, un fait hors de contestation et parfaitement établi par les actes de 1552 et de 1553, c'est que la principale dotation de notre hospice d'orphelines appartient à l'honorable aumônier Jean Van der Meere et non pas exclusivement, comme on l'a pensé jusqu'aujourd'hui, à la chambre des aumôniers [2].

Nous ignorons en quelle année a été célébré l'inauguration du nouvel asile, mais tout porte à croire que ce fut du vivant de Van der Meere, qui eut ainsi la satisfaction de voir son œuvre achevée avant sa mort, qui arriva le 19 novembre 1562. Il fut inhumé dans l'église de St-Jacques, sa paroisse, près de la chapelle de St-Antoine-Ermite. Une pierre sépulcrale y recouvrait ses cendres, ainsi que celles de sa troisième femme et de quelques-uns de ses descendants? On nous saura gré, sans doute, de donner ici en regard ce modeste monument qui, avant la publication des *Inscriptions funéraires et monumentales* des églises d'Anvers, ne se trouvait mentionné par aucun de nos auteurs; nous y joignons, en note, la traduction de l'épitaphe.

[1] Cette dernière supposition est détruite par le fait mentionné dans notre note, page 8, que le don de Vander Meere pour l'achat du terrain ne date que du 9 novembre 1562, tandis que G. Van Schoonbeke était mort dès 1557. Nous inclinons fortement à croire que les bas-reliefs qui ornent la façade sont l'œuvre de Corneille Floris, le célèbre auteur du tabernacle de Léau et de l'hôtel de ville d'Anvers. (Note de M. le chevalier L. DE BURBURE.)

[2] Cette assertion erronée a été reproduite dans des écrits récents, entre autres dans un discours de M. Pierre de Broëta, régent de l'orphelinat en 1808. *(Jubilé der Aelmoesseniers*, p. 18, et dans un rapport sur les institutions de bienfaisance d'Anvers, inséré au 2e volume du *Congrès catholique de Malines*, pp. 638-39.)

PIERRE SÉPULCRALE DE JEAN VAN DER MEERE.[1]

Hier leet begraven Jan
den vierden dach Mey

van der Meere crugenier sterft A.° xvc lxii. den
en Jan van der Meeren den jongen synen sone

xix Novembre ende Margariet
sterft A.° xvc xlviii

van Hersbecke syn huysvrou was sterft A.° xvc xli
den x September

Hier leet begraven
Esther van der Meeren
dochter van Jan van der
Meeren sterft A° 1585 opten eersten
dach January ende
Catharina Rutsaerts
huysvrou van Jaspar
Bacler sterft den 10 January 1617
ende den eersamen
Jacob Meesens sterft
den 4 Meert A.° 1588
ende Catharina Rut
saerts syne huysvrouwe
dochter van Esther van der
Meeren sterft den
. . . .

[1] Traduction. — Ci-gît Jean Van der Meere, épicier, trépassé le 19 novembre 1562, et son épouse Marguerite Van Hersbeck, décédée le 4me jour de

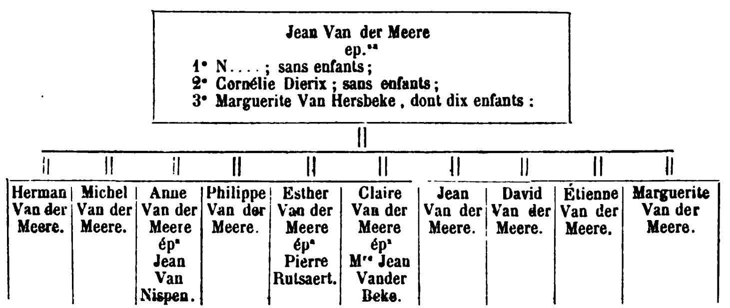
Ainsi que cela n'arrive que trop souvent lorsque les passions politiques et religieuses sont en lutte ouverte et que les choses les plus respectables ne sont pas à l'abri de leur action délétère, les troubles du XVI[e] siècle faillirent devenir fatales à notre orphelinat naissant : un moment vint que des agents ignorants le mirent en suspicion comme étant une institution hérétique! La fameuse liste des suspects de 1567 contient en effet la dénonciation que voici : « Heinrick Van der Mere, le fils de celluy qui a donné » 200 liv. de gros pour faire la maison des orphelins (*sic*) » du consistoire [1]. »

Mais on sait depuis longtemps que les auteurs de cette

mai 1541, et Jean Van der Meeren, le jeune, son fils, mort le 10 septembre 1548.

Ci-git inhumée Esther Van der Meeren, fille de Jean, décédée le 1[er] jour de janvier 1585, et Catherine Rutsaerts, épouse de Gaspard Bacler, décédée le 10 janvier 1617, et l'honorable Jacques Meesens, mort le 4 mars 1588, et Catherine Rutsaerts, son épouse, fille d'Esther Van der Meeren, décédée le...*

* Comme la seconde partie de cette épitaphe est passablement obscure, nous donnons d'après PAPEBROCHIUS, *Annales Antv.*, II, 374, le croquis généalogique des enfants de Jean Van der Meere :



La date du décès de la 3[me] femme de Jean Vander Meere doit avoir été mal indiquée dans les *Inscriptions de l'église de St-Jacques*, puisque, au dire de Papebrochius, Marguerite Van Hersbeke signa son testament en 1553. (Note de M. le chev. L. DE BURBURE).

[1] Il est évident que l'auteur se trompe : les orphelins du consistoire n'ont rien de commun avec l'institution de Jean Van der Meere. Il s'agit ici bien certainement des orphelins du consistoire des réformés. (Note de M. TH. VAN LERIUS.)

liste ne se sont pas montrés trop scrupuleux dans leurs dénonciations et celle que nous venons de transcrire contient presque autant d'erreurs que de mots.

Ce prétendu Henri Van der Mere qui figure sur la même liste, sous un nom identique, parmi *les chiefs du consistoire* de la communauté flamande — collége qui, soit dit en passant, n'existait pas encore en 1552, date des premiers actes de la fondation de l'hospice, — cet Henri Van der Mere, disons-nous, n'est autre que maître Herman Van der Meeren [1]. Celui-ci était réellement fils du fondateur de l'orphelinat et tenait le parti de la Réforme. Au mois d'août 1566, après le sac des églises d'Anvers par les iconoclastes, il avait été désigné, avec trois de ses collègues du consistoire, pour faire partie d'une commission chargée de rechercher les moyens d'apaiser les esprits et de délibérer sur un projet de conciliation qui lui fut soumis de la part du prince d'Orange, alors gouverneur de la ville [2]. Plus tard, en février 1567, Herman signa avec les autres membres du consistoire une lettre à sir Thomas Gresham, agent anglais à Anvers, afin d'obtenir l'intervention de la reine Élisabeth en faveur du libre exercice aux Pays-Bas de la religion réformée [3].

Après avoir posé ces actes compromettants, Herman Van der Meeren ne devait plus se faire aucune illusion

[1] C'est ce que M. J.-E. Schultz Jacobi, de Zuphen, auteur d'un travail étendu sur cette liste, insérée au t. IV du *N. Archief voor Kerk. Gesch.*, a su parfaitement deviner, mais sans remarquer la double inscription du même personnage. Ce duplicatum n'est pas la seule singularité que présente cette liste : on y constate des lacunes non moins singulières, entre autres l'absence des membres du consistoire wallon. Confrontez au surplus notre *N. Gesch. van Antw.*, I, 178-179.

[2] Il s'agit de l'*Artikelbrief* du 30 août 1566 qui assurait aux réformés divers avantages, entre autres des prêches publics. V. ce document avec les apostilles du Taciturne, apud Diercxsens, *Antverpia*, IV, 325, § 99.

[3] Cette lettre, datée d'Anvers 1er février 1566 (67 n. s.), a été publiée par Mertens et Torfs, IV, 65.

pour le cas où le gouvernement espagnol reprendrait le dessus à Anvers, ainsi que cela ne tarda pas à arriver. Cité le 21 février 1567 (68 n. s.) avec sa femme Gertrude, devant le conseil des troubles séant à Bruxelles [1], il n'eut garde d'y comparaître et dès lors on perd ses traces. Il est probable qu'après la défaite des bandes de Tholouse en mars 1567, les deux époux imitèrent l'exemple des notabilités calvinistes et émigrèrent en Hollande ou en Allemagne.

Revenons à notre hospice, dont cette digression nous a momentanément éloigné.

Cependant la suspicion d'hérésie s'étant promptement évanouie, l'établissement eut dès lors une existence paisible et presque ignorée; les désastres et les vicissitudes qui, à diverses reprises, frappèrent la ville d'Anvers ne semblent pas l'avoir affecté; le torrent de la Furie espagnole (1576) passa à côté, les bombardements et les incendies semblent l'avoir laissé intact, enfin son titre d'asile pour les orphelines le sauva du nivellement général pratiqué par la république française.

D'après cette esquisse, la chronique domestique de la *Maison des Pucelles*, comme on l'appelait au XVIIe siècle, doit être bien pâle, bien terne. Il serait cependant désirable que quelqu'un, après en avoir obtenu l'autorisation, eût la patience de compulser les comptes annuels de l'asile: il ferait plus d'une découverte intéressante, soit sous le rapport historique et archéologique, soit sous celui du régime intérieur, soit sous celui des legs et donations. Ceci permettrait de retirer des oubliettes et de consacrer par un souvenir durable les noms de nombre de bien-

[1] *Antwerpsch Cronykje*, édit. de 1743, p. 156.

faiteurs aujourd'hui inconnus, car ce qu'on en a publié jusqu'ici est certainement incomplet [1].

Nous reproduisons, d'après une épreuve photographique, une vue du milieu de la façade de l'hospice, complétement restaurée en 1840 à l'occasion des fêtes bisséculaires de Rubens.

Au-dessus de la porte d'entrée, se trouve un bas-relief sous lequel se lisent deux inscriptions flamandes, l'une en vers, l'autre en prose. Cette dernière, en caractères plus petits, fut placée par les aumôniers, successeurs de Van der Meere, parceque dans l'acte primitif de 1552 il avait voulu garder l'anonyme. Les voici toutes les deux :

TOT EERLICK ONDERHOUDT VAN MEYSKENS CLEENE
DIE NAMAELS DUER ARMOEDE MOCHTEN SNEVEN
HEEFT EEN GODTFURCHTICH *(sic)* MAN WT LIEFDEN ALLEENE
DIT GODSHUYS WEL BEGAEFT ONBEKENT IN DLEVEN

DESE GOEDE MAN IS WT DIT LEVEN GESCHEYDEN DEN XIX NOVEMBER M.D.LXII. HY HEEFT GELEEFT LJXXIIJ. (LXXXIIJ?) JAREN ENDE WAS GENAEMPT JAN VAN DER MEERE COOPMAN ALHIER

Traduction :

Pour l'entretien des jeunes filles qui pourraient à l'avenir succomber par indigence, un homme pieux, inconnu pendant sa vie, a, par pure charité, bien doté cet hospice.

Ce brave homme a quitté cette vie le 19 novembre 1562. Il a vécu 73 (83?) ans et était nommé Jean Van der Meere, négociant en cette ville.

[1] Aussi n'est-ce que pour mémoire que nous empruntons au discours déjà cité de M. P. de Broëta, la liste suivante :

En 1610. Diverses personnes, dons pour service divin. — Pour l'instruction chrétienne : en 1674, Octave François Tensini, négociant anversois à Amsterdam; en 1683, Élisabeth Borrekens, veuve Claphouwers; en 1687, Marie Greyns, fille dévote, et ses frères François et Pierre-Charles Greyns; en 1768, Marie Tholinx, veuve d'Aloys Du Bois; en 1730, Rebecque Ruckers, béguine.

On dit que, d'après l'acte constitutif de la fondation, cet établissement charitable a été destiné à recevoir cent jeunes filles, mais ce chiffre est rarement au complet. La plupart des pensionnaires viennent de l'hospice des enfants trouvés et, dans le cas contraire, elles doivent être orphelines au moins de père ou de mère. On les admet dans l'orphelinat à l'âge de 12 à 14 ans et elles y restent jusqu'à 21 ans accomplis. Conformément aux désirs des fondateurs, on doit leur enseigner à lire et à écrire dans les deux langues usitées en Belgique; on leur apprend aussi les éléments du calcul, la couture, le tricot, le blanchissage, le repassage et l'entretien du linge, en un mot tous les travaux manuels du sexe, propres à en faire de bonnes servantes.

Autrefois, toute cette instruction était donnée par quelques filles dévotes ; mais depuis 1841, elle a été confiée à des religieuses de la congrégation de Notre-Dame de Namur, et l'école de couture, où des demoiselles des meilleures classes bourgeoises venaient jadis suivre un cours de perfectionnement, ne reçoit plus d'élèves externes.

La maison possède un oratoire ou chapelle domestique, desservie par un chapelain externe qui est également chargé de l'enseignement religieux.

Voilà tout ce que nous avons pu recueillir de certain sur le régime intérieur de cet hospice, car tout le reste présente tant d'incohérence que nous avons cru bien faire de ne pas en parler.

[1] Jusqu'ici nous ne possédons encore qu'une seule monographie de notre hospice, celle de M. l'abbé C.-J. Van den Nest, *Het antwerpsch Maegdenhuis, zyn oorsprong en voortgang*. Anvers 1852, in-8°, de 54 pages.

Fig. I.



Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique, t XXV, 2e série t V

Fig. II.



Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique t. XXV. 2e série t. V.

Fab. Lith. J. Maes à Anvers.

Fig. III.



Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique, t. XXV, 2e série t. V

Fac. Lith. J. Mayer à Anvers.

BRODERIES ET TISSUS ANCIENS

TROUVÉS A TONGRES.

NOTICE

PAR M. CH.-M.-T. THYS,

MEMBRE CORRESPONDANT A TONGRES.

Les travaux de restauration encore en cours d'exécution à l'église de N.-D. à Tongres exigèrent, il y a quelque temps, le déplacement des reliquaires, des chapes, des chasubles et des autres ornements conservés dans la trésorerie de cette antique collégiale.

Parmi ces objets se trouvaient quelques châsses qui n'avaient plus été ouvertes depuis longtemps et dont deux surtout étaient très-pesantes ; aussi, afin de faciliter leur transport, fut-on obligé d'extraire les nombreuses reliques qu'elles renfermaient.

L'un de ces reliquaires accusait par sa facture le XIIIe siècle : l'autre ne remontait pas au de-là du XVIIe ; aussi le premier fut-il l'objet d'un examen spécial, du reste archéologiquement justifié. J'y trouvai un coffret orné des armoiries de Saint-Louis, roi de France, un autel portatif du XIe siècle [1] et, au milieu d'une grande quantité de petites bourses remplies d'ossements, trois fragments d'étoffes ayant servi à envelopper des reliques.

Commissaires rapporteurs : MM. G. HAGEMANS et LE GRAND DE REULANDT.

[1] *Annales de l'Académie*, 2me série, t. II, p. 270.

I.

Le premier de ces fragments consiste en un morceau de toile ornée d'une broderie en soie au point de crochet [1]. Le fond, jadis blanc est fait d'un tissu de lin très-fin que le temps a jauni [2].

La broderie qui s'est malheureusement effilée en grande partie a dû former un ensemble, divisé en deux scènes superposées et d'égale hauteur.

Sur la partie supérieure on remarque trois figures placées sur le même plan. Le premier personnage est représenté debout; il porte une tunique d'azur ornée de pourpre, et de longues chausses bleues — *saraballa* — fixées au moyen de bandelettes rouges ; le milieu de la tunique et les manches sont ornés de fils d'or brodés en couchure [3].

Le second personnage, qui nous paraît représenter une femme à cause de la division symétrique de son abondante chevelure, est assis sur un âne dont les contours sont fortement dessinés au moyen d'une broderie en soie brune rehaussée de plaques bleues et jaunes séparées par des fils d'or.

[1] Pline, livre VIII, chap. LXXIV, attribue aux Phrygiens l'art de broder à l'aiguille, à l'Asie le tissage en fil d'or et à Babylone les tissus reproduisant des sujets en couleurs; Cicéron, dans ses *Tusculanes*, livre V, ch. VI, Virgile, Horace, Philostrate, etc., parlent de tissus enrichis de sujets ou ornés de figures ouvrées dans le tissu.

[2] Le pape Saint-Sylvestre interdit l'usage des étoffes de soie et même de couleur dans les cérémonies de la messe, que le prêtre devait célébrer revêtu de tissus de lin. *Liber pontificalis seu de gestis Rom. pont.*, t. I, p. 82.

[3] Ce genre de broderie était nécessaire pour cette espèce de fil fabriqué au moyen d'une mince et étroite lisière en or enroulée en spirale autour d'un fil de lin : ainsi arrangé, ce fil n'aurait pu subir l'opération du crochet.

Le personnage porte une tunique talaire d'azur ornée devant, en bas et sur les épaules de filets de pourpre, et un *orarium* en soie bleue et rouge. De la main droite il bénit à la manière latine, c'est-à-dire que le pouce, l'index et le médius sont dressés, tandis que les deux autres doigts sont repliés sur la paume de la main; sa main gauche est appuyée sur ses genoux, et ses pieds sont garnis de chaussures rouges. Le troisième personnage est debout comme le premier; il porte une tunique ceinte, ornée au centre d'une bande d'azur appelée *patagium* par les anciens [1], et il tient des deux mains un bâton posé en travers [2]; ses jambes très-minces sont dessinées au moyen d'une broderie au passé, en soie brune et bleue [3].

Au-dessus de ces trois figures se trouvait une inscription en lettres romanes majuscules qu'il m'a été impossible de rétablir : ces lettres, à en juger d'après ce qu'il en reste, étaient brodées alternativement en bleu et en jaune.

La seconde partie de ce voile historié est occupée par quatre personnages placés sur le même plan et à une égale distance les uns des autres. Les deux premières figures portent des tuniques talaires et une espèce d'*éphod* [4] et la troisième est revêtue d'une robe courte descendant jusqu'au milieu des cuisses; elle étend les mains vers

[1] RUBENIUS, *De re vestiaria et precipue de lato-clavo,* Antverpiæ, 1665, p. 46.

[2] MARTÈNE, *de antiq. Eccles. rit.* lib. I, cap. 4, art. 5.

[3] JAUBERT, *Dictionnaire raisonné universel des arts et métiers*, t. I, p. 343.

[4] On appelle *Ephod* la draperie dont les juifs se couvrent les épaules quand ils adressent leurs vœux au Seigneur, en souvenir de celui dont le roi David se revêtit devant l'arche.

Les premiers chrétiens ont adopté cet usage, dit BUONAROTTI, *Obs. hist.,* p. 62, et beaucoup de monuments offrent la figure de personnages en prière, revêtus de ce manteau appelé *orarium.*

BOTTARI, *Sculture e pitture sagre estratte dai cimiteri di Roma,* tar. CXXXIX, CLIII, etc.

un ange qui semble la conduire. Ce divin messager porte une tunique talaire d'azur, ornée, d'après un usage antique, de deux bandes de pourpre — *clavi* — se prolongeant jusqu'au bas et appelée pour ce motif *vestis claveata.*

La broderie dénote l'enfance de l'art; le dessin est assez correct, mais les lois de la perspective étaient inconnues au brodeur; cependant ce voile est intéressant sous le rapport des costumes, des couleurs et de la composition.

Il est probable que ce fragment a fait partie d'un de ces nombreux tissus qui, pendant les périodes mérovingiennes et carlovingiennes, servaient soit de couvertures, soit de manipules ou de suaires [1], soit à tout autre usage religieux. Quant au sujet traité dans cette naïve peinture à l'aiguille nous croyons que la scène supérieure représente le voyage à Bethléem, et la scène inférieure l'Ange et Tobie; toutefois l'ensemble de la composition devait offrir un assez grand développement, deux des côtés présentant les traces d'une déchirure.

Hauteur de la partie supérieure 0,162 m.; hauteur moyenne des personnages 0,115 m.; hauteur de la toile 0,385 m., largeur 0,221 m.

---

[1] Le manipule appelé quelquefois *sudarium* servait autrefois, aux officiants pour essuyer la sueur; Alcuin en fait mention au IX[e] siècle en disant que l'on s'en servait pour s'essuyer les yeux : au XI[e] siècle le manipule devint un simple ornement que le prêtre porte au bras droit. *De divinis officiis*, cap. XXXIX. *Les arts somptuaires*, t. II, p. 42.

II.

Le second objet qui attira mon attention fut une escarcelle [1] ou aumônière, ainsi appelée parce qu'on y mettait les aumônes à distribuer. Elle renfermait quelques ossements dont aucun ne portait la moindre inscription. La partie antérieure de cette escarcelle présente une composition divisée en deux tableaux superposés, brodés avec le plus grand soin sur un canevas de toile blanche assez grossière. Cette composition se distingue par la pureté du dessin, par la délicatesse de l'exécution et par l'harmonie des couleurs.

En haut, on voit un chevalier équipé de pied en cap, revêtu du haubergeon recouvert d'une cotte-d'armes flottante et portant en tête une espèce de casque ouvert, caché en grande partie par un bouclier blasonné qu'il tient de la main gauche, tandis que de la droite il brandit une large épée à double tranchant. Ce preux sort au galop de son cheval d'un château crénelé flanqué de tours et couronné d'une bretèche [2] dans laquelle apparaît une femme qui semble suivre ce départ précipité d'un regard anxieux.

Cette scène se détache sur un fond d'or brodé en différents points de couchure.

En bas, on remarque un cavalier dont la tête hideuse est ornée d'un panache; il est revêtu d'un haubergeon recouvert d'une cotte-d'armes ornée d'une broderie en plumetis entrepiqué et porte autour de la taille une ceinture à bouts flottants. De la main droite il élève un bouclier

[1] Ce mot vient de l'italien *scarella*, qui signifie bourse.

[2] Sorte de balcon en bois, bâti en encorbellement et assez saillant sur le nu des faces du château.

orné d'un dessin quadrillé et lance de la gauche un javelot vers le ciel. Cet homme tient devant lui, assise sur un cheval bleu, une femme revêtue d'une *cotte-hardie* à manches serrées et garnies jusqu'au coude, recouverte d'un *surcot* sans manche et largement drapé. Cette femme dont la tête découverte est ornée d'une abondante chevelure offre par l'ensemble de ses traits quelque ressemblance avec la châtelaine représentée dans la partie supérieure. Elle élève des mains suppliantes vers le ciel tandis que le cavalier placé derrière elle semble tomber à la renverse.

Cet effroi que partage le vigoureux destrier, lancé au galop, provient sans doute de l'apparition subite d'un nain ou d'un bouffon dont la tête est ornée d'une double corne allongée en spirale, et qui semble s'opposer à l'entrée du cheval dans un château placé au second plan à gauche.

La porte de ce manoir est surmontée de créneaux et flanquée de deux tours ornées de fenestrages gothiques ; au-dessus de cette porte apparaissent deux femmes dont les mains élevées et tendues semblent indiquer un geste d'acclamation ou d'applaudissement. Au premier plan et près du château se trouve un vieillard assis sur une chaise à l'antique. Il porte une tunique ceinte en soie jaune et verte travaillée au point de plumetis et un long manteau rejeté en arrière, brodé en fil d'or entrecroisé. Sa tête expressive est couverte d'un bonnet pointu d'où s'échappe une longue chevelure blanche confondant ses flots soyeux avec la barbe qui encadre sa figure patriarcale.

Sa main droite nue est dirigée vers le cavalier, et sa main gauche retient un gant posé sur ses genoux. Ce tableau animé se détache sur un fond d'or brodé en couchure et parsemé de fleurs ouvrées en soie verte et jaune. « Il serait difficile, dit M. Grossé, de préciser la scène

» figurée dans cet ouvrage; elle n'appartient ni à la lé- » gende ni à l'histoire. » Nous devons avouer, avec cet estimable archéologue, que nous n'avons pu découvrir malgré nos recherches le sens de cette broderie. Le sujet nous paraît emprunté à quelque roman allégorique ou chevaleresque de l'époque féodale, peut-être même figure-t-il un fait d'armes ou un trait de chevalerie accompli par un membre de la famille de la noble châtelaine à qui l'aumônière a appartenu ; car rien dans cette composition ne dénote une pensée chrétienne. Du reste l'usage des escarcelles, très-ancien il est vrai, devint général au temps des croisades [1]; l'escarcelle était alors un des signes servant à distinguer les voyageurs de la terre sainte [2]. L'usage des aumônières passa des pèlerins aux bourgeois, aux nobles, enfin à toutes les classes de la société et ne cessa que vers la fin du XVIe siècle.

Plusieurs pèlerins se servirent de leurs escarcelles pour apporter à leurs parents, à leurs amis, à leurs pasteurs des reliques d'outre-mer et même des fragments de pierre, de la poussière, des branches et jusqu'à des feuilles recueillies dans les lieux témoins de la rédemption [3].

[1] Les brodeurs de Paris et les « faiseuses d'aumôsnières sarrasinoises » formaient des corps de métiers importants qui avaient leur réglement.

Réglement sur les arts et métiers de Paris, rédigés au XIIIe siècle publiés par Depping, Paris 1837, page 379.

Voir les inventaires de N.-D. de Paris et les inventaires du duc de Normandie, de Charles V, de Charles VI, etc., à la bibliothèque impériale, fond latin, N°s 2053, 8356, 2068 etc., etc.

Voir encore l'inventaire de N.-D. de Tongres dressé en 1433. Arch. de N.-D. Reg. N° 57, p. 225.

[2] Nul voyageur d'outre-mer n'aurait entrepris son périlleux voyage avant d'avoir reçu des mains du prêtre la croix, le bourdon et l'escarcelle, dit Villemin, *Monuments français inédits,* Paris 1825, t. I, p. 68 et planche CXIV.

[3] Monfaucon, *Monuments de la monarchie française,* t. II et V, cite quelques-unes de ces escarcelles qui servirent à cet usage, que l'on conservait à Saint-Yved de Braine et dans l'abbaye de Corbie.

Il est probable que l'église de Tongres doit à une circonstance analogue la possession de cette intéressante aumonière qui nous paraît appartenir au XIVe siècle. A cette époque le travail du brodeur atteignit à un haut degré de perfection. « L'aiguille, véritable pinceau, dit de » Laborde [1], se promenait sur la toile et laissait derrière » elle le fil teint en guise de couleur, produisant une » peinture d'un ton soyeux et d'une touche ingénieuse. » Pendant ce siècle la broderie était employée partout; on brodait non-seulement les ornements d'église, mais les vêtements et même des chambres entières étaient enrichies de broderies historiées.

Hauteur de la composition supérieure 0,167 m.; largeur 0,20 m.; hauteur de la composition inférieure 0,18; largeur 0,297 m.; hauteur totale 0,347 m.

III.

Le troisième fragment intéressant caché dans la châsse est un tissu d'origine orientale [2] ayant servi sans doute à envelopper des reliques apportées de Rome à Tongres vers le XIe siècle [3]. Il nous montre sur une bande hori-

[1] *Revue archéologique*, t. VII, p. 39.

[2] L'usage des tissus historiés paraît remonter dans l'Inde et dans la Perse aux temps préhistoriques. Voir *l'Iliade*, Chants XIV et XII, l'*Odyssée*, liv. IV, v. 124, livre XXIII, v. 758, HÉRODOTE, *Hist.* lib. III, nº XLVII, EUSÈBE, *De laudibus const. oratio,* p. 613, *De vita imp. const.*, cap. XLIII, p. 504.

GRATIEN, apud *muratori*, *vetera monumenta*, t. I, p. 93.

Les Grecs furent tributaires de la Perse pour la soie dont ils se servaient pour tisser leurs étoffes jusqu'à l'introduction des œufs du ver à soie par des moines. PROCOPE, *de bello persico*, lib. I, et *de bello gothico*, lib. IV, cap. XVII.

[3] Dans la vie du pape Zacharie (741-752) on trouve pour la première fois la mention d'étoffes de soie fabriquées à Rome. *Liber pontif.*, t. I, p. 75.

zontale large de 107 millimètres et longue de 254 millimètres un seul et même sujet reproduit plus ou moins uniformément sur toute l'étendue du tissu.

On y voit alternativement deux serpents affectant la forme d'un modillon dressé, perçant de leurs dards deux animaux de l'espèce des renards, et deux autres serpents posés d'une manière identique plongeant leurs aiguillons vénéneux dans le cou de deux oiseaux de la forme des *papagalli*.

Ces serpents sont séparés par une croix grecque pédiculée [1], placée tantôt entre deux licornes debout et détournant la tête, tantôt entre un oiseau fantastique et une licorne fabuleuse, tantôt entre deux oiseaux de l'espèce des palmipèdes.

Le fond de ce tissu est formé de soie et de lamelles d'or de Chypre, les serpents, dont il ne reste que les têtes, étaient ouvrés en soie blanche et les oiseaux le sont en soie bleue, blanche, rouge et verte, rehaussée de plaques d'or disposées de façon à imiter les muscles et les os ; il en est de même des *papagalli* dont le corps brodé en soie rouge et jaune est parsemé de minces filets d'or disposés de manière à imiter les mille nuances de leur plumage.

Une petite bande de soie rouge sépare un ornement composé d'une suite de modillons blancs, bleus et rouges qui terminent en haut et en bas ce précieux fragment dont il serait difficile de préciser l'âge. En effet les mêmes tissus ornés des mêmes dessins furent fabriqués pendant longtemps (du IVe au IXe siècle) à Byzance et dans la Mauritanie [2]; on les désignait dans les anciens inventaires sous

[1] C'est sans doute l'arbre oriental de *hom*, entouré de deux renards, figuré sur un tissu appartenant à M. le chanoine Van Drival, d'Arras.

[2] Martène et Durand, *Amplissima collectio*, t. V, col. 1106 et 1107.

Il est souvent très-difficile de distinguer les étoffes byzantines des étoffes persanes et sarrazines.

les noms de *pallia holoserica scutata vel rotata*, *cum historia animalium,* et Athanase le bibliothécaire, dans sa *Vie des Papes*, donne à ces tissus, suivant leur ornementation, les noms de *pallia leonata, pallia aquilata*, etc., etc.[1]

Avant de terminer cette notice qui n'a d'autre but que d'appeler l'attention des archéologues sur ces précieux tissus, je me permettrai de faire remarquer que ce fragment d'étoffe si ancienne est fabriqué de la même manière que nos tapisseries modernes de Paris et d'Aubusson, c'est-à-dire qu'il a été exécuté sur un métier à haute-lisse[2].

[1] *Liber pontificalis seu de gestis Rom. pont.,* t. I, p. 109, t. II, pp. 239, 270, 273 et 279, t. III, pp. 15, 17, 548......

[2] On appelle *lisses* les fils qui servent de chaîne au tissu; les fils qu'on vent intercaler entre les fils de la chaîne forment la trame du tissu. Quand les fils de la trame sont tendues horizontalement le métier est de *basse-lisse;* au contraire quand ces fils sont tendus verticalement on dit que le métier est de *haute-lisse.* Ce dernier métier a été inventé par les Égyptiens; on en trouve le dessin parmi les peintures des hypogées de Beni Hassan.

ANVERS

AU DIXIÈME SIÈCLE.

ÉTUDE HISTORIQUE

par feu M. LOUIS TORFS,

MEMBRE CORRESPONDANT, A ANVERS.

A l'époque où Charlemagne constituait le nouvel empire d'Occident, dont les deux bras s'étendaient du Tibre à l'Elbe, trois siècles au moins s'étaient écoulés depuis qu'une colonie suève ou saxonne était venue se fixer au milieu des joncs de la rive droite de l'Escaut, près de l'embouchure du Schyn; et trois siècles, c'est un espace de temps qui certes peut compter dans la vie d'une cité, autant que dans celle d'une nation. Pendant cette période triséculaire, en effet, douze à quinze générations se succèdent et une colonie, pour peu qu'elle se trouve placée dans de bonnes conditions, peut s'accroître et se développer. Avec les idées que l'on se fait communément de l'antique célébrité d'Anvers, il y aurait donc lieu de s'étonner que les annalistes contemporains de Charlemagne ne fassent aucune mention de la future métropole commerciale belge; mais indépendamment de ce que celle-ci en était encore à ses débuts, il convient de tenir compte de la lenteur du développement des sociétés dans ces temps reculés, et de se souvenir que la vieille *terra Arundinae*, ou pays des joncs, était encore, surtout sous le rapport hydrographique, une terre vierge. Toutefois,

Commissaires rapporteurs : MM. A. PINCHART et L. GALESLOOT.

quelque fût l'aspect agreste de la contrée, il est de notoriété historique qu'Anvers réunissait déjà certains éléments qui, à cette époque, étaient des indices d'un centre populeux, et qu'on y distinguait même les rudiments d'une place commerçante et maritime.

Et d'abord son nom d'*Andwerp*, que l'on voit briller dès le VII[e] siècle dans la légende de saint Éloi, ne nous offre-t-il pas dans sa racine *(werpf, werp)* la preuve irrécusable de l'existence du *Werf*, le débarcadère primitif de notre port[1]; et la digue ou chaussée, reliant ce *Werf* à l'*Opslag* ou marché établi à Deurne, n'était-ce pas notre première voie de communication par terre?

Que la communauté des Bénédictins de Deurne qui desservait l'église, fondée tout près du même Werf par saint Amand, cet illustre évêque régionnaire en souvenir duquel un temple va s'élever sur le *Stuivenberg*, que cette communauté, disons-nous, n'ait pas précisément visé au développement des relations mercantiles, peu importe; une fois la chaussée construite nos marchands se servirent de cette voie qu'ils trouvaient aussi sûre que commode, et pour l'entretien de laquelle un péage était perçu, au pont sur le Schyn, à Deurne[2].

[1] Dans cette légende écrite par saint Ouin, ami et contemporain de saint Éloi, le nom de notre ville est orthographié *Andoverpis*, mot que les auteurs ont partagé en quatre syllabes (Cf. DIERCXSENS, *Antverpia*, I, 19). Cette leçon, nous l'avons suivie ailleurs, mais à tort, faute d'avoir réfléchi qu'en ce temps le *v* était à la fois consonne et voyelle, que *ov*, autrement *ou* représente dans les langues romanes la consonne *w*, ou le double *uu* du flamand du moyen âge : par conséquent que *Andoverpis* doit se prononcer et s'écrire *Andwerpis*, prononciation et orthographe conformes à la véritable étymologie du nom d'Anvers. Voyez à ce sujet notre *Nieuwe Geschiedenis van Antwerpen*, I, 8.

[2] Le nom de cette digue, chaussée, (Eyendyk, digue d'eau) prouve qu'elle avait essentiellement pour objet de servir de barrière aux irruptions du Schyn, dont les fréquents débordements rendaient le passage à travers les terres basses impraticable et forçaient les voyageurs de s'écarter de la voie directe, en remontant vers le Sud-Est et en faisant un long détour par le plateau de Haringrode pour atteindre Deurne.

Indépendamment de ces travaux, que l'on peut considérer comme d'utilité publique, l'ère mérovingienne avait aussi vu surgir, sous la forme d'un château, la première enceinte fortifiée, le *Castellum Andwerpium,* résidence du Frank Rohing. Construit pour protéger l'église dont nous avons rappelé tout-à-l'heure la fondation, et près de laquelle une princesse anglo-saxonne, sainte Walburge, occupa saintement pendant plusieurs années une humble cellule, il est à croire que les Bénedictins avaient tout près de là aussi un presbytère ou oratoire dans la *cella Mauri in Burgo*, cellule de saint Maur, où les religieux qui célébraient les offices du jour pouvaient loger, sans quoi ils auraient dû retourner immédiatement à leur couvent, laissant l'église sans gardiens *(custos)* [1].

En outre, les rois mérovingiens avaient dans ce château un atelier monétaire, et leur fisc un premier bureau de douanes pour la perception du *Riddertol* (péage du chevalier) lequel, conjointement avec le péage de la chausséedigue *(tol van den Eyendyk)*, constitue la double preuve d'un certain mouvement commercial [2].

Ce sont là tous faits connus et attestés par des documents conservés dans le trésor des *Acta sanctorum* et l'on conviendra qu'une place avec un port, un château,

[1] Ceux qui sont au courant du service des paroisses, sauront sans doute ce que cette supposition peut avoir de vraisemblable, après avoir mesuré la distance entre Deurne et le Bourg. Ceci nous dispense d'une dissertation à l'appui. Nous ajouterons seulement que lors du sac du château, la cellule de saint Maur subit certainement le sort de l'église. Aucun acte ne nous permet de constater si les Bénedictins qui, après la retraite des Normands, revinrent à Deurne où ils continuèrent à demeurer jusqu'en 1063, se sont occupés dans cet intervalle de rétablir l'église et le presbytère. En 1396, le terrain sur lequel ce dernier s'était trouvé, rue des Nattes, était une propriété particulière qui fut acquise en 1426 par l'abbaye d'Afflighem, pour servir de refuge à ses religieux, de passage à Anvers.

[2] Le *Riddertol*, se payant pour les marchandises traversant le Bourg, était une sorte de droit de transit.

une église, une chaussée et deux bureaux de péages n'a pu demeurer entièrement ignorée. Comment se fait-il alors que les écrivains du cycle carlovingien n'en fassent aucune mention? Peut-être ....., mais ne nous laissons pas entraîner à de vaines suppositions et bornons-nous à constater que lorsque la catastrophe de l'an 837 eut révélé au monde que le *nobilium emporium* de l'empire d'Occident n'existait plus, notre cité fut plongée de nouveau dans un oubli encore plus inexplicable.

En effet, à dater de l'invasion des Normands le nom d'Anvers disparaît pour longtemps de l'histoire comme s'il s'était évanoui au milieu des flammes qui consumèrent le *castellum* et les monuments mérovingiens ; il semble même complétement effacé de la carte de l'Europe, car dans le célèbre acte de partage du royaume de Lothaire il n'en est pas question, bien que Lierre (*Ledi*) se trouve compris dans le dénombrement des lieux assignés à la Lotharingie.

Divers écrivains se sont efforcés d'expliquer cette lacune ou cette omission extraordinaire. Selon quelques-uns, il faudrait l'attribuer à la circonstance qu'Anvers n'était pas encore le siége d'une abbaye ou d'un chapitre. D'autres pensent que le nom de notre ville est sous-entendu dans les mots : *in Brachbantia comitatus IV*. Enfin on a aussi émis l'avis que l'omission pourrait bien être la conséquence naturelle de l'occupation continue de notre territoire par les Normands. Il est, en effet, vraisemblable que notre *Werf* fut pour ces conquérants un excellent pied-à-terre et que, de gré ou de force, ils surent se maintenir dans le *pagus Ryensis*. Dans cette hypothèse, ce territoire et la ville d'Anvers pouvaient être considérés comme détachés des États des Carlovingiens [1].

[1] M. Van der Elst a naguère traité cette question dans les *Annales de l'Académie*, 2e s., I.

Quoi qu'il en soit, après la défaite des hordes scandinaves dans les plaines de Louvain (892), désastre qui les contraignit à évacuer notre pays, il semble naturel de voir reparaître le nom d'Anvers dans les annales de la Belgique. Il n'en est rien pourtant et on est tout surpris de voir l'obscurité s'épaissir encore davantage, au point qu'au Xe siècle notre cité se trouve enveloppée dans des ténèbres si profondes que nul indice ne nous apprend quand et comment elle a pu se relever des ruines entassées par les Barbares. Le sac de 837, en détruisant tous les monuments qui auraient pu nous initier au spectacle du développement que la colonie saxonne a pu prendre pendant la période mérovingienne, aurait donc eu cette autre conséquence non moins regrettable de couvrir d'un voile impénétrable l'époque de la renaissance du phénix.

C'est en vain que l'on fouille les annales ecclésiastiques, cette source si précieuse pour la connaissance de nos origines communales, c'est en vain que l'on y cherche quelque trait d'union qui rattache la légende de Notre Dame-sur-le-Tronc à l'érection de sa chapelle dans le verger *in suburbium* ou la fondation de l'église de St-Michel à celle de son collége de chanoines [1]. En un mot, du IXe au XIe siècle, tout en profitant des travaux de ses érudits devanciers, on n'a réussi à combler la lacune qu'à l'aide d'inductions basées sur les diplômes de quelques empereurs, confirmant en termes généraux les donations faites à nos églises épiscopales, ou sur des requêtes émanées des Bénédictins d'Epternach, revendiquant des possessions

[1] De la chapelle, qui devint plus tard la collégiale de Notre-Dame, et de l'église primitive de St-Michel on ne connaît rien de certain avant le XIIe siècle. Les inscriptions concernant ces monuments ont été rédigées postérieurement. (Note de M. Le Grand de Reulandt, secrétaire perpétuel de l'Académie.)

dont les guerres et les révolutions avaient dépouillé leur monastère [1].

Dans aucun de ces documents, le nom d'Anvers ne se lit en toutes lettres et on n'y trouve aucune allusion directe ou indirecte à notre ville. Aussi, ces monuments étrangers ne figurent là que comme des jalons chronologiques, semblables à ces pierres brutes qui aident le voyageur à traverser une vallée déserte ou un souterrain obscur, mais qui ne lui apprennent rien; ces monuments sont pour nous des monuments muets.

Toutefois, si les actes écrits ne jettent aucun jour sur 'histoire d'Anvers pendant le X[e] siècle, un témoin de cette période mystérieuse serait resté debout jusqu'aux temps modernes. Nous voulons parler du fameux donjon *Kroonenborg*, dont Diercxsens attribue la construction à l'empereur Othon II, qui aurait voulu indiquer par ce monument, érigé au Kiel au bord de l'Escaut, la limite *(mark)* de l'empire d'Allemagne [2]. Que la tradition ait attaché à cette tour un caractère symbolique, nous n'avons garde de le contester : longtemps avant Diercxsens cette opinion traînait dans nos chroniques. Mais la date assignée à la construction ne s'accorde ni avec le caractère architectonique du donjon, tel que nous le connaissons par les gravures, ni avec la date inscrite sur la couronne de fer doré qui le surmontait [3], et malgré ces deux faits négatifs,

[1] DIERCXSENS, *Antverpia*, I, 61-64, constate lui-même le caractère négatif de ces actes, particulièrement par rapport à l'église du Bourg, dont les Bénédictins d'Epternach, qui l'auraient reconstruite, réclamaient en vain la restitution. M. GÉNARD, dans sa notice sur l'église de Sainte-Walburge, ne fait du reste aucune mention de ces réclamations. Cf. *Inscriptions fun. et mon. de la prov. d'Anvers*, t. II.

[2] DIERCXSENS, *Antverpia*, I, 65.

[3] Cf. MERTENS et TORFS, *Geschiedenis van Antwerpen*, I, et notre *Nieuwe Geschiedenis van Antw.*

certaines probabilités semblent plaider pour justifier la tradition, ainsi que nous allons l'exposer.

C'est de l'étude des événements politiques de cette époque que, à notre avis, peut jaillir l'éclair qui doit illuminer, du moins en partie, ce ténébreux Xe siècle, si justement appelé le siècle de fer, pendant lequel la féodalité s'imposait à toute l'Europe comme une nécessité sociale. Aussi, il ne sera pas inopportun de présenter ici un court aperçu de ce qui se passait autour de nous.

Passons donc l'Escaut et transportons-nous en Flandre, car c'est là que se trouvait le théâtre des événements qui doivent nous préoccuper.

D'après la plupart des historiens, ce fut au Xe siècle, sous le règne du comte Arnould-le-Vieux, qu'un changement des plus importants eut lieu dans la délimitation du pays de Flandre. L'empereur Othon Ier, irrité contre ledit comte, auquel il reprochait l'insuccès du siége de Rouen, envahit la Flandre orientale, s'empara du château de Gand, le fit reconstruire ou fortifier et en confia la garde à un seigneur saxon nommé Wichman, en lui assignant pour domaines les pays d'Alost, de Termonde, de Waes et des Quatre-Offices. En outre, dans le but de bien fixer la ligne de démarcation entre la France et l'empire, l'empereur fit creuser, depuis Gand jusqu'à Terneuzen, le canal dit *fosse othonienne*.

Les territoires, ainsi démembrés, constituaient ce que l'on nomma d'abord le *comté de Gand* et plus tard la *Flandre impériale*. Ils s'étendaient sur la rive droite de l'Escaut, en amont et en aval d'Anvers et considérés comme annexés à la Lotharingie, qui relevait de l'Allemagne. Le point extrême de cet empire se trouvait à Terneuzen, et c'était là, si on avait voulu alors symboliser la *Mark* par quelque monument, que le *Kroonenburg* eut dû être érigé et non à Anvers.

Quoi qu'il en soit, la constitution du comté de Gand était au fond une conquête sur la France, dont les comtes de Flandre reconnaissaient la suzeraineté et il importait à Othon que tous les liens qui auraient pu attacher sa conquête à ce royaume ou aux vassaux de celui-ci fussent brisés. Aussi, non content de les en avoir séparés par une frontière artificielle et une annexion politique et civile, il prit des mesures pour les soustraire également à la juridiction spirituelle des évêques de Tournai et de Thérouane.

Ces deux prélats reconnaissaient pour métropolitain l'archevêque de Reims, c'est-à-dire un prélat français. C'était là une anomalie que l'empereur ne pouvait tolérer. Au fait, on ne comprend pas par quel motif le pays de Waes et les Quatre-Offices aient pu être placés sous la juridiction des évêques d'Utrecht, qui dépendaient de la métropole de Cologne. Il est probable que ce changement dans la juridiction spirituelle se fit de l'assentiment du Saint-Siége. Toutefois nous ne sommes pas en mesure d'affirmer que les territoires d'Alost et de Termonde furent placés sous le même régime auquel les deux autres restèrent soumis jusqu'à l'érection des nouveaux évêchés dans les Pays-Bas.

Ces événements et les changements qui en furent la conséquence se passèrent de 943 à 946. Le comte Arnould, qui n'avait pu empêcher ni les uns ni les autres, finit-il par en prendre son parti et par se raccommoder avec Othon? On peut du moins le supposer, en le voyant marier sa fille au châtelain Wichman. Toujours est-il que la constitution politique et féodale du comté de Gand ne subit d'abord aucune modification, et c'est ici le cas de demander quel rapport tout cela peut avoir avec l'histoire d'Anvers, et partant si l'origine de la Flandre impériale réflète quelques rayons qui éclairent certains points de cette histoire au Xe siècle.

Pour essayer de résoudre cette question il convient, croyons-nous, d'aller du connu à l'inconnu et de remonter le cours des âges. Or, si nous nous plaçons à la fin de la domination autrichienne, nous voyons qu'à cette époque le *Nobelgeld* se payait encore; qu'au XVII[e] siècle diverses communes du pays de Waes contribuaient dans cet impôt; qu'on en retrouve des traces au XIV[e] et XV[e]; que vers le même temps ceux de Termonde venaient en appel devant le *Vierschaer* sans trop savoir en vertu de quelle coutume, ni depuis quel temps; que vers la fin du XIV[e] siècle ceux d'Anvers essayèrent de se soustraire au paiement du *Nobelgeld* alléguant qu'il n'incombait pas à eux, mais à ceux de Flandre, de curer les fossés du Bourg. Car c'était pour se libérer de cette corvée féodale que le *Nobelgeld* avait été introduit, en maintenant aux communes qui contribueraient dans ladite taxe le privilége précédemment accordé à la prestation d'hommes pour l'exécution des travaux de curage desdits fossés, à savoir l'exemption du *Riddertol*.

Arrêtons-nous ici un moment, pour faire remarquer que le *Riddertol*, les *Burgwerken*, le *Nobelgeld*, le *Vierschaer* se rattachent à l'histoire du Bourg, c'est-à-dire au centre, au noyau de l'enceinte primitive de la ville et que cette enceinte ne commença à se former qu'au XI[e] siècle. Or, il a été établi que ce château fut construit ou reconstruit par Othon I[er] en même temps que celui de Gand. En rapprochant ce fait de la position stratégique d'Anvers sur l'Escaut, particulièrement par rapport à la partie conquise de la Flandre, on peut commencer à entrevoir l'origine de certains us et coutumes, dont jusqu'ici on n'avait pu deviner la raison d'être.

En effet, sans parler des fiefs et des vassaux du Bourg, dont l'origine remonte indubitablement à l'époque de la

construction de ce manoir, l'obligation imposée aux communes de Flandre et de Brabant de fournir un contingent de travailleurs pour le curage des fossés peut être réputée aussi ancienne que celle qui astreignait les habitants du château et de son enceinte extérieure à contribuer à sa défense. De toute ancienneté aussi le *Vierschaer*, ou tribunal échevinal, et le *Riddertol* avaient leur siége au Bourg, ainsi que le *Leenhof*, cour féodale, qui relevait immédiatement du châtelain.

Indépendamment de fiefs tenus du burggrave, et du service militaire auquel tous les habitants du château étaient astreints pour sa défense, on peut dater de cette époque les *Burgwerken*, corvées féodales pour le curage de ses fossés, imposées aux communes du pays de Waes et leur sujétion en appel à la juridiction du *Vierschaer*, tribunal séant dans le Bourg.

Il est important de remarquer que même après le rétablissement des comtes de Flandre dans leurs possessions de la rive gauche de l'Escaut, l'organisation introduite en matière ecclésiastique par Othon Ier resta maintenue.

Ainsi le pays de Waes et les Quatre-Offices continuèrent à relever d'Utrecht, jusqu'à l'érection des nouveaux évêchés dans les Pays-Bas. Les renseignements nous manquent pour le moment, quant aux pays d'Alost et de Termonde.

A ce point de vue, on comprend comment les habitants de certaines communes du pays de Waes, après avoir été longtemps soumis au service personnel des corvées, furent contraints de s'en racheter au XIVe siècle, au moyen de la cotisation dite *Nobelgeld* [1]. On conçoit également les protestations des Anversois, lorsque Philippe-le-Hardi les

[1] Le *Nobelgeld* se percevait aussi au-delà de l'Escaut.

força à payer leur quote-part dans cet impôt. Enfin, on apprend sans étonnement qu'au XVe siècle les habitants de Termonde ignoraient depuis quand et en vertu de quelle coutume leurs échevins devaient en appeler à Anvers.

Plusieurs siècles s'étaient alors écoulés, depuis que les territoires conquis par Othon Ier étaient retournés sous la souveraineté des comtes de Flandre et il y a toute apparence que ce retour a coïncidé avec l'érection du marquisat du St-Empire, mais la date précise n'est pas facile à déterminer.

Il est certain qu'en 1008 Anvers portait encore le titre de comté. L'année précédente, des événements importants s'étaient encore passés en Flandre; il importe d'en prendre note, car ils eurent des conséquences qui, à ce que nous croyons, influèrent sur l'institution du marquisat.

Othon, duc de Lotharingie, dont le Brabant ressortissait alors, étant mort sans enfants (1005), l'empereur Henri II investit du duché Godefroid d'Eenhame, sous prétexte que la Lotharingie était un fief masculin de l'empire, mais en réalité pour écarter les comtes de Louvain et de Namur, qui y prétendaient du chef d'Ermengarde et de Gerberge, sœurs d'Othon, qu'ils avaient épousées. De là des démêlés dans lesquels Baudouin IV, comte de Flandre, s'immisça en prenant fait et cause pour les deux comtes et en s'emparant de Valenciennes. Il eut bientôt sur les bras les armées de l'empereur, du roi de France et du duc de Normandie; mais il se défendit si vaillamment qu'il obligea l'armée à battre en retraite. Satisfait de ce succès obtenu sur la triple alliance, le comte Baudouin eut la sagesse de s'en tenir là; mais étant allé trouver Henri à Aix-la-Chapelle, il lui offrit de rendre Valenciennes. L'offre fut acceptée avec empressement, et l'empereur afin

de s'attacher le comte par la reconnaissance, lui céda le comté d'Alost et cinq îles de la Zélande.

Nous ne saurions dire si le pays de Waes et les Quatre-Offices furent compris dans cette rétrocession ou si cela n'eut lieu qu'en 1057, ensuite de la paix conclue entre l'empire et Baudouin IV. Nous penchons toutefois pour l'affirmative : 1° parce que le comté d'Alost, dont le pays de Waes était un domaine, conserva ses comtes particuliers et ne passa sous la souveraineté directe des comtes de Flandre qu'en 1174, à la mort de Thierry d'Alost ; 2° parce que cette situation n'empêcha pas Baudouin V de disposer souverainement de tous les territoires de la Flandre impériale et des îles de la Zélande : il en forma en effet, en 1063, l'apanage de son fils aîné Robert-le-Frison ; 3° parce que ces territoires étant censés ne plus faire partie de la Lotharingie, il y avait lieu de reporter sur l'Escaut la limite, *mark,* de l'empire.

C'est ce qui eut lieu en effet, et selon toute apparence peu après 1008 et en tout cas avant 1030, date du plus ancien diplôme connu dans lequel il est fait mention du marquisat du St-Empire.

Ce fut Gothelon-le-Grand qui porta le premier ce titre, s'il faut en croire quelques auteurs, dès avant 1023, lorsqu'il succéda à Godefroid d'Eenhame dans le duché de Lotharingie.

ANNEXES.

I.

VILLES ET **COMMUNES**, ETC., *exemptées du paiement du* Riddertol, *à condition de contribuer au curage des fossés du Bourg, soit par prestation de travailleurs, soit par rachat de la corvée, en espèces ou* Nobelgeld.

AERSCHOT (Brabant). Connue dès l'an 1212 comme une localité d'ancienne date.

AERTSELAER (Anvers). Serait-ce le *Serlaer* dont il est question dans une bulle d'Innocent IV de 1247 ?

ASSCHE (Brabant). Sur l'emplacement d'un ancien camp romain, appelé *Ascum*.

BERLEER (Flandre). Probablement Berlaere, village à une lieue de Termonde.

BETEGHEM (Brabant), *Bethkem ecclesia* (*Anal. ecc.*, II, 145). Aujourd'hui Betecom, près d'Aerschot.

BERCHEM (Anvers). Connue dès le XIII[e] siècle. Commune touchant au territoire de la ville et comprise dans l'enceinte actuelle.

BAESTROY (Flandre). Baesrode, grand village, à une lieue de Termonde, sur l'Escaut.

BARLAER (Anvers). Berlaer, à une lieue de Lierre, citée dans un acte de donation de 1155.

BAUWEL (Anvers). Bouwel, dans la Campine, mentionnée dans un acte de 1286.

BERENDRECHT (Anvers). Commune dans le poldre au N. d'Anvers, mentionnée dans un diplôme de 1124.

BRECHT (Anvers). Existait en 1173. A deux lieues d'Hoogstraten, dans la Campine.

BORSBEKE (Anvers). A cinq quarts de lieue de la ville et déjà mentionnée dans un acte de 1119.

BREUSEGHEM (Brabant). D'après l'orthographe actuelle, Brusseghem, à une lieue d'Assche.

BURGERHOUT (Anvers). Autre commune touchant au territoire de la ville et également comprise dans l'enceinte actuelle (1225).

BRONSEM (Anvers). Si tant est qu'il faut lire Broechem, où il y avait déjà un doyen en 1146, à cinq quarts de lieue de Lierre.

BORNHEM (Anvers). Le *Burneheim* mentionné dans un acte de donation de 1101 de Wenemar, de Gand.

BORCHT près de Vilvorde (Brabant), ou celui vis-à-vis d'Anvers (Flandre). Il y a doute, mais le premier est plus probable.

CASPERLE (Anvers). Pour Casterlé, mentionnée en 1231 mais bien plus ancien, d'après son nom : *Voie du camp.*

CANIK (Anvers). Dans la supposition que ce nom est estropié de Contyk, aujourd'hui Contich.

CAPPEL OP DEN BOSCH (Brabant). Commune à sept quarts de lieue de Tirlemont.

DYSSELE (Brabant ?). ..... de Yssche(n), Over et Neeryssche.

DUFFEL (Anvers). Grand village, connu dès 1184 par une donation de Gérard de Duffla.

DEN POLDER VAN NAMEN (Flandre). Poldre constitué au XIIIe siècle par le comte Jean de Namur.

DAT LAND VAN WAES (Flandre). La partie orientale comprise entre Termonde et les Quatre-Offices.

(DA)T LAND VAN SASSINGEN (Flandre). Saftingen, d'après l'ancien château en aval d'Anvers.

(DA)T LAND VAN RUPELMONDE (Flandre). Encore une partie du pays de Waes, en amont d'Anvers.

MYNHEER VAN POREGEM.

EMMELEN (Anvers). Emblehem, connue au VIIIe siècle comme résidence de saint Gommaire. Emblem 1486. En 1560 elle avait encore son ancien nom dans la bulle de Pie IV.

EYNDHOVEN (Brabant). Dans l'ancienne mairie de Bois-le-Duc, à quatre lieues de cette ville.

ELEWYCK (Brabant). Aujourd'hui Elewyt, à cinq quarts de lieue de Vilvorde.

EPPEGHEM (Brabant). Village à trois quarts de lieue de Vilvorde.

EDEGHEM (Anvers). Avant 1386 *Busenghem*, preuve que la liste est postérieure à cette date.

GIELE (Anvers). Lisez Gierle. Au fait, tous les actes ont le *r* à partir du plus ancien, 1259.

GEEL (Anvers). Gheel. Connue dès le VIIe siècle par la légende de sainte Dympne.

HEMBEKE, Humbeke, près de Vilvorde.

HEMMEYE (Anvers). Nous croyons que ce nom est gâté d'Hemesse.

HOFLERX, Hoftersse.

HOOGSTRAETEN (Anvers). Avait rang de ville en 1212, mais était beaucoup plus ancien.

HEGHT (Limbourg). Echt à trois lieues S.-O. de Ruremonde sur un petit bras de la Meuse (*An. ecc.*, I, 289).

HERENTALS (Anvers). Mentionnée dans une bulle d'Eugène IV de 1155. Sainte Waudru y avait une villa au VIIe siècle.

HULST (Flandre). Chef-lieu d'un des Quatre-Offices.

HAENENDYCK dans les Quatre-Offices.

HOUTENISSE (Flandre). Lisez Hontenisse ; se voit sur les anciennes cartes de l'Escaut, comme faisant partie des Quatre-Offices. *Nis* veut dire : bas, humide.

HULSTHOUT (Anvers). Hulshout se trouve sur la liste de recensement de 1435.

HERSELLE (Anvers). Hersselt, mentionnée dans une donation faite en 1280.

HOMBEKE (Anvers). A une demi-lieue de Malines, citée dans un diplôme de 1129.

HARENT (Brabant). Herent, à une demi-lieue de Louvain.

HALLE (Anvers). Autrefois *Mager Halle* et *Halle by Santhoven*.

ICYLEGHEM (Anvers). Heghem, probablement commune à deux lieues de Lierre sur la Grande-Nèthe.

KAMPUT. Peut-être Campenhout.

KESSELLE (Anvers). Kessele 1486. Kessel, commune du Byvank de Lierre, dont elle est à trois quarts de lieue.

LIEST (Anvers) Leest. Diplôme de 1129. (Cart. St-Michel) ; commune à trois quarts de lieue de Malines.

LICHTEN (Anvers) Lichtaert. A sept quarts de lieue d'Herenthals.

LINDORP ?

LIER (Anvers). Lierre.

LONDERZEEL (Brabant). Anciennement *Londerzele*, à deux lieues O. de Malines.

LILLO (Anvers). *Lilloc, Linlo* dans les anciens actes, dans le Poldre à deux lieues et demie d'Anvers.

LISTELE (Anvers). Liesele, à trois lieues de Malines.

MECHELEN (Anvers). Malines, chef-lieu d'arrondissement, ancienne seigneurie.

MUYSEN (Brabant). Ancien département de Malines à une demi-lieue de cette ville.

MEERBEECK (Brabant). Une à sept quarts de lieue de Louvain ; une près de Diest ; une à une demi-lieue de Ninove. Moerbeke à deux lieues et quart du Sas de Gand.

MINDERHOUT (Anvers). Campine, près de Hoogstraten.

MOLLE (Anvers). Campine, à peu près à égale distance (quatre lieues) d'Herenthals et de Turnhout.

MERKHOVEN (Anvers). Campine, à cinq quarts de lieue d'Herenthals.

MERXEM (Anvers). Poldre, à une demi-lieue d'Anvers.

MIREBEKE (Anvers). Mierbeke 1435. Woestmeerbeke 1467, Meerbeke 1290. Westmeerbeke, à deux lieues d'Aerschot.

MECHTENEN (Brabant). Merchten, à trois lieues N.-O. de Bruxelles et à deux lieues et demie de Termonde.

MEISEN (Brabant). Meysse, à deux lieues de Bruxelles.

MALLEN (Anvers). Westmalle, arrondissement d'Anvers, à deux ou trois lieues de Turnhout.

MASSENHOVE (Anvers), à sept quarts de lieues de Lierre.

MILLEGHEM (Anvers), hameau de Ranst et un autre de Moll.

MORTSELE (Anvers). Mortsel à une lieue et demie d'Anvers.

NODEREYN (Anvers). Norderwyk, à trois quarts de lieue d'Herenthals.

NIELE (Anvers). Niel, à deux lieues trois quarts d'Anvers.

NIELER (Anvers). Nylen, à une lieue de Lierre.

OSSENDRECHT (Brabant sept.), près de la frontière de la province d'Anvers.

OLMEN (Anvers), à l'extrémité orientale de la province, à trois lieues et quart de Diest.

OSSENE (Flandre). Probablement Ossenesse dans les Quatre-Offices.

OMELE (Oevele ?)

OSTRUWEEL (Anvers). Austruweel. Poldre au nord d'Anvers.

OFFELE (Anvers). Ossele, Osselee.

OUDE (Anvers). Aujourd'hui dépendance de Grobbendonck à un quart de lieue d'Herenthals.

OOSTMALLE (Anvers), à une lieue et demie de Turnhout.

OMMELGHEM (Brabant). Hammelghem, à cinq quarts de lieue de Vilvorde.

PUTTE onder Bergen (Anvers). Village frontière mi-partie belge, mi-partie hollandais.

PUTTE onder Mechelen (Anvers), à deux lieues de Malines.

PERE EN PUL (Anvers). Pulle à sept quarts de lieue d'Herenthals.

RYKEVORSEL (Anvers). Ryckevorsel, à une lieue d'Hoogstraten.

ROSSELAER (Brabant). Rotselaer a une lieue et demie de Louvain.

RUPERMONDE (Flandre). Rupelmonde sur l'Escaut, à deux lieues de St-Nicolas.

REET (Anvers). Reeth, à deux lieues trois quarts d'Anvers.

RYMENANT (Anvers). Rymenam, à une lieue et demie de Malines.

RUMST (Anvers). Rumpst, à trois lieues d'Anvers.

RHETY (Anvers). Rethy, à deux lieues et demie de Turnhout.

ROYE (Anvers).Un hameau de Turnhout s'appelle le *Rooy* ou *Rooi.*

REYENDONCK (Brabant). Ramsdonck, à deux lieues de Malines et une demi-lieue de Londerzeel.

RANST (Anvers).

S.-PAUWELS POLDER (Flandre). Le village est à une lieue de St-Nicolas.

SCHELLE (Anvers). Schelle, à deux lieues un quart d'Anvers.

SCHILDE (Anvers). Schilde, à une lieue un quart d'Anvers.

S.-JAN TEN STERCK (Anvers). S.-Jan in den Schrieck, à deux lieues d'Aerschot et trois lieues de Malines.

SCHOOTEN (Anvers). Schooten, à une lieue trois quarts d'Anvers.

SANTVLIET (Anvers). Santvliet, dans le poldre à trois lieues d'Anvers.
STAEBROECK (Anvers), près de Putte.
SANTOVEN (Anvers), citée en 1186 (Cart. de St-Michel).
TURNHOUT (Anvers), dès 1150 (Miræus).
TONGERLOO (Anvers), célèbre abbaye fondée en 1133.
TER SIEKEN (Anvers). Couvent.
TIELEN (Anvers). Thielen à une lieue trois quarts d'Herenthals.
TESSELE (Anvers). Desschel, à trois lieues de Turnhout.
WORTELEN (Anvers). Wortel, près d'Hoogstraten.
WISPELAER (Brabant). Wespelaer, à deux lieues de Louvain.
WENHELT (Waelhem).
VILVOORDEN (Brabant), à deux lieues de Malines et de Bruxelles.
WAERLOOS (Anvers). Waerloos, à une lieue trois quarts de Malines.
WANNER te Kappelle.
WASTERBEEK (Flandre). Wachtebeke dans les Quatre-Offices.
VORSELAER (Anvers), à une lieue de Turnhout.
WILMERDONCK (Anvers). Wilmarsdonck dans le poldre, à cinq quarts de lieue d'Anvers.
WERDE (Anvers). Weerde, Weert, à une lieue de Malines.
WILVORTEN (Anvers). Wickvorten, Wickevorst, près de Heyst.
VREMDEN (Anvers). Vremde, Vrembde, à une lieue et quart de Lierre.
WESTMAEL (Brabant). Wesemael, à une lieue et demie de Louvain.
ZEMSCHE (Flandre). Temsche, sur l'Escaut.
ZOET (Anvers). Zoerle, à deux lieues d'Herenthals.
ZWYNDRECHT (Flandre). Pays de Waes à une demi-lieue d'Anvers.
HET LAND VAN WAES, uytgenomen dese :
STEKEN (Flandre). Stekene O., par erreur typ. Stekem, à une lieue et demie de St-Nicolas.
MENDONCK (arr. de Gand), à une lieue trois quarts du Sas de Gand.
GRONDE (?).

WICHELZANDE (Anvers). Dans la Campine; Wechelterzande, à deux lieues trois quarts de Turnhout.

BAESTROY (Baesrode), ci-dessus mentionnée parmi les exemptées.

MOERSCRICK (Flandre). Moerzeke, à une lieue de Termonde.

SEDLE (Zele ?), près de Lokeren, dans le pays de Termonde.

CALWE. Calve, dans les Quatre-Offices.

SNAY (Flandre). Sinay, à une lieue et demie de St-Nicolas.

II.

TABLEAU

DE CES LOCALITÉS, RÉUNIES PAR GROUPES.

ANVERS. Au midi jusqu'au Rupel, 13 communes : Aertselaer, Berchem, Contich, Duffel, Edeghem, Hemixem, Mortsel, Niel, *Osselee*, Reeth, Rumpst, Schelle, Waerloos. — A l'est jusqu'à la Campine, 6 communes : Borgerhout, Borsbeek, *Milleghem*,

Ranst, Schooten, Wommelghem. — Au nord, ancien Waterland, 9 communes : Austruweel, Berendrecht, Lillo, Merxem, Ossendrecht, Putte, Santvliet, Stabroeck, Wilmarsdonck. — Ensemble 28 communes.

ANVERS. La Campine, 35 communes : Bouwel, Brecht, Casterlee, Desschel, Gheel, Gierle, Grobbendonk, Halle, Herenthals, Hersselt, Hoogstraten, Hulshout, Lichtaert, Massenhoven, Minderhout, Moll, Morkhoven, Noorderwyk, Oevel, Olmen, Oostmalle, Pulle, Rethy, Rykevorsel, Santhoven, Schilde, Schrick, Thielen, Tongerloo, Turnhout, Vorsselaer, Westmalle, Wuestmeerbeek, Wortel, Zoerlee.

MALINES et ses environs, 8 communes : Malines, Heffen, Hombeek, Humbeek, Leest, Liezele, Muysen, Putte.

LIERRE et son *Byvanck*, 8 communes : Lierre, Berlaer, Broechem, Emblehem, Iteghem, Kessel, Nylen, Vremde.

BRABANT. Arrondissements de Bruxelles et de Louvain, 12 communes : Aerschot, Betecom, Campenhout, Capelle-au-Bois, Herent, Meisse, Moerbeek, Rotselaer, Rymenam, Wesemael, Wespelaer, Yssche.

BRABANT (Petit). 6 communes : Assche, Bornhem, Londerzeel, Merchtem, Ramsdonck, Weert. — Vilvorde et ses environs, 6 communes : Vilvorde, Borcht, Busseghem, Elewyt, Eppeghem, Ommelghem. — Ensemble 12 communes.

BRABANT SEPTENTRIONAL, 2 communes : Eyndhoven, Echt.

FLANDRE ORIENTALE. Primo, 9 communes : Baesrode, Berlare, *Hanendyk*, Hontenisse, Hulst, Ossene, Rupelmonde, Temsche, Zwyndrecht. — Secundo, 6 districts : les Pays de Rupelmonde, de Saftingen et de Waes, les poldres de Namur et de Saint-Paul et les terres de M. Van Poregem.

En résumé on trouve comme exemptés :

Autour de la ville d'Anvers	28	communes.
Sous Turnhout et Herenthals...........	35	»
Autour de Bruxelles et de Louvain......	12	»
Autour de Malines, avec cette ville......	8	»
Autour de Lierre, idem..............	8	»
Dans le Petit Brabant................	12	»
Dans le Brabant septentrional..........	2	»
Dans la Flandre orientale..............	9	»
» » »	6	districts
Total.	114	comm. et dist.

Ne sont pas comptés :

Hoflerse ou Hofterse,
Lindorp,
Roye,
Ter Sieken (couvent),
Wanners te Kappelle.


DEAE
SANDRAVDICAE
CVLTORES
TEM PEI

SANDRAUDIGA,

UNE DES DIVINITÉS DE LA TOXANDRIE,

SON NOM COMMENTÉ ET EXPLIQUÉ.

NOTICE

par feu M. LOUIS TORFS[1],

MEMBRE CORRESPONDANT, A ANVERS.

Plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis que la découverte d'un monument des plus remarquables dans la partie de l'ancienne Toxandrie, confinant à la province d'Anvers et appartenant au Brabant septentrional, est venu grossir la liste, déjà passablement longue, des divinités inconnues dans la mythologie des peuples du Nord, aussi bien que dans celle des Grecs et des Romains.

[1] Outre les citations dont il sera fait mention dans le cours de cette notice, voici quelques autres autorités recueillies par l'auteur, et dont il se réservait sans doute de faire usage :

Geschiedk. Meng. over de prov. N. Brabant, II, bl. 279.

L.-J.-F. JANSSEN, *Musei Lugduni Batavi Inscript. graec. et latin*, Lugd. Batav., 1842, tab. XIII, pp. 90-91.

Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique, I, p. 255.

SCHAYES, *La Belgique et les Pays-Bas avant et pendant la domination romaine*, 1re édit., II, pp. 266-267, 548, 570.

ID., *Histoire de l'architecture en Belgique*, I, p. 62.

(Note de M. LE GRAND DE REULANDT, secrétaire perpétuel de l'Académie.)

Commissaires rapporteurs : MM. H. SCHUERMANS et A. WAGENER.

D'après l'inscription tracée sur la face principale du monument, la nouvelle divinité s'appelait *Sandraudiga* et, d'après les emblèmes qui décoraient les côtés latéraux, c'était une déesse champêtre. Que ce nom n'est au fond qu'un de ces termes de la vieille langue teutonique, latinisés par les scribes romains, c'est ce que nous verrons tantôt; mais avant de le démontrer, que l'on nous permette de raconter les circonstances de la découverte en question; elles sont assez intéressantes pour être rappelées et se trouvent relatées dans des collections scientifiques que tout le monde n'a pas sous la main.

Ce fut le 15 novembre 1812 que quelques terrassiers, occupés au creusement des fossés le long de la nouvelle chaussée d'Anvers à Breda, trouvèrent enfoui à une profondeur d'environ trois pieds un gros bloc de pierre, de la nature de celles qu'on appelle *zandsteenen* (pierres de sable) et pouvant peser 1,200 à 1,500 kilogr. L'endroit où se fit cette trouvaille était à 2,200 mètres du village de Rijsbergen, à 3,000 de celui de Groot-Zundert[1] et non loin du hameau de Stuyvezand. Personne dans le pays n'avait souvenance qu'il y eût eu jadis un édifice quelconque à cet endroit. Le bloc, qui était de forme carrée et portait des sculptures sur trois de ses faces, fut d'abord considéré comme une vieille pierre tumulaire et laissé provisoirement dans le fossé jusqu'au 3 décembre suivant, lorsque M. Brieve de Mondétour, ingénieur du département des Deux-Nèthes, département auquel l'arrondissement de Breda se trouvait alors réuni, étant venu inspecter les travaux, examina la pierre avec attention et reconnut que c'était un monument dédié à une divinité dont il n'avait

[1] « Précisément sur une ligne droite tracée entre les deux clochers. » Note de L. Torfs, d'après Le Poittevin de la Croix.

jamais entendu parler. Aussitôt il prit des mesures de de conservation, dressa procès-verbal de la découverte et obtint un ordre du préfet du département, M. Voyer d'Argenson, pour faire transporter la pierre à Anvers, où elle fut déposée au Musée des beaux-arts.

Cette découverte inattendue fit sensation dans le monde savant, cela se comprend aisément. Dès le 15 décembre 1812 la deuxième classe de l'Institut hollandais d'Amsterdam en avait été informée par un de ses correspondants de Breda, et le 25 mars 1813 cette compagnie chargea deux de ses membres, MM. Loots et Van Lennep, de lui faire un rapport sur les renseignements qui lui avaient été transmis à ce sujet par MM. Bilderdyk, Van Wyn, Hoeuft et Pukoop. Cette commission présenta son rapport le 1er décembre 1814, et après avoir établi l'authenticité de la découverte et l'antiquité du monument, elle donna de celui-ci une description détaillée accompagnée d'une gravure.

D'après cette description, ce monument était un autel qui avait dû se trouver dans un temple dont il n'existait plus de vestiges. L'autel dédié à la *Dea Sandraudiga* est d'une forme aussi simple qu'élégante [1]. Il a un socle, une corniche avec moulures et un couronnement dont la plate-forme présente des rainures se coupant à angles droits. Au moment de la découverte, ces rainures ont été trouvées remplies d'une poussière rouge ferrugineuse qui semble ne provenir d'autre chose que des barreaux de fer pulvérisés par la rouille, ce qui porterait à croire que cette plate-forme supportait autrefois une sorte de grillage; toutefois c'est une conjecture que l'on peut controverser.

[1] Dimensions de l'autel : 4 pieds 2 pouces de haut et 2 $^1/_2$ de large. Notes de de M. Torfs d'après Le Poittevin. — Le *fac-simile* en plâtre, qui est au Musée de Bruxelles, accuse d'après le catalogue de M. Juste, S. 12, (2e édit., p. 170), 1m37 de haut, sur 0m92 de large.

Sur la face principale de l'autel on lit cette inscription, gravée en creux :

DEAE
SANDRAVDIGÆ
CULTORES
TEMPLI

qui sous-entend, selon l'usage, POSVERVNT ou quelque autre verbe semblable, dit la commission de l'Institut dans son rapport.

Sur chacune des faces latérales se trouve représentée une corne d'abondance, sculptée en relief. La face postérieure est unie, ce qui fait supposer que ce monument était adossé à un mur.

Le rapport de la commission, auquel nous venons d'emprunter tous ces détails, ne fut publié qu'en 1818 [1]. Dans l'intervalle, le monument avait fixé l'attention de divers autres archéologues. MM. De Bast et Raepsaet, en Belgique, MM. Athenas et de Fréminville, en France, s'en occupèrent presque simultanément et publièrent des notices descriptives de l'autel.

M. De Bast [2] émit l'opinion que l'endroit de la découverte se trouvant à deux bonnes lieues de Hoogstraeten, on pouvait conjecturer que la voie romaine, qui conduisait du camp d'Ascum vers la Batavie, traversait peut-être la localité où se trouvait le temple de notre déesse. Mais cette opinion fut combattue par cette considération que les terrains bas et marécageux de la rivière la Mark n'auraient pas permis l'établissement de cette route, et que celle-ci,

[1] C. LOOTS *en* J. C. VAN LENNEP, *Verslag over de Dea Sandraudiga, Verhandelingen der tweede klasse van het kon. Nederl. Instituut*, I, 89.

[2] *Recueil d'antiquités romaines et gauloises*. Second supplément, II, 548.

dans cette hypothèse, aurait dû suivre la rive droite et non la rive gauche de cette rivière pour aboutir à Dort [1].

M. J.-J. Raepsaet, membre correspondant de l'Institut, adressa à celui-ci quelques observations sur le rapport de la commission [2], et tâcha de justifier cette idée que le mot *Sandraudigæ* se rapportait à *cultores* et non à *deae*, opinion insoutenable et qui n'a obtenue aucun crédit. Nous retrouverons tout à l'heure ce mémoire, lorsque nous commenterons la syllabe *raud*.

N'ayant pu nous procurer les recueils dans lesquels se trouvent insérées les dissertations de MM. Athenas [3] et de Fréminville [4], nous ne saurions rien dire quant à leur but et à leur portée.

Après la chute de l'empire, Anvers se vit ravir ce précieux monument, au profit du Musée d'antiquités de Leiden, dont il fait encore aujourd'hui un des principaux ornements. Tout en regrettant cette perte pour la métropole artistique de la Belgique, il se peut que le transport en Hollande ait été ordonné par des motifs de conservation, aussi bien que par le désir de réunir dans un seul musée toutes les antiquités des provinces septentrionales des Pays-Bas [5].

Quoi qu'il en soit, si l'on doit s'étonner de quelque chose,

[1] Voyez LE POITTEVIN DE LA CROIX, *Note sur la découverte d'un monument antique dans l'arrondissement de Breda*, dans l'*Almanach du département des Deux-Nèthes*, 1813, pp. 256-58, avec planche.

[2] *Aanmerkingen op het rapport der heeren Loots en van Lennep betreffende het gedenkstuk der Dea Sandraudiga* 1818. *Verhandelingen*, etc., II, 165.

[3] Dans la *Notice* sur les travaux de l'*Académie de Nantes pour 1815*.

[4] Dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, I, 438.

[5] PH. VILLE, imprimeur à Anvers, qui a publié un guide flamand de cette ville, termine ainsi, p. 157, son catalogue du Musée: « La pierre antique que l'on voit » à l'entrée, à gauche, a été trouvée dans les environs de la ville (sic). » Suit l'inscription en l'honneur de la déesse. Il semble résulter de ce passage que le monument se trouvait à la porte du Musée et exposé à toutes les injures de l'air.

c'est que, après la découverte inattendue de l'autel, il ne fut fait aucune tentative pour s'assurer si on ne trouverait pas autre chose au lieu où se trouvait notre monument. Dans les premiers rapports relatifs à cette découverte, il était vaguement question d'autres objets antiques qui auraient été trouvés sur les lieux ; mais personne n'avait songé à vérifier ce qu'il y avait de fondé dans ces rumeurs, jusqu'en 1847, lorsque M. P. Cuypers, après en avoir obtenu la permission du propriétaire, entreprit de faire des fouilles sur l'emplacement où l'autel avait été découvert, emplacement faisant partie d'un champ nommé *Tichteltakken*, dépendant du hameau de Tichtelt et situé sur une hauteur sablonneuse.

Ces recherches ne furent pas tout à fait stériles, car elles eurent pour résultat l'exhumation de diverses antiquités romaines et germaniques.

Les premières étaient les plus nombreuses et se composaient principalement de tuiles rouges et de centaines de clous de fer, de quelques anneaux et crampons de même métal, de fragments de poteries diverses de forme, de couleur et de matière, de fragments de verre vert ou verdâtre, de fragments de plâtre mural, de deux médailles de bronze et d'un denier impérial brisé, d'un petit bouton d'os et d'un autre de cuivre ayant appartenu à une vis [1].

L'objet le plus curieux que l'on parvint à découvrir était le simulacre ou l'ébauche d'une statue de minerai de fer, recouverte d'une légère couche de chaux ou de plâtre. La hauteur de cette sorte de statue, que M. Cuypers croit avoir été celle de Sandraudiga elle-même, était d'environ 1,96 aunes des Pays-Bas et la largeur à la poitrine

[1] A proximité de l'endroit où l'on découvrit les matériaux de construction, on trouva aussi un grand nombre de dents de bœufs et de moutons et quelques mâchoires des mêmes animaux.

de 0,19. Tout informe qu'était cette figure, on voulut la relever, mais un quart d'heure après avoir été exposée à l'air, la masse entière tomba en poussière.

Quant aux antiquités germaniques, elle ne consistaient qu'en poteries brisées, de formes plus ou moins grossières. Le savant explorateur a dressé du tout une liste détaillée.

M. L.-J.-F. Janssen, qui a publié cette liste d'après la notice que lui avait communiquée M. Cuypers [1], observe, à propos de ces diverses trouvailles, que des fragments de matériaux de construction, tels que tuiles, maçonneries, plâtrages de murs, il résulte qu'en cet endroit un édifice a existé, et, puisque parmi les poteries il s'est trouvé des plateaux employés dans les cérémonies du culte, que cet édifice a dû être un temple.

On peut donc considérer comme parfaitement bien établi ce point intéressant que dans cette partie de la bruyère de Groot-Zundert, nommée *Tichteltakken*, il existait jadis un petit temple, avec un autel dédié à une déesse qui, d'après l'inscription citée, s'appelait *Sandraudiga*, nom dont la physionomie teutonique révèle l'origine.

C'est, en effet, un de ces noms germano-belges estropiés plus ou moins par les Romains, qui orthographiaient nos noms propres absolument comme si on leur avait parlé latin et les défiguraient encore davantage par les désinences latines qui les terminent.

Sandraudiga, cependant, n'est pas un mot tellement

[1] *Oudheidkundige ontdekking aangaande den tempel der Dea Sandraudiga, te Zundert, in Noord-Braband, door* P. Cuypers, *medegedeeld door* L.-J.-F. Janssen, publié par J.-A. Nyhoff, *Bijdragen tot de vaderlandsche Geschiedenis en oudheidkunde*, IV, 157. A la page 161 se trouve une gravure représentant le simulacre de statue dont il est parlé plus haut.

défiguré qu'il ne fût aisé au savant Bilderdyk d'y reconnaître immédiatement un adjectif formé du nom de la localité, lequel est lui-même composé de deux substantifs.

De l'avis de l'éminent philologue hollandais, cette localité s'appelait *Sandrode*, nom qui convient parfaitement à l'état des lieux et à la nature sablonneuse du terrain. Aussi la commission de l'Institut s'empressa-t-elle de se rallier à l'opinion émise par son illustre confrère, en interprétant *Sand* (que l'on écrit aujourd'hui *Zand*) par sable et *raud* par le gothique *rode*. Seulement, elle émit quelques doutes sur la signification qu'il convient d'attacher à ce second radical.

D'après Bilderdyk, le mot *rode* signifiait hauteur et était synonyme de *terp*, dont on a fait *dorp* (village). Mais la commission fit observer que cette interprétation n'était pas applicable aux noms de certaines localités, dans les noms desquels *rode* apparaît également comme second radical et qui sont cependant situées dans des endroits bas.

Ces doutes, Raepsaet les partagea, mais, en cherchant à les résoudre, il émit une hypothèse passablement singulière. Selon lui *raud* était le vieux saxon *rodd* (verge), que l'on écrit aujourd'hui *roede*. Dans sa forme ancienne et moderne, le mot flamand *roede*, aussi bien que le français *verge*, désigne tout à la fois une ancienne mesure de superficie et une canne ou baguette. Partant de cette dernière acception et se souvenant de la verge de justice de nos ci-devant écoutètes, Raepsaet soutint que, dans l'espèce, *raud, rodd, roede* sont des termes symboliques indiquant une juridiction seigneuriale sur un terrain d'une étendue déterminée, tels que les territoires de Menin, Thielt et Deynze que l'on désignait, en effet, sous la dénomination

de *roede*, comme ceux d'autres localités étaient connus sous celles du *quartier, châtellenie*, etc.

Nous croyons bien inutile de réfuter ce système qui, appliqué aux noms topographiques dans lesquels le mot *rode* a été conservé, conduirait à des conclusions plus ou moins absurdes; si le savant publiciste n'avait pas perdu ces noms de vue, il n'aurait eu garde d'aller chercher des symboles là où il n'y en a pas l'ombre.

Pour nous, le gothique *rodi*, de même que le bas-saxon *rode*, est un de ces termes génériques qui, comme ceux de *loo, lee, holt, voorde*, etc., servaient à désigner les diverses natures du sol. Pour nos ancêtres *rode* paraît avoir signifié un terrain en friche, sans étendue déterminée. Le mot était en usage non-seulement dans les Pays-Bas, mais aussi dans la Basse-Allemagne; généralement il est associé à un autre substantif rappelant soit la qualité primitive, soit la culture particulière du sol, parfois aussi l'ancien propriétaire ou un monument religieux. Ainsi on trouve actuellement:

En Belgique : Ste-Aechtenrode (Rhode-Ste-Agathe), Ste-Geneesrode (Rhode-St-Genèse), Ste-Pietersrode (Rhode-St-Pierre), Attenrode, Gelrode, Herckenrode, Nieuwrode, Waenrode (tous en Brabant), Baesrode, Gontrode, Schelderode (Flandre orientale), Haringrode (Anvers)[1].

En Hollande : Berkenrode, Brederode, Nistelrode, Nyenrode.

En Prusse : 's Hertogenrode (Rolduc), Malmrode, Maschrode, Meerrode (Merode ?), Sandrode, Ypenrode.

[1] Dans les notes de M. Torfs étaient encore renseignées les indications suivantes : *Rooy* (Berchem), *Rooye* (Turnhout), *Rooyaerde* (Meerhout), *Roodeloop* (Casterlé), *Roodebeek* (Cappellen).

(Note de M. Le Grand de Reulandt, secrétaire perpétuel de l'Académie.)

Au prix de quelques recherches, cette nomenclature pourrait être considérablement allongée ; mais nous la croyons suffisante pour démontrer que le terme *rode* était connu partout. Nous ajouterons seulement que lorsqu'il n'est pas associé à un autre nom, soit substantif, soit adjectif, il a été transformé en nom propre. C'est le cas pour les hameaux dépendants de diverses communes, et alors l'orthographe a été également modifiée d'après la prononciation locale.

Ainsi nous connaissons, dans la province d'Anvers, les hameaux *het Rooy* (Berchem), *het Rooye* (Turnhout) et *Rooye* (Gierle), toutes formes altérées de *rode*, comme le prouve surabondamment l'article *het* (*le*) qui précède les deux premiers.

On peut en conclure que les terrains sur lesquels se trouvent ces hameaux, aussi bien que ceux qui constituent les territoires de communes cités plus haut, étaient originairement des terres non défrichées, auxquelles on a imposé un nom quand on a senti la nécessité de les désigner d'une manière plus spéciale.

Pour la *rode* de Zundert, la dénomination se présentait pour ainsi dire d'elle-même ; la nature sablonneuse du terrain fit créer sans effort le nom de *Sandrodi*, *Sandrode.*

Reste à expliquer la désinence latine *iga* qui semble avoir quelque peu embarrassé les érudits de l'Institut d'Amsterdam. La commission fit notamment observer que si *Sandraudiga* est un adjectif se rapportant à *Dea*, l'inscription aurait dû porter *Sandraudica;* et elle crut pouvoir expliquer cette prétendue anomalie par cette considération linguistique qu'anciennement on remplaçait parfois le *c* par le *g* et vice-versâ, ce qu'elle appuya de plusieurs exemples.

Nous n'avons garde de contester cette substitution d'une lettre à une autre; mais, à notre avis, on ne l'a pas pratiquée pour le mot *Sandraudiga*. Le suffixe *ig* se trouvait et se retrouve encore dans une foule d'adjectifs flamands. Bref, le mot, dans sa forme teutonique, doit s'écrire *Sandrodige*.

Par conséquent la traduction littérale est : *Aan de Sandrodige godin, à la déesse Sandrodicum;* absolument comme on dirait de nos jours : *le géant anversois*.

Comme celui-ci, notre divinité avait peut-être un nom propre; mais nous nous croyons dispensé de rechercher pour quels motifs l'inscription n'en fait pas mention : ce que nous pourrions en dire ne reposerait que sur des conjectures plus ou moins plausibles, mais sans preuves. Il nous suffit d'avoir établi que *Sandraudigæ,* sauf la déclinaison latine *ae,* est d'un bout à l'autre un véritable adjectif teutonique formé du nom de la localité.

Ce nom ne se rencontre dans aucun monument écrit postérieur, ce qui a fait conjecturer à la commission de l'Institut que celui de la commune de *Zundert* est la reproduction de celui de *Sandrode*. Cette conjecture nous semble, à nous, on ne peut plus mal fondée. Le mot *Sand*, quoique très-vieux (on le retrouve dans tous les anciens dialectes du Nord), est resté très-vivace; tous les idiomes modernes, dérivés de ces dialectes, l'ont conservé et il s'est maintenu dans tous les noms topographiques auxquels il sert de radical. Les variantes *Sant*, *Zant*, *Zand*, qu'il adopte dans quelques-uns de ces noms, ne sont à tout prendre que des formes accidentelles, introduites par un usage local.

D'ailleurs, s'il était vrai que *Sand* se fût changé avec le temps en *Zund,* est-il croyable que *rode*, le second

radical, ait été altéré par la prononciation au point de devenir la désinence *ert?* Poser cette question, c'est constater l'inanité de la conjecture, que l'on ne paraît avoir hasardée que parce qu'on se préoccupait de cette idée qu'un temple supposait l'existence d'un hameau.

Il est très-possible et même probable qu'il y avait aux alentours du temple un certain nombre d'habitations; mais il est essentiel de ne point perdre de vue que le nom de *Sandrode* fut originairement celui du terrain occupé par ces habitations. Que cette agglomération ait pris ensuite ce nom et qu'elle l'ait gardé, rien de plus naturel : c'est l'étymologie des noms de toutes les localités qui se sont élevées sur un terrain non défriché ou *rode*.

En terminant cette notice, nous eussions désiré être à même de pouvoir éclaircir un point historique qui n'a été abordé ni par la commission de l'Institut, ni par aucun des écrivains qui se sont occupé de l'autel de la *Sandraudiga;* nous voulons parler de l'époque de l'enfouissement de ce monument et de la destruction du temple de la déesse.

Malheureusement, les indications que nous avons pu recueillir sont aussi vagues que peu nombreuses et la numismatique, qui aurait pu nous être de quelque secours, fait à peu près complétement défaut dans ses données. Les fouilles entreprises par M. Prosper Cuypers, en 1847, ne lui ont procuré que deux médailles et une pièce de monnaie. Les médailles sont un moyen bronze de Vespasien et un grand bronze de Marc-Aurèle Antonin; la monnaie, fabriquée en grande partie de fer, est un denier fort endommagé. C'est cette dernière pièce qui, par rapport au sujet que

nous voudrions pouvoir élucider, mérite une attention particulière [1].

La face paraît représenter une tête armée d'un casque ; le revers, la figure d'une femme. De la légende on ne distingue plus que les lettres IM et PP. Dans l'opinion du savant archéologue, cette pièce se rapporte selon toute apparence au règne de Julien-l'Apostat ou même à celui d'un empereur postérieur.

S'il venait à être prouvé que cette conjecture est fondée, on pourrait en inférer que la destruction du temple de la *Sandraudiga* eut lieu avant la fin du IVe ou, au plus tard, au commencement du Ve siècle, et que cette destruction est l'œuvre d'une des nations barbares qui, vers cette époque, envahirent de tous côtés l'empire romain. A l'appui de cette induction, nous emprunterons à la note de M. Cuypers cette particularité qu'à l'endroit où l'on trouva les débris de l'édifice que l'on suppose avoir été le temple, on découvrit de nombreux fragments de plâtrages (*muur-kalk*) de grandeurs et de poids différents et qui semblaient avoir été brisés avec violence. Le sable mouvant, soulevé par les vents, fit le reste pour faire disparaître jusqu'à la dernière trace de Sandrode [2].

[1] M. CUYPERS a donné la description de ces médailles. V. NIJHOFF, *Bijdragen voor vad. geschied.*, etc., IV, 164-165.

[2] Comme le fait très-bien remarquer M. Torfs, il est bon d'étudier l'époque où le monument fut détruit ; ces ruines laissées sur le sol, sont autant de traces des invasions et quand on aura rassemblé à cet égard un certain nombre d'observations on pourra déterminer le cours des torrents envahisseurs des Barbares, comme on peut suivre sur les flancs du Vésuve l'histoire de ses diverses éruptions.

Il est donc utile de rassembler à cet égard tous les renseignements utiles ; or en voici un se rapportant suivant toute vraisemblance au même dépôt d'antiquités.

La collection de Melle Herry, formée à Anvers et vendue dans cette ville le 18 septembre 1848 (catalogue des tableaux et esquisses, vases peints grecs et

étrusques, bronzes antiques et modernes, marbres, mosaïques et autres objets d'art qui composent la collection de Melle Hélène Herry, parle, p. 31, d'une urne funéraire en marbre blanc, dédiée aux mânes d'Alteria Sabina par son époux Clodius; or dans l'intérieur de cette urne on avait placé, dit le catalogue, une « urne cinéraire de terre noire, trouvée aux environs d'Anvers, dans la bruyère de Rysbergen, sur la route qui conduit d'Anvers à Breda. »

Si ces indications sont exactes il y aurait donc eu non loin de l'autel de Sandraudiga, que M. Torfs indique comme trouvé à moins d'une demi-lieue de Rysbergen, un cimetière ou des sépultures de l'époque où l'on incinérait les morts, c'est-à-dire de la période belgo-romaine.

C'est évidemment un point sur lequel doit être appelée l'attention de ceux qui voudront plus tard continuer le travail de M. Torfs : ils pourront étudier l'urne cinéraire signalée, en la suivant dans les mains de son possesseur actuel, à l'aide d'extraits du procès-verbal de la vente; ils pourront recueillir des traditions et des souvenirs au sujet de la trouvaille et de la probabilité de découvertes semblables au même lieu ; ils pourront enfin aller eux-mêmes remuer le sol à Zundert et à Rysbergen; bien des secrets y sont ensevelis, et peut-être en sortira-t-il quelque révélation au sujet de la population dont un autel, quelques débris de murs et un vase cinéraire nous disent déjà le nom, le culte, la langue, et nous signalent le temple, les habitations, les sépultures.

Dans ces recherches, il sera bon de faire état des lieux indiqués par M. Torfs et que je me permets de lire *Tichelt,* Ticheltakken. *Tichel* (*tegula*, tuile), dans les noms de localités, etc., indique souvent l'emplacement d'anciennes constructions de l'époque romaine.

(Note de M. H. SCHUERMANS, commissaire rapporteur.)

J. B. VAN HELMONT,

AD

JUDICEM NEUTRUM CAUSAM APPELLAT SUAM ET SUORUM PHILADELPHUS

PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR **M. C. BROECKX**,

BIBLIOTHÉCAIRE-ARCHIVISTE DE L'ACADÉMIE.

Et pius est patriæ facta referre labor, a dit Ovide et il a exprimé une grande vérité. C'est dans cet ordre d'idées que nous avons fait connaître quelques illustrations médicales belges et que nous continuons, dans la mesure de nos forces, à étudier les productions de nos collègues dans le passé ! Si nous n'avons pas toujours été assez heureux de pouvoir signaler de grandes découvertes, de ces faits qui changent la face de la science, nous sommes convaincu que tous les faits et gestes de nos hommes remarquables méritent d'être connus et vulgarisés. Oui, nous disons vulgarisés, parce que les travaux de nos médecins nationaux ne sont pas seulement ignorés de l'étranger, mais même de la génération médicale de notre pays. Il nous en coûte de faire cet aveu, mais c'est l'expression consciencieuse de la réalité. A quoi faut-il attribuer cette coupable indifférence pour tout ce qui est production médicale belge ? Les causes en sont nombreuses. Nous en avons indiqué quelques-unes dans notre *Discours sur l'utilité de l'histoire de la médecine* [1].

[1] Imprimé à Anvers en 1840, in-8°.

Commissaires rapporteurs : MM. L. GALESLOOT et le docteur P.-J. LAMBRECHTS.

Qu'il nous suffise de signaler ici, parmi les plus importantes, l'absence d'un cours d'histoire de la médecine dans nos quatre universités De là, ignorance complète de l'histoire de la médecine belge, 1° dans les établissements d'enseignement supérieur, 2° dans les sociétés savantes, 3° dans la presse médicale belge.

Pour s'en convaincre on n'a qu'à jeter les yeux sur la presse. Que nous donne-t-elle? Est-ce de la médecine belge? Nous ne saurions le croire. — Entrons dans les sociétés savantes et même à l'Académie royale de médecine de Belgique. Direz-vous que c'est de la médecine belge? Quand il s'agit de s'appuyer sur l'autorité des faits ou des écrivains, où puise-t-on ces faits? Où cherche-t-on les auteurs? A l'étranger, toujours et exclusivement à l'étranger. — Examinons de près l'enseignement qui se donne dans nos quatre universités? Quel est l'enseignement que les élèves y puisent? Là, les noms de nos grands hommes ne retentissent jamais aux oreilles de la jeunesse studieuse; les travaux de nos devanciers, ni ceux de nos modernes n'y sont jamais appréciés. On dirait que les professeurs mettent le plus grand soin d'éviter de citer les publications de leur compatriotes, de manière que les élèves, à la fin de leurs études, ignorent en quelque sorte qu'il existe des auteurs belges.

Nous savons parfaitement qu'en parlant ainsi nous sommes *vox clamantis in deserto*. Cela ne nous empêchera pas de croire qu'aussi longtemps que l'histoire de la médecine ne sera pas enseignée, nos universités resteront toujours dans un état manifeste d'infériorité vis-à-vis de celles où ce cours se trouve établi. En effet, la médecine n'est-elle pas plutôt la fille du temps que du génie? *Medicina non humani ingenii partus, sed temporis filia*, a dit Baglivi. Ceux-là seuls peuvent se dire véritablement médecins qui possèdent la

connaissance de toutes les découvertes des anciens unie à celles des modernes. Mais revenons au sujet de notre mémoire.

Le travail que nous présentons aux amateurs du passé est dû à la plume féconde du docteur J. B. van Helmont, le célèbre réformateur de la médecine au dix-septième siècle. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, beaucoup s'en faut. On doit le ranger parmi ses *juvenilia*.

Encore un ouvrage de van Helmont! s'écrieront ceux qui affectent du dédain pour l'histoire de la médecine, ceux-là surtout dont Haller disait qu'ils ne connaissent que les découvertes récentes et ne citent les opinions de leurs devanciers que pour les réfuter? Quelle utilité peut présenter, encore aujourd'hui, un ouvrage fait il y a plus de 200 ans? Ne possédons-nous pas assez de traités classiques modernes sur toutes les branches des connaissances médicales? Que peut nous apprendre van Helmont, qui n'ait pas été cent fois répété en théorie et en pratique? Au reste, est-on bien sûr que le traité qu'on annonce soit de lui?

Avant de nous décider à publier ce travail, nous nous sommes adressé toutes ces questions. Malgré toute l'admiration que nous professons pour les brillantes découvertes des modernes, nous croyons faire chose agréable à nos compatriotes en publiant tout ce qui touche de près ou de loin aux sommités médicales qui ont illustré le nom belge; J. B. van Helmont, seigneur de Mérode, de Royenborch, d'Oirschot et de Pellines, était de ce nombre [1].

[1] Depuis quelque temps on commence à s'occuper de J. B. van Helmont; l'Académie royale des sciences, lettres et beaux-arts a proposé au concours de 1862 la biographie de ce savant, en engageant les concurrents à utiliser les documents concernant van Helmont qui se trouvent dans les différents dépôts littéraires du pays. En 1864 la même compagnie remit la question au concours. En 1865 l'Académie royale de médecine de Belgique proposa la question : *Faire l'histoire de la vie et des écrits de J. B. van Helmont, considéré comme médecin;*

Depuis que Paracelse avait introduit en médecine l'usage d'un onguent appelé *unguentum sympatheticum* et *armarium*, auquel il attribuait la vertu de guérir les plaies par une propriété due au magnétisme animal, on vit s'élever partout des partisans et des adversaires de cette doctrine. Rodolphe Goclenius, professeur à Marpurg, sectateur ardent de Paracelse, se déclara aussi le partisan du magnétisme animal et en admit toutes les rêveries. Il publia à cet effet : *Tractatus de magnetica curatione vulneris, citra ullam et superstitionem et dolorem, et remedii applicationem, orationis formâ conscriptus, a priori tum ob rerum et causarum tum etiam exemplorum augmentum longe diversus, accesserunt enim antiquissimorum sophorum, Rhagaelis, Thetelis, Chaëlis, Salomonis et Hermetis periapta et signaturæ, quibus quousque et quantum sit habenda fides, simul indicatur*, Marpurgi, 1608, in-8°.

Le jésuite Roberti, né en 1569 à St-Hubert, critiqua cet écrit dans la publication suivante : *Anatome magici libelli Rodolphi Goclenii de curatione magnetica par unguentum armarium*, Treviris, 1615, in-12°. — Goclenius répondit à l'écrit précédent par : *Synarthrosis magnetica, appositæ infaustæ anatomiæ Joh. Roberti, jesuitæ, pro defensione tractatus de magnetica vulnerum curatione*, Marpurgi, 1617, in-12°. Le P. Roberti répliqua par l'ouvrage suivant : *Goclenius Heautontimorumenos, id est, curationis magne-*

exposer ses doctrines médicales, en discuter la valeur et établir clairement l'influence qu'elles ont exercée sur la science et la pratique de la médecine. En 1866 M. Willem Rommelaere obtint la palme et M. Masson, de Limoges, l'accessit. En 1863 le Conseil provincial du Brabant émit le vœu qu'un monument soit élevé à la mémoire de van Helmont. Sa Majesté le roi sur la proposition de M. Vandenpeereboom, ministre de l'intérieur, décréta le 14 juin 1867 qu'une statue serait érigée à van Helmont, sur une des places publiques de la capitale. M. le docteur Louis Figuier, le grand vulgarisateur des sciences, vient de lui consacrer un article dans : *Vies des savants illustres*, XVIIe siècle. Paris 1869, in-8°.

ticæ et unguenti armarii ruina, *ipso Rodolpho Goclenio juniore*, *nuper parente et patrono : nunc cum sigillis et characteribus magicis ultraproruente et precipitante. Johannes Roberti, memorandi et miserandi casûs spectator cum fide descripsit, et Goclenii magneticum synarthrosin meram ἀνάρθρωσιν esse ostendit*, Luxembourg, 1618, in-12°.

Goclenius ne se tint pas pour battu et fit paraître depuis : *Mirabilium naturæ liber, concordantiam et repugnantias rerum in plantis*, *animalibus*, *animaliumque morbis et partibus manifestans. Adjecta est in fine brevis et nova defensio magneticæ curationis vulnerum ex solidis principiis.* Francfort, 1625, in-12°.

Roberti riposta par les deux ouvrages suivants : 1° *Metamorphosis magnetica Calvino-Gocleniana, quâ Calvino-Dogmatista et imprimis D. Rodolphus Goclenius stupendo magnetismo in Giezitas migrant et alta mysteria mirificissimâ vi et nova miraque arte ipsius doctoris Goclenii descripta a D. Joh. Roberti... ex occasione intexuntur considerationes aliquot ad Marcum Antonium de Dominis, quondam archiepiscopum Spalatensem*, *nunc in Angliam profugum, super consilio ab ipso exposito profectionis sive fugæ suæ,* Liége, 1618, in-16°. — 2° *Goclenius magus serio delirans. Epistola adversus ejus libellum quem Morosophium inscripsit*, Douay, 1619, in-16°.

Van Helmont, enthousiaste du magnétisme animal, ne put rester simple spectateur de cette lutte. Il composa une dissertation sur la matière : *De magnetica vulnerum naturali et legitima curatione, disputatio contra Johannem Roberti soc. J. Theologum.* — Paris, 1621, in-12°.

Cette publication eut un prodigieux succès et produisit en Belgique une sensation profonde. Elle attira à son auteur bien des désagréments. Ses ennemis provoquèrent la censure de ses doctrines par la plupart des facultés de

théologie et de médecine de l'Europe et le promoteur de la cour archiépiscopale de Malines lui intenta un procès que nous avons fait connaître dans les *Annales de l'Académie d'archéologie* [1].

Cette publication tomba comme une bombe sur le P. Roberti. *Sedebam quietissimus*, dit-il, *in modico cubiculo, tanquam in nidulo, inter chartas meas, cum ecce tempestas, unde minime opportuit, Helmontius me invadit* [2], il crut de son devoir de la réfuter parcequ'elle renfermait des doctrines pernicieuses, *coactus sum Helmontii pestilentes incogitationes cum antidoto ostendere quas ille solo veneno armatas incautis obstrusit* [3]. Aussi ne mit-il que quelques jours pour écrire : *Curationis magneticæ et unguenti armarii magica impostura, clare demonstrata a Johanne Roberti.* MODESTA RESPONSIO *ad perniciosam disputationem J. B. ab Helmont Bruxellensis medici pyrotechnici, contra eumdem Roberti acerbe conscriptam.* — Luxembourg, 1621, in-12°, de 100 pages.

L'auteur dédie son livre à l'archevêque Boonen et, tout en se plaignant des attaques violentes auxquelles il a été en butte de la part de van Helmont, il sollicite le pardon de la brebis égarée. Nous avons parcouru ces deux publications et nous avons acquis la conviction que, sous le rapport de la véhémence, la critique de Roberti ne le cède guère à celle du médecin de Bruxelles. Pour le prouver nous n'avons besoin que de faire connaître la conclusion de son livre, conclusion dans laquelle il résume la critique de la dissertation de van Helmont. La voici :

Audi hoc oraclum et simul Libelli tui breviarium : satis et plus satis videbatur.

[1] Année 1856.
[2] Épitre au lecteur.
[3] Ibidem.

1° *Angelum* Custodem tuum, propudiosâ dedicatione dehonestasse; 2° *Innocentem* Religiosum, neque de te unquam malè meritum, convitiis insectatum esse; 3° *Malam* fidem tuam passim, non satis ingenuè, simulando, et dissimulando, ostendisse; 4° *doctrinas*, et doctos homines, ornamentis suis (quod in te fuit) spoliatos, ridendos propinasse; 5° *Philosophiam* novarum, et ridicularum opinionum monstris conspurcasse; 6° *Theologiam* sacrosanctam, portentosis erroribus illatis phophanum in modum incestasse; 7° *Miracula*, Divinæ Omnipotontiæ argumenta, Lucianico, et Paracelsico naso suspendisse; 8° *Divinam* Scripturam, ad quam ne accedere quidem te, fas erat, audacter plurifariam corrupisse; 9° *Incautam* juventutem, superstitiosa, impia, perniciosa, ex professo, docuisse; 10° *Miserum* Goclenium, collegam, et congerronem, supercilio, hyperpyrotechnico censuisse, et interea, pudendo transfugio, eumdem multis modis assectatum esse; 11° *Armarii* tui unguenti naturam, et energiam; non aliter explicare, et probare potuisse; quam superstitiones vel æquales, vel etiam maiores, comminiscendo; 12° *Magnetismum*, quo uno, omnia tibi conficiuntur, dum constabilire vis, ridiculariis, figmentis adductis, apud intelligentes, potius evertisse; 13° *Denique* hæc omnia, non modò aliis commentis, inanibus promissis, puerilibus parergis, somniorum ludibriis, sed et hæresibus, et multiplici impietate aspersisse. Erat, inquam, nimio plus satis, hæc ita temere, effudisse, et orbi vulgasse : neque opus erat, pro coronide hoc adderes, ut te *damnatæ Magiæ* adeò peritum ostenderes, et tua commenta, nonnisi *Sagaruu diabolicis energematis*, explicari posse, reipsâ fatereris. Per me tamen licet, Excuset te in his, aliisque omnibus, tua tibi solemnis *incogitantia*.

On peut appliquer à ces escarmouches littéraires ce que le législateur du parnasse français dit de la langue romaine :

Le latin dans les mots brave l'honnêteté.

Il paraît que les arguments du P. Roberti ne furent pas du goût de van Helmont, puisqu'il continua à s'occuper de magnétisme animal. Le livre *Goclenius Heautontimorumenos* lui deplut souverainement; aussi entreprit-il de le réfuter et de prouver que tous les arguments en faveur de l'onguent sympathique restaient débout. Ce sont ces réflexions qu'il adressa au public impartial et qu'il intitula *ad judicem neutrum causam appellat suam et suorum philadelphus*, que nous nous proposons de publier.

Cette dissertation est sans nul doute la plus faible de toutes ses productions. En la parcourant, on s'étonne qu'un homme comme van Helmont ait pu admettre les choses les plus extraordinaires et les plus invraisemblables. Mais il était enthousiaste du magnétisme animal et les personnes de cette trempe admettent ordinairement tout ce qui semble favorable à leurs vues et passent légèrement sur les objections les mieux fondées. L'histoire de la médecine nous fait connaître à diverses époques l'existence de ces fanatiques. N'avons-nous pas vu l'astrologie judiciaire et les sciences occultes avoir les partisans les plus passionnés, comme de nos jours nous voyons des hommes, qui se piquent d'être raisonnables, embrasser avec enthousiasme les rêveries de l'homéopathie et du spiritisme. Quoi qu'il en soit, nous croyons que van Helmont n'a pas attaché une grande importance à sa réfutation, puisqu'il ne la publia pas. Il la composa en 1618, immédiatement après la publication du *Goclenius Heautontimorumenos* par le P. Roberti. Dans le dossier, déposé aux archives archiépiscopales de Malines, il occupe six feuilles *in-folio magno*, écrites de la main de l'auteur, ou 24 pages.

Comment ce manuscrit arriva-t-il aux archives de l'archevêché? La chose est toute simple. Comme nous l'avons

dit dans les *Annales de l'Académie d'archéologie*[1], Leroy, official de la cour ecclésiastique de Malines, par suite des censures que la plupart des universités de l'Europe avait publiées contre le livre de *Magnetica vulnerum curatione*, et conformément aux lois du temps, ordonna, le 3 mars 1634, l'arrestation de van Helmont. Le lendemain, le procureur, assisté de l'officier séculier, procéda à son arrestation et fit main basse sur tous les papiers qu'il trouva à son domicile. Après son élargissement, on ne lui rendit jamais ses manuscrits, qui furent déposés aux archives de l'archevêché. Par suite de l'invasion de la Belgique par les Français en 1794, les archives archiépiscopales furent dispersées et le dossier du procès van Helmont, avec d'autres manuscrits précieux, furent enfouies, partie dans les combles de l'hôtel de ville, partie dans l'arrière-boutique d'un bouquiniste de Malines. M. de Ram, mort recteur de l'université de Louvain et archiviste à Malines avant 1830, sauva ce précieux dépôt d'une destruction imminente. Il fit l'acquisition de tous ces manuscrits et les réintégra dans les archives, où on les conserve encore aujourd'hui sous le titre de : *Causa I. B. Helmontii medici.*

L'apologie du livre de Goclenius contre l'adversaire du magnétisme animal, Jean Roberti, se trouve dans le second volume in-folio de la collection *Causa Helmontii medici.* Nous en avons parlé dans notre notice[1] sous le n° XLIII.

Il ne sera pas sans intérêt de faire connaître l'interrogatoire que van Helmont eut à subir par rapport à cette apologie, qu'il n'avait composée que sous forme de dispute littéraire ou scientifique. Il eut lieu le 21 mars 1634, devant J. Leroy, official et J. Jordaens, greffier de la cour ecclésiastique. Qu'on nous permette de céder ici la parole au greffier :

[1] Notice sur le manuscrit causa J. B. Helmontie, magnétisme animal, déposé aux archives archiépiscopales de Malines. Anvers, 1852, in-8°.

Die xxi Martii 1634.

Item repertum est scriptum continens apologiam sub nomine *Philadelphi* pro prædicto Goclenio contra P. Joannem Roberti in sex foliis majoribus quotatum numero secundo.

Interrogatus reus an dictum scriptum, quotatum nº 2, scriptum non sit propria illius manu et per illum exaratum, Respondit quod sic et se composuisse et scripsisse illud anno xvi^c xviij, dum noviter in lucem prodiisset Heautontimorumenos P. Roberti.

Interrogatus an dictum scriptum vel apologia non fuerit per eum confecta et scripta post editionem prioris sui libelli sive disputationis de magnetica vulnerum curatione; Respondit quod non, sed quidem bene post datum dicto patri Roberti dictum suum autographum prioris sui libelli et proinde in eadem apologia citat dictum priorem suum libellum.

Instantia facta quod videtur dicta apologia scripta etiam postquam comentus fuit in hoc judicio per officii procuratorem, ex citatione suprascripta primæ paginæ prioris folii, nominatim ex his verbis : et me hæreseos imposturæ, incogitantiæ et nigromantiæ me damnavit, episcopis et universitatibus me exposuit, etc.

Respondit reus P. Roberti prædictum mox ab impressione libelli de magnetica vulnerum curatione edidisse quendam librum sub titulo *Impostura magica Helmontii*, eumque dedicasse illustrissimo et reverendissimo archiepiscopo Mechliniensi, suntque capita annotata per numeros incogitantiarum Helmontii idque anno xvi^c xxj dudum antequam reus fuisset comentus in hoc tribunali.

Interrogatus quare in dicto scripto signato nº 2 vocet se philadelphum. Respondit se intellexisse chymicos omnes quos pater Roberti diversis locis vocat fumivendulos, viros nauci, nequam, etc. et se loqui pro schola sua.

Interrogatus an nomine fratrum non intelligat fratres Rosea-crucis ut vocant. Respondit reus se illos ignorare et credere merum somnium. Insuper se tota vita testatum tam operibus externis, conversatione quam omnifaria confessione se esse catholicum romanum nec unquam in aninum habuisse agendi aliquid quod ab cadem confessione discreparet, Et si scivisset se aliquid egisse, fatetur sub juramento oblato, se illud

numquam fuisse acturum, adeoque admonitum per priores citationes se numquam deinceps cogitasse de materia ista defendenda.

Interrogatus quo sensu allegaverit scripturam sacram fol. 2, pag. 1 not. nono. nominatim : non debet animam comedere cum carnibus et alios textus sequentes, et quomodo nominatim liceat inde inferri pro asserenda magnetica cura vulnerum ; Respondit se tum temporis illa sic annotasse ut consuleret doctos ita ista non probarent sanguinem extravenatum servare sympathiam cum toto integrali, sed deinceps post admonitionem primam et dudum ante reliquisse se istam disputationem desertam et obtruncatam, adeo ut Heautontimorumenos patris Roberti habeat viginti quinque aut sex sectiones, reus vix responderit ad novem aut decem. Quod ad probandam curationem magneticam vulneris facere existimavit colligendo vel inferendo ex eodem principio sanguinem quo delibutus esset ensis quo inflictum vulnus est, servare talem sympathiam cum vulnerato corpore, ut vis medicaminis adhibita ipsi ensi vel sanguini, communicaretur ipsi corpori.

Instantia facta quod non appareat sic ipsius responsio quandoquidem ipse dictos textus sacræ scripturæ in prædicto scripto et loco præcitato allegat assertive et non per modum dubitantis aut alios consulere volentis. Respondit se totum illud scriptum eo animo sic scripsisse ut quandoque nactus consultorem, de re ista disputando et disserendo disceret, hocque putavit sibi ut catholico esse licitum, sin minus, se eo semper fuisse animo ut ab hujusmodi opinionibus resiliret.

Folio notato F verso, asseritur qualitatem unam et eandem numero migrare de subjecto in subjectum idque in natura ordinarium esse et necessarium, quam assertionem dictus reus respondit se adhuc tenere in iis qualitatibus quæ ambulando per medium fiunt ut lux, sonus, etc.

Interrogatus de allegatione rei facta folio quotato F, nominatim de intellectu hujus relationis et horum verborum: assiduum quem laborem taedia, vigilias ac puram discendi intentionem flagrantque desiderium Deus aspiciens subinde placida tunc fronte favebit arculam luminis naturæ reserat oculos discentis aperit et largo rore medicinæ adeptæ per Raphaelem desuper influit, etc. Respondit idem reus se ipsa tunc intellexisse sic de scientia infusa medicinæ quæ dicitur adepta.

Interrogatus an ergo secundum illius principia, medices non sit

alia scientia quam quæ infusa est per Raphaelem archangelum. Respondit quod sic, scillcet quæ labore, doctrina et disciplina est acquisita.

Folio quotato litt. G., pag. prima ad n. 15 scriptum est quod ortus accidentium formalium Archæi non sit generatio sed explicatio; interitus vero eorum non habeat annexam privationem sed solum occultationem et secessum, de quorum verborum sensu interrogatus reus respondit se tum sensisse spiritum vitalem ceu secundum potestates vitales esse eundum qui mox in pullo est, adeoque non generari de novo sed per dispositionem apparere et etiam transire in interitum.

Eadem pagina ad numerum vigesimum primum habentur hæc verba : Quod senium (non durationis temporum) incommoditatem ætatis et corruptionis auferri posse constante vitæ radice prima in individuo nihilominus vegeta et integra, idque pro modulo regenerationis balsami in corpore physico juxta illud qui replet in bonis desiderium tuum, renovabitur ut aquilæ juventus tua, senium autem vitæ longæ Ileastri non subest pyrotechniæ, et de cætero instantia facta ut reus applicet ad propositum verba prophetæ ibidem allegata. Respondit et declaravit in homine balsamum corporis sui posse restaurari per medicacamenta chymica quædam prout naturaliter aquilæ sua juventus renovatur, hocque sic sentire omnes chymicos.

Quæsitum est an ergo sentiat mentem prophetæ fuisse, incommoda ætatis et corruptionis naturaliter per artem medicam aut curationem magneticam posse auferri et ætatem restaurari. Respondit quod non, sed hoc verum esse, quod etiam in sacris constet, naturaliter quædam renovari in juventutem, adeoque exinde velle elicere reum, id quoque per artem possibile esse.

Interrogatus quare ergo chimici hoc beneficium non præstent omnibus senibus. Respondit hoc tantum esse penes perfectos chymicos, adeoque scientiam præparandarum istarum medicinarum esse adhuc rarissimam et unus illorum fuit Paracelsus et alius esse in oppido quodam prope Basiliam.

Folio quotato littera H. art. 62 dicitur quod numerus repetitionum qui post remissionem culpæ, quæ pro eluenda peccati mortalis labe requiritur idem sit ac numerus speciarum animalium primæ creationis

sive numeris herbarum in zona cingente viridi, qui numerus est mons in quo virent philosophi; interrogatus de sensu illorum verborum, respondit esse emblemata seu hieroglyphica artis chymicæ quæ gnari capiunt adeoque tangere metalla.

Interrogatus qui hoc convenienter dici possit, cum pluribus ante articulis vel assertionibus locutus sit de purgatorio animarum, uti constat ex dicto scripto. Respondit apud chymicos metalla imaginari cum corpore spiritu et anima cum purgatorio resurrectione et glorificatione et similibus.

Interrogatus ergo de sensu verborum et clausulæ adscriptæ margini ad dictum articulum 62 quod purgatorium non sit in vindictam aut pænam peccati quasi Deus odio habeat qui ibidem detinentur, sed ad hoc institutum sit ut purgentur a sordium inquinamentis. Respondit illa omnia metaphorice et per similitudinem dici, prout initio istorum articulorum videre est quod proponuntur tamquam sub hieroglyphico sigillo thesi prima quæ sic habet in verbis: *quomodo videlicet per ignem demonstrari queant sequentes propositiones esse de numero eorum quæ quia sunt* unde patet omnes sexaginta septem propositiones esse abdita secreta chymiæ solis chymicis propositæ.

Lectione facta reo articulorum descriptorum in prædicto folio a 51 inclusive usque ad finem eorumdem, nempe sexagesimum septimum continentium præcipua mysteria fidei nostræ orthodoxæ. Respondit illa esse occulta et arcana artis chymiæ sic involuta, quodque chymici utantur verbis ibi contentis tamquam terminis et sese intelligant.

Interrogatus quid intelligant chimici per Christum dominum. Respondit quod intelligunt Mercurium philosophorum.

Item ait per peccatum originale intelligi sordes intrinsecas materiæ primæ.

Item per regenerationem totius hominis perfectionem metallorum productione pulveris aurifici factam.

Item per spiritum igneum perpetuum, aquam permanentem chymicorum.

Item per Evam et peccatum ejus, sordes naturæ primæ.

Item per haec verba: quod qui redimeret hominem debebat redimere in suo sanguine et non mori suffocatus nec ossa frangi. Intelliget extractum sulphuris philosophorum.

Monitus ut dicat convenientiam accommodando verba præscripta. Respondit quod sulphur deberet extrahi in forma sanguinis rubri sine læsione corporis unde extrahitur.

Item haec verba : quod is dedebat nasci ex virgine non obnoxia menstruo nec peccato ; intelligit reus sic chymicos denotare puritatem mercurii et materiæ unde extrahitur.

Item quod Christus non potuerit peccare neque infirmari, intelligunt chymici mercurium non posse ab ulla sorde contaminari.

Item quod ressurexit a mortuis mox ante quadragesimam horam suæ mortis completam et ante ortum solis ; respondit chymicos sic intelligere surrectionem secundæ nativitatis lapidis sive regenerationis.

Item quod adcensu in cœlum fieri debuit adspicentibus hominibus electis tantum , resurrectio autem nemine mortalium vidente. Dixit intelligere chymicos revivificationem materiæ fieri clauso vase, ejus autem ascentionem conspici posse a chymicis tantum.

Item quod purgatorium necessario sit pars integralis totius universi, idque non nisi post peccatum et usque ad mundi regenerationem Dixit reus chymicos intelligere purgationem essentialiter necessarium in primo opere usque ad verificationem materiæ.

Item quod realiter in purgatorio deferantur animæ a magnis ardoribus ad aquas nivium. Et vicissim ac repetitum multoties quod aquæ nivium comburentes et ardores lavent ; dicit reus intelligere chymicos modum et materiem purgationis et operationum.

Item quod corpora electorum dumtaxat immutabuntur in resurrectione adeoque fient clara, impassibilia, soli creato puriora, adeoque penetrabunt omnia solida sine reactione ; dicit per haec omnia intelligere chymicos de mercurio, eorum solem autem creatum dici aurum, et argentum lunam.

Item quod merita glorificatorum possint non glorificatis subvenire et coaptari pro libitu, modo in essentialibus proprietatibus gloriæ symbolisent, alias non ; respondit hæc chymicos intelligere de pulvere aurifico quam vocant corpus glorificatum, quod conjectum super metallum vertit in aurum, non vero lapides aut alia similia.

Item quod in resurrectione beatorum nemo erit monoculus, nemo calvus, intelligunt chymici quod aurum arte factum nullam reservabit maculam eritque auro creato simile.

Item quod peccatum unumquodque pro indole sua traxit animam ad instar phantasiæ prægnantis fœtum suum deformando, hinc uniuscujusque peccatum manifestabitur et judicium sine lite erit. Respondit quod intelligunt chymici de internis sordibus materiæ pravæ et metallorum, quæ habent suas animas metaphoricas et spiritus metaphoricos.

Item quod semel damnatus in æternum per se gloriæ sit incapax, etiamsi esset præsentialiter in conspectu beatifico et penetrabili gloriæ quod revelatione hisce infernus est interminabilis. Intelligunt chymici per haec verba materias mere metallicas incapaces esse perfectionis adipiscendæ ex pulvere aurifico.

Item quod corpus glorificatum nequeat invenire quietem nisi uniatur cum corpore quod Dominus traxit de virgine, quodque hoc includat ultimata in nobis beatificæ visionis essentia. Dicit hoc sonare apud chymicos quod sulphur philosophorum nulli rei in toto mundo possit copulari arte ullo nisi soli mercurio philosophorum.

Instantiâ factâ quomodo illa possint applicari ad chimica cum utatur in assertione suâ his verbis : inhærente in nobis beatificæ visionis essentia. Respondit se ab initio dixisse has omnes propositiones metaphoricas factas in gratiam chymicorum eas intelligentium ut ostendant se per ignem similitudinariè posse demonstrare quæ quia sunt idest similia.

Denique per hæc verba : quod mundi terminus per ignem erit anno ætatis solari MMCC sub veris sequentis initium nisi divinitus prolongetur aut abbrevietur ; respondit continere hieroglyphyca chymicæ circa præparationes dealbationis.

Interrogatus an illud non sit blasphema applicari mysterium fidei nostræ ad res chimicas. Respondit chimicos uti istis terminis et docere quod etiam paganus per artem chimicam facile posset cognoscere mysteria fidei aliqua ratione aut facilius illis adstipulari per artem chymicam naturaliter quam alius paganus arte ista non imbutus, quo circa credit reus sibi licere his inventivis alloqui innumeros chymistas hæreticos, ut per theoremata, quæ profitentur, credant articulos fidei, quos negant, et ea propter has propositiones ita esse digestas asserit, ut videri est ex quæstione seu thesi superius deposita.

Eodem folio verso sunt verba sequentia : Tres sunt qui in cœlo

testimonium dant, Pater, Verbum et Spiritus sanctus et hi tres unum sunt (quæ verba desumpta sunt ex Epistolâ primâ S. Joannis cap. 5).Deinde sequitur : et deinde ad dictam humanitatem descendens inquit : Tres sunt qui in terra testimonium dant sanguis, aqua et spiritus et hi tres unum sunt ; ubi nec anima Christi nec ejus divinitas sanguis sunt et aqua, quæ attamen ambo idem sunt cum spiritu, quo circa spiritus ille aqueus et sanguineus non est tibi usitatus cacodæmon. Non denique anima Christi, non etiam divinitas ejus, sed spiritus verus sanguineæ identitatis ad longinqua penetrans, quatenus spiritus, qualem scilicet et quidem consimilem spirat, etiam nostra humanitas ut talis necta est etc.

Interrogatus de sensu horum verborum reus, et nominatim an dicere intendat quod nos homines habeamus spiritum ejusdem speciei cum divino. Respondit se credere nos habere in sanguine spiritum vitalem specie unnm cum spiritu vitali sanguinis Christi, hæcque libello de magnetica vulnerum curatione sic dicta et hic repetita, denotant reum hæc scripsisse cum eadem submissione quâ in libello prædicto se meminit et se scripsisse hæc circa annum xvi[e] xviij ante ullam censuram.

Interrogatus reus an ergo in sanguine Christi fuerit distinctus spiritus ab animâ ejusdem et qualis naturæ fuerit is spiritus, an spiritualis, corporeus vel alterius conditionis et naturæ. Respondit reus consensu omnium medicorum in humano sanguine esse auram quamdam corpoream, quam sub diversâ dispositione vocant spiritum naturalem, vitalem et animalem.

Interrogatus ad quam finem ipse usus fuerit dicto textu Sanctæ Scripturæ et quomodo exinde vult probare, quod intendere videtur in dicto suo scripto, spiritum nostrum per magnetismum posse agere in distans. Respondit reus, occasione sumpta à patre Roberti negante ullum spiritum inesse sanguini præter cacodæmonem, tum temporis se allegasse illa verba totum ipsum sanguinem esse spirituosum et halituosum, adeoque tunc putabat, eumdem admonitus sanguinem extravenatum servare sympathiam ratione spiritus illius vitalis cum suo vulnerato.

Instantia factâ quod in eo vix sit apparentia, quandoquidem sensus allegatorum verborum Sacræ Scripturæ hoc dumtaxat sit, quod spiritus

sanguis et aqua, sive supradicta tria in utroque textu expressa, conspirent ad unum testimonium Christo dandum. Respondit reus, se testatum dicto libello de magnetismo, se nihil dixisse assertive, et in verbis nihil pensitasse quod Ecclesiæ sit contrarium, adeoque ex hinc et imposterum constanti animo se omnia referre et submittere censuræ Ecclesiæ.

Monitus fuit reus ut plenius satisfaciat interrogationi, persistit reus se satisfecisse, neque voluit dare aliam explicationem.

Monitus ut applicaret ad propositum prima verba dicti textus tres sunt qui in cœlo testimonium dant : Pater, Filius et Spiritus Sanctus et hi tres unum sunt. Respondit non alias allata ista quam propter nexum textus de sanguine sequentis.

Monitus ut applicaret textum sequentem suæ intentioni expressæ in præfato scripto : Quis novit quod si spiritus filiorum Adam ascendat sursum et si spiritus jumentorum descendat deorsum. Respondit hæc verba Salomonis disputative allata, ut identitatem genericam spirituum vitalium tam in brutis quam in sanguine humano insinuaret.

Instantiâ factâ quod illa non videntur conformia illis quæ allegantur in dicto scripto, cum ibi asseratur quod sanguis etiam coctus a cibis in lege arcebatur quod spiritus adeoque vita eidem inhabitaret. Respondit ut ante, consensu medicorum inhabitare spiritum vitalem sanguini etiam extravenato.

Illatione facta quod ergo sanguis et aqua non sit unum a spiritibus, sed sit quid ab his separatum, intelligendo more medico vel physico Respondit negando quia imo censet spiritum illum esse idipsum cum sanguine et aqua.

Interrogatus quomodo ergo sint tria. Respondit per dissolutionem esse tria et per compositionem unum quid.

Monitus ut hæc applicet ad probationem magnetismi. Respondit se ex pleno applicuisse in præcedenti folio ad quæ se refert.

Interrogatus reus an probet illa quæ Goclenius scripsit de figuris et characteribus in sigillis. Respondit quod non.

Interrogatus an curationem magneticam asserat esse naturalem et fieri modo et medio naturali. Respondit se aliquando id bonâ fide credidisse, sed jam non.

Interrogatus quam habuerit intentionem reus componendo et scri-

bendo prædictum scriptum contra P. Joannem Roberti. Respondit se voluisse ostendere in libro ejusdem Patris Heautontimorumenos non conclusisse quidquam bonâ demonstratione contra unguentum sympatheticum vel armarium.

Interrogatus an fuerit impressum illud scriptum. Respondit præcedenti examine se tantum scripsisse in aliquot sectiones P. Roberti, deseruisse autem illud scriptum truncatum et defectum.

Interrogatus cur ergo non excusserit vel fregerit. Respondit credere sibi licitum sibi asservari disputationes problematicas in scriptis, qualem dicit esse istam responsionem seu responsionis fragmentum ad prædictum Heautontimorumenon. Asserit vero se non plura scripsisse de illa materia quam continet dictum scriptum etiamsi multa super fuissent adhuc scribenda.

Interrogatus specialiter an reus probet vel improbet ea quæ sub finem dicti scripti continentur de vita Bombasti Paracelsi. — Respondit quod tunc temporis ita censerit, modo autem non approbet in quantum possent aliqua inesse quæ mereantur censuram.

D'après notre manière de voir le travail de van Helmont ne comporte pas l'importance que l'official de Malines y attacha. C'est de toutes les productions du médecin bruxellois celle qui lui fait le moins d'honneur, tant sous le rapport de la forme que sous celui du fond. Que le lecteur en juge :

AD JUDICEM NEUTRUM CAUSAM APPELLAT SUAM ET SUORUM PHILADELPHUS.

Semper existimavi, quemvis scriptorem decere, ut sibi proponat duos saltem scopos : Priorem ut in honorem Dei singulas ducat periodos ; alterum vero, ut inde aliquod bonum proximo emergat. Quocirca sive proximo ostendamus quantum, et quousque nobis, traditæ profecerint artes, sive aliquid de novo docendum, nullatenus arte ignarus, aut discendi cupidus, ignorantia culpandus erit : vel si monendus sit, monitio, humanitatis limites, nullatenus excedere debet. Tantum abest, quod bile, convitiis et scomnatibus ubique infarcienda sit. In quo neutiquam recipio, noviter usitatam quorundam morem,

qui, ut hæriticos instruant aut veriora proponant, eosdem pungunt, lacerant, exasperant, ac instar tauri mitioris in furorem agunt. Atque sane prout modestia, veritas et argumentorum robur scriptorem magis ornant; quam lepor dicendi in satyra : ita meo judicio eadem exulare debet a Christiano, Sacerdote, doctore potissimum theologo, magisque adhuc dum in hereticum prosilit. Etenim ut nomen superlativum peculiariter et præ cæteris christianis omnibus vindicant, à socio suo saltem mansuetudinem didicisse et retinuisse debent. Cum sit præceptum pænæ infernalis indictione, religiosè servandum. *Discite a me quia humilis sum et mitis corde* non mundum ironia convertens, non sarcasmo peccata explodens, non scenicis captiunculis disputans. Itaque si mansuetudinis mandatum, penes nos pessum vadit, nec socii nec discipuli ejus, nisi mentiti, deinceps sumus. Verum diabolus ut sonat calumniatorem et alios calumniatores vocat, quia talis ipse, tales omnes esse cuperet ita diabolicum est conviciis et calumniis paginas implere. Ex hac nimirum tribu oriuntur qui sua linguæ incontinentia victi, causam primum calumniis, mox ubi de crisi est disputatum, et campo cædunt, taciturnitatis hypocrisi velant, eandem sic apud plebem tuentur. In os videlicet duntaxat succum aliquem philosophiæ naturalis hauserunt : hinc, solo ore (quod ad obtrectationes dentes nactum videntur) assertiones, hinc inde e libris mendicant, et suæ scientiæ basim diversicoloribus authorum pannis consartam propalarunt. Adeoque res ipsa poscit, ut qui scientiam suam, ex opinionum farragine mendicatam, ipsam proinde naturæ arcanorum veritatem prætericrint, vituperarint, et sophisticis fabellis, tam Paracelsum quam sequaces, quadam quasi larva traducunt, sine solido responso a nobis non dimittantur.

Quanquam satius esset (fateor nimirum et hac occasione tardiores fuimus) hujusmodi responsum omitti atque indulgere ipsarum jactantiæ ut grammatici, rhetores, poetæ, censores, philologi et scenici ac ludimagistri maneant, nam et horum instanti tempore sua quandoque erit satietas; etsi enim nil extra lacessat, plurima tamen sponte sua mole, suo luxu ruunt. Nix quoque pridem valde candida fuit et in cacumine visa est pridemque desiit. In nihilum abitura pariter. At quod vivere jam cœpit doctrinæ Theophrasticæ genus, ventura die plenius erupturum est, suorumque suggillatorum blateramenta conculcaturum

non peritura memoria. Attamen ne et hodie suus veritati tutor defuisse credatur neve deinceps occasio seductionibus major adsit, unum istud in limine satagere volui. non titulum doctoris theologi nec speciosa collegiorum agmina, quicquam contra veritatem ponderare (eventus nempe et recursus in tali casu arguunt parum momenti situm esse) juxta Tertull. *Veritati nemo præscribere potest, non spacium temporum, non patrocinia personarum, non privilegium regionum.* Itaque judex neuter, examina et experire, nec mancipium te offer. Turpe namque est judicii muneribus nolle uti, velle inservire et eo seduci quo virorum te autoritates avocant, non te horum larva terreat, et sospes judicabis.

Suscepi igitur argumentis refringere libertatem eorum qui unguentum armorum a Paracelso descriptum velut diabolicum rejiciunt et in censuras, utentes eo conjiciunt. Cæteris emicat Dominus J... R... Socius Domini Jesu Theologiæ doctor qui se in alienam inserens messem, omnia vult diabolica quæ sua non capit tenuitas et senilis hebetudo. Quinimo nec male apposite censuisse satis est, in sua *anatome,* nunc in palestram audactior subit, ex fragilitate sua convitians quoslibet, qui rem quocunque modo approbarint. Atque utcunque pluries testetur Deum, se non in virum, at in argumentum petere (fabulosum ratus authorem qui hunc non ausit testem assumere) res tamen ipsi per bilem ablato, aliter ubique cessit. Adverte saltem Judex an arcum triumphalem in perpetuam Goclenii ignominiam et titulum *heautentimorumeni* erexisse, sit itum ad rem anne ad hominem? Nos interim, Deum testem in rem ludicram, iniquam mendacemque advocare, ceu expressam blasphemiam detestamur. Satius certe (tantulo meo judicio) fuerat, hereticum rationibus vincere, modestia superare, dulcedine veritatis allicere, mitisque vitæ exemplo instruere, quam eundem convitiis ulcerare. Testor interim ego, nunquam Goclenii patrocinium suscepi: sed veritatem in vulneratorum beneficium evulgare annitor. Sub quo parergo, Germaniæ decus, præceptorem Paracelsum ab imposturæ crimine veneficii reatu et ignorantiæ nota una facile defendero.

Si itaque de pari arguar peccato, quod justoacrius J. Roberti et sui voluminis approbatores corripiam scias id justiciæ semper esse distrubutivæ jus suum cuique tribuere etenim alias, cum scripto tum

verbo, monui ne alas suas, unguenti visco incognito, obliniret acerbitate enim tum caruit nostra monitio, erat ei hortatoria, et amica non minus quam didactica : Denique cum non agatur hic de æterno, ad quod, finis suavitate attrahendus esset, sed duntaxat de amovendo a nobis crimine et castiganda eorum pertinacia : parce amabo judex quod etiam atque etiam debuerim, ulcus contumax ferro et cauterio proscindere, atque ita demum proscindere, ut æternum pertinaci, inumgam silentium deinceps, cum mitiori jamdudum non cesserit remedio. Monitorem enim Salomonem sequor. Lyce derisorem, et cessabit cum eo jurgium. Alias namque schola nostra jurgiorum et contentionis abhorrens, animi pacem suis tyronibus ante omnia præscribit, quia placidissimæ vitæ tranquillitatem imperat, hinc enim non minus referre, quam inferre injuriam non ducit esse boni viri, sapientisque officium. Ita est. Sed in uno objecto, nostræ scholæ Goetices criminum verebamur, ne quod non suo merito dilueretur, videremur flagitium agnoscere. Idcirco principale propositum nobis est, ut ostendamus ab orthodoxo tramite, non scholam nostram, sed illos deviare qui nos ut idololatras, hæreticos triveneficos insectantur; etenim an magiam exercuisse et didicisse? Tu igitur judex æque, qualitercunque affectus sis, saltem mea scripta cum heautontimorumeni rationes rationibus collibrare, ne graveris, judicabis tum nimirum, an tuto non opposuerim oblatrationibus multorum. Videbis, ridebis, valebis.

Heautontimorumeni Epigraphe Robertiana, incipit a strepitu, desinit in crepitu. Ad verbum hæc est : *Goclenius heautontimorumenos, id est curationis magneticæ et unguenti armarii ruina. Ipso Rodolpho Goclenio juniore nuper parente et patrono, nunc cum sigillis et characteribus magicis ultro proruente, et præcipitante J. B. R. Sacerdos S. Theolog. Doctor memorandi et miserandi casus spectator cum fide descripsit, Luxemburgi, excudebat, anno 1618, Hubertus Reulant.*

Pomposus quidem titulus inscriptus, sed scriptor erravit, pyxis vana est, nihil inest, inest quod nihili, quod nauci et quod ridiculum. Saltem huic irato fides unica punica. *Plenius æquo, laudat venales qui vult extrudere merces.* Itaque titulo qualiter libri contentum satisfaciat, quaque denique fide, spectator ille descripserit, pagellatim

examinando, ob oculos ponemus. Timui quidem vires Goclenii, lecta primum epigraphe, idcirco librum Robertianum perlegere cœpi, at mox stupui, ut nedum nil rei promissæ, verumetiam ut rem innocuam cum approbatoribus insontibus damnatam cernerem, et imprimis in ipso titulo, alias satis grandiloquo, dici rei nihil, inesse judicii nihil. Quoniam ille memorandi casus spectator cum fide descripsit. Sed quid nescio sane, ruinamne? Verba aliter sonant. Dicitur namque Goclenio proruente ruina ung[ti] (subaudi facta) defuit itaque accusativus verbo (descripsit) et suus propterea quoque defuit titulo, forte etenim quia totus liber careret positivo essetque totus accusativus, hunc in titulo studiose omisit. Etenim quia vir rectus deest uti animi rectitudo in mente saeva : neve hujus nos tentet suspicio, obliquitatem texit desiderato obliquo casu. At nondum lectori sat constat quidnam fidelis iste Dei socius descripserit; quocirca vel solo titulo, se descripsisse nihil, per totum librum, præter inanes et aniles rixas satis insinuat. Proinde si non ex ruina allata, ex pollicita saltem, ruinator vocetur deinceps (si quidem in arduis annisum sat sæpe fuit) prætento encomio. In infamiam cædat, nisi tuam in censendo domesticam paupertatem, et exoticam audaciam, tuorumque superiorum, laxam nimis indulgentiam detexero, qui non ponderato argumento, librum hunc tuum, temere evulgari passi sunt. Hoc ita demonstrabo (verbis ex pag. 182 abs te mutuatis) *ut tu nil habiturus sis quod solide opponas, vel alius quispiam te acutior.* Anne fortassis casum descripsisti? Quo nempe casurus esses? Vel cum fide descripsisti tua? Cui licentia est, verba et textus aliorum inmutandi. At qui id mox in casu tuo palam fiet, miser enim silens, memorandusque scilicet spectator astabis. Casus forte descriptor es historicus! Si quidem philosophiam nec agressus nec rerum naturalium causas, casusque te intellexisse mox constabit Totus etiam sic in crisi occupatus quod argumentis nullus apud te locus sit. At quid te casus historicum vocitis, quem nihil minus quam historiam et casus intellexisse unquam progressu libri demonstrabimus? Tantum abest, quod criseos tuæ rationem comprehendisses. Denique etsi *cum tua fide descripseris* non ea tamen est quæ in historiis requiritur. Sed etenim cicces te descripsisse, totum Syrma, quod tituli præcedentia verba implicant! at necdum id assequor

quomodo *armarii unguenti ruina proruente Goclenio descripseris* sed vel ruinam, vel Goclenium proruisse. Interim de Grammatices parum sollicitus malim quam Grammatices te ignarum fecisse, fateri ingenue me titulum tuum, et vana promissionum portenta, non intelligere, saltem parte ea, qua novae res pollicentur : cum promissis liber nuspiam satisfaciat. Agedum, descripsistine descriptione etymi? at quidnam? tu dixeris, ego nescio, et tu ipse lecto hoc libro, lubens nescires. Enim vero saltem sit scriptoris primum officium ut suum legat titulum et se ibidem interroget, quid scribere occeperit. Hic scriptor proposuit, non posuit, nec ostendit : sed ostentat et ad ostentationem ostentum tituli depinxit ad fucum. Argumentum saltem, quod titulus implicite continet, non præteribo : en quantum : *Quia Goclenius cum sigillis et characteribus magicis ultro proruerit in ruinam, sive, casum miserandum unguenti, ergo unguentum armarium ob id sit ruinatum.* Hic tuus fluctus tuus luctus erit. Hanc, inquam, similes, et quidem tales consequentias, quia si non memorandæ, saltem sint miserandæ, posthac *Robertianas* vocabimus. Nil arguere putavi, vel ad rei valorem attinere ullatenus, et si impar aliquis rem defendere aggressus sit, si quidem convituim ob id, non in unguentum, sed in misellum defensorem cadit; nec enim characteribus et sigillis, cum unguento commune quicquam est, nec igitur per eadem impertinentia, unguentum passurum est. Ideoque, juste negamus, puerilia tituli ambo ostentacula, scelicet : *Quod sigilla et characteres magici quiverint unguenti ruinam attulisse :* denique *etsi Goclenius, in ruinam unguenti pleno voto proruisset, unguentum propterea ruinam passum esset magis*, quam si tu id in vanum collectis viribus intenderis ; quocirca audax assumtum, vel in limine tituli te prodit, et sequela inde deducta, *Robertiana* est, sibique per totum librum simillima ; id est (si nescis) ridicula, critica, ignara, anilis, inepta, febriens, delira. *Deliria* (Juxta Hippocratem) *quæ cum risu fiunt securiora : quæ vero cum studio, periculosiora.* Quem locum cum in tuo Goclenio mago delirante *pag. 45*, noveris, spem addam. Curaberis itaque, si pertinaciam exuas, et senem theologum : addiscere a Theophrastæo non puduerit. Alias enim, si serio, studioque, et cum fide descripseris. Eheu periculose laboras nimium ; quia enim symptoma peracutum, crisim pro te metuo.

Tandem sua pœna nocentem consequitur, passusque sapit tum denique stultus. Scholastice autem disputabo, et quasi commiserando, errores tuos detegam. Vigilate vigila J. R. nam proprio opio, tua omnia, somnia. Itaque aut animo demas, aut viribus addas, aut nervos recurrentes tibi, tuisque approbatoribus, rescindam : (numerus positus ad marginem continet contradictoria Robertiana.)

Ad Præfationem Ruinatoris.

Heautontimorumenum discutere fert animus. Ubi in exordio declamat, *plurimos hereticorum magiam diabolicam adamasse*, assumitque æque impertinenter, quod probandum sibi unicum proposuit : *Unguentum esse de censu diabolicarum præstigiarum.* Tantopere nimirum assuevit judicaturæ et proscriptioni quod dato verbo, etiam iis abstinere nequeat : et vice versa, demonstrare quanvis promiserit, attamen ubique oblitus sit : Informe porro argumentum forma donetur.

Ungtm armarium est de censu diabolicarum præstigiarum : sed heretici plurimi magiæ diabolicæ fuerunt addicti : ergo unguentum armarium, non nisi heretico authore prodiit. Precoci assumto deficit methodus. Magno sane conatu ubique magnas nugas agit, sive rem, sive reum spectes modus est hisce homuncionibus cunctis crimen pretendere qui ipsis non arrident; sic et nos faciunt hereticos nolentes et apologgeticos amentes. Redeo ad tuum argumentum Roberti; cujus major in scholis petitio principii vocatur : sed concessa majore, saltem juxta logicam requireretur minor universalis nec enim ex meris particularibus fit syllogismus nisi *Robertianus.* Sed esto heretici plurimi, imo omnes sint nigromantæ. Ergone unguentum erit proinde hereticum, aut negromanticum? Eritne malum, etsi ab heretico inventum prodiisset? Viden ut hoc non in rem sit ire, sed primum in unguenti authorem æstuantius ferri, et quidem sub libri sui limen, quod ipsius sui immemor adhuc in eadem præfatione Heautont. improbat dicens. *Acriora verba justa indignatione esse extorta.* Principio aliquid condonandum volumus fragilitati et passioni *Robertianæ.* Totus nempe authoritate Societatis fretus es, qui ab authoris authoritate unguentum impetis. Profecto sive un-

guentum heretico ethnico, Turca, sive catholico inventore prodierit, nec enim exinde, eidem quod defendo, et te oppugnare asseris, quicquam accessisse vel decessisse deprehendo. Magna idcirco domi rationum egestas est, si tam longe petenda, quæ adhuc tota strue frivola sunt argumenta, quæque arietum vice initio bellum inchoatura prosiliunt. Unum istud lector annotatum cupio, quod cum anatomen unguenti magnetici vidissem rescripsi amice et monebar quod ruinator anatomicus cuncta citra rationem criticaret, quodque censorem, non autem disputatorem ageret, denique quod impertinens esset, cum calvinista, censuris agere, qui plus libraret validitatem rationum in naturalibus quam crisim suam : ideoque anatomen Robertianam eo saltem nomine supprimendam, aut emendandam contendebam. Quapropter itaque nunc puduit Ruinatorem, illius suæ temeritatis, ideoque quampridem anatomen nunc in hac præfatione sua theses vocat quarum munus est (ut sui excusatorius est ubique) *non tam probare quam ponere*. Contradictionum rursus tamen spondet 3 et 5 § § suæ ejusdem anatomes. *Demonstrationem et probationem se adducturum ex ipso Goclenio eorum que recte in anatome censendo attulit*, pugnæ ubique paratior quam peritior. Enim vero quicunque anatomen percurrerit non theses, non hipotheses non conclusiones : sed clinicam ubique disputationem, in petitione principii fundatam animadvertet libri effigiem in anatomicam censuram nudam, sine probatione surgentem. Congratulor illi quidem, quod meis monitis anatomen rationibus privam in theses nominetenus jam mutaverit, et spondent mecum sapientiores quos unà seipso sapientior evasisset, si totum contentum mutasset. Esto igitur jam bis, vel in ipsa præfatione, Ruinator sibi contradictorius, et precox heautontimorumenus. *Disce senex candorem ex me verumque laborem*, mirantur subinde sapientissimi quod quicquid Jesuitis contradicit id confestim titulo heresis damnant aut damnatæ magiæ convitio lacerant, at nodum illum facile dissolvi sequedem sese vindicant socios Jhesu, et ejus amicos quia non facit Deus verbum nisi revelaverit secretum suum ad servos suos prophetas, et modo ad Jesuitas suos consocios, Idcirco quicquid illos latet, hoc seu spurium legitime suspicantur ac velut non a Deo esse, omni merito rejiciunt, ac a sathana ortum commentantur ; sed examinemus quo juro.

Ad Sectionem primam devenio.

Ubi Ruinator ironiæ deditus, sibi blanditur de Goclenii epigraphe (suam ipsius parum examinans) *Synarthrosis magnetica, sive ungti in anatome dissecti rearticulatio.* Qua iterum et tantula occasione repente totus in virum stomachatur, re intacta. Æstuatque eadem sectione *pag. 6* eo quod a Goclenio vocetur *Theologus et Jesuita* illud ET equidem ægre tulit quasi extra Jesuitas, nulli repererentur Theologi, vel omnis jesuita, Theologus esset, vel nomen jesuita Theologum opacum redderet, vel tandem ipsum puderet suæ societatis. Iterum Goclenio exinde succensus scilicet. At certe naturam copulativarum, non intellectam a Ruinatore *Sect. 16.* ostendemus. Vide Lector in quantum hanc totam primam sectionem consumseri nobis, suis gerris.

Sectione altera.

Insultat ruinator *cur duobus nobilibus, et non uni Goclenius dedicaverit?* Cædo putasne sic unguenti ruinam attulisse? at sane deficit materia, armisque destituitur, qui convitiis ac hisce puerilibus rixis rem suam tutam putat. Quid quæso at te, aut unguentum nostrum, ista Goclenii dedicatio? nonne tuum heautont. proposueras dedicare ordinibus Luxemburgi, nisi tui judicassent æquius esse comiti Gubernatori nuncupare ejusque benivolentiam aucupari (quorsum individuus tuorum est respectus) tam excellenti primogenitura typographi Reulant? Quod itaque in Goclenio carpis, hoc tibi vitio non erit. denique in levioribus delictis, voluntas non reputatur pro delicto.

Goclenius propalam in me ausus ementiri mihique imponere sententiam, pag 8.

Ruinator. Unum est e præcipuis capitibus a me, contra te disputandis, itaque non debet expediri in præfatione.

Memento hujus tuæ legis, quam in tua præfatione violas. Imo paucis ab hinc lineis pag. 8. *Synarthrosim debilem languidam delumbatam clinicam febrientam podagrosam arthriticam* præmature vocasti; imo in ipsa hærens epigraphe, satis rigide ac frigide tuum

ostentum, portentum narras et *curationem magneticam*, et *unguentum* vocas, *fuliginosam ollam ungtm diabolicum*, *ejus instar, quo canidiæ equitaturæ in barbato olente caprarum marito utuntur.* Et quia imprimis audacior *pag. 19* factus tuo jure præmature, *unguentum ollam canidianam* vocas, *de censu præstigiarum diabolicarum.* (In præfatione). Speciosa sane verba, rixas aniles, contumelias pueriles, præmatura spolia, pulchras leges, atque contradictoria clara quidem : at nondum argumenta, ruinam præsagientia video.

At quæso examinemus etymon ollæ, id est cur urguentum sympatheticum ollam voces.

Etenim primo poetam agis in philosophicis qui contentum nomine continentis donas. Deinde ut convitia consueta expuas, non vitrum non metallum, non ligneam pyxidem, non capsam lapideam, non terreum vas fingis, sed *fœtentem culinæ* (ut ais) *et fuliginosam ollam*. Tertio improprie omnia siquidem non unguentum igne assatur aut elixatur (Id enim expresse cautum legitur) idcirco nec ollæ, nec fuliginosum nomen illi quadrat ullatenus. Unde sequitur te nedum nescivisse simplicia ad unguentum requisita (prout mox constabit) sed insuper et compositionem ejus quod tantopere polluis unguentum. Cum illud ollam canidianam dicas. Igitur hactenus non philosophum egisti : sed convitiatorem, mendacem, defectuosum interpretem, ruinatorem stertantem oblique veridicum, id est, Jesuitam fidelem descriptorem. Geniale igitur et perpetuum esto.

Væ tibi nigræ dicebet cacabus ollæ Jesuita! incumbis operi succumbis oneri, fœtidus innocuæ !

Sectiones 3, 4 et 5 Transirem.

Eo quod contra characteres, frustra a Goclenio in probationem unguenti allatos disputetur eoque quidem nomine facilius præterissem, quia in fine proloquii, methodum se servaturum ruinator promiserat. Verumtamen cum inter characteres, contra pollicitum alienæ multum quæstiones intertexantur, defectu tam materiæ quam judicii, easdem discutere necesse fuit. Questiones inquam dubitationis nuntias loco demonstrationum supponit Sic nimirum incauto

lectori, conatus est imponere; siquidem cernens PROB. per numeros notatum, probationes adesse existimat rei assumtæ; e contra ille penuriosus et fallax sophista, susceptæ disputationi, et ruinæ promissæ satisfactum putat plenissime, si loco earum, absurdas, impertinentesque aliquot quæstiunculas moverit. Etenim exinde tum mox infert *omnia esse diabolica.*

Ruinator. Prob. 16. *Multa ponis, quæ dicis in experimentis esse, ut ranarum oculos, ante solis ortum erutos, vivis illis in aquam demissis, collo alligatos, pellere tertianas febres. Quid ranarum oculi circa febres possint, equidem nescio : potest esse ut pellant.* Page 47.

Ceterum ut de tempore, ante solis exortum, nihil dicam, certo certius est, nihil quicquam ad medicinam corpori applicatam pertinere, an miseræ ranæ vivæ sint, an mortuæ in aqua cæcæ natent.

Siquidem super consimilis magnetismi cardinem tota volutatur disputatio, is saltem experientia, si non ratione tibi destruendus erat. Assumis itaque tanquam certo certius, quod a te toto libro, et specioso ruinatoris titulo elucidatum ostentas. Id certe triumphum ante victoriam cecinisse, nuncupamus, unde nequicquam expavescimus.

Ruinator *Oculi Corpori conjuncti aliquid forte possunt : sed nec ranæ nec aluid quicquam separatum titivillitium ad sanitatem confert : itaque vel illa in aquam dimissio, vel ridicula est : vel si quid videtur efficere, ex diabolico pacto, ejus vice cacodæmon agit. Infra id clarius fict cum ung*[li] *tui vanitatem excutiam num illud huic simile est.*

Relinquis in dubio cuinam corpori, oculi conjuncti aliquid possent. Nam si corpus ranæ suhaudias, et quod oculi separati a cadavere non conferant ad sanitatem. Istud esset totam medicinam tua stoliditate vellicare, quæ unicornu, ungula alcis, et partibus animalium, in sanitatem feliciter utitur.

Sin autem per corpus nostrum intelligas, adeoque quod oculi ranarum, nostro corpori conjuncti aliquid in pellendis tertianis forte possent, istud nimirum tua verba sonant : *potest esse ut pellant*, tum hisce contradicunt tua verba, *quod nihil quicquam separatum*

titivillitium ad sanitatem conferat. Adorari profecto vis Ruinator juxta tuum axioma ridiculum *pag. 211* positum. *Quod adorari petant, qui ab omnibus in omnibus sibi credi volunt*. Affirmas enim et assumis quod probandum erat, tanquam argumentum libri, nos autem negamus, quod tanquam certo certius ponis, nec ullas adfero saltem rationum umbras. Helmontius interim contrarium multis experientiis stabilivit. Nasus nanque insititius, cujus contra te historiam omni superstitione carentem recidat animus. Item herbæ, persicaria, sophia, Brassatella, carlina, asarum, chelidonia, Collatenna, etc., reipse evincient, *rumpantur licet ilia Momo*, quod nedum separatum et avulsum ad sanitatem conferat, sed etiam cum toto suo absente, synphoniam et concordiam celebret, quod etiam exemplo duarum testudinum ab invicem distantium ibidem clari edocui [1]. Enimvero magnetismus cum sit potestas, aut qualitas de censu occultarum, specificarum, et formalium, ut quæ immediate, omnes e formarum substantialium sinu defluant, oportet utique experientia multiplici non superstitiosa contentum esse, juxta verbum tuum e *pag. 169* petitum. *Nostra de unguento doctrina adeo certa est, ut ille argumentis alioqui redundans Aristoteles satis tamen putaverit eam sine omni argumento ponere, contentus experientia, quæ in rebus naturalibus, mille rationum instar obtinere debet*. Nonne hæc verba agnoscis? deinde an non experientiam unguenti in vulneratis, per anatomen tuam quoque admittis? quæ mille rationum

[1] Nota 13 Deut. Non debes animam comedere cum carnibus. Quod exponitur pro obtruncato membro animali adhoc vivente. Item Exod. 23 non coques hædum cum lacte matris suæ. Commisceri sanguini matres quolibet modo nefarius est, ergo separatum a matre lac, cum toto congruentiam servat; uti pars obtruncata cum animali vivo, non item cum mortuo. Et his amplius, 19 Levit. Non comeditis juxta sanguinem. Id Rabini exponunt quod solent sanguinem mactatorum in foveam colligere juxta quam nephas erat accumbere et carnes illius sanguinis edere, quod sanguini inesset anima sive vita et cum carnibus simul sanguinem seu animam comederent propinquam vel sanguinem in fervoris vendictam concitarent, edendo carnes suas non alienas, item levit. 6. Hostia cujus sanguis infertur in tabernaculum non comedetur. Deut. 21 non poteris comedere et quæ sponte offerre volueris ante illorum sanguinis conspersionem. Exod. non immolabis super fermento sanguinem victimæ tuæ. Nam scilicet victima tota fiet impura, si ejus sanguis fermentum tetigisset.

instar est? ovis a lupo dilaniata (Ut exempla proferam non superstitiosa) pelle sua, satis ordinario, sonorum tympanum exhibet, mutum alioqui, sub præsentia tympani lupini. An non ergo separatum, ad alterius separati præsentiam expavescit, etiam post mortem utriusque? At certe pavor ille, cum sit amore sui, aliquid posterius, sequitur necessario, quod magnetismus (qui propter sympathiam, adeoque sui ipsius amorem concitatur) sit prior, fundatior, et rationabilior in natura, quam sit pavor ad alterius præsentiam. Sanguis ægrorum sub fotu præparatus (ita est revera) et a cane vel sue, excitatus, multas ægritudines absque superstitionis reatu, a patiente in brutum transfert. Quod inferius enotescet. Ita rasuræ unguium a manibus et pedibus amputata in novem partes divisa et novem diebus continuis cum pane butyrato portiuncula singula cani porrecta, si patiens tertiana laboret, sub finem diebum novem, patiens febre liberatur, et quod mirum est, canis tremit, rigore quatit, gemit, et omnem febrilem accessum revera patitur sane non in novenario numerante sed in tempore totidem dierum energia esto. Frustum carnis ursinæ dormiente urso avulsum crescit et conservatur sine sale eo quod suum totum integrale est superstes apud Plinium. Atqui cum horum numerosa sit historia, ad Ruinatorem revertentes, dicimus haud deesse interim suam oculis evulis rationem, qua tertianæ opitulentur. Rana nunque exiccata cum anthraci apposita, virus pestis exigat; oculi idcirco ut maxime ignei quandiu vivunt, ita periapti vice tractivi magis quam tota rana tabemque febris, eo potentius trahent. Ac quidem statis horis, id est ante solis ortum eruti : eo quod tune magis scintillent, quorum lumen clariore oborto mox dispergitur, cantusque cessat. Quin etiam rana, noctu coaxando lassata, atque oculis nil tale propter vocem laborantibus (hi nanque, spiritu animali vegeti sunt, propter follium seu bullarum, utriusque ad buccas inter cantandum, tumefactionem) id circo ante solis adventum, vivis ranis eximendi sunt, duraretque scilicet tamdiu magnetica attractio, quandiu exiccata rana superesset. Igitur in aquam dimittuntur quo longius vivunt, totumque febrile virus extirpent. Viden ut quæ *certo certius* supponis, dubia saltem relinquantur deinceps, cum rationem adhuc in natura inveniant.

Idem judicium esto, de unguium presegmine vivis cancris alligato

PROB 17. cum sua non careant ratione, a posteriori desumta, ideoque a longinquo petita; utpote quod nemo naturam a priori cognoscat, nisi ejusdem conditor, ideo proprietates rerum cogimur venari, velut sub umbra cognitionis atque ibidem quiescere nomine abstrusæ aut occultæ proprietatis, contenti. Et idcirco nisi rationibus et contrariis experientiis plusquam fide tua quâ descripsisti dignis magnetismum diruas simplicem tuam assertionem, tam facile nobis erit negare, quam facile fuit eandem assumendo, tibi, nugari. Si quidem jam dudum terrorem amisimus tuæ paternitatis, et minis ejus ac censuris nil moveri assuevimus. An quia magnetismus tibi ignotus, confestim diabolo adscribendus erit? Excrementum interim tuum ad ostium meum, prout libro de magnetica vulnerum curatione minati fuimus, si ausis utcumque illud munias, profecto non nisi scabiosum anum reportabis.

Cedo, quid agam cum præposteris hominibus, qui nil admittunt, nisi quod suo maxime palato sapit? quibus naturæ majestas *(pag. 189)* ludibrio est? rerum proprietates, quia ipsis occultæ, tanquam deliramenta quædam (pag 103, 175 et ubique) risu excipiuntur. Plato vero ac omnis ejus posteritas pro stultis exponuntur passim per Ruinatorem. Etenim pueris conferuntur hi, a principio nativitatis in domo quadam inclusis, qui non putant mundi latitudinem extendi ultra, quam suis possunt oculis conspicere. Ruinatoris quippe ista est infantia, qnæ ut plurimum loquitur mendose, *verba scilicet ventus fumus, fucus clamoris multum, lanæ nihil, ac si poreum tondenti.*

Ejusdem quoque farinæ est PROB 18 Pudeat te loco probationis, assumere, simplicem ubique, et stolidam assertionem. Quoniam si dens viventi talpæ eruatur, aliam certe protestatem habet, quam si de mortuo evulsus sit. Id nempe probat dens homunis sponte defuncti, qui solo attactu dentem vivi marcescere, et taudem excedere cogit: non inquam si vivo erutus sit, nec etiam si a cadavere violenter interempto, mutuetur: qui tum potius dolori dentium appensus succurrit. Siu etiam dens, superstite talpa applicetur aliam quoque propter magnetismum energiam habere potest, quam si talpa obiisset. Magnetismum itaque prius, in propositis unguenti terminis destruas, antequam contrarium impudenter assumendo sine probatione in mutatione terminorum, subterfugium pares, atque exinderuinam fecisse unguentum, credulis persuaseris.

Sodes ruinator saltem efflagito, cum tota *Sect 5. Goclenium characterum diabolicorum assertorem serium ostendere 31 probationibus proposueris, audacterque promiseris, ut inde juxta epigraphen, ipsum ung^{m} in rudera ruisse demonstres : cedo quid 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25 et 26, probationes pro, aut cum characteribus commune habent ?* An enim defuit promissis probationibus, forte sua materia ! Suus numerus ! Suus vigor ! Quod contra methodum a te pollicitam, aliena, characteribus commiscueris ? Etenim hisce duodecim (quas nescio assumtiones et petitiones principii, cur probationes vocites) inter 31 probationes (de quibus te jactitas sepius in libri decursu usque ad *pag 320. vers 4*) cum characteribus nil commune interest.

Supersunt ergo non 31 sed 19 contra characteres, quibus fæcunde totum magnetismum dirutum, lectori sæpius persuadere conaris utut tamen characterum cum unguento nulla sit cognatio, aut affinitas. Huc itaque maxime facit quod nescius contra te *Sect 16* citas. *fascinationem nugacitatis bona obscurare.* Lector si quidem credit se habere 31 probationes et clavas herculeas contra unguentum : habet vero tantum 19 assertiones contra characteres, et 12 peregrinas. *Igitur fascinatione nugacitatis Robertianæ, obscurum relinquitur bonum, quod lector ex unguento quandoque perciperet.* Tuis igitur verbis ex *pag 104* deductis, dicam *Quis non expectaret* Roberti *31 probationes contra characteres, cum tam clare eas pollicearis, adeoque easdem* (quod magis est) *attulisse mendaciter jactites ?* recine ergo et dicas. *Quid loquor ? aut ubi sum qui mentem insania mutat !*

6 & 7 SECTIONIBUS.

Prosequitur Ruinator tractatum sigillorum et characterum, quorum opem etsi Goclenius imploraverit in ung^{ti} probationem in eo attamen, splendorem magnetismi penes litteratos offendit. et se merito ridiculum ostendit. Itaque has sectiones transilio, ceu impertinentes ; facile attamen ostenderem garritu Riunatoris nullam invehere consequentiæ necessitatem, nisi extra scopum disputando censerer ammositate pulsus attamen huc Albertum adferam, qui ibidem ostendit quod sit juvamentum in sigillis sculpendis gemmarum.

SECTIONE OCTAVA.

Joco et derisionibus refectus, Goclenium aggreditur *pag. 97*. Negat simpliciter (hoc nempe ubique apud Ruinatorem demonstrationis vicem subit) *Unguenti vim ad vulnus pervenire, nisi substantia applicetur*, cui contradicit *sect 18* concedens *magnetem allicere ferrum, etsi neutri neutrum applicetur substantialiter.* Iterum *pag. 168. Agnoscit agens immediatum, immediatione virtutis, attingens suum patiens supposito sepositum.* Refer huc historias nasi insititii, item duarum testudinum aliquot ab invicem passibus distantium satis obviam cuilibet unde actionem consistere inter dissita, sine substantiæ applicatione ediscis, etsi ad solem cæcus, omnium cœlorum influxum de media sustollas.

Persistit *pag. 100.* in conceptis negationibus, nolens admittere *unguenti vim pertingere ad vulnus remotum.* Sed quia eo probato, disputationem nostram conclusum iri sciebat, id circo dupliciter suam negationem probat, *in gratiam lectoris priorem demonstrationem in regula sitam asserit. Alteram vero in exemplo.* Prior est ista (demonstrationis vicem habet) : *Qui concedit multa in uno genere, non est necesse ut concedat omnia : et qui non omnia concedit, non est necesse ut in hoc, aut in illo particulari concedat, nisi aliunde appareat.* Nil infert ex speciosa hac regula, præter convitia. Ego vero supplebo disputationis vicem, et promissum consequens pandam. *Ergo unguenti vis non est concessa merito, deferri ad vulnus absens.* Consequentia est *Robertiana*. Sat superque aliunde satis apparere et constare fecimus de hoc unguenti particulari ; quo circa formosæ hujus regulæ potissima pars, evulso subsumto ruit. Deniqne regula ipsa, pro nobis facit, garritque mox contra se Ruinator. Nam etsi concedamus unguentum Lamiarum esse diabolicum, non est ob id necesse, juxta regulam, etiam unguentum magneticum, a diabolo esse : eoque magis diversum, quod hoc quidem revera, illud vero, tantum præstigiatione agat, nisi inquam, majori, quam ulcerati Ruinatoris authoritate atque aliunde appareat. Hæc sic dicta sint connivendo quasi utrumque unguentorum esset sub eodem genere, idque eatenus scilicet, ut a Ruinatore arma desumta in ipsum retorquamus.

Altera est *pag. 100.* Exempla demonstrant apud Ruinatorem *Exemplum est in re affini* (Verba Ruinatoris *pag. 97* sunt : *Quousque asseres, nec probabis?) Aves motu locali sine superstitione, moventur per aerem : non tamen canidia unguento delibuta suo, hircino dorso invecta, propter unguenti illius vim, sic naturaliter fertur : Ergo recte negavimus, unguenti armarii vim ad vul us absens pertingere.* Nihilne angustius Ruinator, tibi est, quo monearis ad negandum magnetismum in unguento, præter regulam et exemplum? Esne ista basis, super quam tot libros, ruinam unguenti et ollifragium jactitas? Etenim respondendo ad *sect. 11* solutionem tui exempli affinis, patienter expecta. Idque ideo, quia idem sparsim multoties repetis, æque ubique temere atque impertinenter. Porro nunc duntaxat contemplare argumenti formam, et te pudebit : *Aves naturaliter per aerem moventur : Canidia autem non moventur naturaliter per unguentum suum : ergo unguenti armarii vis, in objectum distans minime fertur.* Pudeat professorem et cancellarium Herbipolensem, doctorem theologiæ, tam luridi argumenti. Pudeat cœtum vestrum subscriptionis : *Exemplum est in re affini*, nugacissima est petitio principii vapulo et virgis castiganda.

Ruinator *pag. 103. Cichorium neque proficiscitur ad solem, neque vim eo ullam mittit : sol, luna, astra cœli agentia sunt universalia, illustres habent qualitates ut terrenis præsint ; ridiculum est ollam tuam cœlo et unguentum soli comparare.*

Amabo ruinator! Quis unquam dixit cichorium proficisci ad solem? Aut vulnus ad absentem pyxidem unguenti? quod tamen innuis, et rursus contradictorium, idem textus implicat his verbis. *Unguentum dicitis esse instar solis : sol autem qualitatem habet ut terrenis* (quale est cichorium) *præsit eaque gubernet : ergo vultis etiam ex unguento aliquid ad vulnus pertingere, quod illi curando sit?* cichorium itaque ad solis rotationem parem describit circinum, non quidem propter solis præsentiam, (nocte siquidem ab occasu, ubi sol illud deserit, etiam in ortum vertitur) aut ejus calorem : quoniam pluvio, frigido cœlo, imo noctu non minus quam diu, solis rythmum exprimit : ergo ad solis motum proficiscitur in orbita sua, idque motore proprio seminali, attamen a superioribus etiam in opposito

sphæræ existentibus concitato et auscultante, cui ex virtute *Verbi* data est propagatio in ævum duratura, non autem soli. Quibus nil obstat nisi tibi *cœlos esse agentia universalia, illustres qualitates habentia, quibus, terrenis præsunt*. Quoniam hinc nacti sumus, multa invicem agere posse sine substantiæ applicatione.

Porro si Deus se leoni comparet, et viti, quid cœlo decedet quæso, si unguentum mumiale soli respondere, influa virtute dicamus? Itaque deinceps obmutescite antiquiores, quicunque omnia in omnibus, deorumque plena omnia reperistis. Silete inquam posthac, major nanque obstat Ruinatoris authoritas nata vilipendio; atqui subit vena paulisper sylogizandi contra tuas ineptias pedanticas. *Quæcunque rite possunt in dignitatibus majoribus invicem comparari, eadem etiam possunt sine dedecore alterutrius in minoribus invicem comparari : Atqui omnes creaturæ possunt in dignitatibus majoribus, invicem comparari : ergo eadem possunt sine dedecore in minoribus invicem comparari*. Probo minorem. Quia omnes creaturæ queunt comparari, quod inexistentem creatorem sibi assistentem et fautorem præsentem habeant. Quod ipsis longe est angustius, quam soli præesse inferioribus. Si despicis ex ore medico arctamen theologuum, ceu stagyritum cujus physices præsumtione, ausus es ultro, te naturæ secretarium et judicem, prostibulare. *Infinitorum unum non est majus altero : sed omnes species sunt infinitæ duratione : ergo duratione saltem una est comparanda alteri, et omnes invicem. Quicquid est duratione infinitum, id necessario infinitam habet virtutem, qua se conservet inesse : sed omnes species sunt infinitæ duratione : ergo necessario infinitam habent virtutem qua se conservent*. Præmissæ sunt axiomata sua eo quod virtus finita, nequeat æternum durare. Iterum *Omnes species sunt infinitæ duratione et virtute : nullum infinitorum est majus altero : ergo species una, non est major sua infinita duratione et virtute quam altera.*

Quæcumque sunt paria in duratione et virtute possunt invicem sine dedecore comparari : sed species unguenti par est duratione et virtute cum specie solis, ergo possunt invicem sine dedecore comparari.

Vide tuus te nolentem præceptor, quas in anxietates deserat, et

quomodo homo, sole dignior, cum limo et pulvere terræ, jure comparari possis, et verminosus fungus unius noctis, tecum ! Atque ut ceu pudibunda ridicula temnes, quæ viam ad supremam nostri contemplationem serio sternunt ! Tu vero quanta avia ac devia ubique cum fide describas!

Ruinator pag. 104. Quis non expectet. Gocleni, duplex argumentum cum tam clare id pollicearis? Tu duplex tuæ negationis pag. 100 modo dedisti, optarem ex parte tua, etiam cum Goclenio subticuisses. Enim vero polliceris 31 probationes contra characteres, et inde unguenti ruinam spondes susquedeque cuncta convocas et 19 miseras ac luridas tantum adfers. Quis igitur hæc cuncta non expectet. In te igitur quadrat quod citas apposite. *An obsecro unquam sunt homines volatici? fuerunt, at ego solus interfeci* quasi dicas *solus ruinam unguenti egi. Supersunt hircicolæ volantes quas proxime interficiam, ac per earum unguentum ollam Goclenii diffringam mox (pag. 106) Basilium Valentinum* plus annis centum Paracelso antiquiorem, *monachum benedictinum*, sibi ignotum, vocat *amicam calvinistæ aviculam, monachum improbum, cum Arnoldo Villanovano damnandum, Judæ ischarioti comparandum.* Idque unam scilicet ob culpam : *Quod curam per unguentum magneticum astruunt non esse diabolicam.* (Me miserum quo me vertam ?) *Cujus hoc peccatum equat Arnoldi impietati, qui characteres diabolicos descripsisse dicitur : Æquumque censet sirempe legem esse.* Memento qualem te isthoc judicio Jhesu socium exprimas, an non illi parem qui impia et mulierem et unguenti applicationem censebat? nam ut facilis, ita liberalis es in condemnando : utinam quoque probando esses ? Consulo itaque prius magnetismum unguenti ut titulo jactitas, in rudera destruas, et mox te sequemur ducem, quem judicem modo recusamus.

Goclenius annititur per Basilium probare unguenti energiam naturalem. *Quoniam diabolus potius ad perdendum quam ad comodandum generi humano hostis inhiat.* Hoc ruinator vocat (a Luthero mendicata phrasi, epistolam S^ti^ Jacobi sic indigitante) *Stramineum argumentum. Quasi hoc non sit hominem perdere pro momentanea sanitate, animæ curantis et curati æternam*

adferre damnationem. Sed attende eja mecum, tuas ineptias. Goclenius quidem intendit probare actionem unguenti non esse ex diabolo. Cui probationi respondes, præsupponendo quod sit ex diabolo, et peccati inde resultantis effectum (de quo nullum erat dubium, modo prius constaret, questio an sit) fideliter describis. Non constante priore, posterioris consequentis effectus nimium explanas; petitio ergo principii penes te demonstrationis vicem ubique subiit.

Profecto nec ubique Basilii spernendum argumentum esset, si ejus energiam considerare, tua permisisset bilis. Forma itaque donabo.

Si Diabolo permissum esset quenquam in peccato mortali constitutum, occidere pro nutu suo, non sane procrastinaret, timens ne resipiscat, et misericordiam pœnitens exploret : Atqui homo quidam in peccato mortali constitutus, et vulneratus lethali alias vulnere, se patitur curari per unguentum armorum, nec moritur, aut a diabolo interficitur : Ergo curatio ista, non a diabolo est, sedne mere naturalis et legitima. Respondebis non ad formam sed satanæ non adeo largam manum esse, ut quenquam in peccati labe volutantem, sit occidendum. At neque id diximus : sed conditionaliter supposuimus, ut in tali casu, ejus potius intentionem homicidam quam chirurgicam, deprehendamus. Quinimo, exinde lubet inferre ulterius. *Si Satanæ jus non competit, aliquem in peccato mortali degentem, trucidandi : ergo multo minus eundem lethaliter vulneratum, sanandi, per, vel cum unguento magnetico.* Minus namque est trucidare posse vivum, quam lethaliter vulneratum sanare, et pene demortuum restituere, atque idcirco probabilius est quod satan quiret interimere quam sanare, unde concluditur : neque eundem proinde esse actorem scenæ chirurgicæ; unde affirmative procedimus a minore ad majus.

Si Satanæ jus competat, mediante unguento, lethaliter alias læsum, sanandi, idque commode, secure et citra dolorem (prout toto librorum tuorum themate jubes) *ergo multo magis eundem trucidandi, eoque amplius, si ille, fuerit reus peccati mortalis : sed consequens est falsum ergo et antecedens.*

Lethalia viscerum principum vulnera, quæ mox mors sequitur, satan, continuum jam divisum reuniendo, sanare posset : non

tamen unguentum eadem curare potest ut dicis ergo pag. 271. *Saltem ut animam perdat, cur unguentum in viscerum vulneribus, non jubet adhiberi: sed pro frustraneo declamatum sinit?*

Naturaliora, atque ordinaria remedia, punctam vel præcisam arteriam curare possunt : cur ergo si per unguentum, satan sanationis sit author, unguentum in vulnere arteriarum irritum permittit, prout ipse concedis? Cur denique ossifragium, non curare unguentum admittis? Sect 21 Nonne facilius est satanæ curare fractam tibiam, quam vulnus penetrans. Demon intendit servare regnum suum ea nempe data est ratio a D. Jhesu quod non virtute Beelzebub ejiceret demonia. Si itaque diabolus quenquam curaret in mortali peccato constitutum per unguentum jam ejus regnum staret divisum. Effectus semper et conformiter præsuppositis ordinariis requisitis succedens, a natura est, non a diabolo. Quid moraris Ruinator? Stramineum argumentum, jam inanem tuam stipulam, et vento jactatam paleam accendit tequę urit plus satis.

Utut volvatur res tua nullatenus excusari saltem potes a fervore et furore convitiandi, calumniandi (diabolus calumniator idem sunto) censurandi ignotum quemlibet, nec non a judicii defectu torpido. Nam Basilium (*tibi* ut ais *ignotum*) *condemnas pice ustulandum.* Eo quod unguentum magneticum approbarit : qui tamet si Paracelso, sæculo uno et aliquot lustris, sit antiquior : Paracelsum tamen peculiari sectione, vis fuisse unguenti inventorem primum, a diabolo atque unica ea de causa, nec alias Paracelso succensus es per totum librum. Si velis ut quis tibi obtemperet, prius tempera solæcismum in te ipso. Compone inquam prius hanc temporum contradictionem, tum sævias in ignotos quoslibet, nec satis est dixisse : Basilium ignotum tibi, et hactenus tam diris et ferinis judiciis mortuum condemnare. Est enim pudendum, fidelis descriptoris subterfugium, dicere, nescius sic scripsi, sic affirmavi, sic putavi. Sed oportune mox tuus te excusabit Vrancheimius, qui te assentiente dicet, *peripateticis proprium irasci.* Peripatetici igitur pedantismi licentia, te scripsisse, cum fide, dicas, et excusaberis, si quandoque ad te conversus agnoveris te recto jam laborare judicio. Id est per dilucida intervalla, dum nempe bilis peripatetica, tuo imperat cerebro.

Ut enim medici chymici tuam testamur imprudentiam : ita ceu Philosophi tuam detestamur impudentiam, molestumque probis censemus, quod in te non molestum probris censemus. Finis præcepti est charitas de corde puro, conscientia bona, et fide non ficta, a quibus quidam aberrantes, conversi sunt in vaniloquium, volentes esse legis doctores, non intelligentes neque quæ loquuntur, neque de quibus affirmant.

SECTIO NONA.

Ruinator. *Quæ est virtus illa magnetica, aut occulta qualitas? Effectus est a cacodemone, venefica idem de olla sua, et unguento poterit dicere, quod tu de tua et tuo.*

Philadelphus venefica idem asserat, atque tu utriusque assertionem profecto æqualem pendimus, id est, pro ludibrio. Si quidem apud te probare, idem reperio, atque luride asserere. Enim vero probatio tua incipit a quæstione rei susceptæ, ignaræ mentis conscia, et terminatur in petitionem principii; fundamentum autem est a dissona similitudine. Magneticum horret homo ferreus. Neglexi tanto nugatori apertius loqui et descriptionem magnetismi ut pultem in os deferre : eam itaque ex thesauro veræ philosophiæ contraham. Magnetismus est animarum naturalium motus, calor atque lux, ab innatæ imaginationis regula definitus atque ob id non nisi in proprium objectum terminatur. Etenim sicut sitis facit somniare, non de cibo propinquiore sed de potu sive prope sive procul is fuerit, faciatque omnis appetitus connexionem cum objecto : ita imaginatio ceu appetitus naturalis in re, est causa incitativa motus illius in objectum qui dicitur magnetismus. Cedo, hoccine est unguenti vanitatem excutere, libros quæstionibus ignoratæ rei testibus impregnare? Perperam sane accinctus ad refutandum magnetismum accedis, si eundem te ignorare tua hic perhibet quæstio. Ergo quod in titulo penes te est, cum fide describere, nil aliud erit quam unguentum ignorare, ignota quævis, et ignotos ignoranter vituperare.

Nec mirum, si quæ ignoras, ruinare intendas, si obvium quemvis in fide tua dente laceres. Siquidem lacerare aliquid intendis, et hactenus nescis quidnam sit illud. Nos vero supponimus primo verum.

Quod in omni questione per demonstrationem scibili, oporteat

præcognoscere quid subjecti et quid passionis, sub quibus etiam quid nominis intellectum præsupponitur. At vide quantum hinc tuâ ignorantiâ distes, quod ipsum quid rei, *ollam Goclenii* vocites, quam te in triumphum Goclenio primum posuisse peculiari sectione jactites. Tua est ergo nequaquam Goclenii. Quid nominis? rogas quid sit virtus magnetica et nescis, ac vere inscius es. Quid passionis ignoras plane quod unguenti requisitis tibi incognitis cuncta æque luride cacodemoni ascribas.

Quæris demum pag. 110 quomodo accidens queat migrare de subjecto in subjectum. Divagare enim nolumus. Quocirca satis esto : quod indifferentia erunt quævis pharmacâ, et cibi, si materia cunctis qualitatibus prioribus orba, nudum venienti formæ præberet substerniculum. Adeoque quod impossibile judicas, nos thesi contra quemvis sustinere non diffidimus :

Qualitatem unam et eandem numero migrare de subjecto in subjectum, ut ordinarium in natura, ita et omnino necessarium, maximeque in iis manifestum, quarum nativitas, ambulandi destinationem accepit, ut lux, sonus, etc. Etenim penes me silices habeo, modica præparatione lumen diei, nubilo quoque sole recipientes nequaquam artificiale, illudque ipsum aliquantisper retinentes, obscuro loco repositi, minuente sensim in illis recepto lumine. Quocirca eadem ratione idemque influxus, a stellis per medium aera tecta et muros ad inferiora quævis dilabitur, contendimus etiam ab unguento ad vulnus dimanare impressionem balsamicam, ad objectum proprium diradiantem. Matthiolus in Dioscoridis herbarium huc advocandus capite de Lauro : Perpetua fronde viret tantaque pollet vi, ut ejus ramis in arva defixis, rubigo maxima segetum pestis abigatur, transeatque in earum folia exarvis.

Ruinator *(pag. 111) propter naturæ cognationem et continuationem : quia in telo et unguento, ut puto ejusdem hominis sanguis est. At non nosti omnia mysteria magnetica. Sunt nanque qui tripodem unguunt, et alios siccurant ; curatio utraque fit a diabolo. Sed cognatio a diabolo prætenditur ad superstitionem. Parum curat, quid adhibeatur, quid non, modo decipiat.*

Philadelphus Qualecunque hinc argumentum concinetur, constabit

suppositione falsi, satanamque nempe utriusque sanationis authorem esse. Ceterum cognatio imprimis non consistit, quia in telo et unguento, sit ejusdem hominis sanguis, utcunque sic putes, falso putes, adeoque unguenti administrationem ignores et ingredientia (nota quod [ut puto] in argumentis logicis nusquam nisi apud Roberti et suos repertum sit). Sed quia in telo et in vulnere, est idem sanguis, sive hominis fuerit sive bruti. Demiror impense quod tam tardus sis ad comprehendendum, Nam putaticius vero atque festinus ad reprehendendum, qui alium mysteria magnetica edocere vis. Viden ut calamus tibi præmature cucurrerit ad convitia; censuras et doctrinas antequam rei circumstantias ipse perciperes. Tantum abest quod rem ipsam, si non tuo, tuorum saltem scrutinio ponderasses, utpote quorum omnium unicus est nisus et promiscuum studium. *Libri edi non poterunt in lucem sine approbatione atque consensu Præpositi generalis, qui eorum examinationem tribus committat.* Item. *Idem sentiamus idem dicamus omnes, doctrinæ differentes non admittantur, nec verbo, in concionibus, vel lectionibus publicis vel libris.* Proinde quæcunque in confutationem Ruinatoris, scholastice scripsimus, dicta pariter sint in approbatores, eosque omnes quos præcedentes tangant regulæ constitutionum; proinde suo non caret hypocrisi qui anathema Mariani Zaæ, Comoli, Guereti, et aliorum similium pronuntiatum in concilio Constantiensi, excusant velut essent errores singularium, et non omnium approbatorum adeoque communitatis. At, quid de tuorum scrutinio referam (parcite quæso Theologi erumpenti e visceribus veritati) nam omnes simul non solidius, quam ille jam veteranus doctor Theologiæ et professor Philosophiæ putaticiæ, de rebus naturalibus, judicium habere possunt; præsuppono vestram judicii Robertiadis censuram : quod cassum alioqui esse toto decursu probabimus. Atqui ne id gratis dixisse videar, rationem addam juxta scholæ hermeticæ Theoremata.

Theoremata hermetica.

Nullum axioma physicum admittendum esse, quod per ignem, nequeat demonstrari quia est. Nullum astrum in celis esse quod

non suum vicarium in terris habeat, et per ignem possit sub conspectu venire. Nil in meteora repub. naturaliter fieri, cujus demonstrationem per ignem habere nequeamus Nullum in rebus (etiam non antea visis) esse proprietatem, quæ (quod quia sit) non palam fiat, nostro paulisper credita arbitrio.

Est autem optimum genus hujus inquisitionis (testante Alberto Magno) *et certissimum, quia tunc per causam uniuscujusque rei propriam res cognoscitur, et de proprietatibus ejus minime dubitatur* hæc ille. Omnis nanque ordinaria cognitio nostra post lapsum primum est confusa et indeterminata tanquam a sensibus auspicans per culpam, mox autem in scientiam naturalem evadit, ubi res .in causas, principia, et proprietates, per ignem separata est. Alias nominalis et confusa tantum est notitia et philologia potius. Ergo hos ita pyrotechnia plene instructos, neque alios demum physicos naturæ interpretes et filios ejus adoptivos dicimus : non autem qui sterili librorum lectione, opinionum farragine, et nudo legendi otio saturati, de materia prima, forma, privatione, fortuna, casu, tempore, infinito et vacuo, vacuum cranium retinentes, rixári didicerunt. Infantuli primo balbutionis initio, quasvis mulieres vocant matrem, quam nec distinguunt mox nisi per separationem cognitionis : Ita nemo in natura bene distinguit, nisi per separationem heterogeneorum cognitorum.

Etenim ubi natura desinit, ibidem philosophus incipit. Non autem quod lectio, aut phantasia, primordialiter physicum instruant : verum quod oculus videt in natura, et tangit manus operando, (juxta Plautum sunt nostræ manus oculatæ, et credunt quod vident) id demum nec aliud quicquam ipsum addocet. Quod clarius exemplo fiet. Ponamus quendam in monasterio, omnem ætatem exegisse, nec quicquam aliud uspiam præter ritus claustrales vidisse : Is rituum monasticorum quos vidit gnarissimus quidem esse potest : sed imperitus est earum rerum, quæ suæ speculationis limitibus non includuntur. Pro monacho substitue pedotribam Ruinatorem, hic enim quicquid rituum, consuetudinum, quæstionum, speculatonum, traditionum et constitutionum ex præceptis Dei, Ecclesiæ, ex historiis, ex sensu et arbitrio suorum dimanat, noverit quidem : at quia phantasiæ regulis ut neque natura flectitur, sic neque digne dijudicari potest. Arbor

igitur veræ Theologiæ ut fructum naturæ non dabit; ita Theologus Physicus esse nequit, non enim malus, rosas fert, aut si insititias habeat, adultera erit progenies. Addidi itaque propterea, neminem esse physicum, nisi qui medicus sit. *Nam si omne donum bonum est desursum, et philosophia naturalis sit donum bonum, necesse est igitur desursum sit; desursum autem nihil donatum est. (Si finem aspicias, et dantis intentionem,) ut tamquam otiosum talentum, penes eum defodiatur, solisque vel nudis, ludimagistri, alicujus speculationibus, sit detentum.* Si fides (cujus esse credendo conscribitur) sine operibus mortua sit, quid dicendum de naturæ cognitione? Profecto credimus potiori jure omnem sine operibus physicum, esse mortuum. At in usum continuo (propter necessitatem enim) proximorum et ægrorum ut expendatur, quod amplius est si forte Ruinator ludimagister nimirum aliquis, donum explicandi naturam, sit assecutus, necesse est eumdem esse pseudo-theologum; siquidem talentum suum abscondit, suamque vocationem abusive negligit. *Quasi vero Deus in dono erraret, ut nempe quem medicum elegisset, in religiosum mutatum volet.* Qui quæso theologus ex Aristotele corpus physicum (in quo natura corporalis gliscit) noverit : si et iste et ille hactenus corporum compositionem ac analysim ignoraverint. Hinc itaque medici soli physici sunt et contra. Denique et illud notabile, non quemcumque illum esse medicum, qui theoriam consciis professoribus addidiscit, et deinde praxim exercuit : Sed eum dumtaxat, qui a Deo ad hoc muneris electus, vocatus et plenus muneris illustratus sit, idcirco etiam neque defectuosus, (estque enim quivis ejusmodi medicus profundis plerumque cogitationibus immersus atque in animum suum ita submersus ut coram mundo videatur sensibus exterioribus privus; ille attamen est natura sapientissimus apud Deum, utpote cui naturæ parens occulta sua manifestavit et introspicere permisit : non quidem oculis carneis, sed illis, quibus etiam euntes in somno, clausis palpebris, securi obambulant, et sibi alias vigilantibus impossibilia peragunt, atque omnia cernunt). Ut pote quem Altissimus præcæteris hominibus, hominumque professionibus, peculiariter se creasse dicit et honorandum præscribit non autem sola librorum lectione, disputatione, academiarum exercitiis, ægrorumque obser-

vationibus partum. Duplex itaque est medicus, quidam enim isti monacho aut ludimagistro similis, qui nimirum præter phantasticas avorum speculationes, observationes et libros commentatorum vidit novitque nihil; adeoque arbitrio humano, naturam substratam putat. Alter vero, per autopsiam, experientiam, sequestrationes et operationes chymicas naturam omnem visibiliter qualis nimirum in se est, cognoscit, assiduum quem laborem, tedia vigilias ac puram discendi intentionem, flagransque desiderium, Deus aspiciens, subinde placido tunc fronte favebit, arculam luminis naturæ reserat, oculos discentis (quærentis scilicet, petentis, et pulsantis) aperit, et largo rore medicinæ adepto, per Raphaelem desuper influit. Juxta illud Eccles. *Piè agentibus dedit sapientiam Altissimus.* At convenit prorsus tamen, omnem prius exuere scientiam, hominum placitis partam, mundumque velut animum exhibere, et obsequiosum penitùs, quoniam Physica nostræ scholæ non docetur; (ut in libro *de magneticâ vulnerum curatione* diximus) nisi in quiete, pace, et silentio, sine strepitu verborum, sine distractione, divisione, et dubitatione deinceps in certarum dominarum opinionum, sine ambitione, duello consequenti armis, spe et avaritiâ lucri : simulque *postquam sacerdos et levita transiissent in Jerico, deinceps* (alatâ nimirum in Parabolæ mysterio per omnium judicem, sententiâ) *penes laicos tantum remansisse naturalium cognitionem, samaritani non spernenda parabola* [1], ex Paracelso demonstravit Helmontius. Enimvero quicquid alias in natura docetur, ex probro et sensibus humanis venit, ideoque instabile et mendosum est, contentionibus obnoxium obscuritatibus involutum et conjecturis incertis mille stipatum, hinc est cur valde metuam, ut illi, qui suis saltem libris includuntur non plus scientiæ naturalis consequantur, isto, qui cænobio detentus, libros, regulas monasterii horas, et funes campanarum noverit; ejusmodi namque ignorat natura : utpote quæ non

[1] Eundo Hierosolymâ Bethaniam declinando ad austrum modo pagus est cui nomen Adomim ob latrocinia et cedes adhuc hodie ibi patratas, quamquam Minoritæ peregrinos doceant, sic vocari eo quod locus sit quo vulneratus est ille cujus samaritanus misertus est, item in sancta urbe ossentatur domus divitis epulonis, cujus historia magis parabolica, tamen creditur, quam vulnerati, loca tamen potius historias facti esse, quam parabolus demonstrant.

nisi penitiori radice, et rernm fundo abdita, sese recipit, nec coram sensibus panditur nisi phiatris pyrotechnicis electis : nec patitur se traditionibus scholæ, hominumque determinationibus ad lubitum doceri, et ne gratis Ruinatorem cum suis a philosophiâ naturali, (cujus tamen interpretationem præsumit) exclusisse dicar. sciat :

Quod ille solus sit philosophus qui cognoscet elementa et elementata in naturâ essentia, compositione, proprietatibus, fructibus, ordine respectibus, progressibus, alteritatibus, dependentiis, sanitate et morbis : cum cognitione experimentali, fundamentali et intellectuali in unitate *contracta : ut pote procedente* ex simplici et uniformi lumine naturæ, hospitali in nobis, cujus *detector est Spiritus sanctus* per petitionem, quæsitionem et pulsationem efflagitatus.

Si itaque Aristotelis auscultatio hæc dona pariat, jam Ruinator, naturalis philosophus, triumphum paret. Sed meo, ut tantulo quidem judicio, *solus iste, rem, ut est ipsa in se, attingit, qui rem* in precisione unionis attingit, et ab aliâ quavis distinguit. Physicus *nimirum, si precise unionem principiorum et radicis* attingat : Caballista vero, si precise *unionem essentiæ et vitæ attingat*, in precisione alteritatis : quæ eo quoque perfectior est, quo simplicior. Sive enim Physicam spectes naturæ in cursu suo (quæ est ordinaria) sive ejus variantis et velut errantis seu impeditæ in progressu suo (quæ est mirabilium) sive naturæ alteratæ per defectus (quæ est morbosorum) sive superatæ per supergressum (quæ est transplantationis et corruptionis) arte mechanicâ per partium detectionem, viam aperit ubique. Siquidem profecto realiter materia quævis (natura namque nusquam speculative existit ut neque extra materiam) ita explicari et demonstrari debet, ut ad manum, oculos et nares indicari queat, et sic a Pyrotechnico, suo professore demonstrata, intelligatur, *quia est;* quoniam demonstratio *propter quid* (somnium est Aristotelicum, et vana promissio) in naturalibus, non est nisi penes naturæ authorem, quippe essentiarum prototypæ radices, et dona, suæ rationis, supra Philosophiam hospitantur. Primò vera autem, idcirco dicimus illa, quoque individua, horumque principia, causas et proprietates, harumque functiones, contra quæ admitti non potest probatio in contrarium, ad instar præsumptionum juris et de jure. Talia nempe

sunt universa, *quæ quia sunt* (et enim hactenus primitivæ et Divinæ veritatis in natura, sunt pentacula) atque idcirco talibus solis, omnis demonstratio naturæ procedit, solius ignis adinventa suffragio.

Idcirco nec cuiquam quicquam in natura credimus, quam quatenus per ignem id demonstrare valuerit; sed dicitis, carbonarii isti nobis suas demonstrationes oculares, si credi velint, ostendant, non, ista addiscendæ Philosophiæ, norma nova est; in tuto collocati, parum moramur, quale de nobis judicium feratis et rideatis susurrones nostram audaciam, atque iniquè ferant, naturalium scientiam, non nisi vasis, carbonibus, adeoque operationibus manualibus emi. quid tum postea ? illis enim omnibus hanc thesim pono.

THESIS.

Dato quocumque objecto practabili, cæteris paribus nobilior est operatio quæ id practicat, quam quæ id tantum contemplatur, siquidem practicans habet utrumque contemplans autem tantum alterum, quapropter universis qui naturæ interpretationem ex libris hauriri posse putant, propono hanc quæstionem.

Quomodo videlicet per ignem demonstrari queant, sequentes propositiones, esse de numero eorum, quæ quia sunt?

1. Quod meditatione unius, sive verbo imaginato FIAT. Juxta Hermetem, universa semel creata sint, atque similiter etiamnum hodie, ex entitatibus intellectualibus in voluntatem demandatis, nascantur rerum semina, quatenus talia, hoc est: quod prout initium hujus mundi, a mundo intelligibili est, ita et semina, oriantur ex ente spirituali et contineant illud conarchitectonicum, singula juxta genus et speciem suam, separabile tamen a concreto suo, tam sorte quam morte.

2. Quod in ente spirituali, sive entitate intellectuali, nec demon, nec ejus ullus effectus, nec ulla ejus sit conspiratio, nec e cœlo mittatur, neque ex ratione et intellectu gignatur, sed ex voluntate et desiderio fiat in seipso, sicut ex silice ignis excutitur (in inanimatis vero ex dono determinato communicabilitatis, phantasiæ respondente) quatenus physicalia, per ignem probantur.

3. Quod quicquid fit, et intelligitur, id totum primo per imagines fiat, excepta transcendentali operatione vel cognitione.

4. Quod quicquid generatur, ex semine quodam substantiali generetur, et quicquid demum fit, seminis necessitate, indesinenti fluxu, scientia ac moderatione fiat a prima concreti materia usque ad ultimam.

5. Quod semina idcirco sint subjecta, in quæ Rationes ideales, virtute verbi, in elementis hospitatæ, vel paternis diversoriis fabrefactæ, transplantarunt suas dictas imagines, per entitates spirituales, sine quibus omne semen sterile sit.

6. Quod proinde in seminis radice sive apice digniore, commixta veniant principium, faber, forma, natura, proprietas, signatura, fatum sive destinatio et duratio.

7. Quod imago seminalis initio transplantationis sui, absoluta sit a temporum, locorum et numerorum dimensionibus: ideoque crescentibus numeris in natura, diminuantur proportiones.

8. Quod imago illa in prima determinatione, ingrediatur corpus seminis in secunda, illud induat, et in tertia tandem corporis conditiones omnes experiatur.

9. Quod esse uniale etiam in natura, propterea procedat esse quidditatuum.

10. Quod imago seminalis, sive seminum thelesmus, in secunda determinatione, sit tantum minima possibilis portio in natura et materia.

11. Ideoque quod omnis substantialis subjectum generationis, necessario mediantibus dispositionibus ad generationem requisitis, debeat separari minutalas partes in 17000. Dictis singulis minutalis partibus minores, si non impedita et regularis sit, sin autem artificium irregularitatem adduxerit, ascendit divisio usque in 8200 particulas.

Hujusmodi atomorum divisio apud Abderitanum, hominem sua ætate sapientissimum, teste Hippocrate, fuit cognita, ab ignaris dumtaxat risu excepta.

13. Quod nulla experientia sit scientifica, nisi vel cognoscat rem in sua invisibilitate (et hæc dicitur synthetica corrupto etymo) vel in sua destructione alterationis alteritatis ad vitam novam (et hanc nominant analyticam) aliam vero experientiam quamlibet, ex observatione comparatam, ut casui ortum debet et successum, ita nec suum subjectum adornare, neque scientiam adferre posse: sed esse potius experimentum, quod ab Hippocrate fallax idcirco dicitur.

14. Quod accidentia nec numeros, nec divisiones habeant, sed gradus, graduumque grana.

15. Quod ortus accidentium formalium Archei, non sit generatio : sed explicatio, interitus vero eorum non habeat annexam privationem, sed solam occultationem, et recessum.

16. Quod accidentia impressionalia, non per divisionem numericam graduum gradus accipiant, sed per accumulationem novorum accidentium, ad summum ascendant.

17. Quod materia tendens a non ente ad ens, per introitum seminis in illam, necessario sit in heterogeneitate multiplex, tam quoad numerum, quam quoad divisionem, cum autem ad ens, per maturitatem fluxus seminum devenerit, tunc unum fiat, quod cum ente convertitur, ita tamen ut neque tunc neget numerum, sed divisibilitatem, cum omnis sit numerus.

18. Quod vita physica, insita sit : mors autem tantum individuus advena, idque velut per accidens.

19. Quod vita non subsit morti : sed tantum termino Aniadi hinc sequitur.

20. Quod secium in rebus, non sit lassatio fluxionis seminum in periodum, sed adolescentia corruptionis penes vitam, idque in penitiori radice, concreti ubi vita cagastrica gliscit.

21. Quod senium (non durationis temporum) incommoditatum ætatis et corruptionis auferri possit constante vitæ radice prima, in individuo nihilominus vegetâ et integrâ, idque pro modulo, regenerationis balsami, in corpore physico. Juxta illud qui replet in bonis desiderium tuum, renovabitur ut aquilæ juventus tua, senium autem vitæ longæ filiastri non subest pyrotechniæ.

22. Ideoque quod vita caduca (quæ astrorum est in nobis) seu liquoris radicalis, divisim separari, et spectari extra concretum suum possit solitaria : non autem vita filiastrica.

23. Quod proinde regeneratio in corpore physica, non sit anachmi in vitam longissimam : sed sortis mediæ tantum in mumiis balsamicis, et tincturis ascendentalibus astrorum, horumque vel effectorem vel plane malorum transplantationibus, in longe faustiores nativitates et progressiones. Ibi nempe sapiens dominatur astris.

24. Quod nullum medium possit regenerationem aut renovationem

in corpore physico causare, nisi eo puritatis, subtilitatis et simplicitatis gradum ascenderit, quod queat jungi constituentibus primis, sive radicalibus.

25. Quod tria sint corporum quorumcumque principia, nec plura nec pauciora, sal, sulphur et liquor.

26. Quod tria illa initia retineant characterem dispositionis proprietatis et inclinationis seminum illius concreti, cujus sunt principia.

27. Quod prima et ultima materia omnium corporum, sic succus sive liquor et possibilis fumus.

28. Quod qualitatum primarum, in generationum lithurgia, sit sterilis dispensatio, et non nisi ultima confluxio, videlicet jam positis rebus adveniens, in ornatum et signaturam, instar colorum : quippe nullus morbus calidus aut frigidus est juxta radices (quas averruncare debemus) sed tantum quoad signaturas.

29. Quod nisi solarium suum frigus et anacardi suum calorem perdant, medicinæ non inserviant, sed vel venenum sunt, vel pondus nobis ; eoquod arcanum explicari nequeat nisi in vita nova sive media oportet aut vitam veterem et primam deponi, ac velut mori, quæ abolitio vitæ primæ principium est separationis puri ab impuro et invalido. Relinquitur ergo recens nata medicina in vita nova, ut purum arcanum absolutum, sine complexione, quam idcirco negligimus.

30. Quod nullus cibus, aut medicamen congruat, quod intus non gerit harmonicam physiognomiam corporis humani (totalem scilicet vel partialem anatomiam) juxta et ascendentis astri vicariam aliquam, ac spiritualem impressionem, cujus signatum foris etiam plerumque exhibet, ex quorum cognitione dietetice consurgit, simplicium medicamentorum scilicet ac ciborum cognitio.

31. Quod nullus sit morbus naturalis etsi in impuritatibus sedeat, quin non in semine suo, anatomiam nostri habeat, atque in eadem, non aliquam simul ataxiam nobis induendam, et participabilem contineat, hinc Physiologia morborum.

32. Quod nullum ens, vim medicaminis sortitum sit, nisi quod dictam ataxiam astralem sit corrigendo : idque vel abolendo prioris Archei noxias impressiones, vel eidem infundendo spiritualem tincturam potiorem, exuberantemque : vel denique transmutando forma-

liter dictum Archeum, perniciosum a circumferentiâ ad centrum, in somno naturæ.

33. Quod uti cibus, partim similis, partim dissimilis sit: ita et medicamen : numquam autem morbo contrarium, idque loquendo de prima naturæ intentione. Simile scilicet tam morbo, quam naturæ, quoad anatomiam : dissimile autem morbo, quoad ascendentiam proprietatis tincturalis et Archei potentioris præpollentiam, proprietatem morbi, in se transformantis adeoque ducantur semina morbosa (Juxta Hippocratem) quo nolunt per ascendens nobilius et robustius.

34. Quod nullum pharmacum vitæ administretur, pro oppositione primarum qualitatum (cum non sit actio medica et pacifica: sed destructiva et debellativa) sed pro concordantia ejus cum anatomia spirituali in homine, et anatomia astrali in morbo. Hinc namque multiplicitas confusioque in medicamentorum compositionibus suspecta redditur.

35. Quod curatio, quæ fit per proscriptionem humorum, simul cum impuritatibus, non sit de prima ac supremâ naturæ intentione : sed symptomatica et defectu melioris toni non consonantia non dissonantia, sed potius aphonia ; hic jacet apex pathologiæ.

36. Quod omnis morbus descendat ex transmutatione genuinæ Anatomiæ corporis.

37. Quod oporteat transmutatam Anatomiam in rebus singulis cognoscere, qui voluerit cuilibet affectui succurrere : hinc ruunt Pharmacorum multæ compositiones, eo quod in ipsis non sit ulla Anatomia, sed discors phantasia et confusa difformitas.

38. Quod sicut vita prima generati est in semine, et secunda in decursu generati ex semine (unde totius essentia) ita vita prima corporis sit in natura trium principiorum, et vita secunda ejus in essentia trium.

39. Quod introducta vita secunda, visibiliter tunc materia prima nota sit ; cujus ultimam tantum vides, dum vita prima medii corporis, abscedit, et in vita nova subsistit. Unde videlicet vita nova regenerationis rerum sive elixiridum inchoari debet : que non morti, sed soli fini, in quo res omnes pereunt, subjacet.

40. Quod nulla sit nova vita, si spontanea mors fragilitate incumbat : eatenus nimirum differunt mors exterminii et mors artis, diffe-

rentia patet in rubigine spontanea et croco martis : hic namque in ferrum pristinum reduci potest : non illa.

41. Quod qui novit manifestare materiam primam ex nova vita, is, nec alius, vita illius subjectum clare scit, hic viret verus physicus.

42. Quod æger in vitam novam non reducatur nisi sacramentaliter : sed vita media ipsi permaneat : alia vero , quæcumque non resurgunt in primum ens sacramentale, regenerationi artis substituantur, omnis igitur medicina, vitam mediam nostram tuetur, per vitam novam suam. Sunt itaque omnia arcana, in nova vita, non in prima, nec ultima.

43. Quod hinc orta sit anatomia materialis, quæ quid sanguis, quid cor, quid herba quælibet sit, et quale constent principiorum natura, edocet.

44. Quod hæc sit inventio, quæ nobis morbum indicat, et consequenter etiam remedium; hic hospitatur medicus.

45. Quod altera sit anatomia essati in vita nova, id est medicinarum, et rerum arti substratarum, atque hæc eousque proferenda est in nova vita, quoad astra et firmamentum ibidem appareant, id est arcanå constellata hic Pyrotechnicus viret potissimum.

46. Quod huic subserviat tertia, quæ est anatomia signati, et usum, finem, ac destinationem suæ creationis, per signa exprimit. Hinc ars signata emersit.

47. Quod in hac (quæ præter naturam est) quinta anatomia (quæ est mortis) variis coloribus et effigiebus primitiis introducatur ; adeoque ibidem agnoscatur, quia latitat.

48. Quod Anatomia localis, quæ est cadaverum, sufficiat obiter cognita (in quâ tamen hodie potissimum occupantur, cæteris post habitis) cum nullum habeat principium nec finem vitalia : fitque omnis actio naturalis, et cognitio nostra, semper circa id quod est per naturam vitalem.

49. Quod singulis anatomiarum, seminaliter indita sit scientia sui objecti, speculatio et imaginatio finis, cum scientia et determinatione rerum agendarum.

50. Quod non accidat nutritio conveniens, nisi anatomia astralis cibi, conveniat cum anatomia cibandi, et priùs aboleantur specificæ entitates in Archeo cibi, ut fiat approximatio assimilationis ultimatæ, alias irritæ hinc vitanda obsoniorum pluralitas.

51. Quod peccatum originale ullo modo nequeat auferri, nissi per regenerationem totius hominis tam juxta spiritum sive fundum animæ quam animam, ideoque homini prorsus impossibilem.

52. Quod regeneratio fiat per aquam, et spiritum igneum perpetuum.

53. Quod regeneratio immortalitatem arguat, hinc ejus effectus, indissolubilis caracter sit.

54. Quod si non peccasset Eva non fuisset subnoxia menstruo.

55. Quod qui redimeret hominem, debebat redimere in suo sanguine, et non mori suffocatus, nec ossa frangi.

56. Quod is debebat nasci ex virgine, non subnoxia menstruo neque peccato.

57. Quod Christus non potuerit peccare, ut neque infirmari.

58. Quod resurrexerit à mortuis, mox ante quadragesimam horam suæ mortis completam, et ante ortum solis.

59. Quod Ascensio in cælum fièri debuit aspicientibus hominibus electis tantum, resurrectio autem, nemine mortalium vidente.

60. Quod purgatorium necessarió sit pars integralis totius universi, idque non nisi post peccatum, et usque ad mundi regenerationem.

61. Quod realiter in purgatorio deferantur animæ a magnis ardoribus ad aquas nivium et vicissem, ac repetitìm multotiès, quod aquæ nivium comburant et ardores lavent.

62. Quod numerûs repetitionum, qui post remissionem culpæ, pro eluenda peccati mortalis labe requiritur idem sit ac numerus specierum animalium primæ creationis sive numerus herbarum in zona cingente viridi : qui numerus est mons in quo virent Philadelphi.

63. Quod corpora electorum dumtaxat immutabuntur in resurrectione, adeoque fient clara, impassibilia, sole creato puriora, adeoque penetrabunt omnia solida, sine reactione.

64. Quod merita glorificatorum, possint non glorificatis subvenire et coaptari pro libitu, modo in essentialibus proprietatibus symbolizent, alias non.

Quod in resurrectione creatorum nemo erit monoculus, nemo calvus.

Quod peccatum unum, quod pro indole sua tingat animas, adinstar phantasiæ prægnantis fætus suum deformando, hinc uniuscujusque peccatum manifestabitur et judicium sine lite erit.

65. Quod semel damnatus, in æternum gloriæ per se sit incapax, etiamsi esset in conspectu beatifico, et penetrabili gloriæ communicatione, hinc infernus est interminabilis.

66. Quod corpus glorificatum nequeat invenire quietem, nisi uniatur cum corpore, quod Dominus traxit de Virgine, quodque hoc includat ultimata in nobis beatificæ Visionis essentia.

67. Quod mundi terminus per ignem, erit anno ætatis solari M. M. C. C. sub veris sequentis initium, nisi divinitùs prologetur aut abbrevietur & cetera.

Quorum resolutionem, qui ex igne desumere nequit, amice hortor, haud naturæ essentiam se pervestigasse præsumat. Etenim adeptus, harum demonstrationem numquam exiget : exigenti autem, dabitur numquam qui namque electus non est, per me eligi nequit, vocationem scilicet suam, sequatur alio.

Hactenus autem velut ex impertinenti latius digressi, scripsimus; quo Ruinator sibi nullam factam injuriam, si e cætu philosophorum naturalium sit sejunctus ejusque judicium idcirco de unguento posthabitum sit : quinimo eo liberalius id deduximus, ut præsumtionem ad fores exuendo, doctrinæ nostræ deinceps capax fiat.

Ad nonam itaque sectionem redeo.

Ruinator. *Pag. 112. Quod de continuatione adjungis, plane intolerabile est, sic quæcumque aliqua ratione cognata, facies continuari, quantumcumque loco distent, et tamen hæc deliria non probabis. Philad.* Pudeat te ruinam unguenti jactitare et probare defectuosam esse. Sufficit namque ad probatam continuationem virtutis in unguento, hoc, nihil contra, nihil præter naturam habere, rem facti esse in Anatome tua dedisti.

Non omnia cognata, conjuncta sunt, nisi medium aliquod magnetismi (quale in terminis nostris, est unguentum) intercedat. Quod sane frustra foret, si in hominum arbitrio, cognationis et continuationis medium staret classium quæ porro ducis deliria intollerabilia, quanquam contra te physicè et metaphysicè probata in nostro de magnetica vulnerum curatione libro didiceris, repetam unum saltem ex Sacrâ pagina contra te ibidem adductum, siquidem nullum in

sanguine continuationis causam spiritum, præter cacodemonem, habitare decernis.

Tres sunt qui in cœlo testimonium dant : Pater, verbum, et Spiritus Sanctus : et hi tres unum sunt, et deinde ad dominicam humanitatem descendens, inquit. *Tres sunt qui in terrà testimonium dant, sanguis, aqua, et spiritus : et hi tres unum sunt* [1]. Ubi nec anima Christi, nec ejus Divinitas, sanguis sunt, et aqua, quæ attamen ambo idem sunt cum Spiritu. Quocirca spiritus ille aquæus et sanguineus, non est tibi usitatus cacodæmon, non denique anima Christi, non etiam Divinitas ejus, sed spiritus verus, sanguineæ identitatis, ad longinqua penetrans, quatenus spiritus : qualem scilicet, et quidem consimilem essentiæ, etiam nostra humanitas, ut talis nacta est. *Cinis erit corpus nostrum, et spiritus diffundetur tamquam mollis aër.* Atqui anima humana non est tamquam mollis aër. *Quis novit si spiritus filiorum Adam, ascendat sursum, et si spiritus jumentorum descendat deorsum.* Non loquitur textus de anima humana (quippe cum fiat comparatio cum spiritu brutorum) multo minus de tuo cacodemone, esto ergo contradictorium in Ruinatore. *Sanguini nullus inest spiritus, nisi cacodemon.* Item quod concessit pag. 276 *omnis sanguis Deo hostiatim libari debuit :* quod pro *anima et vita censeretur.* (*Intollerabile delirium* contradictoriorum) etenim si sanguis etiam coctus, a cibis, in lege arcebatur : quod spiritus, adeoque vita eidem inhabitaret : quo jure novo fidelis descriptor, sanguini spiritum incesse negaverit contra textum, sui viderint : Saltem non brutalis anima irate torrefit, aut elixatur : Sed prorsus, spiritus naturalis sanguini inest, synpathiæ custos et author. Is itaque quia spiritus, ad longinqua sine labore indefessus pergit porrigitur ad objectum, et quidem dumtaxat proprium, si nimirum per magneticum medium jaculetur. Hæc etiam lassatur præ itinere, siquidem organis caret et unguenti influentiâ magneticâ et sympatheticâ directus, pertingit ad objectum, jure consonantiæ et connexione appetituum sive inclinationum sibi cognatum.

Homo quicumque ceperit feram, vel avem, quibus vesci licitum

[1] Joan. 5. Confusio S^ti Joannis, contra Doctorem Joannem R.

est, fundat sanguinem ejus, et operiat eum terrâ anima enim omnis carnis, in sanguine est.

Acquisce textui Theologe, et vitalem spiritum, præter cacodemonem in sanguine agnosce.

Et tamen hœc deliria tua non probabis. Denique si cum medicis sermonem te miscuisse putes. Scias primò verum, *cœlum et astra, physice in hominem, nec influere, nec imprimere quicquam nisi mediante spiritu eodem astrali, sanguinis indigena.*

Quæris deinceps *pag. 113. Quœnam, a quo, et ad quid fiat impulsio, cum sit continuatio. Philad.* a telo et pixide unguentariâ, ad vulnus : et quidem per unguentum, vel telo oblitum, vel (si telum stet pixidi infixum) alias maneniain sua pixide, essential sane te ignorare, tua perhibet quæstio multiplex, quæ nescius vituperare conatus, et ruinasse jactitas.

Rogas demum rusticè. *Quomodo trans montes, aggeres et muros fiat continuatio!* Quæstio videlicet, nedum tuam tuorumque sterilitatem et vanam audaciam : sed unguenti vanitatem, sat superque te demonstrasse præsumis. At sane virtutem influentialem, per spiritùm astralem, sanguinis incolam, vectam, muris non magis arceri, quam possit influencia supra, non injuria prius contemplari debuisses, quam de agentibus spiritualibus in naturâ corporeâ, sermonem nimis crassum, institueris. Reliquum paginæ deinceps satyrâ imples. *Os loquitur ex cordis abundantiâ.*

Tibi imponis legem, lex autem prævaricatori supplicium præsto.

Pag. 114 in unguento est spiritus balsamicus, inquis, nego esse, quid adfers, quo convincas? Magistraliter sane ac belle, ruinam unguenti attulisti! Quid si te tuis sternamus armis?

Dicis namque pag. 276. *Omnis sanguis* (etiam extravenatus). *Deo hostiatim libari debuit, quod pro anima et vita censetur.* Item sub finem sectionis 19. Admittis quod hic negas, *scio sanguinem et adipem humanum, ad medicinam valere, et a peritis medicis bonisque viris adhiberi.* Atqui nil ad medicinas assumitur, quod non spiritu vitalique facultate sit refertum : ideo nimirum effecta et demerita redduntur pharmaca, cum spiritu balsamico destituuntur. Istud namque a nostris prius didicisse debuisses, antequam lucidum judicium tuum in naturalibus nostro proposuisses.

Quidquid enim ad vulnera tam interna quam externa adhibetur, necessario vim habet balsamicam in vapido spiritu stabulatam! Sed ultro tibi do (pag. 119) fieri posse ut in sanguine humano, mumia et adipe, vis sit ad sananda vulnera : ergo necessario vim habet balsamicam sive consolidativam, in vapido spiritu stabulatam : etiam per consequens, ipsum unguentum, quod ex iisdem simplicibus confit. Major est axioma medicum. Minor conflata est ex verbis Ruinatoris. Iterum. *Unguento inest sanguis : sanguini autem inest spiritus balsamicus : ergo et unguento inerit.* Major est nota. Cum ex compositione unguenti, tum ex verbis Ruinatoris Pag. 111. Minor constat ex Sto Joanne, quod vero is spiritus sanguinis, sit balsamicus, concessit nobis superioribus verbis ex *Pag. 119* allatis Ruinator. Patet ergo ex ipso eodem Ruinatore, unguento inesse spiritum balsamicum, quod paulo ante expressis verbis in thesim negativam ponit. Addam hisce ineptiis, esse intollerabilem in Theologo blasphemiam quod sanguis brutorum omnis, eo quod pro anima vitalis censeretur, debuerit Deo libari in hostiam : et sanguinem humanum martyrum, imo ipsius Filii Dei, existimari demortuum, velut cadaver, spiritu vitali privum. Primo ergo ac tutum, siquidem nolens, tu ipse nostra quæ dixisti, deliria improbabilia atque intollerabilia, probasti jam antea. Pag. 115. *A spiritu consimili, totus spiritualis es Gocleni spiritus habes adipatos, patibulario unguento immersos. Non dubito quin sint ii, quos Apostolus vocat, spiritualia nequitiæ in cœlestibus, et esse eumdem, qui veneficis unguentum præscribit, esse spiritum mundi, mundi rectores, tenebrarum harum &c. non luctati sumus contra carnem et sanguinem, sed potestates tenebrarum.* Paulus distinguit potestates has, contra sanguinem, et Ruinator confundit. 3. Jacob.

Quid si Goclenius spiritualis sit, eo quod de spiritibus herbarum et animalium suam unguentum proprietatem adipisci scribat. Tu certè nominalis disputator ac fidelis descriptor, lege convictus propria, totus eris diabolicus, tum quia eadem, diabolo tibi familiari attribuis et potiori adhuc jure, quia calumniaris, non autem spiritu humili et miti, errorem aliquem demonstraturus accinctus venias. Secundo adverte quod (*non dubito, ut puto, ausim &ca*) in vicem pollicitæ

demonstrationis assumere, illi soli sit indultum, qui puerili temeritate, dubitanter, putaticiè, audacter et nugaciter sibi contradicit et strenuè asserit et multa scrutatur. Tertiò equidem quem Dominici corporis sanguinem humanum et spiritum evangelista nominat, non dubitat theologus, non inquam Religiosum & Jesuitam spiritualia nequitiæ in cælestibus vocare, *non dijudicans corpus Domini. Amice, ad quid venisti !* Quartò demum adverte, quod potestates tenebrarum harum, sint illæ, quæ sunt hostes primæ veritatis, atque ideo tenebras falsitatis et mendacii, contra opera veritatis, malè dispositis intellectibus offundunt. Illas, illas inquam vagari in cerebro tuo ac tuorum hactenus ostendimus, atque deinceps ostensuri sumus, proinde etiam consequens est, quod *mundi rectores* esse ambiant, tui similes. *Pag. 116, dicis, quod iste spiritus unguenti, dirigit, di sponitque corpora et res. Quantum deest, ut hunc tuum spiritum, Deum facias : ac sic te iterum idololatram probas, nam attribuis illi potentiam divinam.*

Philad. Spiritus qui in semine, spumosoque corpore, juxta tuum stagyritam, habitat, ac proportione correspondet elemento stellarum, totum embryonem novit, tam superba structura delineare, adeo ut dirigat disponatque intus et extra, corpora et res. Spiritus, qui in visceribus nostris, adeoque in sanguine et cavitatibus gliscit, alimenta appetit, attrahit, digerit, separat, dirigit, assimilat, disponitque corpora et res. An proinde quivis hoc sciens, intelligens et credens idololatra est? An non potius earum naturæ ignarus sophista, curiosus vituperator ille, qui earumdem cursum ordinarium ignorans et discere recusans, cachinno excipit, et gnaros proinde, reatus idololatriæ accusat? Sat itaque ostensum est in sanguine esse spiritum, ideoque posthac si sapis, cacodemonem desere et noli tuis deliramentis, te mundo palam exhibere; etenim vel ex hinc observo perpetuum esse, in cætu vestro, utrumque Grammatica et Theologia Scholastica abundent, neminem tamen esse cui justo titulo naturæ interpretatio sit delegata : cum inanem garritum et maledicentiam tuam sinant sine crisi et ferula in vulgus spargi. Ridebit idcirco tuos approbatores veniens ætas, quod pro diabolo, tamquam ejus syndici scomatibus meris dissectent, jura sibi exigant, et fundum suum in naturæ regno ampliare studeant. Dolendum est ejusmodi censoribus, naturalium

censuram, usurpatione possessionis raptæ relictam esse. At sane, quicumque rem creatam a Deo non distinguit, jam reus idololatriæ ipsemet esto. Quapropter oportune nostrum e libro de mago corrolarium in caput tuum torquebo. *Quicumque effectum naturalem, a Deo sic creatum, tibuit demoni, is alienat honorem creatori debitum, et in satanam, eumdem ignominiose vertit : quod, si bene sub tuam revocaveris anatomen, idololatriam expressam invenies.*

Pag. 118. eodem quo cepisti pede pergis, nullumque nedum in sanguine, sed nec in rebus spiritum præter cacodemonem agnoscere, et inquis : *quod is subsannans unguentarios, adhibet ipse vulneri clanculum, insensibiliter alia.* Hæc sic certo asseris, restat igitur ut fideli descriptori si tibi credendum sit credamus te diaboli verbis mendacibus instructum sic asserere, idque penes te esse, demonstrare. Sic enim de te credemus, donec rationem validam attuleris : atqui cum hactenus in probando defectuosus manseris : par est, affirmationes tuas, velut mendaciorum, tenebrarum, et defectuum patre acceptas, æstimare. Quibus stigmatibus pressa tibi conscia mens, binis ab inde lineis duplicem rationem addis. Prior est. *Spiritus in unguento est determinatus, juxta Goclenium, quo præsente, et tangente vulnus, fit effectus : absente, non fit, decedente cessat. Sed spiritus iste est Diabolus : ergo (o potentem vim veritatis) per Diabolum fit sanatio.*

Consequentia *Robertiana* nititur suppositione falsi subsumpti, petitione principii et exclamatione ridicula. Altera ratio : *Cacodemon callentissimus omnis medicinæ est; ergo sine diaboli operâ, vulneratus pessum iret* Consequentia Robertiana, est a disparatis, et stultis quasi dicam, *diabolus callentissimus Theologiæ disputator : ergo sine diaboli subsidio disputator J. Roberti pessum iret.* Siquidem pro jure suo, adhuc æquius est, per os Theologi disputet, quam per unguentum sanet.

Ponamus, quæso, absentem confratrem tuum graviter à latrona vulneratum, loco deserto, remediis destitutum, atque ipso inscio haberi vel de suo sanguine, vel telum ipsum, quo sauciatus esset : sanari autem, ad telum ipsum, unguento armorum adhibito (vidi namque et hoc modo inscios breviter et citra dolorem curatos) quæ-

ritur quale jus competit satanæ inter curandum super hunc tuum collegam? si nullum; cum enim Jesu sit socius indivisibilis, expers criminis, et consensus : attamen sanatur denique in datis terminis, absentem qui unguento telum inungit, negas curare absentem saucium, unicum autem diabolum esse chyrurgum : iniquum autem sit, satanam in virum non conscium et Sanctum Jesu comitem jus retinuisse; necesse itaque est omnino, eumdem curari sponte sua, vel virtute unguenti absentis, neque enim sponte sua sanantur vulnera gravia, et multo minus citra dolorem, quod ipse ultro tota *sect. 23.* das. Quid restat ergo Ruinator, nisi quod tuus ille confrater probet pro nobis efficaciam unguenti non esse ex diabolo, sed naturalem prorsus utut delires, mox *pag. 119* hæc tua verba agnosces : *de vi sanativa loqueris et si dixi illam undecumque a diabolo spiritu accipi, nolim tamen, tecum contentiosè agere, ultro tibi do, fieri posse ut in sanguine humano, mumia et adipe, aliqua vis sit, ad sananda aliqua vulnera* quibus verbis maluisti tuo sermoni contradicere *(Pag. 114, in unguento est spiritus balgamicus, inquis; nego esse; quid adfers quo convincas)* quam quod desiderio convitiandi non saturato succubuisses : ut enim cum diabolum dixisses, undecunque mendices remedium pro vulnere, quires unguentum simplici assertionis convitio, infamare, ideo nempe subnectis: *Atque ita fiere potest, ut tuam ollam quandoque diabolus non dedignetur.* Rixæ, Rixæ transvehunt te, et nugæ, nugæ judicium (si ullum superstes habeas) prorsus obtenebrant. Goclenius deinceps virtutem ab unguento ad vulnus transplantari dicit; confestim autem propter vocatam, transplantationis, novam metamorphosim jebusiticam fingis, luridæ et nuperæ metamorphosis Calvino Goclenianæ author, etenim illius ergo ex professore medico, Goclenium hortulanum, exclamando efficis, equidem in comediis puerorum et histriomum jocos vestros dolendo dissimulamus : in seriis vero, pudeat senem Theologum, rationis indigum, convitiorum vero profluum esse, atque ejusmodi ineptias blatterare, non miti et humili spiritu melleo : sed felleo spiritu judaitico non jesuitico. Abinde autem mox paucis lineis rursus inprovida non minus quam stulta arrogantia jactitas, hæc verba. *Lector optime, confectum mihi est, quod cum Goclenio susceperam prælium, et mox iterum* :

curatio magnetica, ita misere curata est ab illo, ut cum ægrotaret, jam planè sit mortua, et insuper infelicibus spiritibus commissa. Heu miseror, sterilitatem vestram et promptam jactitandi audaciam, a tuis nec fuisse animadversam, nec digne in te animadversum sed plane incultam, indultam et inultam : unde plures estiment, ut uno cognomento, ita eodem convitiandi fervore concitos omnes esse, quotquot littera inflavit arrogantia consocios. At nondum sane vicisti Goclenium, quem necdum te intellexisse sermo tuus indicat imo quanquam Goclenium superasses quoquo modo, ne putato tamen ob id unguentum obiisse; memento tuæ præfationis: *non te extollas in cogitatione animæ tuæ velut taurus.* Quid si vicerim Theologum, male de imperio satanæ disputantem, ergone satanas mortuus erit? ingens hic mihi scrupulus oritur, unguentum namque si tuo, tuorum approbatorum et consociorum voto, traditum jam sit satanæ, neque tamen ob id hactenus satanæ accesserit, merito verendum, a talibus mercatoribus, siquidem pro legatis, venumdatum quandoque fuerit regnum cœlorum, ne proinde consimiliter omnes ementes sequatur. O quinimo hos sanas venditores.

In limine sectionis decimæ, malitiam, non militiam exeris in *Bombastum Paracelsum*, velitque nolitque *authorem unguenti armarii facis, et inter Catholicos neminem, qui de hac superstione* (sic ausu impuni et licentia superiorum, unguentum nunc trucidatum vocas), *egerit inveniri;* etsi sanius agas, non mihi stomachum movebis, quin exoletum habeo tædiis tuis. Respondebo ad tua tuis verbis. *Tu dicis, ego nego, quid habes quo convincas?* Pag. 114... Unus imprimis *Basilius Valentinus* (quem monachum benedictinum agnoscis) utramque tuam assertionem falsitatis, contradictionis et mendacii evincit : juxta et quem mox *pag. 124 Hieronimum Cardanum* citas et *Baptistam à Porta*, ut *Paracelsum* tibi de catholica fide suspectum, transeam : ne tecum more tuo petere principium videar.

Cæterum ad testimonia loco pollicitarum demonstrationum jam item est *Schenckius (ais Pag. 123) prodigiosam vulnerum curationem vocat : ergo non existimat naturalem, sed diabolicam.* Consequentia *Robertiana* est. Christiani namque prodigiosum, etiam naturalem dicunt et curationem prodigiosam admirandam interpretantur.

Sin autem penes vos prodigiosum, diabolicum sonat, Jesuitas contra christianos hac in re distinguere necesse erit. Potes tamen, Ruinator, dictamen tuum, ad confusum lubitum interpretari : sed verba Schenckii non tuo stant subnoxia imperio; nam hoc non est cum fide describere nisi tuam sic voces. Dicam igitur prodigiose disputas et probas calumniose : ergo non naturaliter sed diabolice, jacet humi igitur contra te allatum testimonium. En contradictorium *Pag. 116* dicis *spiritum sanguinis, Deum fieri, eo quod sit causa sanationis, adeoque Goclenium idololatram fingis, eo quod spiritui quid prodigiosi* (quamquam falso) *tribuisse dicas.* Atque hic prodigiosum *non est naturale, sed diabolicum?* Sic nempe diabolum, supra, vel extra naturam collocas, et necessario deinde adorandum vis; amice quorsum pergis? at saltem vel ex disputandi forma, eo quod authoritate quorumdam, ruinam unguenti intendas, patet te physici officium necdum didicisse, qui non hominum placitis : sed rationibus solis, sed experientiis per ignem ceu rationum fulcris contendimus, est ne istud, *scribendo amare brevitatem*, ut dicis *pag. 27*, est ne istud *demonstrasse?* prælium confecisse?

Pag. 125. Libanium citas, Paracelso juratum hostem, quid ni et Erastum Danielem canentem pariter in confirmationem cum verbi sacerdotalis fide et tui ipsius authoritate adfers? Libanius equidem scholam Parisiensem ejusque sententiam, cum Riolani ineptiis, tam funditus pessundavit, quod deinceps defuturus sit, qui cristam contra Libanii defensionem erigat; hic inquam vir judiciosus in Paracelsum invehitur, fragilitate commotus, quem tamen in Apologia chimica, contra Guilbertum Lotharingium edita, fidis testimoniis asserit fabricatorem et possessorem ditissimi illius lapidis quo solo nomine Libanius (qui eumdem habuit numquam) se Paracelso hactenus minorem fateri cogitur; disce ergo, quantopere obscurentur judicia, etiam doctissimorum, si convitiis et contumeliis se dederint.

Sectione Undecima. Doni forma, doli forma, Piaculari Paracelso, comminaris dirissima, eo quad sit unguenti primus inventor; quod ipsum tametsi suevit rixari, de asini umbra, et a te ipso refutatum, ut patet sectione 10. Oportet attamen aliquot consequentias *Robertianas* ponderare, ut lector, et suam Ruinatorem, in palestra cognoscat, et quantula ac quam falsa opinione bilæ, in tantum virum evomuerit.

dixit enim : *Oswaldus vocat unguentum sympatheticum Paracelsi : ergo Paracélsus ejus fuit primus inventor ;* concluderet materialiter, a manca authoritate, si diceres, eundem fuisse nominis (sympatheticum) primum inventorem ; contradicis, ubi Basilium Valentinum annis centum Paracelso antiquiorem de eodem unguento egisse fateris. Iterum. *Libanius vocat Paracelsicus usitatum : ergo Paracelsus fuit primus inventor* non secus ac si dicam soleæ sine calcaneo Jesuitis sunt usitatæ, ergo B. Ignatius earumdum primus inventor ; vel Theriaca Jesuitis in usu est : ergo eorum fundator primus Theriacarius. Sequelæ sunt *Robertianæ*, et magni momenti in naturalibus ; lituras litteræ tuæ habeant.

Tertio. *Burgravius curam magneticam ex mumia Paracelsi vocat : ergo Paracelsus secundum cacodemonem, fuit primus unguenti armorum inventor.* At quoniam argumentis ab authoritate, vix quirem respondere, quin refringam viri alicujus authoritatem, adeoque odia in me concitem, eapropter horremus ejusmodi argumenta in physicis, et diabolica vocamus, ideoque ejusdem farinæ viris, relinquimus. Interim miror anxiè, Ruinatorem hactenus nullam duxisse periodum vel quæ convitia, vel stoliditatem insignem, vel vicem contradicentis non expleat. Agedum et nunc id palam faciam ; basis namque argumenti est : *Burgravius dixit : ergo sic est* atque ex professo aliquot sectionibus, ejusdem Burgravii authoritatem comminuis, proscindis, laceras ; habes ergo contradictorium : nunc tuam attende in eo stoliditatem. Burgravii imprimis verba, mentem et intentionem nequicquam intellexisti : siquidem non ibidem curationem per unguentum armarium : sed aliam magneticam exhibet, unguenti exortem, quam, quia sine usu ea est, idcirco mumialem vocat, de qua idem in Lampade (si quicquam residuum tibi memoriæ est) de sanguine mumiali, intra ovi putamen concluso esto ergo *Robertianum* argumentum : *curatio per totum sanguinem, intra ovi testam, est magnetica, et est ex mumia sanguinis, juxta Paracelsum ; ergo unguenti armorum, Paracelsus est primus a diabolo inventor.* Habesne stoliditatis tuæ depromptum satis ? et, priusquam laceres, serio examina quid laceres, ne stulte deinceps laceres pudeatque te et ex animo pigeat, festinantis tuæ et impudentis criseos. Etenim *Pag. 129* Oswaldum multis nominibus

delirum, impium, adeoque impietate et deliriis Paracelso geminum facis, cujus paula antea authoritatem magni fecisti, eo quod unguentum vocaret sympatheticum Paracelsi, teque incautum deciperet. Placuit nempe tunc quatenus ex eodem quicquam contumeliarum in Paracelsum gerro congereres, modo cum fide tua describeres. Formabo argumentum tuum.

Oswaldus vocat unguentum sympatheticum Paracelsi : sed Oswaldus circa hoc unguentum delirat : ergo Paracelsus unguenti illius est primus inventor. Quid si et quidem longè melius dicatur : *Oswaldus vocat unguentum sympatheticum Paracelsi, et circa unguentum delirat : sed Ruinator vocat unguentum sympatheticum Paracelsi tamquam authoris ; ergo et circa unguentum delirat.* Quam consequentiam, reali suo delirio Ruinator approbat ut in censura hujus libri, sub finem adnexa, apparebit.

Tandem *Pag. 120* miserandam, id est *Robertianam* consequentiam et casam a simili infert : *diabolus unguenti lamiarum, quod sanguinem humanum et pinguedinem puerorum exposeit author est ergo et ollæ et unguenti paracelsici.*

Philadelphus. Bellè sane similitudinem adequas; sunt enim argumenta a simili materialia nimirum, multamque circumstantiarum æqualitatem exigunt et male accinctus advenisti, qui similitudinibus undecumque corrasis, ruinam magnetismi jactitas. Etenim unguentum lamiarum, ut dicis, pinguedinum puerorum, nostrum, adultorum, exigit. Deinde (ex confessione lamiarum) requirit pinguedinem, sanguinem et cerebrum cathecumeni, non baptizati, ad hoc occisi, et diabolo sacrificati : finis vero est, ut convolent ad sabbathum et reatum execrandum. Vide prius an cuncta occurrant in unguento armorum, tum dein conclude a simili, ego similiora adducam tibi, tu interim *Robertianam* tuam perpende sequelam, pro ruina unguenti et erubesce non ut suffusus vultus mero, sed vero.

Cœna Calvini a diabolo est instituta quæ panem et vinum requirit et ad masticandum ac potandum offert ; ergo *in qualibet cœna sua, panem et vinam masticat et potat a diabolo.* Johannes Roberti vides ut sola finium diversitate, sequela tua unguentaria corruat ? et institutorum pro nobis, dissimilitudinem arguat ? hoccene est inquam argumentum ex unguento canidiarum petitum, quod toties, vel a libri tui limine, tamquam per se notum, quod

manifesto unguentum armorum in rudera desierit ? Apage cum puerilibus terriculamentis ; denique negamus *unguentum lamiarum exposcere sanguinem et pinguedinem humanam*, freti subsidio Ruinatoris, qui *Pag. 100,* dicis, *canidias non ferri propter unguenti illius vim, sed propter robur hircini dorsi, quo vehuntur.* Inde ergo contradictorium patet, *diabolus vehit canidiam, non autem virtus aliquapiam unguenti* : *ergo unguentum qualecumque cum ad istam operationem operetur nil non requirit certa ingredientia.* Ast unguentum armorum certa prosupponit simplicia, sine quibus singulis, irrito expectatur effectus ; ergo iterum, etsi non lubens, adnota, quod unguentum, quantum vis esset solius Paracelsi : olla tamen mere tua est, ab ingenio et præfato genio tuo, illis præstita. Quod fateris *Pag. 342,* cum eamdem *Goclenio ut tuam, in arcum triumphalem erexisse exprimis,* iterum. *Diabolus est immediatus author unguenti lamiarum, ut dicis, Paracelsus vero secundum cacodemonem author et inventor unguenti sympathetici.* Consonantiam similitudinis, tecum ludendo examinemus.

Si ergo Paracelsus suopte ingenio pravo, invenit unguentum sympatheticum, contradicis argumento tuo e *paginâ 130* superiùs jam allato de unguento lamiarum.

Sin autem diabolus sit inventor, et Paracelsus vulgator, tunc contradicis argumentis tuis, ex alienis authoritatibus, initio sectionis hujus allatis et refutatis.

Sin autem Paracelsus sit inventor una cum diabolo, tunc contradicis argumento tuo identitate unguenti nostri et lamiarum, juxta inventorum paritatem, lamiæ namque non sunt coinventrices sui unguenti, at solus diabolus, ac pessimè idcirco quadrat a te somniata, quæ etiam tot cum ineptiis et adjutoribus contradictoriis stare non potest. Postremo circa hoc adverte sect. 1 item pag. 19 denique sect. 9, te assumsisse *veneficarum unguentum, idem esse atque sympatheticum eodem patre et efficiente operans.* In hac autem undecima prepostere ac surbide te conatum fuisse probare quod temere assumseras, est ne istud, methodum observasse, prout te servaturum in fine proloquii promiseras ? quinimo in epistola inscripta : *Goclenius magus delirans.* Duaci impressa, habes hæc verba : *Delirat Goclenius, quia nullam servavit methodum,* vereor

profecto ne judicium in te prolatus sis, hactenus de lana caprina tecum.

Pag. 130. Unguentum, neque naturaliter quicquam efficit (ut ostendam) neque Dei peculiari privilegio, per se, aut beatum Angelum : ergo ex diabolo operatur.

Inter *Robertianas* hæc sola valet consequentia, at quid? in limine petit principium, adeoque non est granum sine palea. Quod etenim dumtaxat probandum suscepit, probaturum promisit, id velut probatum assumit; enimvero *sect. 9,* gloriatur *de confecto cum Goclenio prœlio, et magneticam curam jam interfectam, infelicibus insuper spiritibus commissam* nunc immethodicè promittit se ostensurum *(ut ostendam)* deinceps illud, de quo jam dudum triumphum præmaturè egerat, adeoque id nondum ostensum esse, velit nolit fatetur conscia mens; saltem deferbeas irâ Ruinator : quandoquidem Paracelsus non fuerit author unguenti, et si fuisset, nec proinde unguentum fidit authoritati hominis alicujus.

Sect. 12.

Væ tibi Paracelse ! in te vibrantur bruta fulmina.

Philippus, Aureolus, Theophrastus, Bombastus, Paracelsus, magnus philosophus, medicus, Theologus. Satin hoc est nominum? Satin epitetorum ?

Philadelphus quid si idem de te dicatur! *Reverendus, ac venerandus Dominus Pater J. R. Arduennas, Sacerdos Religiosus Professus, Provincialis, Artium et Theologiœ doctor, Cancellarius Herbipolensis, professor Theologiœ, et linguœ Hebraicœ, Philosophus magnus, linguarum peritissimus, naturœ interpres, superstitionum censor, unguenti Ruinator, Anatomicus disputator, fidelis descriptor, ollœ inventor, vir acris et rari ingenii, et reliquœ quœ tibi ex Vranchemio laudis tuœ buccinatore, citas encomia. Satinne nominum, satin titulorum ?*

Viden ut hisce nugis et nominalibus convitiis, rei susceptæ nihil accrescat vel decrescat. Puerile ubique supremum argumentum, convitium in nomine reperire, utque interim de præceptoris fertilitate nominum, constet. Scias ex Baptismate, fuisse Philippum Theo-

phrastum : in confirmatione deinceps nominatum, Aureolum Paracelsum, plurimis id namque nationibus familiare, nomina pueris indere frequentia. Bombastus vero ex Hohemheim, cognomen est familiæ. Eremita autem, agnomen fuit primum factionis, mox religionis suæ. Tria quæ addis, non nomina : sed tituli sunt, ab aliis, honoris ergo, ipsi adjecti. Quos pro unico commutavit, qui est *monarcha arcanorum*. Quoniam proprietatum maximus indagator, et clarissimus distinctor, utut rumpantur ilia momis.

AJo, neC ID teMere : VIta tUa sCrIpta perennI
fLorebUnt, MeDICæ Magne MonarCha sCholæ [1].

Pag. 132. Blasphemam exclamas esse Goclenii prognosim. *Quod diaboli infernarum portarum non poterunt prævalere adversus doctrinam Paracelsi,* et merito quidem clamas, quia vapulas; nam continet illa, hanc minorem. *Quod tuus cacodemon, non poterit prævalere adversus unguentum armorum, utcumque a tuis opem accersat.* Continet rursus tua excalmatio, petitionem principii. Quoniam si unguentum naturaliter producat effectum (quod a nostris probatum est, a te autem nullatenus contrarium) scis autem, quod contra veritatem naturalem, diaboli nequicquam umquam valebunt. Iterum decet prognosim istam a blasphemia defendam et piam ostendam, per tuamet verba, implicitè contradictoria.

Pag. 138. Dicis *cacodemonem tartarea rabie actum, ut hominum sanitatem, simul et animæ salutem everteret, scientias a quibus illæ pendent, conatum esse infernali fuligine inficere.* Quem demonis conatum et hanc portarum inferni rabiem, nihil prævalitura contra hominum sanitatem (ex misericordia et fidelitate Dei tenemur credere ac sperare) ac minus contra salutem animarum fide compromissionis credimus. Igitur adversus lumen et veritatem medicam, a Paracelso descriptam, nihil valituras adversarii cujusque technas, ut vero omine dictum est (quod rationibus, et remediis eodem fonte desumptis, probari potest) ita contrarium asserere, non nisi ignari censoris irritum opus est. At, frustrà cicadæ contra tormenta bellica obstrepent : siquidem cæptum jam est, Paracelsi illius

[1] Anno mundi 5621.

studium, universitatibus publicè cum fructu prælegi, a doctis plerisque suscipi, etiam a vulgaribus medicis, meditatum esse, et cum Galeno, ad hujus ornatum maritari; majora ventura dies audebit: quia postulat necesitas, memorandi, et miserandi casus humani spectatrix.

PECULIARE CAPUT, DE VITA BOMBASTI PARACELSI.

Convitius adornat Ruinator totus echinus asper, ut suo ad vituperandum ignota, nato nothoque ingenio satisfaciat. Atque hoc non in hominem apud nos: sed in rem, in unguentum estisse penes te et cum fide descripsisse. Perge, producis fratres roseæ crucis Paracelso obloquentes, et hactenus probas Paracelsum virum nihili : virum illum, quem nefas est a malis laudari, ab ignaris vituperari decus est. Agedum, frater Roberti, cur fratrum istorum nunc tanti authoritatem facis! an quia bolum palato tuo amicum porrigunt? Saltem meminisse decet, a te tuo hocce heautontimorumenos vocari hereticos, scelestos, mendaces, fanaticos, mithratos, etc. An non frustra et ridicule eorum crisim in Paracelsum commemoras? At quorsum ergo. Eheu dumtaxàt ut calumniari queas. Pergat, ut pereat suo sorex judicio.

Primum intonas, et *Paracelsum* convitii loco, *Alchymistam* vocas; a vulgo, et rure tuo, te non separas, qui hoc, in convitium vertis. Quocirca remitto te ad examen sententiæ scholæ Parisiensis authore Libanio editum, ubi mus quod rodas invenies, nisi dentifragium expaveas. Sin minus, vos siquidem nupere inter Sorbonam subreptitiè admissi estis; itaque si rem illis gratam in tanto vestri, novitatum, et innovatorum vulgari odio, opportune exhibere velis, Parisiensium sententiam, solus vindica improbitatis: retunde inquam aciem Libanii, si felix disputando, tantopere scripturis; inde deinde victor rediens, tum prius Paracelsum impropera isthoc convitio ; indignius sane nihil est, quam quod vituperent bardi, quæ ignorant maxime. Si non Antonii Sanctarelli saltem Francisci Garassi sententiam theologicalem defende et vestrorum excusa approbationem, quæ 1 septembris anno 1626 ab omnibus doctis & probis, pleno Sorbonæ consensu censurata et explosa est tanquam hæretica, erronea, scandalosa, temeraria, textus sacros citans falso et distorquens, præter

turpitudines innumeras morionis continens. Præfata quidem censura, debite Garrasso insinuata 6 julii, cui nec vos, nec is ipse quicquam respondistis, libri approbatores errores quos correxerant, et Garrassus se correcturum promiserat, transmiserunt: attamen ille nec legit, nec correxit: sed vestro sub applausu et Provincialis edidit. Tu itaque hanc istam censuram impunem ne deseras gliscere et interim bonarum artium professores intactos relinque. At qui exemplis et authoritatibus ubique lacessas memini D. Franciscum Aguillon, qui aquilonius vobis est honorificè appellatus, Antverpiæ *impiam et meledictam* (quam sic ad palatum tuum damnas) *aurificinam*, explorasse anno 1596 qui cum in mecanicis inexpertus, quemdam aurifabrum, quem passim *parvum Guillelmum* nominabant, in subsidium vocabat, utque suis ædibus (nondum enim vestræ, illa urbe sic erant multiplicatæ) opificium fieret adjunctis promissis impetravit; hic me, et Joannem Rubenium sapius advocat, operis spectatores, qui rem indubiam, propter societatis authoritatem, splendidam tum putabamus, accurrimus, videmus vasa vitrea, cujus juncturæ luto, sigilloque eidem impresso vestræ domus, munitæ erant, unde suspicio est, non nisi mandato superiorum id accidisse; erat autem Chrysulca, multoties super argentum repetita, atque tandem fracto vase, ut reperit se oleum, operam et tempus amisisse, et argenti magnam fecisse jacturam, mutata est animi sententia, latebras quæsivit: ab alchymiæ enim tyrone factus est pseudochymista; tempus deinde in adulterio gemmarum trivit, quas tamen in monilibus ecclesiæ inseruit venumdedit Societas et per totam Italiam disseminavit. Quarum occasione et spe lucelli, ut radiorum reflexiones melius imitaretur, studium optices feliciter amplexus est, fuitque sophistica chymia et adultera ipsi et suis hac ex parte adhuc utilior, quam erit Ruinatoris de Goclenio arcus triumphalis. At necdum satis ad pseudochymistæ gradum: quin injecta aurei fœnoris spe, aurifabrum insuper perdidisse, necesse fuerit, qui extremâ paupertate coactus, deserto opificio, de pauperata uxore et prolibus, miles evasit sub capitaneo Palinx; militis enim discipulus, cum matre desperatione, militem peperit: una historiola, centum instar.

Porro quæ *Pag. 133*, ex Gesnero adfers, non cunctabor plurimum cum Ruinantor ipse et inscius *heautont*, sequenti pagina infringas et

inprovide asseras, *Gesnerum Paracelsi libros non legisse*. Equidem vocat ille, tu vero recitas, superioribus tuis annuentibus, approbatores tui applaudunt, *Paracelsum vagabundum erronem*, cujus suæ peregrinationis defensionem, Paracelsus, ut crepet invidia, edidit talem, quæ hactenus a nemine refutari potuit. 2. vocas *virum eloquentem*, cum tamen scripta sua ne vel eloquentiæ umbram promittant, testante versu suis libris præfixo : *Si foret authori concessa facundia linguæ*, etc. item plurimis locis, et quidem tractatu de morbis desperatorum ; item secundo de fundamento scientiarum et alibi, unde facile video te libros ejus non legisse, et hactenus cum Gesnero facile consentientem livet, et grassatur in alterius ingenium. Probat *eloquentiam exinde non esse donum Dei, sed naturæ, imo nec magni æstimandam, eoquod Deus non sit eloquens, elegans, sed pauciloquus, ideoque elegantiam vitandam passim propterea suadet.* Item *Pag. 134, asseris quod nemini usquam mederetur*, contra omnium coætaneorum, etiam inimicorum confessionem, imo adversus expressum epitaphii tenorem, et ibidem quod *demone uteretur familiari*, cum libris suis id execretur dirissime; lege : *von Taubsucht*, de philosophia occulta, de imaginibus et alibi. Rogarem unde sciatis *Paracelsum* demone uti? An testes sitis oculati, an vero auriti dumtaxat, et hactenus cum asino conveniatis? An Paracelsus, an vero demonum aliquis ex mamona vestræ corbonæ vobis id fassus fuerit? An vero ex relatu æmulorum id nacti? At sane, semper tulit ubique ignorantum ausus, despicere, asserere ac judicare omnia: probare vero nihil, semper itidem detrectorum mos fuit, cum gaudio aliorum famæ detrahere, sive vera, sive mendacia, seu ex proprio cerebro, seu aliorum mendacio somniata. Hocque totum deierant, non in virum ire, sed omnino cum fide socii Jesu describere Refers. præterea, ex Gesnero, *Paracelsum ignarum fuisse linguæ latinæ.* Quod *Pag. 149*, audacior factus, deinceps tu quoque ausis simpliciter, propriæ temeritatis inconsideratione, affirmare. Cedo, quis igitur Basileæ, suo nomine, publicè librum de tartaro, cum commentariis latine prælegit? Quis libros paragraphorum cum scoliis? Aliquot de urinis ? de gradibus et compositionibus, cum illustrationibus professor docuit ? Viden lector supremum Ruinatoris ollifragi au-

sum ? Fidelis inquam descriptoris inconsideratum mendacium ? Utque cuncta in authorem suum ruant scommata? Atque ut vanum sit , testimoniis Gesneri certare , ubi sat librorum et latinitatis, Paracelsus ipse edidit; quos si legisses Ruinator, non eo demens ascendisset vestra temeritas. Sed esto, latinam ignoraverit; nonne Salomon, et tuus Aristoteles tantum vernaculè locuti sunt ? Veritas enim, scientia, et sapientia, linguæ latinæ hodiè non plus sunt obligata quam olim hebraicæ et grecæ fuere. Si namque omne donum bonum a Patre luminum descendit : an hic linguæ latinæ requiret necessariam præexistentiam, alioqui dona sua dispensare non valens ? grammatica nostrum inflat theologum didasculum qui spiritum spirare non vult, nisi in suos pedantes pædotribas. In summa, quisque de Paracelso et nundinis judicat, prout ex illis profecerit.

Porro in Thesim ponis : *Neminem umquam fuisse magum, necromanticum , veneficum , si Bombastus non fuit.* At jam didicimus tuas assertiones, minas et promissiones esse mera verba et vanas fabulas. Quod si hanc thesim non felicius sustentes, quam ruinam jactitatam unguenti; utique non est quod abste timeat Paracelsus et nos ejus sequaces. Etenim prius proba unguentum a diabolo ; mox residuum temporis consume in judicando mortuos et vivos, et serò advenies. Equidem in Paracelsum succensus esses meritò, ejusque famam , si non honeste utiliter saltem sugillares, si is author esset unguenti ac nobis ratio deficeret ad virtutem naturalem unguenti prout penes te, peneria est probandi , quod tam altis tonis promiseras, et de quo confecto præmaturus stentor gloriatus es. Depone itaque furialis animi in Paracelsum immodestiam; siquidem ejus authoritatem unguento nuspiam imploramus. Si etenim Ruinator hic cadit causâ post tot ostenta, vanus est, nullus est et nequam, si bonæ suæ fidei qua descripsit, nemo inposterum fidat, quod tamen confidenter sperat. Donemus itaque Paracelsum magum triveneficum, et quantum tibi suasit mirata irita mens, imo primum unguenti assertorem et repertorem : ergone unguentum erit diabolicum? consequentia *Robertiana* ineptissima : uti convitium stultissimum et mendacissimum terebratum : cere-

brum celerrimum ægerrimum. Lubens equidem nolim nugas tuas ponderare cum nullius sint ponderis et quas nemo prudens edat, credat, nemo æquus approbet, sed reprobet. Verumtamen ad thesim tuam me aliquid dicere cogit reverentia tuâ et Sociètatis tuæ amplissima vocatio; quippe quod injuriosum, et nimis despectum refutationis genus sit; omnia donare, et ad proposita, ne quidem velle respicere; tum insuper quod pietatis opus sit detrectatorem melius instruere, alias namque in errore tuo tibi complaceas, et intra tenebras ignorantiæ plures secum abriperet venerandus titulus tuus, initio hujus sectionis pomposè ad longum depictus.

1. Manifestum, ex operibus cognoscetis eos. Constat igitur inprimis, hunc triveneficum in adolescentia belle instructum in humanioribus, artem medicam et facultates subalternas audivisse sub patre suo Wilhelmo; Græcos juxta atque Arabes, cum medicos, tum philosophos et astrologos non obiter perlegisse, *passim id libri testantur.*

2. Constat hunc triveneficum, orientalium linguarum fuisse peritissimum *per Turnheyser zum Turn*, Zemaeam, &c.

3. Constat hunc triveneficum in adeptis et spagyricis nactum fuisse tam moderniorum, quam antiquorum manuscripta; in iis sub adolescentiâ, habuisse præceptorem patrem suum, nec non Reverendiss. Scheytum de Settgach, Episcopum Erhartensem, et prædecessorem suum de Lauantall; item Episcopum Nicolaum de Yppon, etiam Episcopum Matthæum Schacht, suffraganum Phreysinghem, multos denique abbates, et inter cæteros Spanheimensem illum Trithemium, doctores insuper medicos, et chymicos expertissimos, reliquosque inter nobilem Sigismundum de Fugger de Schwatz, quocum multum laboravit, *in chyrurgiâ magna* quam auno 1537 superstes edidit.

4. Constat hunc triveneficum ambulasse, et peragrasse Europam, Asiæ et Africæ quoque partem maximam, et eo itinere, novem solidos trivisse annos, idque solo discendi studio fervide percitum, non tam littera doctos, quam scientes, ubique inquirentem, herbarum præterea, animalium, mineralium, locorum et aquarum naturam mature indagantem, *Reisbuch. Wunderbuch ἡμέρα de secretis* terrenis, *lib. defensionum de morbis tartareis.*

5. Constat hunc triveneficum post tam continuum, et fervens sciendi desiderium, fuisse illuminatum, et dono potitum medicinæ et mathesis adeptarum, *passim ex contento librorum de arte signata, de tinctura physica, astronomia sagaci*, etc.

6. Constat hunc triveneficum fecisse, et habuisse lapidem philosophorum, *ex ore hostis Libanii; in apologiâ contra Lotharingum, de tinctura physica, mamiali, carboantos*, &c.

7. Constat hunc triveneficum, curasse lepram, podagram hydropem, caducum, calculum, phtysim, apoplexiam Paralysim aliaque insanabilia corporis contagia. *Ex epitaphio, confessione hostis Libanii, tinctura physica vita longa, et confessione totius sæculi.*

8. Constant hunc triveneficum scripsisse melius, sublimius et religiosius de Deipara quam senserit D. Thomas, *de ligno et linea vitæ, de regeneratione ex christo,* etc.

9. Constat hunc triveneficum, scripsisse contra sacramentarios hereticos, *de cœna domini*, contra Anabaptistas *de morbis invisibilibus, von Widerteuffeln ;* contra hereticos, de generatione stultorum, *von frembden rotten Glauben und Ihrtumben*, etc. ipsum autem fecisse professionem fidei catholicæ, *passim in libris, in præfatione philosophiæ sagacis, de baptismate christiano*, etc.

10. Constat hunc triveneficum, perpetuò habuisse in ore et corde *quod omne imperfectum malum, a diabolo esset, adeoque ubique renuntiaret auxilio demonis ; in philosophia sagaci, in occulta, von Taubsucht*, &c.

11. Constat hunc triveneficum, reliquisse sua bona pauperibus, in epitaphio, nec enim diffiteor, quin, si vos ex asse instituisset, a veneficii reatu, immunitatem sibi coemisset.

12. Constat, quæ hactenus de trivenefico hoc relata sunt, arbor ex fructibus esse, præter consuetum aliorum veneficorum, ut sunt curare ægros, opitulari pauperibus, etiam sanare venturos, spernere bona caduca, abundari divitiis, iisdem non uti, sed in pauperes collocare, &c.

13. Constat hunc triveneficum, deinceps obambulasse per totam Germaniam patriam.

Ici se termine le manuscrit déposé aux Archives archiépiscopales de Malines. Cette réfutation de l'*Heautontimorumenos* du R. P. Roberti nous paraît fort incomplète et laisse beaucoup à désirer. A quoi faut-il attribuer cette lacune? Van Helmont n'aurait-il pas achevé son travail? Mais, dira-t-on, l'auteur composa cette critique avant d'avoir eu des démêlés avec la cour ecclésiastique, au moment où il était enthousiaste du magnétisme animal et attaqué de tous côtés. Peut-on admettre alors qu'il n'ait pas saisi cette occasion pour réfuter les écrits de ses adversaires, surtout celui où le R. P. Roberti l'avait si rudement traité [1] ?

L'official de Malines ne s'est-il pas arrogé le droit de détruire une partie du manuscrit? Ou bien une partie du mémoire n'a-t-elle pas fait naufrage lors de l'invasion de la Belgique par les Français en 1794? Ce sont là des questions qu'on peut se poser et dont la solution intéresse l'historien. Nous pouvons affirmer qu'aucune de ces trois suppositions n'est admissible. Pour le prouver nous n'avons qu'à lire la relation de l'interrogatoire subi par Van Helmont, le 21 mars 1634. En voici un extrait ayant rapport à la question qui nous occupe et qui explique les lacunes du manuscrit :

L'OFFICIAL. Quel motif vous a fait composer cet écrit contre le R. P. Roberti?

VAN HELMONT. J'ai voulu prouver que dans l'*Heautontimorumenos* il n'y avait pas un seul bon argument contre le magnétisme animal.

[1] Voyez : *Curationis magneticæ et unguenti armarii magica impostura.* L'auteur s'y félicite d'avoir réduit à néant tous les arguments en faveur du magnétisme. Il termine en disant qu'il a soumis aux professeurs des universités de Louvain et de Douay trois propositions de Van Helmont et qu'elles ont été condamnées comme étant diaboliques. Voyez page 97 et suivantes.

L'OFFICIAL. Avez-vous fait imprimer cette réfutation?

VAN HELMONT. Je n'ai eu d'autre but que de réfuter quelques-uns des chapitres du R. P. Roberti. Depuis, j'ai abandonné le manuscrit inachevé, tronqué.

L'OFFICIAL. Pourquoi n'avez-vous pas jeté ou déchiré le manuscrit?

VAN HELMONT. Je croyais que je pouvais garder la copie des disputations problématiques auxquelles appartient le fragment de réponse à l'*Heautontimorumenos*. Au reste, j'affirme que je n'ai pas écrit sur cette matière une lettre de plus que ne contient le manuscrit incriminé, quoique j'eusse pu écrire encore bien des choses.

AMBASSADE

DE

SIR THOMAS CHALLONER

AUX PAYS-BAS ET EN ESPAGNE SOUS ÉLISABETH, REINE D'ANGLETERRE,

PAR

M. J. FELSENHART,

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES, A BRUXELLES.

Les relations entre la Belgique ou les Pays-Bas et l'Angleterre au XVIe siècle n'étaient pas comme aujourd'hui le résultat de combinaisons exclusivement diplomatiques. Elles avaient leurs racines profondes dans les événements qui se sont succédé depuis que la maison de Bourgogne, née des circonstances, avait fait dominer dans nos provinces un certain système de centralisation. A l'époque où nous nous plaçons, les destinées de la Belgique se déroulaient à côté de celles de l'Espagne, avec la double auréole de la gloire artistique et du développement industriel, encore pour ainsi dire à sa naissance dans les pays limitrophes. Mais avec tous ces avantages matériels nous marchions enchaînés au char d'une puissance étrangère. Nous n'étions pas à nous. Notre indépendance, sous le contrôle jaloux de l'Espagne, n'avait en aucune façon le caractère que nous attribuons aujourd'hui aux États qui jouissent de la plénitude de leur autonomie. Quoi qu'on en puisse dire et quelques faits ou institutions que l'on invoquerait, on ne

Commissaires rapporteurs : MM. A. Le Roy et M.-L. Polain.

pourrait nier que les conditions de la liberté dont jouissaient au XVIe siècle les Pays-Bas n'était qu'une liberté autour de laquelle Philippe II avait placé des gardes vigilantes. Ce n'était pas une liberté dont la volonté se fait directement connaître au dehors dans les relations internationales: elle avait son intermédiaire et son organe, le roi d'Espagne. Maître du Nouveau-Monde et d'une partie de l'Europe, ce monarque convoitait l'Angleterre et avait conçu le dessein d'abattre la France. Or, s'attacher ce potentat si puissant et si redoutable, le lier à son char, c'était dans le principe le rêve de la reine Élisabeth, encore mal assise sur le trône de Marie. La nouvelle souveraine de la Grande-Bretagne s'était proposé la solution d'un double problème politique : elle cherchait à s'assurer l'appui de Philippe et, sans froisser le roi d'Espagne, à remettre l'équilibre dans ses finances, dont le désarroi menaçait l'Angleterre d'un véritable cataclysme. Calais, qui avait provoqué tant de luttes sanglantes, qui avait fait traverser la mer à tant de flottes anglaises, avait enfin succombé sous les efforts de la France, et le drapeau de ce pays guerrier s'agitait enfin librement sur les tours altières d'une ville si sévèrement châtiée par Édouard III. En France, on ne doutait point que Philippe II ne cédât aux vœux de l'Angleterre dont le mouvement national se concentrait sur la reprise de Calais. Henri II de France et son conseil ne se méprenaient pas sur les vues de Philippe. Trois mois avant la mort de Marie une conférence s'était ouverte à Cercamp, le 29 octobre 1558. Il s'agissait dans cette entrevue de négocier la paix entre ces trois belligérants dont les armes ensanglantaient l'Europe et en détruisaient la prospérité industrielle et commerciale. Dans une lettre de Henri II à M. de la Vigne, datée de Saint-Germain-en-Laye le 22 novembre 1558, la politique de la France est

tracée à l'égard de cette ville avec une netteté qui ne laisse rien à désirer. « Monsieur de la Vigne, dit le roi, » vous aurez, comme j'estime, de ceste heure entendu » comme mes cousins les cardinal de Lorraine conestable » et maréchal St-André s'estoyent assemblez avecques » les depputez du roy d'Espagne en l'abbaye de Cercan » au conté de Sainct-Pol, pour là essayer de moyenner » d'une part et d'aultre de nous mectre en paix et par » mesme moyen toute la crestienté en repoz et tranquillité, » où il y a jà plus d'un moys qu'ils sont et se sont assem- » blez fort souvent et conduict les choses en assez bon » chemyn. Mais vous scavez qu'il y a tant de difficultez » en noz differendz et de tout de sortes de querelles qu'il » est fort mal aisé de les vuydez et apaiser toutes, que » ce ne soit avec quelque longueur de temps et une » grande patience des ministres d'une part et d'aultre. » Maintenant ils sont sur le faict de Calais [1], pour lequel je » me délibère bien d'observer la loi salicque que vous me » conseillez de faire, et l'incorporer tellement à ma cou-

[1] Voici comment W.-H. PRESCOTT, *Histoire du règne de Philippe II*, t. Ier, p. 242, s'exprime sur cet important événement : « La chute de Calais (elle eut lieu le 8 janvier 1558) causa la sensation la plus profonde des deux côtés de la Manche. Les Anglais consternés crièrent tout haut à la trahison du commandant *(le comte de Wentworh)*; ils auraient, avec plus de raison, blâmé la perfidie du gouvernement, qui avait si sottement négligé de pourvoir à la défense de la place. Philippe, pressentant les desseins des Français, avait fait part de ses soupçons au gouvernement anglais et lui avait offert d'augmenter la garnison d'un renfort de troupes espagnoles. Mais ses alliés, suspectant peut-être les motifs qui lui faisaient faire cette proposition, méprisèrent son conseil ou du moins négligèrent d'en profiter. Lorsque la ville fut prise il offrit d'envoyer un corps d'armée pour la reprendre, à la condition que les Anglais l'appuyeraient avec une flotte suffisante. Le même sentiment de méfiance fit peut-être refuser de nouveau ces offres, sous prétexte qu'il n'y avait pas assez d'argent pour couvrir ces dépenses, et l'occasion de reprendre Calais fut à jamais perdue.

Ce ne fut point en réalité une grande perte pour l'Angleterre. Comme plus d'une de ses possessions coloniales d'aujourd'hui, *Calais lui coûtait chaque année plus qu'il ne valait. La grande importance de cette ville consistait dans*

» ronne que jamais il n'en puisse être alliéné, car je me » suis résolu de ne consentir ne faire oncques traicté par » lequel il me sorte des mains[1]. »

Ces négociations n'avaient plus pour Philippe l'intérêt qu'il leur aurait porté du vivant de Marie. Il sentait bien que les rênes de l'Angleterre lui échappaient, et de leur côté les Anglais, se sentant plus libres dans leurs allures, éprouvaient le besoin, qui tourmentera toujours les grandes nations, d'imprimer à leur politique des tendances sans contrôle. Quand nous voyons lord Arundel s'embarquer pour l'Angleterre sans avoir pris congé de son ancien maître, il nous est impossible de ne pas voir dans ce fait bizarre le reflet des sentiments dont l'Angleterre était animée à l'égard de Philippe II.

La France, elle, était plongée dans une grande détresse, mais elle nourrissait encore dans toute sa vigueur sa haîne séculaire contre sa rivale d'Outre-Manche. Sous ses yeux, l'épée de l'Espagne dirigeait la politique européenne. Aussi dès son avénement Élisabeth députa-t-elle vers Philippe II lord Cobham, chargé d'annoncer le décès de sa sœur et de concerter une alliance entre l'Angleterre et l'Espagne. La réponse de Philippe, malgré les pressantes instances des envoyés anglais, fut évasive et Élisabeth de son côté négocia en secret avec la France. Ces manœuvres ne restèrent pas cachées à la diplomatie vigilante du roi d'Espagne. Il dissimula pourtant et le comte de Féria, son favori, eut la mission

les facilités qu'elle donnait pour une invasion en France; mais on pouvait se demander si, pour servir à la guerre avec le pays, guerre toujours populaire chez les Anglais avant le temps de Philippe II, la possession de Calais était vraiment d'une grande valeur. Le mal réel que la prise de cette place fit à l'Angleterre fut de blesser son orgueil national.

La France tressaillit d'une joie sans bornes; elle n'eut pas fait davantage, si le duc de Guise avait traversé le détroit et pris Londres même. »

[1] *Négociations de la France dans le Levant*, t. II, p. 541, documents publiés par E. CHARRIÈRE.

délicate de faire à Élisabeth des ouvertures sur le mariage de cette princesse avec son maître, le roi d'Espagne. La reine sans risquer un refus absolu fit traîner les choses en longueur. Entre temps, les négociations de Cateau-Cambrésis aboutirent et après la conclusion de ce traité, dont Philippe avait suivi avec impatience les différentes phases, le fils de Charles-Quint prit la résolution de quitter les Pays-Bas. Trop longtemps il avait promené sur le sol de la Belgique sa mélancolique et sombre personne. Tout lui pesait dans ces climats, la libre allure des Belges, leurs jeux, et par dessus tout le mécanisme de leurs institutions, dont s'offensait ce caractère éminemment despotique. Le mouvement religieux, sans cesse alimenté par les sectaires de Luther venus d'Allemagne ou d'Angleterre, ne contribuait pas peu à le révolter et d'ailleurs, en restant plus longtemps sur le sol de la Belgique, il pouvait être forcé un jour ou l'autre à intervenir dans les affaires de l'Angleterre. Élisabeth savait tout cela. Elle n'ignorait point que son long silence sur les propositions du monarque, silence qu'on pouvait prendre pour du dédain, avait blessé la dignité du roi. Pour mitiger cette situation elle envoya aux Pays-Bas Challoner. Ce nouvel ambassadeur eut pour mission d'épier la politique de Philippe et d'en communiquer les détails à Élisabeth.

Nous emprunterons à M. Joseph Stevenson plusieurs faits qui se rattachent à l'arrivée aux Pays-Bas de l'ambassadeur d'Élisabeth[1].

[1] *Calendar of State Papers.* — Foreign, page LIII. — V. sur le même sujet des détails non moins explicites dans PRESCOT, *Histoire du règne de Philippe II*, t. Ier, p. 264, traduite de l'anglais par G. Renson et P. Ithier. « Dans une affaire de cette nature, disait-elle à l'ambassadeur de Philippe, elle ne pouvait rien faire sans avoir consulté le Parlement; mais son maître pouvait être assuré que s'il lui était conseillé de se marier, il n'y avait personne qu'elle pût lui préférer. »

Sir Thomas Challoner [1], qui eut cette mission, avait raison de surveiller avec anxiété les mouvements de l'amant dédaigné d'Élisabeth. La reine avait reçu avis que la protection qu'elle attendait peut-être de Philippe n'avait aucun caractère de sécurité, qu'elle ne pouvait être qu'équivoque et que le monarque avait formé des plans qui démontreraient ou bien qu'il était son ennemi ou un ami peu sûr. Élisabeth avait blessé l'orgueil de ce monarque par le refus de sa main. Elle en avait froissé la dignité en lui déclarant qu'elle adoptait une ligne d'action indépendante par la protection accordée à ceux qui adhéraient au culte protestant. Un conflit personnel entre la reine et la comtesse de Féria, arrivé à cette époque, élargissait encore le gouffre entre la cour d'Espagne et celle d'Angleterre, car le comte de Féria, mari de la comtesse, était un favori de Philippe et l'un des hommes les mieux vus du conseil. Nous ne devons donc pas nous étonner que la mission de Challoner aux Pays-Bas ne fut rien moins qu'agréable et que les nouvelles qu'il avait à communiquer à sa souveraine ne furent rien moins que satisfaisantes.

Quand Challoner arriva à Gand, il trouva Philippe occupé à tenir le chapitre de la Toison d'or, le dernier qui fut célébré avant la dissolution de cet ordre de chevalerie. C'était une solennité où le cérémonial de cour et le culte se prêtaient la main; elle était de nature à satisfaire l'orgueil du monarque et à fortifier son dévouement au catholicisme. L'ambassadeur anglais contempla, sous un déguisement, la marche solennelle de la procession, le défilé de vingt-quatre pages de la Toison d'or, précédés de vingt-un abbés et évêques, mître en tête, derrière lesquels marchaient le roi et sa suite, allant aux vêpres à la cathédrale de St-Bavon.

[1] Challoner ou Chaloner, né à Londres vers 1515, avait été secrétaire de sir Henry Knevet, ambassadeur d'Angleterre à la cour de Charles-Quint.

En ce moment le chapitre délibérait sur l'opportunité d'introduire les nouveaux statuts que Philippe avait proposés et qui dessinaient bien le genre d'idées et de vœux sous la pression desquels il avait inauguré sa politique. La première modification fut d'empêcher qu'à chaque nouvelle élection, nul ne put être élu s'il n'était catholique et à l'abri de tout ombre de soupçon, en second lieu d'astreindre chaque membre à extirper l'hérésie de ses terres et finalement d'entendre la messe tous les jours [1]. Le premier des articles passa sans opposition, le second et le troisième en éprouvèrent une légère [2].

Challoner s'aperçut que le roi était entièrement absorbé par la tenue du chapitre. Il résolut de se ménager une entrevue avec le comte de Féria. Celui-ci lui donna très-grâcieusement l'assurance qu'une audience lui serait accordée dès que cela serait possible. Enfin de délai en délai l'entrevue fut fixée au 3 août. L'ambassadeur entre sur ce point dans de munitieux détails. Toutefois l'audience fut courte et se borna seulement à la remise et à l'acceptation des lettres de créance de Challoner. Le roi était habillé avec sa simplicité ordinaire : il portait un manteau noir uni et une toque de drap ; ses manières étaient courtoises, empreintes d'affabilité, mais il s'observait quand il parlait. Il exprimait en termes généraux son estime pour la personne d'Élisabeth et un désir de conserver avec elle des relations d'amitié. Il finit, disait Challoner, par des paroles si bonnes, avec une si aimable façon, et avec un air tellement souriant qu'il serait difficile d'attendre mieux d'un si grand prince..... !

[1] *Mémoires du cardinal de Granvelle*, pp. 629-631, cités dans les papiers d'État du cardinal de Granvelle. — Les mémoires du cardinal de Granvelle ont été conservés par les soins de son compatriote l'abbé Boisot et forment 135 vol. Ils sont la source féconde qui alimente les *Documents inédits sur l'histoire de France.*

[2] *Ibidem :* Philippe II à l'évêque d'Arras, Gand, 3 août 1559.

La lettre dont nous venons de donner l'analyse était adressée à lord Cecil. Mais Challoner en avait une autre destinée exclusivement à la reine. Il avait trop l'habitude des cours et connaissait trop bien les courtisans pour se persuader que tout va bien quand un monarque absolu montre un air affable ou fait entendre des paroles de douceur. D'un coup d'œil, l'ambassadeur avait jugé la situation des affaires et il se faisait un devoir de communiquer à sa souveraine les appréciations dont elle était l'objet sur le continent. Avant de toucher à ce point délicat, il tâcha de faire comprendre à Élisabeth qu'un homme politique pouvait s'initier à la cour de Philippe à la connaissance des affaires qu'à son tour il était obligé de transmettre à celle dont il tenait sa mission. En un mot, Challoner faisait entendre qu'il avait de dures vérités à révéler à Élisabeth et ce ne fut pas la moindre difficulté de sa position. Mais il faut le dire à la louange de la reine, elle sut respecter et honorer la franchise d'un honnête homme. Élisabeth apprit donc que, dans l'opinion de son ambassadeur, l'Espagne n'était pas une amie sincère de l'Angleterre. Le refus de la reine de s'allier par le mariage au fils de Charles-Quint était un premier germe de haîne dont le changement de religion ne pouvait que favoriser et hâter le développement. L'ambassadeur anglais tenait en assez grande estime le caractère presque ingénu du comte de Féria qui était parfaitement au courant des affaires extérieures de l'Angleterre. Eh bien! ce favori de Philippe ne s'exprimait qu'en termes de mépris sur le pouvoir de la jeune souveraine. Féria, d'après le rapport de Challoner, entrevoyait avec peine l'imminence de sa ruine. Les Français ne cherchent avec avidité qu'un moment favorable. Elle n'a, continuait-il, ni argent, ni hommes, ni armes, ni

forteresse, nulle connaissance dans l'art de la guerre et point de capitaines.

Challoner avait reçu la visite d'un gentilhomme anglais du nom de Robert Huggins qui recevait une pension de Philippe II. Ce Huggins lui apprit que peu de temps avant la mort du dernier roi de France, les Espagnols avaient conçu le dessein de se rendre maîtres de lady Catherine Grey (prétendante à la couronne d'Angleterre) et de la marier à don Carlos, prince d'Espagne [1]. Huggins donna des détails sur ce qu'il avait fait lui-même dans ce complot et ces détails suffirent pour exciter la crainte et la jalousie d'Élisabeth. C'était en outre un avertissement que la reine ne perdit point de vue. Entretemps, Challoner continua à observer Philippe qui, enfin, s'embarqua. Le 9 novembre l'ambassadeur d'Élisabeth accrédité à la cour de Philippe transmit à sa souveraine de nombreux détails politiques. Ils ne jettent pas de nouvelle lumière sur les faits de cette époque, mais-ils sont curieux à titre de renseignement et comme témoignage en quelque sorte des émotions d'un agent diplomatique d'Élisabeth chargé de surveiller la machine politique du plus puissant monarque de ce temps.

Les États du pays, dit-il, dans sa lettre sont maintenant convoqués à Bruxelles pour délibérer sur des matières que la gouvernante et le conseil leur ont soumises par ordre du roi. Elles se réduisent aux chefs suivants :

Une aide générale ou subside pour le payement des dettes du roi et de son père, sur toutes les places à l'exception de celles d'Espagne, d'une somme de 20,000,000 de couronnes. Pour prélever cet argent on proposerait des impôts pour un certain nombre d'années et entre autres une taxe sur le sel, très-mal vue par le peuple

[1] *Ibidem*, page LV.

qui se nourrit en grande partie de salaisons. Quant aux dettes, les États s'offriraient bien à les acquitter, mais à la condition que, en retour, on leur donnât des garanties sur certains points et, entre autres, qu'on fût débarrassé des garnisons espagnoles. La gouvernante reste froide à ces demandes, car le roi n'a pas de place plus convenable pour abriter ces hommes et il ne se soucie pas de licencier 3000 vieux soldats aguerris, la fleur de ses troupes. De son côté le pays est mécontent, à un même degré, de les voir sur son sol.

Quant à l'inquisition, une lettre du roi a été lue dernièrement aux États les exhortant ou plutôt, en termes très-brefs, les pressant d'accepter (to the receipt of) l'inquisition espagnole. A cela les États du Brabant ont résisté jusqu'ici d'une voix unanime, alléguant que ce serait la ruine de la prospérité publique, savoir : la perte d'Anvers. Ceux des Flandres sont contents de l'adopter [1]. Challoner ajoute au *post-scriptum :* D'après les derniers renseignements reçus de Bruxelles, en présence de la mauvaise volonté que manifestent les États à l'égard de l'Inquisition espagnole, on aurait, pour satisfaire aux intentions du roi et terrifier le peuple, fait revivre et proclamer extraordinairement l'ordonnance relative à l'hérésie et aux livres défendus, laquelle a été édictée en 1556 et dont il envoie une copie. Dans un jour ou deux, continue l'ambassadeur, elle sera également publiée dans la ville d'Anvers avec ordre de

[1] Nous donnons ici le texte de l'analyse de cette lettre, telle que la publie M. Joseph Stevenson, érudit éditeur du *Calendar of State Papers Élisabeth*, 1559-1560, p. 91 : As to the inquisition, a letter was lately read to the States from the King exhorting them, or rather with shortest words of charge pressing them to the receipt of the Inquisition *after the manner of Spain.* To this the States of Brabant hitherto have with one voice resisted, alleging that it would be the ruin of their common wealth, viz, the desolation of Antwerp. *They of Flanders are content to accept it.*

l'exécuter rigoureusement. Il serait vivement à désirer, dans l'intérêt de cette émouvante question de l'histoire de Belgique, qu'on eût une copie authentique de ce précieux document. Bien que le fait attesté par Challoner ne présente point les *critères* qui l'élèvent à la hauteur de l'évidence incontestable, il est cependant hors de doute que la seule émission de ce dire par un agent diplomatique de cette importance s'impose à la loyauté de nos critiques et de nos historiens du XVIe siècle. Dans son *Histoire du royaume des Pays-Bas*, M. le baron de Gerlache, s'appuyant sur une lettre [1] de Philippe II à la duchesse de Parme en date du *6 mai 1567*, s'exprime ainsi : « Quant à l'Inquisition d'Espagne, avec ses tribunaux exceptionnels et la procédure secrète, institution incompatible avec nos mœurs et nos lois, il n'y a aucune preuve que Philippe ait jamais voulu l'établir en Belgique. »

Il convient de remarquer que la lettre de Philippe II est postérieure de six ans au fait allégué par Challoner et d'un autre côté il faudrait pouvoir élucider la question de savoir si l'ambassadeur anglais fut oui ou non au courant des trois espèces d'inquisitions que l'historien belge cherche à faire prévaloir. Au surplus, est-il possible de supposer qu'un homme politique de la valeur de Challoner fut assez peu au courant des choses de son siècle pour ignorer la plus grave de toutes les questions qui l'agitait jusque dans ses plus mystérieuses profondeurs ?

Le 16 novembre 1559 en s'adressant à Cecil il abandonna

[1] Voici le texte de cette lettre, d'après M. le baron de Gerlache, lettre qu'il a empruntée à la *Correspondance manuscrite de Marguerite de Parme*, déposée aux archives du royaume ; « Madame ma bonne sœur.... quant à la *nouvelleté* qu'aucuns soutiennent que j'ai voulu introduire au regard de l'inquisition, je vous ai déjà plusieurs fois mandé que je n'en ai jamais eu la pensée, et vous pouvez bien l'assurer à chacun. » — *Œuvres complètes de M. le baron de Gerlache*, t. I, page 111.

la sphère de la politique pour s'en tenir à des considérations d'économie. Il avait à se plaindre de l'arrivée tardive de ses appointements et pour justifier son impatience il établit un parallèle d'après lequel il prouve que toutes les denrées de première nécessité sont plus chères qu'en Angleterre, contrairement à ce qui semble exister. Cecil ne doit pas ignorer, dit-il, que les Flandres ne sont pas un pays à bon marché ! Tout *y coût presque le double qu'en France*, en dépit de toutes les mesures qu'il prend pour vivre économiquement. Le bois, le vin, le pain, le loyer sont au plus haut prix. Ce dernier seul lui revient à 10 s. par jour. A Bruxelles, Challoner ne resta pas inactif. Il sonda les deux grands ministres de Philippe II, de Granvelle et le comte de Féria, sur l'attitude éventuelle du roi d'Espagne dans le cas où la guerre éclaterait entre Élisabeth et le roi de France. Il ne paraît pas qu'à la date du 6 décembre 1559, on eût manifesté grande animosité contre Élisabeth, au moins d'après son ambassadeur et celui-ci ne cesse de veiller sur les affaires des Pays-Bas avec la plus grande sollicitude. Il informe Cecil que les États ont rejeté l'impôt sur le sel, mais qu'ils ont accordé l'aide montant à un million de couronnes de France. Il est curieux de rapprocher des renseignements envoyés de Bruxelles à Londres par Challoner une lettre de la duchesse de Parme à Philippe II, écrite le 7 décembre 1560, dans laquelle apparaît en traits lumineux la politique que la gouvernante des Pays-Bas voulait faire triompher dans l'intérêt même de ces pays.

Nous ne saurions résister au plaisir de transcrire ici le passage le plus saillant de cette dépêche. Elle est d'autant plus intéressante qu'aujourd'hui, les rôles étant intervertis, l'Angleterre semble garder envers nous les sentiments d'inquiète sollicitude dont Marguerite a fait preuve à son égard :

« Or, Sire, dit Marguerite de Parme, après avoir parlé de la conduite imprudente de la reine d'Angleterre, or, Sire, Vostre dicte Majesté sçait mieulx ce que souvent elle-mesme a considéré que les pays pardeçà ne pourroient tumber en plus grand hazard que si les Franchois fermoient le pied en Angleterre, puisque, par ce voult, il seroit en leurs mains d'envahir lesdicts pays pardeça, qui se trouvent en termes comme Vostre Majesté scait mieulx. Et tenons lesdicts Franchois les deux coustels du canal, l'ayde que Vostre Majesté pourroit donner à et d'argent et de gens et tout aultre secours, demoureroit absolument fourclose, et par conséquent les dicts pays en trop évident hazard de se perdre, sans aulcun remède quelconque ; et ce que de cecy succèderoit et aux Indes et à l'Espaigne, je ne l'ose penser, tant voye la chose dangereuse. Et me semble que ce n'est à tort que souvent j'ay ouy dire que, pour l'Angleterre, et éviter que les Franchois n'y mectent le pied, *l'on doibt combattre comme pour la ville de Bruxelles* et le surplus de ces dicts pays, puisque de l'ung dépend si manifestement et inévitablement la perdition de l'aultre : ce que je ne puis délaisser de représenter à Vostre dicte Majesté, puisqu'il lui a pleu me mectre en ceste charge, affin que l'on ne me puisse imputer que je n'aye faict mon debvoir de, entendant ce que passe audict Angleterre, le représenter à Vostre dicte Majesté, et pour le regret que perpétuellement j'aurois de veoir perdre une seulle ville des pays de Vostre dicte Majesté, et d'aultant plus grand, si que Dieu me veulle ung si grand mal, que celluy que je crains succéderoit[1]. »

Le 25 décembre 1559 l'ambassadeur d'Élisabeth reçoit

[1] A. TEULET : *Relations politiques de la France et de l'Espagne avec l'Écosse au XVIe siècle* (Angleterre reg. XXI) t. II, p. 54.

de nouvelles instructions qui témoignent de la concordance imprimée à la politique des deux pays. Il y est dit que les menées des Français engagent la reine à accréditer un ambassadeur près du roi d'Espagne. Elle l'autorise à revenir, son intention étant de lui conférer ce poste éminent. En conséquence Challoner aura soin de déclarer à la duchesse de Parme qu'Élisabeth enverra un ambassadeur au roi pour tenir ce monarque au courant des intrigues des Français en tant que celles-ci seraient dirigées contre les deux monarchies et principalement contre les Pays-Bas. Elle n'est intervenue dans les affaires de l'Écosse que pour provoquer la paix et tenir les Français en échec. Comme ces derniers font mine d'envahir l'Écosse, elle se doit à elle-même de mettre son royaume en état de défense sur terre comme sur mer; mais Challoner aura soin d'assurer que ses préparatifs ne sont que de pures précautions et que si les Français voulaient renoncer à leur projet d'intervention en Écosse, elle ne demanderait pas mieux que de ne pas intervenir à son tour. Il informera l'évêque d'Arras, le comte d'Egmont, le prince d'Orange ainsi que d'autres nobles de son rappel et de sa nomination à la cour d'Espagne. Il présentera sir Thomas Gresham comme son successeur et priera la duchesse et l'évêque d'Arras de le regarder comme tel. Enfin Challoner fera ses efforts pour amener Philippe du côté de l'Angleterre en lui rappelant l'amitié de Charles-Quint pour le père de la reine et en lui faisant comprendre à quel point serait préjudiciable pour les Pays-Bas l'Écosse aux mains des Français.

Une lettre de sir John Legh à la reine, expédiée d'Anvers le 8 mars 1561, corrobore l'apparence d'entente cordiale entre l'Espagne et l'Angleterre. La lettre de sir John Legh, entre du reste dans des détails passablement curieux, et

elle supplée au silence que Challoner semblait garder vers cette époque.

La comtesse de Féria, dit Legh, a manifesté le désir de le voir à Malines, où elle s'est trouvée entourée de la comtesse de Hoogstraten et d'autres nobles dames de cette ville dans une toilette magnifique. Le mercredi des cendres, le comte de Féria et sa femme, à leur départ pour l'Espagne, se rendirent à Bruxelles pour prendre congé de la gouvernante. Leur cortége était composé de cent chevaliers. A une grande distance de Bruxelles, le comte fut rejoint par une troupe d'environ deux cents cavaliers au nombre desquels on remarquait monseigneur d'Arras, divers membres du conseil et toute la noblesse de la cour. La gouvernante a reçu l'ambassadeur au seuil du palais. Elle n'a cessé de s'entretenir avec la comtesse et son fils don Lorenzo. Cet empressement tient à ce que le comte est un admirateur du gouvernement de la duchesse et en cela il s'est aliéné à un haut point *tous les états du pays qui désiraient avoir à leur tête la duchesse de Lorraine* [1]. Marguerite ne saurait rien faire par elle-même. Il lui faut le consentement du prince d'Orange, du comte d'Egmont et de monseigneur d'Arras. Legh a dit à la comtesse de Féria que *la grande intimité* (the *great affection* between the Prince of Orange and the Regent was the common talk of the Court) *entre le prince d'Orange et la gouvernante formait l'objct de toutes les conversations à la cour*. La comtesse de Féria a répliqué que ces bruits avaient leur source dans l'envie ex-

[1] Christine, fille de Christiern II, roi de Danemark, et d'Isabelle d'Autriche, sœur de Charles-Quint, fut mariée en premières noces à François-Marie Sforce, duc de Milan. Ce mariage eut lieu en 1534 et déjà en 1540 elle s'unit en secondes noces à François Ier, marquis de Pont-à-Mousson et duc de Lorraine. Le 12 juin 1545 son mari mourut d'apoplexie. Dans ce qui suit il s'agit probablement de sa fille aînée, Renée, qui devint la femme de Guillaume II, duc de Bavière; l'autre, Dorothée, fut mariée à Eric, duc de Brunswick.

citée par la haute position de Marguerite de Parme. C'est ainsi que les dames d'atour de celle-ci (her ladies) ont dit à la comtesse de Féria que tout en étant la fille de l'empereur elle n'en était pas moins une bâtarde et que pour cette raison elle était loin d'être à la hauteur de cette place élevée *(wherefore she was far unmeet for that place)*. On dit, continue Legh, que la duchesse de Lorraine a une telle affection *(such affection)* pour le prince d'Orange que si celui-ci avait voulu épouser, disait-elle, sa fille elle aurait été elle-même plus convenable à son égard (and the Duchess of Lorrain had such affection for the Prince of Orange that when he would have married her daughter she said she was meeter for him *herself)* [1]. Pour compléter les rumeurs, le correspondant ajoute qu'on ne parle à la cour que de la prochaine arrivée du prince d'Espagne qui serait chargé du gouvernement des Pays-Bas avec les pouvoirs que tient actuellement la gouvernante [2].

Dans la matinée du 5 février 1560, Challoner accompagné de sir Thomas Gresham est reçu en audience de congé par la gouvernante. Il présente ses lettres de rappel et en même temps les lettres de créance qui accréditent Gresham près la cour de Bruxelles. L'ancien diplomate nous apprend que la gouvernante trouva des expressions d'une touchante cordialité et que lui et son successeur se retirèrent pleins de satisfaction. Au diplomate consommé venait d'être substitué un véritable agent d'affaires, car, comme on peut le voir dans un travail que nous avons

[1] Col. of Stat. Papers, foreigns series, of the reign of Elisabeth, 1559-1560 p. 438. — Throckmorton, l'agent d'Élisabeth, chargé de surveiller les affaires de France, informe à son tour la reine (Paris, 25 octobre 1559) qu'il est question du mariage de l'une des filles de la duchesse avec le prince d'Orange.

[2] *Ibidem*.

fait sur la mission de Gresham[1], celui-ci est loin d'égaler Challoner dans les vastes détours de la diplomatie. Tout entier aux intérêts financiers, il n'a jamais su se pénétrer de ces conceptions qui embrassent, produisent, enchaînent les relations de pays à pays comme un principe supérieur tient fortement enlacés les éléments divers d'un système. Dans la suite Challoner fut appelé à un nouveau poste. Il alla au-delà des Pyrénées représenter l'Angleterre à la cour d'Espagne. Là il succéda à Chambellain. Pas plus que la correspondance de ce dernier diplomate les dépêches de Challoner, venues d'Espagne, n'offrent de mine à exploiter pour l'histoire des Pays-Bas et de ses relations avec l'Angleterre. Mais, d'un autre côté, les dépêches de cet ambassadeur dans les endroits où il s'occupe de don Carlos ont un côté intéressant pour nous et pour l'histoire générale. Elles fournissent quelques détails curieux sur la situation de ce prince infortuné qui se montre constamment préoccupé de l'idée fixe de prendre en mains les rênes du gouvernement des Pays-Bas. Les quelques coups de pinceau que Challoner lui sacrifie à divers endroits réduisent ce prince à des proportions si exiguës qu'on se rappelle involontairement le marquis de Ponsa de Schiller[2] jetant des perles à des animaux que l'écriture appelle de leur nom technologique. La fusion des intérêts, au point de vue de l'administration centrale de Madrid, était telle dans ce siècle entre la Belgique et l'Espagne, que la mission de Challoner près du roi Philippe II appa-

[1] Le don Carlos de Schiller avec tous ses défauts marche de pair avec ce que la muse antique a produit de plus beau dans la poésie dramatique ; quel dommage que cet incomparable poète ait cru devoir sacrifier à l'imagination poétique des traits que l'histoire, dans sa sévérité, doit nécessairement condamner,

raît dans l'histoire comme complémentaire de celle qu'il avait remplie à Bruxelles[1].

[1] Par exemple, en date du 11 mai 1561 *(Foreign Papers-Élisabeth)*, Challoner, après avoir écrit à la reine Élisabeth que... le roi avait l'intention de se rendre à Alcala où le prince est malade d'une blessure qu'il s'était faite à la tête, ajoute : Le dimanche 19 du mois dernier (19 avril 1562), le prince qui se livrait au jeu *(il y en a qui disent en secret qu'il poursuivait une donzelle, la fille du concierge)* tomba de quelques marches et se fit une blessure à la tête. Il eut deux accès de fièvre, ce qui obligea les médecins de lui tirer deux fois du sang.....

La faible complexion de ce prince jointe aux gestes dont il accompagne les questions qu'il pose avec gravité aussi bien que son attitude solennelle, ne donnent à son père que peu d'espérances (si je dois m'en rapporter à des hommes sages) et lui feraient craindre qu'il ne restât à son fils quelque chose de la mère de l'empereur.....

Ibidem, Foreign-Papers, p. 32. — A Alcala des bergers, des Maures, ont été employés pour guérir le prince par le moyen d'onguents, de clous trempés dans l'eau ou des charmes. On a appliqué des reliques à ses plaies. Dernièrement le cadavre de Fray Diego de Alcala, maintenant reconnu saint à cause de ses miracles, a été porté au prince *et mis toutes les nuits dans le lit à côté de lui.* (The corpse of a dead friar, now for his miracles accountend a saint, named Fray Diego de Alcala, was brought to the prince *and laid all night in bed by him.*

Si ce dernier trait n'est pas une illusion d'optique dont l'ambassadeur aura été victime, il est à coup sûr un des plus lugubres dans l'histoire du fanatisme, et, pensons-nous, ignoré des historiens.

LES RELATIONS DES PAYS-BAS

AVEC

LE PORTUGAL ET L'ESPAGNE,

D'APRÈS UN ÉCRIVAIN DU XVII[e] SIÈCLE.

NOTICE

PAR M. ÉMILE VARENBERGH,

MEMBRE CORRESPONDANT, A GAND.

« Il n'est plus permis aujourd'hui d'étudier l'histoire des nations d'une manière isolée, écrivait en 1841 feu le baron de Reiffenberg [1]; les tendances toujours croissantes vers l'unité, nous obligent à rechercher les rapports qui existent entre chaque peuple et le reste du monde. »

Ces paroles vraies pour l'histoire de tous les peuples, le sont encore bien plus pour celle de nos contrées. Tandis que dans les siècles passés, d'autres nations vivaient encore d'une existence quasi-embryonnaire, concentrant toute leur vie au dedans ou du moins dans un cercle plus étroit, les Pays-Bas, et la Flandre avant tout, marchaient à la tête de la civilisation et du commerce du monde.

Situés sur le bord de la mer, colonisés par des races

[1] REIFFENBERG, *Mémoire sur les relations entre la Belgique et la Savoie* dans les *Nouveaux Mémoires de l'Académie*, t. XIV, a° 1841.

Commissaires rapporteurs : MM. L. GALESLOOT et A. CASTERMAN.

diverses, toutes accoutumées à une vie d'aventures et de périls, leurs habitants ont continué à se sentir attirés par cet élément inconstant auxquels leurs pères s'étaient tant de fois confiés pour marcher à la recherche de nouvelles conquêtes. Ainsi ce n'est pas seulement depuis le XVI[e] siècle, époque où les relations internationales ont pris le caractère de la politique moderne, que la vie des autres peuples a influé sur le sort des Pays-Bas, mais déjà ce fait se manifesta dans tout le moyen âge, quand notre sol était l'entrepôt et le rendez-vous de l'Univers alors connu.

Depuis longtemps nous avons dirigé nos études vers les questions qui ont rapport aux relations politiques et commerciales des Pays-Bas avec les différents peuples de l'Europe, et dernièrement, dans le cours de nos recherches, nous avons eu la bonne fortune de mettre la main sur un manuscrit in-folio assez volumnieux de la bibliothèque de Gand, où nous avons trouvé certaines données historiques et statistiques que nous allons reproduire ici.

Ce manuscrit qui contient plusieurs mémoires sur l'empire d'Allemagne, l'Espagne et le Portugal est l'œuvre de François Le Blanc, numismate français qui naquit en Dauphiné et mourut à Versailles en 1698.

Le Blanc, qui possédait une fortune considérable et sentait le besoin d'une occupation suivie, se livra tout entier à l'étude des médailles, et grâce aux moyens dont il disposait parvint à former une riche collection.

Vers 1688 il accompagna le comte de Crussol en Italie, qu'il parcourut entièrement. L'érudition solide dont il fit preuve dans ses ouvrages, le fit choisir pour enseigner l'histoire aux enfants de France, mais il mourut avant d'être entré dans l'exercice de ses fonctions.

On a de lui un *Traité historique sur les monnaies de France depuis le commencement de la monarchie jusqu'à*

présent (Paris 1690). Ce volume ne contient que les monnaies des rois de France. La deuxième partie, qui traitait des monnaies des seigneurs, est restée en manuscrit. L'ouvrage de Le Blanc, appuyé sur des documents authentiques, surtout à partir du règne de Philippe-le-Bel, et sur les registres de la cour des Monnaies, contient entre autres des tables où se trouve le prix du marc d'or et d'argent année par année, le nom, le titre, la valeur et le poids des espèces. On a encore de lui : *Dissertation sur quelques monnaies de Charlemagne, Louis-le-Débonnaire, Lothaire et ses successeurs frappées à Rouen,* (Paris 1689). Cet opuscule fut joint à l'édition de l'ouvrage précédent faite à Amsterdam en 1692.

Son travail sur les monnaies des seigneurs n'était pas achevé lorsqu'il mourut en 1698.

Les mémoires historiques dont nous allons donner ici quelques extraits, avaient été composés par ordre et pour l'instruction du jeune duc de Bourgogne, Louis de France, aux frais duquel Le Blanc avait voyagé dans les différents pays sur lesquels il écrit, pour voir par lui-même, ce qu'il jugerait le plus intéressant d'en dire.

Cet ouvrage, dit le baron de St-Genois dans le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Gand, paraît avoir été composé vers 1690 et renferme des détails extrêmement intéressants.

Le Blanc commence son mémoire sur le Portugal par l'histoire d'Henri que les uns croient fils du duc de Bourgogne, Robert I, et que les historiens portugais au contraire, font descendre d'Étienne, roi de Hongrie. Ce qu'on sait de plus certain à son sujet, c'est qu'ayant rendu de grands services à Alphonse, roi de Castille, contre les infidèles, celui-ci lui donna le territoire situé entre Douro et Minho et la main de sa fille naturelle Thérèse. Henri mourut en 1112,

et ses domaines passèrent à son fils Alphonse, surnommé le Victorieux, qui, le premier, prit le titre de roi. C'est sous ce prince, qu'il est pour la première fois question d'une manière certaine des relations entre les Pays-Bas et le Portugal. Il dut au secours des croisés de pouvoir chasser les Maures et s'emparer de Lisbonne. A ce sujet, il semble que Le Blanc ignore que la flotte croisée était surtout composée de navires flamands. Il y en avait cent quatre-vingts qui, disent les chroniqueurs, à la fin de juin arrivèrent en vue de Cintra sur les côtes de Portugal. Le roi Alphonse, que les Maures pressaient de toutes parts, fut fort heureux de recevoir ce secours inespéré. « Les croisés, dit Le Blanc, assistaient d'autant plus volontiers les rois de Portugal qu'ils leur abandonnaient généralement tout le butin qui se trouvait dans les places prises. » Cette flotte était commandée par Arnould d'Arschot[1]. Le roi en reconnaissance de ce secours permit aux Flamands de s'établir dans ses États; un certain nombre resta, et un moine flamand nommé Gauthier fut fait premier évêque de St-Vincent[2].

Ce ne fut pas là, pour les Flamands, le seul résultat de leur concours. Quarante ans plus tard un autre lien devait unir le Portugal à la Flandre. Philippe d'Alsace, veuf sans enfants d'Élisabeth de Vermandois, était mécontent du du comte de Hainaut son beau-frère et son héritier, et résolut à l'instigation de Henri II, roi d'Angleterre, de contracter un second mariage.

Se rendant en Palestine en 1177, il relâcha une première fois à Lisbonne et s'y arrêta de nouveau à son retour. C'est alors que d'après la version de la chro-

[1] REIFFENBERG, cité. — BUTKENS, *Trophées de Brabant*.
[2] DE SMET, *Histoire de Belgique*. — *Faria de Souza*, t. II.

nique des comtes [1], qui diffère considérablement du récit d'autres chroniqueurs, Mathilde, veuve aussi, reçut le comte de Flandre dans son palais, et lui fit les plus grands honneurs en considération de ses exploits en Palestine et du souvenir des services rendus par ses compatriotes au roi Alphonse. Philippe, la voyant encore jeune et belle, lui proposa de l'épouser. Thérèse, elle ne s'appelait pas encore Mathilde [2], demanda trois jours pour réfléchir, et au bout de ce terme donna son consentement. Les noces furent magnifiques et durèrent trente jours. Ensuite le comte mit sur plusieurs navires toutes les richesses qu'il avait enlevées aux infidèles ; sa femme de son côté prit avec elle ses trésors et ses bijoux et s'embarqua pour sa nouvelle patrie, où elle allait faire revivre le nom de Mathilde qu'elle avait pris en se mariant, en souvenir de la fille de Baudouin V. Quant au comte, il partit à cheval avec un grand nombre de seigneurs, traversa l'Espagne et la France, et arriva sans encombre en Flandre.

Le voyage de la nouvelle comtesse ne fut pas aussi heureux ; la flotte fut pillée par des corsaires de Cherbourg, et Mathilde eut de la peine à leur échapper ; trois navires seulement furent sauvés. Philippe vengea cet outrage par la ruine de Cherbourg et la mort des coupables.

En parlant de la conquête de Silves par Sanche I, fils d'Alphonse, l'auteur de notre manuscrit oublie également que ce succès fut encore dû à des étrangers. Une flotte croisée, composée surtout de Flamands et d'Allemands et commandée par Jacques d'Avenes, aborda à Lisbonne en 1189, et Sanche résolut de tirer parti de leur présence. Ils s'emparèrent d'abord du fort d'Alvor et ensuite de la ville de Silves plus forte et mieux bâtie que Lisbonne. Après ce

[1] *Corpus Chron. Fland.*, t. I, publiés par le chanoine De Smet.
[2] D'après Raoul de Diceto, on l'appelait Béatrix.

succès, un prêtre flamand fut nommé évêque de la ville, et les croisés continuant leur route détruisirent Cadix où les Sarrasins venaient chaque année échanger leurs produits.

Un manuscrit que l'abbé Gazzera de Turin avait acheté à vil prix à Aix raconte cet événement avec de nombreux détails. M. de Reiffenberg en parle longuement dans son mémoire [1].

Le mariage de Mathilde de Portugal avec Philippe d'Alsace eut pour résultat d'unir quelques années plus tard la jeune comtesse Jeanne de Constantinople au neveu de Mathilde, Ferrand de Portugal, fils de Sanche et de Dolcis de Barcelonne. Il avait d'abord été question de faire épouser Enguerrand de Coucy à la comtesse, mais Mathilde promit au roi de France de l'or et des possessions; Aix et St-Omer devaient être le prix de la complaisance de Philippe et grâce à cette haute influence, Ferrand épousa l'héritière de la Flandre.

En 1238 Alphonse III épousa une princesse alliée à la famille des comtes; c'était Mathilde de Dammartin, comtesse de Boulogne.

Le Blanc ne parle pas de l'alliance que Philippe-le-Bon contracta en 1429 avec la fille du roi Jean, Isabelle, dont Van Eyck était allé faire le portrait. On sait qu'à l'occasion de ce mariage, il y eut à Bruges des fêtes splendides, au milieu desquelles le duc institua l'ordre célèbre de la Toison d'or [2].

Les Portugais et les Castillans interposèrent plusieurs fois leur médiation pour tâcher de régler les affaires dans notre pays et pour éviter des conflits sanglants.

Ainsi sous Robert de Béthune, l'opposition au traité

[1] *Nouveaux mémoires de l'Académie*, t. XIV cité.

[2] *Archives de Lille, chambre des comptes;* B. 1481; Dispense de mariage de Philippe-le-Bon avec Isabelle de Portugal. — Contrat de mariage.

d'iniquité fit revivre tous les dissentiments entre la Flandre et la France, et donna lieu à un long débat diplomatique. En 1317 les souverains de l'Europe voulant y mettre fin, et voyant que la réconciliation entre la Flandre et la France pouvait être dans ce moment là un gage de paix universelle, voulurent travailler à rétablir la bonne entente. Alphonse XI de Castille et Denis de Portugal, fils d'Alphonse III, de concert avec d'autres princes, chargèrent leurs ambassadeurs de négocier la paix. Mais bien que l'affaire eut été soumise en dernier ressort à l'arbitrage du pape, elle n'aboutit à une solution qu'en 1320.

En 1435 les mandataires des souverains du *monde chrétien* entr'autres ceux de Portugal et d'Espagne s'assemblèrent à Arras pour faire conclure la paix entre la France et le duc de Bourgogne. Ils s'interposèrent en 1437 quand le duc accorda le pardon aux Brugeois, et en 1452 lorsqu'il fit grâce aux Gantois après la bataille de Gavre [1]. A cet effet ils se rendirent à Gand avec les chefs des marchands de Venise, de Florence, d'Écosse, de Milan, de Gênes et de Lucques qui résidaient à Bruges.

Lors des difficultés qui surgirent après la mort de Marguerite de Bourgogne en 1477, quand les Flamands ne voulurent pas accorder la tutelle du jeune prince à Maximilien, ce fut encore un ambassadeur portugais, Édouard de Qualion, qui intervint et se rendit à la conférence de Bruxelles, invoquant les anciennes relations de la Flandre et du Portugal pour faire cesser le conflit [2].

C'est sous les ducs de Bourgogne que furent accordés les premiers priviléges aux marchands portugais trafiquant

[1] Nous publions dans les *Annales de la Société des Beaux-Arts* (1869), la joyeuse entrée de Philippe-le-Bon et d'Isabelle de Portugal en 1457, lorsqu'ils vinrent pour la première fois à Gand après la paix de Gavre.

[2] KERVYN, *Histoire de Flandre*, t. II, p. 462.

en Flandre, et c'est à cette époque que les relations commerciales avec le Portugal prirent le plus d'extension.

Les marchands du midi trafiquaient depuis longtemps en Flandre avant d'y avoir fondé des comptoirs. Les Portugais s'y établirent en 1386; ils avaient leur maison à Bruges, rue St-Jean. Segher van Male dit qu'elle fut habitée ensuite par Gilles van Vlamincpoorte. Ils occupaient encore une grande maison appartenant à Jacques Braem, auprès de celle des Écossais située à côté des Augustins, et avaient une chapelle chez les Dominicains.

Bruges était alors la grande place de commerce; Gand et Ypres étaient les centres industriels. Ceux des Algarves y vinrent l'année suivante, ceux de Catalogne s'y établirent en 1389, ceux d'Aragon en 1401. Sanderus se trompe à ce sujet quand il fixe leur arrivée en 1415. Vers la même époque, ils obtinrent une sépulture spéciale dans l'église des Carmes. Ils y placèrent une dalle en marbre ornée d'une inscription et des armes d'Aragon.

Le premier traité avec l'Espagne date de 1348, avec le Portugal de 1386, avec les Algarves de 1387, avec la Catalogne de 1387.

En 1386, le nouveau duc de Bourgogne, Philippe-le-Hardi, accorda aux habitants et marchands du Portugal et des Algarves l'autorisation de descendre et de résider en Flandre avec leurs familles et leurs valets, d'y acheter et d'y vendre ainsi que d'aller de là en Angleterre sans risque d'être inquiétés en aucune façon; ce privilége était valable pour un an[1]; il fut renouvelé l'année suivante pour un temps indéterminé[2].

En 1411 Jean-Sans-Peur accorda aux Portugais tout un ensemble de priviléges consignés dans une charte datée de

[1] *Archives communales de Bruges.* — *Oude Witten Boek*, fol. 23 v°; voir la pièce plus loin.

[2] Id. *Oude Witten Boek*, f. 24; voir la pièce plus loin.

Gand le 16 décembre. Le duc y dit qu'il prend les Portugais sous sa protection ; il déclare que les marchands portugais résidant à Bruges seront commis pour juger les différends entre gens de leur nation, que leurs marchandises seront pesées avec exactitude de façon qu'ils ne soient nullement lésés, qu'ils seront comme les Espagnols exempts du droit à payer à Damme sur chaque mille pesant. Le duc règle aussi le droit d'épave, et ne veut pas qu'il soit applicable aux Portugais ; si un navire de cette nation périt et que les biens sont sauvés en tout ou en partie, ceux-ci doivent être rendus à leur propriétaire, moyennant récompense convenable ; il décrète que les Portugais auront le droit d'opérer le sauvetage de leurs marchandises en toute sécurité ; qu'une fois qu'ils auront acquitté le tonlieu de Bruges, ils ne seront plus inquiétés, et leurs marchandises après avoir été examinées pourront être vendues comme par le passé ; qu'ils pourront à toute heure du jour et de la nuit aller et venir de leurs vaisseaux en ville et conserver leurs armes : qu'ils pourront en tout temps défaire leurs ballots, charger et décharger de nuit et de jour, les dimanches et les fêtes ; et pourront également en tout temps travailler à la réparation de leurs navires. Que si un navire sort du port de l'Écluse avec une partie de son chargement et y rentre avec un chargement plus complet, il ne paiera de tonlieu que pour le supplément ; qu'on ne pourra exiger des Portugais rien au-delà des droits accoutumés, qu'ils pourront acheter tout ce qui est nécessaire au gréement de leurs navires ; que les pilotes flamands, qui en pilotant un navire portugais lui auraient causé quelque dommage, seront obligés de réparer celui-ci. Que si les vaisseaux Portugais se trouvaient dans l'impossibilité de passer à cause de la marée, leurs équipages auraient le droit de transborder les marchandises en payant selon la coutume. Que les Portugais ne seront pas

obligés d'emmagasiner les vins qu'ils apportent, mais pourront les vendre sur le quai. Que le lest qu'ils seront obligés de prendre ne devra pas être payé plus de quatre deniers de Flandre par bateau. Si quelqu'un tue ou blesse un Portugais, il sera puni selon les lois du pays, du bannissement ou de l'amende. Si un Flamand se trouve débiteur d'un Portugais il devra s'acquitter avec la même exactitude qu'envers un bourgeois. La ville de Bruges est responsable du délit de ses changeurs vis-à-vis des Portugais, et les marchands portugais sont solidairement responsables des méfaits de leurs compatriotes [1].

Le 4 février 1462, le duc accorda aux Portugais de transporter et de conserver leur vin dans leurs hôtels, moyennant un droit de 15 sous par tonneau, pourvu que ce vin ne serve qu'à leur propre usage [2].

Ces étrangers jouissaient encore d'un autre privilége : dans les cérémonies publiques, leurs députations avaient le pas sur celles des marchands du pays.

Les relations avec le Midi valaient bien, du reste, la peine que nos princes les favorisassent. Les Portugais et les Espagnols nous apportaient les pierres précieuses de l'Orient, les épices de toutes sortes, le vin de Malvoisie, des joyaux, des perles, des olives, des dattes, des oranges, des raisins, des amandes; ils venaient chercher dans nos contrées les forts chevaux du pays, les gros bœufs de nos paturages, le fromage, le beurre, la morue et les autres poissons du Nord, les draps, les tapis, nos autres tissus et les tableaux de nos maîtres. Quant aux vins, à cette époque ceux de Portugal et d'Espagne n'étaient pas encore aussi

[1] *Archives communales de Bruges. Oude witten boek*, f. 69. — Voir la pièce plus loin.

[2] *Id., Nieuwe groeneboek, ongecotteerd*, f. 138. — Voir la pièce plus loin.

bons qu'aujourd'hui, nos contrées s'approvisionnaient surtout en France et sur le Rhin. Les Espagnols et les Portugais nous livraient aussi beaucoup de laines; au XVIe siècle, à l'époque où écrivait Meyer, les laines de ces pays avaient presqu'entièrement remplacé dans le tissage celles de provenance anglaise, dont on s'était servi au moyen âge. Ce fut surtout depuis l'établissement des Espagnols à Bruges que ce commerce prit le plus d'extension. L'industrie drapière, cependant, avait fort diminué en Flandre, et la consommation des laines était loin d'être aussi considérable que dans les siècles précédents. Les drapiers d'Ypres [1] s'étaient même plaints à Philippe-le-Bon en 1445 que les Anglais livraient en Flandre les draps au prix auxquels les Flamands étaient obligés de payer la matière brute.

Comme Bruges était souvent en révolte pendant le XIVe siècle, beaucoup de négociants étrangers allèrent s'établir à Middelbourg en Zélande. C'est de cette époque, dit Boxhorn, que date le grand développement de cette ville. Dès 1390 les plus riches marchands de l'Europe s'y rendaient déjà; les comtes de Zélande les favorisèrent par de nombreux priviléges, ceux de Portugal et d'Espagne y allaient déjà dès 1390 et s'y établirent bientôt [2].

Revenons à l'ouvrage de François le Blanc. Dans son second livre, il raconte les découvertes et les conquêtes des Portugais en Afrique, en Asie et en Amérique pendant les règnes de Jean I, d'Édouard, d'Alphonse V, de Jean II, d'Alphonse VI, d'Émmanuel et de Jean III. La conquête de la côte occidentale d'Afrique, et la découverte de la

[1] *Archives de la ville d'Ypres.* Inventaire imprimé.
[2] VERHOEVEN. *Mémoire couronné,* dans la collection ancienne, a° 1779.

nouvelle route des Indes par le Cap de Bonne-Espérance prennent le plus de place dans cette enumération.

Il dit entre autres qu'Alphonse V afferma le commerce des côtes de Guinée à un marchand de Lisbonne pour cent piastres par an, à charge de découvrir pendant les cinq premières années cinq cents lieues de côtes.

Le troisième livre contient le récit des expéditions de don Sébastien en Afrique, la perte de la bataille d'Alcazar, et la mort du roi, le règne du cardinal Henri son oncle, les prétentions des divers princes à la couronne, et la conquête du Portugal par Philippe II.

Les livres quatre et cinq ayant plus directement rapport aux relations des Pays-Bas avec le Portugal, nous allons les reproduire.

LIVRE QUATRIÈME

CONTENANT LES PERTES QUE LES PORTUGAIS FIRENT DANS LES INDES-ORIENTALES, SUR LES COSTES D'AFRIQUE ET DANS LE BRÉSIL JUSQU'A L'ANNÉE MIL-SIX-CENT QUARANTE QU'ILS SECOUÈRENT LE JOUG DES CASTILLANS.

Depuis que la couronne de Portugal fut unie à la Castille en mil cinq cent quatre vingt, elle déclina dans la suite considérablement de sa grandeur et perdit peu-à-peu les conquestes pour la plus part qu'elles avoit faites dans le Brésil sur les costes d'Afrique et sur celles d'Asie.

Philippe II étoit en guerre contre les Hollandois depuis plusieurs années, sans que les grandes forces qu'il employoit sur eux eussent pu mettre à la raison ce petit nombre de sujets, dont le commerce faisoit le principal soutien.

Il crut qu'étant maître du Portugal, il en viendroit aisément à bout, en leur interdisant le commerce de Lisbonne, qui leur étoit d'une grande utilité, par ce qu'ils y prenoient leurs épiceries, et les autres marchandises des Indes, qu'ils distribuoient ensuite dans tout le Nord avec un gain considérable.

Philippe II se méprit étrangement, car bien loin de ruiner le commerce des Hollandois, ainsi qu'il se l'étoit figuré, sa deffence ne servit qu'à l'augmenter, et il fournit par là à cette nouvelle république des moyens qui l'élevèrent à une grandeur qui fut fatale à l'Espagne et qui sappa les fondements de cette monarchie, la plus vaste dont on

ait jamais ouï parler, après qu'elle eut fait la conqueste du Portugal, et des États qui dépendoient de cette couronne.

Comme l'interdiction du commerce du Portugal réduisoit quantité de marchands et de matelots hollandois à ne savoir que faire, les plus hardis et les plus impatients résolurent d'aller eux-mêmes chercher dans les Indes les marchandises qu'ils avoient accoustumé de prendre à Lisbonne. Cette entreprise estoit pleine de difficultez qui parurent d'abord insurmontables et qui refroidirent pour un temps l'ardeur des plus empressés.

Leurs matelots ne connoissoient point la navigation de ces vastes mers du midi et de l'orient, car jusque là ils n'avoient pas passé au-delà du détroit de Gibraltar.

Les ports, les rades, le génie, les langues et le commerce des Indiens n'étoient alors connus que des seuls Portugais et quant tous ces obstacles auroient été levez, il en restoit qui paraissoient insurmontables.

Les Portugais étoient maîtres des principales places et des principaux ports des Indes, aussi bien que de ceux des costes d'Afrique; leurs flottes nombreuses et puissantes naviguoient incessamment sur ces mers; en sorte qu'il n'y avoit guère d'apparence que les vaisseaux marchands qu'on enverroit aux Indes pussent éviter leur rencontre et se garantir d'en être pris.

Toutes ces difficultés ne furent pas capables d'arrester ceux qui croyoient faire des gains immenses dans le riche commerce des Indes [1].

Quelques marchands d'Amsterdam et de Zélande équipèrent quatre vaisseaux qui partirent de Texel au commencement du mois d'Avril de l'an mil cinq cent quatre

[1] Consulter à ce sujet : Bor, Valentin, Raynal, Vander Chys, *Nederlandsche Byekorf*, *Histoire des Provinces Unies* par D. et S., Basnage, etc.

vingt quinze. Ils arrivèrent le douze de juin à l'île de Sumatra et furent de retour au mois d'aoust mil cinq cents quatre vingt dix sept, ayant employé vingt neuf mois dans ce voyage.

Quoique cette première tentative n'eût donné aucun profit à ceux qui avoient envoyé ces quatre vaisseaux, divers autres marchands ne laissèrent pas d'entreprendre la même chose, dans l'espérance que puisque ce premier voyage avoit été exempt de pertes, les autres pourroient donner des profits considérables, si on y envoyoit un plus grand nombre de navires, qui, profitant des découvertes des premiers, pussent surmonter plus facilement les obstacles qu'ils avoient rencontrés.

Les Portugais ne pouvant souffrir que personne autre qu'eux trafiquât dans les Indes, mirent tout en usage pour traverser le commerce des Hollandois; ils les firent passer autant qu'ils purent auprès des Indiens pour un amas de pirates, et sous ce prétexte ils ne faisoient point de quartier à ceux qui tomboient entre leurs mains.

Ils tentèrent même de les faire périr en divers endroits, mais particulièrement à Bantam, capitale de l'isle de Java, où ils donnèrent des largesses au peuple, afin que sous une apparence d'amitié, ils égorgeassent et pillassent les Hollandois.

Ils employèrent souvent dans la suite les mêmes artifices pour les faire périr; les calomnies, dont ils les noircissoient continuellement, furent longtemps de fâcheux obstacles à l'établissement de leur commerce dans les Indes.

Le temps et la discipline dissipèrent ces impressions, et lorsque les Hollandois furent instruits des langues de ces peuples, ils surent leur persuader que leur dessein n'étoit point de les tyraniser, ainsi que faisoient les Portugais, et qu'ils n'étaient venus de si loin que pour trafiquer avec

eux suivant le droit des gens et avec toute sorte de bonne foy.

La conduite des premiers Hollandois qui furent aux Indes ne contribua pas peu à effacer les sinistres impressions que les Portugais avoient voulu donner d'eux; ils avoient ordre de se défendre seulement lorsqu'ils seroient attaquez, de sorte qu'ayant rencontré divers navires Portugais richement chargez dont la conquête étoit facile, il ne voulurent point y toucher.

Tous ces ménagements ne purent adoucir les Portugais, qui ne pouvoient souffrir qu'aucun Européen trafiquât dans les Indes, et les Hollandois furent obligés de maintenir leur commerce par la voie des armes.

Les Hollandois ne naviguèrent pas seulement aux Indes, ils allèrent aussi en Guinée, au Brésil, aux isles du Cap Vert et dans celles de l'Amérique [1].

Cela se faisoit avec tant de ménagement et d'emplissement

[1] On sait qu'Henri IV eut en 1605 le projet de fonder une compagnie des Indes à l'imitation de la compagnie Hollandaise. La correspondance de l'envoyé français Buzanval en parle longuement, et un ouvrage récemment paru en Hollande, *Gedenkstukken van Oldenbarneveld*, publié par M. Van Deventer chez M. Nijhoff à La Haye, donne de nouveaux éclaircissements à ce sujet. Ce projet qui comprenait une alliance commerciale avec les Provinces-Unies échoua. Nous trouvons dans le 3e volume de l'ouvrage cité, les pièces suivantes qui y ont rapport : *Mémoire d'Aerssen à Henri IV pour le détourner du projet de fonder en France une compagnie des Indes, et décliner la coopération des États.*

Lettre d'Henri IV à Oldenbarneveld dans laquelle il demande que les États permettent d'équiper dans leurs ports des vaisseaux pour entreprendre la navigation des Indes-Orientales.

Réponse des États à la lettre d'Henri IV (la minute est d'Oldenbarnevelt). Il y est dit que l'exécution de ce projet entraînerait la ruine de la compagnie des Ost-Indes, et que, si le roi était bien conseillé, il y renoncerait.

En 1606 fut conçu en Hollande, pour la première fois, le projet de la formation d'une compagnie des Indes-Occidentales; il y eut à ce sujet quelques négociations avec la France. Le tome III des *Gedenkstukken* donne plusieurs correspondances qui se rattachent à cette question.

de leur part, que les Espagnols songèrent sérieusement à contrarier le commerce de ces pays, qui était la source des revenus du roi, et de celui de ses sujets.

On voyait tous les jours en Hollande de nouvelles compagnies de marchands excités par le gain du commerce des Indiens, y envoyer des vaisseaux pour y trafiquer, et qui abordoient chez les princes et chez les peuples ennemis des Portugais. Ceux-ci voyant le danger où étoit le trafic des Indes Orientales, prièrent Philippe II d'équiper une flotte qui ne servit qu'à sa défense; ce qui leur fut accordé.

Cette flotte étoit composée de plusieurs galions et de vingt autres moindres navires, elle étoit montée de huit cents soldats portugais et de plus de quinze cents Indiens, sans compter les gens de marine.

Hurtado [1] qui la commandoit avoit ordre de chasser les Hollandois des Indes et de châtier sévèrement les rois et les peuples qui avoient trafiqué avec eux.

Il commença le vingt-quatrième décembre mil six cent un, par l'attaque de la ville de Bantam dont il avait juré la ruine; mais cinq navires hollandais montés d'environ trois cents hommes, commandés par Olivier Herman, firent échouer son dessin [2].

Le seul vaisseau amiral des Portugais, tant pour sa

[1] Andrea Furtado Mendoça envoyé par le gouverneur vice-roi Ayres de Saldagne. DELA CLÈDE, t. VI, p. 270.

[2] « Wat macht te water teghen groote welgemande ende ghemonteerde schepen, de Portugesen te weghe connen brenghen, is ten deele ghebleecken: eerst aen de rencontre van de vyf schepen van de admirael Wolphert Hermanssen, anno 1601 mette henluyden overtaekelde vloot van Galioenen, Galeyen, ende fusten van den generael Andrea Furtado, soo voor de stadt Bantam, als daer naer onder de Moluckse eylanden : welcke portugesche vloot naer merckelycke gheledene schade haer solveerde met vluchtich t'ontseylen etc. « *Discours by forme van Remonstrantie vervattende de nootsaekelyckheyd van de Oost-Indische navigatie*, etc. Opuscule rare imprimé en 1608 sans nom de ville ni d'imprimeur.

grandeur que pour le nombre de ses hommes surpassait toute l'escadre hollandaise, qui nonobstant cette grande inégalité se résolut de les combattre.

L'artillerie des Hollandois et l'adresse avec laquelle il manioient leurs vaisseaux, fatigua tellement la flotte ennemie, pendant quelques jours, qu'elle fut obligée de se retirer, après avoir vu perdre deux de ses vaisseaux et couler quelques autres à fond.

Les Portugais enragés de ce mauvais succès, prirent la route d'Amboine, où ils saccagèrent le bourg d'Isone [1], et tous les autres lieux qui commerçoient avec les Hollandois, remplissant le pays de carnage et d'incendies, ne pardonnant par même aux arbres aromatiques qu'ils ruinèrent.

Vers l'an 1602 les affaires des Portugais empirèrent beaucoup dans les Indes, les Hollandois ayant mis toutes leurs diverses compagnies de négociants qui y trafiquoint, en une seule, afin que par le moyen de toutes ces forces réunies, elle fut plus en état non seulement de se défendre contre les Portugais, mais même de les attaquer.

Les États-Généraux voyant que tous les ménagements qu'on avoit eus pour les Portugais n'avoient pu les obliger à laisser trafiquer paisiblement leurs sujets dans les Indes, résolurent qu'on ne se tiendroit plus sur la défensive : mais qu'on les attaqueroit à force ouverte.

Pour cela la compagnie fit partir sur la fin de mil six cent trois, une flotte de douze vaisseaux sous le commandement de l'amiral Vander Haghe [2].

[1] Itton.

[2] Sur les voyages de Vander Haghe et ses conquêtes, voir *Discours by forme, etc.* dont voici le titre en entier : Discours by forme van Remonstrantie : vervatende de noodsaekelickheyd van de Oost Indische navigatie by middel van de welcke, de vrye Nederlansche provintien, apparent zyn te gheraeken totte hooghste prosperiteyt, int stuck vande alder ryck en de costelyckste

Les Portugais avoient mis si bon ordre à la sûreté de Goa et de toutes les places qu'ils avoient sur cette coste que l'amiral hollandois n'y put rien exécuter. Mais la fortune luy fut plus favorable à l'îlle d'Amboine où il arriva au commencement de l'an mil six cent cinq.

Les Portugais y avoient une forteresse considérable où il y avoit trente canons de bronze, une garnison de six cents hommes et toutes les munitions nécessaires.

Mais le gouverneur manquant de courage et de résolution, la rendit lâchement sans s'être presque défendu. Ce fut la première place que les Hollandois enlevèrent aux Portugais.

Les habitants furent fort aises de les en voir chassés à cause qu'ils les avoient traités fort rigoureusement surtout depuis qu'ils commencèrent à trafiquer avec les Hollandois. La fierté et la cruauté dont les Portugais usèrent envers les Indiens, contribua pour le moins autant à ruiner leurs affaires que les forces des Hollandois.

Après la prise d'Amboine une partie de la flotte hollandoise alla aux îles Molluques, où avec le secours du petit roi de Ternate, ennemy mortel des Portugais, elle leur enleva malgré une forte résistance la forteresse qu'ils avaient dans l'île de Tidor [1].

waren van de gheheele werelt. Maer uyt consequentelyck sal volghen dat de voorschreven vrye Nederlandsche republieke t'allen tyden so sal wesen ghequalificeert int stuck van de equipagie ter zee soo om de Caep als deur de straet van Magallaen, dat sy sich van gheen uytheensche macht lichtelyck aenghevochten te worden, sullen hebben te vreesen. Maer ter contrarie (met Gods hulpe) om hare inlandsche ende nae burighe bondghenoten saeken goede orde ghesteld hebbende, inde uiterste deelen ende by d'alder ryckste ende verre ghesetene groote Potentaten van de werelt niet alleen bekent, maer oock lieftael, wel bemint, ende van vele der zelver, seer gheacht, ende ontsien sullen wesen etc. Ghedruckt anno 1608.

[1] Le feu prit aux poudres et fit sauter une partie de la citadelle avec ceux qui la défendaient; ceux qui échappèrent à cet accident n'ayant plus de quoi se défendre se rendirent. Les Hollandais leur fournirent des vaisseaux pour s'en

Ces deux conquêtes furent fort sensibles aux Portugais ; car elles leur otoient le commerce des clous de girofle qui croissent dans ces îles.

En mil six cent six, les Portugais furent assiégés dans Malacca par les Hollandois ; mais ils se défendirent si bien qu'après quatre mois de siége, leurs ennemis furent obligés de le convertir en blocus.

Comme cette place étoit une des plus importantes que les Portugais eussent dans les Indes, Alfonse de Castro, vice-roi, ne manqua pas d'aller à son secours ; sa flotte étoit composée de quatorze galions, de quatre ramberges et de seize autres moindres vaisseaux : elle portoit trois mil sept cens Portugais ou Européens avec un grand nombre presque pareil d'Indiens qui servoient les autres.

Ce vice-roi avoit ordre de porter la guerre dans tous les pays où les Hollandois avoient accoutumé de trafiquer comme à Achem, à Thor, à Pahamos, à Patane, à Bantam, à Amboine, etc.

Quand les Portugais furent arrivés proche d'Achem, ils traitèrent le roi comme s'ils l'eussent déjà vaincu. Ils lui ordonnèrent de payer les frais de leur flotte, et de souffrir qu'on bâtit une citadelle dans sa ville.

Ce prince se moqua de leurs menaces, s'assurant sur ses troupes, suivant les avis que les Hollandois lui en avoient donné ; en effet les Portugais les attaquèrent inutilement.

Alfonse de Castro abandonna cette entreprise, alla au secours de Malacca et obligea les Hollandois d'enlever le blocus.[1]

aller à l'île de Manille où commandait don Pedro d'Acugna, à qui le roi catholique avait envoyé des ordres pour qu'il se joignit à Furtado pour faire la guerre aux Hollandais. DE LA CLÈDE, t. VI, p. 279.

[1] Confrontez la brochure : *Breeder verhael ende klare beschryvinge van t'ghene den admirael Cornelis Matelief de Jonghe in de Oost Indien voor de*

Les deux flottes hollandoises et portugaises se battirent rudement et on y perdit des vaisseaux de part et d'autre.

Dans la suite celle de Matelief ayant refusé de combattre une seconde fois, il se retira dans le pays de Thor, où il prit soin avec les rois de cette contrée d'en fortifier la ville capitale contre les incursions des Portugais.

Il y avoit séjourné environ deux mois, lorsqu'il apprit que les Portugais avoient divisé leur armée navale en deux.

Ayant sceu persuader ses matelots de combattre, il alla attaquer la flotte ennemie, qui étoit à l'ancre dans la forteresse de Malacca.

Il prit et coula à fond divers vaisseaux, et les Portugais mirent eux mêmes le feux aux autres, qui après être échappés du combat s'étoient retirés sur le bord du rivage.

Les Portugais voyant que la force ne pouvoit plus chasser les Hollandois des Indes, qu'au contraire il s'y établissoient tous les jours de plus en plus ne cessoient de presser le roi d'Espagne de faire la paix avec eux.

Il est certain que les progrès que les Hollandois faisoient dans les Indes-Orientales furent une des principales causes qui portoient Philippe II à faire les premières démarches pour la paix.

Il espéroit qu'en offrant aux Hollandois de traiter avec eux comme avec des peuples libres, et sur lesquels il ne prétendoit rien, il pourroit les obliger à abandonner le commerce des Indes ; mais ce prince se trompa, car les Hollandois ne voulurent jamais à quelque prix que ce fut

stadt Malacca, ende int belegh der zelver wedervaren is : als ooc den vreesselycken strydt te zee tusschen den admirael voorsch. ende de Portugysen, ende andere gheschiedenissen meer. Overgeschreven by eenen der commisen in de vlote. Opuscule rare portant la mention : *tot Rotterdam by Jan Jansse. Anno 1608.* Cette pièce intéressante et curieuse mériterait d'être réimprimée.

abandonner cet important commerce, aimant mieux continuer la guerre que d'acheter la paix à ce prix; de sorte que le roi d'Espagne fut obligé de consentir que les Hollandois trafiqueroient dans toutes les Indes, excepté dans les États qui lui apartenoient, pendant les douze années que devoit durer la trève, qui fut conclue le neuvième avril mil six cent neuf.

Les Espagnols qui avoient remporté quelques avantages dans les Indes sur les Hollandois, en avaient le courage tellement enflé, que lorsqu'on leur apporta la nouvelle de la trève, ils prétendirent qu'elle n'étoit que pour l'Europe, et qu'ils n'étoient pas obligé de l'observer dans les Indes.

Une de leurs principales envies étoit de se rendre entièrement maîtres des Molluques, et d'en chasser les Hollandois, tant pour ne point perdre le commerce des clous de girofle que pour entretenir la navigation et le trafic entre les Indes-Occidentales et les Indes-Orientales par le moyen des îles Philippines qui font un grand commerce avec les Chinois.

De sorte que les Molluques étoient considérées comme la clef du passage de l'orient à l'occident et sembloient joindre la nouvelle Espagne aux Indes-Orientales en faveur des Espagnols.

Ils s'étoient assemblés, comme j'ai déjà dit, aux îles Philippines et ensuite étoient venus enlever l'île de Tidor aux Hollandois : de là ils vinrent pour les chasser de l'île de Ternate.

Les peuples de l'île de Banda, fâchés de ce qui les Hollandois avoient bâti sans leur consentement une citadelle qui commandoit à toute l'île, se soulevèrent pareillement contre eux.

Ces nouvelles étant venues aux Hollandois, les États

firent équiper en diligence une flotte de treize vaisseaux qu'ils firent partir sur la fin de mil six cent dix.

Ils envoyèrent encore des troupes aux Indes-Orientales sur trois ou quatre flottes différentes qui portèrent aussi en argent la valeur de deux millions huit cent mille florins pour payer les soldats et pour fortifier les places.

Ces secours envoyés à propos arrêtèrent non seulement les progrès des Espagnols mais leur enlevèrent l'île de Ternate.

La trève entre le roi d'Espagne et les Hollandois expira en mil six cent vingt et un. Elle avoit été assez mal observée dans les Indes-Orientales, comme je l'ai foit voir, et quoique les Portugois se fussent promis de chasser les Hollandois des Moluques, tout ce qu'ils purent faire fut de les empêcher de se saisir de l'île de Tidor.

Le renouvellement de la guerre entre les Espagnols et les Hollandois suscita un nouvel ennemi aux Portugais, en la compagnie hollandoise des Indes-Occidentales formée d'abord après l'expiration de la trève.

Par la concession des États elles pouvoit commercer et faire des conquêtes dans toute l'Amérique et sur les côtes occidentales d'Afrique, en sorte que les Portugais se virent attaqués dans le Brésil, et dans la Guinée, cela fut cause que leur défense fut beaucoup plus faible qu'elle n'auroit été dans les Indes-Orientales, où ils perdirent entre autres, depuis mil cinq cent quatre vingt un jusques mil six cent quarante un, la ville d'Ormus et celle de Malacca, deux des plus importantes places qu'ils eussent dant l'Orient.

La première fut prise en mil six cent vingt deux par le roi de Perse, aidé des Anglois, et la seconde par les Hollandois en mil six cent quarante.

Les pertes que les Portugais firent dans le Brésil et sur les côtes d'Afrique, ne furent pas moins considérables.

La nouvele compagnie des Indes-Occidentales équipa deux flotes ; la premiere qui étoit composée de neuf grands vaisseaux, montés de neuf mile soldats et de quinze cents matelots, sous la conduite de l'amiral Wilekens, partit sur la fin de mil six cent vingt trois et arriva sur la côte du Brésil au mois de mai suivant, ayant été obligée de séjourner longtems au Cap-Vert. La seconde flote, qui étoit composée de douze navires, sous le commandement de Jacques l'Hermite, étoit destinée pour aler porter la guerre au Pérou et tâcher d'enlever les mines d'or et d'argent aux Espagnols [2].

Je ne dirai rien de ce que cele-ci exécuta non plus que ce que firent les autres, que la compagnie envoya contre les Espagnols ; je m'attacherai seulement à marquer ce que l'on fit contre les Portugais, réservant de parler du reste lorsque je traiterai les afaires générales de cette compagnie.

La flote de Wilekens, qui avoit été destinée pour chasser les Portugais du Brésil, commença ses expéditions par la vile de San Salvador.

La baie de Tous les Saints a environ six lieues de circuit, elle donne le nom à la principale capitainie du Brésil. San Salvador en est la capitale et le siége du vice-roi.

Les Hollandois, ayant attaqué cette vile, s'emparerent d'une baterie de dix pièces de canon fortifiée sur un roc.

La nuit suivante les habitans, croyant l'armée des Hollandois trois fois plus forte qu'ele n'étoit, abandonnerent la vile.

[1] [illegible] vaisseaux [illegible] mille [illegible]

[2] Les Hollandois avoient [illegible] Portugais du Brésil [illegible] Pérou [illegible] Wilekens [illegible] l'Hermite [illegible]
De Laet [illegible] 521.

Les Hollandois prirent ensuite trois forts qui étoient autour de cette place.

Les garnisons qui étoient dedans, quoique capables de tenir longtemps, aimèrent mieux de se rendre, se contentant qu'on leur laissat la vie et la liberté de se retirer [1].

Après qu'on eut mis à part toutes les marchandises qui étoient dans San Salvador, pour la compagnie des Indes Occidentales, cette ville fut donnée en pillage aux soldats.

Le vice-roy Diego Hurtado de Mendoza, son fils l'évêque et quelques autres gens de marque furent envoyés prisonniers en Hollande.

Le roi d'Espagne connaissant l'importance de la perte de San Salvador, n'oublia rien pour la reprendre. Il fit partir de Cadix et de Lisbonne, au mois de janvier mil six cent vingt cinq, trois armées différentes pour cette expédition, la première sous la conduite de Frédéric de Tolède, capitaine général de la mer Océane et du royaume de Portugal ; la seconde sous celle de Jean Faxardo, général des troupes du détroit de Gibralter, et la troisième sous celle d'Emmanuel de Menezer, général de l'armée particulière du Portugal.

Ces trois flottes s'étant jointes du Cap vert, où elles avoient leur rendez-vous, n'en firent qu'une qui se trouva composée de trente et un galion, de vingt deux navires, de quinze caravelles et trois tartanes, de quatre pinasses et de beaucoup d'autres petits bâtiments, le tout chargé de douze mille hommes, tant soldats que matelots.

Elle parut la veille de Pâques à la vue de San Salvador,

[1] Van Dort qui devint gouverneur de la place prit huit vaisseaux aux Espagnols. Il fit ôter le pavillon hollandais aux vaisseaux de la compagnie qui étaient dans le port, et prendre celui d'Espagne. Tous ceux qui abordèrent, trompés par cet artifice tombèrent en la possession des Hollandais. DE LA CLÈDE. t. VI. p. 531.

et Frédéric de Tolède mit pied à terre avec tout son monde le premier avril.

La ville ne manquoit de rien pour une longue défense ; on en avoit fait augmenter les fortifications ; il y avoit une garnison de deux mille deux cents Hollandois ; elle étoit munie de beaucoup d'artillerie et de dix-sept vaisseaux de guerre, et trois brûlots qui défendoient son port.

Cependant les assiégés voyant que les ennemis avoient poussé la tranchée jusques sur le bord du fossé de la place, que plusieurs de leurs canons étoient démontés, six de leurs vaisseaux coulés à fond, les autres mis hors de service, et qu'il n'y avoit aucune espérance de secours, se mutinèrent contre leurs officiers et obligèrent leur gouverneur de rendre la ville aux Espagnols le premier mai, un an après qu'ils s'en étoient rendus maîtres.

Ils sortirent au nombre de dix neuf cents hommes, sans équipages et sans aucune marque d'honneur que l'on a accoutumé à donner à ceux qui ont fait leur devoir.

Les Hollandois qui un an auparavant avoient été la terreur des Portugais, des Espagnols et des Brésiliens, succombèrent à la douceur du climat, et devinrent aussi efféminés qu'ils avaient parus braves à leur arrivée.

La compagnie hollandaise des Indes Occidentales ne se rebutant point de cette première disgrâce, renvoya en mil six cent vingt neuf une seconde flotte au Brésil, composée de vingt sept navires bien équipés, sous la conduite de l'amiral Henry Lonck. Il fut joint en chemin par d'autres escadres, en sorte qu'étant arrivée sur les côtes du Brésil, l'armée se trouva de cinquante six gros vaisseaux.

Elle s'avança au mois de février mil six cent trente vers le Fernambouc, la plus grande des capitanies du Brésil, et la plus abondante en sucre. Olinde, qui en étoit la capitale, fut assiégée et prise dès la fin de février, ainsi

que ses trois forts qui capitulèrent quelque temps après.

Ils se saisirent aussi du récif, qui étoit au midi de la ville sur la pointe d'une langue de terre où étoit le fort St-George.

Les Hollandois, voulant profiter de l'épouvante qu'ils avoient répandue dans ce pays, s'emparèrent de l'isle d'Antonio Vaz, et passèrent jusques au cap de St-Augustin, de sorte qu'en très-peu de temps ils se virent maîtres de toute la capitanie de Fernambouc.

Les Espagnols préparèrent une nouvelle flotte pour chasser une seconde fois les Hollandois du Brésil : mais la peste et les maladies diminuèrent si fort les soldats et les matelots que Doquendo qui la commandoit la mena à la baie de Tous les Saints, songeant plus à défendre San Salvador qu'à attaquer Olinde.

Enfin la fortune continuant de persécuter les Portugais, ils se trouvèrent dépouillez en mil six cent trente-six de quatre capitanies ou provinces du Brésil, scavoir de celle de Fernambouc, de Tamaracas, de Paraïbo et de Rio-Grande.

Les Hollandois pour conserver ces conquestes, et pour en faire de nouvelles, envoyèrent au Brésil le comte Maurice de Nassau; il partit avec une flotte de trente un vaisseaux montez de deux mil sept cent soldats choisis, et il arriva au Brésil au commencement de mil six cent trente-sept [1].

Il prit cette année sur les Portugais Portacalvo, la citadelle appelée Ponaçaou et ensuite la ville d'Openeda.

Il envoya une flotte de neuf vaisseaux montée de douze cents soldats, sous la conduite du colonel Jean Coine, qui

[1] Maurice de Nassau partit du Texel le 25 octobre 1636; il arriva au Brésil le 23 janvier 1637.

alla prendre la forteresse de St-George de la Mine, sur les côtes d'Afrique.

Enfin, en mil six cent trente huit, il se rendit maître de la capitanie de Siara.

L'année suivante les Espagnols firent un effort considérable pour chasser les Hollandois du Brésil. Ils y envoyèrent sous le commandement de Fernand Mascarenbas [1] une flotte de quarante six vaisseaux de guerre, parmi lesquels il y avoit 26 galions.

Lorsqu'elle eut joint les forces du Brésil, elle se trouva composée de quatre-vingt treize vaisseaux chargés de toute sorte de munitions nécessaires, montée de plus de douze mille combattants.

Au commencement de mil six cent quarante, elle recontra celle de Hollande qui l'attendoit à quatre lieues du port d'Olinde.

Quoiqu'elle ne fut que de quarante un vaisseaux de différentes grandeurs, la flotte portugaise en fut extraordinairement maltraitée en quatre combats consécutifs. La faim et les maladies achevèrent de la détruire [2].

[1] Fernand Mascaregnas, comte de la Torre.

[2] On était convaincu en Portugal que cette flotte aurait chassé les Hollandais dont les forces étaient diminuées et qui étaient dépourvus de munitions. Mais la peste se mit dans la flotte portugaise et fit périr trois mille soldats. Mascaregnas ne se découragea pas; il ramassa tous les soldats du Brésil, environ trois mille, et tous les vaisseaux qu'il trouva, et au commencement de janvier 1640, il se vit alors à la tête d'une flotte de 93 voiles. — Une partie de la flotte hollandaise arriva devant Moura sur les côtes de Guinée le 27 juillet 1639; elle y attendit pendant vingt-neuf jours la flotte de Nicolas Van Iperen, général de la Guinée pour la compagnie des Indes-Occidentales. Les nègres firent une vigoureuse résistance, mais ils eurent le dessous. Les Portugais furent taillés en pièces. La place était bien pourvue, mais le gouverneur fut saisi d'épouvante à la vue de ces premières pertes et capitula au bout de 7 jours. — Les Hollandais s'étaient emparés de la capitainerie de Segerippe, les naturels de Siare se m rent sous leur protection et députèrent au comte Maurice pour lui demander du secours contre les Portugais. Maurice leur envoya un de ses capitaines

Ce ne fut pas la fin des disgrâces que les Portugais essuyèrent dans le Brésil et sur les côtes d'Afrique.

En mil six cent quarante un, le prince Maurice leur enleva les capitanies de Cerisi et de Maragnan; ainsi de quatorze, dont le Brésil est composé, il y en avoit sept au pouvoir des Hollandois.

L'amiral Jol ayant esté envoyé sur les costes d'Afrique avec des forces considérables, se rendit maître le quatrième août de la ville de St-Paul dans l'île de Loanda au royaume d'Angola, qu'il fit fortifier régulièrement, et de l'île de St-Thomas sous la ligne.

Les pertes des Portugais seroient sans doute augmentées s'ils avoient demeuré plus longtemps unis à la monarchie d'Espagne.

nommé George Gortman, qui, d'accord avec le roi Algodojo, eut bientôt expulsé les Portugais. Le comte Maurice avait heureusement reçu un secours de la Hollande, sous les ordres de Guillaume de Loof. On livra trois combats : dans le premier Loof fut tué; Huighens revint à la charge et la victoire fut complète. Les vaincus pour se sauver furent contraints de se faire échouer sur les bancs appelés Boxas de Rocas; une partie mourut de soif. — DELA CLÈDE, t. VI, pp. 555 à 559.

LIVRE CINQUIÈME.

CONTENANT LA SÉPARATION DU ROYAUME DE PORTUGAL DE CELUI DE CASTILLE; LES GUERRES QUE LES PORTUGAIS EURENT AVEC LES HOLLANDOIS ET LES CASTILLANS : ET LES TRAITÉS DE PAIX QU'ILS FIRENT AVEC LES UNS ET LES AUTRES.

L'antipathie naturelle que les Portugais avoient pour les Castillans leur avoit souvent fait rechercher les moyens de se soustraire de leur domination , et les peuples avoient couru avec empressement après certain imposteur qui se disoit estre le roi don Sébastien , échappé de la bataille d'Alcazar , mais la puissance des Espagnols, qui étoit trop grande alors, fit échouer tous les dessins des Portugais.

La maison d'Autriche étant attaquée de toutes parts , vers l'an mil six cent trente cinq, ils songèrent de nouveau à exécuter leur dessein , et la conduite du duc d'Olivarez alors premier ministre d'Espagne ne contribua pas peu à les faire réussir.

Il s'étoit mis en tête de faire régner despotiquement Philippe IV, son maître, dans tous ses États, de sorte que sans se soucier des priviléges que Philippe II avoit accordés aux Portugais, il les chargea d'impôt et affecta de violer sans nécessité tous leurs priviléges : ce qui rendit l'aversion des Portugais si générale contre les Castillans que tout le royaume se trouva uni, dans le dessein de les chasser, sans se l'être communiqué.

Ce fut le premier jour du mois de décembre de l'an mil six cent quarante, que les Portugais secouèrent le joug des Castillans, et que le duc de Bragance qu'ils prétendoient être le légitime héritier du roy don Sébastien fut proclamé à Lisbonne sous le nom de Jean IV.

Ce ne fut pas sans peine qu'on détermina ce prince naturellement irrésolu et aimant ses plaisirs à consentir qu'on lui mît la couronne sur la tête ; mais sa femme, de la maison de Medina Sidonia, qui étoit ambitieuse et hardie au dernier point, l'obligea en quelque sorte malgré lui à consentir.

Cette conspiration fut conduite avec tant de secret que quoi qu'elle eut été communiquée à plus de trois cents personnes, et que la négociation en eut duré plus d'un an, les Espagnols n'en surent jamais rien de certain, tant ils étoient haïs des Portugais.

Le soulèvement fut si général que le nouveau roi fut reconnu dans tout le Portugal avant la fin du mois, et dans l'espace d'un an toutes les villes et les provinces de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et du Sud qui dépendent de cette couronne chassèrent les Espagnols, à la réserve d'une seule ville qui se nomme Ceuta, en Afrique sur le détroit de Gibraltar, et de l'île de Tercere parce qu'elles étoient remplies de Castillans.

La révolte des Catalans, arrivée presque en même temps que celle des Portugais, servit extrêmement au nouveau roi à se bien affermir sur son trône car le duc d'Olivarez, ne pouvant parer à tous, jugea plus à propos d'envoyer l'armée en Catalogne, cet endroit lui paraissant le plus dangereux, à cause du voisinage de la France, et parce que les Catalans sont naturellement aguerris.

Les Portugais au contraire l'étoient peu alors, leurs frontières étoient toutes ouvertes du côté de la Castille,

et les secours de la France étoient plus éloignés et ne pouvoient venir que par mer.

Le roi de Portugal ne fut pas plus tranquille pour cela, il fut attaqué avec des armes beaucoup plus dangereuses dans les mains des Espagnols que celles qu'ils emploièrent contre les Catalans, je veux dire l'intrigue.

Ils formèrent une conspiration par le moyen de l'archevêque de Brague, laquelle auroit sans doute remis le Portugal sous leur puissance, si elle avoit réussi.

Ce prélat qui avoit consenti en apparence à la révolte des Portugais, conservoit des liaisons secrètes avec le duc d'Olivarez dans la vue de rappeler les Espagnols au Portugal. Il communiqua son dessein au marquis de Villareal qu'il trouva dans de pareils sentiments.

Celui-ci attira en quelque sorte par force et par autorité, le duc de Camine, son fils, et le marquis d'Armamar, son neveu, et trois ou quatre ensemble en attirèrent beaucoup d'autres par le moyen de l'or des Espagnols.

On devoit le troisième juillet tuer le roi, la reine et leurs enfants, mettre le feu en plusieurs endroits de Lisbonne, brûler les vaisseaux qui étoient dans le port, afin que dans ce désordre on ne songeât point à secourir le palais.

Ensuite l'archevêque de Brague, qui étoit homme de grande autorité, devoit se promener par la ville, un crucifix à la main, et exhorter le peuple à reconnoître le roi d'Espagne, pour son souverain; des troupes espagnoles devoient en même temps se trouver sur la frontière de Portugal pour appuyer les conjurés. Mais la conjuration ayant été découverte, l'archevêque fut enfermé dans une prison et ses complices exécutés publiquement. Comme le marquis de Villareal et son fils étoient parents du roi, il en porta le deuil pendant quatre heures.

Les Espagnols employèrent souvent les mêmes artifices

pour soumettre de nouveau le Portugal à leur puissance, et peu s'en fallut que le roi, se voyant environné de tant de périls et se défiant de ses forces pour pouvoir soutenir et conserver la couronne, l'abandonnat.

Ce n'est pas que les Castillans n'attaquassent quelquefois les Portugais à force ouverte, suivant qu'ils étoient moins pressez ailleurs; mais cela aboutit à peu de chose, jusques à ce qu'ils pussent tourner toutes leurs forces de ce côté-là après la paix des Pyrénées.

Les Portugais de leur côté, par une politique la plus bizarre du monde, ne firent pas de grands efforts pendant ce temps là contre les Espagnols, soit qu'ils se contentassent d'avoir recouvré tout le royaume de Portugal, soit qu'ils aimassent mieux employer leurs forces contre les Hollandois dans le Brésil.

Un de leurs premiers soins, après cette séparation, fut de faire des alliances avec les autres puissances de l'Europe ennemies de la maison d'Autriche. Nos anciens traités avec la couronne de Portugal furent renouvelés; et par celui qui fut signé le premier juin mil six cent quarante un, on convint entr'autres choses, qu'on armeroit quarante vaisseaux auxquels les Hollandois en devoient joindre vingt autres pour interrompre la navigation des Espagnols, et pour se rendre maîtres de leurs flottes d'argent lorsqu'elles viendroient de l'Amérique.

Comme les conquêtes que les Hollandois faisoient dans les Indes-Orientales et ailleurs sur les Portugais pendant qu'ils faisoient partie de la monarchie d'Espagne leur tenoit fort au cœur, dès qu'ils furent séparés des Castillans ils cherchèrent à faire la paix avec les Hollandois, afin d'arrêter leurs progrès.

Pour cela ils envoyèrent Tristan Hurtado de Mendoza

en qualité d'ambassadeur à La Haye, où il signa avec les États-Généraux, le treize avril mil six cent quarante un, une trève pour dix ans, entre le Portugal et les Provinces Unies : elle étoit générale pour les pays appartenant aux uns et aux autres, tant deça que delà la ligne, et leurs amis et alliés.

La navigation et le commerce devoit être libre partout, et l'on devoit se donner un secours mutuel contre le roi de Castille.

Chacun étoit conservé dans la prossession des lieux qu'il se trouvoit occuper dans les deux Indes au temps de la publication de la trève.

Huit mois après l'échange des ratifications on devoit traiter à La Haye d'une paix concernant les terres et les mers de la juridiction de la compagnie des Indes-Occidentales, et si la paix ne se pouvoit faire, la trève ne laisseroit pas de subsister pour cette compagnie pendant les dix années, à condition qu'elle ne pourroit amener en Portugal aucune marchandise du Brésil, de même que les Portugais n'en pourroient point porter en Hollande.

Voilà quelles furent les principales conditions de cette trève qui fut mal observée dans les Indes-Orientales de la part des Hollandois.

Dès l'an mil six cent quarante trois, Vanderton, gouverneur général pour la compagnie, sans avoir aucun égard à la trève entreprit de chasser les Portugais de l'île de Ceylan.

La conquête que la compagnie avoit faite de la ville et du détroit de Malacca lui étoit d'une extrême importance, et elle crut que rien ne la rendroit plus maîtresse de ces mers que si elle pouvoit dominer sur le détroit que forme l'autre presqu'île de l'Inde avec l'île de Ceylan.

Les Portugais qui gardoient les côtes occidentales de

Ceylan, surpris de la descente inopinée des Hollandois, à qui les rois de Candie et d'Achem s'étoient joints, firent une faible résistance dans la ville de Galles qui fut la première attaquée, et ils ne se défendirent pas mieux dans celle de Colombo où ils se laissèrent prendre prisonniers, au nombre de six cents hommes. La perte de ces deux places entraîna ensuite celle des autres, que les Portugais y possédoient encore, et leur fit perdre l'important commerce de la canelle. Les Hollandois leur avoient déjà ôté en mil six cent quarante un leur trafic du Japon, un des plus grands et des plus riches qu'ils fissent dans l'Orient.

Les Portugais avoient tellement multiplié le christianisme dans cet empire, qu'on prétend que depuis l'an mil six cent treize jusques en l'an mil six cent vingt neuf plus de cinq cent mille Japonais s'étoient faits chrétiens.

Ce grand nombre fut fatal à la religion, car l'empereur du Japon, prétendant que les Portugais avoient fait une conspiration par le moyen de ses sujets catholiques, pour rendre le roi de Portugal maître de ses états, les chassa du Japon.

Ce bannissement fut accompagné d'un massacre horrible des chrétiens japonais, qui ne vouloient pas apostasier.

L'on soupçonna avec fondement les Hollandois d'avoir augmenté la défiance de l'empereur du Japon contre les Portugais, afin que ceux-ci, étant chassés, restassent seuls les maîtres du commerce de cet État : car pour n'être pas compris dans ce bannissement général fait contre les chrétiens, ils trouvèrent l'expédient de dire qu'ils n'étoient que Hollandois.

Le roi de Portugal se plaignit souvent aux États-Généraux par l'ambassadeur qu'il avoit à La Haye des entreprises que les gouverneurs des places hollandoises avoient faites sur les Portugais depuis qu'ils n'étoient plus unis aux

Castillans, et même depuis la trève conclue entre la couronne de Portugal et les États-Généraux.

Ces plaintes firent signer un traité provisionnel à La Haye le vingt septième de mars mil six cent quarante cinq, par lequel on convint qu'on se restitueroit de part et d'autre tout ce qu'on s'étoit pris depuis la trève, mais les gouverneurs des places conquises n'ayant eu que de faibles ordres, se mirent peu en peine de les exécuter.

Les Portugais, voyant la mauvaise foi des Hollandois, songèrent à prendre leur revanche du côté du Brésil, d'où ils les chassèrent après une guerre de douze années.

Durant les deux dernières années que le comte Maurice de Nassau fut gouverneur de la partie du Brésil qui appartenoit aux Hollandois, la trève y fut assez bien observée, et les deux nations vécurent dans une parfaite intelligence.

Les Portugais qui demeuroient dans les liens de l'obéissance des Hollandois, se louoient hautement de la douceur du gouvernement de la compagnie, et il n'y avoit sorte de complaisance et de caresses qu'ils ne missent en usage pour gagner entièrement la confiance de leurs nouveaux maîtres.

Ceux-ci, se reposant entièrement sur ces témoignages d'attachement et de soumission, ne songeoient qu'à s'enrichir, ne pouvant pas se persuader qu'ils eussent rien à appréhender de gens qui paroissoient si contents de leur condition.

Après que le comte Maurice fut repassé en Hollande, ceux à qui il laissa le gouvernement du Brésil poussèrent la confiance si loin et ils étoient tellement persuadés de la fidélité des Portugais, qu'ils les admettoient aux charges de police et des judicatures, leur vendoient des armes et de la poudre, à cause qu'ils en donnoient un prix excessif, laissoient tomber en ruine les fortifications de leurs

places, et ne se soucioient pas de retenir les gens de guerre qui vouloient repasser en Europe, croyant rendre un grand service à la compagnie, en diminuant ainsi la dépense qu'elle faisoit pour la conservation du Brésil.

Cette épargne sordide, plus convenable à des marchands qu'à des hommes d'État, causa la ruine des affaires de la compagnie dans le Brésil; des conjonctures si favorables firent naître l'envie à don Antoine Rellen de Silva, vice-roi du Brésil portugais, de chasser les Hollandois du Brésil.

Dans cette vue il ménagea avec beaucoup d'adresse les esprits des Portugais de la capitanie de Fernambouc qu'il trouva tout disposés à favoriser son entreprise.

Il n'eut pas de peine à gagner les autres, tant par la vue du rétablissement de la religion catholique et de l'autorité de leur prince légitime, que pour la récompense qu'il promettoit à ceux qui concourroient à son dessin.

Don Antonio de Silva chargea de cette entreprise un nommé Viera, homme de fortune, hardi et entreprenant.

Il auroit été premièrement garçon boucher, ensuite estafier d'un conseiller d'Olinde, et qui ayant été depuis employé par les Hollandois dans la commission des moulins à sucre, avoit amassé tant de richesses par là, qu'il possédoit déjà quatre moulins en propre et avoit l'intendance de plusieurs autres.

Il reçut la proposition du vice-roi, avec d'autant plus de plaisir, qu'il espéroit en chassant les Hollandois du Brésil, les frustrer de plus de deux mille écus qu'il leur devoit.

Viera fit confidence de son dessein à Antoine Cavalcante et à Amador d'Aragon, deux des principaux Portugais de Fernambouc, qui bien qu'attachez à la compagnie hollandoise par le grand commerce qu'ils faisoient avec elle,

entrèrent avec joie dans la conspiration et en furent deux des principaux instruments.

Cette affaire fut ménagée avec tant de secret pendant près d'un an jusques au mois de juin de l'année mil six cent quarante cinq, que les Hollandois, uniquement occupés à leur trafic, ne purent ouvrir leurs yeux sur la marche de troupes que le vice-roi envoya pour s'emparer du Récif, de Cerinham, de Nazareth et des autres places fortes du pays, et malgré les divers avis qu'on leur donna des desseins des Portugais, ils négligèrent toujours de prendre la moindre précaution.

Viera eut soin d'entretenir leur incrédulité, par le moyen de ses émissaires, jusques à ce que les soldats destinés pour l'exécution fussent arrivés sûrement dans les endroits pour lesquels ils étoient destinés.

Les choses étant ainsi disposées, les conjurés choisirent le jour de Saint-Jean Baptiste pour l'exécution de leurs desseins.

Cavalcante devoit marier sa fille ce jour-là, et il avoit invité à la noce les sénateurs du conseil et les principaux officiers de la compagnie dans le dessein de les égorger tous, confiant que le reste des Hollandois leur donneroit peu de peine, si une fois ils étoient privés de leurs chefs.

Durant les préparatifs du festin, qui se devoit faire dans la maison de Viera, il vint des lettres d'Amsterdam, de la part des directeurs de la compagnie, qui les avertissoit que l'ambassadeur des États à Lisbonne leur mandoit qu'assurément le roi de Portugal songeoit à faire quelqu'entreprise sur le Brésil, où il auroit envoyé des troupes et des munitions.

Ces avis tirèrent enfin la régence de son assoupissement, et l'arrachèrent à une mort certaine.

On trouva parmi la foule du peuple qui étoit accouru pour les jeux publics que Cavalcante et Viera devoient donner le jour de la noce, quantité de gens armés de poignards et de pistolets.

Les conjurés, ayant été avertis assez à temps, eurent le moyen de se retirer dans les bois et d'y joindre leurs troupes.

La ruse ayant si mal réussi, les Portugais levèrent le masque et recoururent à la force pour maintenir leur trahison. Viera s'érigea en général d'armée.

On fit soulever les Portugais de Fernambouc ; on donna rendez vous aux mécontents dans le bourg de Pojug, entre le Récif et le cap Saint-Augustin, et l'on promit une absolution à ceux à qui l'infraction de la trêve donnoit quelques scrupules.

Le conseil étonné d'une si prompte résolution, au désespoir d'avoir négligé les premiers avis qu'on lui avoit donnés, fit assembler le peu de troupes qui restoient dans le pays et les fit marcher vers Pojug, sous la conduite du général Huis, lieutenant-colonel du comte Maurice de Nassau, pour tâcher d'éteindre la révolte dans le sang des rebelles ; et afin de se faire rentrer tout le monde dans le devoir, ils firent publier une amnistie générale dont ils n'exceptoient que Viera, Cavalcante et d'Aragonde.

Ils députèrent en même temps vers le vice-roi pour se plaindre de ses mouvements et de l'infraction de la trêve, qui subsistoit depuis quatre ans entre les Portugais et les Hollandois.

Le vice-roi leur répondit froidement, qu'il ne prétendoit pas préjudicier à la trêve en quoi que ce fût, et que son intention étoit de la faire observer dans la baie et dans les autres lieux du Brésil dont il étoit le gouverneur ; mais que n'étant point le maître dans les capitanies de Fernam-

bouc, de Paraïbo, de Tamaraca, de Rio-Grande et dans tous les autres endroits du Brésil qui obéissoient aux Hollandois, il n'étoit point garant des troubles qui s'y élevoient.

Le mauvais succès de cette discussion fut encore augmenté par l'infidélité de Hoogstraete, l'un des deux députés, qui s'étant abouché secrètement avec le vice-roi et l'évêque de San-Salvador, vendit la place du Cap de Saint-Augustin, dont il étoit gouverneur, avant que de s'en retourner.

Cependant le général Huis, ayant voulu investir le colonel Cameron [1] qui s'étoit retranché sur une montagne, fut battu et contraint de se retirer après avoir perdu cent hommes.

L'on ne douta plus dans le conseil que le roi de Portugal n'appuyat la révolte, lorsqu'on vit paroître à la rade du Récif la flotte portugaise de trente quatre voiles sous le commandement de Salvador Correa de Benavides.

L'amiral Lichtart ne fit point de difficulté d'aller contre lui, quoi qu'il n'eût que cinq vaisseaux de guerre, et de lui présenter le combat : mais Benavides se voyant au-dessous du vent le refusa, alléguant qu'il étoit venu seulement pour débarquer du monde à Tamandare, qui appartenait aux Portugais, et pour lui faire croire qu'il n'avoit pas envie de combattre, il lui tourna sa flotte en poupe.

Cependant les Portugais s'assemblèrent au nombre de deux mille hommes avec quelques Brésiliens, et allèrent assiéger le fort de Cerinham, sous la conduite des mestres de camp Vidal et Suares.

La place étoit dépourvue de vivres et de munitions de guerre, elle n'avoit que quarante soldats de garnison

[1] Camerano.

commandés par le capitaine La Montagne, Français qui n'ayant aucune espérance de secours, aima mieux abandonner que de se laisser prendre prisonnier.

Ce succès, joint à l'approche de douze cents hommes que la flotte portugaise avoit débarqués à Tamandare, fit que le conseil hollandois donna ordre au général Huis de se retirer avec ses gens dans le fort du Récif pour le défendre en cas de siége. Huis, ayant différé d'un jour d'exécuter cet ordre, fut coupé dans sa retraite par Vidal qui le défit et l'envoya prisonnier dans la baie de Tous-les-Saints avec quelques autres officiers hollandois. Après cette disgrâce, les Hollandois se renfermèrent dans leurs forts, d'où n'osant sortir, ils manquèrent bientôt de vivres et de rafraichissements.

Vidal marcha ensuite contre le cap de Saint-Augustin et somma le commandant Hoogstraete de rendre la place aux Portugais, sans savoir qu'elle étoit déjà vendue. Hoogstraete à la vue d'un secours qu'on lui envoyoit sans qu'il l'eût demandé, crut qu'il devoit différer l'effet de sa trahison pour ne pas se perdre lui-même.

Il fut retenu aussi pour quelques jours par la nouvelle de la victoire que les Hollandois remportèrent sur mer contre les Portugais.

L'amiral Lichtart fâché d'avoir été trompé par le débarquement de Tamandare s'étoit retourné avec quatre vaisseaux, une grande patache et un brigantin contre la flotte portugaise qui n'étoit plus alors que de dix sept voiles ; il l'avoit attaquée avec tant de conduite et de courage qu'après avoir tué près de sept cents hommes, il avoit pris trois vaisseaux, brûlé ou coulé les autres à fond, et conduit un grand nombre de prisonniers au Récif.

Mais la joie de cette victoire fut bientôt troublée par la fâcheuse nouvelle de la perte du cap de Saint-Augustin que

Hoogstrate avoit livré aux Portugais, moyennant dix huit mille livres, qu'il employa à la levée d'un régiment de six cents Brésiliens dont il fut le colonel contre le service de sa patrie.

La perte d'une place si importante fut suivie de celle de plusieurs autres.

Les Portugais enlevèrent Porto Calvo et Rio San Francisco à la pointe de l'épée; ils se rendirent aussi maîtres de la ville d'Olinde, capitale de la capitanie de Fernambouc, mais ce fut moins par force que par argent.

Ils bloquèrent le Récif peu de temps après, et il fut réduit par là à une si grande famine, que sans l'arrivée d'une flotte d'Amsterdam chargée de vivres, ils étoient sur le point de se rendre.

Depuis ce temps-là, les deux nations exercèrent entre elles dans le Brésil toutes sortes d'hostilités.

La nouvelle de toutes ces pertes étant arrivée à La Haye, la populace alla en fureur assiéger l'hôtel de l'ambassadeur du Portugal et elle se seroit portée aux dernières extrémités contre lui, sans la précaution du prince d'Orange.

Cet ambassadeur protesta devant les États-Généraux que le roi son maître n'avoit aucune part à la révolte du Brésil, mais les Hollandois étoient bien informés du contraire.

Le conseil souverain du Brésil fit passer un homme en Hollande pour représenter aux États-Généraux la nécessité d'un puissant armement, si on vouloit conserver le Brésil hollandois.

Cet envoyé fit une peinture si vive et si touchante des malheurs du Brésil, que l'on fit équiper une flotte de cinquante grands vaisseaux, montés de six mille soldats, et dont on donna le commandement au vice-amiral Witle-Witren.

L'ambassadeur de Portugal n'oublia rien pour détourner

cet orage auquel il ne croioit pas que les Portugais pussent résister.

Il promit aux États de la part de son souverain toutes sortes de satisfactions, offrant de restituer toutes les places occupées par les rebelles, de réparer le dommage et de rembourser la Zélande qui avoit fait une dépense de plus de vingt millions.

Mais les États après avoir attendu quelque temps l'effet de ces magnifiques promesses, indignés de l'artifice du roi de Portugal et irrités de la nouvelle du blocus du Récif, firent partir leur grande flotte et travaillèrent à en équiper une seconde, sur laquelle on devoit mettre quatre ou cinq mille hommes, et qu'on devoit faire partir incessamment.

Ces grands secours ne servirent de rien pour rétablir les affaires de la compagnie dans le Brésil. Les éléments sembloient d'être déclarés ouvertement contre les Hollandois en faveur des Portugais.

Ceux-ci vivoient commodément de ce que la terre y produisoit, devenoient robustes et y multiplioient extraordinairement par les mariages faits avec les naturels des pays.

Les autres, au contraire, y devenoient secs et languissants et ne pouvoient subsister le plus souvent que des provisions venues d'Europe, ce qui leur causoit ordinairement des maladies dont ils mouroient.

Enfin le Brésil, dont le climat sembloit être naturel aux Portugais, étoit mortel à la plupart des Hollandois, de sorte que la puissante flotte qui venoit à leur secours, après avoir déjà été maltraitée par les vents, au lieu de trouver les raffraichissements dont elle avoit besoin, et des gens en état de se joindre au secours qu'elle leur amenoit, ne rencontra, depuis la capitanie de Siara jus-

ques à celle de Fernambouc, qu'une désolation et un cimetière presque continuel de Hollandois.

Un état si déplorable fut cause que le vice-amiral hollandois fut obligé de s'en retourner en Hollande sans avoir exécuté que fort peu de chose pour le service de la compagnie.

Enfin comme il ne restoit plus aux Hollandois que le Récif, la meilleure place qu'ils eussent dans les deux Indes, les Portugais firent un dernier effort pour s'en rendre maîtres.

Ils en avoient souvent tenté le siége et l'avoient tenue bloquée pendant fort longtemps inutilement; mais enfin ils l'emportèrent sur la fin de l'année mil six cent cinquante quatre ; après quoi ils chassèrent entièrement les Hollandois de tout le Brésil.

Cette perte toucha si vivement les Hollandois, que les États-Généraux résolurent d'épouser la querelle de la compagnie car jusqu'alors ils n'en avoient pas fait leur affaire.

L'occasion de rétablir celle de la compagnie des Petites Indes leur parut d'autant plus favorable que le roi Jean IV du nom, étant mort en mil six cent cinquante six, laissoit un successeur mineur.

Les États ayant demandé en vain par une députation expresse à la reine-régente de Portugal toutes les capitanies du Brésil que les Portugais avoient enlevées aux Hollandois contre la foi du traité de mil six cent quarante et un, lui déclarèrent la guerre le vingt deux d'octobre.

D'Opdam avec sa flotte bloqua le port de Lisbonne et y attendit la flotte de sucre qui devoit arriver du Brésil. Après s'y être morfondu pendant plus d'un mois, d'Opdam voyant la saison fort avancée reprit la route de Hollande croyant que les Portugais avoient donné avis à leur flotte de ne pas arriver à Lisbonne; mais à peine d'Opdam fut-il

en pleine mer, qu'on vit paroître la flotte de Portngal, qui ne sachant rien de la déclaration de guerre, faisoit sa route ordinaire.

Ruiter, qui avec une escadre séparée croisoit sur ces mers, la poursuivit vivement, mais un brouillard épais l'ayant dérobée à sa vue, il n'en put prendre que quinze vaisseaux.

Enfin les deux parties, lassées de cette guerre, songèrent à faire la paix.

Dès l'année mil six cent cinquante sept on commença à y travailler, mais la guerre qui arriva entre les couronnes du nord interrompit cette négociation.

On la reprit en mil six cent soixante et un, et le roi d'Angleterre, qui vouloit épouser l'Infante de Portugal, offrit sa médiation qui fut acceptée de part et d'autre. La paix fut conclue et signée à La Haye le sixième jour d'août mil six cent soixante et un.

Les principaux articles du traité furent que toutes les places du Brésil demeureroient aux Portugais.

Qu'ils donneroient une somme d'argent aux Hollandois, que ceux-ci pourroient librement trafiquer comme amis sur les côtes du Brésil et dans tous les ports du Portugal et des terres qui en dépendent, et que les Portugais modifieroient le prix du sel en leur faveur.

La jalousie qui se mit entre le vice-roi de Goa et le général de Batavia empêcha que la paix qui venoit d'être conclue entre le Portugal et la Hollande ne fut observée dans les Indes-Orientales, et les Hollandois continuèrent d'agir contre les Portugais comme si la paix n'eut été que pour l'Europe, et non pour l'Amérique. Ils s'attachèrent premièrement à se rendre maîtres des places que les Portugais possédoient sur la côte de Malabar.

En mil six cent soixante trois ils attaquèrent Coulan,

l'une des meilleures places de cette côte, et ils l'emportèrent en peu de temps; de là ils allèrent à Cananor, et s'en emparèrent avec la même facilité.

Le commerce de cette ville étoit considérable, et les Hollandois la regardoient comme la clef des conquestes qu'ils avoient faites sur les Portugais, depuis le golfe des Indes jusqu'à Malabar.

L'armée hollandoise alla ensuite attaquer la ville de Cochin, où les Portugais soutinrent un assez long temps, mais enfin Gocus, qui commandoit les Hollandois, s'en rendit maître après y avoir perdu beaucoup de ses gens et y avoir fait périr encore plus de Portugais.

La ville de Cranganor, entre Calicut et Cochin, se rendit aux Hollandois aux mêmes conditions que les autres places, et ainsi en moins d'un an les Portugais perdirent près de cent cinquante lieues de pays de la coste de Malabar qui passèrent sous la domination de la compagnie hollandoise, qui leur enleva aussi la ville de Negopatan sur la coste de Coromandel et divers autres postes de moindre importance.

Il faut maintenant revenir à ce qui s'est passé entre les Portugais et les Castillans.

Le Blanc termine ce livre par le récit des difficultés entre le Portugal et l'Espagne, et s'arrête à l'époque de son voyage dans ces pays. Son mémoire renferme à la suite du livre V, deux chapitres additionnels sur les possessions de la couronne de Portugal et les forces militaires du pays. Comme ces pages contiennent trop peu d'indications intéressantes pour nos relations avec la péninsule, nous nous contentons de les mentionner.

Passant maintenant au mémoire de notre auteur sur l'Espagne, nous ferons tout d'abord observer que cet écrit a un tout autre caractère que le premier. Le titre, du reste, l'indique déjà : *État présent de la monarchie espagnole et des États que possède aujourd'hui le roi d'Espagne.*

D'après ce programme il commence par une description détaillée des possessions de la monarchie, consacre un chapitre au caractère et au génie du peuple espagnol, puis un autre au gouvernement, en énumérant les différents pouvoirs de l'État et leurs attributions.

Il donne ensuite le relevé des revenus et des forces de l'Espagne, et se trouve ainsi naturellement amené à parler de la décadence de ce puissant pays. Cet état de choses, d'après lui, doit être surtout attribué au peu d'habitants qui sont restés dans la Péninsule depuis l'expulsion des Maures, la découverte de l'Amérique, où beaucoup d'Européens ont émigré, et les guerres longues et sanglantes qui l'ont épuisée d'hommes et d'argent. Tel n'est pas l'avis d'un auteur anonyme dont nous mettons au jour un volumineux mémoire dans les publications de la Société de l'histoire de Belgique[1].

Après cet examen, Le Blanc passe à la seconde partie de son mémoire, qu'il intitule : *Du Commerce des Espagnols, de la manière dont ils le font en Amérique, des galions qui font le trafic du Pérou et de la célèbre foire de Porto-Bello, de la flotte qui fait celui du Mexique et de ce qu'on observe tant à son départ qu'à son retour à Cadix.* C'est de cette partie que nous extrayons les passages qui ont rapport aux Pays-Bas.

[1] *Considérations sur le gouvernement des Pays-Bas*, 2 vol., d'après un ms. de la Bibliothèque royale ; ouvrage faussement attribué à Vander Noot.

DE LA MANIÈRE DONT LES DIVERSES NATIONS DE L'EUROPE FONT LE COMMERCE AVEC LES ESPAGNOLS.

Il y a des marchands de toutes les différentes nations qui trafiquent en Espagne, établis à Cadix et dans quelques autres villes.

C'est à eux à qui on envoie d'ordinaire toutes les marchandises ou qui les font venir eux-mêmes pour leur compte.

Il les vendent aux Espagnols quasi toujours payables au retour des flottes.

Celles qu'ils ne peuvent pas vendre, ils les envoyent aux Indes pour leur compte, sous le nom de quelque Espagnol de confiance, et voicy comment :

Cette sorte de commerce se fait en deux manières : ou l'on donne ses marchandises en confiance, ou à la risque à un amy espagnol dont la probité est connue.

Il prête son nom pour signer les connaissements et les factures et pour faire à la douane les déclarations des marchandises qu'on embarque.

On observe qu'il ait du bien suffisamment afin qu'en cas de besoin, il puisse soutenir avec vraisemblance que les marchandises lui appartiennent : cet amy espagnol n'exige rien pour prêter son nom.

Quand il a signé les factures, il donne au propriétaire une reconnaissance comme les marchandises lui appartiennent : ce propriétaire retire les factures et les distribue à d'autres Espagnols qu'il charge de ces marchandises pour les aller vendre aux Indes.

On fait quatre copies de ces factures dont il en donne trois à trois différents Espagnols commissionnaires, afin qu'en cas de mort il y en ait toujours un pour prendre soin de la vente.

Le second ne les ouvre qu'après la mort du premier, ni le troisième qu'après la mort du second.

Un juge qui va toujours dans l'amiral[1] pour régler les différends qui arrivent entre les marchands de la flotte, soit sur mer soit sur terre, examine les factures lorsque quelque marchand est mort.

Il met le second substitué en possession des effets du défunt, sans autre forme de procès et ainsi successivement les autres, en cas que le premier et le second viennent à mourir.

La quatrième copie aussi bien que les connaissements demeurent entre les mains du propriétaire, pour sa sureté, et il n'en reste rien entre les mains de l'Espagnol qui a donné son nom. Si bien que ce n'est pas lui que les commissionnaires reconnaissent, mais seulement le propriétaire, quand il est question au retour des galions et de la flotte de délivrer le compte de la vente et des retours.

Voilà toute la sécurité que prennent les étrangers pour un si grand commerce.

On ne voit pourtant presque jamais arriver d'infidélité, on assure même que si quelqu'un avoit trahi le négociant, les autres Espagnols le poursuivroient partout pour en prendre vengeance.

Une des principales causes du grand gain qu'on fait sur le commerce des Indes et d'Espagne vient de ce que l'on fraude souvent le droit que les marchandises doivent au roi.

[1] Sur le vaisseau-amiral.

Il faut savoir que toutes sortes de marchandises, toutes les fois quelles sont vendues, doivent au roi le 10e ou dix pour cent.

Il y a encore le droit qu'on nomme le 10e de la mer, pour lequel toutes les marchandises qui passent par l'Espagne doivent encore un dixième.

Je crois même qu'il y a quelques autres droits moins considérables dont je ne me souviens pas.

Toutes les marchandises qui passent aux Indes doivent encore acquitter le droit à Cadix et être enregistrées sur les registres de la contractation, autrement elles seroient sujettes à confiscation, si elles étoient découvertes étant encore dans la baie de Cadix chargées pour les Indes.

Cela n'empêche pas que quantité de marchandises ne fraudent les droits dus au roi d'Espagne qui monteroient à la vérité à vingt trois pour cent, si on les exigeoit à leur rigueur : mais les Espagnols ne savent ce que c'est que de traiter ainsi le commerce.

Quand un vaisseau étranger arrive à la baie de Cadix, les officiers de la douane envoyent aussitôt un garde à bord pour empêcher qu'on ne débarque rien sans acquit; mais comme ce garde ne peut être reçu dans le vaisseau que sur un billet du consul de la nation qui souvent diffère de le donner pendant trois ou quatre jours, les négociants ont tout le temps de faire leurs affaires en fraude.

Quand la garde est établie sur le bord, alors le maître du vaisseau descend à terre pour aller rendre compte de son voyage au consul.

Il lui remet son registre du bord, puis il fait venir tous les intéressés en la cargaison, et chacun convient du nombre de ballots qu'il veut déclarer à la douane.

Il s'en fait un état en gros sans spécifier la qualité ni

la quantité des marchandises, et l'on ne comprend pas quelquefois la vingtième partie du chargement.

Le commis du consul porte cet état à la douane où il est enregistré et signé du maître de ce commis.

Et ensuite les négociants y vont eux-mêmes en chercher les expéditions, et alors ils déclarent la qualité, mais non encore la quantité.

Ils envoient à bord ces expéditions, et sur cela les ballots sont déchargés et portés à la douane où le négociant déclare la quantité des marchandises.

Si on les visite et qu'on y trouve plus que la déclaration ne porte, on en est quitte pour augmenter d'autant le paiement des droits, car il n'y a point de confiscation en ce cas.

On n'ouvre point d'ordinaire les ballots de toile, mais on met seulement sur la serpelière un sceau imprimé d'encre.

On ouvre ceux des soieries et des toiles de batiste et à chaque pièce on met un plomb.

Dès que les marchandises sont débarquées et déclarées, on en donne avis au consul qui envoie prendre l'ordre de la douane pour faire retirer la garde qu'elle avoit fait mestre sur le bord, et quand il resteroit les deux tiers de la cargaison, il suffit pour contenter le fermier de dire qu'elles sont destinées pour un autre endroit.

Ce garde se laisse aisément corrompre et c'est par où se facilite le plus le débarquement des marchandises qui n'ont pas été déclarées.

Pour faire les enregistrements au départ des vaisseaux pour les Indes, les juges de la contravention donnent un certain temps pendant lequel on embarque toutes sortes de denrées, sans être visitées, ce qui facilite beaucoup les fraudes des négociants.

Les droits de sortie ne sont pris que sur les ballots

que l'on ne manque point de faire le plus gros qu'on peut, et selon qu'il est regardé comme double ou simple on paie seulement quatorze écus du premier et sept de l'autre, sans aucun égard aux marchandises qu'ils renferment.

Les registres de la contractation d'Espagne sur lesquels sont enregistrées les marchandises qui passent aux Indes, sont envoyés aux Indes et ceux des Indes en Espagne pour vérifier les fraudes.

Ces précautions seroient admirables si on les pratiquoit. Mais comme le consul d'Espagne, par politique, ferme les yeux sur toutes ces fraudes, il trouve le moyen de dédommager le roi de la perte qu'il fait sur ces droits.

Cela se fait par le moyen de l'imposition qu'ils appellent *indultos* qu'on lève à chaque voyage des galions et de la flotte.

Celui des galions est de quatre cent mille écus, et celui de la flotte de deux cent soixante et quinze mille.

Ces sommes sont réparties sur les marchandises qui ont passé aux Indes en fraude sans être enregistrées, ceux à qui elles sont n'ayant pas le *despacho* qu'ont ceux qui ont payé les droits à Cadix.

Le mal est que les députés du consulat ne rendent compte qu'à ceux qui les ont commis, qui n'en rendent à personne et exigent à leur gré beaucoup plus qu'il n'en revient au roi, qui de son côté les laisse faire plutôt que de prendre connoissance de ce qui se passe dans le commerce des Indes, qu'il souffre être fait par les étrangers sous le nom de ses sujets.

Mais ils en souffrent aussi un grand préjudice parce qu'ils portent seuls la charge de ces *indultos*.

Outre ces *indultos* le commerce du Pérou paye encore au Pérou quatre cent mille écus à chaque voyage des

galions, et celui du Mexique deux cent mille à chaque chaque voyage de la flotte.

Au retour, il est encore tiré un autre indult plus ou moins fort, selon la conjoncture du temps et des affaires, comme on le verra dans la suite.

Lorsque les galions ou la flotte sont sur le point d'arriver à Cadix, le président de la contractation, accompagné de quatre juges, s'y transporte pour les recevoir.

Dès qu'il est arrivé à Cadix, il défend, sous peine de la vie, à qui que ce soit d'aller à bord des galions, ce qui n'empêche pas que l'on y aille.

Quand ils sont à la vue de Cadix, le président, les quatre juges et quelques autres officiers de confiance se mettent dans une barque longue, et vont deux ou trois lieues en mer à leur rencontre.

Étant à bord de l'amiral, ils font défense à toutes sortes de personnes d'aller à terre, et de débarquer ni or ni argent à peine de la vie, à quoi l'on n'a pas plus d'égard qu'aux autres défenses.

Le président reste sur l'amiral, un autre sur le contre-amiral et les deux autres sur les deux galions, qu'on estime les plus riches et des officiers vont sur tous les autres vaisseaux faire les mêmes défenses.

Tous ces officiers ne sortent point de dessus les galions qu'ils n'ayent enregistré tout l'argent qui est dessus, ou du moins celui que les galionnistes veulent déclarer.

Il se passe ordinairement sept ou huit jours à contester sur le plus ou le moins ; pendant ce temps les intéressés n'oublient rien pour retirer leur argent en fraude.

Lorsque je parlerai du commerce en argent, je ferai mention des raisons que les intéressés ont de déclarer le moins qu'ils peuvent d'argent.

Par exemple en mil six cent soixante et dix-neuf, le

capitaine des galions qui avoit environ dix-neuf millions d'écus en barre ne déclara d'abord que deux ou trois millions. Le lendemain il déclara cinq cent mil écus davantage, et ainsi augmentant tous les jours de cent mille écus, jusqu'à ce que le président eût menacé de faire une visite générale, les négociants qui s'entendirent tous convinrent de déclarer environ la moitié, de sorte que les galions de cette flotte ne déclarèrent qu'un peu plus de onze millions d'écus en barre, quoiqu'il y en eût pour plus de dix neuf millions.

On n'en auroit pas même tant déclaré sans l'appréhension d'une visite générale, qu'on craignoit avec raison parce que dans le temps qu'on étoit à contester sur le plus ou le moins, le président surprit quatre vingt dix huit barres qu'on déchargeoit la nuit de la capitane où il étoit, ce qui fut autant de perdu pour les intéressés. Outre l'argent qu'on ne déclare pas au président de la contractation, il y en a encore d'autre dont on fraude aussi les droits; car au Bocaron entre Panama et Porto-Bello, où l'on registre tout l'argent qui vient des Indes, on sauve toujours les piques d'argent, les barretons d'or, les culots en plaque d'argent, qui n'ont point payé le cinquième au roi, et qui par conséquent ne sont point marqués.

Ces matières passent dans des ballots de vigogne, dans des surons de cacao et dans des bardes.

Lorsque les choses sont réglées et enregistrées dans la capitane et sur les autres galions, chacun a la liberté de disposer de ses effets et le président retourne à terre.

Le Blanc passe ensuite en revue le commerce des différents ports d'Espagne et en examine l'importance, puis il consacre un chapitre au commerce entre la France et

l'Espagne, et passe après cela aux relations des Hollandais, des Flamands et d'autres peuples du Nord avec le même État.

MARCHANDISES QUE LES HOLLANDOIS FOURNISSENT A L'ESPAGNE.

Toiles de lin et de coton de diverses sortes pour environ six cent mille livres.

Étoffes de laine comme draps de toutes sortes, serges, camelots, damas de laine, pour plus de deux millions.

Fil blanc et fil de couleur, chapeaux de Breda, batteries de cuisine pour cinq cent soixante mille livres.

Epiceries, comme canelle, girofle, muscade, poivre, gingembre, pour environ huit cent mille livres.

Brocards d'or et d'argent pour plus d'un million.

Planches, mâtures, cordages, goudron, merrins, harengs, saumons, beurre, fromage, pour plus de cinq cent mille livres.

Outre les marchandises qui montent à près de cinq millions et demi sur le pied de l'achat en Hollande, les Hollandois en fournissent diverses autres dont la valeur n'est guère au-dessous de cela. Voici les principales :

Brocards de soie, et autres étoffes de soie et velours.

Quincailleries et merceries de toutes sortes et papier.

Cire blanche et jaune.

Musc, ambre, dents d'éléphant et diverses autres drogues pour la peinture.

Acier, cuivre de Suède en rosette.

Cuirs de Dantzic, vaches de Russie en quantité pour garnir les chaises et les carosses.

Peaux de buffle.

Rubans rouges et blancs de fil et de laine.

Boutons de toutes sortes, linge de table.

Noirs ou esclaves des côtes occidentales de l'Afrique.

Marchandises que les Hambourgeois portent en Espagne.

Elles consistent presque toutes en toiles de diverses qualités, fabriqués en Allemagne, dont voici les principaux noms :

Platilles, étoupilles, curolados, bocadilles, toiles teintes en bleu, en noir, en gris, Wesphalie, Silésie, Grèce et d'Allemagne, à quoi il faut joindre des nappes et des services ouvrés, des ustensiles de cuivre, et du bois de merrin, qui sert à faire des tonneaux et des barriques.

On estime ordinairement que les marchandises que les Hambourgeois fournissent aux Espagnols montent à trois millions.

Le Blanc énumère les marchandises que les Génois et les Anglais livrent à l'Espagne et passe ensuite à celles des Flamands.

Marchandises que les Flamands espagnols envoyent aux espagnols.

Toiles de diverses sortes, dentelles de fil blanc, camelots, bas de laine et de fil blanc.

Petites étoffes de laine, boutons de crin, etc.

Tout cela peut monter à trois millions cinquante mille livres.

Après avoir donné ces statistiques l'auteur passe au commerce des Indes et à la manière dont les Espagnols s'y prennent pour exporter leurs produits et ceux des autres nations vers les contrées d'outre-mer ; il énumère ensuite les diverses branches d'exportation.

L'Espagne produit une grande quantité de laines, dit-il, et les fines surpassent toutes les autres de l'Europe. On les tire principalement de l'Andalousie, de Valence, d'Aragon, de Castille et de Biscaye.

Toutes ces laines s'achètent, si l'on veut, sur les brebis, et on en fait faire soi-même le lavage en Espagne, ou bien on traite avec les Espagnols qui se chargent souvent de vous les rendre toutes nettes à Bayonne, à Oléron ou à tel autre endroit qu'il vous plaît.

Les Hollandois tirent une grande quantité de laines d'Espagne, elles leur sont absolument indispensables pour leurs draperies [1].

Les Anglois en consomment aussi une grande quantité, et ce n'est qu'avec ces laines d'Espagne qu'ils font ces beaux draps si estimés dans tout le monde.

Il est aisé de voir que les laines font la plus grande partie du commerce d'Espagne, et l'on peut dire que cela est vrai depuis longtemps, puisqu'autrefois ils en envoyoient dans la seule ville de Bruges plus de quarante mille sacs.

Les vins, si je ne me trompe, doivent tenir le premier rang après les laines; la partie méridionale de l'Espagne en produit une très-grande quantité de rouges et blancs, ce sont ceux de Xérès, d'Alicante et San Lucas. Les Anglois et les Hollandois enlèvent une quantité prodigieuse de vins d'Espagne et de vins des Canaries, sans parler des eaux-de-vie quand ils ne prennent par les nôtres.

Ces deux nations enlèvent aussi beaucoup d'huiles qui se tirent principalement de l'île de Majorque, de Séville et de Malaga.

Ils emploient les plus grossières à faire le savon qui

[1] Il nous a semblé que Le Blanc confond parfois les Hollandais avec les Flamands.

sert à dégraisser les draperies, en les mêlant avec les cendres qu'ils tirent principalement du Nord.

Ils enlèvent aussi beaucoup d'olives, de figues, de raisins, d'amandes et d'autres fruits secs, sans compter les citrons, les oranges, les capres, dont il en vient beaucoup de Majorque, etc., et l'on prétend que les Hollandois seuls en emportent la charge de cinq ou six navires tous les ans.

Le sel se trouve abondamment dans la plupart des côtes méridionales d'Espagne, particulièrement aux environs de la baie de Cadix.

Les Anglois et les Hollandois en enlèvent aussi beaucoup ; celui que l'on y prend est réputé le meilleur, celui que les Hollandois enlèvent se consomme pour la plupart dans la Flandre espagnole. On en tire aussi beaucoup de San Lucas.

Le Blanc poursuit sa statistique commerciale en donnant le tableau des importations de l'or et de l'argent d'Amérique, donne ensuite le règlement des voyages des galions vers le nouveau monde, et termine son mémoire par le journal d'un de ces voyages.

Ce mémoire sur l'Espagne, moins complet que celui sur le Portugal au point de vue historique, attendu qu'il y donne peu de chose sur les événements antérieurs à son époque, est plus curieux et plus intéressant sous le rapport de la statistique et du commerce. On peut, en le lisant, se faire une idée exacte de ce qu'était encore au milieu du dix-septième siècle le commerce de ce pays, qui se voyait obligé de recevoir d'autrui bien des produits qu'il leur avait jusqu'alors livré.

SAUF-CONDUIT AUX PORTUGAIS (1386, V. S.)

Philippe filz de roy de France, duc de Bourgoingne, conte de Flandres, Dartois et de Bourgoingne, palatin, sire de Salins, conte de Retel et seigneur de Malines, à noz bien amez lamiral de Flandres, le bailli de Leaue, et a tous noz aultres justiciers officiers et subgez de nostre dit pays de Flandres, ou leurs lieuxtenans, salut. Comme noz bonnes villes de nostre dit pays, Gand, Bruges et Ypre, et nostre terroir du Franc, ayent presentement envoye leurs deputez devers nous, qui nous ont monstre que plusieurs marchans et maistres de neifs des royaumes de Portugale et de Calgarve soient de pieça partiz des diz pays de Portugale et de Calgarve, a tout grant quantite de vaisseaulx et de marchandises dont les aucuns sont desia descenduz en Zeelande et lez aultres envoye et aussi aultres entendent partir des diz pays, lesquels marchans et maistres de neifz ont grant volente de venir deschargier leurs dites marchandises en notre dit pays de Flandres par ainsi quil nous plairoit. Si nous ont humblement supplie lesdiz deputez que pour le bien et utilite de nous et de nostre dit pays, et afin que marchandise y puisse mieulx estre hantée et le pays reforme et releve, nous veullons en ce consentir et ottroyer aux diz marchans et maistres de neifs de venir en nostre pays dessus dit; Nous jnclinans a la dite supplication desirans de cuer lavancement et augmentacion de la marchandise en nostre dit pays et que ycelui nostre pays qui a este en grant desolation puisse estre remiz suz et marchandise y avoir son cours, Voulons et nous plaist et par ces presentes avons acorde et ottroye acordons et ottroyons a tous marchans et maistres de neifz des diz royaumes de Portugale et de Calgarve avecques quilz familier valles et mesines avecque leurs vaisseaulx marchandises et biens du jour de la date de ces presentes jusques

a un an puissent paisiblement venir sans aler ou pays Dengleterre, arriver et descendre en notre dit pays, illecques vendre, achater, marchander, demourer, rechargier, et retourner sans empeschement ou distourbier de nous, de vous ou daucuns aultres noz officiers ou subgiez par ainsy toutes voies que les diz marchans ou maistres de neifs, quant ilz sont descenduz en nostre dit pays, soient tenuz de jurer et promettre devant vous nostre bailli de leaue, ou vostre lieutenant, que a ce deputons, quilz ne traiteront ou pourchasseront en nostre dit pays ne avecques les subgez dicellui ne aultres aucune chose, au contraire de mons. le Roy de nous et de nostre pays dessusdit, et qu'ilz ne yront ou dit pays Dengleterre et aussi que lesdits marchans du dit pays de Portugale et de Calgarve feront soufisante seurte aux marchans et habitans de nostre pays de Flandres que le dit temps que durant ils puissent aler, arriver, sejourner, marchander ensemble leurs familles, valles, mesines, biens et marchandises es dit pays de Portugale et de Calgarve et en retourner paisiblement sans empeschement ne destourbier aucun. Si vous mandons et achacun de vous que les diz marchans et maistres de neifz de Portugale et de Calgarve, ensemble leurs diz familles, valles et mesines, vous laissiez faire et souffrez de nostre present ottroy paisiblement joir et user le dit temps durant sans eulx ou aucuns deulx en corps ou en biens donner empeschement ou destourbier, au contraire. Donne a Paris le XV jour de jenvier lan de grace mil ccc. iiii^{xx} et six.

Archives communales de Bruges. — Oude Wittenboek, fol. 23, v°.

PRIVILÉGES ACCORDÉS AUX MARCHANDS DE PORTUGAL EN 1411.

Jehan duc de Bourgoingne, comte de Flandres, Dartois et de Bourgoingne, Palatin Seigneur de Salins et de Malines, a tous ceulx qui ces presentes lettres verront salut.

Savoir faisons que nous, desirans le proufit commun de noz subgiez de nostre pais de Flandres, considerans que par le fait de la marchandise que honnourables homes les marchans-maistres de nefz-maronniers et subgiez du royaume de Portugal font de leurs biens et marchandises, quilz mainent et font conduire en nostre dit pais, par mer et par terre, et aussi quilz achatent en ycelui nostre pays et font mener et conduire par mer et par terre en leur pais et aillieurs dont grans proufiz et biens viennent a noz subgiez et a nostre dit pais communaument pour le bien, proufit et multepliement dicelui nostre pais et avancement de noz subgiez. Sur ce bien informez par nostre receveur general de Flandres et lecouthette de nostre ville de Bruges, noz conseillers, et apres la remonstrance sur ce faite de la partie des bonnes gens des quatre membres de nostre dit pays de Flandres; eu surtout meure deliberation de conseil, avons pour faveur, et a la priere et contemplation de mess. Alvaro Gonçalves Continho, chv. dudit royaume et maître chambellan pour les bons notables et aggreables services qu'il nous a fais par sa grant vaillance ou service de mons. le roy en armes ceste presente annee a Paris et Saint-Cloud alencontre *de celui qui se dit* duc Dorliens et autres ses aliez et adherens rebelles et ennemis de mon dit seigneur le roy et de nous, et mesmement à la poursuite et supplication desdiz marchans, maistres de nefz, maronniers et subgiez dudit royaume et de plusieurs noz subgiez et bonnes gens de nostre dit pais de Flandres, a nous sur ce faiz par plusieurs fois, affin quilz puissent plus aisiement et plus seurement faire et hanter leurs dites marchandises, aler, demourer et converser paisiblement par tout notre pais, donne, consenti et ottroye, donnons consentons et ottroyons, aux diz marchans, maistres de nefz, maronniers et subgiez dessusdiz, pour eulx et pour

les leurs, les poins, articles et franchises qui cy apres sensuivent.

Premierement que les diz marchans, maistres de nefz, maronniers et subgiez du dit royaume de Portugal, leurs biens, nefz et marchandises, et tout ce que a eulx et leurs dites nefz appartient, soient des maintenant sauf et seur et en nostre sauvegarde et seure protection, et que ilz mesmes, leurs nefz, biens ou marchandises ne soient pris, detenus, empeschiez ne arrestez pour aucuns debaz, entreprises ou malefacons, qui aient este faictes ou temps passe ou qui pouroient par guerre qui sourdre pourroit entre quelconque maniere de gens que ce fust par mer ou par terre es parties de Flandres, si avant que notre pouvoir et seignourie de Flandres sextend, fors seulement de leurs propres debtes ou de leur propre meffait. Et que ou cas que aucun deulx feust pris, quil soit tantost mene pardevant nostre loy, et que se ilz pevent trouver pleiges souffisans ausdiz de la loy ou ilz soient arrestez, dester a droit et a loy de ce que on leur demanderoit, que parmi celle plesgerie ilz soient desarrestez et mis hors de prison en faisant droit et loy selonc que la loy dudit lieu donroit. Item, que pour cause de ce que ou temps passe ilz ont trove sicomme ilz aient deffaulte et grant encombrier es peseurs, quilz en aient un qui leur pesera au droit et au juste pois dont on usoit en lancien temps en nostre ville de Bruges, en donnant au vendeur et à lachateur le leur iustement et loiaument comme ont ceulx de la nacion de Castille. Item, que les marchans dudit royaume, en nostre ville de Bruges, et qui seront ordonnez chiefz de la dicte nacion, puissent accorder et appaisier les debaz, demandes et discencions, qui pourroient sourdre entre les maistres et maronniers, pour eschever les arrestz et empeschemens quilz pourroient ou vouldroient faire lun sur lautre, se non en chose en laquelle nous eussions droit. Item que

touttes manieres de marchans, de quelque lieu quilz soient, puissent sauvement par mer et par terre venir en nostre pais de Flandres, et achater encontre les diz marchans de Portugal, des marchandises quilz ont ou auront admenees, et ycelles sanz empeschement mener la ou ilz vouldront, ainsi comme on a accoustume de faire en lancien temps. Item, que les diz marchans de Portugal soient quites et delivres en paiant a nostre costume du Dam, du millier pesant, comme font ceulx de la nacion de Castille. Item, saucune nef venant du dit lieu de Portugal feust brisee par tempeste ou autre male aventure, dedans nostre seignourie de Flandres, et ceulx qui dedans seroient perisissent ou eschapassent, et les biens feussent trouvez ou sauvez en tout ou en partie, quilz soient renduz et restabliz aux marchans auxquelz ils seroient en paiant a ceulx qui les auroient sauvez, convenans coustumens, au dit de la loy de nostre ville de Bruges, aussi avant que on a accoustume au vivant de feu le conte Robert. Item, sainsi feust que aucune nef de Portugal puis le tour de la Mue eust mestier daide pour la contrariete du temps ou daucune autre aventure pour les nefz et biens sauver, que les devantdiz marchans, maistres et maronniers, puissent sanz fraude et sanz mal engin aler a bateaulx et atout ce qui appartient a ycelles nefz, et entrer et yssir pour le sauvement de la nef et de lavoir, sans estre de ce calengiez de par nous. Item, quand lesdiz marchans auront paye le droit tonlieu et coustume de nostre ville de Bruges, de leur avoir, que parmy ce, ilz puissent franchement passer a la porte de lespee, et en autre lieu a Bruges, sans ce que on regarde en leurs huches, ne en autres fermeures quilz aient, autrement que on souloit faire en lancien temps, ou vivant dudit feu conte Robert. Item, que lesdiz marchans pour leur prouffit, puissent faire vendre leurs marchandises, ainsi quilz ont accoustume du temps passe. Item, que les-

diz marchans puissent de nuyt et de jour aler par terre et mer, vers leurs nefz et lavoir de leurs nefz, et arriere retourner leur droit chemin, vers leurs hostelz, portans espees et autres convenantes armures, sans meffaire et sanz estre pour ce pris ne arrestez, ne cheoir pour ce en aucune amende. Item, que lesdiz marchans puissent lier et deslier leurs bales, et regarder dedans, et des grans faire petites, sans calenge ou empeschement, ainsi que peuent faire lesdiz de Castille. Item, que lesdiz marchans puissent faire chargier leur avoir et deschargier par nuyt et par jour, ainsi bien par les jours de festes et dimenches, comme par les jours ouvrables, a leur plaisir et voulente, sanz calenge ou empeschement, comme lesdiz de Castille. Item, que nulle nouvelles coustumes autres que on souloit user en lancien temps, ne soient faites ne ordonnees sur eulx, ne sur leur avoir. Item, quilz soient quictes en paiant de leur avoir convretaige et hostellaige comme font lesdiz de Chastille. Item, que a toutes les heures quil leur plaira, ils puissent sauvement sanz empeschement, traire hors nostre dit pais de Flandres, et aler en quelconque lieu quil leur plaira, avecques leurs avoirs, leurs biens et marchandises, et a tout ce que a eulx appartient, en paiant ce qu'ils devront. Item, que les maistres et maronniers du dit royaume de Portugal, puissent sachier leurs nefz de Lescluse autour de la Mue, et du tour de la Mue a Lescluse de nuyt et de jour sans calenge, en paiant les vielzses coustumes. Item, se aucunes nefz dudit royaume, viennent en Flandres, autour de la Mue, ou en quelconque autre lieu, aillieurs en nostre conte de Flandres, pour cause de tourment ou en autre manière, eust mestier daide par mer ou par terre, de gens ou de bateaulx ou dautres choses, quilz puissent estre aidiez et aidier lun lautre de jour et de nuyt, ainsi comme bon leur semblera, sanz peine et sanz calenge. Item, que les maistres et maronniers dessusdiz

puissent a toutes heures mettre et tenir leurs nefz au sec a Lescluse et aillieurs, en la conte de Flandres pour les regarder, empoyer et rappeillier, et quilz puissent laterre caver dessoubz ycelles, pour les ensavonner pour fondre syeuf et poy et dautres choses faire, qui mestier leur seront, sanz peine ou calenge et sanz faire dommage audit sec ne autruy. Item, que les ditz marchans, maistres de nefz et maronniers, puissent mettre et tenir leurs nefz devant Lescluse en reng, trois nefz despes partout la ou ilz trouveront lieu sans nulluy empeschier, et par especial sans empeschier le courant de leaue par ou les nefz entrent et yssent, sans meffait ou calenge. Item, se aucunes nefz dudit royaume, siglassent hors de Lescluse, chargiees davoir, et par fortune retournassent et preissent plus grant chargement que devant navoient, que pour ce ilz ne soient tenuz paier tonlieu ne coustumes fors de lavoir qui de nouvel achate et chargie auroit este. Item, que les diz maronniers puissent achater verges, mastz, avirons et tous autres ostilz pour leurs nefz et necessitez la ou mieulx leur plaira et chargier en leurs nefz parant les vielzses coustumes, sans congie et sanz peine. Item, que les diz maronniers et marchans qui vins auroient a Lescluse, ne soient tenuz ne constrains a donner au bailli de leaue ne a ses sergens aucun vin, se de grace faire ne le vueulent. Item, saucuns des diz maistres ou maronniers venus vers nostre dit pais de Flandres ou partissans dicelui en quelconque lieu que ce feust, partist ains quil peust recueillier ses ancres et ses caables, et que depuis aucun les trouvast ou presist, que ycelui soit tenu de restituer ausdiz maistres et maronniers, les ancres et caables, par lui paiant compettent salaire, audit de la loy du lieu ou trouvez seroient, par ainsi que on peust monstrer souffisaument que ilz feussent à eulx. Item, que les diz maronniers puissent abais-

sier et oster leurs verges et mastz, quand nouvelles achatz auront, sans congie et sanz amende, payant de ce quilz achateront les coustumes dancien tempz accoustumes. Item, se aucun dudit royaume de Portugal, tancast ou ferist aucun autre, et de ce meffait il peust donner pleiges souffisans de ester a droit et loy, pour ce ne soit mis en prison, et en soient receuz les pleiges, sil ne touche vie ou membre. Item, quant les maistres, marchans et maronniers dudit royaume seront prestz de faire leur voyage, et aucun autre vouldra faire aucune demande de debte ou de convenance, quilz ne puissent estre arrestez ne empeschiez de leur voiage, baillant pleiges pour eulx de la quantite que on leur demandera. Item, que se les boyes ou les caables a quoy sont amarez les nefz du dit royaume de Portugal, se perdoient par aventure, que les maistres et maronniers dicelles navires, ne soient empeschees ne calengees ne soustiengnent aucune peine pour celle cause, silz ne font dommage a autruy. Item, saucun *leedsman* de la dite seignourie de Flandres, prenoit a son peril de mener aucune nef de la dite seignourie de Portugal, a sauvete aucun port oudit pais, et par deffaulte dudit leedsman, ladite nef presist ou ceulx qui dedans seroient, presissent dommage en corps ou en biens par la deffaulte dite, que le dit leedsman soit tenu de restorer ledit dommaige en son corps et en ses biens, et ne recoive nul salaire de ce que promis lui aura este, mais que a ce soit obligiez. Item, que les marchans caoursins ou qeulxconques ilz soient, qui chargeront aucunes marchandises es nefz de la seignourie de Portugal, soient tenuz et contrains de paiser les amenaiges et treauges petiz et grans, ainsi come et sera contenu es chartres faites desdiz affrectemens et dadmenaiges selon la coustume de mer. Item, que toutes fois que en la ville du Dam, arriveront les avoir set marchandises de Portugal, aussi bien fer, comme autre avoir de

pois, que tantost quilz seront venuz, jlz soient coustumez, et que on ne les face paier, fors les coustumes vielzses acoustumez. Item, que ceulx de la coustume du Dam, soient tenuz de nuyt et de jour, et touttefois que requis en seront de coustumer les avoirs desdiz marchans de Portugal, quand ilz armeront au Dam, en escutes ou autrement, par quoy ilz puissent sanz empeschement passer a Lescluse et ailleurs la ou ilz vouldront. Item, et se par deffaulte de maree ou autrement, passer ne pouvoient, quilz peussent leur avoir deschargier et mettre en autres vaisseaulx pour mener a Lescluse ou ailleurs par mer ou par terre sicomme mieulx leur semblera, paiant les coustumes anciennes acoustumes, sanz y user ou faire aucune fraude. Item, que les marchans de la dite seignourie, puissent vendre leurs vins au Dam, dedans leurs nefz ou sur la caye, sans mettre en celier, et sans amende. Item, saucun scuteman recevoient a Lescluse desdiz marchans, vins, ou autres marchandises, pour mener au Dam, ou aillieurs, feist dommaige en buvant les vins ou autrement, qu'il soit tenu de restourer ledit dommaige et audit serment du devant dit marchant ou ainsi avant qu'il sera tenu par raison. Item, que les scutemans qui rechoivent desdits marchans fruit fer ou autres marchandises, par compte et par nombre, soient tenuz de les livrer a Bruges, ou la ou ilz devront par compte et par nombre, et se perte y avoit, lesdiz scutemans, soient tenuz de restorer la dicte perte au marchant, ainsi devant que lesdiz marchans pourront prouver ou par leur serment jurer. Item, que ceulx de la crane de Bruges et du Dam soient tenuz a delivrer aux marchans et maronniers de la dicte seignourie, tantost et sanz delay quand requis en seront coraulx et bateaulx, pour deschargier leur avoir, et mettre en lieu sauf, et que tantost puis quilz seront venuz au crane ils soient gumdez et miz en celiers, par quoy les marchans nen aient dommaige, et se ceulx de la crane ne leur delivrassent

tantost escutes et coraulx que la loy du lieu les doit contraindre a les delivrer; et se par non vouloir deschargier, les diz marchans recevoient aucun dommaige, les devant diz de la crane soient tenuz de restituer ledit dommaige au dit de la loy du lieu. Item, que se aucun courretier ou hosteller de la seigneurie de Flandres, ou aultres quelzconques dont il soit, achate aucunes marchandises ou avoirs de gens de Portugal, pour certain pris avec courretier ou sans courretier, et dudit marchie donne denier Dieu, quil soit tenu de les recevoir et prenre pour le pris quil les aura achates. Item, que saucuns hosteliers ou courretiers de la seigneurie de Flandres, achatoient aucuns avoirs ou marchandises de ceulx de Portugal, et ceulx auront veu et regarde a leur voulente lesdites marchandises au temps quilz les achateront, et ycelles auront chargees et envoiees en leurs hostelz, quilz soient tenuz de parer toute la quantite et pris que monteront lesdictes denrees ne ne puissent dire ne opposer que lesdictes marchandises ne soient mie bonnes et silz le dient, ne leur vaille ne ny puissent retenir aux dits marchans aucune chose, mais soient tenuz de paier entierement ce quilz devront sans nul empeschement ou contredit. Item, se courretiers ou autres marchans quelxconques achatent fer, que en ce mesme jour quil sera pese le oster du pois, siques il ne soit entremeslez avec le fer des autres marchans. Item, que pour le sauvement des marchans dessusdiz leurs biens et nefz, jlz soient ordonnez encontre les costierres de Flandres sur la mer a Dunkerke, Neufport, Oosthende, Blankeberghe, nouvelles lumieres et vurboetes, sicomme ilz souloient estre au vieilz temps. Item, saucun bailli estoutete ou autres nos officiers viennent et font encontre les dictes graces et privileges en faisant dommaige constange ou autre oultraige ausdiz marchans, quil soit tenu de restituer lesdiz dommaiges, ainsi avant comme raison sera, et que de leurs plaintes ilz soient tantost

oiz et adrechiez, partie appelee et oye a sa defense. Item, que les maistres et maronniers de la dicte seigneurie, puissent mesmes lascer leurs nefz en paiant quatre deniers parisis monnoie de Flandres pour chacun batel de terre de lastage, et se mestier avoient de lasteurs, quilz les puissent avoir pour tel pris quilz accorderont ensemble avec les lasteurs, ou silz nestoient daccord au dit de la loy de la Mue pour raisonnable pris, ne ne soient mis en calenge pour terre qui cherroit entre le bastel qui donne le lastaige et la neif, par ainsi quilz y mettent ung bon grant drap, entre la nef et le batel, qui delivre ledit lastaige, en payant le droit a nous appartenant, et sans dommaige faire a autruy. Item, que les diz maistres et maronniers puissent tousiours trouver espace vuide a la largesse de deux bateaulx a lescale Saint George, et a la grande escale pour venir a terre a tout leurs cocques et bateaulx, ne ne soient empeschiez par escutes qui y peuvent estre. Item, que ceulx de ladite seigneurie puissent querrir pescheur et recueillir les ancres, a quoy se tiennent leurs nefz, se par aventure perdues estoient, avec agrappes ou autrement, sanz y faire fraude ou dommaige a aucun, sanz calenge ou amende. Item saucune personne ferist ou tuast aucun de la dicte seigneurie, que correction ou pugnicion soit faicte, par bannir ou autrement comme a tel fait appartenant et en telle maniere que un autre sen peust guider selon la loy et la coustume du lieu ou le fait avendroit. Item, que saucun home de Flandres doit argent a aucun de Portugal, en quelconque maniere que ce soit, et se voulsist partir ou fuir et laissier sa femme en son lieu, que on en fera audiz marchans et maronniers, droit, loy et ayde, sicomme aux bourgois. Item, saucun hostelier achate aucun avoir de ceulx de la dicte seigneurie pour autruy, qui soit present ou non, quil soit tenu de paier audit marchant la somme dudit achat, ou quil soit tenu de admener ledit marchant, et lui faire paiement dudit achat.

Item, que nostre ville de Bruges soit tenue de respondre pour les changeurs dicelle, de ce que sera trouve en verite que lesditz changeurs devront aux diz marchans de Porugal se faulte est trouvee esdiz changeurs. Item, saucun de la dite seigneurie venu ou estant en nostre dit pays de Flandres, ou quel nous neussions aucun droit, a cause de bastardie, de forfaicture, ou autrement, trespasse de ce siecle, son avoir nen soit empeschiez ne destenuz ains soit delivre a celui a qui par raison il appartient. Item, saucun de ladicte seigneurie faisoit aucun mal pour lequel il deust perdre vie ou membre, que pour ce jl ne puist perdre autre avoir que le sien propre; et se trouve estoit en verite quil eust avoir qui fuest a autres marchans, que tel avoir ne soit pour ce detenuz ne empeschiez, toutes fraudes ostees. Les quelz poins, graces, articles et franchises dessus escriptes et chacun par lui; Nous, pour nous, noz hoirs et successeurs, et noz subgiez voulons estre tenuz bien et fermement, aux dessusdiz marchans, maistres de nefz marronniers et subgiez dudit royaume de Portugal, sans enfraindre ou aler a lencontre a tousiours, mais perpetuellement: se ne feust que pour aucune cause, il nous pleust ces poins, graces et previleges rappeller, laquele chose nous pourrons faire toutesfoiz quil nous plaira. Et en celui cas, se nous les rappellons, les dessusdiz marchans, maistres de nefz, maronniers et subgiez auront apres icelui rapel a eulx signifie, trois mois despace pour vuidier paisiblement hors de nostre dit pais de Flandres et juridiction a toutes leurs nefz, biens et marchandises, et tout ce qui a eulx et ausdictes nefz appartendra, sauves les loys, previleges, franchises et ordonnances faites et donnees par noz devanciers, et nous, aux villes et bonnes gens de nostre pais de Flandres dessus dit, lesqueles entre tous autres cas et personnes, nous voulons du tout demourer en leur vertu. En tesmoing

desquelles choses et pour ce que voulons quelles soient bien et fermement tenues par la maniere que dessus sont escriptes et declairees, nous avons fait mettre et appendre nostre grant seel a ces presentes lettres. Donne en nostre ville de Gand le XXVIe jour du mois de decembre lan de grace mil cccc et unce. Ainsi signe : Par le conseil tenu par vertu des lettres par monseigneur le duc, sur ce escriptes par mons. le conte de Charolois, ouquel vous les seigneurs de Montproux, de Colscamp, mess. Guill. de Halluin, chlrs. Phil. seigneur de Chantemelle, escuier, maistres Symon de Fourmelles, Daniel Alarts, Jacques de la Tanerie, Anthoine de Wissoc, et Thiery le Roy, Dyne Rapponde, Robert de Caples, Dankaert Doegierlande, et autres du conseil de mondit seigneur le duc estiez. — J. DE GAULE.

Archives communales de Bruges. — Oude Witten Boeck, f° 69.

AUTRE PRIVILÉGE SPÉCIAL ACCORDÉ AUX MARCHANDS DE PORTUGAL.

(1462.)

Sur la remonstrance que firent en la plaine chambre deschevins de Bruges, les consuls de la nacion de Portugal, pour et ou nom des communs marchans de la dite nation, a savoir que ja soit, ce que par vertu de leurs previleges quilz ont au pays de Flandres, ilz doivent estre aussy francz des assiz des vins quilz mectent dedens leurs hostelz en groz pour leur boire comme font les marchans dEspaigne, toutesfoiz par ceulx de la loy de Bruges, qui de long temps enca ont obtenu de nostre tres redoubte seigneur et prince monseigneur le duc de Bourgoingne de faire courre double assis en laditte ville de Bruges, ilz avoient depuis certaines annees enca consenty que les marchans dEspaigne ne payeroient des vins quilz auroient en leurs hostels

pour leur boire sans fraude, se non XV soulz de groz pour tonnel selon le contenu de leurs previleges mais quelque poursuyte et priere que lesdis consulz et marchans de Portugal avoient fait pour estre entretenuz en leurs previleges, et estre francs du double assis, que lon lieve a present et quilz eussent peu este quictes en paiant lanchiene assise, ilz nen ont peu a ce parvenir, mais ont este priez par plusieurs foiz par lesdicts de la loy de Bruges, quilz voulsissent avoir pacience par aucun temps, et que on en pourverroit de brief ce que encores na este fait. Requerans pour tant bien affectueusement, que considere leur pacience que de long temps avoient tollere pour faire plaisir a la ditte ville, et que ilz ne apprenoient point que aucune provision an este faitte par la ditte ville a leur prouffit, que leurs susdits previleges entretenuz et que doresenavant ilz soient quietes en payant lanchienne assise, maintenant que de droit et par vertu de leurs dicts previleges on le leur vouldroit octroyer et consentir a par la dicte plaine chambre deschevins de Bruges en regard a la bonne voulente des dits marchans de Portugal, et au plaisir quilz ont fait a la dicte ville, ausdicts marchans este promis et consenty que doresenavant ilz seront quites des vins quilz mectront en leurs hostels pour leur boire en groz, assavoir en pieces, contenans trois sextiers ou plus, et non moins, pour leur boire simplement sans vendre en detail ou dispenser a autre et autrement que en leur maison, parmy payant XV souls a lavenant de chacun tonnel et pourveu aussi que de tous autres vins quilz vendront en detail, ilz en paieront lassise courant. Actum prima februarij, Anno LXII.

Archives communales de Bruges. — *Nieuwe Groenen* ongecotteert, fol. 138.

PRILLIS.

t'mathys | gregor | victor jorys marcus

a b c | d e f g | c d e f g a b c d e f g a b c d e f g a

UGUSTUS.

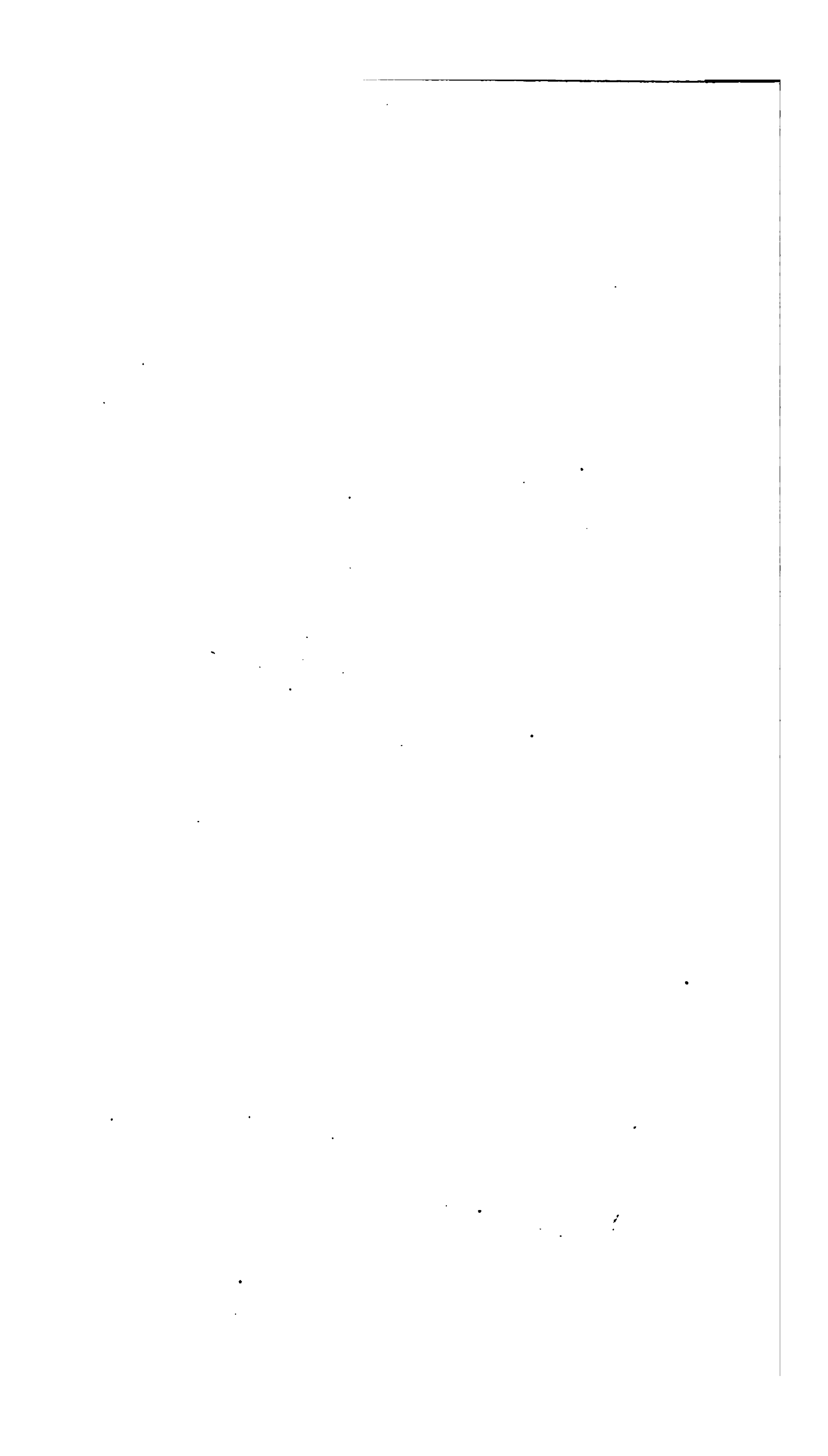
pouw' | thomaes | a b'thelmeeus iā bablist

c d e f | g a b c d e f | e d e f g a b c d e f g a b c d e

CEMBER.

mō | heyligē zie | ria lucie tho' k'st st' iā kid'

a b c | d e f g a b c d | d e f g a b c d e f g a b c d e f g a



FEESTEN EN FEESTTIJDEN.

NATUUR-, KERK- EN VOLKSFEESTEN

IN OORSPRONG EN BETEEKENIS

DOOR

Mr. D. BUDDINGH',

BRIEFWISSELEND LID DER ACADEMIE, TE UTRECHT.

INLEIDING.

De tijden zijn voorbij dat men de Mythen en Mythologiën der Ouden, die men met den naam van *fabelleer* bestempelde, als louter zamenraapsel of zamenweefsel van phantastische fabelen beschouwde, waarin men noch zin, noch beteekenis erkende, als waren zij in kranke breinen onder Oosterschen hemel uitgedacht en op onderscheidene wijzen en tijden in de heidenwereld tot godsdienststelsels verheven. Vele oudheidkundige navorschers van onzen tijd vooral, hebben licht in dien *chaos* der Mythologiën trachten te ontsteken. Daardoor hebben zij de overtuiging teweeg gebragt, dat bij al die stelsels, ondanks het ontelbaar aantal goden, die zij bevatten, eene oude, gezonkene, oorspronkelijk zuivere godsdienst, als *Monotheïsme*, hetzij dan als oorspronkelijke *Openbaring* of als *Natuurleer*, ten grondslag ligt, die in de *Mysteriën* der oude Priesterkasten bij de volken van *Aziatischen* oorsprong :

Commissaires rapporteurs : MM. H. SCHUERMANS et A. VAN HASSELT.

Hindoes, Babyloniërs, Persen en Pelasgers in Azië, bij de afgestamde Egyptenaren en Abyssiniërs in Afrika, gelijk bij Grieken en Romeinen in Europa, blijft doorschemeren.

Mannen als *Heyne*, *Vosz*, *Creuzer*, *Hermann*, *Baur*, *Müller* en vele anderen, die zich bij onze oostelijke naburen op het mythologisch gebied bewogen, hebben getracht den sleutel te vinden om tot die oude *mysteriën* door te dringen, en zin en beteekenis dier mythen en symbolen, uit ver verloopene eeuwen weder op te delven.

De *Veda's* der Hindoes, de *Zend-avesta* der Persen werden als de heilige boeken dier volken, gelijk de *Hieroglyphen* en het *Spijkerschrift*, met ijver bestudeerd en nagevorscht, en daardoor wordt licht verspreid over den geest en de denkwijze der Ouden en hunne voorstellingen.

Ook het oude noorden, het zuiden en westen van Europa, Scandinavië, Germanië en Gallië vonden hunne onvermoeide navorschers : de *Edda's* en *Vaulu-spa* van het noorden werden verklaard; de beroemde *Finn Magnusen* maakte door zijn *Lexicon*, gelijk de geleerde *Jacob Grimm* door zijne *D. Mythologie*, en *Mone* door zijn vervolg op *Creuzer's Symbolik*, hunne namen op dat oudheidkundig gebied onsterfelijk.

Het scheen als of de *heidenwereld* van het oosten naar het westen, van het zuiden naar het noorden, door zoovele vereenigde pogingen uit het graf, waar over de stroom van zoo vele eeuwen was heen gerold, opnieuw werd opgedolven. Zoo wroeten oudheidkundigen in het Oosten in de puinen van het oude *Ninive*, gelijk in het zuiden van ons werelddeel in die van *Pompeji*, om vroegere toestanden, geest en denkwijze van het heidendom te leeren kennen.

Datzelfde doen op een ander gebied der Oudheidkunde, de *Geologen*, die navorschen in den anti-diluviaanschen

bodem, om uit zijne overblijfsels de scheppings-perioden der aarde nategaan, waardoor zij tot geheel andere resultaten geraken, dan de denkbeelden in de verschillende *Cosmogoniën* der oude volken, zelfs in die der Israëlieten door *Mozes*, nedergelegd. Daarin evenwel stemmen allen, ook met de resultaten der tegenwoordige wetenschap, overeen, dat de *Cosmos*, zoo verre men die vroeger kende, en op het tegenwoordige standpunt kent, het gewrocht is eener *scheppende kracht* of Almagt, die zich allerwege als het oorspronkelijke *ongeschapen Wezen*, hoedanig dan ook genoemd, in de natuur openbaart [1].

Men moet erkennen, dat door dat alles, door zoo veler vorscher-blikken dieper inzigten gewonnen zijn, en de overtuiging daardoor te vaster gesteld is, dat zoowel de stoffelijke natuur dezer wereld, als de intellectuele natuur van den menschelijken geest, de onomstootbare bewijzen bevatten eener scheppende *Almagt*, als gemeenschappelijke oorsprong *(great first cause)* van beider bestaan; dat die Almagt de geschiedenis van zijnen scheppings-arbeid op de rotsen der voorwereld, evenzeer in onuitwischbaar natuurschrift of hieroglyphen heeft ingegrift, als dat Hij zijn *Wezen* in de stoffelijke natuur, en de ontwikkelingsgeschiedenis van den menschelijken geest geopenbaard heeft.

[1] Men denke aan POPE'S *Universal Prayer :*

Father of all! in every age,
In every clime ador'd,
By saint, by savage and by sage
Jehova, Iove or Lord!

Thou great first cause, etc.

Ook kan hier de herinnering aan HERDER'S parabel « *die Namen Gottes*, » gepast geacht worden : « *Ich sehe wohl* (sprach der König voll Scham), *dass das Bild und Zeichen* (der Name) *nicht dat Wesen ist.* »

De God der natuur en die der historie, dat is der ontwikkeling van den menschelijken geest, is dezelfde God. Om deze ontwikkeling eeniger mate na te gaan, moeten wij ons voor vele eeuwen verplaatsen in het Tibetaansche hoogland van Azië. Daar in de stroomgebieden van de *Dsjimun* en *Gihun* leefde een Nomadenvolk van blanke kleur, schoonen ligchaamsbouw, arbeidzaam en dapper in den krijg. Dóor eene schoone natuur omgeven beschouwde het die met een helderen, frisschen blik, en stemde zoo zijn kinderlijken geest tot het maken van dichterlijke voorstellingen, van wat men op het gebied der natuur met helderen blik opmerkte. Een hooger, magtiger *Wezen* had dat alles, wat hun oog trof, hun geest verrukte, voortgebragt, van Hem kwam al het goede, dat tot dankbaarheid stemde; — terwijl hetgene vrees of schrik aanjoeg in de natuur, het werk was van booze *demonen* (*dewa's*), die gedurig krijg voerden tegen dat *goede Wezen* met zijn gevolg. Voor den eersten stemde men *hymnen* aan, gelijk krijgsliederen voor zijne eigene helden; want krijg was naar het voorbeeld der natuur zelf eene uitspanning van den mensch.

Dit fiere volk, dat zich den naam van *Arja* (*Ariërs* = voortreffelijken) toeëigende, moet als het stamvolk van het blanke of kaukasische ras beschouwd worden; van hen stamden de *zend-volken* af : de *Iraniërs* of *Indiërs*, ook *Hindoes* geheeten, aan de oevers van den *Indus*, gelijk de *Chaldeërs* aan den *Euphraat* en *Ganges*, waar zij bereids hunne heldeneeuw waren ingetreden. Daartoe behoorden ook de meer afgezonderd levende *Sabaeërs* en verdere afstammelingen, de Ethiopisch-Egyptische volken, aan den eenen kant, gelijk de Grieken en Romeinen en alle Indo-Germaansche volken, die Europa tot hun verblijf kozen; — terwijl de Samitische stam zich oostwaarts uitstrekte.
Die *Ariërs* nu en hunne afstammelingen hadden geene

andere godsdienst dan de algemeene natuurleer, terwijl *Chaldeërs* en *Sabaeërs* meer bepaald sterredienst aankleefden. In de natuurgewrochten en natuurkrachten, gelijk in den strijd der elementen zagen zij hunne Goden of Magten; terwijl hemel en aarde in hunne wereldbeschouwing een alomvattend geheel uitmaakte. De zonnegod, die de Ariërs vereerden, heette *Indra;* de God, die de hemelruimte omvatte, was *Varuna,* — de *Uranos* der Grieken, — de vader van het zigtbare heelal; de aarde was *Go*, der Grieken *Gea*, als aardmoeder. Deze natuurgewrochten en de verpersoonlijkte natuurkrachten, als goden gedacht, bragten zij offers (de *somá*-offers), en de zigtbare strijden der goden werden door lofzangen of hymnen verheerlijkt. Zoo werd niet slechts de strijd der elementen, maar elk natuur-verschijnsel een dramatisch tafereel, de schepping der wereld een hemelsch heldendicht, en het godsbestuur een verheven schouwspel, door de goden gespeeld, door de menschen bewonderd en gevierd [1].

Ook bij alle overige volken, Hindoes, Persen, Egyptenaren, Grieken, Romeinen, Scandinaviërs en Germanen, treffen wij dien godenstrijd, naar natuur en klimaat verschillend gewijzigd, aan; wij komen er op terug.

Intusschen geldt hier de vraag of bij die voorstellingen, niet eene oudere gezonkene *grondleer* of *openbaring*, de kennis aan een *eenig Opperwezen* ten grondslag ligt?

Om die stelling te bevestigen heeft men gewezen op het aloude *Sabaeïsme* vóór *Noach*, of het *Noachisme*, na die geduchte catastrophe, waarin hij met zijn gezin, als vereerders van een *eenig* Opperheer, gespaard zoude zijn gebleven. Die *Sabaeërs* dan, volgens *Link* [2] « door een heilig donker

[1] Over de *Ariërs*, zie de breedere aanteekeningen.

[2] LINK, *die Urwelt u. d. Alterthum*, etc. Berl. 1820/24, ook in het Holl. door MOLL, Nym., 1834.

omhuld », woonden in *gelukkig Arabië*, « eene streek, » afgescheiden van vreemdelingen, aan de noordzijde door » eene ondoordringbare woestenij, en aan alle overige zijden » door eene gevaarlijke kliprijke zee beveiligd, » zoo dat door die afgescheidenheid de oorspronkelijke Natuur- of *grondleer*, de vereering van den Heer der Schepping, den *Allah Taala*, zoo men wil, als de hoogste Godheid, het zuiverst is bewaard gebleven. Die *Allah Taala*, als Opperbouwheer van den grooten tempel der natuur, met zijne zeven groote lichten, werd ook *Saba*, dat is zoo wel *Heer* als *zeven*, alzoo de Heer der zeven groote lichten, (zon, maan en planeten) genoemd, waarvan men zoowel het *Sabaeïsme* (de sterredienst) als het woord *Sabaeërs* heeft afgeleid. In hoe verre nu de vereering van één Opperheer, de *Jehovah* bij de Hebreërs, en de leer der *Esseërs* onder de Joden, uit dat *Monotheïsme* ontsproten zij, laten wij voor anderen te onderzoeken over : *Jehovah* beteekent « *die is, die was en zijn zal;* » alzoo de Eeuwige.

Latere berigten omtrent de *Sabaeërs* in reisbeschrijvingen der 17e en 18e eeuw doen hen kennen als *Mandeërs* of *Essëers*, die zich van den Jordaan naar *Kurdistan* in Persië, niet verre van het oude *Susa*, zouden verplaatst hebben, en ook later volstandig in hunne leer bleven volharden. Uit hunne school, althans der *Esseërs*, acht men dat *Johannes de Dooper*, als voorlooper of wegbereider van den grooten Meester gesproten zij, gelijk men acht ook *Jezus* zelf: doch terwijl gene met *water* doopte, zou deze met *vuur*, dat is het licht der waarheid, doopen [1]. Zoowel ook bij de *Johannes jongeren*, gelijk men zijne volgelingen noemde, als bij den meest geliefden volgeling van *Jezus*, *Johannes* de Evangelist, was het Monotheïsme tot de hoogste

[1] Over de *Esseërs*, zie breedere aanteekeningen.

zuiverheid verheven : God *een Geest*, *dien elk moet aanbidden in geest en waarheid*, bewoonde den grooten tempel der natuur, niet met menschenhanden gebouwd. Deze leer schijnt zelfs geheel over een te stemmen met de voorstelling van den *Allah Taala*, of Heer des sterrenhemels; terwijl de leer van den *Manda di Chaie*, dat is van den *Godmensch*, welke slechts voor korten tijd op aarde vertoefde, (waarvan de naam *Mandeërs*), met den λογος van Johannes den Evangelist schijnt overeen te stemmen [1].

Die *monotheïstische* voorstelling schijnt nog door te schemeren, in de meeste Mythologiën, in een eenig Oppergod of hoogste Wezen, waaraan alle andere goden onderworpen waren, gelijk *Indra* bij de Ariërs, *Bhagavan* of *Bramah*, bij de Hindoes, *Ormuszd* bij de Persen, *Cneph Ammon* bij Ethiopiërs en Egyptenaren, ook *Youpiter* of *Zeus* bij de Grieken, *Jo* of *Jupiter* bij de Romeinen; zelfs in *Odin* of *Wodan*, den *Alfadr*, bij Scandinaviërs en Germanen, als *Weldoener*, van wien al het *goede* komt, gehuldigd en vereerd. *Wodan*, *Godan* is weldoener, goeddoener, waarvan wij het naast ons woord *God* afleiden. Doch eene eerste ontaarding van dat oorspronkelijke monotheïsme, als *goeddoende* magt of beginsel lag al dadelijk in zijne tegenstelling eener vijandige magt of beginsel, van wie alle kwaad voortkomt. Het *dualisme*, de leer van twee beginselen, goed en kwaad, van licht en duisternis, magten die bestendigen krijg voeren, erkent men reeds bij de Ariërs, waar *Indra*, de Heer des Hemels, en *Varuna*, die der oneindige ruimte en van den

[1] Volgens de tentoonstellingsberigten (1867) zou een Wurtembergsch geleerde *Dr. Enting*, een werk op de tentoonstelling ingezonden hebben, *Cholastek* geheeten, dat de ritualen bevat der *Mandeërs*. Het werk is autografie. Er zijn nog, zoo luiden de berigten, 500 *Mandeërs*, ook *Nazareners*, *Sabaeërs* of *Johannes Jongeren* genoemd, aan den Neder-Eufraat, die hun eigen taal en godsdienst enz. hebben. (Zie *Utr. dagbl.*, 9 Junij 1867). Mogt Dr. Enting der geleerde wereld dien aangaande nadere inlichting schenken!

Oceaan, elkander vijandig tegenover staan. Vooral, en meest ontwikkeld treedt dit dubbel beginsel (dat in de indische *vuur*-dienst, in *Siva*, vereenigd in één God wordt voorgesteld), bij de Perzen en de Zend-volken te voorschijn, waar *Ormuzd*, de licht- of vuurgod, het oorspronkelijk licht, met zijne heirscharen van hooger en lager rang (de *Amschaspands*, de *Fervers*, en *Izeds*) vijandig staat tegenover *Ahriman*, den god der duisternissen en zijn gevolg van *Dewa's* en *Drudscha's*. Wij ontleenen de voorstelling daarvan hier aan Georg Weber. « Beide grondbeginsels, zegt hij, waren reeds van den beginne aanwezig, doch *Ormuzd* was de magtige; door zijn magtig *scheppings*-woord *(Honover)* schiep hij, zonder eenige verhindering zijner tegenstanders, de *wereld*, een lichtrijk, waarin niets dan wat goed en rein was zich bevond, doch toen hij in zijne hemelwoning was terug getrokken, drong *Ahriman* in de gedaante van eene *slang* (de tijd) in de geschapen wereld door, en vulde die met vijandelijke geesten, met onreine en schadelijke dieren, met ondeugden en zonden. Was *Ormuzd* de schepper van het licht, den dag, het leven, zoo werd *Ahriman* de oorzaak van nacht en dood; schiep *Ormuzd* den stier, den hond en den haan, zoo verwekte *Ahriman* de roofdieren, de slangen en schadelijke insekten; wanneer *Ormuzd* de menschen op het pad der deugd en reinheid van zeden tracht te houden, zoo loert *Ahriman* met zijne *dewa's* op de gelegenheid, in onbewaakte oogenblikken in het hart der menschen binnen te dringen, en hen op den weg der ondeugd en der onreinheid te voeren. Zoo bestaat er een eeuwige strijd in dit *dualisme* tusschen *Ormuzd* en *Ahriman*, gelijk in de Egyptische mythe tusschen *Osiris* en *Typhon*. Zoo streed ook *Zeus*, met den bliksem gewapend, en zijne *Olympus*-goden tegen de *Girganten* of

bergreuzen, welke strijd wij in het noorden in dien van *Thor*, den dondergod, tegen *Hrymhursen* of ysreuzen terugvinden; terwijl *Baldr* en *Haudr*, de tegenstelling van *licht* en *duisternis*, van zomer en winter, dag en nacht vertegenwoordigen. »

Wat in de natuurleer der Ouden tot die voorstellingen leidde, valt voorwaar niet moeijelijk te verklaren. Het waren de tegenstellingen der jaargetijden, der *aarde* zelf, met hare afwisselende verschijnsels, die men, even als den strijd der elementen, verpersoonlijkte. Het aanzien der aarde zelf, gedurende zes maanden met bloemen en vruchten versierd, en gedurende de zes overige in kwijnenden en onvruchtbaren toestand, gelijk de jaarlijksche en dagelijksche afwisseling van licht en duisternis, deden de denkende geest der menschen naar de oorzaak dier afwisselende natuurverschijnselen zoeken, en hij was bevredigd door die verschijnsels zelf zich als hoogere magten *verpersoonlijkt* voor te stellen.

Eenmaal op die baan der *personnificatie* of *verpersoonlijking* van natuur-elementen, water en vuur, — en verschijnselen van licht en duisternis enz. gebragt, was er eene wijde deur geopend voor oostersche phantasie, tot het scheppen van nieuwe goden : zoo ontwikkelde zich uit dit *dualisme* op nieuw bij de voorgezette beschouwing der natuur eene derde magt, waaraan men de oplossing van alle strijdigheid toeschreef.

Zoo treedt bij de Hindoes, de oorspronkelijke *wereldgeest Brahma*, de oorsprong van al wat is en bestaat, aan wien *Indra* en de overige natuurgoden ondergeschikt waren, het eerst als *Trimurti*, in drievoudige gedaante, op, als *Brahma*, *Vischnu* en *Siva*, de scheppende, onderhoudende en vernielende magt. Tusschen die eerste en laatste, elkander vijandige magten, staat *Vischnu*,

als verzoenend en werkzaam in het midden. Die voorstelling bragt, als van zelf, de indische *Incarnatie*-leer mede, volgens welke *Vischnu* zelf van tijd tot tijd in *menschen*-gestalte op aarde rondwandelde (als *Rama*, *Krischna*, enz.), om goeddoende, den verwarden en ontredderden toestand der wereld te herstellen; op nieuw orde en regt, en reine zeden in het leven te roepen.

Zoodanige *Trimurti*'s bezaten het Egyptische stelsel in *Osiris*, *Athor* en *Typhon*, de Grieken in *Zeus*, *Poseidon* en *Pluton*, Scandinavië in *Har*, *Jafn-har* en *Tredi*, om van andere drieheden of Trimurti's niet te gewagen. Hoezeer in den grond *drie* phasen van één wezen, traden zij veelal naast elkander als eene heilige drieheid op. Waar evenwel deze, als *Osiris* en *Typhon*, (uit het dualisme) elkander vijandig tegenoverstaan en elkander vernietigen, daar zien wij, door de geboorte van een nieuwen zonnegod *Horus*, een andere Trimurti in *Osiris*, *Isis* en het godenkind *Horus* optreden, — waarmede in het noorden *Odin*, *Freya* en de nieuwe zonne-god *Freyr*, schijnt overeen te stemmen.

Zoo wij ons niet geheel bedriegen, dan hangen die voorstellingen in de natuurleer der Ouden, met de vereering van zon, maan en aarde, — gelijk ook met de verdeeling van het jaar, oorspronkelijk in *drie* getijden, te zamen, waaruit ook de hieroglyphe van het alziend oog, △, schijnt voortgesproten.

De vereering, oorspronkelijk van den *Allah Taala*, Heer des sterrenhemels, of de Heer der zeven groote lichten in den grooten tempel der natuur met zijn gestarnt koepeldak, gelijk bij de Sabaeërs, — ging bij de Hebreërs op hun *Jehovah*, over, terwijl die natuur-tempel zich symbolisch in *Salomo*'s tempel, met zijn kandelaar van *zeven* armen afspiegelt, waarop *zeven* lichten ontstoken worden. Op

veelvuldige wijze wordt dat zevental, ook in den *Apocalypsis* in aandenken gehouden, als, om hier niets meer te noemen, de *zeven* gemeenten, als zoo vele licht- of brandpunten voor de zedelijke wereld in klein-Azië.

In het Grieksche en Romeinsche mythen-stelsel worden evenwel die hemellichten aan zoo vele goden en godinnen gewijd, wier namen zij nog dragen : *Sol*, *Luna*, *Mars*, *Mercurius*, *Jupiter*, *Venus* en *Saturnus*, goden en godinnen aan wie tevens de rij der dagen eener week waren toegeheiligd, welke dagen, bij Indo-Germaansche volken, natuurlijk aan eigen goden gewijd waren : *Sunna*, *Monan*, *Tys* of *Dis* (ook *Ar*-tag), *Wodan*, *Donar*, *Freya*, *Surtr* of *Satur*.

In de middel-eeuwen schijnen echter de planeten-*goden* door even zoo vele, nl. « zeven *Enghelen* der planeten » van hun voetstuk gestooten, zoo als *Joh. Tritenhem (Trithemius)* berigt : « Niet alleen waren zon, maan en planeten, maar ook de lotgevallen der wereld, benevens kunsten en wetenschappen onder hunne hoede of invloed gesteld; drie van dit sabaeïstische *zeven*-tal, waren « de groote Engelen, » namentlijk de Aarts-engelen : *Michaël*, *Gabriël*, en *Raphaël*. Dit zeven-tal nu, aan welks hoofd dat drie-tal scheen te staan, bestuurde aldus de gemelde hemellichten : *Michaël*, de engel der *Zon* of *Sol*, regeert de wereld als mathematicus en astronomicus, hij doet de astrologie bloeijen; *Gabriël*, de engel der Maan of Luna, onder zijn invloed had de zondvloed plaats ; *Samuël*, engel van de planeet Mars, onder wien een heirleger van revolutiën in staat en kerk voorvalt; *Raphaël*, de engel van Mercurius, de bevorderaar « van vreuchden, speel-musica» genoemd, bestuurt koophandel, enz.; *Zachariël*, de engel van Jupiter, onder wien kunsten en uitvindingen ontloken; *Anaël*, de engel van Venus , bevorderaar van zang- en snaren-spel en al

wat den aard van Venus betreft, en *Oriphiël*, de engel van Saturnus, onder wiens heerschappij de torenbouw van Babel en de spraakverwarring plaats greep, maar ook de akkerbouw algemeen werd.

Men ziet hieruit tot welke absurditeiten de oude sterredienst, ook nog zelfs in de middeleeuwen, aanleiding gaf: de goden-namen werden hier door Aarts-engelen en engelen op den achtergrond gedrongen; zooverre ging het evenwel niet met de namen der dagen.

Eenmaal op die baan om jaargetijden, planeten en de dagen der week, aan genoemde natuurgoden te wijden, is het niet vreemd dat later, of ook reeds vroeger, de *vier* groote en twaalf kleinere deelen des jaars in maanden, in de verschillende mythen-stelsels onder de heerschappij van even zoovele goden gesteld werden, die te zamen den hemelschen raad uitmaakten : bij de Grieken van den *Olympus*, bij de Scandinaviërs van *Walhalla*, aan welke laatsten, even zoovele hemelburgten werden toegekend. Een overzigt en vergelijking van de nog gebruikelijke Zodiacs-teekens met de Hindoe-goden en godinnen der twaalf maanden, met die der Grieken en Romeinen en de Scandinaviërs, leverden wij in onze *Cosmos en Zodiac van het oude Noorden of Scandinavie* [1]. Wij achten het niet noodig hier de verdere vergoding der natuur en natuurkrachten na te gaan. Hun aantal bij de Hindoes en bij de Grieken was overmatig groot.

Zoo zagen wij dan eerst *Monotheïsme*, *Dualisme*, *Trimurti's*, *Sabaeïsme* (naar het zevental), en eindelijk *Polytheïsme* of veelgodendom, de oude heidenwereld beheerschen, en uit de natuurleer of wereldbeschouwing zich ontwikkelen.

[1] Zie mijn *Cosmos en Zodiac*, in de *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique*, tome XXIII. 2e série, tome III. 1867.

Die Goden- of mythenstelsels weken echter voor hooger, beter *licht*, op het gebied van den *geest* ontstoken, waarvoor zelfs de vuur- of *licht*-dienst van het Oosten, met zijne lichtgoden verbleekte. Naar het voorbeeld der goden, heerschten allerwege *krijg, veete* en *bloedwraak* onder de menschen : daarvan getuigen alle heldendichten uit Indischen, Griekschen en Indo-germaanschen geest gesproten. Zoo wijst Mone op de *Schanameh*, de *Ilias*, de *Nibelungen* en *Werin von Lothringen*, waarin die bloedwraak ter verzoening tot het hoogste toppunt is opgedreven. Wij wijzen daarbij ook op den *Ramajana*. « Welk eene wraak, zeiden wij, oefent *Ram* op den reus *Rabon* en de zijnen, wegens de schaking der geliefde *Sitta*. Eene bloedwraak ter verzoening van den beledigden god, alleen door een Oostersch brein te vatten! En in het natuur-epos der Germanen, de *Nibelungen?* Hoe verschrikkelijk wordt ook hier de bloedwraak van Chrimhilde, wegens den moord van haren geliefden Siegfried gekoeld! »[1]

Doch is het vreemd, vragen wij, in het heidendom zulke bloedtooneelen van moord en bloedwraak aan te treffen, waar men in het avondrood der ondergaande zon, op de bloedstroomen wees, die den dood des lichtgods voorafging of vergezelde? Het voorbeeld der goden in spel en krijg werd allerwege door de menschen gevolgd.

In dien nacht nu der diepgezonkenheid van heidensche barbaarschheid en verval van zeden allerwege, verrees in het Oosten, in de bergvlakte van Palestina te *Nazareth*, een ander zon, de *Zon der geregtigheid*, op zedelijk en intellectueel gebied, waarvan *St-Jean*, uit de school der Esseërs of Mandeërs, de voorlooper, de wegbereider was. Met goddelijke almagt ontstak *Jezus* te *Nazareth* geboren,

[1] Zie *Cosmos en Zodiac*, bl. 713.

als de Heiland der wereld, een ander zedelijk licht, dat de wereld zou beschijnen. Tegenover de *vuurwet* (Zend ab Aesta) der Persen, en de *Decade*, door een « naijverig God » onder donder en bliksemen op Horeb gegeven, stelde Christus dat eene, onomstootbare vrede's- en liefdesartikel, dat voortaan de wereld zou beheerschen : *God, de Opperbouwheer des Heelals, lief te hebben boven al, den naasten als zich zelf*, en die wet bezegelde hij voor alle volgende eeuwen, door eigen voorbeeld en zelfopofferende liefde , door zijn dood.

Zie daar op het zedelijk, intellectueel gebied van den geest, het groote en zedelijke wonder, door niets overtroffen; eene geheele herschepping en omkeering van den geest des heidendoms : in plaats van krijg en wraak, vrede en liefde; — in plaats van bloedige zoenoffers aan een grimmig god, voortaan het menschelijk hart als een offeraltaar, waarop de vuurvlam der *liefde* ontbrandt, der liefde voor God en menschen, gelijk eenmaal symbolisch op de hoofden der Apostelen. Dat wonder eenmaal met goddelijke almagt gewrocht, verrees allerwege, waar die leer doordrong de Tempel der vrede en der menschheid, waarin God woont; daar worden op het gebied van den geest dooden, zedelijk dooden gewekt en door de verwarmende kracht der liefde gesterkt, blinden ziende gemaakt, dooven hoorende, kranken gezond; daar springen slaven-ketenen, vallen blinddoeken, — en hoe vele duivels varen ook thans nog in de zwijnen en storten in de zee van onzin en leugen !

Zie, dat is het grootste zedelijke wonder in de wereld ooit gewrocht : *verzoening* met God en menschen, met God, die een Geest is en dien elk moet aanbidden in geest en waarheid, en vrede met alle menschen; voorwaar een scheppingswonder der stoffelijke natuur gelijk, waarvan

een reuzengeleerde teregt heeft getuigd, wat ik tot motto koos: *der Sieg des Christenthums war der einer milden, einfachen, geistigen Lehre über das sinnliche, grausame, verwildernde Heidenthum.* Voor dat christelijke licht, voor die hoogst eenvoudige leer, stortte de *Olympus* met zijn magtigen *Zeus* of *Jupiter* in puin, bezweek het schitterende *Valhalla* met *Odin*, en zijn magtige stoet van *Einheriar* of uitgekozen helden.

Even zoo als de goden zelf en hunne symbolen (*Jupiter's* bliksems, *Donar's* of *Thor's mjölner*) uit de voorstellingen, die men zich van de natuur en hare gewrochten schiep, voortsproten, en even als men in het natuur-leven het goden-leven zelf op den *Olympus* of in *Valhalla* dacht te aanschouwen, zoo waren ook de feesten van het heidendom louter *natuur-feesten*, waarin men dat natuur- en goden-leven nabootste. Dat natuur-leven zelf aan onveranderlijke natuur-wetten gebonden, was voor het heidendom door den sluijer van *Isis* bedekt, die slechts weinig ingewijden in de *mysteriën* der Oudheid poogden op te heffen, en dan nog hoe onvolkomen, door eene priesterkaste, die zich zelf naauwelijks boven het stof verheffen kon [1].

Alle feesten waren door die gebondenheid van den menschelijken geest aan de Natuur, oorspronkelijk niet anders dan *Natuur-feesten*, geregeld naar de afwisseling, hoofdzakelijk van *drie,* later van *vier* jaargetijden, en aan de daarover gestelde hoofd-goden gewijd: licht en duisternis, lichttijd en schaduwtijd, zomer en winter, ja, het geheele

[1] Over de *Mystêriën*, zie breedere aanteekeningen.

jaar met zijne afwisselingen, zonne- en maan-standen, met daaraan verbondene veranderingen, met zaai- en oogsttijd; deze maakten den altijd wederkeerenden feest-cyclus, of den afwisselenden feestkring uit van het heidendom, in zijne mythen-stelsels opgenomen, en daaruit in het volksleven overgebragt.

Zoodanige natuur- of volks-feesten bezaten ontwijfelbaar reeds de Ariërs en Zend-volken : Hindoes, Babyloniërs, Persen, Egyptenaren, Grieken en Romeinen. Ook de Indo-Germanen en Scandinaviërs hadden zoodanige natuurfeesten, hoezeer naar klimaat en omgeving gewijzigd, met die Oosterlingen gemeen.

Inzonderheid waren het dé beide *Solstitia* of zonne-keerfeesten, van zomer en winter, benevens de *Aequinoxen* of even-nachtsfeesten, die van zaai- en oogsttijd, welke algemeen verspreid waren; die als de voornaamste, ook het meest uitbundig gevierd werden. Waar de jaarkring in *drie*, gelijk later in *vier* hoofddeelen of getijden verdeeld was, daar waren ook, overeenkomstig het eerste heilig- of drietal (de *trimurti*) goden, *drie* de hoofdfeesten des jaars, gelijk bij *Egyptenaren, Romeinen, Scandinaviërs Germanen* en anderen, het geval was.

Ook die feesten leverden groote verscheidenheid, even als de goden, waaraan zij gewijd waren. Natuur, klimaat en volkskarakter schijnen daarop wel den grootsten invloed te hebben uitgeoefend. Bij groote overeenkomst als natuurfeesten, groote verscheidenheid naar luchtgesteldheid en heldenaard der verschillende volken en hunne leefwijze. Niets natuurlijker dan dat. Hoe verschillend toch waren de voorstellingen, en moesten dat zijn, van het goden-leven in het gloeijend Oosten, waar de lucht met specerij- en balsemgeuren doorkruid, de phantasie der menschen scheen op te wekken tot blijde en vrolijke stemming, — en de

heldere voorstellingen van het godenleven op den *Olympus* onder altijd helderen frisschen hemel, — en de ernstige en sombere beelden, die men in het noorden uit de natuur ontleende en op het godenleven in *Valhalla* overdroeg.

Maar zoo was het ook met hunne feesten gesteld : wel vond de *Krischna-* of *Kristna*-dans van het Oosten bij de Hindoes, verre navolging in het Westen in den *Svantewit-* of *S. Jans-* dans ; doch hoe veel verschilde de eerste, waarin men de spheren-dans der hemelgoden, met muzijk en zang, in rijendansen nabootste, van de aanstekelijke ziekte-dans, of het opgewonden rondspringen rondom feest-vuren in het Westen. — En ook de grieksche wed- en volksspelen, gelijk het *Adonis-feest* der vrouwen, in den tijd der zonnekeer bij Grieken en Romeinen, hoezeer verschilde dit van de steekspelen ter eere van den licht-god *Baldr,* in den zelfden tijd gevierd! *Adonis* en *Baldr,* beide schoone, de schoonste en veelgeliefde goden : hunne feesten vielen in de *Solstitia*-dagen, en eindigden met den *dood* des beminden licht-gods; doch terwijl op den tweeden of derden dag de *opstanding* des eersten met uitbundige vreugde gevierd werd, betreurde men in het noorden *Baldr's* onherroepelijke *nederdaling* ter helle (in *Helheim* het rijk van de onverbiddelijke *Hela).* Wij willen hier in geene verdere vergelijkingen treden, maar alleen nog vermelden de *Dionysos-* of *Bacchus*-dienst bij Grieken en Romeinen, en de vele zoo wel zomer- als winter-, zelfs de meeste lente- en herfstfeesten ter zijner eere.

Deze, een overoud pelasgisch natuurgod van diepzinnige mythische beteekenis, naast *Demeter* een hoofdvoorwerp der vereering in de *mysteriën*, was dat insgelijks in de natuur- of volksfeesten. Men acht hem als de natuurkracht die den wijnstok rijpt, als « de God des *winters*, met wat dezen voorafgaat en volgt, een beeld der afster-

vende en weder ontwakende natuur, » of wel als de representant van de *volheid der Natuur,* die zich in den wijn kenbaar maakt. Aan hem waren de woeste en luidruchtige Bacchanaliën gewijd, die in Griekenland onder den naam van groote en kleine *Dionysia* (*Διονύσια*), de eerste in de steden, de laatste op het land, in de lente en den herfsttijd invielen; terwijl de *Trieterika*, een ander *Bacchus*-feest waren, waarbij de vrouwen in den winter zich verzamelden, en als razenden *(Bacchantinnen)* op den Parnassus rondliepen.

In Rome kwamen die feesten zoodanig in verachting, dat de Senaat ze algemeen verbood. Andere *Natuur*-feesten, die wij hier niet verder willen nagaan, zijn op veelal dezelfde tijdstippen, waarop zij bij de Ouden invielen, ook wat den *vorm* betreft, in zwang gebleven, doch wat den *inhoud*, den geest en beteekenis aangaat, in den loop der eeuwen geheel veranderd, om zoo te zeggen, met nieuwe elementen doortrokken.

Dat is vooral het geval, zoowel bij de Hebreërs als Christenen : Mozaïsme en Christendom hebben zich van die aloude en algemeen verspreide *vormen* van natuurfeesten bediend, om daarin hunne historische voorstellingen en hooger ethische denkbeelden, of met één woord, hunne Openbaringsleer over te storten. Zoo hebben de eerste hunne *Passah*- of *Paasch*-, hunne *Pinkster*- en *Loofhutten*-feesten, de laatsten hun *Kerst*-, *Paasch*- en *Pinkster*-feest op vroeger heidensche natuurfeesten geënt, om van geene andere kerkfeesten in den christelijken kalender te gewagen. Of met andere woorden, zij hebben zich de vroegere natuurfeesten, dat is den vorm ten nutte gemaakt, om daarin hunne Mozaïsche of Christelijke begrippen over te brengen.

Waar bij het doordringen dier hoogere leerbegrippen

de heidensche vormen verbroken werden, of geheel in onbruik geraakten, daar hebben zij toch nog vele sporen en scherven nagelaten, waarop wij bij ons verder onderzoek zullen acht geven. Dat onderzoek bepaalt zich achtervolgens tot de beschouwing van de hoofdfeesten van het Jodendom, het Christendom en die der Roomsche kerk, bij welke laatsten wij vooral den jaarcyclus der almanachsheiligen volgen, om ten slotte nog een enkelen blik op de eigenlijke volksfeesten te slaan, die uit het heidendom of de kerk ontsproten zijn.

HOOFDFEESTEN VAN HET JOODSCHE VOLK.

Mozes opgevoed in alle wijsheid, en ongetwijfeld ingewijd in alle *mysteriën* van Egypte, waar zijne stamgenoten zoo vele jaren in dienstbaarheid hadden doorgebragt, werd, door hunnen uittogt aan het hoofd des volks geplaatst, de grondlegger en wetgever van den Joodschen Staat[1].

Niemand zal het verwonderen, dat de Joden, gedurende hun langdurig verblijf in Egypte, zich aan de Natuur-feesten des lands gehecht hadden, en zelfs de Egyptische god *Apis*, zoo geene meerderen : *Osiris*, *Isis* en *Horus*, hadden leeren kennen, en in de instelling hunner natuur-feesten hadden leeren navolgen, gelijk wel genoegzaam uit de oprigting van het *gouden kalf*, eene navolging van den *Apis* der *Egyptenaren*, blijkt. Drie waren ook hunne hoofdfeesten gelijk bij de Egyptenaren, die zich bij dezen, gelijk overal elders onder de oude Natuurleer, naar den loop der zon, en de verdeeling van het jaar in drie *hoofddeelen* regelden.

Doch *Mozes* zou het volk op verlangen van *Jehovah*, dien hij in den Egyptischen *vuurdienst* in een brandend *braambosch* gezien had, en die zijn volk door brandende *vuurkolommen* uitleidde, tot een eigen zelfstandig volk vormen, waartoe hun langdurig verblijf in de woestijn, afgezonderd van alle overige volken en volkstammen, hem byzonder te stade kwam. Wel kon hij zijn volk niet op eenmaal uit de louter natuurdienst tot hooger zedelijk standpunt overvoeren; wel kon hij de physische zijde, het *natuur-*

[1] Over de *Mysteriën*, zie br. aant.

karakter hunner feesten niet geheel ter zijde stellen, maar in dien *vorm*, waaraan het volk gehecht was, nam hij een nieuw *historisch-politisch* element op, waartoe de gewigtige gebeurtenissen van *uittogt*, *wetgeving* en *verblijf in leger-tenten*, als zoo vele gewigtige gedenkdagen van hunnen togt naar het beloofde land, gereede aanleiding gaven. Zoo trachtte de groote Wetgever de Egyptische natuur-feesten, waaraan het uitgetrokken volk gewoon was, met de gewigtigste gebeurtenissen, die het volk zelf beleefd had, in verband te brengen : daardoor riep hij ook voor den Israëliet een nieuw levensbeginsel, namelijk het *historische* element in zijne groote feesten in het leven, waardoor hij zich voortaan boven den Egyptenaar verhief en zich van alle overige volken, aan wie, in hunne natuurfeesten, zulke historische gedenkdagen onbekend waren, onderscheidde.

Wij volgen hier *Picart*[1] en *Creuzer*[2] bij de beschouwing der *drie* groote feesten of h. tijden, waaruit het door ons aangevoerde volkomen blijken zal. Die hoofdfeesten zijn het *Pascha-* of *Passah-*, het *Pinkster-* en *Loofhutten-feest*. Naar hunne eerste en hoogste beteekenis zijn dit alle *verlossings-* of *bevrijdingsfeesten ;* gedenk- en dankdagen voor de heugchelijke uitredding uit de Egyptische dienstbaarheid. Dit gevoel van dankbaarheid moest wel het geheele volk doorstroomen ; te sterker naar gelang men te zwaarder en langduriger in slavernij gezucht had. Door de instelling van *Mozes* gaf zich dit gevoel dan ook in hunne feesten lucht. In elk dezer feesten wordt dan ook een bijzonder moment van deze goddelijke bevrijding en begenadiging opgevat en gevierd. In den *theocratischen* Staat,

[1] PICART, *Cérémonies et coutumes relig.* etc., inf. Amst. 1733. t. I, fol. 15.
[2] CREUZER, *Symbolik und Myth.* 1810, 4 Dl. 2e Uitg. 1819.

waartoe *Mozes* zijn volk afzonderde en opleidde, was niets rationeler, dan dat zijne oorspronkelijke *natuurfeesten*, waaraan *Egypte* het gewend had, tevens als gedachtenis-feesten golden, waarop *Jehovah*, niet slechts als oorzaak en gever der vrijheid en wettelijke orde, als schenker van geestelijke gaven, maar ook als gever van stoffelijke weldaden verheerlijkt werd. Dit laatste blijkt uit de instelling, dat op elk dier feesten de *eerstelingen der vruchten* als offer-gaven aangeboden werden, die juist in dat jaargetijde tot rijpheid gekomen waren. De afzonderlijke beschouwing zal er ons, aan de hand der beide genoemde mannen, nader van overtuigen.

1. Het *Passah-* of *Pascha-feest.* Van den 14n tot 31sten der maand *Nisan*, die in het voorjaar met Maart invalt, heeft, zoo als bekend is, het Joden paaschfeest, tot een dankbaar aandenken aan den *uittogt van Israël uit Egypte*, plaats. *Jehovah* was zijn bevrijder. Reeds de naam, (*Passah*, volgens *Creuzer*, — *Pasach*, volgens *Picart*,) wijst aan, dat hier een *verlossings-* of *bevrijdings*-feest bedoeld is, bij welke gelegenheid de *Hagada*, d. i. het verhaal der doorgestane ellende in Egypte, gelezen wordt, benevens de wonderen des *Heeren*, die door den doodsengel alleen de eerstgeborenen der Egyptenaren trof en de woningen der Israëlieten verschoonde [1]. Daarna werd het *Hallel* (Ps. 113, enz. 119) aangeheven en de *Mussaf* (het gebed) opgezegd.

In zooverre ook hier nog een oud Egyptisch of bevrijdingsfeest van den *zomer-* zonnegod uit de banden van den *winter*, het diensthuis der duisternis, het schaduwbeeld des doods, ten grondslag ligt, laten wij hier aan anderen ter onderzoeking over, die dieper dan wij in de

[1] Exodus XII, 27. *Josephus, Antiqq.* II, 14, 6.

Egyptische mysteriën zijn doorgedrongen : bij het aandachtig nalezen der gemelde lof-psalmen zal men het historisch karakter en element van dit feest onmogelijk ontkennen ; maar van eene andere zijde vertoont het ook nog zijne physische afkomst en verwantschap met andere natuurfeesten.

De symbolen, die dit feest eigen zijn : het ongezuurde brood *(azyme)*, het slagten des éénjarigen *lams*, en vooral de groene *aren* en het *homar*-tellen, (d. zijn de 50 dagen van den *garf* der eerstelingen, van het beweegoffer [1]), dat de Israëliet nog steeds onderhoudt, bewijzen dat dit herinneringsfeest op historisch gebied, tevens was een voorjaars- of *lentefeest*, waarop men *Jehovah* voor den eersten zegen des jaars dankte, en Hem de eerstelingen der *aren* ten offer bragt. Wij zien dus hier het historisch-politisch element op den voorgrond getreden ; maar daarbij toch nog het *natuur-* of *lente*-feest der Egyptenaren doorschemeren, de oude vorm was met nieuwe denkbeelden verrijkt.

2. *Pinksterfeest*, *Wetgeving*. Zeven volle weken (d. i. 50 dagen) later, als het *homar*-tellen was afgeloopen, vierde de Israëliet zijn *Pinkster*-feest, ter herinnering aan een ander, het gewigtigste moment in de geschiedenis der Israëlieten, na den uittogt uit Egypte, namelijk de *wetgeving op Sinaï*, ook het *feest der eerstelingen* geheeten. In het Paaschfeest betoonde *Jehovah* zich een *verlosser*, bevrijder uit het diensthuis der slavernij, schenker der vrijheid ; hier was Hij de strenge Wetgever, de Insteller van orde en regt : de *Decade*, wet der tien geboden, onder donder en bliksemen, de symbolen zijner oppermagtige strengheid, die vrees en beving verwekt, gegeven, herinnert aan de

[1] Levit. XXIII, 10-14.

vuur-wet (*Zend- ab aeschta*) der Persen, waarop ook het *vuur-* of *brand*-offer van Israël duidde. — Zoo zien wij, Israël dankte zijnen *Jehovah* jaarlijks op Pascha voor zijne vrijheid, op Pinksteren voor *wettelijke orde;* maar even als in het eerste feest, zoo straalde ook hier weder het blijde natuurfeest, namelijk het *oogstfeest* door, waarop de Israëliet zijnen God dank- en spijsoffers bragt, bestaande uit brood- en meelbloemoffers, als eerstelingen van den oogst, benevens *zeven* volkomen eenjarige lammeren, — waarbij een *geitenbok* ten *zoen*-offer en andere offerslagt gebragt werd, die dan wederom met toepasselijke lectuur en gebeden, met lofverkondiging der Wet vergezeld ging. Wij vragen of het in dezen tijd te huis behoort, dat ook nog de Hoogduitsche Israëliet, als eene tegenstelling tegen zijn vroeger ongezuurd brood zijn *Joannes*-brood, uit vruchten zamengesteld, eet? — dat dan wel eenigermate aan *St-Jan* zou doen denken.

3. Het *Succoth-* of *Loofhutten*-feest.

Het derde groote feest, om van andere feesten (het nieuwe jaar — *Roseh-rasana*, het feest der lichten — *Hanuca* en het *Purim*-feest) niet te gewagen, was het *Succoth-* of *Loofhutten*-feest, ter gedachtenis, dat *Jehovah* den Israëliet op zijne doortogt in de woestijn in *hutten* had doen wonen. Dit feest duurt zeven dagen, gedurende welke de orthodoxe Israëliet nog in zijne *loofhut* woont, uit takken van schoon geboomte, van palmtakken, meijen en beekwilligen gevormd; terwijl hij met de symbolen, een palmtak, drie myrthe-takjes, twee beekwilgen en een geheelen citroentak, of bij gemis daarvan met een citroen in de hand in de Synagoge verschijnt, waar wederom de Lof- of Hallel-psalmen (113-119) gelezen worden. Zoo looft de Israëliet zijn *Jehovah*, wegens bescherming en *woning* op de lange moeitevolle reize. Het waren vrolijke

dagen die, even als alle andere feesten, met eene *Aftara* der Profeten (eene soort van *mis* — *missa*) eindigen.

Bij den dank voor bescherming en woning vierde men tevens de vrolijke oogst en wijnlezing, alzoo een eigenlijk *herfstfeest*, gelijk aan de *Aschurah* der Arabieren, waaraan deze echter de overleveringen van den *uittogt* van Noach uit de arke, van Jonas uit den walvisch, van Joseph uit den kerker verbinden.

Wij zien alzoo in deze groote feesten van Israël, wat wij boven zeiden, een *historisch* en *physisch* karakter: herinnering aan de groote dagen der verlossing en uitredding der vaderen, aan wetgeving en bescherming; maar tevens zijn zij dankdagen voor de jaarlijks wederkeerende weldaden van Jehovah; dankdagen voor de voorziening in de behoefte van den geest (vrijheid en orde), maar tevens dankdagen voor de voldoening aan de behoeften des levens (woning, spijs en drank).

Door het Christendom, dat gelijktijdig met de overheersching der Joden en het verlies hunner vrijheid, als eene vrucht van *David's* stam, in het leven trad, ontvingen die feesten, zoo als wij zien zullen, eene nieuwe, nog hoogere ontwikkeling en beteekenis. Zoo werden de beide Joodsche feesten, Paschen en Pinksteren, van het historisch gebied op dat van den *geest* overgebragt, om zoo te zeggen, vergeestelijkt in den christelijken feest-cyclus opgenomen. Alzoo verkregen zij eene *historisch-ethische* beteekenis; eene nieuwe phase van ontwikkeling van den geest, waardoor het Christendom zich zelfs boven het *physisch-historisch* standpunt van het Jodendom verhief.

Wij stippen hier slechts enkele trekken aan, om die ook later breeder uit een te zetten. Zoo viert ook de Christen

een *Pascha-* of *verlossings*-feest, doch in meer verheven zin en beteekenis dan de Joodsche Pascha. In het *dualisme* der zedelijke wereld, waarin goed en kwaad, heiligheid en zonde elkander tegenover staan, viert de Christen de verlossing van den booze, van de zonde, de verhooring van zijn dagelijksch gebed, de triomf der menschheid, op het gebied van den geest over graf en dood. Het is hem verlossingsfeest, niet slechts van een aardsch onderdrukker, maar van den *Satan*, de oorzaak van zonde en dood; het geestelijk lente-feest, waarop niet de eerstelingen meer van lammeren en aren aan *Jehovah* worden gewijd, maar waarop een hooger, alles afdoend Hoogepriester, *Christus* zelf, door zelf-opoffering, en als *eersteling* der ontslapenen, d. i. als overwinnaar over graf en dood, zich voor *God* stelt.

Zoo is Hij het groote, eeuwige offer, het *paaschlam*, dat geslacht is voor de *zonde* der wereld, dat alle verdere bloedige *zoen*-offers, gelijk nog het Jodendom ter verzoening van zijnen gevreesden *Jehovah* aankleefde, overbodig maakt en opheft. De *God der liefde* heeft zich in Hem geopenbaard, door leer en voorbeeld geopenbaard, in het vleesch, d. i. op het gebied van den menschelijken geest, die ook Hem, die een Geest is, moet aanbidden in geest en waarheid, om langs dien ladder, het hoogste ideaal der menschheid, gelijkvormigheid aan God, te bereiken!

Op gelijke wijze staat ook het Joodsche en Christelijke Pinksterfeest met elkander in verband: in het eerste wordt de afkondiging, de *promulgatie* der Wet, in het laatste de invloed en de werkingen van den goddelijken Geest op den menschelijken geest, ter bevestiging en verbreiding van het Evangelie gevierd. *Strenge Wet*, waaraan allen te kort komen, *blijde boodschap*, waaraan allen kunnen deelnemen, *Decade* en *Evangelie*, staan niet zoo zeer tegen

elkander over, maar volgen elkander op. De eerste ziet op de vestiging der oude *Theocratie*, de laatste op de vestiging en uitbreiding van het nieuwe *Godsrijk* op aarde. Tot de eerste behoort alleen de Jood, tot het laatste is geroepen, al wat *mensch* heet. Wanneer het joodsche pinksterfeest een oogstfeest is in den natuurzin des woords, zoo is het christelijke feest dat in de geestelijke beteekenis, want ook hier begint bij duizend-tallen, die door *Petrus* voor het Evangelie van *Christus* gewonnen worden, de groote oogst voor het *rijk van God* op aarde.

Al deze analogiën, ook reeds door de Kerkvaders in het licht gesteld, zullen, even als de diepe *ethische* zin der Christen-feesten zelf, nog nader blijken uit de opzettelijke beschouwing van den

CHRISTELIJKEN FEEST-CYCLUS.

Even als het oude heidendom drie groote jaarfeesten, en het jodendom drie hooge of hoofdfeesten telt, zoo bezit ook het Christendom zijne drie hoogtijden of heilige feesten, op vroegere feestijden gegrond of daaruit ontsproten, namelijk Kersttijd of *Kersmis, Paschen* en *Pinksteren*, die de middelpunten uitmaken van den christelijken feestkring, dien wij hier, met geringe wijziging van hetgeen *Creuzer*[1] daarover zegt, gaan beschouwen. De beide eerste feesttijden hebben hoofdzakelijk betrekking op de geschiedenis van *Jezus*, als den grooten Leeraar der volken, den

[1] *Symboliek und Myth. der alten Völker.* 1810, 4 Dl. 2e Uitg. 1819. Wij weten het, dat *Creuzers* beschouwingen aanleiding tot veel strijd hebben gegeven, (Zie *Cosmos* enz. bl. 706 aant. 2), des niettegenstaande schroomen wij hier niet *zijne* beschouwingen over den Christelijken *Cyclus*, die wij volkomen beamen, ons zoodanig eigen te maken, dat wij die met eenige wijzigingen naar ons doel, tot grondslag onzer verdere onderzoekingen leggen.

Stichter van het *Godsrijk* op aarde; het derde heeft betrekking op den verrezen *Verlosser*, thans in tegenstelling van zijne aardsche loopbaan, van zijn lijden en sterven, de hemelsche magt en heerlijkheid deelachtig; op de uitstorting van den H. Geest over zijne aardsche gemeente.

Deze *drie* groote feesttijden of *hoogtijden* worden in de R. Kerk, zoo als die zich in de middeleeuwen ontwikkeld heeft, en nog altijd bestaat, telkens door eene *voorbereiding* voorafgegaan en door een *nafeest* gevolgd en besloten: zoo dat van den eersten december af tot op zondag na Pinksteren, deze drie afzonderlijke feest-cyclen een groot zamenhangend *geheel* uitmaken, waarin de geschiedenis van *Jezus*, van zijne geboorte, d. i. van zijne intrede in de menschelijke beperktheid af, tot zijne hoogste, goddelijke verheerlijking toe, zich steeds heerlijker ontwikkelt.

Zie hier de Evangelische voorstelling van dat historische tafereel: de *Heiland* moet als een zwak, behoeftig menschenkind in het aardsche leven treden, d.i. geboren worden; hij moet aan alle voorwaarden van dit leven voldoen en ten laatste smartelijk lijden en sterven, opdat hij zegevierend over dood en graf opstaan, en met almagtige, geestelijke werkkracht begaafd, voor de zijne zorgen kunne, tot aan het einde der wereld. Dat is de eenvoudige geschiedenis, of wil men zoo, de historische voorstelling, die de inhoud uitmaakt van deze feesttijden. Zij herinneren den feestvierenden in eene steeds klimmende reeks van opvolgende toestanden, aan de *diepste* afdaling of vernedering en de *hoogste* verheerlijking van het goddelijke wezen, liefde en leven; zij vertoonen ons in de belangrijkste momenten van *Jezus* leven op aarde, de grootste weldaden der goddelijke en eeuwige *liefde*, die zich in de wereld openbaart.

Het christelijke kerkjaar heeft alzoo een volstrekt *historischen grondslag*, maar een zoodanige, die in zijne

afzonderlijke momenten, altijd de *diepste waarheden* ontwikkelt, en de eigenlijke betrekking der christenwereld, ja, der menschheid tot de Godheid klaar te aanschouwen geeft. Dit zal ons uit de korte beschouwing der afzonderlijke hoofd-feesten duidelijker blijken, waarbij wij *Creuzer* zelf laten spreken:

I. De *Kerst-cyclus* viert de geboorte van den Heiland, de menschwording van het *Woord* (*Λόγος*). Het zijn voornamelijk twee hooge dagen, die gevierd worden, de *geboorte*-dag van Jezus, op den 25[sten] December vastgesteld, waarin zich het goddelijk Wezen in den *Godmensch* openbaarde, en deze in het aardsche leven intrad,— en de *doop*-dag van Jezus, den 6[de] Januarij, alzoo de dag, waarop Jezus zich het eerst als den beloofden *Messias*, als den *Christus*, den Heiland der wereld vertoonde, waarin hij in zijne goddelijke hoogheid en kracht openbaar werd. Dit is het *Epiphaniën*-feest, oorspronkelijk het *doop*-feest, als symbool der reinigende verlichting van den geest en van de verschijning van Christus.

Voor deze hooge feesten nu, gaat eene ernstige voorbereiding vooraf. Vier zondagen voor het geboorte-feest des Heilands, wordt zijne nabij zijnde komst *(adventus)* aangekondigd, door leer, gebed en gezang tot eene waardige feestviering voorbereid en opgewekt. Even zoo als, naar christelijke wereldbeschouwing, de geheele tijd vóór Christus, namelijk de geschiedenis van het Joodsche volk en van de profeten, van den vroomen *Henoch* af tot aan den strengen boetprediker *Johannes den Dooper*, voorbereiding was, voor de heerlijke verschijning van het goddelijke leven en licht van *Christus*, zoo moesten ook deze *advent*-dagen jaarlijks de gemoederen der geloovigen in de stemming brengen, die eene waardige feestviering van de komst des Heilands voegde. Men bragt in herinnering de

beloften aan de Aartsvaderen, het verwachten en verlangen der volken, en de zegenrijke vervulling daarvan toen de wereld in de diepste zedelijke duisternis verzonken lag.

Alzoo is het geboortefeest van Christus als *de Zon der geregtigheid*, te midden der zedelijke duisternis, een zedelijk lichtfeest, een feest *aan het licht der lichten*, aan de Zon, die geen ondergang kent, gewijd, zoo als ook Sophronius, patriarch van Jerusalem, dat reeds beschouwde, wanneer hij den Heiland noemt : « Het licht der lichten, in de wereld gekomen om haar te verlichten »;

» Heden, zegt hij verder, werd *de Zon* geboren, die nimmer ondergaat en de wereld vervult van het licht des Heeren. — Heden beschijnt ons de Zon der geregtigheid.

» Thans van de duisternis bevrijd, kennen wij het goddelijke licht als schitterend.

» Door de verschijning des Heeren wordt thans de duisternis der wereld verdreven.

» Het licht van boven bestraalt thans alle schepselen [1]. »

Het middelpunt van dezen feesttijd is de *Kerst-tijd*, 25 December. Op dien dag werd verkondigd hoe de eeuwige *Logos*, d. i. het Woord Gods, de gestalte des menschen aangenomen heeft, d. i. als *Godmensch* geboren is, en daardoor den menschen een oorzaak is geworden, zich tot het goddelijke te verheffen. In die geboorte des Heilands uit eene *onbevlekte Maagd*, uit eene in haar eigen kind zalige *Moedermaagd*, aanschouwen wij tevens de schoonste menschelijke betrekking, behalve de reeds aangekondigde innige vereeniging der godheid en menschheid in den *Godmensch*, nl. *God* naar de volheid van den *geest*, mensch

[1] *Orationes festi luminum*. Lumen de lumine, qui venisti in mundum ut eum illuminares. — Oritur hodie sol occasum nesciens et Domini luce mundus perfunditur. — Hodie sol justitiae nobis illucet. — Hodie tenebris exempti divina luce splendescimus.— Hodie Domini apparitione caligo mundi expurgatur. Omnis hodie creatura superne scintillat. Uit het *Eucologion*.

naar het ligchaam. *Kersmis* is het feest van het heil der geheele menschheid; maar ook het feest der moedervreugde en zaligheid, der reinste familie-betrekking : het feest der moeders en kinderen. Dit erkent de Kerk, hoezeer niet in bijzondere instellingen, toch in hare onderrigtingen; en oude gebruiken hebben die leer geheiligd.

Door de feesten, die onmiddelijk met dezen dag verbonden zijn, wordt de geboren *Heiland* al dadelijk op eene zinrijke wijze verheerlijkt. Het *ongeloof* van *Thomas* gaat aan die geboorte onmiddelijk vooraf, doch de tweede Kerstdag is al dadelijk het gedachtenis-feest van den eersten *geloofsheld Stephanus*, die de kroon der overwinning verwierf, waarop ook zijn naam Στέφανος zinspeelt. Hij, de bloedgetuige der goddelijke waarheid, staat daarom het naaste bij de kribbe des kinds. Zijn *sterfdag* of *dood*, d. i. zijn *geboorte*-dag als verheerlijkte martelaar, is hier onmiddelijk met de geboorte van *Jezus* verbonden. *Thomas* verkeert nog in ongeloof, doch de geboorte van het goddelijk kind alléén geeft *Stephanus* moed tot den geloofsstrijd en kracht ter overwinning. Hij heeft het *leven* door de kracht der *waarheid* versterkt, dat zelfs in den marteldood niet bezweek, maar integendeel te heerlijker daaruit te voorschijn trad. Daarom zegt een oud formulier op dezen dag : *(Heri natus est Christus in terris ut hodie Stephanus nascitur in coelis)*. Gisteren is Christus op aarde geboren, gelijk Stephanus heden in den hemel geboren wordt.

Het naast op hem volgt de gedenkdag van *Johannes* den Evangelist. Hij was de *discipel, dien de Heer lief had.* Reeds daarom werd zijn aandenken geheel gepast met den geboortedag van Jezus verbonden. Hij was het ook onder de Evangelisten, die der wereld de groote waarheid verkondigd had: *Het Woord is vleesch geworden en heeft onder ons gewoond; wij zagen zijne heerlijkheid.* Wegens

zijne diepzinnige opvatting van *het Woord* heette hij ook de *Theologus* bij uitnemendheid. Tevens was *Johannes* een martelaar, doch niet in den zin van den gesteenigden *Stephanus*, maar naar het *meer geestelijk begrip* van het martelaarschap, gelijk dat reeds vroeg door verscheidene uitstekende kerkvaders opgevat was, volgens welke een ieder martelaar is, die gedurende zijn geheele leven, door woord en daad, voor de *goddelijke waarheid* getuigd heeft, al ware hij ook, ten laatste, gelijk *Johannes*, een zachten en natuurlijken dood gestorven.

Wanneer nu deze beide dagen aan *hen* herinnerden, die, de een door een langdurig en een onwankelbaar leven, de andere door een heldhaftigen dood, hunne *liefde tot den Heiland* (dat is tot de waarheid) bewezen hadden, — zoo moest een derde dag ook dezulken vieren, die reeds in teedere jeugd, nog zonder bewustzijn, hun leven voor het pas geboren *kind des heils*, op het bevel van *Herodes* moesten opofferen. De 28ste December werd zoo de dag der onnoozele kinderen (*festum innocentium*). Alzoo zijn er *drie* martelaarsfeesten met het geboortefeest van *Jezus* verbonden, waarvan de beide eersten, als vreugdefeesten, den *dood* als intrede in hooger en beter leven beschouwden; terwijl het laatste een *rouw-* of *treurfeest* was bij de intrede in het aardsche leven. Het leven, dat Jezus op aarde bragt, moest ook, naar die opvatting, in den lichamelijken dood zich krachtig betoonen; de *waarheid* en *liefde*, door Hem op het gebied van den geest, als tegenstelling van leugen en vrees aan het licht gebragt, moesten sterker zijn dan de dood. Maar ook nog andere tegenstellingen maken deze groepering rondom de *kribbe* belangrijk. De ongeloovige Thomas tegenover den geloovigen Stephanus, diens *felle* marteldood tegenover den *zachten* dood van Johannes, diens hoogen ouderdom tegenover het pas ontloken leven der *onnoozele* kinderen.

Op den geboortedag van den *Heiland*, en door dit laatste feest drukte de Kerk tevens hare overtuiging uit, dat die *onnoozele* of *onschuldige* kinderen, hoezeer ook niet met *water* gedoopt, evenwel voor Hem geboren, met hun eigen bloed voor Hem gedoopt zijnde, toch zijn heil deelachtig worden. De schoone hymne van Prudentius : *Salvete flores martyrum* vereeuwigt die opvatting.

Wanneer nu deze verbinding van feesten, die zich om de geboorte van den *Godmensch* concentreren, den *diepen ernst* aantoont, waarmede de oude Kerk de geboorte van Jezus beschouwde, zoo mogen wij daarbij ook de *heldere zijde* niet uit het oog verliezen. De donkere kerstdagen bevatten de schoonste herinneringen aan eene te vredene, *heilige* familie, wier middelpunt het pas geboren kind is. Ook *Johannes* (en daardoor ook zijne *liefde* en liefelijke geest door den Heiland ontstoken), behoorde tot deze familie ; want hij was na diens dood de trouwe zoon van *Maria*, waarbij hij zich, even als Maria, door reinheid en kuischheid onderscheidde.

Aan de kribbe van den Heiland verschijnen, om Hem te huldigen, de Wijzen uit het Oosten, en brengen kostbare geschenken aan. Engelen verkondigen zijne geboorte met hemelsche lofzangen ; herders aanbidden hem. En als of die teekening nog niet volledig genoeg ware, zoo voegt het legendarisch bijgeloof er aan toe : koeijen gaan in dien nacht niet nederliggen, maar blijven eerbiedig staan, en de roos van *Jericho* bloeit in den kerstnacht, om het feest te sieren.

Zoo vereenigen deze dagen op *ethisch* gebied de feestviering der hoogst begenadigde, maagdelijke reinheid des gemoeds, der edelste vriendschap en liefde, der standvastige, moedvolle trouw, der kinderlijke onschuld, der ootmoedige vereering en aanbidding van den Heiland der

wereld, door eenvoudige herders, en bejaarde wijzen, ten einde alzoo dien eenen *grooten feestdag*, de geboortenacht van de *Zonne der geregtigheid*, die als hemel-koning schitteren zou, des te meer te doen uitkomen: een hoogfeest dat door het *Gloria in excelcis* werd opgeluisterd.

Tusschen den nacht der geboorte van *Jezus* en zijne *Epiphanie* in den doop valt nog een feest in, dat insgelijks een moment uit de kindschheid van Jezus voorstelt: het feest der *Besnijdenis* en naamgeving (*Festum circumcisionis et nominis Jesu*), waarmede de latere kerkleeraars slechts ongaarne de feesten van het burgerlijk *nieuwe jaar* verbonden. Jezus moest besneden worden; hij onderwerpt zich niet slechts aan de beperktheid der menschheid, maar Hij, die zelf de Wet heeft bekrachtigd en boven alle menschelijke wet verheven is, onderwerpt zich aan hare voorschriften, opdat zij door hare volkomene vervulling, zou worden opgeheven.

Het plegtige slot van den Kerst-cyclus is het *Epiphaniën*-feest. Dit feest was oorspronkelijk gewijd aan het aandenken aan den doop van Jezus in den Jordaan, d. i. het moment, waarin Hij door Johannes den Dooper als Messias, den beloofden Heiland erkend, als de groote Meester optrad, wiens schoenriem Johannes zelf zich niet waardig achtte te ontbinden, op wien bij den *waterdoop* de H. Geest in de gedaante eener *duive* (symbool der liefde) nederdaalde, en die zelf met *vuur* (symbool der *waarheid)* doopen zou. Deze beteekenis heeft het feest bij zijn ontstaan in de Oostersche of Grieksche kerk; doch de Westersche of Roomsche kerk wijzigde dat: door haar was het aanvankelijk aan de plegtige optreding en openbaar wording van Jezus gewijd. Daar evenwel de Westersche kerk het moment van den doop niet als zoo gewigtig beschouwde, zoo bragt zij dit feest over, op dat, waarin Jezus als hemelsche

Koning en Heiland den heidenen verscheen en bekend werd.

Als zoodanige moment merkte men zijne aanbidding door de Wijzen *(Magiërs)* aan, die als de representanten des heidendoms beschouwd werden. Men verhief hen in de middeleeuwen zelfs tot drie koningen *(Gaspar, Melchior* en *Balthasar)*, en zoo kwam het feest door velerlei traditiën en verdichtingen, gelijk ook door onderscheidene voortbrengselen der kunst verheerlijkt, als *drie koningen-feest* te voorschijn. Doch de Oostersche kerk bleef bij hare aloude opvatting, den *doop* van Jezus, staan; terwijl de Westersche zelfs nog andere momenten aan dat *Epiphaniën*-feest ging verbinden; zoo als het aandenken aan het *eerste* wonder op de bruiloft van *Kanà*, en de spijziging der 5000 met het brood des levens.

In later tijd, nl. in de zesde eeuw, werd ook nog eene andere feestelijkheid ingesteld, welke insgelijks met den kerst-cyclus in verband staat, die het kinderleven van Jezus omvat, namelijk het *feest der reiniging* van Maria, bij ons gewoonlijk *Maria Lichtmis* geheeten (wel te onderscheiden van de *Epiphaniën*-dagen, die ook een *lichtfeest* genoemd worden), de aanbieding van Jezus in den tempel. De tijdsbepaling van dit feest is gegrond op de vaststelling der geboorte op den 25sten December. Wanneer dit tijdstip, streng genomen, ook al niet tot den kerst-cyclus behoort, zoo staat het toch daarmede in eenig verband.

Op enkelen dezer feesten, zooals ook op den *Lichtmis*, komen wij later bij de opzettelijke beschouwing van den cyclus der kerk-heiligen terug.

---

2. De *Paasch-cyclus* sluit zich onmiddelijk aan de voorafgaande Kerst-cyclus aan. *Paaschen* is het middelpunt van alle christelijke feesten. Hier concentreren zich de gewig-

tigste momenten van de verschijning van Jezus, als even zoo vele blijken van Gods genade en liefde voor den mensch. Het Paaschfeest heeft alleen de geschiedenis van Jezus ten onderwerp, en daarvan juist *die* feiten, welke dit feest als de geschiedenis der *verlossing* van het menschdom karakteriseren : zijn *lijden, dood* en *opstanding*. Het diepste lijden en de heerlijkste overwinning vereenigen zich in deze feestdagen.

Ook aan dezen hoog- of feesttijd gaat wederom een voorbereidend vasten van *veertig* dagen vooraf[1], hetwelk een aanvang neemt, nadat men de wereld, d. i. *het vleesch*, *vaarwel* heeft gezegd, *caro vale !* waarvan *Carneval*[2]; terwijl de daarop volgende *Aschdag* of *Aschwoensdag* (dies cinerum) eene ernstige herinnering is aan eigen graf en dood : *pulvis et umbra sumus* (Asch en schaduw zijn wij.)

De *Palmzondag* is het eigenlijke begin van het Paaschfeest. Deze viert den intogt van Christus in Jerusalem onder de toejuiching en hosanna's des volks. De weg waarlangs Hij als overwinnaar binnen trekt is met kleederen bedekt, met palmen bestrooid. De verhevene tragedie vangt met een triumftogt aan. Maar deze is niet de *ware* overwinning : zij is slechts eene aardsche, wereldlijke. Niet op deze wijze, veel heerlijker moet de eeuwige Koning van het Godsrijk op aarde zegevieren. De toejuiching des volks verandert in hoon en smaad ; zijne gunst wordt door priesterlist in haat en felle woede omgekeerd. Geheel vrijwillig, uit eigen beweging, gaat de *Christus*, van zijn lot bewust, rustig den dood te gemoet, om alzoo graf en dood te overwinnen.

[1] Het voorbeeld daarvan vindt men in het O.T. *Mozes* vast 40 dagen vóór de Wetgeving op Sinaï, *Elias* vóór dat de Heer hem op Horeb verscheen, *Christus* zelf *veertig* dagen in de woestijn, vóór dat Hij als de groote Meester of Leeraar der wereld optrad : zijne belijders volgen hem in de vasten na.

[2] Ook elders vonden wij : *Carn'avale* ! (adieu la chair), i. e. *dies ubi caro adhuc valet*. Dit feest begon dus met de *Vigilia* of *Vespera carnisprivii*.

Vooraf stelt Hij nog het gedachtenis-feestmaal van Gods genade, en tevens der broeder-liefde als zijn doodmaal in. De *groene* Donderdag *(dies mysteriorum, dies natalis calicis)* is aan het aandenken dier gebeurtenis gewijd, waarbij dan het *Miserere* wordt opgezongen. Omdat Jezus daarbij door eene zinrijke handeling een voorbeeld van *nederigheid* en *broederliefde* en wederkeerig dienstbetoon heeft gegeven, was ook in vele kerken, gelijk te *Rome*, de *voetwassching* aan 12 of 13 armen ingevoerd; thans geschiedt dat aan 12 hooge geestelijken.

Nu volgt de groote *lijdensdag* zelf, de gewigtige *Vrijdag*, de dag der grootste genade, in het hoogduitsch *Char-Freitag* geheeten (van *χάρις* of *carus* = d. i. verlangde, gewenschte dag. Jezus sterft aan het kruis *voor de zonde der wereld.* Het is het feest der reinste, zich-zelf opofferende liefde. Uit zijnen *dood* komt het *heil* der wereld, het leven in eeuwigheid voort. Het is dus het feest der grootste weldaden, 'twelk evenwel door het aandenken aan het diepe *lijden* des Weldoeners, een feest van smart en rouwe wordt. Alles treurt, zelfs de Natuur schijnt mede te gevoelen wat de groote Verlosser lijdt. De zon verbergt haar aanschijn, hult zich in duisternis; de aarde beeft, het voorhangsel des tempels scheurt: — allen beelden uit de natuur gekozen; maar hoe veel dieper treurt de gevoelende mensch! *Maria* bij het kruis van haren Zoon: het onovertroffen kerklied *Stabat Mater dolorosa* van Jacopoous drukt dan ook de diepste, de innigst gevoelde smart uit. Ook *Johannes* staat in diep gepeins en smart verzonken. Het is de *Stille Vrijdag:* een eigenlijke treurdag.

Den daarop volgenden Zaturdag noemden de Ouden den grooten of heiligen Sabbath. Het was de rustdag des Heeren van den geestelijken herscheppings-arbeid der zedelijke wereld. Het was volbragt! De beginner en voleindiger van

het geloof rustte van zwaren arbeid in het graf. Ook in de nacht van Zaturdag tot Paaschdag rustte Hij nog in de stilte des grafs. Ook deze nacht werd op de plegtigste wijze gevierd, als *de heilige nacht aller nachten.* Sommige kerkvaders stelden zelfs in dezen nacht de nederdaling ter *helle* (*decensus ad inferos*). De gemeente is tot heilige rouwe verzameld. Men waakt, zingt treurzangen en bidt. Fakkeltogten moeten aanduiden, dat evenwel in die diepe duisternis en rouwe het ontstoken licht der *hoop* en des *levens* niet geheel is uitgedoofd. In dezen nacht verwachtte de oude Kerk de wederkomst des Heeren tot het wereldgerigt, het einde van alle dingen. Want de Bruidegom der Kerk komt onverwacht, als een dief in den *nacht.* Vrees en bang verlangen vervult aller gemoederen.

Doch de morgen breekt aan, en welk een morgen! Men begroet elkander met den triomfgroet : « *De Heer is opgestaan!* » Men antwoordt : « *Ja, waarlijk opgestaan!*[1] » Nu is de Paaschdag zelf gekomen; de dag der vreugde en des heils, de koninklijke dag der overwinning, de dag der verlossing, de dag der dagen, het feest aller feesten (*sabbatum luminorum*). Het oude is voorbij gegaan, alles is nieuw geworden. Hier sluit de *oude* tijd en een *nieuwe* breekt aan; daarom begonnen de Ouden ook met Paaschen het nieuwe kerkelijke jaar, en ontstaken, tot aanduiding van het nieuwe licht en leven, ook nieuwe kerk-lichten.

Het slot van den Paasch-cyclus maakt de Octaaf daarvan uit, de zoogenoemde *Antipascha* (*ἀντίπασχα*) of de *Witte Donderdag (Dominica in albis);* de Zondag, waarop de *Neophyten* voor het laatst hunne witte kleederen dragen, met welker aflegging zij nu op plegtige wijze in den schoot der Kerk worden opgenomen, en daarom ook de dag der

[1] Zie ook de *Paascheijeren* onder onze breedere aanteekeningen.

Neophyten (Dies Neophytorum) genoemd. Zij sloten zich nu met te meer vertrouwen aan de rijen dergenen aan, die den Verrezene als hun Heer en Heiland beleden, zij waren niet in gevaar zulk eene handtastelijke overtuiging te behoeven, gelijk de vroegere twijfelaar *Thomas*, wiens aandenken mede op dezen dag — waarop hij tot overtuiging schijnt gekomen, — gevierd werd. Daarom heette die dag ook *Dominica Thomae*, terwijl allerwege Paasch-eijeren, als symbool der *Opstanding*, met den groet: *Christus is waarlijk opgestaan*, en met den kus der liefde geschonken, genuttigd werden.

---

3. De *Pinkster-cyclus* viert de volkomene verheerlijking en de verhooging van Jezus. Zijn aardsche loopbaan is nu afgesloten. Jezus leeft wel nog onder zijne jongeren, de groote Meester onder zijne leerlingen, maar nu als *opgestane* uit den dood. De geheele tijd, die Jezus nog in den onderrigtenden omgang met zijne jongeren doorbragt tot zijne hemelvaart toe, en van daar tot de uitstorting van den H. Geest, wordt *heilig* geacht, als de tijd der vijftig gewijde dagen (*Pentecoste, Quinquagesimae*). Die tijd was inzonderheid een plegtige dooptijd. Een symbolisch gebruik moest ook gedurende deze geheele tijdruimte aan den verrezenen of opgestanen Jezus herinneren; men stond namelijk al dien tijd bij het gebed. In de leeringen of voordragten ter onderwijzing werd inzonderheid de apostel-geschiedenis verklaard, omdat hier de getuigen der opstanding sprekend en handelend optreden, en omdat, zooals Chrysostomus (*Homil.* LXIII) zegt: de in dit boek verhaalde *wonderen*, het sterkste bewijs van de waarheid der opstanding zijn.

De laatste onder de dagen, die nog op de historische verschijning van Jezus betrekking heeft, is de *Hemelvaart:*

eene tegenstelling van den kruisdood tusschen twee moordenaren. Hier gaat de verheerlijking op den berg tusschen twee godsmannen, *Mozes* en *Elias*, vooraf. Daarna vaart Hij op ten hemel, zijn voet verlaat de hooge bergkruin. Zoo dan houdt het aardsche leven op, dat Jezus te Bethlehem begonnen had, om het in hemelsche heerlijkheid voort te zetten; dáár ontvangt Hij de hem beloofde plaats aan de regterhand des Vaders, en daarmede alle voorregten der goddelijke Majesteit en der wereldregering.

De leer der *goddelijke liefde* en *onsterfelijkheid* van den geest is alzoo op de meest plastische en aanschouwelijke wijze, sprekend en handelend, voorgesteld en bevestigd, op het gebied aan den geest overgebragt.

De eerste daad der genade en der liefde, welke Jezus als verheerlijkte aan de zijnen op aarde betoont, is de *uitstorting van den H. Geest;* voorgesteld als *vuurvlammen*, het symbool van den *vuurdoop* van hooger waarheid, licht en leven. Dit is de inhoud van het Pinksterfeest. Het is het feest der voortdurende werking en van het geestelijk leven van Jezus in zijne gemeente door de kracht van den H. Geest: het feest der verrijking van de Apostelen met de hoogste geestelijke gaven, en der vestiging der Kerk, in ruimeren zin, van het koningrijk *Gods op aarde.* Reeds op den eersten Mei had de Westersche kerk vroeger een feest aan *alle Apostelen* gewijd: dit was volkomen passend; want dit was immers de tijd, dat zij zich weder rondom hunnen Heer verzamelden, die thans over *graf* en *dood* zegenvierde; terwijl zij thans nog veel heerlijker omtrent hunne bestemming, als verkondigers der ontvangene *waarheid*, onderrigt werden. Later bleef op dezen dag alleen het gedachtenisfeest der Apostelen *Philippus* en *Jacobus* bestaan, waarop wij later bij de afzonderlijke kalender-heiligen terugkomen.

De octaaf van Pinksteren is het *drie-eenigheids*-feest; daarmede sluit de Pinkster-kring en is derhalve ook het einde of het slot van den grooten feest-kring, welke de *drie* hooge feesttijden uitmaken; daardoor heeft ook het geheel eenen vasten dogmatischen *sluitsteen*. Door de Hemelvaart van Jezus waren nu de oogen des *geestes* ten hemel gerigt; door de genade van het Pinksterfeest waren zij nogmaals *verlicht* geworden; nu zouden zij dus op dit feest, 't welk ons ten slotte van de *plastische* aanschouwing geheel op het gebied van den geest overbrengt, de hoogste geheimen des hemels, de hemelsche mysteriën, het Wezen van den drie-eenigen God leeren kennen.

Dat dit feest niet vroegtijdig is ingevoerd, laat zich uit zijn geheel dogmatischen aard en beteekenis besluiten. Desniettemin ging het leerstuk in de Protestantsche Kerk over; en wel uit dezelfde oorzaak (zooals men ten deele vermoeden kan), waaraan het zijn oorsprong verschuldigd is, namelijk uit oppositie tegen de *Unitariërs*.

De groote tijdruimte tusschen Pinksteren en Kerstmis, die geene hoofdfeesten meer bevat, werd door verscheidene mindere feestdagen, door Maria,- Apostel,- Heiligen en Martelaarsdagen, aangevuld : zoo had men, behalve de reeds genoemde Maria lichtmis, de Engelenboodschap of de *Ave gracia*, 9/m. voor Kerstmis, het bezoek aan Maria, Maria hemelvaart, Maria geboorte, Maria presentatie, Maria ontvangenis, — meest alle feesten van lateren oorsprong; zoo had men ook de gedenkdagen der Apostelen, van Petrus met de sleutelen des Hemels, van Paulus met het zwaard der vervolging, Bartholomeus met het vilmes, Simon, Judas, en Andreas met het St-Andrieskruis; verscheidene kruis- en bisschopsdagen onder de heiligen, ook de Evangelisten : Mattheus, Marcus, Lucas en Johannes, zoowel den Evangelist als den Dooper, en heilige Bybel-

vrouwen : Magdalena, Elisabeth, en andere sanctinnen met hare attributen. Later bespreken wij die : hier is het voor ons doel genoeg, alleen nog het Allerheiligenfeest (1 Nov.) en Allerzielen (2 Nov.) te vermelden. Ook een feest aan alle Engelen gewijd werd niet vergeten : men vierde het den 29sten September, waar zij door den Aartsengel Michaël blijken vervangen te zijn.

Zoo was dan geene belangrijke tijdruimte van het geheele jaar zonder eenig feest of wijding ; door den ganschen jaarcirkel vlocht men een krans van plegtig uitstekende dagen, waarop wij later terug komen, wanneer wij van de opvolgende maanden de heiligen en heiligendagen met vroegere feesten in het heidendom zullen in vergelijking brengen.

Overeenkomst van den christelijken feest-cyclus met het natuurleven.

Tot hiertoe hebben wij den *historischen* grondslag van den christelijken feestkring, geboorte, leven en kruisdood van *Jezus* beschouwd, benevens de *plastische* voorstelling zijner verheerlijking. Dit *historische* element hebben wij ontwijfelbaar als den belangrijksten grondslag bij het ontstaan en de instelling van den christelijken feest-cyclus aan te merken; terwijl die aanschouwelijke of plastische voorstelling zijner verheerlijking, ontwijfelbaar noodzakelijk, voortsproot uit den algemeenen geest en de wijze van voorstelling, die nog met de toen gebruikelijke, mythische denkbeelden en voorstellingen zamenhing, of als *vorm* daaraan ontleend waren. Het Christendom evenwel bragt den menschelijken geest een aanmerkelijken stap verder op de baan der ontwikkeling: het Jodendom had vroegere

natuurfeesten, met de herinneringen aan merkwaardige feiten zijner eigene geschiedenis verrijkt : men kan deze dus *physisch-historische* feesten noemen. Het Christendom deed hetzelfde : uit het Jodendom voortgesproten, verrijkte het die feesten met nieuwe historische, maar ook met hooger *ethische* elementen, en wijdde die aan de geboorte, het leven, den dood en de verheerlijking van zijnen, naar den geest, goddelijken Stichter. Zoo verre die vroegere feesten daartoe bruikbaar waren werd de vorm behouden; doch de feesten zelf werden van inhoud en beteekenis veranderd: door hooger ethischen zin bragt men de feesten zelf, om zoo te zeggen, uit de stoffelijke wereld op het gebied van den geest over, en leerde in de *historie* zelf, zoo van zijnen goddelijken Stichter in de eerste plaats, als in natuur en wereldhistorie in het algemeen, de eeuwige werking en *Openbaring* van Gods Geest kennen en opmerken. Hooger en meer regtstreeksche Openbaring dan die van het Christendom, en hooger en schooner *Ideaal* der menschheid, dan dat in *Christus* is verwezenlijkt geworden, laat zich niet denken. In Hem aanschouwen wij goddelijken en menschelijken geest vereenigd, verzoend. De liefde, Gods liefde in *Christus* aanschouwelijk, is van dat volkomene Ideaal, de ziel, het wezen.

Die *historische* en *ethische* grondslag en inhoud der christelijke feesten mag volstrekt niet miskend worden. Hoezeer andere, eigenlijk Roomsche kerkfeesten, van vroeger en later oorsprong, welke, zoo als de legendarische heiligen en de Maria-feesten, dien volstrekt historischen grondslag missen, zoo mag men ook daarin den natuur-zin en de zedelijke strekking niet voorbijzien, daar velen blijkbaar gesteld zijn, om christelijke deugden en zeden te bevorderen. Zoo als wij later zien zullen, blijken sommigen zelfs uit de oudere natuur-mythen ontsproten. Het valt zelfs

niet te ontkennen, dat het christelijke feestjaar, zoo als ook Creuzer teregt heeft opgemerkt, in eene eigenaardige betrekking van *overeenkomst* of *analogie* staat tot de ontwikkeling van het *natuur-leven*, zoo als zich dat in den loop van een vol jaar aan ons voordoet. Over het geheel zijn namelijk die feesttijden zoodanig gesteld, dat de Natuur die openbaring van het hoogere leven, schijnt mede te vieren; dat de ontwikkeling in de Natuur met die ontwikkeling op het gebied van den geest overeenstemt; zoo dat de eerste, om zoo te zeggen, ten spiegel is van de laatste. *Christus* zelf maakte, in zijne gelijkenissen, meermalen op dien spiegel opmerkzaam : ook zal men niet ontkennen, dat de God der Natuur en die des Evangelie's dezelfde God is der liefde.

Daarmede willen wij evenwel niet gezegd hebben, dat die Openbaring der *natuur* voornamelijk de grondslag werd tot zoodanige inrigting van de feesten van het oude kerkjaar, gelijk wij voorafgaande gezien hebben, en ook verder nog zien zullen; daarmede strijd het reeds opgemerkte moment, nl. het *historische* feit der ontwijfelbare geboorte, gelijk het leven, werken en sterven tot heil der menschheid van Jezus; — doch geheel toevallig in dezen zamenhang is die overeenkomst (*analogie*) toch ook wel niet; welligt heeft men den mythischen vorm behouden, waarin men langzamerhand de inhoud der *historische* feiten heeft zien doordringen; welligt is het gebondenheid van den geest om zich van plastische vormen te bedienen, tot voorstelling van waarheden en hoogere denkbeelden; welligt ook laat zich voor dit verschijnsel een nog dieperen grond opdelven, dan wij hier kunnen uiteenzetten, en daarom aan het eigen oordeel der lezers overlaten.

Het verschijnsel zelf, de *analogie* van christelijke feesten met het natuurleven bestaat, en daarom willen wij die hier, volgens Creuzer, nader beschouwen :

1. Het *Kerstfeest* of de *Kerstmis* valt juist in den tijd van den *Winter*-zonnekeer *(Solstitium)*. De zon staat nu het laagste, de dagen zijn het kortst, de zonnestraal heeft geene kracht, het leven der natuur is verstijfd en ligt schijndood. Maar van dien tijd der diepste gezonkenheid gaat het ook weder voorwaarts. De zonnekring wordt hooger, haar invloed en werkingen nemen langzamerhand toe in kracht; de zon wordt, om zoo te zeggen, in den donkeren winternacht op *nieuw geboren*, — zoo ontvangt men op nieuw de hoop, dat een nieuw leven in de natuur zal gewekt worden.

In dezen tijd alzoo, waarin ook onder het heidendom geacht werd, dat een nieuwe *zonnegod* (*Horus*, *Dionysos*, *Freyr*, enz.) geboren werd, heeft men het feit van de geboorte van Jezus gesteld, die als *Christus* het *heil* der wereld aanbragt. Misschien wel om die reden, omdat de Ouden gewoon waren dan een geboorte-feest te vieren. Ook in de zedelijke wereld is Hij eene nieuw opgaande *Zon*, gelijk, maar eene *Zon der geregtigheid* (ἥλιος δικαιοσύνης), op het gebied van den geest. Zijne geboorte viel daarenboven in dien tijd der wereld-historie, toen het zedelijk leven der menschheid bijna gestorven, tot het diepst gezonken was. Maar ook hier, in de zedelijke wereld, gelijk in de natuur in den winter, vertoonde zich slechts schijndood. In en door *Christus* ging weder de hoop op, dat, wanneer eenmaal de stralen der *waarheid*, van het zedelijk *licht* der liefde, krachtiger van Hem zouden uitgaan, en den geest der menschheid zouden verlichten en verwarmen, dan ook een hooger geestelijk en zedelijk leven *moest* ontluiken. Op die analogie zinspeelde behalve Sophronius, ook reeds Augustinus in eene Kerkhomilie, waar hij zegt: « Wij houden dezen dag heilig, niet zoo als de heidenen, om de zon zelf,

maar om Hem, die de zon gemaakt heeft [1], » ook de Chr. Aurelius Prudentius, waar hij zegt:

Quid est, quod arctum circulum,
Sol jam recurrens, deserit?
Christusne terris nascitur,
Qui lucis auget tramitem? —

(Wat maakt het uit, dat de reeds dalende zon, zijn beperkten kring verlaat? Is Christus niet op aarde geboren, die het pad met licht verrijkt?)

2. Het *Paaschfeest* is het begin der lente. Het is het opstandings-feest voor de menschheid, gelijk voor de natuur. In de eenvoudige gedachte: even als uit de zaad- of graankorrel, wanneer zijn hulsel vergaan is, een nieuwe, jonge levenskiem tot het zonlicht opschiet, zoo zal ook de mensch, wanneer zijn aardsche hulsel wegvalt, naar het voorbeeld van den *herrezen* Heiland, tot het hooger licht van een nieuw, geestelijk leven doordringen, — in deze eenvoudige en treffende gedachte, zijn *Paasch-* en *Lentefeest* op de schoonste wijze verbonden. Paaschen is de lente der zedelijke wereld en de lente van den geest: de zigtbare lente der natuur, symbool van de onzigtbare van den geest. Ook dit hebben de kerkvaderen te regt en treffend doen uitkomen: zoo Gregorius van Naziance, gelijk Venantius Honorius, in zijne Hymne: *in resurrectione Domini*, enz. Natuur en Evangelie zijn ook hier weder eenstemmig in de verkondiging der troostvolle, goddelijke leer, bij den aanblik des doods, en de Kerk beijvert zich die hooge waarheid in een herrijzings-feest te vieren, en die leer aanschouwelijk voor te stellen in het ledige graf.

3. Het *Pinksterfeest* biedt wel niet zoo onmiddelijk eene

[1] Habemus solemnem istunc diem, non sicut infideles propter hunc solem, sed propter eum qui fecit hunc solem.

vergelijking met de natuur en het natuurleven aan ; maar ook hier ontbreekt de analogie niet. Dit feest viert de heerlijkste werkingen van den verhoogden Heiland : gelijk de zon in de natuur, het nieuwe leven verhoogt, zoo ook is Hij, als de Zon der geregtigheid, oorzaak of bewerker der nieuwe schepping op het gebied van den geest; Hij openbaart zich thans ook in zijnen geheel beslissenden invloed op zijne gemeente. Even zoo in de natuur : het nieuwe leven der natuur, dat men in den *winter* naauwelijks hoopte of vermoeden kon, dat men echter op *Paaschen* in de eerste kiemen begroette, staat nu in vollen bloei en kracht. Nu ontwikkelen zich in snellen groei de bloemen, die de vruchten van den herfst voortbrengen zullen. Reeds rijpen de eerste aren en vruchten.

Zoo toont ons het *Pinkster*-feest in de bezielde en ijverige werkzaamheid der Apostelen, de eerste aren van den grooten, geestelijken oogst, die zich tot het geheele menschdom uitstrekken moet; zoo ontwikkelen zich op het pinksterfeest in de gemoederen der Apostelen en van vele aanwezenden, door de rede van *Petrus*, de geestelijke kiemen, welke die zegenvolle vruchten, als zoovele geloovigen, voortbragten.

In dien zin bezong ook Falck, in een juweel-gedichtjen « *die drei Feste* » het Pinksterfeest:

O du fröhliche,
O du selige,
Gnadenbringende Pfingstenzeit,
Christ unser Meister
Heiligt die Geister;
Freue dich, freue dich, o Christenheit.

Overeenkomst van den R. kerk- of feest-cyclus met vroegere natuurfeesten.

In de voorafgaande beschouwingen zagen wij ten volle

en overtuigend, hoe vroegere natuurfeesten door *Mozes* op het historisch gebied, door *Christus* op het hooger geestelijk of ethisch gebied overgebragt waren. Het Jodendom maakt de historische overgang uit tusschen natuur en geest.

Op dat hooger intellectueel gebied breidde het Christendom zich door het zuiden uit, tegen den merkwaardigen stroom der groote volksverhuizing in, en drong tot in het westen van Europa door, om daar ook de, uit het noorden van Azië toestroomende barbaren, en andere meer *sedentaire* volken en volkstammen aan zijn invloed te onderwerpen. Merkwaardig achten wij het, dat die uitbreiding juist tegen den stroom der groote volksverhuizing inging, en zoo zelfs in het noorden, in Scandinavië, doordrong, waar evenwel het heidendom nog lang staan bleef.

Bij de voortzetting onzer beschouwing, thans meer bepaald van de R. kerkfeesten, welke, om zoo te zeggen, tusschen de hoogtijden, door den feest-cyclus zijn heen gevlochten, zullen wij meermalen gelegenheid hebben te ontwaren, hoe men van het vroeger bestaande gebruik gemaakt, en goden in een legendarisch kleed gehuld heeft, ten einde langs dien weg christelijke beginselen en leer van geloof, hoop en liefde, ingang te doen vinden in de gemoederen der menschen, d. i. der nieuw bekeerde heidenen. Hetzelfde schijnt ook met het behoud der drie groote feesten uit het Jodendom overgenomen, het geval te zijn geweest: het Christendom wijzigde die naar zijne leer en voorstellingen.

Analogie van vele kerkfeesten met gezonkene natuurfeesten, en alzoo met het leven der natuur, laat zich ook hier reeds vooraf vermoeden. Reeds de Manicheër Faustus merkte die overeenkomst op, waar hij Augustinus toevoegt: « Gij Katholieken, zijt slechts eene soort (eene secte = *schisma*) der heidenen; alleen de maatschappelijke in-

rigting (*conventus*) is veranderd, niet het wezen der zaak. De offers hebt gij in liefdemalen veranderd, *de goden in martelaren* (en in heiligen, voegen wij hierbij), de afgestorvenen verzoent gij, even als de heidenen doen, door wijnplengen en maaltijden. Hunne feesten viert gij nog gelijk zij in de *zonnekeerdagen* (solstitia). » — Doch niet alleen in deze, maar in zoo menig ander martelaars- of sanctenfeest, waarin de sporen van vroeger heidenfeesten en natuurgoden nog niet geheel zijn uitgewischt.

Het navolgende overzigt, waarbij wij den oudsten in onze taal bekenden, kerkelijken Kalender [1], als leiddraad volgen, en in afbeelding hierbij voegen, zal ons daarvan, op genoegzaam elke schrede, overtuigende bewijzen leveren, dat zij, die het Romanisme een gewijzigd *paganisme* genoemd hebben, althans wat den vorm betreft, niet geheel ongelijk hadden. Doch men moet billijk zijn, en in die kerk- of kalender-feesten de hoogere opvatting en beteekenis, gelijk ook doel en strekking overeenkomstig het eenvoudige Christendom erkennen, dat met onweerstaanbare kracht, zoowel alle levensbetrekkingen, als vroegere gebruiken en vormen, die men niet afschaffen kon, met zijnen geest doordrong, en van zin en beteekenis veranderde of wijzigde; zoodat ook die feesten, welke men behield, thans naar geest en inhoud, als christelijke feesten moeten beschouwd worden, al heeft ook het klassieke of noordsche heidendom, daaraan den vorm, soms zelfs den naam geschonken, waar men niet altijd een eigen en onderscheiden naam bezat. Zij zijn thans een krans van christelijke deugden, uit meestal legendarische voorbeelden zamengesteld, en door den grooten jaar- of kerkcyclus van feesten heengeslingerd.

[1] Bij LE LONG, *Reform. van Amsterdam*, in fol. 1729.

Gelijk vroeger, in eene meer beperkte beschouwing van hetzelfde onderwerp [1], zoo volgen wij ook hier weder de maanden. Daarbij moeten wij evenwel voorafgaand nog aanmerken, waartoe misschien elders minder geschikte gelegenheid zich aanbiedt, dat elke maand op onzen Kalender zijne zoogenoemde *lotdagen* (*jours de sort*, *j. d'heur ou de malheur*) telt, die daarop door eene zwarte stip, of zwaar punt (•) staan aangewezen. Elke maand telt er *twee*, welke dan eens digter bij elkander, dan weder op onderling grootere afstanden geteekend zijn. Het zijn de dagen uit het heidendom ontsproten, waarop men, onder zekere omstandigheden, geluk of ongeluk meende te kunnen voorspellen ; zij herinneren alzoo aan de *augures* der Ouden, en mogen die omstandigheden ook al eenigen christelijken tint hebben aangenomen, toch zegt Dr Coremans, die zich hier op Goerres beroept: « *il n'est pas difficile de reconnaître ces paiens baptisés.* »

Wij kunnen ons daarbij niet verder ophouden, maar verwijzen hier naar gemelden Coremans, in zijne *Année de l'ancienne Belgique* (1844), aan wien wij de kennis daarvan verschuldigd zijn, en die getracht heeft, « à rassembler ces *lotdagen* en un chapitre et dans un ordre systématique [2] », terwijl Grimm die onder de *bijgeloovigheden* gerangschikt, *pêle-mêle* of door elkander heeft medegedeeld, zooveel hij daarvan heeft kunnen verzamelen.

---

[1] Zie mijne Verhand. *over het Westland*, Leid. 1844. aant. 66, en vergelijk prof^r^. Simrock, in de *Jahrb. des Vereins für Rheinl. Alterthumsfreunde*, XI s. 224-235.

[2] Voir chap. IV, in zijne *Année de l'ancienne Belgique*, voorkomende in de *Compte-rendu de la comm. royale d'histoire*, t. VII. Brux. 1844. p. 81.

JANUARIJ [1].

Wintermanoth (volg. Karel den Groote), Hardmaand (in het noorden), onze Lou- of Lauwmaand (d. i. Watermaand), Ysmaand (in België), ook Huwelijksmaand. In het noorden van 21 dec. — 19 januarij aan Freijr in Altheim gewijd; de zon in ♑, 19 jan. in ♒ (Aquarius).

De toewijding van deze maand bij de Romeinen, waar het Christendom reeds vroegtijdig door de Apostelen was overgebragt, was, zoo als ook de naam reeds aanduidt, aan den god *Janus*. Deze werd, gelijk bekend is, voorgesteld met twee aangezigten, waarvan het eene met langen, grijzen baard, het afgeloopen jaar overzag; terwijl het andere gezigt jeugdig of baardeloos in de toekomst, over het nieuwe jaar heen blikte; zijn naam *Janus*, van *Janua*=poort, deur, doet hem als een poortwachter des tijds kennen, als een andere *Saturnus* of tijdgod, die zijne kinderen, de maanden en dagen, verslond, en mede twee aangezigten had, zoo dat men die beide wel als identisch heeft aangemerkt. De godin *Juno*, die in deze maand het verjongingsbad gebruikte, en daaruit als maagd (*virgo*) te voorschijn trad, schijnt almede op de vernieuwing van den tijd te wijzen, tenzij men door de jonkvrouw, of het sterrebeeld *virgo*, dat in deze maand helder aan den hemel schittert, de godin *Vesta* of de vestaalsche maagd te verstaan hebbe, aan wie de zorg voor het eeuwige vuur of tempel-licht was opgedragen.

Natuurzin, gelijk bij den overgang en de afwisseling des jaars past, zal men in dat alles onmogelijk kunnen ontkennen.

[1] Bij deze en andere maandnamen is, behalve mijn *Westland*, Leid. 1844, § 66, vooral ook geraadpleegd : COREMANS, *Année de l'anc. Belgique*, Br. 1844, benevens EM. GACHET, *Recherches sur les noms des mois*, Brux. 1865, voorkomende mede in de *Compte-rendu*, zoo even genoemd, t. VII, 3e sér., 3e Bull., doch die als *Extrait*, afzonderlijk gedrukt, voor ons liggen.

Zelfs wijzen daarop de saturnalen of feestgeschenken (*strenae*) aan Janus en de feestkoeken (*januales*) welke, zeer eigenaardig, gebonden stroompaarden voorstelden. Zoo in het zuiden; terwijl in het noorden, de scandinavische *Jul-kåkr* of Juel-koeken almede gepaste natuur-beteekenis verraden. *Jul, Hioul, Giul* was bij Scandinaviërs en Angelsaksers een *wiel*, de waarschijnlijke gedaante dier koeken met zinspeling op de *zonnewielen*, die men zeide, dat zich gewend hadden.

Maar Janus met de *sleutelen* van den *Hades* schijnt ook een doods-god der afgestorvene jaren te zijn. Het was ook in deze maand, dat *Jupiter* den honderd- armigen winter- of ys-reus *Briareus* overwon; Jupiter, de zonnekracht, overwon den winter-reus : dan begonnen bij de Romeinen de feesten, onder den naam van *semitiva* en *ambarvalia* bekend, zijnde de zaad- en akkerfeesten.

Egypte herdacht in deze maand den door *Isis* wedergevonden, of volgens anderen herrezen zonne-god *Osiris*, door den winterreus *Typhon* gedood, toen hij den jonggeboren god *Horus*, tegen den verslindenden *wolf* wilde te hulp komen. Ook het noorden bezat zijne zonne- en maanwolven, waarnaar de *Wolfsmanot*, even als naar de heerschappij der ysreuzen de *Ys-* of *Hard-maand* genoemd werd.

Gelijk reeds Persië in deze maand het geboorte-feest van zijn zonnegod *Mithra* vierde, door Magiërs bezocht en vereerd, en even als Egypte zijn jonggeboren *Horus* vereerde, zoo ook Griekenland zijn *Zeus*-kind of *Dionysos*. Zoo ook jubelde het noorden over de geboorte van zijn lichtgod *Freyr*, waaraan het twaalf-nachtelijk *Jul-* of *Joel*-feest en feest-vreugde gewijd was. Dit feest ving in den ouden *moeder-* of *ravennacht* (25 dec.) aan, en werd, gelijk de tijd in het algemeen, bij *nachten* gerekend, zoodat dit feest op den *dertienden* dag sloot.

Het schijnt ook, dat in deze maand bij onderscheidene volken dooden- en geboorte-feesten van tijdgoden en den licht-god zamen vielen, of op den voorgrond stonden, naar gelang het denkbeeld van *dood* of *geboorte* daar bij boven dreef. Die feesten bezaten alzoo hunne schaduw- en lichtzijde. Zoo werden de *saturnalia*, als dooden-feest, onmiddelijk door een *dies juvenalis* gevolgd : dood en jeugdig leven, gelijk in de natuur, volgden elkander dus onmiddelijk op.

De feestelijkheden zelf verschilden naar klimaat en volkskarakter, en werden, omdat men ze niet uitroeijen kon, van het gebied der natuur op het zedelijk gebied der christelijke Kerk overgenomen. In de Oostersche of Grieksche kerk meer de Oostersche, in de Westersche of Roomsche kerk meer de Romeinsche en Germaansche gebruiken, gelijk die voor de hand lagen. Niermeyer merkte dien aangaande teregt aan : « Veelvuldige overblijfselen daarvan bewijzen dit. Na de invoering der christelijke leer, werden de christelijke feesten aan de vroegere geknoopt en naar deze gewijzigd, ja zelfs deed die zucht, om aan de nieuw bekeerden den *vorm* van het oude niet geheel te ontnemen, en hen dus gemakkelijker voor de nieuwe leer te winnen, nieuwe christen-feesten ontstaan, die de ingewortelde en in eere gehouden heidensche feesten, waarnaar zij gevormd waren, vervingen. »

Hoogst belangrijk is het hierbij tevens te overwegen, wat ook Em. Gachet over de *kerst*-feesten en den eigenlijken *dies natalis* in het midden heeft gebragt. Ook wij kunnen ons vereenigen met dezulken, die meenen dat wij hier met eene transformatie, eene wijziging of ontwikkeling van een *dies natalis invicti solis* te doen hebben. Wij ook zien daarin den overgang van het stoffelijk gebied der natuur, tot het hooger zedelijk gebied van den geest. Daardoor werd de oude moedernacht (*mater noctium*) der Germanen

en Angel-Saksers in een *Weihe-nacht* (d. i. heilige nacht), in den christelijken zin veranderd, en het zonnefeest in de vuur- en lichtdienst der Ouden, werd in een feest van het licht der lichten (*lumen de lumine*), van de Zon der geregtigheid (*Sol justitiæ*) op het gebied van den geest herschapen ; wij zagen het reeds boven.

Zoo werden dan ook vroegere feestgebruiken, bakwerk en geschenken der Romeinen (*strenae*) en Scandinaviërs (*Jul-kakr* en *Freyrkoeken*), met ons *kerstfeest* (25 dec.), benevens het daarop volgend *nieuwe jaarsfeest* in verband gebragt ; doch gewijzigd. Zij leven voort in onze *kersttimpjes* gelijk in de fransch-vlaamsche *cougniolles*, welke laatsten, volgens Em. Gachet, koekjes waren, waarop voor gehoorzame kinderen « enfants au maillot » stond afgedrukt, en die zij 's morgens van den *kerstdag* op hun hoofdkussen vonden liggen. « Or ces présents du petit Jésus, ainsi qu'on les appelle, ne sont pas autre chose que les gâteaux des saturnales des Romains, » en der Juel- of Freyrkoeken, voegen wij er bij, waarbij men ook denken kan aan de « *Simulacra de consparsa farina*, » waartegen reeds de kerkvergadering van Leptines (743) te velde trok.

Overeenkomst of analogie met de voornaamste dagen van het twaalfdaagsche (eigenlijk nachtelijk) feest, vindt men in de Westersche kerk, in de drie hoofdmomenten, als *a* den kerstdag, geboorte des Heilands, (*Sol justitiæ*), *b* den nieuwen jaarsdag, en *c* drie koningen-of *dortiën-dag*. Met die geboorte van de Zon der geregtigheid, ving ook voor de zedelijke wereld het ware of waarachtige licht der lichten aan. Ook aan Hem, den Heiland, werden na afloop der twaalf donkere dagen (eigenlijk *twelf nachten*) op den *dortiëndag* (*dreyzehnten Tag*) [1] geschenken van

[1] HALTAUS, (*Calendarium medii Aevi*, Lips. 1729) meende, dat in die bena-

goud, wierook en myrrhe gebragt. Oostersche wijzen, die de *sterre*, namentlijk de morgensterre voor het opgaande zonnelicht, volgden, en de stal van Bethlehem bezochten, en daar den Heiland aanbaden, bragten die *geschenken;* zoo als de Kerk die nog altijd als *aalmoesen*, voor hare armen aanneemt, of die zelf als *offergaven* voor zich behoudt.

De Kerk verhief deze drie wijzen zelfs tot *drie* koningen, waaraan wij op onzen *Kalender*, den drie-dubbelen pauselijken kroon *(tiare)*, naast het *offerlam* van nieuwe jaar toeschrijven. Bijzonder gewigt hechtte men oulings, ook na de invoering van het Christendom nog altijd, aan de twaalf nachten van het Joel-feest, tusschen *Cors-* of *Kerstmis* en *drie* koningen. Volgens Coremans waren zij zoo vele *lotdagen* of eigenlijk *lotnachten;* zij werden, om zoo te zeggen, aangemerkt als eene afspiegeling of als de kiem van het *weder* en de *vruchtbaarheid*, voor de twaalf maanden, die daarop volgen, waarvan men elders, ook met betrekking tot 's levens lotgevallen, uitvoerige verklaringen

ming eene fout schuilde, zeggende: « In Germania inferiori ac Belgis nominatur (uti revera talis est in Ecclesiis occidentalibus) *der dreyzehnte tag* vocabulum, tamen pro dialecti varietate *corruptio* »; doch neemt men in aanmerking wat TACITUS reeds zeide : dat de Germanen den tijd bij *nachten* rekenden, zooals wij ook boven aanteekenden, dat met den *nacht* het etmaal en de dag, en met den ouden *moedernacht* het jaar aanving « (Nox ducere diem videtur. » *Germ.* c. XI. « Nec dierum numerum, ut nos, sed noctium computant » id. c. XI), dan is het zeer juist gezien, dat met *dortiëndag* het oude juelfeest van twaalf *nachten* sloot. Het spraakgebruik behoudt ook nog bij ons *acht* dagen, voor eene week van *zeven* nachten, gelijk in het fransch *huit jours* voor dezelfde tijdruimte, en *quinze jours*, voor veertien dagen. Het engelsche *sennight* en *fortnight* steunen op de onveranderde, oorspronkelijke tijdrekening.

Zoo merkte ook de *wijze Jaarbeschrijver* (Amst. 1638) op : « Men moet dan weten, dat de *twaalf nachten* gerekend worden, den tijd tusschen *Corsmis* en *drie Coninghen*, » den *dortiëndag* van onzen Kalender.

aantreft, welke ons aan de *augures* der Ouden doen denken, en met den stand der maan in verband staan [1].

Over het plegtige slot van den Kerst-cyclus is vroeger, naar Creuzer reeds gesproken [2]; Durandus onderscheidt *Epiphania*, de verschijning van den Heer door de *sterre*, aan de drie koningen; *Theophania*, zijne openbaring in den doop, en *Bethphania*, als derde openbaring op het *Kana*- of bruilofts-feest, waarbij ook nog in aanmerking komt het Besnijdenis-feest (*festum circumcisionis*). Terwijl, zoo het schijnt, in het Oosten en Noorden, meer het bruilofts-wonder in heidenschen grond wortelde, werd in het Westen, het drie-koningen en besnijdenis-feest, duidelijk op den voorgrond gesteld.

Het *Kindeken*-wiegen in den Kerstnacht en het *Bethlehemken-kijken* op drie-koningen feest, kunnen als plastische voorstellingen van de geboorte, de vereering en aanbidding van den Heiland worden aangemerkt: het min ontwikkelde volk moest *zien*, wat men te gelooven had; van daar de middeleeuwsche *drie-koningen*-spelen in de kerken, gelijk in Delft, waar men in onzen tijd ook nog weder het *Bethlehemken-kijken* op touw heeft gezet. Elders, in Gelderland gingen in mijne jeugd, in de Overbetuwe, nog de drie-koningen (Gaspar, Melchior en Balthasar) als *sterre-draaijers* met hunne bedel- of *sterre-liederen* rond, om aalmoesen of giften in te zamelen. Dat het *drie-koningen*-feest in het westen zal zijn overgebragt, of groote uitbreiding zal hebben ontvangen, toen in de XIIe eeuw, op last van keizer Frederik Barbarossa, hunne zoogenoemde lijken van Milaan naar Keulen werden overgebragt, kunnen wij met Em.

[1] De *wijze Jaarbeschrijver*, Amst. 1658, bl. 107, en COREMANS, *L'année de l'anc. Belg.*, Br. 1844.
[2] Boven bl. 262.

Gachet zeer wel aannemen; doch dit verhindert niet te gelooven, gelijk de abt Des Lyons heeft aangetoond, dat daarbij tevens een heidensch gebruik van Grieken en Romeinen ten grondslag ligt; terwijl de uitroep van *Phoebe Domine!* bij het uitdeelen van de stukken van een *boonenkoek*, op vroegere aanroeping van de Zon schijnt terug te wijzen, waartegen reeds Eligius wedijvert, met de woorden: *Nullus dominos solem et lunam vocet!* (Dat niemand zon en maan als Heeren aanroepe!) Voor het *bruilofts-feest* bood het noorden een vruchtbaren grond aan. Althans de mythe van Freijr's *bruidswerving* door *Skrinir* verdient hierbij zeer in aanmerking te komen, die almede in deze maand invalt, waarin de Kerk het *bruilofts-* of verlovings feest te *Kana* (Joh. 2.) herdenkt. In *Ditmarsen* schijnt die mythe tot een eigenaardig symbolisch liefdes-feest aanleiding te hebben gegeven, waarbij men het bruidspaar *vuur* in de eene, en *water* in de andere hand voorop droeg, geheel in den geest der *licht-* of *vuur-* en *water*-cultus van den voor-christelijken tijd. Bij ons, ook in Braband en Limburg (Maastricht), is wel het naast uit dergelijk liefdes-feest een *kopper-* of *koppel*-feest en de bekende kopper-maandag of kopperkens-dag ontsproten (van *koppelen* = paren), waartoe men in Maastricht *boonen*-koeken en zoogenoemde konings-brieven te baat nam. In hoe verre ook de *vrouwen-avond* te Brussel (19 jan[ry]) daarmede in verband stond, kunnen wij niet bepalen. Elders, in Vlaanderen (Kamerijk en Fransch-Vlaanderen) schijnt de kopper- of koppel-maandag als *verloren*, of ook als *gesworen maandag* (*le lundi des parjurés*) bekend te zijn, welke op den eersten maandag na drie koningen invalt, en die zich, naar onze meening, even als de *Schwör-tag* te Straatsburg, uit het niet terug keeren van de drie koningen naar Herodes, gelijk zij beloofd hadden, verklaren laat.

In de Grieksche kerk schijnt het *bruilofts-* of *doop-feest*

tot de nog steeds gebruikelijke *waterwijding* op dien dag te hebben aanleiding gegeven; de *waterdoop* met *wijwater* trad daarbij meer op den voorgrond, gelijk in de Westersche kerk het Besnijdingsfeest, met den aankleve van dien, 'twelk ons zelfs aan Oostersche *lingam-* of *phallus*-dienst doet denken, waardoor het klassieke heidendom de vernieuwde teelkracht der natuur vereerde. Zoo hield men, volgens den eerwaardigen Diercxens, te Antwerpen zelfs langen tijd processie ter eere van het *preputium divinum*, of de goddelijke voorhuid, die, zooals het berigt luidt, door den kapellaan (!) *Godfried van Bouillon*, uit Jerusalem zou zijn medegebragt. Die processiën duurden tot dat de *H.-Brigitta* door een visioen ontdekte, dat niet Antwerpen, maar Rome, in het bezit van dat kostbare geschenk was, waardoor een twist over het bezit van den *waren* schat ontstond. Is het wonder, dat een Tanchelin in Antwerpen tegen zulken onzin opkwam ?

Men zal erkennen, dat het gemakkelijker valt den physischen en ethischen zin van het *Kana*-wonder en de spijziging van 5000 met het levensbrood te vatten, — dan de *preputium*-processiën, tenzij men, zooals wij reeds aanmerkten, hier aan *lingam-* of *phallus*-dienst moet denken, waardoor dan ook het *priaap*-kapelletje, tusschen Mons en Brussel, zou verklaard worden, door Schayes aldus beschreven: « *Entre Mons et Bruxelles se trouve une chapelle où l'on honore une image de l'enfant Jésus sous la forme d'un priape. Les femmes stériles ou qui désirent avoir des enfants raclent avec un couteau la partie la plus apparente de l'image* (*phallus erectus*, zegt Nork). *Elles mettent cette raclure dans un verre d'eau et avalent le tout*, *fermement persuadées qu'elle fera son effet* [1]. »

[1] SCHAYES, *Essai hist.*, etc. Louvain, 1834, p. 237. Over de Lingam- of phallusdienst, zie ook br. aanteek.

Wat op onzen Kalender de donkere *Ponciaen* (14 jan.) beteekent, of hij op *Herodes* ziet, ofwel eenen donkeren nacht- of *wintergod*, gelijk *Haudr* voorstelt, en die door allerlei martelingen, slagen, branden, blakeren en wat niet al, ter dood gebragt werd, kunnen wij hier niet uitmaken. In de legende wordt *Ponciaen* « door stokken doodgeslagen, » eene eer van martelarije, die Jacobus de Voragine aan *Sebastiaan* toekent, zeggende : « *Doe deden dye Keijser soo langhe met cluppels slaen, thent hi sinen gheest gaf.* » — En of *Fabius* of *Fabianus*, die dezen voorafgaat, aan den *boonen-koek* herinnert, gelijk Nork uit zijn naam afleidt, die hem als een *Hercules Fabius* beschouwt, dit laten wij onbeslist. De zeer kuische *Agniet*, die zich zelfs — als een ander *Klaasje Sevenster*, — in geen « bordel van lichte wive, » van haren beminde liet aftrekken, verschijnt na haren dood met « *het witte lam,* » « dat witter was dan die snee » in rijendans met eenige engelen op haar graf. « Zij had die claere woningen ontvangen. » Op den *Nieten-*, of *Agnieten-dag* hadden vrouwen en jonge dochters in Braband aanspraak op geschenken, die wij, in deze huwelijks-maand, geneigd zijn aan te merken als huwelijksgeschenken, of blijken van genegenheid en liefde, — ofwel tot loon van huwelijkstrouw en *kuischheid.* De sage van *Weinsberg's* vrouwen kan hiermede in verband staan. Huwelijks-lustige dochters kunnen op zekere voorwaarden in *St. Agnes*-nacht haren toekomenden geliefde zien : ook schijnt het wol-vee onder hare bescherming te staan. Wij vermoeden, dat in dit gezelschap, *Fabiaen*, *Sebastiaen* en *Agnes*, gelijk in den daarop volgenden *Vincent* (overwinnende) natuur- en zedekundige beteekenis ligt. Niermeyer zegt alleen : « *Ste. Agnes* (14 jan.) en *St. Ponciaan* (21 jan.) waren ook in ons vaderland dagen van volksvermakelijkheden, waarin wij misschien

de navreugde van het joelfeest moeten zoeken. » Behalve dat deze schrijver naar onzen *Kalender* de datums verkeerd zet, zouden wij bij *Vincent* oorspronkelijken natuurzin, en bij *Agnes* met een vredepalm, of pelgrims-tak, die zij hem vooropdraagt, aan zedekundige beteekenis denken.

Vincent althans schijnt representant van het toegenomene zonlicht in deze maand :

Merk wohl auf am St. Vincenz-tag
Ob da die Sonne scheinen mag.

Remember on St.-Vincents-day
If that the sun his beams display.

Ongetwijfeld is het niet toevallig, dat deze *overwinnende* (*Vincent*) juist eene maand na het winter-solstitium geplaatst is : de zon heeft in kracht gewonnen, blijkt *sol invictus* te zijn. Niet toevallig ook dat *St. Agnes* met het zonne-symbool « het witte lam » hem vooraf gaat. Maar ook in zedelijken-zin, dien de Kerk alleen bedoelt, was het licht der geregtigheid gestegen, de reine, liefdevolle *Agnes* verheft den vrede-tak [1], hoezeer *Paulus*, of eigenlijk *Saulus*, hier nog een *vervolger*, met het *zwaard* optreedt: eerst op den vollen middag wordt ook hij-zelf door het goddelijk licht getroffen; zoodat de Westersche kerk reeds in de 8e eeuw zijne *bekeering* vierde, gelijk in de 12e eeuw algemeen werd ingevoerd.

In de natuur en zedelijke wereld stijgt het nieuwe licht steeds hooger, en overwint op den vollen middag zijnen tegenstander.

---

[1] STALPAERT VAN DER WIELE bezong haar marteldood : zie NOUHUIJS, *de Levens van Gods lieve Heiligen*, 1853. I, bl. 48 en de noot ald.

FEBRUARIJ.

Hornunc, Hormunc, Ormingh (K. de G.), Solmanoth (Angs.), Thaumonath (Hgd.), Spurkel- of Sprokkelmaand, Reinigingsmaand (m. *purgatorius*), Blijdemaand; in het N. 19 jan. 18 fébr. Vali in Valaskjalf, de zon in ♒ en ♓.

Met den waterman (♒ *aquarius*), waarin de zon in de voorgaande en eerste helft dezer maand vertoeft, stemt de Indische *cumbha=urn*, *kruik*, gelijk de Arabische *deles=emmer* overeen. Dit wettigt den naam van *Lou-Law-* d. i. *Watermaand*, voor Januarij, die wij daar onverklaard lieten; *aquarius* en *cumbha* zijn ook hetzelfde sterrebeeld, door verschillende *teekens* als symbolen voorgesteld, waarin de zon bij het lengen der dagen getreden was. *Juno*, de aardgodin, komt hier verjongd uit het waterbad te voorschijn; de *teelkracht* der aarde, in het Oosten door den *phallus* voorgesteld, en waarop ook de *urn* (symbool der herleving) of *cumbha* bij de Indiërs schijnt te wijzen, is versterkt.

De water-mythen der Indiërs en Romeinen wijzen, zoo als het ons voorkomt, meest allen op overstroomingen, die de vruchtbaarheid der aarde bevorderen. *Zon-* en *dooimaand* (*Sol=zon*, *Thau=dooi*), waarin de zon haren bevruchtenden en ontdooijenden invloed uitoefent, behoeven hier wel geene verklaring; doch *Februarij* (van *februare*=reinigen, verzoenen) schijnt bij de Romeinen op een reinigings-feest, en wel door *vuur*, in tegenstelling van *water* te zinspelen; *water-* en *vuurdoop*, gelijk *zondvloed* en *wereldbrand*, *wijwater* en *vagevuur* zijn tegenstellingen uit de oude water- en vuurdienst ontsproten. Reeds de Persen vereerden in deze maand de reine *Sapan-domad*, als schuts- of bescherm-vrouw, en de *Juno februa* bij de

Romeinen was geene andere dan de reine, gezuiverde Maagd of godin, door water en vuur gelouterd.

Onze *Reinigings*-maand, die ook wegens toenemende zonne-kracht eene *Blijde*-maand genoemd werd, schijnt alzoo eene woordelijke vertaling van *februarius*, zoo als Em. Gachet zeer teregt opmerkt.

Behalve de *faunalia* en *lupercalia* of herdersfeesten ter eere van de veldgoden *Faunus* en *Pan*, vierden de Romeinen in deze maand, ook hunne *charistia*, een huisselijk feest ter eere der *cara cognatio* of dierbare verwantschap ; eene soort van liefdesmaal, waarbij men ook de afgestorvenen herdacht: alzoo ook een dooden-feest.

Ook het Noorden en Germanie hadden in dezen *Hornunc* of Sprokkelmaand hunne fakkel- en lichtfeesten ter eere van de godin *Freya*. Haar zoogenoemde *Muse-* of *Agotsdag* en de lijkbrand van *Haudr*, de god der duisternis, door *Vali* uit weerwraak op *Baldr*'s dood omgebragt, schijnen op zoodanig licht-, vuur- of zuiveringsfeest terug te wijzen. Immers ook de lijkbrand was een zuiverings-vuur (een *fagfire=vagevuur*) niets anders. In het Noorden ging daarbij de *hoorn*, als drinkbeker lustig rond, en veelvuldig, reeds in Indische mythen, komt de hoorn voor : *cornu copiae* : Horn des Heils, Hoorn des overvloeds, ook bij de Romeinen ; zoodat wij gaarne instemmen met hen, die van *Horn* (hoorn) en *hurnen=faire des libations*, den maand-naam *Hornunc* (waarvan misschien bij corruptie *Hormunc* en *Ormingh*) hebben afgeleid. Doch geen feest zonder feest-vuren, waartoe in deze maand, zoo als het ons voorkomt, het hout moest bijeen *gesprokkeld* worden, hetzij voor algemeen of huisselijke feest-vreugde bestemd.

Bij die feesten en dat sprokkelvuur werd de hoorn geledigd, en bakwerk *kringla=ringbrood* in de gedaante van een rad of wiel gegeten (⊘ ook ⊕), dat door zijne ge-

daante op het zonnewiel, op den kring- of ring-loop van het zonnejaar, met zijne *drie* of *vier* getijden zinspeelde, waaruit onze krakelingen ∞ schijnen voortgesproten [1] (GRÄTER). Misschien stemden die sprokkelfeesten, als *spurcalia* met de boven vermelde *charistia* overeen, welke *spurcalia in Februario*, althans in feestelijkheden bestonden, die later onder de *superstitiën* des heidendoms geteld, en door de Kerkvergadering van *Leptines* (743) veroordeeld werden.

Bij den overgang der *Juno-* en *Freya-* of *Frowa*-dienst op *Onze Lieve Vrouwe*, de vergode *Maria*, is het dan ook niet vreemd, dat men ook aan deze een *zuiverings-* of *lichtfeest* (*Maria-lichtmis*) heeft toegewijd; gelijk de plaats dier godinnen, zoo nam zij ook van hare attributen over. Reeds *Zoroaster* had zulk eene reiniging voorgeschreven, om zich daardoor voor den invloed van den boozen *Ahriman* te beschermen, en bij de Joden, die soortgelijk voorschrift tot Wet verhieven, viel zoodanig een zuiverings-feest in op den 40sten dag na de geboorte van eenen zoon, gelijk ook hier ter regter tijd op den 1sten Februarij invalt. Bij die gelegenheid werd bij de Joden een ram tot brandoffer, benevens eene *duive*, als symbool der onschuld, ten *zoenoffer* gebragt, of gelijk de behoeftige *Maria* deed, twee tortels of duiven opgedragen.

In hoeverre ook hier de voorafgaande kerkelijke herinnering aan de zuivering van een *melaatschen* (Matth. VIII), en de traditie der instelling van *Maria's* zuiveringsfeest, ten tijde eener besmettelijke ziekte onder *Justiniaan*, daarmede in verband staan, laten wij daar; doch de daaraan toegekende strekking om heidensche feesten te wijzigen en in de Kerk op te nemen, nemen wij ook hier even gaaf aan, als de meening, dat men door Maria's

[1] Over het *kringla-* of *ring*-brood, zie br. aant.

lichtfeest of *lichtmis*, niet meer, gelijk in het heidendom, het natuurlijke zonne-licht, dat in kracht en ook in lengte, een *hanenschreeuw* op den dag is toegenomen, zal bedoeld hebben, maar veel meer, in zedelijken zin, de toegenomen kracht van de *Zon der geregtigheid* en der liefde, die ook *Maria* reinigde. « Is niet het *licht* van den Christen een veelbeteekenend zinnebeeld van zijn geloof? » vraagt Nouhuijs, maar ook der *liefde* voegen wij hier bij. *Maria* hier tusschen twee licht-heiligen, *Brigitta* en *Blasius*, geplaatst, vertegenwoordigt niet alleen ligchamelijke, maar ook zedelijke reinheid. Zegening of wijding met licht op *S. Blasius* (in Braband) opent *den geest* des menschen [1]. Deze beiden werden vooral in Engeland vereerd, van waar zij al vroegtijdig herwaarts kunnen overgekomen zijn: de eerste schijnt, wat haar naam betreft, van *bright*=glans, en de ander van *blaze*=ontvlammen, afgeleid. Boven het dak der eerste, zoo heet het, brandde eene *vuurvlamme*: beide genazen melaatschen en andere huid- en halszieken, waartoe *Brigitta* het *wijwater* uit den Hemel ontvangen had. *Blasius* was eigenlijk meer vee-docter.

Wat alzoo *Maria* = *Juno februa* op dit *licht*-feest mist, daar zij hoofzakelijk zedelijke reinheid respresenteert, dat vullen *Brigitta* en *Blasius* aan. Op haar lichtfeest, den ouden *lampen*-dag der Egyptische *Minerva* en den gelijktijdigen fakkeldag van *Juno*, ontstak men drie gewijde *waskaarsen (chandelles)*, die men waande, dat velerlei kracht bezaten voor ligchaam en geest beide, tegen onweder, enz.

Si sol splendescit Maria purificante
Major erit glacies post festum quam fuit ante.

Zoo luidt een oud vers, dat in Frankrijk groote uitbreiding

[1] Cette bénédiction se donnait en plaçant deux cierges allumés, en forme de croix, sur la tête de la personne qui la demandait. » Dr COREMANS, *l'Année de l'anc. Belg.*, 1844.

ontving: ook in Engeland en Duitschland nagevolgd werd.

If Candlemas is fair and clear,
There'll be two Winters in the Year.

en

Scheint Lichtmesz-tag die Sonne klar,
Gibt's Spätfrost und kein fruchtreich Jahr.

Kuisch en rein van ligchaam en ziel bleef ook de eerst heidensche *Agatha* of *Aecht*, zegt de legende. Op 5 Februarij zoo nabij *Maria* geplaatst, was zij de patronesse der kuischheid, gelijk van hare geboortestad *Catanea*, waar zij de plaats der *Bona Dea*, der kuische *Demeter* (*Ceres*) inneemt; of beter gezegd deze zelf is, maar door vrome priesters tot het Christendom bekeerd. *Bona Dea* is de latijnsche vertaling van den griekschen naam *Agatha* (*Αγαθή*), zoo als zij bij de grieksche volkplanters op Sicilië heette, waar zij in hare geboorteplaats *Catanea (Catina)* bijzonder vereerd werd.

De legende zegt van haar, dat zij liever in de gevangenis zuchtte, en zich liever eene borst liet afsnijden, dan zich tot onkuischheid te laten verleiden: ook kwam de Apostel S. Petrus haar bezoeken en genezen. Op gloeijende kolen gelegd, veroorzaakte zij eene aardbeving; doch verhinderde eene uitbarsting van den *Etna*: daardoor beschermde zij hare stad, en weerde een hongersnood af. In Rome staan ook de vrouwen onder hare bescherming. Zoo luidt de legende van *Agatha;* zie hier haar oorsprong.

De godin *Ceres* (van het graan), de *Bona Dea* der Romeinen, de *Agatha* der Siciliaansche Grieken, droeg den bijnaam van *Mammosa,* omdat zij zich eene borst had laten afsnijden, ten einde beter den *boog* te kunnen spannen, waarmede zij zich tegen de mannen verdedigde. Als

dochter van *Pluto,* was zij in den Etna, den ingang der onderwereld of het doodenrijk, gevangen, waar zij op gloeijende kolen eene aardbeving verwekte, doch *Catanea,* dat haar ter eere processiën hield, spaarde; 't welk zij, daar en boven, als de godin der vruchtbaarheid, tegen den hongersnood beschermde; zij is volkomen, overeenkomstig dit, haar heidensch karakter eene *Bona Dea;* hoeveel te meer is zij dit dan, tot eene Chr. sanctin *Agatha* omgedoopt, en van de natuur op het zedelijk gebied overgebragt, gelijk, zoo als wij vermoeden, ook met *Scholastica* het geval is, welke almede door haar zedelijk karakter zich onderscheidt.

Volgens de legende bad deze den Hemel om *donder* en *bliksem*, ten einde haar broeder *Benedictus* te nopen zijn bezoek bij haar te verlengen. Het onweder in deze maand is alzoo eene stemme des donders, die van hare hemelsche en broeder-liefde getuigde. Zoo verpersoonlijkt de legende in die heilige, edele gevoelens uit dat hoogere, *zedelijke* licht ontsproten, hoezeer in *Agatha,* gelijk in *Valentijn*, het oude natuur-karakter nog maar al te duidelijk doorschemert.

Even als de bovengenoemde *Agots*-dag van *Freya* in een *Agathen*-dag van *Maria*, zoo schijnen de natuurgod *Vali* en de *Vali*-tijden in een *Valentijn* en diens feesten veranderd. Ook was de Valentijns-dag, zoo wij achten, eene herinnering aan de reeds vroeger gemelde *bruids*-werving voor *Freyr;* want op « *Valentijns*-dag liepen de jongelingen met brandende fakkels rond, om zich een meisje tot toekomende vrouw op te zoeken. » Dit gebruik schonk in Frankrijk aan dien dag den naam van *Dominica brandonibus (Dimanche des brandons)*. Een *Valentin* heette dan ook : « *futur époux : celui qu'on signifiait à une fille, le jour des brandons, — qui dès qu'elle était promise se nommait Valentine* » (Roquefort).

Wie hier het leven van den Sanct raadpleegt, komt zeker in verlegenheid, want in plaats van één vindt hij er wel *zes*, die, als of het tusschen hen afspraak ware geweest, allen juist op *den zelfden* dag hun martel-feest vieren. Wie niet aan zulk een *wonder* gelooft, vindt misschien met Norg de natuurlijke oplossing in de algemeen verspreide *phallus*-dienst van het Oosten, waar in de Sanscrit-taal *val* = *pal* bloeijen beteekent, en *phallus* op den groei- of teelkracht der natuur ziet, welke ook in de noordsche mythe van *Vali*-in *Valads-kjalf* voorgesteld wordt. Dan had ook elk vogeltje zijn *gaaiken*.

Behalve in Frankrijk op den *Dimanche des brandons*, hadden ook in Engeland vrij algemeen op *Valentijnsdag* feestgebruiken plaats, die het paren van jonge lieden schenen ten doel te hebben. Shakespeare laat *Ophillia* in den *Hamlet* zingen:

Good morrow 't is St. Valentin's day
All in the morning betime,
And I a maid at your window,
To be your Valentine.

In plaats van een *boonen*-koek, gelijk in Maastricht, of *Krakelingen* als liefdesbandjes, of andere koppelkunstjes, liet men in Engeland over en weer door het lot beslissen. Van twee doozen bevatte de een alle namen der jongens, daar uit trokken de meisjes of jonge dochters een naam, die gedurende het feest haar *Valentijn* was; — uit de andere trokken de jongens elk een naam der jonge dochters, die dan op zijne mouw gespeld, zijne *Valentine* heette: zoo dat dan het gezelschap over en weder en dubbel gepaard was. « *Ils portent pendant plusieurs jours sur la manche les billets de leurs Valentines, et assez souvent l'amour s'y boute.* »

Een der *zes* heilige *Valentijns*, die zijne blinde dochter

« ziendemakede » getuigde : « dat *Christus* ghewaricht licht was. » — Even zooals in *Valentijn* de noordsche mythe van *Vali*, aanmerkelijk gewijzigd, nog voort leeft, zoo ook in de vasten-avonds-vreugd, in de *Narren-Kirchweij* of *Unsinnige taube Woche* of *Carnavals*, de dolle *lupercaliën* of herdersfeesten der Romeinen; de *Carnavals*, wij zagen het reeds boven, — wijzen zoo wel in stoffelijken als zedelijken zin op de verzakingen van alle vleesch [1].

Nog eene andere heidensche mythe is hier in de christelijke legende overgegaan. De noordsche *Odin*, der Germanen *Wodan* = *Weldoener*, stijgt namelijk in deze maand, als *klimmende* zon, ten troon *(Hlidskialf)*: zoo verheft zich ook hier (22 febr.) *S. Pieter* « *ad Cathedram* », doorgaans *S. Pietersstoel te Antiochië*, ook wel zetel=*sella*, genoemd. Even als *Odin* zijn mythischen hoogzetel in *Asgard* bezat, zoo *S. Pieter* zijn legendarischen *stoel*, eerst te Antiochië, later in Rome. Van dien stoel zelf, die een buit der kruistogten en een geschenk aan Rome zijn zou, meldt men, dat die een *Arabisch* opschrift had, inhoudende : «*Er is maar één God en Mahomed is zijn profeet.* » Het stoelfeest *(festum Cathedrae Petri)* heeft jaarlijks met groote pracht in S. Pieters-kerk plaats. Maar hierbij voert *S. Pieter* ook de *sleutels* : eigenlijk bezit hij er op onzen Kalender *drie* van verschillend maaksel en slot. Of daartoe ook de sleutel behoort, waarmede *Janus* vroeger bij den aanvang des jaars de losgelatene *demons* in den *hades* achter het slot hield? Het oude christelijke jaar begon in Maart, ook hier viel dus te sluiten en ontsluiten; de winter-demons werden achter slot en grendels terug gedreven ; doch in zedelijken zin bezit *S. Pieter* de sleutels van *Hel*, *Hemel* en *Vagevuur*, die hij als de « *eerdsche god* » sluit en ontsluit.

[1] Zie boven bl. 264, wij komen later op de *Carnavals* terug.

Maar er is meer, waarop wij hier de aandacht moeten vestigen: de overeenkomst of *analogie* met vroegere goden-raden, die, zoo in het Oosten als Noorden, uit *twaalf* leden bestond. Twaalf waren de *Zodiacs*-goden: uit twaalf bestond alzoo ook de goden-raad; maar even zoo de *Apostel*-raad, het oudste of eerste *conclave*: de eerste steunt op de zodiacs-mythe, de laatste op de Apostel-geschiedenis. Toen *Judas*, wegens zijn verraad van den grooten Meester, uit de rij der Apostelen was weggevallen, werd door de overigen, in eerste *conclave* vergaderd, een ander Apostel gekozen: de keuze viel op *Matthias*, wiens attribuut of symbool, in den *Kalender*, legendarisch aan zijn marteldood ontleend schijnt; doch in physischen zin, welligt met zijn naam *Matthys* (d. i. *mat ys*) in verband staat. Wij geven deze verklaring zoowel van naam, als *hakbijl* in overweging.

Door de verheffing van *Odin* (*Petrus*) ten zetel (*Hlidskialf: cathedra*), verloor de wintervorst, gelijk het *ijs*, zijne kracht. Daarop schijnt het boerengeloof te berusten, dat de vorst nog 40 dagen aanhoudt als het op *S. Matthys* vriest; van daar hun wensch, in het belang van den landbouw :

S. Andries,
Sta op en vries,
En laat niet af,
Voor O. L. V. Lichtmisdag [1].

Ligt in dezen *Ander ies* (ijs) en *Mat ijs* woordspelling uit vroegere natuurleer, dan is het niet vreemd, dat, als *S. Pieter*, gelijk de zon, ten zetel stijgt, het *ijs mat* geworden, onder den *bijl* des landmans bezwijkt, waardoor daarenboven menige boom of woud kan geveld zijn. De

[1] In België heet het : « Si saint Mathias trouve de la glace, il la brise; s'il n'en trouve pas, il en fait. » Dr Coremans.

donkere *Ponciaen* was vroeger met stokken doodgeslagen ; *Maria's lichtmis* schonk kracht en warmte aan de rijzende zon, op *S. Pieter's* dag ten zetel verheven : tuin en veldarbeid, waarvan de *hakbijl* het symbool kan zijn, ving aan.

Ook in zedelijken zin werd het getal der arbeiders in den wijngaard des Heeren *voltallig* of *volledig* gemaakt. De gelijkenissen, door den mond der wijsheid, als van het onkruid onder de tarwe, van de arbeiders in den wijngaard (Math. XXI, 1), en van den zaadzaaijer (Luc. VIII, 4) zijn daaraan ontleend, en in deze maand volkomen op hare plaats; doch in hooger ethischen zin opgevat, gelijk de Kerk dat doet, of althans behoort te doen, nl. het *zaad* als het *Woord* Gods genomen.

MAART.

Lenzimanoth (*Karel de Gr.*) th. Lentemaand, Dorremaand, deensch Thor- of Tormaned, Hreth-, Rhedmonath (Angs.), van 18 Febr.-20 Maart, Saga in Söckvabeckr, de zon in ♓ en ♈.

Deze maand was bij de Romeinen aan den krijgsgod *Mars* gewijd, den huwelijksgod van *Venus*, althans naar zijn naam genoemd; in het noorden, gelijk uit den naam blijkt, aan den reuzen-bestrijder *Thor*, den god des donders, den germ. *Thunaer* of *Donar*. Beide, zoowel *Mars* als *Donar* of *Thor*, vertegenwoordigen in de natuurleer, de mannelijke natuurkracht, eene tegenstelling van het vrouwelijke of genetische beginsel, en daarom gehuwd, de eerste met de schoone *Venus*, de laatste met de schoonharige *Sif* of *Sifa* : dus mannelijk en vrouwelijk beginsel, een *dualisme* of tegenstelling, welke men in alle natuur- of mythenstelsels

huldigde, in beider huwelijk als éénheid en in zamenwerking gedacht.

De lengte der dagen en de heerschappij van *Mars* = *Thor* = *Rheda*, in deze maand verklaren genoegzaam de gestelde maandnamen. Terwijl *Neptunus* als zeegod te water, en *Mars* te land, in het noorden door *Saga* in *Söckvabeckr*, en door *Thor* als reuzenbestrijder vervangen werden, zien wij ook in de Indische *Zodiacs*-visschen het symbool der vruchtbaarheid, die niet kwalijk bij den Stortbeek *(Söckvabeckr)* van *Saga* passen, en vermoedelijk ook in noordsche, gelijk in Indische en Grieksch-romeinsche mythen als *sterrebeeld* aangewezen werden.

In dezen tijd, waarin sneeuw en ijs als stortbeeken van de bergen stroomden, welke over het hoofd van *Saga* ruischend nedervielen, werd in *Upsal* het oud-heidensche lentefeest, met groote *drink*-gelagen, zeker ook niet zonder symbolische beteekenis, gevierd.

Alle volken, onder de oude natuurmythen, bezaten hunne *lente*-feesten, bij het *lengen* of langer worden der dagen, waarvan *Lenzimanoth* of *Lentemaand*. Indië of Hindostan had hier het kleine feest aan de godin *Durga* gewijd; Egypte het scheepsfeest van *Isis*, het schip der aarde, waarover later meer. Maar daarenboven bezaten Indië, gelijk *Athene*, zijne *palm*-feesten, even als de *phallus*-feesten symbool der teel- en groeikracht. Zelfs vierde het Oosten aan het einde dier maand een *Asch*-feest, waarbij men zich het voorhoofd met *asch* wreef.

Op den 15den Maart bezat het oude Rome zijn *Anna-perenna*-feest, der godin gewijd, die het jaar beheerschte; eene soort van *loofhutten*-feest bij de Romeinen, waarbij men zich den uittogt der *Plebejers* herinnerde. Dan begaf het volk zich buiten de stad in de vrije natuur: men verzamelde zich aan de oevers van den *Tiber* en den *Numicius;*

men sloeg daar tenten op, en was bij vrienden-malen, onder het genot van spijs en drank, vrolijk onder elkander. Later verbond men aan dit feest de treurige herinnering van den dood des grooten *Caesar's*, die op den *idibus Martii* vermoord was, waarom deze dag dan ook *Parricidium* genoemd werd : eene *historische* herinnering, doch van geheel anderen aard dan bij de *loofhutten* der Joden met het oude natuur-feest verbonden.

Ook werden zoo wel in Griekenland als in Rome in deze maand *wijn-feesten* (*Διονύσια*), *Liberalia* of *Bacchanaliën* gevierd, die evenwel het noorden niet kende. Zoo verre ook breidt zich de wijnrank niet uit; hoezeer daarentegen (gelijk in *Upsal*) soortgelijke feesten, aan het ontwaakte, nieuwe natuurleven gewijd waren. Het was, om zoo te zeggen, een opstandings-feest der natuur.

Bij de Germanen viel dan het *Oster*-feest in, aan de godin *Astra* (*Astarte*) d. i. het *Oosten*, gewijd. Dit feest, dat met den lente-evennacht of het *equinoctium* in verband staat, wanneer de zon in den *ram* treedt, was het bevruchtings-feest der aarde op den 25sten Maart, dat met het winterfeest, de geboorte van den zonnegod op 25 December, in verband staat. Het is het *Oost-feest* waarop de zon juist in het oosten opgaat, en daarom een eigenlijk bevruchtigend lichtfeest, gelijk ook zijn naam aanduidt : *east* = het ontstaande, gelijk *oriens*, van *or* = *ur*-licht, het te voorschijn komende. Dit feest werd dan ook algemeen met vreugdevuren en *Oster*-liederen gevierd, en schonk zijn naam aan bergkruinen en toppen : *Oster*-berg (bij Gandersheim), enz. Dan voerde men een *brandend rad* of *wiel*, symbool der zon, berg-opwaarts ; op vele plaatsen, gelijk in Gelderland aan den Veluw-zoom, (te *Doornwerth*) ontstak men teer- en piktonnen, als zoovele paasch-vuren. *Ostern* (Hgd.) heet thans Paschen.

Men noemde deze godin ook *Astar-dis* d. i. *Astra*-godin.

Kan door dien naam, door zeer gebruikelijke woordspeling, de *asch*-dag ontstaan zijn, of heeft de Kerk hier een oostersch *aschfeest* overgenomen? Wij spraken er boven van. Of wel, herinnert die *asch*-dag aan het *zak* en *asch* der Joden? De R. kerk, die met dit feest zeer teregt de herinnering verbindt, dat de mensch is *van stof en asch,* waaraan ook de lijkbrand maande, brengt hiermede de uitgelatenheid der *carnavals* tot inkeer. Met den *aschdag* begint de veertigdaagsche *vasten* of *beloken tijd.* Het *Reminiscere* eindigt met *Paschen* (zie Creuzer[1].)

Opmerkelijk is het, dat de kerk-heiligen, ook in deze maand weder, wat hunne attributen betreft, zooveel uit de vroegere natuur-leer ontleend hebben. Gelijk *Odin* in het paleis van *Saga* in *Söckvabeckr* vertoeft, om uit het ruischen des strooms *wijsheid* te leeren, zoo schijnt het, dat hier *Gregorius* als zijn plaatsvervanger optreedt, de groote leermeester der Kerk, de voorstander en beminnaar van zang en muzijk. Hij was de patroon der schooljeugd, wiens attribuut, de *plak*, overal orde en tucht in de schoolwereld handhaafde. Zelfs tot de stoffelijke natuur strekte zijn invloed zich uit. « *Gregorius*, — zoo haalt Finn Magnusen aan[2], *skulla alle orme have deres höveder over Jorden.* » De maskeraden en het *broodjes-trekken* bij het kinder-feest ter zijner eere (te Terborg, 12 Maart) schijnen hun ontstaan aan die voorstelling van wijsheid en wetenschap = het brood des levens, te danken te hebben. *Gregorius* schonk brooden; de groote leermeester, ook zijn voorbeeld, schonk het *brood des levens* en spijzigde met weinig brooden en een paar *visschen* zelfs 5000 hongerigen. (Joh. IV.)

Ook wijdde *S. Geertrude*, verrukt door de eeuwige

[1] Boven, blz. 266.
[2] *Lexic.*, 793.

schoonheid van dien goddelijken leermeester, en bezield met de liefde van *Johannis* voor zijn Heer, zich aan dien bruidegom des Hemels, wiens schoonheid en rijkdommen oneindig zijn. Over *S. Jans-geleide* en *S. Geerten-minne* spreken wij later. Haar attribuut is de abtdis-staf van Nivelle, ook wel de *S. Geertenbeker* of drinkschaal, en haar feest valt op 17 Maart, waarop zij, even als de groote Meester, op 33jarigen leeftijd uit het leven trad[1]. *Benedictus* (21 Maart) verspreidt zegen over den *halven aardbol*, die thans voor de helft in het volle licht treedt, gelijk zijn symbool, eene half verlichte *globe*, aanduidt. Gelijk de zon thans aan de halve aarde het natuurlicht schenkt, zoo verspreidt *Benedictus* thans den zegen van hooger, zedelijk en wetenschappelijk licht, door *Gregorius* in den baaijerd ontstoken, door *Geertrude* met volle teugen gedronken, door *Benedictus*, altijd van Rome uit, door zijne Benedictijner-orde, over de aarde, die nog voor de helft in het duister ligt, als een zegen der menschheid verspreid. Teregt gaf men daarom aan zijne Moeder den naam van *Abundantia*, daar zij der zedelijke wereld twee zulke schitterende sterren schonk: *Benedictus* en *Scholastica*, overvloeijende van licht en liefde.

Zoo overvloedig was in de vorige maand hare liefde tot haren wetenschappelijken broeder, die haar kwam bezoeken, dat, gelijk wij gezegd hebben, zij den hemel om donder en bliksem bad, ten einde hem te beletten te vertrekken, waardoor zij te langer van zijne *wijsheid* genoot. Het schijnt, dat deze maand bij heiden en christen, aan zang, muzijk en wetenschap gewijd was: gelijk hier *Benedictus* en *Scholastica*, zoo onderhielden zich ginds ook *Odin* en *Saga*, de godin der sagen, die uit den stortbeek of stroom des tijds, wijsheid leerde.

[1] Over den *S. Geertendronk*, zie br. aant.

De dag- en nachtevening is voorbij: gelijk in deze en de vorige maand het *zaad* in den akker geworpen, en vooraf-gaand, door de Kerk, naar het groote voorbeeld, in den *zaaitijd* als het *Woord Gods* (Luk. 8) is voorgesteld, — zoo is ook de moeder-aarde, de *terra mater* (*Isis*, *Juno, Freya, Hertha*) met zaad bezwangerd, dat op ontkieming wacht, om daarvan, door de zonne-kracht beschenen, eerlang vruchten voort te brengen. Gelijk hier de zonne-kracht en warmte, zoo zijn ook in de zedelijke wereld, licht en liefde, zedelijke warmte, de voorwaarden van het wel gedijen van het zaad op het gebied van den geest.

Later vestigen wij de aandacht op het volgeladen *schip der aarde.*

Op zedelijk gebied overgebragt ontvangt ook *Maria*, die, zooals wij zien zullen, even als *Isis* en *Freya,* het *schip* der aarde stuurt, en wier *licht* vroeger ontstoken was, in deze maand, den engelen-groet, het *Ave Maria,* dat haar de geboorte eens Zoons, het *Heil der wereld*, het Woord Gods, aankondigt. Dat *Ave gracia* omgekeerd, verheft haar als *reine Maagd*, tot tweede begenadigde *Eva* : eene mysterie, waarover de middeleeuwen peinsden. *Ave* = *Eva*, eene woordspeling en letter-omkeering, die, zooals wij ook reeds vroeger zeiden, voor de middeleeuwsche mystiek, eigenlijk geene woordspeling was. Maagd = Moeder.

Ook bij de Scholastieken heette het daarom, even gelijk de *zon* door het glas heen schijnt, zonder het te kwetsen, zoo was ook *Godes Suno*, door zijne geboorte, door de *Maagd*, als helder kristal, getogen, en had haar onbevlekt gelaten :

> *Vt vitrum non leditur* ,
> Ghelijk dat niet en quetst dat glas,
> Daar die sonne schijnt dore.

Zoo bleef ook *Minerva* bij de Grieken steeds maagd,

hoezeer een tempelopschrift te *Saïs* haar « *Moeder der zon* » noemde. Opmerkelijk is het, dat het feest van Maria's onbevlekte ontvangenis, juist in de Kerk *St. Maria della Minerva*, hare vroegere eergenoote, met bijzonderen luister en pracht gevierd wordt. Maar hoe veel hooger staat hier de reine *Maria* op zedelijk, dan *Minerva* op physisch gebied! Alleen de naam van *Marie-chasse-Mars* schijnt nog aan vroeger physisch karakter te herinneren. Zij verdreef *Mars*, gelijk de legendarische *Maria* den boozen « viand. »

Negen maanden later komt het *schip* der aarde « rijk bevracht, » en *Maria,* die het « roeder houdt, » wordt tot Hemelkoningin verheven. Van den ouden *Joseph*, den pleegvader, dien de Kerk eerst later vereerde, toen de *Kerk-* en *Maria-liederen* het denkbeeld van *onbevlekte* ontvangenis en *heilige* familie hadden uitgewerkt, bestaat het geslacht-register bij *Mattheus*, dat van *Maria* bij *Lucas*, beide uit den stam van *David* [1].

Het heldere zonlicht in deze maand, en het blijde natuurleven, gaven tot blijde, opwekkende feesten en heldere voorstellingen van zelf aanleiding : verwachting en hoop bezielden de gemoederen. Terugkomst van *zwaluwen* en *ooijevaars,* als *heilvogels*, versterken die verwachting en hoop.

APRIL, LAT. APRILIS.

Ostarmanoth (K. de Gr.), Eosturmanoth (Angs. Beda), Odinsmanoth, Wodansmaand, (N. en Hgd), ons Gras- of Garsmaand, Paaschmaand, Eijermaand; — van 20 M[t] — 20 Apr. Odin in Gladsheim, de zon in ♈ en ♉

Reeds de Indiërs en afgestamde oude volken bezaten hunne *lente-feesten*, die wij reeds boven ten deele bespraken.

[1] Over de *Maria-liederen,* zie breedere aanteekeningen.

Als *zoen*-feesten werden zij met *offer*-slagt, hetzij van een *ram*, een *lam* of *bok*, gevierd. Bij allen vielen die feesten in, wanneer, gelijk bij de Indiërs, de zon in het *Zodiacs*-teeken van den *ram* (*mesha* = *aries*) trad : dan offerden de Brahmanen een ram tot zoenoffer. De Opperpriester, die eenmaal zelf op den brandstapel tot zoenoffer strekken zou, nam dan een brandend hout mede van het offervuur, dat bij *zijn* lijk-brand strekken zou om den verzoenenden en zuiverenden brandstapel te ontsteken. In de *vuurdienst* van *Zoroaster* was het vuur- of brand-offer tegenstelling van den water-doop, gelijk de eindelijke wereld-brand dat is van den zondvloed.

Ook in het *Mozaïsme* offerde de Opperpriester voor het geheele volk, doch niet zich-*zelf*, maar een plaatsvervangend *lam*, met welks bloed in Egypte de deurposten der Israëlieten besprenkt werden, opdat de eerstgeborenen niet door den rondgaanden doodsengel zouden getroffen worden. In de *Moloch*-dienst werden kinderen aan de vuurvlammen geofferd. Ongetwijfeld duidt het Joodsche *brand*- of *vuur*-offer en het plaatsvervangend bloed des *lams*, zoo als ook *Abraham* in plaats van zijn zoon offerde, aanmerkelijke verzachting van eere-dienst aan.

Bij alle die lente-feesten, wanneer de zon in het lente-equinoctium treedt, zoo in het Oosten als bij de Egyptenaren, Grieken en Romeinen, wijzen de gebruikelijke handelingen des Opperpriesters op verzoening door *bloed* en zuivering door *vuur* : het Sanscrit woord *agni* = branden, beteekent ook *ram*, schaap; en de verwantschap van *agnus* = lam, en *ignis* = vuur bij de Latijnen, schijnt het *Agnus Dei* en het eeuwig licht der Roomsche kerk te verklaren.

De Indische doodsgod of vernieler *Schiva* (*Kala* als verbrander der wereld) reed op een *ram*, *Minerva* voerde een *rams*-kop op haar schild, waarmede zij overwinnend

tegen de *Gorgonen* (winter-demons) streed; terwijl zij de bliksems haars vaders (*Jupiter*) voerde. De noordsche *Thor,* aan wien de voorafgaande maand gewijd was, reed op een zegewagen met *bokken* bespannen, nadat hij de winter- of ijs-reuzen (*Hrimthursen*) had geveld.

Allerwege was het lente-feest, d. i. een bevrijdings- of verzoenings-feest : de overgang der zon uit de donkere jaarhelft, uit de egyptische duisternis, in het licht-rijk, was eene bevrijding uit de heerschappij van den winter, eene verzoening tusschen licht en duisternis. Dan vierde ook de Israëliet zijn historischen *uittogt* (*Passah*) en noemde zich *vrij;* de Christen, die op zijn *Pascha,* noch ram-, noch lam- of bokken-offer kent, viert ook bevrijdings- en verzoenings-feest, maar in hooger, edelen zin : alleen door de kracht der *waarheid* is hij *vrij,* wanneer geene banden van zonde en ongeregtigheid hem meer boeijen. De dood van zijnen Heer is hem het alles afdoend zoenoffer. (Zie boven bl. 263 over den *Paasch-cyclus.*)

De vreugde, die bij Grieken en Romeinen in hunne *thargelia* (ter eere van *Apollo*) en bij de *ludi cerealibus* ter eere der *magna mater* plaats had, schemert in deze maand ook in de mythe van *Odin* in *Gladsheim,* d. i. vreugde-woning, door. Dit *Gladsheim* is de ingang, om zoo te zeggen, de *poort* tot het hemelsche *Valhalla,* waarboven geen *ram* of *lam,* maar de symbolen *wolf* en *adelaar* prijken. In dat hemelsche *Valhalla,* waarnaar « met bloed en leven » alle helden dongen, is de vloer of bodem met speren belegd, de zaal met schilden gedekt en zijn de banken met panzers bestrooid : — natuur-beelden, die zich uit den noordschen hemispheer en het zodiakaal- of noorderlicht in dit getijde, laten verklaren: de *equinox* als *poort* of ingang beschouwd. Het noorden mist het zodiakaal *lam* der Orientalen.

Bij Angelsaksers en Germanen schijnt deze maand,

blijkens den naam, aan de godin *Ostra*, *Eastra*, — gelijk in het noorden aan *Odin* (der Germanen *Wodan* = Weldoener) gewijd: de eerste en hare lente-feesten hebben wij reeds boven besproken; wij beschouwen daarom hier het noordsche godenleven. De maand aan *Odin* gewijd, werd ook de *lagchende* maand genoemd, waarin vrolijke voorjaarsgrappen plaats hadden, die tot hooge oudheid opklimmen, en in het Oosten ontstaan, ook in de noordsche mythe van het godenleven doorgedrongen zijn. In Indië kende men reeds voorjaars- of *Hul-narren*, die men tot spot van huis tot huis liet rondloopen. De maand zelf aan *Maja* (de Indische *Venus*) gewijd, gaf daartoe aanleiding: *Maja* was eene bedriegster of fopster, en staat met de verschijning der *Plejaden*, in Indië de *April*-visschen, in verband, waarmede de lente-*equinox* aanvangt.

Vermoedelijk geeft dit genoegzame opheldering aan de *poissons d'avril*, zoo als men in Frankrijk die Aprilsgrappen noemt. Bij Grieken en Romeinen had men iets soortgelijks als in Indië (de *apaturiën*); terwijl ook Angelsaksers en Scandinaviërs hunne *April-narren* (in Engeland nog de *April-fools* bezaten), waartoe, zoo als het ons voorkomt bij Scandinavische volken de *goden-feesten* aanleiding gaven; want ook de n. natuurgoden vierden dan feest en hielden vrolijke drinkpartijen. Zoo op *Aegir's drinkgelag*, waarbij *Thor* den ontbrekenden *brouwketel*, deels door list, deels door geweld, wist te bezorgen; eene natuur-mythe, die overeenstemt met de oude ervaring en wenschen:

Een drooge Maart,
Een natte April,
Een zoele Mei
Zijn wensch en wil.

Of die brouwketel hier door den *martelaars*-ketel van *Ambrosius* (1sten April op onzen Kalender), gelijk het gemelde

Aegirs drinkgelag, door onze *April's grappen* zijn vervangen, valt, dunkt mij, weinig te betwijfelen, daarom heet het:

Op den eersten April
Zend men de gekken, waar men wil.

In Gelderland zond men den *April-zot* veelal om den zoogenoemden *rolpens-ketel*, of iets, wat niet te verkrijgen was, zoo het heette, van *Pontius* naar *Pilatus* rond. Werd *Aegir* om den brouwketel doodgeslagen, de sanct *Ambrosius* werd in een ketel met kookende olie *ter dood* gemarteld.

De daarop volgende heiligen op onzen Kalender: *Thyburt*, met zilveren *kruis* op veld van keel, en *Victor*, met *kruis* van keel (rood) op veld van zilver, gelijk *Marcus* met den *draak*, schijnen meer duidelijk dan anderen, uit het heidendom ontsproten; althans wat de namen der beide eersten, niet hunne kruizen, betreft. Ook de aan *Marcus* toegekende *draak* is wel stellig een heidensch gedrocht. Herinnert *Tyburt* aan den koenen, noordschen en germaanschen krijgsgod *Ty*, *Tyr*; *Victor* is hier letterlijke vertaling van *Odins* bijnaam, *Hnikudr* = overwinnaar, in deze maand, zijnde de overwinnende kracht der zonnewarmte. Van daar ook *Victor's* zilveren kruis, dat de zege of overwinning aanduidt, hier natuurlijk weder op zedelijk gebied overgebragt: *In hoc signo vinces*, zou ook reeds *Constantyn* in de wolken gelezen hebben.

Niet van *Marcus* den Evangelist, maar van *S. Joris* getuigt de legende: « Hij wordt gewoonlijk te paard uitgebeeld, terwijl hij een draak vertreedt en doorsteekt » (Nouhuijs). Het is daarom dat wij den *draak* op onzen Kalender, eigenlijk ook niet tot *Marcus*, maar tot den voorafgaanden *S. Jorys* betrekken; misschien behoort dan aan *Marcus* het roode kruis, of wij zouden hier moeten aannemen, dat *S. Joris* *kruis* en *draak* beide tot symbolen heeft. Wij laten die kwestie onopgelost. Van oostersche afkomst, gelijk *S. Joris*

was, dwong hij met het *roode kruis,* in bijzijn van den afvalligen keizer *Justiniaan*, den afgod *Apollo* de bekentenis af, dat hij geen *God,* maar een gevallen engel was. En in een beleg van Jerusalem door de Christenen toog *S. Joris* hen, wegens de vereering zijner relequiën, voorop, met een *wit* vaan, waarop het *roode kruis*, en hij besteeg het eerst de wallen der stad. Geen wonder, dat *S. Joris* = *S. George* de krijgsleus werd der Engelschen, en dat *Shakespeare* in zijn *Richard III* aan *Richmond* tot aanvuring zijner troepen deze woorden in den mond legt:

« *Advance our standards, set up our foes,*
Our ancient word of courage, fair SAINT GEORGE.
Inspire us with the spleen of fiery dragons
Upon them.

S. Joris is blijkbaar een krijgsgod van oostersche afkomst, gelijk de mythe meer zulke *drakendooders* telt. Door den *draak* te dooden bevrijdde hij eene *konings-dochter* uit de klaauwen van een *ondier*. Opmerkelijk is het, dat zijn feest juist in dien tijd invalt, waarin het feest van den heidenschen Griek *Perseus* gevierd werd, die insgelijks eene konings-dochter van een monster bevrijd had; dezelfde *Perseus*, dien *Zeus georgos* d. i. *akkerman*, in de gedaante van eenen *gouden*, d. is vruchtbaren voorjaars-*regen*, bij *Danae* (de aarde) verwekt had.

Zoo streed ook de lichtgod *Swantewit*, de voornaamste god der oude Bohemers, in de lente tegen den *winter-draak*, gelijk *Thor* bij de Scandinaviërs tegen den *fenrirs*-wolf, en *Siegfried* bij de Germanen tegen den *lind-worm*, — om van den Aartsengel *Michaël* niet te gewagen. Andere drakendooders gaan wij voorbij.

Aan hun helden-karakter valt niet te twijfelen: witte rossen, gelijk zij bezaten, werden ook den krijgsgod *Mars* geofferd, en zijn het eigendom der lichtgoden. Zoo droogt

de kracht der lente-zon, poelen en moerassen en bevordert daardoor, gelijk *Zeus* den akkerbouw; terwijl *S. Joris* zelfs bij Tartaren en in Wallachije als schutspatroon van akkerbouw en veeteelt optrad. Opmerkelijk is, dat men ook in Braband (België) *S. Joris* als bestrijder en verdrijver van den boozen *zaaijer van onkruid (« malin semeur »)* beschouwt, en daarom bij gunstige maan, bij voorkeur op zijn feest-dag zaait. Tot het Christendom bekeerd, streed hij tegen heidensche goden en den heidenschen *draak*. Het wondermiddel, waardoor hij zijne wonderen van dapperheid verrigtte, was het *kruis*.

Waar in het noorden *Thor*'s hamer of *mjölner* T, de overwinning behaalde, daar is het onder het Christendom met een klein verlengstukje het *kruis* +, waarnaar de *kruistogten* tegen heidendom en ketterij genoemd werden.

Door dat teeken, aan 't welk groote wonderkracht wordt toegekend, stortte niet alleen de *draak* van den *Drachenfels* (het heidendom) te pletter, maar bestreed ook *S. Antonius* (in Januarij) alle helsche demons. Daardoor beschermt de boer zijn huisdak of melk-kelder tegen allen kwaden invloed. Dat de *duivel* het kruis vreest, komt vooral in de legende van *Christophorus* (Christus-drager) uit, welken Heilig (15 M[t]) onze Kalender evenwel mist [1].

Witte Donderdag en *groene* of *goede* Vrijdag staan, hoe zeer op het gebied van den geest overgebragt, niet onduidelijk met het natuurleven in verband. In Duitschland viert men den *weissen Sonntag*, den dag der heldere, witte zon, waarop de natuur zich in het jeugdig schoone, *groene* kleed tooit. Jonge dochters kleeden zich dan ook in het *wit* en vieren vrolijk feest; dan at men in Gelder-

[1] Over de kracht van het *kruis* en *kruisteeken* handelen wij meer opzettelijk onder de breedere aanteekeningen. Reeds bij de Egyptenaren was dit een symbool der onsterfelijkheid.

land een *groen moes*, uit zevenderlei groenten zamengesteld; terwijl men in *N. Braband* waande, dat de *eijeren* van *witten Donderdag* tegen « donder en bliksem » beschermen. Ook gold het *eijeren eten* op Paschen als symbool der *opstanding*. Geheel de natuur was ontwaakt, uit den *schijndood* of *winter*-slaap herrezen; het *ei* als zinnebeeld der *aarde*, bevat de kiem van een nieuw leven; zoo ook de aarde de zaden en kiemen van nieuw leven door de zomerwarmte ontwikkeld : zoo als door warmte het leven uit het *ei* ontlook, zoo ook uit de aarde, door de teelkracht der zon, en op onstoffelijk gebied symbolisch uit de *urn*, die de asch der dooden bewaart. De Kerk heeft die voorstellingen op het gebied van den geest consequent doorgevoerd [1].

In de groote heilige week, waarin het *consummatum est* herinnerd wordt, wisselen ook de kerkkleuren en eigenaardige hymnen elkander af.

MEI LAT. MAIUS.

Wuni- of Wonnemanoth, (Kar. de Gr.), d. i. Vreugdemaand, Meimaand (Maagdenmaand), Vrouwenmaand, Vrijmaand (naar Freya), Bloeimaand, Weidemaand, Dreymelkmaand; van 20 Apr. — 21 Mei Skade in Thrymheimr, de zon in ♉ en II.

In deze maand hadden bij de Indiërs en Perzen nog altijd, even als bij de latere Romeinen, voorstellingen uit het natuurleven plaats, die door symbolen werden uitgedrukt. De zon, die het zodiacs-teeken van den *ram* verliet, ging in dat van den *stier (taurus)*, over. *Siva* reed bij

[1] Zie boven bl. 274, alsmede de meer uitvoerige beschouwing der Paascheijeren, br. Aanteekeningen.

de Indianen op een *stier*, en hield den *phallus*, symbool der vruchtbaarheid, in de hand. In de mysteriën van *Dionysos* heette het, dat de stier den draak, gelijk de draak den stier had voortgebragt (*Taurus draconum genuit*, *et draco taurum*). Dit zodiacs-teeken, in welks nabijheid de *bokken* zich bevinden, waarmede de noordsche *Thor* of dondergod reed, verkondigt het begin der aequinoctiale stormen, waarin de winter voor goed afscheid neemt; welke stormen ook in de Romeinsche *Demonologie* als losgelatene *lemuria*, als draken, spoken en gedrochten verschijnen. Doch de zon, die in April reeds stieren-kracht verkregen heeft, drijft hen terug, zuivert, gelijk de *Indra* der Ariërs, de lucht : eene natuurmythe, die Grieken en Romeinen op eigenaardige wijze hebben uitgewerkt.

Bij deze laatste had men daarom feesten uit den kring der Demonologie. Het feest der *lararia* (*lares*=huisgoden) en het drienachtelijke feest der *lemuria* (*lemures*, allerlei spoken en gedrochten) waren zoodanige demonen-feesten, die met het natuurleven in verband staan. Het schijnt, dat ook *Scandinavië* en *Germanië* dergelijk spokend gespuis bezat, waarmede vrouw *Holla*, bij nachtelijke gelegenheden, door de lucht trok. Terwijl bij de Romeinen, zoo men waande, de poort des afgronds openstond (*mundus patet, Ditis janua patet*), waardoor allerlei gespuis en spooksels in de wereld kwamen, waren ook in het begin van Mei, in de *Valborgsaften*, d. i. onze *S. Walburgs*-nacht, allerlei heksen en spoken losgelaten, die op bezem-stokken en driepotige bokken en gedrochten, den schoorsteen uit naarden *Bloksberg* vlogen, waar zij een vervaarlijk feest hielden. Het noorden zoowel als het zuiden erkende eene geestenwereld, waar vijandige geesten gebonden lagen, die dan weder losgelaten, op stelten reden, en velen angst en schrik aanjoegen.

Eene tegenstelling tegen die nachtelijke spokerijen, was in deze maand het vrolijke huwelijks-feest van *Skade* (de schaduw, schemering) met *Niord* (de nacht). *Skade*, die de huwelijks-keus had, zag *Niord*, wegens zijn *witten voet*, voor den schoonen lichtgod *Baldr* aan; doch men kende ook nog andere liefelijke feesten, die met de *floraliën* of bloemfeesten der Romeinen strookten.

In Indië rigtte men in deze maand ter eere van *Schiva* en *Bhavani*, de godin der verliefden stangen, met *bloemen* en strikken versierd, op; terwijl de zon, den 20sten Mei in het Indische sterrebeeld de *tweelingen* trad. Deze tweelingen werden voorgesteld als een jongeling met scepter en eene maagd met eene lier (*vina*); zij vertegenwoordigen het dualistisch beginsel der natuur, dat in *Aphrodite* vereenigd wordt voorgesteld.

De toewijding der bloemen aan de liefdesgodin verklaart niet slechts de zoo even genoemde *floraliën* der Romeinen, maar schijnt ook in onze *bloem-* of *maagden-maand* en de zoo algemeen verspreide Mei-feesten duidelijke en talrijke sporen te hebben nagelaten. De Mei- of *maagden-maand*, (m. *Virginum*, s. *puellarum*) zelf wijst reeds op maagden-feesten, die met het maagden-feest der Natuur, welke zich met maagdelijk groen en bloemen tooit, overeenstemmen. Dan reed men den Mei of zomer in het land. Onze Mei-*ingen* of Mei-velden bewaren daarvan nog het aandenken. Dan rigtte men *meisnyen* of *meisniden* (huishoudingen) voor pas gehuwden in; de Mei-*greve* koos zich eene Mei-*grevinne*; men reed op Meiwagens, plantte Meiboomen, zamelde Meitakken, dronk Meidrank, hief Meiliederen en rond- of rij-dansen aan:

Hei! 't was in de Mei, enz [1].

[1] Zie br. aant. *Mei-liederen*.

Angel-Saksers bragten de Meifeesten naar Engeland over, waar de vrolijke *Mayings*, en onze ronde-dansen door de *Morris dancers* vertegenwoordigd zijn, waarbij de *Mai-Marion* niet ontbreken mogt. Daarmede in verband staan op het eiland *Man* de optogten der *Queen of May* en de *Queen of Winter*, met eigenaardig uitgedoscht gevolg. Die optogten liepen op een rangstrijd uit, waarbij, zoo als van zelf spreekt, de winter-koning met zijn gevolg te kort schiet. De Mei-koningin of *Mai-Marion (Mai-Mary)*, ook bij *Schakespeare*, in *Henry IV* bekend, schijnt hier, althans naar haren naam te oordeelen, met de *Maria*-dienst zamen te hangen, aan wie de Kerk deze maand heeft toegeheiligd, waaraan wij achten dat de *Vrouwen*-maand, misschien *O.-L.-Vrouwe*-maand, dien naam verschuldigd is; daarom ook wel *Maria*-maand genoemd, als plaatsvervangster der *Vry-* of *Freya*-maand.

Zoo algemeen was, tot hoog in het noorden, de Mei-vreugde verbreid, dat zelfs het *Blokbergs*-gespuis deel nam aan de algemeene natuur-vreugde, waarin jong en oud, ook het vogelen-koor zich vereenigden :

In de Mei
Legt elke vogel een ei;
Behalve koekoek en spriet,
Die leggen voor half Juny niet.

De Roomsche kerk, die dezen vrolijken tijd, zooals wij daar zoo even zeiden, aan *Maria*, de onbevlekte Maagd aller Maagden, wijdt, siert op haar feest de kerken, en tooit die met bloemen, der Moeder-maagd ter eere; zelfs heeft zij deze Maria-maand met aflaten begunstigd.

Vroeger vierde de Kerk op den eersten dag dezer maand, het feest der Apostelen, thans nog door *Philippus* en *Jacobus*, met den *olijftak* vertegenwoordigd: het *Apostelen-*

feest zelf is tot in July verschoven. Zij dragen de blijde boodschap, d. i. het Evangelie, de leer van den *goeden Herder* (Joh. X) der wereld rond; een passend natuurbeeld voorwaar, waarbij wij vermoeden, dat ook nog vroegere *herders-feesten* ten grondslag liggen, hier natuurlijk in hoogeren zin overgebragt. Wij vragen hierbij: waren die beide Apostelen hier plaatsvervangers der *tweelingen*, die bij Grieken en Romeinen door twee jongelingen, op wie wij terug komen, werden voorgesteld? In dat geval zou het kerkfeest vervroegd zijn.

Na de *Kruisvinding*, namentlijk het Jerusalemsche *kruis*, door *Helena* gevonden, in welk kruisteeken de Kerk de overwinning der wereld stelt, — zien wij op onzen Kalender de *liefde* van *Johannes* den Evangelist, in een *vat* met kokende olie, vóór de *latijnsche* poort, op waarlijk *heete* proef gesteld, die hij zegenvierend doorstaat. Is het niet als of deze *heete proef* hier aan de dikwijls buitengewoon warme, ja soms *heete* dagen der Mei-maand ontleend werd, of daarop althans terug ziet? Wij gelooven dit te gereeder, daar *Johannes* hier door de zoogenoemde drie *strenge Heeren* of *Heiligen*, de Ys-mannen: *Pancraes*, *Servaes* en *Urbaen* wordt opgevolgd. Dit drietal met de attributen van *kroon*, *bisschops*-staf, en *kruis*- of *klaverblad*, heeft zijn naam van *strenge Heeren* of Ys-heiligen ongetwijfeld aan de invallende koude en nacht-vorsten ontleend, die doorgaans na de heete of warme dagen van *S. Jan* Evangelist volgen, en als eene laatste worsteling tusschen warmte en koude op het meteorologisch gebied zijn aan te merken.

Doch even als het klimaat zijn zij niet overal dezelfde: in enkele streken van Duitschland zijn het *Mamertus*, *Pancratius* en *Servatius*, die aldaar hun streng natuurkarakter aan den dag leggen. In Thuringen wederom zijn

het *Pancratius*, *Servatius* en *Bonifacius*, welke ook in Zuid-Duitschland de drie *Ysmannèn*, en in Frankrijk de drie *Ys-heiligen* genoemd worden. Eerst na *Urbanus* acht men zich in Thuringen voor nachtvorst beveiligd, en na *Bonifacius* valt geene sneeuw meer. In België heet het: « S. Pancrace (12 Mai) dit à S. Servais (13 id.) qu'après sa fête, il n'y aura plus la nuit de gelée considérable, et le jardinier profite de cet avis [1]; » — terwijl in Leuven en Luik *S. Urbanus*-dag als beslissend voor den wijnoogst geldt. Ook elders is dit het geval.

Kondigt *Urbaen* zich door donder aan, dan hoopt men een goed *wijn*-jaar, en als de zon op dien dag schijnt, dan voorspelt men een goed *vruchten*-jaar. Geweldige stormen en orkanen, benevens verschrikkelijke hagelbuijen, en wat dies meer zij, onder het bouwen van de *Servaes*-kerk in Maastricht, werden niet aan den bisschoppelijken *Sanct*, maar aan de booze magt van *Satan* toegeschreven, om de voltooijing van dat heiligdom te beletten.

Tot opheldering van dien *Urbaen*, als eene soort van *wijn*-god, die zich door den donder aankondigt, kan ten deele ook strekken, dat men in Griekenland weleer den *wijn*-god *Dionysos*, een lente-feest vierde op het *land*, 't welk in de stad *'Αστικα*, i. e. *urbana* genoemd werd. Dit verklaart ons de beide sancten *Dionysius* en *Urbanus*, die in sommige kerken tegelijk gevierd werden of nog worden, zoo als in Frankrijk; terwijl *Urbanus*, waar hij alleen optreedt, overal het karakter van den ouden *wijn*-god verraadt, en in *rooden* bisschops-rok op een *wit* ros wordt rondgevoerd. In Frankrijk wordt hij zelfs met *wijnstok* en *ven* afgebeeld, welke misschien zijn symbool verklaren, wij boven als eene soort van kruis- of klaverblad houwden. Daarom heet het in Duitschland :

[1] Coremans.

Hat Urbans-tag schön Sonne-schein
Verspricht er viel und guten Wein.

Waar men zijne bisschoppelijke waardigheid minder hoog aan slaat, wordt hij zelfs als een *dronkaard* te paard rondgevoerd.

Onze *Bonifacius*, die in Thuringen mede onder de strenge Heeren of Ys-heiligen optreedt, schijnt dus op zijne bekeerings-togten aanmerkelijk van karakter veranderd, naardien hij, zoo hier als elders, door verspreiding van Evangelielicht, te regt als *Bonifacius*, d. i. *Weldoener* dezer gewesten vereerd wordt, en daarvoor zelfs den marteldood leed.

Gelijk de legendarische *Bonifacius*-put in de nabijheid van Dockum, zoo stroomt ook nog altijd de bron van waarachtig *levend* water, door hem te voorschijn geroepen, onder de *Friesen*.

JUNIJ, LAT. JUNIUS.

Þrah- of Brach-manoth (Karel de Gr.), Braeck-maand, Wede-, Wodemaand, Sonmartras, (Sonnamaand), Sommartras, (Zomermaand); in het n. Baldr in Breidablik, de zon in de ♊ en ♋ (kreeft).

Geene maand was bij de Ouden rijker aan *zonne*-feesten en belangrijker in de Natuur-dienst, dan deze *Wodans*- of *Zonne*-maand, waarin de zon haar hoogste toppunt bereikte, en daarna den *kreeften*-gang aanving. Van 25 December was zij geklommen, op 24 Junij bereikte zij haar kulminatie-punt op den wolken-berg, den 25sten daalde zij weder af, d. i., nam zij den kreeftengang aan.

Dan zag de Arische Indiër het *zonne-rad* door een boozen demon hoog boven de toppen der bergen geplaatst, opdat zijn vuur de velden verbranden en de oogst mislukken zou; doch de magtige *Indra*, die in den hoogen Hemel zetelt (zijn naam beteekent volgens sommigen *Aether*), bestreed den demon, bemagtigde het *rad* of *wiel* en drong het achter den wolkenberg terug: zoodat de Indiër of Hindoe zijnen *Indra* of bliksemvoerenden redder loofde, dien hij reeds in de lente, bij het opgaande morgenrood begroet en om hulp en zegen voor zich en zijne kudden, ook voor den akkerbouw gesmeekt had, en nu in hymnen loofde. Gelijk bij de Indiërs of Hindoes de zonnegod *Indra* vereerd werd, zoo bij de Zend-volken *Mithra*, bij de Egyptenaren *Osiris*, bij de Grieken *Apollo*, waarvan de germaansche *Phol* als lichtgod schijnt afgeleid, wiens verwantschap met den noordschen *Baldr*, *Bol*, wel niet te ontkennen valt. Wij bespeuren in deze *Zonne*-maand overal strijd in het dualistische stelsel tusschen licht en duisternis, tusschen zomer en winter, hitte en koude, droogte en regen. Legerscharen van tegen elkander overstaande, vijandige magten trokken op. Waar niet de kracht des vijands over den lichtgod zegeviert, is het vaak *sluwheid* en *verraad*, waardoor demonische magt eenigen tijd de overhand verkrijgt, en heerschappij voert in de natuur, — tot dat de sluwe *slang*, de verpestende *draak*, den kop vermorseld of doorstoken wordt.

Inzonderheid komt in deze maand zulk een gewigtig keerpunt in het natuurleven uit, die bij de Ouden niet zonder *godenstrijd* kon gedacht worden; waarvan ook onze Kalender, in zoo vele *ridders*, die als strijders optreden, het aandenken schijnt te bewaren. Het waren zonne- en vuurfeesten, even als de maand bij de Romeinen aan *Apollo* en de godin *Vesta* gewijd, die in physischen zin,

gelijk ook nu nog in ethischen, de gepersonifiëerde zonne- en reine vuur-kracht voorstelden. In het noorden en bij de Germanen was het de lichtgod *Phol*, *Bol*, *Baldr*, die zijn zonneburg *Breidablik*, d. i. *veruitzigt*, betrok.

Zonne- en vuurfeesten lagen bij die feestelijkheden, reeds bij de *Persen*, zoo in de *Send-a-Vesta*, gelijk bij de Romeinen, ten grondslag. « *Nec tu aliud Vestam*, *quam vivam intellige flammam* » (Versta gij *Vesta* niet anders dan als eene levende vlamme) zeide ook reeds *Ovidius*, (*Fastor*. VI. 29). De Persen bezaten in deze maand een feest van *water-* en *vuur*doop, of omgekeerd, gelijk dat ook als tegenstelling in de oude Natuurleer voorkomt.

Den dood eens lichtgods hebben wij reeds in onze *Cosmos en Zodiac* enz. besproken, die valt in deze maand in: wij moeten er nog een oogenblik bij stilstaan. De Egyptenaren vereerden *Osiris* : vrouwen beschreiden zijn dood, even als ook bij Persen en Babyloniërs de dood van *Thammuz* door vrouwen beweend werd (*Ezech*. VIII-14). *Osiris* was onder de slagen van *Typhon* bezweken, en even als *Isis* zijnen dood betreurde, zoo werd ook die van *Adonis*, bij de Grieken door *Venus* beklaagd. Zoo bezweek ook de gevierde lichtgod *Baldr* bij de Scandinaviërs door *list* van den verradelijken *Loke*, die de hand van den blinden halfbroeder *Haldr* of *Haudr* bestuurde. Aan zijn lot hing dat der overige goden; allen stonden daarom bij *Baldr*'s dood, dien men onkwetsbaar waande, verslagen : inzonderheid *Freya* stortte overvloedige tranen. Ja de gansche natuur, die vroeger deel nam aan de blijde feestvreugde over hooger zonnelicht en kracht, die zich in feest-vreugd tooide, toen de lieveling van goden en menschen in *Breidablik* trad, om de geheele wereld te overzien, treurde; ja steenen zelfs schreiden met *Freya* mede, toen hij op den brandstapel, op het brandend schip, werd geofferd.

Beide, zoowel zuidelijke als noordsche mythen hebben veelvuldige sporen nagelaten, die nog treffende punten van overeenkomst opleveren, met Oostersche voorstellingen van dit moment in het natuurleven, en van den dood van een weldoend lichtgod. Wij kunnen slechts enkele dier treffende overeenkomsten en sporen van gemeenschappelijke vuurdienst aanstippen.

Het *zonnerad* door *Indra* bestuurd, roldo ook naar Europa, en door vele eeuwen heen, over, en ligt op sommige plaatsen, althans in de vorige eeuw, nog niet geheel stil; hoezeer bij de meesten, die het rollen deden of zagen, oorsprong en afkomst daarvan onbekend mag heeten. Zoo werden in den aanvang dezer eeuw nog, wel niet meer ter eere van den zonnegod *Indra*, of tot aandenken aan *Apollo* of *Baldr*, maar toch altijd nog als overblijfsel van vroegere vuur- of licht-dienst uit het verre Oosten, *vuren* op den langsten dag ontstoken, thans door christelijken invloed gewijzigd en aan *S. Jan* den *Dooper* gewijd. Zelfs werd nabij *Trier* van den *Gesenna*-berg, en van sommige andere bergkruinen aan den Rijn en Moesel, een brandend *vuurrad* afgerold, dat in den Moesel moest nederkomen, zoo het heette, omdat een kluizenaar *Paulus* hier den afgod *Apollo*, in de VII^de^ eeuw van zijn voetstuk in den Moezel zou hebben nedergestort; maar in der daad, omdat het navolging was van de zonne- of vuur-mythe der Indiërs: ook de Romeinen kenden het brandende zonnewiel van *Phœbus* zonnewagen. En elders, bij Slavische volken in Bohemen enz., omwond men een *rad* of *wiel* met ligt brandbare stoffen, werk, pik, stroo, waarbij men bij wijze van *as* een paal of stok door het wiel stak, en zoo bergopwaarts voerde, om het door *wrijving* der drooge houtsoorten te doen ontvlammen en daarna brandend van den berg te laten afrollen. Kwam dan het vlammend rad

aan den voet des bergs in den stroom te regt, dan voorspelde men een goed wijnjaar.

Zóó door *wrijving*, gelijk ook het schip van *Baldr's* lijkbrand, ontstak men het *noodvuur* (*nod-fyre*), 't welk ook met het wiel en de zonnevuren, door de Angelsaksers naar Engeland werd overgebragt. Daar toch, gelijk wel algemeen onder het heidendom, ontstak men die vuren, ter eere van de Zon : « *fires in honour of the Sun.* » En het vrome volk geloofde, dat door die verrigting al hun onheil wegrolde, met dat vlammend rad of wiel. « *That all their illuck rolls away from than together with this wheel !* » — Gelijk men ook in het noorden zijn *Hioul-* of *Jul*-feest, vooral in den winter vierde, waarbij het denkbeeld van zonne-wiel (*Hioul*=wiel) ten grondslag lag, zoo herdacht men in Esthland den lijkbrand van *Baldr* op een *schip*, waarvan men de schommelingen bij het in zee stooten, door schommelende bewegingen in rijendansen nabootste. Esthlandsche liederen schijnen dit feest nog in aandenken te houden.

Waar evenwel geen Indisch rad, geen heidensch noodvuur, of noordsch *Baldr*-schip meer ontstoken werd, daar bragt men die *vuur*-feesten of feestvuren op *sancten* over, wordende dan het hout, even als bij de *Jul-* en *Astra*-vuren, ter eere van *S. Jan* door bedelen opgehaald. In Beijeren (Nürnberg) wijdde men die vuren, blijkens een oud lied, zelfs aan een drietal heiligen, nl. *Sixtus*, *S. Jan* en *Thomas :*

Zoo zong men bij het hout bedelen :

Ist ein guter Herr in Haus
Langt ein Scheitlein Holz heraus;
Ei du lieber Six ! (*Sixtus*)
Gib uns fein und dicks;
Ei du lieber Hanns ! (*Johannis*)
Gib uns fein und langs;

Ei du lieber Thuma ! (*Thomas*)
Lasz ein Scheitlein kuma (kommen);
Wir hören die Schlüsseleien klingen, enz.

Van dit drietal heiligen was *S. Jan* de Dooper, allerwege de meest gevierde « *lieber Hanns* ». Ter zijner eere ontstak men overal feestvuren, bezocht men in *S. Jans*-nacht water-bronnen, danste men in rijen-dansen om, en sprong men over de vuren; dan hief men daarbij *St. Jans*- (oorspronkelijk wel zonne-) liederen aan [1].

Gelijk inzonderheid in Bohemen, bij *Slavische* volken, zoo zag men ook bij Germanen, Angelsaksers en Scandinaviërs, zelfs bij den Gallischen volkstam, na hunnen overgang tot het Christendom, allerwege op bergkruinen en hooge heuveltoppen, vuren ter eere van *S. Jan* ontsteken, die de plaats van *Indra*, *Apollo* en *Baldr* had ingenomen. Doch het Christendom vierde hier op den 24sten Juny zijn feest niet als het *dooden*-feest, als den *lijk*-brand van *Baldr*, of als een *martelaars*-feest, gelijk van de overige heiligen, die onze Kalender, in deze en alle overige maanden opgeeft. *St. Jan* maakt hier eene *eenige* uitzondering en tegenstelling van het *Kerst*-feest op 25 December. De Kerk viert op den langsten dag, in het hoogste *zonne*-licht, S. Jans *geboorte*-feest, als voorlooper en wegbereider van nog hooger, van *zedelijk* licht!

Dat was het karakter van *S. Jan* den *Dooper*, die blijkens Luk. I. 26, *zes* maanden vroeger dan de Heiland der wereld, alzoo in de zomer-solstitiën geboren werd, en die, zoo als zijne geschiedenis meldt, niet met vuur maar met *water* doopte. Opmerkelijk en beteekenis-vol is die ééne uitzondering, gelijk ook Maximus van Turin reeds opmerkte: « Alleen van *Christus* en den Dooper vieren wij de *geboorte*-dagen;

[1] Over *S. Jans-liederen*, zie br. Aanteekeningen.

bij alle andere propheten, martelaren, apostelen, patriarchen enz. de *sterf*-dagen. » De reden daarvan leert ons Augustinus, als of hij die uit den Kalender ontleend had: « Heden, zegt hij — op 24 Junij — « waarop de lengte der « dagen begint *aftenemen*, is *Johannes* geboren, opdat de » *mensch* vernederd worde; — op dien dag, dat de dagen » beginnen te lengen, (25 Dec.) is *Christus* geboren, opdat » God verhoogd worde. Eene groote, heilige zaak [1]. » Deze woorden nu, verklaren zich-zelf: het *geboorte*-feest van *S. Jan* is, volg. *Lucas* a. pl. naar dat van *Christus* geregeld, en met juisten blik is die tegenstelling in de beide solstitiën van zomer en winter, aldus uitgedrukt. Hoezeer ook astronomische beschouwingen daarbij ten grondslag liggen, heeft de Kerk te regt begrepen, dat zij door die plaatsing, den *mensch* in zijne vernedering, God in zijne verhooging het best voorstelde. In *Juny* ging ook op kerkelijk gebied de *zon* van het oude Verbond, welks laatste held en representant *Johannes* is, terug; ginds steeg daarentegen de *Zon* van het nieuwe Verbond, die der geregtigheid opwaarts. Hij zelf, *S. Jan,* getuigde: « Ik doop met water; Hij (*Christus*) met *vuur* (geest): ik moet minder worden; Hij zal groeijen. » —

De natuurlijke tegenstelling is hier de afnemende en toenemende *zon*; eene tegenstelling op het gebied van den *geest* overgebragt, waarvan ook Augustinus zoo juist opmerkte: « *In nativitate Christi dies crescit, in Johannis nativitate decrescit. Profectum plano facit dies, quum mundi Salvator oritur; defectum patitur, quum ultimus prophetorum generatur* [2] » : Bij de geboorte van *Christus* neemt

[1] *Ut humiliaretur homo, hodie natus est Joannes, quo incipiunt decrescere dies: ut exaltetur Deus, eo die natus est Christus, quo incipiunt crescere dies. Sacramentum magnum est.*

[2] Sermo XII, *de Natal. Domini.*

de dag toe, bij de geboorte van *Johannes* neemt hij af. Het licht gaat op over het aardrijk als de Heiland der wereld is gekomen; het gaat onder als de laatste der profeten (*S. Jan*), geboren is. —

De zon is in het *kreeft*-teeken getreden. Dewijl de zonnestands-dagen (*solstitiën*), zoowel in den zomer als in den winter, op *drie* dagen gerekend werden, zoo hebben wij het daaraan toe te schrijven, dat het heidendom zijne groote feesten op minstens *drie* volle dagen stelde, waarvan het gebruik ook in de Kerk is nagevolgd, blijkens Kerstmis-drie, Paasch-drie en Pinkster-drie, waarmede de drie-daagsche hooge feesttijden werden aangeduid.

Sporen van oude zonne- en vuurdienst op het gebied van den geest overgebragt, vindt men niet slechts in de volgende maand in de symbolische *vuurvlammen* op de hoofden der Apostelen, maar vooral ook in deze maand in de *S. Jans-vuren;* in het symbolisch springen door- en over de *S. Jans-vuren* om zich daardoor te heiligen; ook ter beveiliging, zoo men meende, tegen *S. Jans-evel* of vallende ziekte, en andere kwalen. Het springen over S. Jans-*kaarsjes* op sommige plaatsen (Maastricht) is daarvan nog overblijfsel. Zelfs het vee werd op vele plaatsen tusschen twee *S. Jans*-vuren heen gedreven, om het tegen vee-ziekte en betoovering te beschermen. Ook de waterdoop van *S. Jan* duurt, behalve in de Kerk, ook nog in het bijgeloof voort: water in den *S. Jans*-nacht geschept, bezat gewijde kracht. Ook spreekwoordelijk leeft dat nog op physisch gebied in de herinnering voort. *Als het op S. Jans-dag regent, zal het nog 14 dagen aanhouden met regenen.*

Op *S.Jans*-dag zien wij het *lam,* symbool van het nieuwe jaar of nieuwe licht, door een licht-krans of *aureole* omschenen, door *kruis*-pijlen doorschoten, en X^m^ *ridders* daarbij aangeteekend. De kruis-dood des *lams* op den

langsten dag is, naar christelijke wijziging en opvatting eener oudere natuur-mythe, volkomen juist geplaatst. In de natuur-dienst der Oosterlingen viel hier de strijd voor, tusschen den magtigen *Indra* en den boozen *Bitra,* — tusschen *Ormuzd* en *Ahriman;* zoo ook de strijd van *Odin* en zijne duizendtallen van *Einheriar* tegen de booze magten der duisternis, van welken strijd de dood van den lichtgod *Baldr* de sombere voorbode was : gelijk het *lam* door den kruispijl, zoo werd deze door den gescherpten pijl van den *misteltein* getroffen ; en gelijk daar *Einheriar* of *Odins*-helden streden, zoo hier in ridder- of tournooi-spelen de X^{m} krijgers van het kruis, waarnaar de kruistogten genoemd zijn.

De dood des *lams* wordt door martelaren voorafgegaan en gevolgd, waarbij evenzeer natuur-leer doorschemert; waarbij althans ook nog oude instellingen in herinnering worden gebragt. *Bonifacius,* die als *Weldoener* dezer gewesten en van een gedeelte van Germanië, het eerst met bisschopsstaf optreedt, staat hoog op het zedelijk gebied, gelijk aan het hooge zonlicht. Zijn opvolger op den Kalender, *Barnabas*, een der *twee-en-zeventigen,* werd als martelaar in den *vuur*-gloed verbrand; doch *Odulf,* wiens *drinknap* zoo vele dorstigen laafde, werd vermoord. De tegenstelling dezer beide laatsten blijkt uit *vuur*-vlammen en *water-nap*, en legt ons de vraag op de lippen : hebben wij hier bij den eersten aan eene *brandende* zomerzon te denken, dan zouden wij bij den tweeden in eene milde *regenwolk* de verklaring van den *waternap* moeten zoeken. *Sanct Vitus,* waarin wij niet onduidelijk der *Wenden* lichtgod *Swantewit* zien doorschemeren, schijnt de opvatting, dat wij hier met natuurheiligen te doen hebben, te wettigen. Wij moeten bij dezen en zijn symbool, de *schaar,* nog een weinig stilstaan : vele sporen heeft hij nagelaten.

Deze « *heilige zinter Vit* » schijnt, even als *Swantewit*, aan de heldere, « *witte dagen* » van Juny te herinneren. Ook in het noorden had men zijne *Hvittudagr* (witte dagen), gelijk bij de Anglen een *witten* Maandag en *witten* Dingsdag. (*white Monday*, *white Thuesday*). Deze witte god des heidendoms schijnt ook in de R. Kerk nog een *witten Donderdag* te hebben nagelaten; terwijl hij- zelf tot « *heiligen zinter Vit* » bekeerd, daaraan ook zijn *symbool*, de *schaar* heeft ontleend, waarmede zij hare schapen scheert.

Deze *schaar* of *vitus-schaar*, eigenlijk *Vair-scara* en *Bute-scheer* : d. i. *man-* en *boete*-schaar, was bereids onder het heidendom symbool van regt en regtsmagt. Zelfs nog in de middeleeuwen gold zij als zoodanig, en bij de *Germanen* als strafwerktuig om het leven des doodschuldigen aftesnijden. Wij willen dien aangaande hier niet herhalen, wat wij over de *schaar* en het *schaar-* en *boetregt*, in onze *Cosmos en Zodiac*, enz., bereids gezegd hebben [1], maar voegen hier alleen bij : dat men nog in de middeleeuwen, in den *mid-summer*, even als bij de voor- en najaars-eveningen, gewoon was regt te doen en regtspleging uit te oefenen. Ontwijfelbaar stond dit regt met de vereering, zoowel van den lichtgod *Swantewit* als met die van *Baldr* in verband, naar welken laatste dat regt ook *Bolthing* heette. *Baldr*'s vonnissen, zegt de Mythe, « waren onherroepelijk. » Terwijl in de beide *equinoxen* alle geschillen geëffend werden, stond het hoogste en onherroepelijk *regt*, onder onmiddelijk opzigt der genoemde lichtgoden, met het hoogste standpunt der zon in den Zodiac in verband, en was even onherroepelijk, als

[1] *Vair*=man, *bute*=boete. Over den *Man-* of *boete-schaar* heb ik uitvoerig gehandeld in mijn *Boetregt, oudheid-,geschied- en lettk. onderzoek* enz. 1863. De twee, drie en vier-scharen in de *Heraldie* hebben daaraan hun oorsprong te danken; zie aant. 21 van mijn *Cosmos en Zodiac*, Antw. 1867, bl. 717.

het *noodlot* zelf, dat in het noorden den dood des zonne-gods bepaalde. Reeds bij de Ouden in het Oosten hadden op de licht-feesten en *thesmophoriën*, wetgevingen en regtspleging plaats. Doch wij vervolgen onze heiligen.

Boven *Swantewit* en *Baldr*, en andere lichtgoden, verhief zich *Christus*, als het *waarachtig licht* en zoen-offer der wereld, symbolisch voorgesteld als *lam Gods* op onzen Kalender. Door Zijne *liefde* wordt ook het hart van *Libbyn* in liefde ontstoken, dat dāarom in deze maand hoog verheven wordt; terwijl *Petrus* en *Paulus* beiden, met kracht en klem van dat hooger licht getuigen; hoezeer de eerste zijn goddelijken Meester verloochend had, de laatste aanvankelijk als *Saulus* diens vervolger was. Deze echter werd op den « *vollen middag* » door hooger, hemelsch licht getroffen, van vervolger tot krachtig Evangelie-verkondiger bekeerd; terwijl *Petrus*, overeenkomstig het maan-teeken der *visschen*, bij de groote *vischvangst* (Luk. XV), als Vorst der Apostelen tot « *visscher van menschen* » geroepen werd.

De Kerk vat deze geloofshelden beide te zamen, omdat zij beiden op 66 jarigen leeftijd te zamen den marteldood zouden geleden hebben, nadat de eerste onder de heidenen, de laatste onder de Joden vele bekeerlingen gemaakt hadden.

Bij hunne attributen, *sleutel* en *zwaard*, moeten wij hier nog een oogenblik vertoeven. Beiden verschillen van die, welke wij reeds vroeger ontmoet hebben.

Wanneer wij den eersten *sleutel* vroeger wel getroffen hebben, als den *Janus*-sleutel van den *Hades*, dan is hier de *Janus-junonius* sleutel, met dien van de hemelpoort verwisseld; dit schijnt aan den *Janus elysius* te herinneren, die in Egypte den sleutel van den *Nyl* voerde, en dezen tot overstrooming ontsloot. Die overeenkomst der *Janus*- en *Petrus*-sleutels is te opmerkelijker, omdat beiden ook het symbool van een schip voeren : *Janus* het dooden-

of zielen-schip, *Petrus* als visscher der menschen, aan wie hij de hemelpoort van het hemelsch *Elysium*, gelijk *Janus* de poort van de dooden-stad *Elusium* ontsluit. Beider oorspronkelijke namen verschillen weinig (Simon Bar- *Jonas*= *Janus*,) althans wat den vorm betreft. *Petrus* bezit als visscher ook den visschersring. (Math. IV. 18-20.)

Nog andere punten van overeenkomst van *Petrus* hebben wij hier aan te teekenen : ook met *Mercurius*, die in deze maand in den dierenriem optreedt. Ook hij is zielen- en dooden-leider gelijk *Janus*, met wien hij den *haan* gemeen heeft. Ook *Petrus* kende dien verkondiger van den morgen. En opdat ook de *Janus geminus* niet ontbreken zou, zoo verschijnen *Pieter* en *Pauwel* steeds op éénen dag, waarop zij door de Kerk met ongemeenen luister gevierd worden. Op dien dag ontsteekt Rome het luisterrijkst vuurwerk, waarin honderden *vuur-raderen* draaijen en stroomen van lichtvonken rondom zich verspreiden; terwijl op dien dag de h. Vader een paar hoogmissen ter hunner eere celebreert [1]. Gelijk *Janus* en *Mercurius* als wachters aan de hemelpoort golden, waarvan de eerste de sleutels houdt, zoo ook *S. Pieter* en *Paulus,* waarvan de eerste de *sleutels*, de laatste het afgestompte *zwaard* voert.

Vroeger toen deze nog *Saulus* was, voerde hij het scherpe zwaard der vervolging, thans, na zijne bekeering op den vollen middag, als *Paulus*, voert hij het zwaard ter

[1] Wat een engelsch *tourist* dien aangaande verhaalt, deelt Nork in zijn *Festkalender* mede (1847 : I. 444). Dat vuurwerk treedt hier in de plaats der *S. Jans*-vuren en *S. Jans*-raderen. Over de *S. Jans*- en *S. Pieters*-feest-gebruiken in België, (Brussel, Leuven, Geeraardsbergen, enz.) Zie Dr. Coremans, *L'année de l'anc. Belgique*, 1844. Het is wel zoo, dat in de roomsche landen meer poëzy des levens heerscht, dan in protestantsche, waar alle oude gebruiken worden weggevaagd. Het *vivat S. Pieter!* en *vivat S. Petronella!* benevens de *rozenkroon* en *rozenhoed* en *rozenosteren* kunnen op dit feest nog van gepaste en van vrolijke opgewektheid der landjeugd getuigen.

verdediging eener leer, die beiden als hoofdapostelen der Kerk voorstaan; eene leer, die als een drievoudige stroom van licht, liefde en leven, den tijdstroom der eeuwen verlicht. Het *geloof* zou voortaan de wereld beheerschen!

JULIJ LAT. JULIUS.

Hewimanoth, Vainmanoth (Kar. de Gr.), Wedermaand (m. des orages), Hooimaand; van 21 Junij tot 21 Julij, Heimdall in Himinbjörg, de zon in de ♋ en ♌ (leeuw).

De zon, die zich in Januarij, gelijk het pas begonnen jaar, als een *lam*, d. i. als een jeugdig leven, vertoonde, had reeds in Maart *rams*-, en in April *stieren*-kracht verkregen; in Julij trad zij in het Zodiacs-teeken van den *leeuw*, symbool der hoogste kracht. In deze maand, bij de Romeinen aan *Jupiter* en wel aan *Jupiter pluvius* gewijd, gelijk in het n. aan den hemelwachter *Heimdall*, — reed *Cybele* met een *leeuwen*-span, en *Hercules* droeg een *leeuwen*-huid. Nog andere leeuwen en leeuwenmenners telt de mythe, die op zonne-kracht en sterkte duiden.

Het noorden plaatst hier *Heimdall* als wachter in *Himinbjörg*, gelijk wij boven *Petrus* aan de *hemelpoort* leerden kennen. *Petrus* en *Paulus* als geloofshelden: is het te verwonderen, dat wij hier thans, op kerkelijk gebied, ook weder den vroeger ongeloovigen *Thomas* ontmoeten, die thans in het *licht* des geloofs optreedt, waarvan wij in het heidendom natuurlijk geen tegenhanger kennen. Het *geloof* in de liefde des Opperbouwheers van het Heelal zou voortaan de wereld beheerschen, en de zwakke krachten van geest sterken.

Karel de Groote noemde deze maand reeds *Wijn*-maand. Het schijnt dat de *beker* van *S. Marten* hier op het rijpworden van den wijn-druif wijst : ook *Bacchus* stoofde in deze maand den wijn; vandaar dat men *S. Marten* als wonderdoener aanriep :

Marteine, Marteine!
Mach's Wasser in Weine.

De natuur zelf bezit het wonder-vermogen, dat wij op de bruiloft van *Kana* plastisch vinden voorgesteld. Gelijk de Sage van *Karel den Grooten* verhaalt, die, in de Rijnstreken rondwandelend, den wijn-oogst zegent, zoo schrijft ook de legende aan *St. Marten*, de kracht toe *water* in *wijn* te veranderen. Maar daarenboven zijn water en wijn, ook als tegenstellingen significatief in mythe en legende beide. Op *St. Marten*, als de Christen-geloofsheld der middel-eeuwen, komen wij later terug. Wie het *Kana*-wonder betwijfelt, zie wat de Natuur verrigt.

Van *Margriet*, martelares van tamelijk onzekere afkomst, verhaalt de legende, dat zij alle bedreigingen en martelingen, om niet haar geloof te verzaken doorstond, en door hemelsche kracht daarin gesterkt werd. Ten laatste zou zij in een *ketel* verdronken worden; doch de *H. Geest* duwde haar hoofd onder, en *doopte* haar! — waarna zij welgemoed den ketel verliet, om nu het lot van *S. Jan den Dooper* (onthoofding) te ondergaan. Bezien wij of wij haar uit het natuur-leven zelf kunnen verklaren.

Aan den ingang der *Honds* = d. i. *Offer-dagen* geplaatst, bezat ook het oude Noorden reeds zijne *Marrit vatsouse* als regen-heilig. En dat *Marrit* (onze *Margriet*), als zoodanig niet geheel alleen staat, blijkt ook daaruit, dat Duitschland aan *S. Medardus*, gelijk Engeland aan de *H. Swithin*, dezelfde regen-magt, van 40 dagen, langer of korter naar

gelang van het klimaat, toeschrijft, als ons spreekwoordelijk gezegde aan *S. Margriet*, waarin het naar boeren-opmerking heet: als het op *S. Margriet* regent, dan houdt de regen nog *zes* weken aan.

Dat zelfde geldt in Engeland van *Swithin*:

July, to whom the dog-star in her train,
S. James gives oistern, and S. Swithin rain.

En vrij algemeen heet het daar ook:

In this month in S. Swithins-day,
On which, if that it rain, *they say:*
Full forty days after it will,
Or more or less, some rain *distill.*

En de variant daar van:

S. Swithin's-day if thou dost rain
For forthy days it will remain;
S. Swithin's-day, if thou be fair,
For forthy days 't will rain *no mair.*
(*no more.*)

Swithins regen-magt en *Marrit Vatsouse*'s beteekenis (m. *imbris effundens*) werden alzoo op onze *Margriet* overgebragt, waarop ook haar naam *Mar-griet*, *Mar-giet*, *Marchuuts* van *Mar-gus*= zee-gietster, schijnt te wijzen, als die het water der zee uitstort. Wij vragen is dan de *zee* zelf de *ketel*, waarin de legende haar doopen laat? Die opvatting schijnt ook gesteund te worden, door de opmerking, dat juist in dezen tijd het gesternte *Lucida corona*, ook *Margarita* = d. i. *parel*, in de zee ondergaat. Zij behoort tot het helder sterre-beeld, de *kroon van Ariadne* geheeten.

Opmerkelijk is het almede, dat na der *Apostelen-scheiding*, die het godsdienstig licht over de wereld verbreiden, *Maria Magdalena*, naar kerkelijke herinnering (Luk. VII en VIII), hier overvloedige tranen stort over hare *zonden*, dat zij,

gelijk de Kalender aantoont, van een *balsem-doosje* voorzien, den kostelijken balsem offert ter verzoening : zoo verheft zij in zedelijken zin de oude *Honds-* of *Offerdagen*; — terwijl *Jacobus* de meerdere, die volgt, en zijn broeder *Johannes*, beiden *Boanergos* = d. i. *kinderen des donders* genoemd worden, omdat zij, gelijk *Petrus* van ijver-vuur blaakten, (Luk. IX), zoo als ook het attribuut van *Jacobus*, het *bliksem-licht*, schijnt aan te duiden. Evenmin als men hier deze beide heiligen, *Magdalena* en *Jacobus*, in den natuur-zin misplaatst kan achten, evenmin hier de voorafgaande *Apostelen-scheiding*. Deze werden, bij den aanstaanden oogsttijd, uitgezonden als arbeiders in den grooten *wijngaard*. De *Vain-manoth* of *wijn*-maand van Karel den Groote, schijnt almede daaraan te herinneren, dat de rijp geworden oogst, eerlang op arbeiders wacht, zoo in natuurlijken als zedelijken zin, zoo in œconomisch als ecclesiastisch opzigt.

In België viel op *S. Jacobus*-dag een feest der knechten of dienstbaren in, die dan de rol der Heeren speelden; ook wel door dezen, voor trouwe en ijverige diensten, belooningen of onderscheidingen op dien dag ontvingen; terwijl de ontrouwen daarentegen uit den familie-kring verwijderd en gestraft werden. Wij beamen volkomen met Dr Coremans, dat de afschaffing van zoodanige instelling juist niet in het voordeel, van trouw en ijver werkt.

Die oogst-tijd ging bereids, onder het heidendom met *offer-* gebruiken en *offer-slagt* vergezeld, waarop ook het gekroonde *slagtmes* van *Olf*, nl. koning *Olof*, hier terugwijst. Dat in deze en de volgende maand de dikwijls heete *Honds*-dagen, ook nog in kerkelijk opzigt herdacht worden, is te minder te verwonderen, omdat men zulk vastgewor-teld heiden-gebruik ondoenlijk geheel afschaffen, ligter in hooger en edeler opvatting wijzigen kon.

Hun beteekent in de taal van *Ulfilas* (het Goth.) offer,

hun-sl of *hun-sla* = offerslagt, *hun-sla-stath* = offerslagt-plaats of altaar. Deze woorden verklaren dan ook volkomen onze *hun-* of *honsdagen*, als offer-dagen, en onze *hunebedden*, als offerbanken, door de heidensche voorgeslachten op onzen bodem achtergelaten[1]. Maar ook in de taal van *Ulfilas* gold het Evangelisch beginsel, dat de Kerk aankleefde: *Armahairtitha viljau, gah ni hunsl. (Arm*hartigheid wil ik, geen offerslagt: ik wil dat Gij een hart hebt voor de *armen*, aan Mij geen offerslagt). Wel schijnt het, dat de verschijning van de *hond-star* = *Anubis*, nog langen tijd het teeken der heidensche offer-dagen bleef; dat zij althans in het noorden eerst laat, in christelijken zin en geest verwijzigd zijn.

Dit geschiedde, doch niet zonder strijd, in het noorden eerst ten tijde van koning *Olof;* doch daarbij vindt men tevens vermeld, dat hij door koning *Cnuth* bestreden, en door heidensche *zwarte-kunstenaren*, wier kunst in tooverijen en voorzeggingen uit het offer-vleesch en bloed, hij bestreed, vermoord werd, waardoor hij rang verwierf onder de martelaren. Het was hier de zedelijke strijd tusschen de *zwarte* en *koninklijke* kunst; tusschen heidendom en hooger licht, in *Cnuth* en *Olof* verpersoonlijkt.

Inmiddels zonk het zonlicht, dat reeds vroeger den *kreeften*gang had aangenomen; ook in de zedelijke wereld heeft afwisseling van klimmend licht en duisternis plaats.

[1] Zie over de *Hondsdagen* en *offermessen*, br. Aanteek.

AUGUSTUS.

Aranmanoth (Karel de Gr.), Harfest, herfst-maand, Augstmanoth, Oegst-, Oogst-maand, Pietmaand, Weytmanoth *(Beda)*, Bouwmaand; in het n. 21 July — 22 Aug. *Freya* in *Folkvangr*; zon in den ♌ en ♍ (maagd).

Hier volgt, in het afwisselend leven der natuur, eene maand van rijpgeworden *aren* (*Aranmanoth*) en *oogst* (*Augstmanoth*), waarop wij ook de *Weytmanoth* van *Beda* betrekken; zoo ook op kerkelijk gebied een *oogst* van martelaren, waar *S. Pieter in banden* vooropgaat, om zoo te zeggen, de rij opent, en daarom ook wel *Piet-* of *Pieter*-maand genoemd. Gelijktijdig met *Paulus* werd hij in boeijen of banden geslagen. De Kerk gedenkt dit feest, als *S. Pieter's-banden,* waarbij zij den derden *sleutel* stelt; zijnde de 1e in de lente, de 2e in den zomer, en de 3e in den herfst. Op de vraag : waarom hier ook niet *S. Paulus*-banden gesteld zijn? antwoordt Baronius : « omdat *S. Pieter* alleen de magt bezit te *binden* en te *ontbinden*, te *sluiten* en te *ontsluiten* [1] ».

Even als keizerin *Helena* het ware, het Jeruzalemsche kruis gevonden heeft, zoo verhaalt de legende, heeft keizerin *Eudoxia*, de *beide* ketenen gevonden, waarmede *Petrus* geboeid was : een daarvan schonk zij aan Constantinopel, de andere aan Rome ; dat is dus een voor de Oostersche of Grieksche, en de andere voor de Westersche of Roomsche kerk, die alleen de *drie* hemelpoorten, het voor- en najaar en den zomer-hemel sluit en ontsluit, waarvan men spottend zegt, dat *Luther* het slot verdraaid heeft.

Tot *Petrus* sprak de Heer : « Weidt mijne schapen ! » daarom noemden de Engelschen dezen Pieters-dag ook *Lambs-day* (lams-dag) en zijne mis *Lams-mass* (lams-mis), dat ook met betrekking tot het nieuwe jaars-lam en dat van

[1] Over *S. Pieters-sleutels*, zie breedere Aanteekeningen.

den langsten dag (het *agnus Dei)*, hier niet kwalijk gezien is. In hoogeren zin zijn alle geloovigen *Christus* schapen.

Dat deze maand ook nog *heete* martel-dagen kan opleveren, bewijst *S. Laurens*, de uitdeeler van kerkelijke rijkdommen, gelijk de aarde van hare milde gaven. Hij werd, zoo als wij zien afgebeeld, op een ijzeren *rooster* geblakerd.

De *vurige tranen*, die in België *S. Laurens* schreit, in de heilige en geheimzinnige *nacht*, die zijn feestdag voorafgaat, en die ook reeds in de 8ste eeuw in Ierland bekend waren, schijnen door Coremans teregt als *vallende sterren* aangemerkt of verklaard te zijn; terwijl de geheimzinnige nachten dezer maand als de *noctæ horamæ* worden aangemerkt [1], waarin onderscheidene spookverschijnsels en visioenen, benevens *vallende* sterren, gezien werden, die telkens den *dood* van eenen *mensch* aankondigen, wiens ster dan, (gelijk die van den ongelukkigen jongeling in den *nieuwen-jaarsnacht* van Jean Paul) aan den hemel verschoot.

Bartholomeus, d. i. *Bar* = zoon van *Tholomeus*. Een standbeeld te Milaan stelt hem voor met zijne afgestroopte huid over den arm dragend; doch op eene schilderij van *Michel-Angelo* biedt de martelaar, die zijn Heiland te gemoet gaat, aan Hem die afgestroopte huid aan; op onzen Kalender voert hij alleen het *vil-mes*. Opmerkelijk is het (en wij zouden bijna vermoeden, dat in de opgave eene fout in den datum schuilt), dat op zijn *feest* in Duitschland op de *Saale*, gelijk elders op den *Donau*, en in Gelderland (te Huissen) op een rivier-tak van den Rijn, eene *vischpartij* gevierd wordt, welke in het zoogenoemde visch-steken *(fisch-stechen)* bestaat. Uit het heidendom ontleend kan dit feest aan de vischpartij herinneren, die de *Valhalla*-goden ondernamen, om den valschen *Loke* (de bewerker van *Baldr*'s dood) te vangen, die zich in

[1] Ook *n. oramae* (DUCANGE) = spooknachten.

een *visch* veranderd had. Wij kunnen het niet bepalen of deze zich in eene *louw,* of wel in een paling, die zoo veel van de *slang* heeft, veranderd hebbe en gevangen zij : in het eerste geval zou hij op *S. Laurens*-dag kunnen gebraden zijn, — in het laatste hem de huid kunnen zijn afgestroopt. Terwijl de Kerk hier *visch-* of vastendagen stelt, herinnert zij in deze *Pieter*-maand aan *S. Petrus* den « *Visscher der menschen* »; misschien behoort hier ook zijn visschers-*ring* te huis. Nog moeten wij omtrent *S. Laurens* hierbij voegen : dat toen hij op een warmen Augustus-dag reeds aan de eene zijde, als een *visch* (eene *louw?)* gebraden was, hij tot zijnen tyran sprak : *Assatum est, jam versa et manduca.* (Het is gebraden, keer nu om en eet). Dat de legende hier op woordspelling steunt betwijfelen wij niet; keeren wij een oogenblik op het mythe-gebied terug.

Egypte wijdde deze maand aan de treurende *Isis*, wier dienst en attributen in Rome overgebragt, ten deele op *Ceres* overgingen, zelfs in de mysteriën der Gallische Druïden opgenomen werden; terwijl het noorden in *Friga*, als maangodin, in *Freya* (de liefdes-godin), eene schoone tegenstelling dier *Isis*-dienst bezat : *Freya* in *Folkvangr*, d. i. het Volksveld, den grooten volks-akker. Zij was de noordsche *Venus* gelijk.

Is het te verwonderen, dat bij zoo algemeen verbreide godinnen-dienst als die van *Isis* met haren 100-koppigen hond (*anubis*, aan den sterrenhemel), *Ceres*, *Freya*, enz. om geene meer te noemen, ook de Kerk eene « Gods-godinne » in de reine *Maria* aannam, op wie als *O. L. Vrouwe*, vele attributen van deze en andere godinnen overgingen? *Ceres*, de godin van den akker- of graanbouw, door *Maria* vervangen : dit verklaart dan ook volkomen, dat deze de schutsvrouw of patronesse is der arme *aren-leesters* (*gla-*

neuses). Geen boer, noch boerin in België zal aan deze de aren weigeren, die bij den oogst blijven liggen : op straf van nooit rijk te worden, en van de boerin daarenboven, welke zich aan die karigheid schuldig maakt, van *leelijke* en *ondeugende* kinderen te krijgen. Aan de *Isis* der Egyptenaren, de *Juno* en *Venus* van Grieken en Romeinen, even als aan *Freya* gelijk, werd *Maria*, ook wegens hare *hemelvaart*, die de Kerk in deze maand vaststelde, als « *Hemelkoninginne* » vereerd. Zij werd eene middeleeuwsche type van schoonheid en reinheid, waarom in de vele *Maria*-kerken, de schoone bouwkunst, beeldhouw-en dichtkunst zich beijverden, haar door beelden en liederen te vereeren.

Sterrekundigen willen in deze maand de jaarlijksche herinnering aan hare *hemelvaart* (in het *deftig zwart* en op 15 Aug. gesteld), in het opkomen en verdwijnen van het sterrebeeld *de Maagd* vinden, waardoor reeds bij de Ouden de opvaart van de godin *Astrea* werd voorgesteld. *Astrea* = *Maria*, beiden verdwijnen van de aarde : de eerste uit hoofde der ongeregtigheid van de menschen; de reden, waarom de laatste opvoer, wordt in het boek *Transitus Mariæ* vermeld; doch de « onfeilbare » Paus Gelasius, verklaarde dat boek der V^e^ eeuw voor *onecht*, 't welk evenwel Gregorius van Tours niet toestemt. Nog altijd steunt de legende van *Maria*'s *dood* en *hemelvaart* op dat boek, waarin men, ten bewijze van hare opstanding en hemelvaart op haar *ledig graf* wees. Het *Calendarium Romanum* nam dien feestdag op, en de Mainzer Synode (813) beval de algemeene viering.

Messina voerde die hemelvaart, even als Antwerpen deed, met ongemeene pracht tot « *O. L. Vrouwe lof* » zelfs dramatisch op. Niets overtrof echter den luister, dien Rome daarbij ten toon spreidt aan vuurwerk, muzijk en zang, waarvan het refrein, aldus luidt :

Evviva Maria,
Maria evviva;
Evviva Maria
Che Roma sàlvo.

Kort na *Maria's* hemelvaart eindigen bij ons, zoo het schijnt, met het overoude *Harda*-feest, de honds-dagen. Ook het feest van *Harda,* waarvan *Har-fest,* en bij zamentrekking *Herfst*, schijnt een oogst-feest aan te duiden; waaraan Karel de Groote den naam van *Aran-manoth*, d. i. *Aren*-maand, *Ernte-monat* ontleende. Wij behoevèn daarbij hier niet verder stil te staan; maar vestigen in deze maand ten slotte nog de aandacht op *S. Jan* den Dooper, door het *zwaard* onthoofd, zoo als zijne figuur op den Kalender voorstelt.

De oorzaak dat dit herinnerings-feest hier invalt, schrijft de Martyroloog *Usard* aan de vinding van zijn hoofd (*Inventio capitis*) toe; terwijl echter de zoogenoemde *S. Jans-dans,* waarover wij reeds boven spraken, aan den *dans* van het dochterken van *Herodes* denken doet, welke dans aan den Dooper het hoofd kostte. Van daar: « *Caput Joannis puellae salientis lucrum* », en: « *Pretium meretriciæ choreæ,* » d. i. het loon van het dansende dochterken, — ook prijs van den onkuischen dans genoemd. Of deze *Herodias*-dans, met den *Krischna*-dans der Hindoes, eene navolging van den hemelschen *spheren*-dans (waarvan ook *Pythagoras* en *Plato* gewagen), in verband staat, — en of daarmede ook de algemeen bekende *Veits*- of *Vitus*-dans, benevens de dansende processie te Echternach in eenigen zamenhang moeten gedacht worden, laten wij onbeslist: ook of zij regt hebben, die bij de intrede der zon in den *equinox* het bebloede hoofd van *S. Jan* in een *wolken*-schotel meenen gezien te hebben[1]. Ook in Hongarije,

[1] Over den *Vitus*- of *Veits*- dans, zie br. Aanteek.

bij de Magyaren werd de onthoofding van *S. Jan* herdacht, en gelijk in Gallië en Ierland eene bijgeloovige wapenschouw aan den nacht van 28 Aug^{s}. verbonden.

De voorlooper van het nieuwe licht, gelijk de heldere zomer, staat hier aan de grens van zijn gebied; de regen- en zomertijd houdt op, ook *S. Jan* heeft aan zijne roeping voldaan.

SEPTEMBER.

Wintumanoth (Kar. de Gr.), Herbistmanoth (Eginhart), Haligmanoth (Angs.), Herfstmaand, Gherst-, Speltmaand, Evenmaand; in het n. 22 Aug. 23 Sept. *Forsete* in *Glitnir*, de zon in de ♍ en ♎ (weegschaal).

Dag- en nacht-evening, die zoowel bij Indiërs als bij Grieken en Romeinen, door het Zodiacsteeken van eene *weegschaal* wordt voorgesteld, heeft tot zeer rijke en beteekenis-volle mythen aanleiding gegeven. Geen teeken drukt op eigenaardiger wijze den *equinox* uit, dan de *schaal* bij de Indiërs, in de hand van den stierkoppigen *Dherma*, op wie wij straks terugkomen. Bij de Romeinen was de weegschaal, gelijk zoo vele andere kunstgewrochten, door den kunstgod *Vulcanus* gesmeed: door de goden uit den *Olympus* gestooten, hield hij verblijf in den *Etna*; alle symbolen des tijds: de kroon van *Ariadne*, de halsband van *Harmonia*, het net voor *Mars* en *Venus*, enz., benevens de Plejadenstieren van *Boötes*, de honden van den cretischen tempel van *Zeus*, symbolen van het equinoxium, waren zijn werk.

Vulcanus was de *Ahriman* der Persen, die als oorzaak der duisternis, van zinnelijkheid en dood, in de wereld viel. *Ahriman*, *Vulcanus*, *Satan* of de *draak*, tegen wien de Aarts-engel *Michaël* met de *weegschaal* optrad, zullen wij straks nader bespreken.

Onze christelijke kerk-kalender opent de maand met

Gillys (*Ægidius*). Hem, den Eremiet, trof de pijl, die op de vlugtende hinde, welke hem met hare melk voedde, gemunt was. Die vlugtende hinde, een beeld des zomers, liet *Gillys* gewond achter. De physische smarten waren hem boetedoening. De pijl maakte hem hinkend of kreupel; van daar, dat hij de patroon der *kreupelen* werd, en hem ter eere eene kapel aan de kreupel-poort (*Cripplegate*) gesticht werd.

Het sterrebeeld der maagd (*Virgo*), dat in de voorafgaande maand eenigen tijd door de zon verdonkerd was, komt in deze maand weder te voorschijn, en wel op den zelfden dag (8 Sept.), waarop de Kalender *Maria's geboorte* stelt. Geen wonder dat Roger Baco in deze *virgo* de *beata* (de gelukzalige) erkende, door wie haar zoon Jesus Christus in het land der Hebreeuwen gezoogd werd, « *quae nutriat filium suum Christum Jesum in terra Hebraeorum.* » In de vierde eeuw schijnt men haar feest, het *geboorte*-feest van *Maria*, nog niet gekend te hebben. Augustinus zegt : « de Kerk viert geene menschengeboorte, en maakt alleen bij *Christus* en *Johannes* den Dooper eene uitzondering; » doch uit Andreas den *Bysantyner* (✝ 720) blijkt, dat de Grieksche kerk toen ook reeds haar *geboorte*-feest kende; 't welk de Martelaars boeken (*Florus*, *Rhabanus*, *Wandelbert*, en *Ado* van *Vienna*) eenpariglijk op 8 September stellen, door een mirakel der feestvierende Engelen daartoe aangewezen, en door paus *Sergius* bevestigd.

Hier begint dus de legendarische *Maria*-cyclus van hare kerkfeesten, die in de vorige maand met hare hemelvaart sloot, op nieuw ; terwijl die van het *kruis* +, hier door de *kruis-verheffing* in deze maand schijnt af te loopen. Dit feest ter eere van het *vurige* kruis, dat *Constantyn*, vóór den aanvang van een slag, met het omschrift : *In hoc signo vinces*, in de wolken zag schitteren, — of wel ter herrinnering aan de *kruis*-vinding door *Helena* ingesteld, werd op

onderscheidene plaatsen met processiën gevierd: in *Doornik* zelfs met drie: 's nachts ten *twaalf* ure, 's morgens ten *vier* en ten *zeven* ure, waarop ook dit sterre-teeken of symbool, even als vroeger de *maagd* Maria (*virgo*), voor het dag- of zonlicht verdwijnt. De wonder-kracht, die dit kruisteeken verrigt, blijkt uit menige legende: voor zijne kracht is zelfs *Satan*, de vorst der duisternis, vervaard.

Die kracht van het kruis blijkt ook uit de wonderdadige bekeering van den woesten jager *Lambert*: op zijne omdoolingen en zedelijke dwaalwegen vervolgt hij een *hert*, dat hij willens is te vangen; doch het kruis, twelk dit dier tusschen de hoornen droeg, treft hem; hij bekeert zich, en na *zeven* maanden in een klooster vertoefd te hebben, wordt hij, wegens zijne vroomheid, tot Bisschop van *Tongeren* verheven, en bekeert hij de heidenen zijner vaderstad (*Maastricht*) en aan den Maaskant, door de kracht van dat zelfde kruis. Men vereerde hem daar met *dans* en *Lambertus*-liederen. Teregt herinnert de Kerk hier, dat men geene *twee* Heeren kan dienen (Matth. VI). *Lambert* koos den waren Heer.

Dat predikt *Mattheus,* volgens Nicephorus, ook den menschen-eters in het *Moorenland*, waar, zoo als uit den volgenden *Mauricius*-dag schijnt te blijken, Koning *Mauricius* of *Maurus* (Moor) en zijn legioen van 6666 man, zich liever voor het kruis laten martelen, dan de *afgoden* te dienen. *Mattheus* zelf, aan den ingang van den *equinox* geplaatst, wordt door moordenaars-hand voor den altaar gedood, of volgens Nicephorus, aan den vloer vast genageld, en onder een blok hout verbrand. Op afbeeldingen voert hij een *winkel-haak*, symbool der dag- en nacht-evening.

Mauricius komt later in Duitschland op nieuw in het pinkster-spel te voorschijn, als representant van den bezweken winter-vorst, als *Schellen-Moritz*, die misschien op

onzen Kalender, door den donkeren *Ponciaen*, en in Engeland door den *Moren-danser* voorgesteld wordt.

Gelijk de *winkel-haak* of *passer* van *Mattheus*, zoo wijst, zonder eenigen twijfel, de *weegschaal* van den aarts-engel *Michaël* op de dag- en nacht-evening terug. *Mattheus* meet beider lengte, *Michaël* weegt beider zwaarte. Beider symbolen hadden evenwel nog hooger, zedelijke beteekenis. Die schaal vertegenwoordigt ook het *regt* en de geregtigheid; daarin werden, reeds bij de *Indiërs*, de deugden en ondeugden der geesten gewogen. Zij was dus daar reeds eene weegschaal der zielen.

In Indië, zeiden wij reeds boven, voert *Dherma* de weegschaal. Met een halssnoer van doodenschedels versierd, oordeelt zij in den *Patal* de zielen der regtvaardigen; doch zij heet *Yama*, de wreekster, wanneer de *schaal* (*tula*) de zielen der boozen te ligt bevindt. Dan zendt zij dezen over haren stroom *Yamuna* (die aan den griekschen *Styx* herinnert, gelijk *Dherma* zelf aan den zielen-voerder *Hermes*) in het rijk der dooden, naar de onderwereld, d. i. het rijk der duisternis, den *Hades* bij de Grieken.

Volgens Zoroaster's *Send-a-vesta* had dit dooden-gerigt onmiddellijk na 's menschen verscheiden plaats. In het rijk der duisternis heerscht *Ahriman*, bij de Grieken *Vulcanus*, door *Virgilius* in den Etna geplaatst. Ook de Joden waren, blijkens de visioenen van *Ezechiël* en *Daniël* en het apokryphe boek van *Henoch*, niet onbekend met die *demonologie* der Babyloniërs. Zij kenden evenzeer de *weegschaal* als zielenschaal. Ook de *Koran* der Turken en de *Apocalypsis* van *Johannes* kennen dit *symbool* der geregtigheid.

Reeds de Rabbijnen noemen *Michaël*, *Gabriël* en *Raphaël*, de hemelsche regters, alzoo een *trimurti* van regters, die op den tijd van onbeschreven regt terug wijzen, toen de regtbank uit *drie regters* bestond. *Michaël*, die even als

Dherma en *Themis*, de weegschaal houdt, is de regter, die vonnist; *Gabriël*, de zachtaardige, de voorspreker; *Raphaël*, de strenge, de beschuldiger. Onder *Michaëls* voorzitting werd reeds het *pro* en *contra* gewogen, overwogen en daarnaar gevonnisd: dit oordeel ontgaat niemand.

Naar Oostersche, Indische en Persische voorstellingen, ofwel aan de Joden ontleend, treedt op onzen Kerkkalender, ook de aarts-engel *Michaël* als dooden-regter op, die daarenboven ook den *draak*, hier wel den helschen draak, bestrijdt. Op eene schilderij, die de heilige familie, de zachtaardige *Maria*, met twee kinderen en den ernstigen *Joseph* voorstelt, houdt *Michaël,* die den draak of de *slang* op den kop treedt, de weegschaal met een paar zielen vóór *Maria*: eene daarvan blijkt te ligt te zijn, doch deze wordt op voorbede der *Madonna* en het kindeken in genade aangenomen.

Alzoo eene oostersche voorstelling, naar kerkelijke denkbeelden uitgewerkt, en met de h. familie verrijkt; want reeds op den persischen spheer heeft men in den eersten *decan* van het *Zodiac*steeken der weegschaal (*libra*), een man met dreigend gelaat, die de weegschaal houdt, en naast hem den kop van den *draak;* — eene voorstelling, die weder aan den *knielenden Hercules* (*Hercules ingeniculus*) herinnert, welke met opgeheven handen, zijn voet tegen den *draak* gekeerd houdt, en door *Jupiter* in die houding versteend wordt. Bij anderen evenwel treedt de voet van *Hercules* op den kop van het monster, namelijk van den *Hesperiden draak*, die de gouden appelen geroofd had, weshalve *Hercules* hem velde.

Hoedanig in den natuur-zin der Grieken hier dien *Hesperiden draak* moet verklaard worden, laten wij in het midden. De aartsengel *Michaël* strijdt aan het hoofd van het legioen der goede Engelen tegen *Satan*, den helschen *draak* en zijne bende. Door dezen zegevierend te vellen,

wordt hij als drakendooder, thans de magtige beschermer der *onschuld,* « van de vrouwe of *weduwe met haar kind.* » Terwijl, zooals wij boven zagen, ook *S. Joris* en *Marcus*, als drakenbestrijders tegen het heidendom optreden, staat *Michaël* hier, ook op hooger gebied, als vertegenwoordiger van het engelen-heir. Het *Aller-engelen*-feest, waarop ieder geloovige zijn *eigen bescherm-engel* vereert, valt met dat van den Aartsengel te zamen, aan wien, zoo zegt de legende, men « *eene kerk van snooder maaksel geformeert* », heeft toegewijd. Brussel vereert hem als schutspatroon.

Als houder van de weegschaal, d. i. als regter en verdediger der onschuld, stiet *Michaël* vroegere heidengoden, *Themis*, en bij de Scandinaviërs *Forsete*, van den zetel, om zóo met het oude symbool, als verdediger der weduwe en weezen te kunnen optreden. In deze maand nl. bragt de n. god *Forsete* of *Forseti* op Helgoland, na afloop van den oogst of tijdens het H*ar-fest*, alle strijdigheden en verschillen ten einde; waartoe ook de natuur zelf in de even-nachtsdagen wonk, en het voorbeeld gaf. Groote volksvergaderingen werden gehouden; *thing-* of geregtsdagen hadden onder zijn invloed en *voorzitting* plaats, waaraan ook zijn naam, *Forseti* = voorzitter, ontleend schijnt.

Men weet hoezeer zijn gezag op Helgoland door *Willebrord* bestreden werd, die er de bijl aan den heiligen eik legde, waaronder vermoedelijk dit *derde* jaargerigt gehouden werd : dan werden alle geschillen vereffend, gelijk ook in het voorjaar geschiedde, terwijl, zoo als wij boven bij de *schaar* zagen, in *midsummer*, het hooge *Bolthing*, het onherroepelijk regt van *Baldr*, inviel. In voor- en najaar vereffende de natuur zelf alle strijd tusschen zomer en winter, tusschen dag en nacht, waarvan elk zijn gelijk aandeel van het *etmaal* bekwam.

Gelijk vermoedelijk reeds onder het heidendom, dan ook

alle schulden werden afgedaan, zoo worden nog veelal de pacht- en huur-schulden onder het landvolk op *S. Michiels*-dag voldaan; terwijl men erkennen zal, dat de herinnering aan den onregtvaardigen rentmeester, (Luk. XVI: 1), hier niet misplaatst zou zijn geweest: de Kerk stelde die herinnering even vóor oogsttijd, en herinnert bij de *weegschaal* aan het hoogste gebod (Matth. XXII: 34), waarnaar geoordeeld wordt.

OCTOBER.

Winnemanoth, Winmanoth (Kar. de Gr.), Aarzelmaand, Windmaand, Wijnmaand, Hothamanoth, (*Angs.*), Winterfyldh (*Saks.*), Saey-, of Saed-, Sau- of Seue-maand; in het n. 23 Sept.-22 Oct. *Niord* in *Noatun*, de zon in ♎ en ♏ (scorpioen).

Den 24sten October verlaat de zon het Zodiacsteeken van de *weegschaal*, en gaat in dat van den *scorpioen* over, waarvan het heet, dat hij den *stier* de teeldeelen heeft ontroofd. De mythe laat *Orion* voor den *scorpioen* op de vlugt gaan, eenvoudig, omdat het eerste gestarnte ondergaat, als het laatste (eene tegenstelling van den *stier*) opkomt; in de Zend-boeken doodt *Ahriman* den *Ur-stier*. Verklaring: de vegetatie, de teelkracht der natuur sterft; doch in de *Astro-theologie* der Chaldeërs werden de *kreeft*-scharen als *adelaars*-vlerken voorgesteld, als symbool der verjongende natuur-kracht in den winter. De *Aarzel-maand* schijnt de teruggaande beweging der *zon* met den nasleep van slecht weêr, aan te duiden, en alzoo met den *scorpioen* overeen te stemmen, die het gif in zijne staart voert. Coremans, verklaart « *m. de déclin.* »

Karel de Groote, die, zoo als bekend is, een voorstander

van de wijnteelt was, noemde deze maand, behalve *Wind-maand*, naar de najaars-stormen, *Win-manoth* naar den *wijn*-oogst. Ook schijnt *Orion*, die, zoo als wij zeiden, voor den scorpioen vlugt, als een andere wijngod, *Bacchus*, *Dionysos*), de dochter van *Oenopion* (d. i. wijndrinker), in eene roes onteerd te hebben; hij werd daarvoor met *blindheid* (ondergang van het gestarnte) bestraft. De wijngod *Bacchus* of *Dionysos* daalde in deze maand in de onderwereld af. Opmerkelijk is het, dat ook de kerkelijke Kalender in deze maand, in Frankrijk, waar de wijnteelt te huis is, meer dan een *wijn-god* in aandenken schijnt te houden. Hoewel niet tot onzen Kalender behoorende, noemen wij hier slechts een *Sanct Bacchus* en *S. Denys*, met zijn diaken *Eleuthenius* en den priester *Rusticus*, die althans te zamen, wat hunne namen betreft, veel hebben van een wijngezelschap. Onze Kalender kent hen niet, ons land bezit geen wijn-oogst, het is al wel als hier de druif tot tafel-vrucht rijpt. In plaats der eerstgenoemden stelt onze Kalender *Bavo* en *Franciscus*, welke eerste vooral in België te huis behoort; de Kalender heeft echter ook *Denys*. Indien de voorafgaande opvatting juist mag heeten, dan zou zijne onthoofding door de nederdaling van *Dionysos* in de onderwereld verklaard kunnen worden. Even als onze Brabandsche *Odulf*, liep hij met het afgeslagen hoofd in de hand voort naar den *Montmartre* (Martelaars-berg), dien hij met zijn bloed wijdde, en — o, mirakel der mirakelen! — zich daar in heilige aarde eene rustplaats bereidde. Zoo onthoofd, met zijn hoofd in de hand, wordt hij ook afgebeeld; eene vereering, die wij niet weten, dat onzen *Odulf* is te beurt gevallen.

Terwijl wij omtrent het leven van *S. Franciscus*, naar Bonaventura's *Vita S. Fr.* en Van Maerlant's *Sinte Franciscus* verwijzen [1], en ook *Victor*, reeds vroeger besproken,

[1] Over Maerlant's *Sinte Franciscus*, zie breedere Aanteekeningen.

voorbijgaan [1], vestigen wij in deze maand de aandacht op de bisschopsstaven van *S. Bavo* en *Gallus,* en slaan nog een blik op het *zilveren kruis*, op den *ossenkop* van *Lucas*, de *XI*^{m} *maagden* en het *schip* van *Symon.*

Wat evenwel de attributen der beide bisschopsstaven beteekenen laat zich slechts gissen. Wij koesteren bij de bisschops-*beurs* en staf (zoo als dat symbool ons toeschijnt) het denkbeeld van *rijkdom*, door den oogst geschonken, en denken bij dat van *Gallus*, eene varkens-*ham,* aan rijkdom in den slagttijd, waarop wij straks bij den *ossenkop* terug komen. Stellen *beurs* en *ham* het aandeel voor, dat de bisschop daarvan ontving? Van *S. Gallus* vindt men vermeld, dat zijn feest in Duitschland en het Zuiden invalt op den 16^{den} October, overeenstemmende met den oogst. Als een waardig Apostel van Christus en een waarachtig weldoener der menschheid treedt hij op, die armen en woeste *krijgslieden*, naar ligchaam en geest beide, voedde, en deze laatsten in den vreedzamen *akker-* en *tuinbouw* onderwees. Van daar, dat men ook nog op zijn feestdag bij voorkeur rozen- en heesterstruiken verplant; terwijl alle vruchten, die dan nog op de boomen zitten, in de omstreken van Balingen, aan de armen behooren.

In het noorden stond deze maand voor een groot gedeelte onder de heerschappij van *Niord*, wiens rijk *Noatun*, het rijk der *schepen* geheeten, met den *oogsttijd* en de afdoening van schulden aan den eenen kant, en met den *slagttijd* aan de andere zijde, zamenhangt. Alles bereidt zich tot de winterrust : ook de mensch trekt

[1] « Es erzählt die Legende, der *H. Victor,* Hauptmann in der thebäischen Legion, sei bei den Sümpfen von Trajana mit seinen christl. Soldaten auf Befehl des Kaisers Maximian als Martyrer getödtet worden. » Zie *Ph. Houben* und *Fr. Fiedler*, *Denkmäler von Castra Vetera und Colonia Trajana*, Xanten 1839, in 4°, 37.

zich in zijne woningen en bij zijne huisaltaren terug, die almede aan *Niord* schijnen gewijd. Ontwijfelbaar bezat het heidendom ook zijne huisselijke *offerfeesten*, die hunne sporen in nog bestaande gebruiken hebben nagelaten. Immers Paus *Gregorius* raadde den abt *Mellitus* bij zijn bekeerings-werk aan : zoodanige gebruiken niet geheel af te schaffen, maar daarvoor eene andere plegtigheid in de plaats te stellen, naar kerkelijke instellingen gewijzigd, en die veelal met godsdienstige *maaltijden* vergezeld gingen.

Zoo leiden wij vroegere noordsche en germaansche benamingen der maand, uit bloedige offers af : als *Vetturnattablot* in het Noorden, *Blotmanoth,* bloedmaand, bij de Angelsaksers, gelijk *Ossen*-maand, *Sau- Seue*-maand, varkens-maand, op de Veluwe en elders; ook de *Helderom-Belderom* en wat dies meer zij, schijnt aan dien slagttijd, en aan vroegere *offermalen* te herinneren, waarvan ongetwijfeld de geestelijkheid haar aandeel ontving. Zoo achten wij dat de varkens-*ham* aan den bisschops-staf van *Gallus* en de *ossenkop* van *Lucas,* daaraan kan doen denken : hierbij moet evenwel aangemerkt worden, dat hem die *os* reeds in het Oosten als attribuut is toegekend, gelijk de *leeuw* aan *Johannes*, de *arend* of *adelaar* aan *Marcus*. Ook dit moeten wij hier nog bijvoegen, dat terwijl de kerkvaders het onderling niet eens schijnen te zijn, welke cherubijnsche diergestalte men aan elk der Evangelisten moet toekennen, allen (*Irenaeus*, *Augustinus*, enz.) omtrent den *os* van *Lucas* overeenstemmen, en dat die zoo wel met oostersche *offer*-slagt, als onze *Ossen*-maand, en met de *Horn-mass* of de *hoorn-mis*, zijn feest in Engeland, te zamen kan hangen.

De Kerk plaatst in deze maand ook den *witten* en *zwarten Ewald*, onder de Evangelie-verkondigers in deze noordelijke gewesten, die, hoezeer zij ook al niet op den Kalender verschijnen, toch onze aandacht trekken. Wij durven evenwel niet beslissen of zij plaatsvervangers kunnen zijn van de gebroeders *Alces* van wie Tacitus gewaagt: zij behoorden onder de *elf* volgelingen van *Willebrord*, en hebben hier legendarische herinneringen nagelaten, die op den Kalender door de *XI*m *maagden* kunnen verdrongen zijn, daar de Keulsche Kronijk van gewaagt. Aan het hoofd daarvan stond *Ursula*; eene harer volgelingen in deze gewesten te Rhenen achtergebleven, was *Cunera* [1]. Wij beschouwen die *maagden* als tegenstelling der *X*m *ridders;* de legende verhaalt, dat zij te kort schoten om der *Hunnen* koning te bekeeren, en dat *allen* te Keulen den marteldood leden.

En misschien geeft juist dit gereede oplossing aan die groote en ongehoorde slagting. Volgens ouder jaartelling viel haar dood in de *XI*e *maand*. Wanneer wij nu eenvoudig voor XIm, zooals sommigen willen *undecim virgines Martyres* lezen, dan verdwijnen reeds die exorbitante *duizendtallen*, en wie voor *XI*m, de M in plaats van *Martyres* voor *Menses* (maanden) houden, komen misschien de waarheid nog naderbij; zoodat dan ook in deze legende eene kwalijk verstane natuurleer of mythe van de XI bezwekene *maanden* zou ten gronde liggen. De keuze uit die beide meeningen, welke wij voor beter geven, laten wij gaarne aan den lezer over. Men zie hier ook, wat wij vroeger over de XIm maagden in onze *Cosmos en Zodiac* gezegd hebben [2].

Daar (aant. 32, enz.) hebben wij ook reeds over het *schip van Symon* gesproken, en zoo wij meenen genoeg gezegd, om het hier als een passend *symbool* der *Kerk* te

[1] Over de *S. Cunera*-legende spreken wij onder de breed. aanteekeningen.
[2] Aant. 25, bl. 720.

doen beschouwen; welk schip daar drijft op den stroom der eeuwen, en soms, gelijk in onzen tijd, zware stormen heeft door te staan.

Wij achten, dat dit beeld, gelijk zoo veel meer uit het Oosten afstamt, waar het gansch niet aan *mythen-* en legendarische *schepen*, of meer historische vaartuigen ontbreekt; wij teekenen hier aan: het schip van *Isis*, het *liburnische* schip, waarover Tacitus spreekt; *Charons* zielen-schip over den *Styx*, en het *schip* der aarde van *Maria*, die bepaald mythisch zijn; het *schip* of de arke van *Noach*, dat in *Noatun*, het rijk der schepen van *Niord*, herinnering kan hebben nagelaten; het *schip*, waarmede *Jesus* de zee van *Genesareth* overstak (Matth. VIII), om van anderen niet te gewagen. Aan dit laatste vooral zouden wij meenen het beeld te moeten ontleenen, waarmede men, zoowel in de schoone bouwkunde, als in hooger opzigt, de Kerk vergeleken heeft: men kent het *schip* der kerk.

De tijd als een stroom der eeuwen beschouwd, waarop de *Kerk*, d. i. de waarachtige godsdienst, drijft : deze zal niet ondergaan, door welke stormen ook geslingerd; want de *waarheid*, die het op het gebied van den geest voert, is onvergankelijk, uit God [1].

NOVEMBER.

Windumanoth (Kar. de Gr.), Blodmanoth, (*Beda*) d. i. Offer-, Bloedmaand, Slagtmaand, Smere-maand; in het n. 23 Oct.-22 Nov. *Vidar* in *Landvidi*, de zon in ♏ en ♐ (schutter.)

De schutter *Chiron* bij de Romeinen, die den boog der Indiërs, den ruiter (*eques*) der Grieken vervangt, heeft, even als *Bacchus* in de vorige maand, door genealogie,

[1] Vergel. *Cosmos*, aant. 32, bl. 726.

eigenschappen en bedrijf, meer dan een sanct en sanctin voortgebragt, die hem en den noordschen schutter *Ullr*, in de volgende maand, vervangen hebben.

Wel mist onze Kalender op 3 Nov. *S. Hubert*, den patroon der jagers, die evenwel thans als zoodanig vereerd wordt; terwijl *S. Martijn* als plaatsvervanger optreedt van den ruiter *(hippotes, eques)*; ook diens muzykale dochter kan men achten, dat opgevolgd of vervangen is door *Cecilia* (22 Nov.) terwijl hier het *anker* van *S. Clemens* aan *Chirons* grootvader *Oceanus* herinnert, en het *rad* van *Catharina* (volgens eene andere traditie) aan het rad van *Ixion* doet denken; zelfs roept *S. Sarturninus* die, hoewel nog niet op den Kalender, thans mede onder de heiligen voorkomt, het aandenken aan *Saturnus* terug. Ook de *Martinus*-dronken, doen hier aan de *martinalia* van *Chiron*, gelijk aan de *bacchanalia* van *Bacchus* terug denken : de eerste schutter *Chiron* schijnt zelfs zijne geneeskundige bekwaamheid of *arcanen* aan den jager *S. Hubert* te hebben nagelaten. De toonen zijner *lier* verkondigen de weder ingetredene harmonie der natuur, die evenwel in het noorden, door verschillend klimaat, eerst later in het ruischen van den *stortbeek* (*Söcqva-beckr*), of door den plaats-vervangenden *telin* van *Braga* vernomen wordt. In het noorden wijst *Vidar* in *Landvidi*, op het naderend einde van het natuur-leven.

Deze maand was hem gewijd als den stommen en peinzenden natuur-god, die alle andere goden in den laatsten strijd der natuur overleefde. Wie evenwel onder de heiligen zijn plaatsvervanger is, laat zich niet wel bepalen.

Aan het einde van het stervende jaar (door den peinzenden *Vidar* verpersoonlijkt) passen *dooden-feesten*, die ook het heidendom reeds bezat, waarbij ongetwijfeld menigen *minni*-beker, zoo ter eere der goden, als tot aandenken van afgestorvenen (*minni = recordari*) werd gewijd. Zoodanige

dooden-feesten waren vrij algemeen : Indiërs, Egyptenaren, Grieken en Romeinen bezaten die; zij waren in hunne natuurleer aan de schijnbaar afgestorvene natuur en natuurkrachten gewijd, en tegen de heerschappij der *demonen* gerigt; maar juist daardoor ook naar verschillend klimaat en volks-karakter gewijzigd, en op het leven overgebragt.

Zelfs tot in het hooge noorden klommen die *dooden-feesten* op, en gingen daar met *dooden-malen* vergezeld : zoo ook bij de Germanen, de *dads-isas* d. i. doods-malen; tenzij men hier aan *dad-sisas*, dood- of lijkzangen, grafgebeden, te denken hebbe; verder bij Sclaven, Scandinaviërs, Finnen en Esten. Bij de Lithauërs heetten zij *chauturas* = doodengaven. In Engeland (te *S. Kilda*) schijnt men den dooden *haverkoeken* gebakken te hebben; ja, allerwege schijnt men zich bij zulke dooden- of herinnerings-feesten beijverd te hebben, door spijs en drank de gunst der goden en afgestorvenen te verwerven. In België (Dixmude) bakt men *zieltjeskoeken*, bij welk gebruik een *pater noster* opgepreveld wordt, om de lijdende zielen uit het *vagevuur* te eten en bidden : zoo vele *koekskens* men met vromen zin eet, zoo vele zielen redt men uit het vuur.

Zoodanige goden- en dooden-feesten gingen, bij de invoering van het Christendom, in *Aller-heiligen* en *Allerzielen*-dagen over; d. i. de feesten bleven staan, maar ontvingen anderen inhoud en beteekenis. Op het gebied van den geest liet men de natuur-goden los, en traden kerkheiligen daarvoor in de plaats. Nog blijft de Kerk die, als herinnerings-feesten aan zoo vele heiligen en vrome voorbeelden, onderhouden; terwijl bij menig heiligen-feest de *minni-beker* of *schaal*, in plaats van den vroegeren *hoorn* blijft rondgaan. Wij noemen slechts die van *Willibrord*, (te Elst, het oude Eliste in de Overbetuwe); die van *Martijn*,

wiens *beker* ook onze Kalender bevat, waarbij wij nog andere *minne*-dronken kunnen bijvoegen : *Maria-minni*, *S. Geerten-minni*, *S. Jans-geleide*, op welken laatsten afscheidsdronk wij straks terug komen.

De Kerk onderscheidt deze *dooden*-feesten, niet onjuist, in *Allerheiligen* (1 Nov.), dat zijn dezulken, die men reeds der hemelsche zaligheid deelachtig houdt, en als voorbidders vereert, — en *Aller-zielen*, die men nog in het reinigend of *vage-vuur (feg-fyre)* waant, en voorbidding en *ziele-koekskens* van achtergeblevenen behoeven. Dat reinigend of *vagevuur* ontkomt niemand; zelfs pausen worden daarin uitgebrand. Volgens Sigebertus Gemblacensis hoorde de abt *Odilo* van *Clugny* zoodanige zielen in den *Etna* (bij de *Romeinen* de ingang van den *Orcus*, waar *Vulcanus* en de cyclopen huisden) zuchten en kermen; zoodat hij, daardoor bewogen, hun krachtige voorbidder werd, en menige ziel, waaronder ook paus *Benedictus* VIII, uit het vagevuur bad.

De Westersche kerk, die dit feest in 998 verordende, en de vrees voor het *vagevuur* bij hare leeken, zelfs door plastische voorstellingen, gelijk aan eene der kerken van *Antwerpen*, onderhoudt, trekt van die voorbidding groote voordeelen; want *geene zielmis zonder geld!*

Dit *vagevuur* wordt door sommigen aangemerkt als eene nabootsing van den *vuur-oven* of strafplaats der *Hindoes*, waar de ongelukkigen, even als in de hel, en het vagevuur van des ridders *Tondalis* visioen in *Ierland*, of in de *vuurovens* van *Debussi* [1], op allerlei wijze gemarteld en gepijnigd, ja zelfs met gloeijende zagen in de lengte doorgezaagd worden, zoo dat de vuurvlammen aan alle kanten uitslaan. In het gloeijende Oosten en in de vuurdienst der Hindoes, waar men de meeste last heeft

[1] Zie de *H. Maand van Maria*, bl. 85.

van de hitte, kan die *voorstelling* niet bevreemden; merkwaardig is ook de tegenstelling der ***hel-koude*** in ***Hela***'s rijk in het noorden, waar ook de *lijkbrand*, als reinigend vuur gold.

In *Napels* viert men het *Aller-zielen*-feest door het branden van *ligno sancto* (heilig hout), dat men allerwege langs de straten ontsteekt, die naar het *Campo santo* leiden, terwijl de armen den offerpenning : *I Morti! I Morti!* bedelen.

De driehoekige *haver*-koeken te S. Kilda (in Engeland), gelijk de *amandel*-koeken in Rome, de dooden-koeken in Frankrijk (Bonneval enz.), en de zielen-koekskens in België, even als het *Aller-zielen-feest* zelf, kunnen als overblijfsels uit het heidendom beschouwd worden. — Bij den ingang des winters (1 Nov.) heette het, dat de *poorten* der onderwereld geopend waren (*mundus patet*); zou daaraan, zoo het schijnt, de *poort* ontleend zijn, die onze Kalender hier geeft; of is het eene hemel-*poort* of tempel met zijne kanteelen? — 1 November was in het heidendom tegenstelling van 1 Mei in het natuurleven. Wanneer men op dien eersten dag de dooden niet offerde, spookten zij in de wereld rond; ook in de Saksische Lausitz, zag men nog langen tijd de vuurvlammen van hel en vagevuur dier zielen, welke men te offeren verzuimd had.

Hoedanig het natuurleven in hooger edeler zin werd opgevat, blijkt vooral uit den winter-god *Ullr* in *Ydalir* (d. i. de Wollige op de ys-velden). Deze wintervorst werd als weldoend vereerd, omdat hij reeds in November en December de naakte *aarde*, met een *wollen* sneeuwkleed dekte, waarvan zijn naam *Ullr* = de wollige, ontleend is. Van zijne vereering in Nederland, waar hem meer dan eene overvaart-plaats gewijd was, getuigen *Ul-trecht* (*Ul-trajectum*) *Ul-fara*, *Ulrehem* (*Ulrum*) en andere plaatsen,

waar hij, als weldoend wintergod, door *S. Marten* is vervangen. Dat voorbeeld, maar in hooger, edeler zin, volgde *S. Marten,* de christen *Mars* of held der middeleeuwen, die, overeenkomstig de kerkherinnering aan het hoogste gebod der liefde (Matth. XXII) in de vorige maand, zich hier van de helft van *eigen mantel* ontdoet, om een *naakten arme* te kleeden. Zoo doen ook, of behooren althans te doen, zijne vereerders, de *ware Martensmannen*, die zijn aandenken, om zijne weldadigheid in eere houden op *S. Martensfeesten*, waarbij S. Martens-*vuren* ontstoken, de Martens-*gans*, S. Martens-*lichtgans* en *wafelen* gegeten worden, en de Martens-*beker* (zie Kalender) geledigd, d. i. S. Martens-*minni* gedronken, en Martens-*liederen* aangeheven werden [1].

Van dat alles bestaan nog vele herinneringen en sporen, ten bewijze hoe algemeen in Frankrijk, Duitschland, Nederland en België, deze heilig vereerd werd : gans, vuren, minni-dronk en liederen (waarvan prof. *Simrock* te Bonn, een bevallig bundeltje schonk), en *schudde-corfs*-dag te Dordrecht en Utrecht, S. Martens-wafels of koekskens te Brussel, dragen daar van steeds herinnering : Utrecht voert zelfs den halven *Martens-mantel* tot wapen.

Wij zien hier het triomferende *geloof*, dat in de vorige maand in *Victor* vooraf gaat, dat het scheepje van *Simon* voor ondergang behoedt, onmiddelijk na de heiligen- en dooden-feesten, door opvolging van het groote gebod der *liefde* in praktijk gebragt : « *Wat gij aan de armen doet, hebt gij aan mij gedaan !* » Ook het hart van *Libbijn (Lebuinus)* wordt in *liefde* ontstoken, hoe versteend ook anders, en *Elsbet (S. Elisabeth)* munt daardoor zoo zeer in deugden uit, dat men van haar getuigd vindt : « Al wie haar leven leest, moet de deugd beminnen, al bezat hij een *hart*

[1] Over S. Martens-*liederen* en *mantel*, zie br. aanteek.

van steen ! » Zoo zien wij ook de deugdzame, maar *blinde Cecilia*, hoewel een beeld der sombere, donkere natuur, door hemelsche muzyk en zang gesterkt, haar *hart* en ligchaam *rein* bewaren, en zich in haar treurig lot schikken. Wij weten niet of het aan haar of wel aan *Clara* of *Clemens* (*Cl'*) is dat de Kerk het *anker* der hoop heeft toegewijd : het naast echter aan dezen (een representant van *Oceanus*) ; doch in allen gevalle als *symbool* van *hoop* op den grooten *levens-Oceaan.* Daarin werd ook de *H. Catharina* niet geschokt bij afwisselend en fel beproefd levensgeluk, gelijk haar symbool, het *rad* hier aanduidt, dat volgens de legende, met *ijzeren pennen* beslagen, haar tot martel-werktuig was. Zij had, zoo meldt de legende verder, ten bewijze van hare reinheid, « geen bloed, maar zoete melk in hare aderen, en haar gebeente vol liefelijke olie. »

Door geloof en hoop gesterkt, volhardde ook *Andreas*, de Apostel der liefde, op het naar hem genoemde *S. Andreas-* of *S. Andries-kruis.* Zoo brengen deze drie verhevene levens-gezellinnen geloof, hoop en liefde (door *kruis, anker* en *rad* gesymboliseerd), het kerkelijke jaar bijna ten einde, waarvan wij straks, in de volgende maand, de verheven afloop zullen zien ; maar zoo ook zien wij de christelijke idée in den loop der eeuwen, bij het wentelen en wisselen van het *wereld-rad*, alles doordringen, en tot hooger ethischen zin en beteekenis opvoeren.

Wij willen bij dat *rad* en *S. Andries*-kruis nog een oogenblik stilstaan. Reeds boven leerden wij het *Arische* of Indische *zonne-rad* van *Indra* kennen, welks *as* door wrijving in brand geraakte, 't welk ook bij Grieken en Romeinen het geval was, toen *Phoebus* den zonne-wagen mende ; allerwege, waar die oostersche natuur- of vuur-leer doordrong, als in Swaben en den Elsas, zelfs in het noorden, ontstak men *zonne-wielen* en liet die in een stroom (te Trier in den

Moesel) afrollen, en men verbond daaraan zijne zonnefeesten (in Scandinavië *Juel-* of *Hioul*=rad, wiel). In de martellegende van *Catharina* en *Andreas*, zien wij *rad* en *kruis* tot straftuigen of marteltuigen gekozen. Wij wagen daarom de veronderstelling dat door beiden het rad- en lede-braken, het eerste op een *rad*, het laatste op het dus genoemde S. Andries- of bourgondisch-*kruis* meer algemeen in zwang zal zijn gekomen. Daardoor geraakte dan de overoude *manschaar* in onbruik.

Hoe verheven staan ook in de legende *rad* en *kruis*, het eerste als symbool van het afwisselend, wentelend leven, (het rad van avonturen), en het laatste als symbool van geduldig, christelijk lijden, boven het zonne-*rad* der natuur, en de strafwerktuigen eener barbaarsche regtspleging der middel-eeuwen !

DECEMBER.

Heilagmanoth, Helmanoth (Kar. de Gr.), d. i. Heilige maand, Heilmaand, Wolfsmaand, th. Wintermaand; in het n. *Ullr* in *Ydalir*, de zon in ♐ en ♑ (steenbok).

Het oude jaar liep astrologisch in deze maand op den 25sten December ten einde, en heeft, wat den stand des sterrenhemels betreft, bij Indiërs, Persen, Egyptenaren, Grieken en Romeinen tot verschillende mythen aanleiding gegeven. Dan ziet men in de nabijheid der Maagd- of *Vesta*-ster, (*Vestae sidus*) *Boötes* en het *schip*, dat zoo belangrijke rol in de mythe speelt; verder op de *kroon* (*στεφανη*) van *Stephanus*, die op onzen Kalender voorkomt; wijders den *adelaar*, dien men aan *S. Jan* of *Johannes* den Evangelist toekent. In het bovengedeelte van den meridiaan staan de

kribbe met een *ezel*-paar, waarvan men later een in een *os* veranderd heeft. In het beneden-gedeelte van den meridiaan wijst men den *stal (augias)*, en ten oosten, — van de *Maagd (Virgo)* uit ten westen, heeft men *Orions*-gordel, door het volk de *drie* koningen genoemd, die alzoo, in zooverre men deze sterrestand of groepering tot de geboorte des *Heilands* betrokken heeft, om er het *tijdstip* van aan te duiden, niet uit het Oosten, maar uit het Westen kwamen, aangezien zij de *sterre (Virgo=Vestae sidus)* in het oosten (*ἐν ἀνατολῄ*) zagen. In dien stand des sterren-hemels werd den Persen, naar *Zoroaster's* voorspelling, hun zonnegod *Mithra* (van *mihira*=glans) uit de *Maagd* geboren, die ook werkelijk met een kind op den arm wordt afgebeeld. Egypte had hier het geboortefeest van *Horus*; de Grieken het *Zeus*-kind *Jacchus*, in den langsten nacht geboren. In dien belangrijken nacht (*Nyctaea*), in het noorden den *raven-* of *moeder-nacht* geheeten, werd ook *Freya* moeder van den zonnegod *Freyr*, aan wien de *Jul*-feesten gewijd waren.

Dat al die astrologische en physische overeenkomsten, met de voorstellingen van de geboorte des *Heilands*, zooals het *Evangelie* die bewaart, treffend en opmerkelijk zijn, gevoelde ook reeds *Augustinus*, waar hij over die analogie spreekt: « Wij vieren, zegt hij, den 25sten December niet, » wegens de geboorte der *zon*, zooals de ongeloovigen, » maar wegens de geboorte van *Hem, die de zon geschapen* » *heeft.* » Toch klaagde paus *Leo I* in eene kerkpreek: « Dat *Satan* de onnoozele zielen zoodanig misleidt, dat zij » zich verbeelden, dat deze dag niet zoo zeer om de ge- » boorte van Christus, maar, zoo als zij zeggen, om de » nieuwe geboorte der zon eerwaardig is. » (*Non tamen de nativitate Christi, quam de novi, ut dicunt, solis ortu honorabilis.*) De paus bedacht daarbij evenwel weinig, dat juist de *mythische* vormen en de heidensche en plastische

kerkplegtigheden, waardoor men een *waarachtig historisch feit* op het gebied van den geest, de verschijning of geboorte van den Heiland, de *Zon der geregtigheid*, voorstelde, daaraan de meeste schuld heeft, en ook nu nog oorzaak is, dat sommigen, om den mythischen vorm en astrologischen zamenhang, den hoogeren, goddelijken inhoud des Evangelies laten varen, en om zoo te zeggen, het kind met het bad wegwerpen.

Die eerst mytisch-astrologische, later plastische en dramatische voorstellingen bevredigden, op verschillende momenten van ontwikkeling, de behoefte van den geest; misschien is de tijd niet verre meer verwijderd, dat men het wezen der zaak, den *Geest van Christus* in nieuwe vormen of woorden, naar de behoefte van dezen tijd, voorstelt: niet de vorm, het woord of de letter, — maar de *Geest* maakt levend.

Voorbeelden van *plastische* en *dramatische* kerkvertooningen, waar boven de geest van het protestantisme zich verheft, zien wij in de R. Kerk nog, behalve in de aanschouwelijke voorstelling van de Maagd of Moeder Gods met het kindeken op den arm, — in die feestelijkheden, waarbij de *stal* (*stabulum Augias*), de *kribbe*, de *wieg*, de *os* en *ezel*, de *ster* en *drie* koningen, en, wat niet al, vertoond worden. Tot het waarachtig groote licht, waarvan *ster* en *zonne* slechts *symbool* zijn, verheft men zich daarbij niet, ook al leert de Kerk: *Populus qui ambulabat in tenebris*, *videt lucem magnam*, etc. (Het volk, dat in de duisternis wandelde, heeft het groote licht gezien); ook al heft men den schoonen lofzang aan, *Gloria in excelsis* etc.: zoolang men aan het zinnelijke der voorstelling zelf hangen blijft, verheft men zich tot het *groote licht van den geest* niet.

Zoo spelen in Rome, Napels, Parijs, en over het geheel in Roomsche landen en steden, in de groote *Krist*-vertoo-

ningen de stal, kribbe, wieg (*culla*), zelfs os en ezel, naast de drie koningen en de geheele h. familie, eene gewigtige rol. Wij willen hier niet in Rome, noch in Napels, of in andere katholieke landen vertoeven, om te zien, wat men ons daar te aanschouwen geeft en wat er van de oostersche zonne- en vuurdienst geworden is; maar ons eigen land, Nederland en België, N. Braband en Vlaanderen leveren daarvan te merkwaardige stalen, om die voorbij te gaan.

In Delft zelfs, alzoo in het hart van Holland, waar men vroeger ook het « *Drie koningen-spul* » in de kerk vertoonde, laat men thans op nieuw weer « *Bethlehemke kijken*, » d. i. het kindeken in de *wieg*. En in Vlaanderen, zoo verhalen Noël en Charpentier, moeten *kribbe* en *wieg* voor den daarnaaststaanden *ezel* onderdoen. Dan heeft de volgende vertooning plaats: ten eerste treedt een jongeling, half naakt gekleed met vlerken op den rug, in de kerk op; hij rigt de engelengroet « *Ave Maria*, » tot eene daar aanwezige jonge dochter, die *Maria* voorstelt, en kondigt haar aan, wat haar te wachten staat, waarop zij den Engel *Gabriël* een eenvoudig *fiat!* (het zij zoo!) ten antwoord geeft. Hierop zoenen Engel en heilige Maagd elkander voor den mond. — Daarna hoort men eene fijne kinderstem uit eene afgelegen ruimte, het *Puer natus est nobis!* (ons is een kind geboren) nabootsen. Een geweldige *Os* loeit *ubi*? (waar?). Nu treden in processie vier schapen binnen en blaten: *Bethlehem!* Een *ezel* balkt: *Hihamus!* dat beteekenen moet *Eamus!* De rest volgt, een zot of nar met schellen en stokpaard besluit den kerkelijken optogt.

Inderdaad, waar zóó, zelfs met de beste bedoelingen der wereld, de geboorte van den *Godmensch* wordt voorgesteld, is het daar vreemd, dat ook nu nog een Faustus tot Augustinus zegt: « Gij zijt eene soort van heidenen; *hunne feesten viert gij nog met hen in de zonne-wenden!* »

Want daar heeft men nog weinig begrepen, den diepen zin van de woorden van *Johannes :* « In den beginne was » het *Woord* (λογος), en het Woord was bij God en het » Woord was God! » Die gedachte of waarheid Gods heeft zich in den mensch *Christus-Jezus* geopenbaard, die daardoor is geworden *God-mensch;* God naar den *geest*, mensch in zijne ligchamelijke gestalte, en daardoor de groote Leermeester der wereld, de Verzoener of vereeniger van het goddelijke en menschelijke, of met andere woorden het hoogste *Ideaal der menschheid* in zijn persoon verwezenlijkt.

De plastische en dramatische voorstelling door een « rondtrekkende troep ten platte lande, van de *geboorte* zelf, zoo als die, volgens Sartori, in Oostenrijk nog plaats heeft, of vroeger zonder aanstoot plaats had, gaan wij hier voorbij, met het woord der liefde : » *den heiligen is alles heilig!* »

Zoowel deze gebeurtenis hoofdzakelijk, als vroegere heidensche feesten in deze maand uit het natuur-leven ontsproten, zal Karel den Groote aanleiding gegeven hebben, de maand met den naam van *Heilig-* of *Heil*-maand te bestempelen. Van dat natuur-leven kleven ook aan andere heiligen de tamelijk duidelijke sporen aan; hoezeer deze hun *historisch* karakter en *zedelijke* beteekenis niet mogen doen voorbij zien : de legende, die hun leven beschreef staat tusschen mythe en historie in. Zoo zien wij al dadelijk onder de heiligen, die in deze maand den jaar-cyclus van kerkfeesten sluiten, den Evangelieverkondiger *Eligius* optreden, die in den ouden *naam*-vorm en zijn *attribuut* of symbool, wel eeniger mate plaatsvervanger schijnt te zijn van *Ullr* in *Ydalir.* Zijn naam *Loy* beteekent *water,* dat in deze maand tot *zilver* gesmeed wordt, waarop zijn *hamer* en goud- of zilver-smids bedrijf kan terug wijzen. Is deze opvatting juist, dan zijn in *zon* en *maan* ook de gouden

stoelen gevonden, in de *verguldiny* waarvan hij zijne kunst of wonder-vermogen toont. Het is in het laatst der dagen: de tijd, het jaar loopt ten einde; de Kerk herinnert weinig dagen voorafgaande aan de teekenen aan *zon* en *maan* (Luk. XXI : 25.), die de legende als de beide verhevene zetels beschouwt. De Thuringsche Evangelie-predikers, die *Freya* van den troon stieten, plaatsten *Maria* op eene dier zetels: ook verdringt zij die godin uit deze maand en neemt zelve hare plaats in. Zoo op het *Julfeest*, gelijk bij de Finnen nog het kerstfeest heet.

De Natuur ligt verstijfd en gebonden, de voedingskracht der aarde heeft opgehouden. Terwijl de Kerk hier aan de banden en gevangenis van *Johannes* herinnert (Matth. XI : 2), voegt de legende, die van de heilige en standvastige *Barbara* daarbij. Haar eigen vader, een verstokte wreveldader, met een verstijfd hart, laat haar de beide borsten afsnijden, berooft haar zoo van alle voedingskracht, en werpt haar in de *ys-koude* gevangenis; waarin zij slechts *twee* lichten heeft; doch zij zelf liet daarbij een *derde* aanbrengen als symbool of zinnebeeld van het grondgeheim des geloofs, der allerheiligste *Driéénheid*, die zij niet had willen verzaken. Terwijl de wreveldader door den bliksem werd getroffen, werd *Barbara* de patronesse van het uur des doods, het stervens-uur, (ook dat van het jaar is nabij). Hoog geheven houdt zij de *H. Hostie*, als de laatste teerpenning voor den stervende. Sommige kunstenaars stellen daarom de deur of poort van hare gevangenis, zijnde een toren met drie symbolische spitsen, die naar boven wijzen, voor, versierd met den *kelk* of *hostie* boven den ingang.

Geen weldoend heilige heeft evenwel zoo vele eer en vereering genoten, en geniet die nog, vooral onder de kinderen, als de algemeen gevierde en weldadige *Sinter-*

Klaes, over wiens deugden en karakter, zijne wonderen en geschenken, Eelco Verweys een afzonderlijk boeksken in het licht gaf [1]. Zelfs te Albany in Noord-Amerika vernam ik in 1850, dat hij daar nog onder de afstammelingen der oude Hollanders, in aandenken bleef en vereerd werd. Hoe meer men *S. Nicolaas* in afkomst, karakter en deugden nagaat, hoe meer hij ook, zelfs meer dan een godenkarakter of attribuut in zich schijnt te vereenigen : gelijk *Odin* met zijn gezel *Eckart*, op zijn ros *Sleipner*, weldoend, de wereld rondreed, zoo *S. Nicolaas* in grooten tabbaard gehuld, met zijn knecht *Ruprecht*, te paard gezeten, allerwege zijne milde geschenken uitdeelend. Gelijk *Niord* is hij patroon of beschermer der scheepvaart. Zijne legendarische afkomst uit *Mira* in klein-Azië verklaart het, waarom hij, volgens het kinder-lied op Spanje en de Levant vaart, en « appeltjes van Oranje » aanvoert. Gelijk *Thor*, door zijnen moker of *mjölnir*, de huwelijken inzegent, zoo is ook hij een *hylik-* of *huwelijks*-maker, die *vrijers* en *vrijsters*, *wiegemanden* en wat niet al (in bakwerk) uitdeelt; maar naast de offer-varkens van het *Julfeest* en de Oranje-appeltjes, ook de roede ter bestraffing, en den bisschops-staf tot wonderdaden rondvoert. Daarmede wekte hij *drie doode* kinderkens, die een wreedaardig man, om het erfbezit gedood en in een vat gekuipt had. Is zijn *paard*, even als *Odin*'s *ros* jaar-symbool, dan zal men ook hem-zelf de magt niet ontkennen, om de door den wintervorst vermoorde *drie* jaargetijden weder in het leven te roepen [2].

Saturnus de tijd-god verslond zijne kinderen, en *Nicolaos* (volksoverwinnaar) was in het Oosten prædikaat van *Pluto*, als dood-god.

[1] 'S Grav. 1863.

[2] Over *Sinterklaas*, en het *dooden-* opwekken door heiligen, zie br. aanteek.

Van de ontvangenis van *Maria (conceptione Mariæ)* spreken wij hier verder niet; zij is hier, overeenkomstig *Maria's* geboorte (8 Sept.) volkomen juist geplaatst, en volgens den onfeilbaren *Pius IX* ook volkomen *onbevlekt* (*immaculata.*) Even als *S. Nicolaas* van oosterschen oorsprong, zoo is *Lucia* van zuidelijken; hij uit de Levant, zij van *Sicilië;* hij van *Mira*, zij van *Syracuse*, waar dan ook haar feest met klokgebrom, groot geraas en schitterende illuminatiën gevierd wordt.

Aan een jongeling verloofd, voorspelde *Agatha* haar den marteldood, om welke te verwerven alle *aardsche* liefde bij haar verdoofde. Om zich deswege te wreken, werd zij in een vuur geworpen, maar verbrandde niet; daarom roept het volk met luide kreeten op haar feest: *Eh viva sancta Lucia!* d. i. *Leve de h. Lucia!* En bijna zouden wij dat met het vrome volk roepen, maar nemen dan den naam in hooger edeler, overdragtelijken zin: *leve het goddelijke licht!* want dat beteekent haar naam van *Lux*, ital. *luce*=licht, als tegenstelling der donkere winter-dagen.

Oorspronkelijk schijnt zij eene zonne- of lichtgodes, aan wie, volgens Eelco Verweijs, nog een italiaansch *zonnelied*, en op onzen Kalender het huisselijk *spinrokken* of de *konkel* gewijd is. Zij is met een dolk doorstoken [1]. In meer noordelijke gewesten schijnt evenwel dit spinrokken van *Freya* afkomstig (*Freya-rok*), en even als hare draden, de *Freya*-draden, aan *Maria* te zijn overgegaan: *Maria*-rokken, *Maria*-draden. In huisselijk bedrijf spon deze zelf het welbekende *rokje* van haar lieveling, (de *h. tunica* van *Trier*.) Misschien ontleende *Lucia* haar rokken van eene der parken of graciën, die den

[1] Volgens gemelde *zonnelied*, schijnt zij vooral ook in Lombardye vereerd te zijn:

Devo sta madamma Lucia!
(Daar troont madamme Lucia).

levens-draad spon, door de andere vastgehouden, en door de derde afgesneden.

S. Thomas, in het Beyersch *S. Jans*-lied *Thuma*, in het Chald. *Duma* geheeten, is in tegenstelling van *Lux* of *Lucia*, ook naar de woordbeteekenis *duisternis*, en dus in zedelijken zin, met den vinger op de donkere wonde, de representant van het sombere, donkere *ongeloof*, welligt hier geheel aan het einde van het oude jaar een passende plaatsvervanger van den peinsenden en in zichzelf gekeerden *Vidar* in *Landvidi* : deze houdt den vinger op de *lippen*, de eerste op de *wonde*. *Geloof* en *ongeloof*, in kerkelijken zin, die zoo als hier bij de kribbe, in *S. Thomas* en *Stephanus* elkander zoo juist tegen over staan, waren den Ouden nog onbekend.

Tot symbool houdt *Thomas* ook den *passer*, gelijk wij elders den *winkelhaak* ontmoeten. Van dien *passer* staat dan als *tijd-symbool* het eene been in het *oude*, het andere in het *nieuwe* jaar. Meet hij den *stroom des tijds?* Voorafgaand predikt *Johannes* aan den Jordaan (Luk. III: I.), en wijst op een anderen *stroom des lichts*, waarvan ook *Thomas* later (zie 3 Julij) getuige is: hier ongeloof, ginds geloof, dat de wereld overwint. *Stephanus* tegen over *Thomas*, bij de geboorte of het kindeken, het nieuwe licht, den Heiland; voorwaar, deze *Stephanus* is eene treffende tegenstelling, de zedelijke representant van het *geloof*, waardoor hij als *eerste* martelaar der Kerk, den Hemel geopend zag, en zooals zijn naam aanduidt, de *kroon* des levens ontving [1].

Wij zijn hier van de oude Natuurleer *geheel op het zede-*

[1] Waarom men evenwel dezen *feestdag*, te midden van zoo schoone feestdagen van zedelijke beteekenis, ook den grooten *paardendag* noemt, en in *Rome* als zoodanig viert, waarop men paarden en haver zegent, laat zich wel niet anders verklaren, dan dat men daarbij oorspronkelijk aan de *zonnepaarden* dacht, die bij de *Romeinen* op nieuw werden ingespannen. Ook het n. bezat zijne zonnerossen, waarover wij hier niet verder willen uitbreiden, zie *Cosmos* enz. Aant. 10, bl. 711. —

lijk gebied van den geest overgebragt, waarop de eenvoudige, liefelijke en toch verhevene leer des *Evangelies*, den mensch boven het zinnelijke, gruwzame en verwilderende heidendom plaatst. Nog een paar feestdagen voltooijen den kerkelijken feest-cyclus, en zetten er, om zoo te zeggen, de *kroon* op. Wij bedoelen het beteekenisvolle feest van *S. Jan* of *Johannes* den Evangelist, wiens symbool een *adelaar* of *arend* is, en dat der *onnoozele* kinderen, door een *licht-vlammetje* aan het einde des jaars aangewezen.

Hier evenwel voert *S. Jan* een *haan*, doch beide symbolen, *haan* en *adelaar*, zijn even gepast, als de plaatsing van *S. Jan* den Evangelist hier in het winter-solstitium, als tegenstelling van dien anderen *S. Jan* den Voorlooper of wegbereider in het zomer-solstitium. Als Voorlooper van het hooger, zedelijk, goddelijk *licht* zagen wij dezen ginds in het hoogste zonlicht geplaatst, als de Apostel der *liefde*, de onsterfelijke *adelaar*, staat de Evangelist hier aan den uitgang des jaars, in de duisternis, waarin dat goddelijk licht ontstoken werd, in de schaduw des nachts; — doch zijn geest, de onsterfelijke geest der liefde verheft zich als een *adelaar* over graf en dood.

Ziehier wat wij dienaangaande en omtrent de *onnoozele kinderen* reeds vroeger zeiden [1], waarmede wij ook hier den cyclus sluiten; van *Stephanus* sprekende : « Misschien ware *Simeon* hier niet misplaatst geweest, die den lofzang in den tempel aanhief en het *licht* roemde, » tot verlichting der heidenen », waarvan ook *Johannes* getuigde : « In het » begin was het *Woord*, en het Woord was bij God en het » Woord was God. — In hetzelve was het *leven*, en het » leven was het licht der menschen. » En een ander *S. Jan*, den wegbereider, de voorlooper noemde dat licht en leven :

[1] *Cosmos*, bl. 704.

« het *waarachtige licht*, hetwelk komende in de wereld, » een iegelijk mensch verlicht, vol is van *liefde* en *waar-* » *heid.* » Alzoo licht, liefde, waarheid en leven: inhoud van het *Woord van God* in *Christus* verpersoonlijkt, d. i. vleesch geworden! Voorwaar aan het einde des jaars, waar ook de Ouden hunne *dooden-feesten* vierden, kon het Christendom, op hooger geestelijk gebied, geen schooner symbolen stellen dan de *verpersoonlijking* van dat Woord van God, waarvan de Voorlooper *S. Jan* getuigde, en die andere Apostel der *liefde* vol was, tot dat ook hij, afgeleefd, gelijk het stervende jaar, in hoogen ouderdom, het 99ste zijns aardschen levens, in vrede en vol hoop op hooger en beter leven, in liefde den geest gaf [1]; eene treffende tegenstelling ook tegen de *onnoozele* kinderen, zoo velen er, op bevel van *Herodes* den marteldood stierven: *S. Jan*, in hoogen ouderdom als de *afgeleefde*, de kinderen bij het pas ontstoken levens-*licht*, vol *onschuld;* beide vatbaar om het hoogere, betere leven, door den nacht des doods integaan.

Ziedaar wat de *haan* van *Johannes* den Evangelist, als symbool dier Evangelie-verkondiging op den Kalender, ons toekraait, wat *St. Jan* den menschenkinderen in zijn Evangelie verkondigt. En hoe veel hooger staat die *haan*, d. is die verkondiger der *goddelijke* waarheid en liefde, boven alle *hanen* [2] van het heidendom in den *Vaulu-spa*, de orakeltaal der profetesse van het oude noorden, die zich alleen op mytisch gebied beweegt.

Voorwaar, zoo lang als « de wind *waait*, en de *haan* (van

[1] De legende zegt: dat hij niet gestorven, maar ingeslapen is; dit bewijst zijn *adem*, die uit zijn graf bij *Ephesus* opstijgt. » Inderdaad wie zijn liefelijken *geest* kent, die zijn Evangelie ademt, weet, dat die niet sterft, maar als een *adelaar* zich boven graf en dood verheft.

[2] Nl. de vuurrode haan der Trolden, de goudgeele der Asen en de roetkleurige van Hela. Zie mijne *Edda-leer* (1837) bl. 25-27 en 111.

S. Jan) kraait, » zal het Woord van God, (d. i. het symbool der waarheid) niet vergaan! Van daar dan ook, dat eene broederschap van vrije mannen, welke dien *geest* huldigt, hem reeds van oudsher menigen *minne-dronk* wijdt en met die drink-instelling van « *St. Jans-geleide* en *St. Geerten-minne* » (de beker van *Nivelle*), zoo wel het aandenken van *S. Jan*-Baptist, voorlooper en wegbereider van het hoogere licht, als dat van *S. Jan*-Evangelist, en zijn liefelijken geest, den geest des grooten Meesters, tracht in aandenken te houden, welke den Opperbouwheer des Heelals, als oneindige Geest, « leerde aanbidden in geest en waarheid. » *Liefde voor God bovenal, voor den naaste als zich zelven* [1] *!*

Zoo lang dat voorschrift in waarheid en met ernst wordt opgevolgd, zal ook Zijn geest, de geest van *Christus*, *licht* ontsteken in onzen geest, *liefde* wekken in ons gemoed, en *geloof*, *hoop* en *liefde*, of met één woord het *leven*, zal aan het einde onzer dagen, zegenvieren over den *dood*. « Dood waar is uw prikkel, graf waar is uw prooi? » Dit is leer der onsterfelijkheid. —

Zie daar de hoogere zin en beteekenis der christelijke symboliek (✠, ⚓ en ♥), waarvan de verkondiging, als *blijde* boodschap in het Oosten is opgegaan, en, om de wereld te verlichten, in het Westen weerkaatst [2].

[1] Over St. Jan-*Evangelist*. Zie br. Aant. Zoo wel over dezen als over *S. Jan* den Dooper, beide als Schutspatronen van meer dan eene gilde of Broederschap, hoop ik eerlang nog eene *afzonderlijke* Verhandeling in het licht te doen verschijnen, te Utrecht bij den boekdrukker en uitgever *Boekhoven*, 1869.

[2] *Cosmos*, 1867. bl. 703-705.

VOLKSFEESTEN VAN HEIDENSCHEN EN KERKELIJKEN OORSPRONG.

Enkelen der reeds boven vermelde feesten, hetzij van heidenschen of kerkelijken oorsprong, waren in den loop der eeuwen zoodanig in het volks-leven overgegaan, dat zij teregt met den naam van *volksfeesten* kunnen bestempeld worden, en hier eene meer opzettelijke beschouwing overwaardig zijn. Daartoe betrekken wij, om er geene meer te noemen de ridderlijke *tournooyen* en *schut-* of *schutters-gilden* des volks, benevens de *processiën* of *optogten* van verschillenden aard, als *haag-* en *mei-spelen* der Rederijkers, die, zoo als blijken zal, even als de *carnavals*, hoofdzakelijk hun oorsprong uit het heidendom ontleenden, en in de natuur-leer der scandinavische en germaansche voorgeslachten gegrond waren.

Van meer kerkelijken aard en oorsprong was de opvoering en vertooning van zoo genoemde *mysteriën* (oorsprong van het *tooneel*), en de *kerkmissen* ter eere van onderscheidene kerkelijke schuts-patronen, en daaruit voortgesproten, dikwijls druk bezochte *kermissen*. Bij een en ander staan wij een oogenblik stil.

Het *tournooi-* of *steekspel* (*torneamentum* bij Ducange), reeds vroeger door ons als navolging van het *goden-leven* in *Valhalla*, bij Scandinaviërs en Germanen, beschouwd [1],

[1] Westland. 1844, bl. 329.

hangt met het geheel krijgshaftige volks-leven der germaansche volken, zelfs van Oostgothen en Angelsaksers te zamen. Franz Kottenkamp, in zijn *Rittersaal* [1], ziet daarvan reeds de sporen in den *wapen-dans* der germaansche jongelingschap, waarvan Tacitus gewaagt [2]. Terwijl de Oostgothen bij hunne jaarlijksche legerschouwingen spiegelgevechten bezaten, wijst Neidhardt op de *spiegelgevechten* (schijn-kamp), die onmiddelijk na *Karel den Groote*, de zonen van *Lodewijk* den *Vrome*, met hunne troepen ten aanschouwe van eene verbazende volksmenigte hielden, waaraan de beide vorsten (*Lodewijk* de *Duitscher* en *Karel* de *Kale*,) met hun gevolg zelf deel namen. Ook de Angelsaksers bezaten bij plegtige gelegenheden en openbare vermakelijkheden dergelijke wapen-spelen, die zich, zoo als wij reeds aanstipten, uit het goden-leven en den strijd der onsterfelijke helden (*Einheriar*) gereedelijk laten verklaren, even als het geheele krijgshaftige volks-karakter der germaansche volken [3], 't welk zich naar dat der goden vormde.

Dagelijks reed *Odin* met zijne duizendtallen uitverkoren helden, buiten de poorten van het hemelsche *Valhalla* naar het *Ida-veld*, om zich daar in lans- en steekspelen te oefenen, elkander te vellen, en zich daarna aan het goden-maal door hemelsche jonkvrouwen (*Valkyriën*) bediend, te verlustigen. Zoo oefent *Odin* de zijnen tegen den laatsten, grooten wereldstrijd, ook wereldbrand (*ragna-raukr*) geheeten. En wie kent niet den strijd van den vervaarlijken

[1] Stuttgart. 1842.

[2] *Nudi Juvenes, quibus id ludicrum est, inter gladios se atque infertas frameas saltu jaciunt. Exercitatio artem paravit, ars decorem.* TAC. *Germ.* 24.

[3] Met opzet gewagen wij hier niet van de verre Oosterlingen van Arischen stam (Hindoes enz.), gelijk van Grieken en Romeinen, die ook in hun krijgshaftig leven, hunne goden in hun onophoudelijken strijd navolgden. Wij bepalen ons boven alleen tot germaansche volken.

donder-god *Thor*, tegen de reuzen-magten of ys-reuzen (*Hrimthursen*) van het noorden? gelijk de *kamp*-spelen (24 Junij) ter eere van den geliefden lichtgod *Baldr*, die daarbij onkwetsbaar geacht, het *doel* of *wit* aller pijlen was? —

In navolging daarvan bezat ook het oude noorden zijne *wapenoefeningen* van allerlei aard. « Hielt man mehrtägiges Gastgebot am Hofe der Könige, — zegt Stuhr, *Nord. Alterthümer*, 1817, 225 — oder wo anders Versammlung der Freunde sich gefünden hatte, so vertrieb man die Zeit mit allerlei Waffenspielen und körperlichen Uebungen » etc.

Waar zoo de goden en vorsten vooropgingen is het voorwaar niet te bevreemden, dat Germaan en Scandinaviër, als hunne vereerders, hun voorbeeld in *tournooi-* en steekspelen (*torneamenten*) trachtten na te volgen; men weet, dat zij in oorlog of krijg den hoogsten roem stelden. Immers dat besefte ook reeds de Germaan, dat men zijne goden niet beter vereeren kon, dan in *hun* geest en naar *hun* voorbeeld te handelen; een besef, dat ook later de Kerk heeft overgenomen, waar de *God-mensch* ten voorbeeld is van al zijne vereerders.

Maar zoo laat het zich ook verklaren, dat de germaansche geest, tot zulk een hoogen trap van krijgsmoed en heldhaftigheid, ja van *bloedwraak* werd opgedreven, als wij bijvoorbeeld in het duitsche Natuur-epos, de *Nibelungen,* aanschouwen. Zoo zien wij in dat germaansche heldendicht, *Siegfried*, de held der Nederlanden, in de *tournooi-* of *steek*-spelen te *Worms*, met de meeste pracht en luister verschijnen, en even zoo met zijn gevolg ontvangen. Over allen zegevierende, werd hij door allen, als de *Held* zonder wederga vereerd, en verwierf zich des konings dochter *Chriemhilde* ter vrouwe. Zijn *verradelijke* dood, door *Hagen*, eischte *bloedwraak*, die eerst zeven jaren

later op den *Etzel*-burg (*Attila's* burg in Hongarye), tot die hoogte werd opgevoerd, dat zelfs de germaansche geest er door geschokt, zich in een *klaagzang* over den dood van zoo vele helden lucht geeft.

Aan dit dichterlijke *Wormser tournooi*, sluiten zich sedert Karel den Groote (men denke aan de bovengemelde spiegelgevechten) historisch verscheidene ridder- of steekspelen aan. Het germaansche helden-karakter en de heldengeest, door den invloed van het Christendom verzacht en veredeld, had namelijk, vooral bij *Franken* en *Normandiërs*, het Ridderwezen voortgebragt bij 't welk de *tournooi-* of *steekspelen* in de hoogste achting stonden, en met den meesten luister en pracht, volgens algemeen vastgestelde wetten en regels, gevierd werden. Men meent dat die wetten en regels van *Renatus* van *Napels* waren uitgegaan : zij waren door Frankrijk, Duitschland, en overal elders, waar het ridderwezen bloeide, algemeen aangenomen en opgevolgd. In die *tournooyen* of *torneamenten*, zag men den zwaar en prachtig gewapenden ridder, zich in zwaaijen, zwenken, keeren, rennen, steken, of met één woord in wapengebruik oefenen, gelijk het spel vereischte.

Een gelijktijdige, algemeene aanval op elkander, van den uitdager (*Seigneur appelant*) op den uitgedaagde (*Seigneur défendant*) en hun gevolg werd *Buhurd*, fr. *Bohord*, bij Ducange *Bohordium* geheeten; afzonderlijke steekpartijen, man tegen man en gelijk gewapend, heeten *Joustes*, *Justling*, *Hastiludium*; met scherp gewapend *Joustes à outrance*. Over het *Behourt* of *behourdich* in België levert Em. Gachet belangrijke opmerkingen in zijne *Recherches sur les noms des mois*, Brux., 1865, p. 116 enz. « C'était, selon Roquefort, un combat à la lance, ou mieux un tournoi. »

Wij zouden een groot aantal *tournooyen* kunnen aanteekenen; doch bepalen ons hier slechts tot ons eigen land, en wijzen daartoe op *'s Gravenhage*, waar nog het *tournooi*-veld het aandenken aan die ridderspelen bewaart; terwijl aldaar de van ouds bekende *doelen* met de afbeelding van den ridderlijken *S. Joris*, die den *draak* velt, prijkt; ook *Haarlem* was tijdens de Graven, gelijk Utrecht op de *Neude*, getuige van die ridder-vermaken, waarvan in *'s Gravenhage* het *tournooi*-veld zijnen naam ontleende. (Men denke aan Floris V, 1290.) Het hof der Brabandsche Hertogen riep meermalen ten tournooi ('s Hertogenbosch, Antwerpen, Brussel), waar dan, gelijk overal elders, tournooi-geregtigde edellieden of ridders verschenen. Niet zelden ontaardde het *spel* in *ernst*, en eindigde dan met den dood of moord van een geliefkoosd Ridder, zoo als het steekspel te *Corbie*, waar de hollandsche Graaf *Floris IV*, door jaloerschheid van den Graaf van *Clermont* vermoord werd.

De bloeitijd van het ridderwezen en der ridderlijke tournooijen valt op het einde der XIe, en in het begin der XIIe eeuw, toen de geest voor krijg en ridderlijke avonturen, door ridder-romans gevoed, en door gloeijende schilderingen, en preken over de verdrukking der Christenen in het Oosten, zoodanig ontvlamde, dat hij in *Frankrijk* en *België* (Normandie, Vlaanderen), gelijk later ook in *Duitschland* tot de herhaalde en langdurige *kruistogten* naar Jeruzalem oversloeg. Door de Kerk geleid, rigtten de kruisvaarders, bij de inname der stad, een bloedbad aan, dat aan de bloedstroomen van den *Etzelburg* herinnert, waarvan de Christenheid huivert. Hoe treurig ook de latere kruistogten afliepen, bleven Pausen en Bisschoppen die nog altijd prediken, zoo al na de inneming van *Acre* niet altijd meer tegen de

Saracenen, dan tegen de *Albigensen* en *Stadingers*, als ketter-oorlogen : zelfs ondernam de Utrechtsche Bisschop, Willem van Mechelen zulk een kettertogt tegen de Hollanders, om daar vrijere beginselen van den opkomenden burgerstand uit te roeijen. Dat waren de vruchten van ridderlijke Aristocratie en Hiërarchie.

Intusschen had de ridderstand door al die verre togten te veel van zijn vermogen opgeofferd, om het bij de veranderde omstandigheden, te kunnen volhouden zijn rijkdom en pracht op de *tournooijen* ten toon te spreiden, gelijk vroeger. Daardoor, en ook wegens veranderd krijg-voeren en wapen-rusting, geraakten de *tournooijen* in verval. In *Duitschland* werd in 1487 het laatste rijks-tournooi gehouden, en het ongeluk, dat in 1559 het hof van Frankrijk trof, waar *Hendrik II*, door een lans-splinster in het oog getroffen, doodelijk gewond werd, bragt de *tournooijen* geheel in discrediet. Daarentegen oefende de ridderstand zich meer in ever- of wild- zwijnen- en valken-jagten, waaraan zelfs geestelijken, gelijk de Bisschop van *Luik*, met rijken stoet en talrijke honden, deel namen; terwijl het eigenlijke volk niet veel hooger dan een *jagt-hond* of *valk* geacht werd. Over de valken-jachten leverde Dr Schlegel te Leiden eene hoogst belangrijke monografie.

De opkomst van den *Burger-* of *Poorterstand*, waaraan in Holland een Floris V zoo krachtig medewerkte, bragt daarin gunstige veranderingen te weeg ; hoewel niet zonder hevige tegenkanting van adel en geestelijkheid beiden. De toenemende welvaart der *burgers* in de steden deed nieuwe toestanden, en nieuwe behoeften geboren worden, waardoor het reeds oudere *gilde-wezen* aanmerkelijke wijziging,

ontwikkeling en toepassing, op handel en nijverheid, ontving; wat ter bevordering van welvaart de enkele niet vermogt, dat trachtte men door vereeniging in *gilden* te bereiken.

Diep in den nacht der *germaansche* oudheid ligt de oorsprong dier gilden. Volgens Jacob Grimm « hängt das vieldeutige *Geildan*, *Kltan*, mit *cultus* und *Opferdienst* zusammen. Von den alten Opferschmäusen führen die Gilden ihren Namen ». — Ook heet Abel's offer in het Angelsaksisch *gield* (*bryne-gield* is brand-offer.) Volgens Bilderdyk is *gild* verwant met *hilde*, en beteekent *ge-hilde*, zamenscholing, verbond. Kiliaan vertaalt *ghilde* door *collegium*, *contubernium*, — woorden die almede vereeniging en kameraadschap uitdrukken. Aug. Thierry geeft er gelijke verklaring van : *association ou confrérie*. En ook Michelet zegt, dat de gewone beteekenis van gild is *association*, maar dat die oorspronkelijk was : *don*, *contribution, sacrifice mutuel* [1] ». Voeg bij hetgene Grimm zegt, den helden-aard der oude Germanen, later tot ridder-wezen ontwikkeld, dan laat het zich gereedelijk verklaren, dat de oude *gilden* zich onder tweeërlei vorm, *offer*- en *schut-gilden*, voordeden, waarbij later de *ambachts-gilden* kwamen, die elk hare eigene *Schutspatronen* — plaatsvervangers van vroegere goden, — en gilde-*maaltijden*, — wijzigingen van vroegere offer-malen, met elkander gemeen hadden. Van deze gilden staan wij alleen stil bij de genoemde *Schut*- of *Schutters-gilden*. Zij sluiten zich aan de boven besprokene *tournooijen* aan, en waren voor den *poorter*- of *burger*-stand, wat de toornooijen of steekspelen voor den adel- of ridderstand waren : uitingen van het volkskarakter; maar ook een gepast middel om eenmaal verkregene vrijheden en

[1] TER GOUW, *de Gilden*, Amst. 1866.

stadsregten tegen adel en geestelijkheid te verdedigen, en te handhaven; van daar ook, dat zij onder de Graven en Hertogen, zoo in België als Nederland, in de steden, zelfs ten platten lande, zoo algemeene deelneming vonden. Blommaert acht de *schutgilden* even oud van dagteekening als het volk; sedert *Hendrik de Vogelaar*, die zich (924) door het aanleggen van burgen tegen de invallen der *Hunnen* trachtte te versterken, ontvingen de *schutgilden* of gewapende burgbewoners aanmerkelijke uitbreiding, en door vele privilegiën en vrijheden, door Graven en Hertogen, wegens bewezene of nog te bewijzene diensten, aan de *schutgilden* onzer poorters geschonken, rezen zij in getal en sterkte, zoowel als in aanzien en luister. Gelijk de vroegere *tournooijen*, zoo beijverden zij zich meer en meer, om op hunne *schietspelen* pracht en luister bij te zetten, — en bij de wapenoefeningen, in hand- en voetboog of met bussen en bij luisterrijke optogten, wat het costuum betreft, die pracht ten toon te spreiden.

Hunne schutspatronen waren *St. Joris*, de oudste, van de voet- of kruisboog-schutten; *St. Sebastiaan*, die van den edelen handboog, *St. Antonis*, die der schermers of kloveniers, naar de kolfbussen, die zij voerden, dus genoemd: In Brussel waren *S. Joris*, *S. Sebastiaan*, *S. Christoffel* en *S. Michiel* de beschermheiligen der *vier* schutgilden; bij plegtige optogten of schiet-oefeningen, bestaande in het *papegaai*-schieten (*gaeyge*), prijkten die heiligen (tenzij men een *zilveren S. Joris* bezat gelijk te Rotterdam), in het vaandel, waaronder men optrok.

Met ongemeenen luister werd dat *gaey-* of *papegaai*-schieten jaarlijks gevierd. In *Doornik* verschenen in 1393 zes-en-dertig schutgilden, de eene al prachtiger van pallure en covel, dan de andere, om daaraan deel te nemen, waaronder zelfs van Utrecht en Amsterdam. — Eenige jaren vroeger (1344) had Antwerpen een *schietspel*

geschonken aan 25 schutgilden uit andere steden, en toen in 1395 Bergen in Henegouwen een *prijskamp* uitschreef, waren daar 48 schutgilden van heinde en verre tegenwoordig; terwijl alleen uit Antwerpen 1000 schutters uittrokken om daaraan deel te nemen en niet weinig luister bij te zetten. Behalve om de *prijzen*, bestaande veelal in zilveren *wijnkannen* en andere begeerlijke voorwerpen, was het inzonderheid om de eer der overwinning, het treffen van den papegaai te doen.

De overwinnaar, even als in de tournooijen, vooral ook door de vrouwen vereerd, werd door allen als *Schutterkoning* gehuldigd, met zilveren orde-band omhangen, voerde hij scepter en zilveren papegaai, en ontving als zoodanig den *eerewijn*. De « Coninc mit sinen hoogen raet, » bestaande uit *homannen*, maakte het bestuur der schutgilden uit, zonder wien geene verandering, noch in pallure, noch in kleuren, noch eenige andere wijzigingen mogten plaats grijpen: hij oefende, met zijnen hoogen raad volkomen gezag, en zat voor bij schutters-*maaltijden*. Pracht van kleeding en rijkdom van schuttersmalen — voortzetting der oude offermalen, — blijken nog uit meer dan eene schilderij, als van *Jan Van Eyck* in olieverw (museum te Antwerpen) van *Miereveld* (stadhuis te Delft) en het schuttersmaal (Trippenhuis te Amsterdam).

Dat de schutterlijke broederschappen of schutgilden een krachtig middel waren tot handhaving en uitbreiding van de magt van 's lands vorsten, blijkt uit het beleg in 1474 van *Nuis*, waar de schutgilden, door Hertog *Karel* van *Bourgondië* ter algemeene heirvaart opgeroepen, zich als « *bonte kraaijen* » onder de vanen van hun landsheer verzamelden. Maar zij waren ook de kern en de steun van het gezag der stedelijke Overheid. Daarenboven beloofden of *zwoeren* zij elkander trouw, weshalve de vier schutters-

gilden in Brussel den naam van « *serments* » droegen, naar den eed, dien zij elkander deden tot broederlijke hulp en bescherming. En dit herinnert ons weder aan die aloude offer- en schutgilden, waarin ook : « *tous les co-sacrifiants promettaient par serment de se défendre l'un l'autre, et de s'entr'aider comme des frères.* » Bij plegtige gelegenheden van begrafenissen van een schutbroeder hield de gilde niet zelden optogt of *processie* achter het lijk in deftig zwart.

Die processiën ter eere, en *voorbeden* ten behoeve van een gilde-broeder waren echter meer bepaald in gebruik, bij de meer godsdienstige *Confreriën* of *Sielebroeders*, onder den naam van *Memoriën*, ter vereering van deze of gene heilige, als *S. Cunera* enz.; welke Memoriën zich het naast aan de oude *Offer*-gilden aansloten, en almede hare broederlijke en zusterlijke maaltijden bezaten. Om hier van de ambachtsgilden niet te gewagen [1], willen wij ook de *processiën*, ommegangen, godsdienstige en wereldlijke optogten, wat den oorsprong betreft, nog nader leeren kennen.

Processiën, ommegangen. Ook het heidendom bezat die reeds ter eere zijner goden, geen wonder dat die, bij zoo veel meer, onder het Christendom ter eere van plaatsvervangende heiligen, sancten en sanctinnen, zijn behouden, en naar de kerkleer gewijzigd nog voortduren. Toen *Wodan*, *Frowa* en *Thunaer* nog in *h. Hainen* vereerd werden, had men reeds bij germaansche volks-

[1] Wie meer over een en ander wil weten, raadplege : Félix de Vigne, *Vade-mecum du peintre, ou costumes du moyen-âge*, 2e deel; ook zijne, *Recherches hist. sur les costumes, etc.*, Gand 1847; Blommaert, Bijdrage enz. in *Belg. Museum*, IVe deel; Jh.r Asch van Wyck, *Schut- of Schuttengilden* in de Berigten van het Hist. Gen. te Utrecht, 1848, Ie deel, 2e st. bl. 92, en Ter Gouw, *de Gilden*, Amst. 1866.

stammen, — om hier van geene Oosterlingen, en van Grieken en Romeinen niet te gewagen, — processiën of ommegangen ter eere der aardmoeder *(terrae mater,)* waaronder men zoo wel *Freya* als *Hertha* verstond. *Hertha*-en *Frowa*-dienst hebben dan ook, zoo hier als elders veelvuldige sporen nagelaten : men vindt zelfs uitdrukkelijk van *Herd*-gangen, *Hardjes*-dagen, *Harda*-feesten en *Hardjes*-bergen gewag gemaakt. Tacitus doet in zijn gulden boeksken de omgangen of optogten kennen, die hij, van *Hertha* of *Nerthus* gewagende, zegt, dat ter harer eere plaats hadden. Hij beschrijft die aldus : « Op een eiland des Oceaans — men meent *Rugen*, maar ook ons land levert sporen van heidensche omgangen, — vindt men een nooit ontheiligd woud (een *h. Hain*), en daarin een met een kleed overdekten, gewijden wagen. Alleenlijk de priester mag dien aanraken. Hij weet wanneer de *godin* onder het deksel gekomen is, en volgt haar, die door twee koeijen getrokken wordt, met diepen eerbied na. Men begint geen oorlog, grijpt geene wapenen aan, bergt alle geweer weg, en kent en mint slechts vrede en rust, tot dat dezelfde priester de godinne, nu verzadigd van den omgang met stervelingen, naar het tempelwoud (*templum*) terugvoert. Zoo zij daar is, worden wagen en kleederen, en zoo gij het gelooven wilt, de *godin zelve*, in een verborgen meer afgewasschen [1]. De dienst wordt door slaven verrigt, welke hetzelfde meer terstond inzwelgt. Van daar die geheime vrees en heilige onkunde, wat het toch wezen moge, hetgene slechts diegenen zien, welke dadelijk sterven moeten » [2].

Zie daar de oorsprong der latere, middeleeuwsche pro-

[1] Mox vehiculum et vestes, et, si credere velis, *Numen ipsum* (Nerthus), secreto lacu abluitur.

[2] TAC. *Germ.* 40.

cessiën of omgangen : hier ter eere van *Hertha*, elders van *Freya*, *Frowa;* de eerste als aardmoeder, de laatste als Hemelkoningin. Zoodanige vereeringen vielen onder het heidendom ongetwijfeld aan meer goden en godinnen ten deel, en zijn later op onze *lieve Vrouw*, en onderscheidene heiligen overgebragt : van daar de *L. Vrouwe-*, later *Maria*-processiën of ommegangen en bedevaarden ter harer vereering ondernomen. Kon het anders? Men vergunne ons, hier over te nemen, wat wij ook vroeger reeds elders over hare vereering als plaatsvervangster der heidensche godin schreven : « *Frigga*, *Freya* of *Frowa* en hare beminnelijke gezelschaps-jufferen waren de heidensche *typen* van moederliefde en minne; den minnenden gunstig, die haar liefde-zangen offerden, wier kuischheid, tederheid, uitstekende bekoorlijkheid en zachtaardigheid, zoo vele beminnelijke eigenschappen zijn, die men naar het Christendom gewijzigd, en door de overlevering der Kerk gekleurd en ontwikkeld, op *Maria* overbragt. » — Zoo werd ook zij eene christelijke *type*, « die in frischheid, jeugd en schoonheid het ideaal uitmaakte, zoo der grootste italiaansche *Madonna*-schilders, als der meest bezielde middel-eeuwsche dichters »; eene *type* of *ideaal*, om zoo te zeggen, uit de zamensmelting van heidendom en christendom geboren.

Ter harer vereering werd zelfs de gewijde harptoon, dien *David* alleen voor *Jehova* stemde, aangeslagen; in den eeretitel van *Dea deorum*, en in processiën ter hare eere, bereikte die *Maria*-dienst hare kulminatie-hoogte. Men denke aan de vroeger door ons behandelde *Delftsche* processiën : *Maria Jessen* en *Maria ter Noot Gods* [1]; aan de Luiksche *regen-processie* aan *Maria* gewijd, en zoo veel

[1] In het *Album : Tandem fit surculus arbor*, Delft 1849.

anderen, die wij zelfs hier niet kunnen aanstippen. Vermelding verdient hier evenwel in de Grieksche kerk, (*Moskou*) de *Palmprocessie* op Palmzondag die, merkwaardig genoeg, in den zelfden tijd invalt van een oud-indisch *Palm-feest*, en eene grieksche *Phallus-processie*, (nl. in de maand *Phalguni* = Maart) ; terwijl in de R. Kerk de *Palm-ezel-processie*, en het daarmede verbonden *Ezels-feest* vrij algemeen verbreid waren. Deze processie vertoonde den intogt des *Heilands* of *Salvators* in Jeruzalem; doch werd overal met groote verscheidenheid, niet zelden op komische en potsierlijke wijze voorgesteld, zoo als Schayes, van *Brugge*, en Diercxsens van *Antwerpen* verhaalt. Hier reden de twaalf Apostelen voorop, en de Heiland moest sedert 1487 een *pelgrim* zijn, die kort te voren uit Jeruzalem terug gekeerd was. *Leuven* bezigde daartoe eene houten machine, en in *Thienen* of *Tirlemont* bereikte die voorstelling van *Jezus* en de 12 Apostelen, zoo lezen wij, het *toppunt* van belagchelijkheid, « *den Gipfel des Lächerlichen* », waarbij wij evenwel niet langer willen stilstaan; evenmin als bij de processiën van het *h. Sacrament*, en die van vele heiligen, die, zoo het ons voorkomt, van meer plaatselijken aard, niet zoo algemeen waren [1].

Wie de machine in *Leuven* mede door de stad trok, verdiende *aflaat;* een middel, waardoor het bijwonen van processiën en bedevaarten werd aangemoedigd. Wat die *processiën* in de middeleeuwen , als naar Wilznach, Keulen, Aken, Kevelaar en andere beroemde

[1] In het oog vallend mag het genoemd worden, dat, terwijl men *Maria* als de *type* van *schoonheid* en vrouwelijke jeugd en reinheid vereert, men, om haar daarbij en ook in kerken voor te stellen, daartoe, gelijk in *s'Hertogenbosch*, zoo foei leelijke beelden gebruikt, die tegen allen aesthetischen smaak aandruischen. — Over de processiën in België kan hier ook nog verwezen worden naar J. Fr. De la Croix, *Processions en Belgique*, voorkomende in de *Archives historiques et litt. du nord de la France et du midi de la Belgique*, 1841, t. 33.

bedevaart-plaatsen reeds waren, of in R. landen misschien nog zijn, kweekerijen van ontucht en zedeloosheid, dat behoeven en willen wij hier niet uiteenzetten. Het schijnt alsof alles, wat oorspronkelijk teelt van het heidendom is, ook het eerst en meest tot ontaarding leidt! Reeds Willem Van Hillegaertsberch gispte in zijn hekelachtigen *Reynaert de Vos* de bedevaarten derwaarts :

» Moeye ! soe en gave ik niet een kaff,
Sprac *Reynaert*, om u bedevaert.
Soe dicke warte hinder vaert,
Dat vrouwen veel after lande lopen :
Sy gaen om aflaet, mar sy vercopen,
Dicwyl eer en salicheit. »

Dat dit met velen het geval was, geeft hij ook verder te kennen :

» Als poertersen ende ridders vrouwen
Dorpmans wijf, beghinen, nonnen ; »

daarom herhaalde *Reynaert* reeds:

Moeye ! beter is beseten schande,
Dan schande belopen, dat weet ic wael. »

Intusschen waren die kerkelijke gebruiken en instellingen zoodanig onder het volk doorgedrongen en bemind, dat men ook *wereldlijke* processiën of optogten in menigte had, als behalve de reeds bovengemelde optogten van gilden, vooral schutgilden : de luistervolle optogten der vele *Rederijkers-kamers*, die zelfs de kerkelijke processiën in talrijkheid, in luister en pracht evenaarden. Wij willen er nog eenige oogenblikken bij vertoeven.

Niet zelden leenden *St.-Joris* schutgilden, de gilden van den *Spele*, en de *Rederijkers-kamers* de hand, om aan de gemelde kerkelijke processiën, door liturgische en geestelijke spelen en tooneelvertooningen, waarop wij terug

komen, te meer luister bij de zetten. Het verband tusschen schutgilden en *Rederijkers-kamers*, heeft Willems elders aangetoond.

Rederijkersspelen. Deze waren in hun bloeitijd talrijk, niet alleen in steden, maar ook in dorpen. Over hun oorsprong en inrigting raadplege men Kops, Visscher, Willems en Snellaert. Aanvankelijk deelden zij met de gilden van *Spele* in het bezit van tooneelvertooningen; doch later werd de *Poësie* of *Rhetorica* en het *Drama* hun uitsluitend eigendom. Holland ontving die kamers uit België, waar ze, even als de gilden, meestal aan heiligen gewijd waren, waarnaar de kamerleden dan ook genoemd werden: *Barbaristen*, *Antonisten*, *Kruis-* en *H. Geest-broeders*. In Holland scheen men echter op minder kerkelijk standpunt te staan, waar de *bloemnamen* den boventoon hadden: *'t Bloemken Jessen*, *Korenbloemen*, *Nardus*-bloem, *Gouds*-bloem, blaauwe *Acolijen*, *Rapen*-bloem en anderen.

Hunne jaarlijksche *prijskampen* in de rhetorica, en hunne zoo genoemde *landjuweelen* en *haagspelen* gingen met de prachtigste *optogten* en zoogenoemde *intreden* vergezeld, die de optogten der schutgilden en de kerkelijke ommegangen evenaarden, soms verre overtroffen. Men vindt vermeld, dat de processiën van *Maria Jessen* en *Maria ter Noot Gods* te Delft, door duizendtallen van geloovigen bezocht werden, die kwamen om getuigen te zijn van de *mirakelen* van het wonderdoend processie-beeld, of om *aflaat* te verdienen. Met die druk bezochte ommegangen nu, kan men vergelijken, de ongemeene deelneming, die de *Rhetorica-* of *Referein-feesten* bij hunne prijskampen verwierven. Om er zich een denkbeeld van te maken, mogen hier een paar bladzijden van den verdienstelijken Snellaert volgen, de kamer de *Violieren* te *Antwerpen* (1561) betreffende.

« Het feest, — zegt die schrijver, — werd gegeven door de kamer der *Violieren*, die als dan voor prins had eenen stadschepen, den heer *van Rumpst*, en tot hoofdman den burgemeester zelf, *Antonis van Stralen*, heer van *Merxem*, die later op bevel van Alva te *Vilvoorde* onthalsd werd. Op den bepaalden dag (3n Oogst 1561), werden de kamers, onder het gelui der klokken en het geschal der klaroenen, door de *Violieren* ingehaald. De stad vertoonde eene verbazende levendigheid : overal waar de stoet voorbij trok schenen de huizen liefhebbers en adel om strijd tot vreugde te noodigen; elke woning was op het bevalligst versierd, de straten wemelden van slingerend bloemfestoen, en 't scheen als of het juichende volk den triomfalen intrede bijwoonde van den redder des vaderlands.

» De *Violieren* ontvingen de onderscheidene gezelschappen aan de grenspalen der stad. Zij telden vijf-en-zestig ruiters, rijkelijk gekleed in violetten rij-tabbaards, hoeden en sluijers van dezelfde kleur, witte wambuizen, koussen en laarsjes, de pluim driekleurig : violet, rood en wit. De *Violieren* werden gevolgd door veertien aan het feest deelnemende kamers, van welke het *Mariën Kransken* van Brussel den stoet sloot. Dit laatste gezelschap telde niet minder dan 340 ruiters, zeven antieke praelwagens en zeven-en-zeventig andere prachtig versierde wagens. De ruiters droegen lange kazakken, met zilveren boordsels omzet, roode hoeden, gemaakt op de wijze der antieksche helmetten, witte wambuisen, pluimen en laarsjes, en gegord met zeer aardig gevlochtene gordels van gouden *tocque*, van vierderlei kleuren : geel, rood, blaauw en wit. De wagens waren overdekt van wit gestreept en geboord : de wagenlieden droegen roode mantels. Het geheele getal *gilde-*, eigenlijk *kamer*-broeders, die te paard zaten, beliep tot 1393; de triomfwagens drie-en-negentig, de eenvoudige wagens tot zeven-en-negentig. Des anderendaags begaven zich de gezamenlijke *kamer*-broeders in stoet naar de hoofdkerk, de goddelijke dienst bijwonen. Den vijfden (Oct.) gaf de stedelijke regering eene tafel aan de *prinsen*, *hoofdmannen*, *dekens* en *facteurs*, en aan de edellieden tot de onderscheidene kamers behoorende.

« De *tooneelstrijd* [1] begon den achtsten. — De prijs voor het *spel*

[1] Op de tooneelvertooningen komen wij terug.

van zinne werd behaald door de *Roos van Leuven ;* voor het *battement* door de *vierige Doorn* van s'Hertogenbosch ; voor den *proloog* of het voorstukje door de *Leliekens uit den dale* van Leeuwen. De andere prijzen werden toegewezen aan het *Mariën Kransken*, voor den *intrede;* aan het *Pioene* van Mechelen voor het geestrijkste *blazoen ;* aan den *groeijenden Boom* van Lier voor den *ommegang* (processie of optogt); aan de *Leliekens uit den dale* voor het *poëtelijk punt*, of de oplossing in verzen van een wijsgeerig of historisch vraagpunt. De prijs van den *Zot* (of kamernar) voor de boertigste *klucht* of langsten *dronk* werd toegekend aan de *Vreugdebloem* van Bergen-op-Zoom. De vertooningen hadden plaats des namiddags, en den avond voor dat zij speelde, verlichtte iedere kamer den gevel harer herberg, waar zij tevens haar *poëtelijk punt* aan ophing. Ook voor het fraaist *verlichten* bekwam het *Mariën Kransken* den prijs.

« Drie dagen nadat die luisterrijke wedstrijd was geëindigd, had het *Haegspel* plaats voor de brabandsche dorpen en vrijheden, alsmede voor de kamers der steden, welke zich op het *Landjuweel* niet vertoond hadden. De prijzen werden toegekend aan de *Korenbloem* van Brussel, aan de *Jeannette-bloem* van Lier, aan de *Heide-bloem* van Turnhout, en aan de *Bloeijende wijngaert* van Berchem. De verschillende prijzen in beide wedstrijden, door de stad verloofd, beliepen tot boven de *honderd* oncen zilver.

« Die plechtige feesten, waarhenen men (even als naar de kerkelijke processiën, en schutterlijke optogten en wedstrijden) uit alle gewesten der *Nederlanden* stroomde, waren veel te zeldzaam om den volkslust te kunnen bevredigen ».

Zoo wel de grootere steden (Antwerpen, Audenaarde, Leuven, Gent, Brugge, Delft, Leiden, Haarlem, enz.), als de geringere en de dorpen schreven van tijd tot tijd dicht- of, gelijk men het noemde, *referein-feesten* uit [1],

[1] Zie SNELLAERT, *Schets eener Gesch. der N. Lettk.,* bl. 65-68, zijne *Verhand.,* bl. 151; SERRURE, *Nedd. Letteroef,* bl. 247; KOPS, *Schets der Rederrijkers,* vooral BLOMMAERT en WILLEMS, *Belg. Museum*, I, 423, benevens SCHOTEL, *Gesch. der Rederr.*; HERMANS, *Gesch. der Rederr.* in N. Brabant, S. Hertb., 1867, 8° en anderen.

die door hunne dicht- en tooneelkampen grooten invloed op den volks-geest hebben uitgeoefend.

Carnavals. Eene bijzondere soort van optogten waren de *maskeraden* of *carnavals*, die zich hier aan kerkelijke processiën en wereldlijke optogten aansluiten. Creuzer [1] en velen met hem, verklaren *carne vale* (vleesch vaarwel!) als ingangsfeest der *vasten;* doch Eckermann [2] en Nork [3] nemen dat niet aan, maar leiden af van het gallische *Carn*, dat *offer*-altaar, offervuur beteekent : een feest, waarop het vervlogen jaar, onder de gedaante van een « *phantom* » of « *strooman* » verbrand werd, en waarbij allerlei verkleedingen of vermommingen in diergestalten (leeuw, bok, beer, hond, enz.) plaats grepen, dat ook aan het meer noordsche *kalveren*-feest (te S. Juttemis als de *kalveren* op het ijs dansen) kan herinneren. Dat *Carn* ging den *dimanche des brandons* vooraf, waarop het *Carn-vuur* ontstoken werd. Wij moeten evenwel erkennen, dat deze verklaring ons niet volkomen bevredigt: alleen blijkt er uit, dat ook het heidendom reeds zijne *gemaskerde* feesten bezat. Veeleer houden wij het daarvoor, dat die *gemaskerde optogten* en *dansen*, waarmede zij vergezeld gingen, reeds bij de Romeinen uit de *Bacchus*- en *Ceres*-mysteriën ontsproten, en dat de *Bacchanaliën*, als naaste oorsprong dier maskeraden en *vasten*-avondsfeesten (waarop het *carne vale* niet kwalijk past) zijn aan te merken. *Masca* in het Italiaansch, gelijk *larva* van *lar*, waren oorspronkelijk voorstellingen van afgestorvene geesten, huisgoden enz., die in deze *Bacchus*-mysteriën schijnen op te treden,

[1] *Symbolik*, s. 587.
[2] *Religions Gesch.* III, 2, 549.
[3] *Festkalender*, II, 794.

door de levenden als afgestorvenen nagebootst, waarmede men dan ook de sterrendans in verband bragt.

Ook in dien zin van dooden-feest kan het *carne vale*, d. i. afstand doen van alle vleesch en vleeschelijke lust, zinrijke beteekenis hebben, en verklaart dan, waarom het feest, dat in Duitschland met 6 Januarij begint, op *asch*-woensdag of *asch*-dag eindigt; dan heette het: *Memento homo, quod pulvis es, et in pulverem reverteris!* (Gedenk mensch, dat gij stof of asch zijt, en tot stof zult wederkeeren!) Ook daarop slaat het *carne vale* verwonderlijk wel.

Maar wanneer dan zooveel ernst bij dit feest ten grondslag ligt, dan zal men te meer verbaasd staan over de ontaarding die de *Carnavals*, zoo in den hoofdzetel, *Rome*, als overal elders, *Keulen*, *Parijs* en vooral in *Spanje* en *Portugal*, in den loop der eeuwen ondergaan hebben. Luidruchtigheid en losbandigheid schijnen daarvan thans onafscheidenlijk, en het feest in ware *bacchanaliën* (in den zin van Plautus: *bacchanalia facere*, *exercere*: in losbandigheid, ongebondenheid leven), veranderd te hebben, waardoor ook de naam van *Narren-Kirchwey* bij de Duitschers verklaard wordt.

De beschrijvingen van het *Carnaval* te *Rome*, zijn zoo menigvuldig door vreemde en verbaasde ooggetuigen, dat wij volstaan kunnen, die hier met verwijzing naar Göthe, voorbij te gaan. Zij eindigen des avonds met het ontsteken van duizenden lichten voor de gevels van alle woningen, op koetsen en rijtuigen, en wee! hem of haar, die zonder een aangestoken kaars in de hand het waagt, zich dan op straat te vertoonen. « *Sia ammazate chi non porto moccolo!* » (Vermoord worde hij, die geen licht-kaarsje draagt.) Ook deze *moccoli* behoort men als eene nalatenschap van het oude aan het hedendaagsche *Rome* aan te merken.

Wij gaan hier ook de beschrijving der *Carnavals* of

vasten-avond-optogten in Beyeren (*Munchen*), Frankrijk, Spanje, Peru (*Lima*) en andere roomsche landen voorbij, om nog met een enkel woord van de dolle grappen en losbandigen moedwil, die daarbij in *Portugal* plaats hebben, te gewagen. — Nergens misschien levert de *Carnavals*-week ergerlijker tooneelen dan hier. Het *festa de emvado*, bestaat hoofdzakelijk daarin, elkander op straat en in de woningen zelfs, zonder aanzien des persoons, met erwten of boonen, met meel en water te werpen, of met appelsina's te treffen; zelfs paarden voor rijtuigen met raketten te verschrikken, zoo dat zij doorloopen, en menschenlevens daarmede gemoeid zijn. Dat juicht het volk toe. En wanneer op straat of in de woningen vechtpartijen, die soms uren lang duren, door dien moedwil ontstaan, dan juicht het die met uitbundigheid toe. Noch beschaving, noch politie vermag daaraan iets te keer te gaan.

Alleen dan, zoo voegen onze berigtgevers hierbij, wanneer de *Portugezen* elkander met kanon en geweer bestrijden, vergeten zij appel-sina's, erwten, boonen en meel; doch naauwelijks is de vrede en rust hersteld of het oude *Carnavals*-spel komt weer boven [1].

Mysteriënspel en het tooneel. — Hoe vreemd het klinke, zoo heeft toch het tooneel of schouwspel zijn oorsprong aan de *Kerk*, meer bepaald aan de *kerk-mis* te danken, waaruit wij later zien zullen, dat ook de *kermissen* ontsproten zijn. Zoo als bekend is, bezaten de oostersche godsdiensten der Esseërs, Egyptenaren, Grieken, enz., hunne *mysteriën*. Grieksche wijsgeeren lieten zich zelfs in de geheimleer der Egyptenaren, en, zoo het schijnt, Israëlieten of Joden in die

[1] Over den *Heeren vastnacht* (dominorum bacchanalia), *Paepen-vastnacht*, (Pfaffen-Fastnacht), ook *priestre carême*, zie men wijders EM. GACHET, *Recherches*, etc., p. 112, 113 etc.

der Esseërs inwijden. Uit deze laatste school wil men, dat door *Johannes* als voorlooper of wegbereider, en door *Christus* de eenvoudige, zuivere leer des Evangelies of blijde boodschap, als *Openbaring*, nl. van de geheimleer, onder den volke is overgebragt, die zich door zijne volgelingen en aanhangers, *S. Jan* Evangelist, *S. Petrus*, *S. Paulus*, enz., als *Christendom* in de beschaafde wereld heeft uitgebreid; doch dat in den loop der eeuwen door de Kerk op nieuw (door de onthouding van Evangeliën en Bybel aan de leeken), als geheimleer, als *mysteriën* beschouwd werd, waarvan zij, de Kerk, op de meest plastische en aanschouwelijke wijze, in *kerk-mis* en *plays* of *spelen*, den volke mededeelde, wat kerkfeesten of plegtige gelegenheden medebragten. Zoo werd (wij laten hier den R. K. Willems spreken) in de mis of kerkdienst in de goede week, « door wisselgezang tusschen den officiërenden priester, den diaken, den subdiaken en het kapittel of koor, het lijden des Heeren *dramatisch* voorgesteld, en zulks ter gelegenheid van het reciteren des lijdens-evangeliums, bestaande hierin, dat de rol van al de personen, welke de Evangelist sprekend invoert, door verschillende personen wordt opgezongen. De diaken namelijk zingt het Evangelie op den gewonen recitatief-toon, met dat onderscheid, dat hij telkens eenige toonen afdaalt, wanneer de Zaligmaker moet spreken, en dat hij eenige toonen hooger klimt, wanneer andere personen het woord voeren. *Christus* zingt langzaam en op lage noten hetgeen de Evangelist hem in den mond legt. *Pilatus*, de Joden enz. verheffen daarentegen hunne stem, wanneer het hunne spreekbeurt is, en nog hooger laat het zang-koor zich hooren bij het: *Crucefige! crucefige!* Dit soort van passievertooning bestaat dus uit de navolgende personnagiën:

Christus, — de Priester officiant,
de Evangelist, — de diaken,

Petrus, *Paulus*, enz. — de sub-diaken,
Ancilla, — een jonge koraalzanger,
de Joden, — de kerkzangers [1]. »

Zoodanige vertooningen, die de « *heimelichede* » des Bybels, soms ook op *mimische* wijze, ten gehoore of ter aanschouwing bragten, droegen den naam van *Mysteriën*. In zoo verre die in de latijnsche of kerktaal plaats hadden, gelijk nog heden de *mis*, is het evenwel te betwijfelen of de massa des volks er veel *stichting* door ontvangen hebbe.

Niet slechts het *lijden*, ook *ons Heeren verrissenisse*, en andere orderwerpen uit de Bybel-geschiedenis : *de drie-koningen*, *Herodes* en zijne daden, ja zelfs de geheele Bybel-geschiedenis, van de schepping der wereld af tot het laatste oordeel op de wolken, werden afgespeeld, en daarbij hel en hemel vertoond. Te Delft reden de *drie-koningen*, ten aanschouwe van eene overgroote volksmenigte te paard gezeten de kerk binnen, en volgden eene verschietende *sterre* tot aan het hoofd-altaar, waar zij bij de *kribbe* afstegen, aanbaden en offerden enz. Eerst waren het, gelijk hier, alleen *geestelijken*, die de voorstelling gaven, later geestelijken en *wereldlijke* personen, die de voorstellingen vertoonden, en weldra speelde men ook de levens van heiligen : *de blijscappen van Maria*, hare *zeven droefheden*, hare *hemelvaart*, het leven van *S. Gomarus*, *S. Dorothea*, en wat dies meer zij. Eerst werd in de kerken gespeeld, daarna wegens den ongemeenen toeloop des volks op de kerkhoven en marktplaatsen, en eindelijk, naar gelang die vertooningen al meer, aan kerkelijken invloed onttrokken, in handen van leeken overgingen, in afzonderlijke woningen of gebouwen.

Zoo speelden *Italie*, vermoedelijk het geboorteland dier

[1] Willems, *Belg. Museum*, 1845, V[e] dl. bl. 47 enz.; vergel. Mone, *Schauspiele des Mittelalters*, Inl.; BLOMMAERT en anderen.

geestelijke drama's, *Frankrijk*, *Engeland* en *Duitschland*, zijne *mijsteriën* in kerken en aan de hoven der vorsten, tot dat het *tooneel* volkomen in handen der leeken overgegaan, in handen der *Rederijkers*, zich niet slechts tot geestelijke, maar ook tot wereldlijke stof, tot volksvermaak bepaalde. *Spelen van zinne*, *zotte cluyten*, *esbattementen* werden door de kamers allerwege als prijskamp uitgeschreven en opgevoerd. Het *tooneel* was als zelfstandig buiten de Kerk getreden, en had zich daarvan niet alleen volkomen afgescheiden, maar strekte in handen dier *Rederijkers*, van een komischen en hekelachtigen geest doordrongen, niet zelden om de beginselen der Kerk en de kerkleer op menig punt te bestrijden. Veler oogen des volks werden door hen voor kerkelijke misbruiken geopend, en een vrij, van kerkelijk en staatkundig despotisme onafhankelijk gevoel in veler gemoederen ontstoken. *Biecht* en *absolutie*, als kerkelijke banden werden daardoor verslapt; de geest van onderzoek in en buiten de *kamers* was door prijsvragen gewekt, en die stroom, waarin de Rederijkers-geest zich uitte, was eindelijk niet meer te bedwingen ; allegorische figuren : *zonde*, *dood*, *geloof*, *hoop* en *liefde* traden ten tooneele, en zoo lang speelde men voort, en leenden bijzondere gilden en corporatiën en Rederijkers-kamers elkander de hand, dat de *reformatie* of *hervorming*, als vrucht van onderzoek en *vrijere* beginselen dan de kerk kweekte, voor de deur stond.

Het tooneel-*spel* ging in den ernst van eenen bloedigen, tachtigjarigen strijd voor vrijheid en onafhankelijkheid, zoowel op kerkelijk als staatkundig gebied, over, — gedurende welken strijd de kamers zelf in verval geraakten ; doch de vrucht van dit langdurig bloedige *drama* was *hervorming* in Kerk en Staat beide. Wie beklaagt zich het afvallen van de bloem, waar zoo schoone vrucht uit te voorschijn kwam !

Kermissen. Deze, even als de *mysterie-* en *tooneel*-vertooningen uit de Kerk ontsproten, hebben evenwel een nog dieper heidenschen grond. Het was nl. reeds in het heidendom gebruikelijk, dat men *h. Hainen* of tempel-wouden, *Hlara* of tempel-hutten, benevens *Loo-ēn* of h. bronnen, aan de goden wijdde, die men daar vereerde. Zoo bezaten onderscheidene plaatsen hunne bijzondere plaatsgodinnen of geniussen. Wij noemen slechts de genius der Betuwe *(Bathua)*, de *Dea Sandraudriga*, de *Dea Burorina* en *Dea Vagdaver;* terwijl de namen *Baldr-bosch* (in Gelderland), *Bal-lar, Bal-lo,* voorts *Tys-tre-bant*, met zijne drie Ty-loën, benevens *Woense-lo, Thunaer-lo*, *Megin-Hardes-vic* (d. i. wijk der magtige *Harda*), allen aan toewijding aan *Baldr*, *Wodan*, *Thunaer* (*Donar*), *Tys*, en de magtige *Harda* doen denken. Ook het *Arduennawoud*, *Har-lo-hem* en de *Hardjes*-bergen (bij Haarlem en Arnhem) doen toewijding aan de Aard-godin veronderstellen.

Toen nu de *Hlara* in *kyrika* of kerken veranderd werden, ging ook het gebruik van toewijding van kerken en kapellen, niet meer aan heiden natuur-goden, maar op hunne plaatsvervangers, aan heiligen over, die voortaan als de *Schuts-patronen* dier heiligdommen optraden. Zoo wijdde bij de invoering van het Christendom, *Willebrord* de eerste kapel te Utrecht aan *S. Thomas*, later aan den *Salvator* of Verlosser. Verder verrezen, zoowel hier als elders, *St-Martens-* of *Martini*-kerken, zelfs *Willebrords,-Bonifacius-* en *Bavo*-kerken, ter eere dier Evangelie-predikers. Toen in N. Holland het friesche heidendom, de *Friga-* of *Frowa*-dienst voor het Evangelie-licht bezweek, verrees daar tevens de *Maria*-dienst, en tallooze *Maria-* of *O. L. Vrouwe*-kerken en kapellen namen hare plaats in. In geene stad der Nederlanden werden, blijkens de vele heiligen-namen van kerken, kloosters, gasthuizen, straten en stegen, zoo

vele sancten en sanctinnen vereerd, als juist in de grijze myterstad Utrecht, waar *S. Marten* aan het hoofd, *S. Pieter, S. Jan, S. Lucas, S. Jacobus, S. Nicolaas* en andere sancten, naast *Maria, S. Geertruida, Agnieta, Brigitta, Catharina, Elisabeth* en andere sanctinnen vereerd werden; zij hebben daar vele sporen en namen achtergelaten, die hun aandenken bewaren.

Aan de hoofd- of schutspatronen (zoo als hier *S. Marten*) van steden en dorpen, — want allerwege strekte zich dat nieuwe of gewijzigd stelsel van *toewijding* uit, — werden plegtige *kerkmissen* ingesteld, ter hunner nagedachtenis en vereering, die dan met buitengewonen luister en onder grooten toeloop van menschen plaats hadden. Inzonderheid was die toevloed van menschen daar buitengemeen, waar die *kerkmissen* met groote en luisterrijke vertooningen, met ommegangen of processiën, zoo als wij boven gezien hebben, vergezeld gingen, of *aflaten* te verdienen waren, of wel de roep van *mirakelen* de menigte tot het feest lokte. Van die groote bijeenkomsten der feestvierende menigte trokken handel en nijverheid van den welvarenden burgerstand al ras partij; want al spoedig bestonden die zamenvloeijing van groote volks-massa's uit een tal van handeldrijvende en neringdoende burgers, die er eenige dagen vóor en na het eigenlijke kerkfeest, zoowel de noodige levens-behoeften, als de voorwerpen van hunne nijverheid te koop kwamen aanbieden; terwijl anderen vóor en na de mis, allerlei vermakelijkheden en kluchten vertoonden, om daarmede hun voordeel te doen. Zoo werden hier geestelijke en stoffelijke belangen vereenigd; terwijl de Kerk de deugden en heiligheid van den schutspatroon in herinnering bragt, en op zijn *voorbeeld* ter navolging wees, het loflied ter zijner eere aanhief, hield de nijvere burger in kramen en tenten eene soort van tentoonstelling van wat hij met voordeel onder de groote volks-massa hoopte te kunnen omzetten.

Velen stelden de bevrediging hunner koop-behoeften zelfs tot het feest uit, en moedigden daardoor de vermenigvuldiging van kramen en tenten aan.

Doch de *reformatie* of *hervorming* brak als een stroom van levend water, ook over de Nederlanden, inzonderheid noordelijke gewesten los, sleepte in zijne vaart, zoo als wij boven gezien hebben, de *processiën* en *bedevaarten*, en zoo als wij hier zien, ook overal, waar die nieuwe geest doordrong, de *kerkmissen* ter eere van heiligen in het graf der eeuwen. In plaats van op *vele voorbeelden* ter navolging wees zij op dat ééne groote, algenoegzame en voldoende voorbeeld van *Christus*, en liet de kerkmissen varen. Desniettegenstaande bleven de zamenvloeingen der volks-massa's, waaraan men sedert eeuwen gewoon was, op den bepaalden tijd en plaatsen, nu alleen ten behoeve van handel en nijverheid en volks-vermakelijkheden, voortduren; doch van karakter veranderd, was nu voortaan het stoffelijk winstbejag der zoogenoemde *kermissen* de hoofd-drijfveer. Zoo geïsoleerd of afgescheiden van alle kerkelijke plegtigheid duren zij in *Nederland*, in steden en dorpen reeds *drie* eeuwen, sedert de reformatie voort, ten bewijze hoezeer de bevolking aan oude gebruiken en instellingen gehecht, zich daaraan, al is het slechts aan den blooten *vorm*, blijft vastkleven. Wij behoeven hier wel geene beroemde, druk bezochte en luidruchtige kermissen der vorige en van het begin dezer eeuw, gelijk *'s Gravenhage, Rotterdam, Utrecht*, enz., in herinnering te brengen, waar de rijkdom en de pracht der uitgestalde voorwerpen van allerlei aard, en van her-en derwaarts zamengebragt, vele koopers, en nog meer, duizenden toeschouwers lokten, die zich dan, niet zelden aan de luidruchtigste en ongebondenste kermis-vermakelijkheden en geld-verkwistingen overgaven; zoodat veler klagt niet ongegrond is, dat onze kermissen veelal, zoo in steden als op dorpen, in ware *bacchanaliën* ontaard zijn.

Van daar, dat vooral in de laatste jaren, in cholera-tijd het meest, de stem van vele philantropen zich met kracht daartegen heeft doen hooren en op algeheele afschaffing der kermissen bij gemeentelijke besturen heeft aangedrongen; terwijl 's lands Regering den algemeenen, wettelijken maatregel genomen heeft om de kermissen in cholera-tijd te kunnen schorsen. Zoowel uit een hygieënisch als philantropisch oogpunt vinden de kermissen thans krachtige bestrijders; terwijl zij ook in een industriëel en finantiëel opzigt, bij vroeger vergeleken, kunnen geacht worden te hebben uitgebloeid.

Aan philantropen ontstaat echter de vraag: wat wilt gij het arme volk, dat ook zijne vermakelijkheden en uitspanning verlangt, — al is het maar eenmaal des jaars — daarvoor in de plaats stellen? Kan men ter vergoeding door openbare muzyk- en zangfeesten, en volks-tooneelen en voordragten in populairen stijl op de veredeling en beschaving des volks werken, en daardoor den volks-geest verheffen? Wij zouden die pogingen van ganscher harte toejuichen: de nieuwe tijdgeest schijnt ook hier eene nieuwe rigting in het leven te zullen roepen.

SLOTWOORD.

OVERZIGT OVER HET BEHANDELDE EN GEVOLGTREKKINGEN.

De voorafgaande beschouwingen en vergelijkingen zijn voldoende voor onze bedoeling. Het voor anderen in het midden latende, in hoe verre men zich daar mede kan vereenigen, maken wij daar uit de navolgende gevolgtrekkingen.

De feesten van alle godsdiensten bezaten, gelijk vooral de oudsten een physischen grondslag, waren natuur- en zonnefeesten, wier mythische voorstellingen uit het natuurleven ontleend zijn; zelfs al werden zij later op historischen grondslag overgebragt, gelijk die der Israëlieten, — of metaphysisch en ethisch ontwikkeld, gelijk het Christendom, zoo kan men dien physischen grondslag of overeenstemming met de oorspronkelijke natuur-feesten, toch niet geheel ontkennen. Voornamelijk verheerlijkte men in die feesten, de zonne-kracht met betrekking tot het voortbrengende beginsel der natuur: dat is het actieve en passieve beginsel der natuur-krachten; met andere woorden, wat men in de gansche natuur, in het planten-, zoo wel als in het dieren-rijk opmerkt, de mannelijke en vrouwelijke natuur-krachten, gelijk Logau zoo schoon uitdrukt, in zijn natuur-epigram op de Mei- of maagdenmaand:

Der Monat Mai ist ein Kuss
Den die Sonne giebt der Erde;
Damit sie jetzo eine Braut,
Künftig eine Mutter werde.

Zaai- en oogsttijd, dag- en nacht-eveningen, zomer- en winter-*solstitiën* zijn dan ook de groote feest-epoquen of tijdperken der oude wereld. In die afwisseling zag het heidendom een eeuwigen strijd of krijg zijner goden, waarvan de navolging noodwendig een woest en barbaarsch menschdom aankweekte, tot dat de goddelijke leer, waarvan *Christus* de drager was : God *een Geest*, *liefde* en *waarheid*, eene geheele omkeering, het grootste zedelijke wonder op het gebied van den menschelijken geest wrocht, dat de wereld-geschiedenis ooit heeft opgeleverd.

Daardoor werden vroegere natuur-feesten in hoogeren christelijken zin opgevat, en, tot christelijken feest-cyclus hervormd, met den vroegeren jaar-cyclus in *overeenstemming* gebragt. Zoo werd, niet plotseling, maar langzaam gelijk het dag en nacht wordt, de jaarkring van heidensche feesten, om zoo te zeggen, de *drager* der christelijke leer. Vandaar dan ook, wat tijd en vorm betreft, zoovele punten van aanraking en overeenkomst als wij in de voorstelling van heidensche en christelijke feesten opmerkten; juist omdat beider voorstelling aan de hoofdtijdperken van den natuurlijken zonneloop ontleend, en aan het natuurleven verbonden waren. Veelal bleven de heidensche vormen en feestgebruiken behouden, maar zij werden door christelijke denkbeelden als zoovele nieuwe levens-sappen doortrokken.

Men zou kunnen aanvoeren : die overeenstemming van tijd en vorm van het christelijke feest-jaar met den heidenschen feest-cyclus is bloot *toevallig*. De hoogste feestdagen, bijv. Paschen en Pinksteren, zijn evenwel geheel zeker door *historische* feiten bevestigd, zoodat op hare instelling de heidensche mythen en symboliek volstrekt geen invloed konden uitoefenen. Zonder deze opvatting of beschouwing te willen omkeeren en te zeggen, gelijk voor de hand ligt : *het groote feit des Christendoms heeft integendeel invloed*

op vroeger heidensche instellingen uitgeoefend, moet men hier toch tweeërlei opmerken : ten eersten moeten wij niet vergeten, dat juist Paschen en Pinksteren, niet zoo zeer heidensche, maar joodsche feesten, en alzoo, gelijk dezen, een historischen grondslag hebben (hunne innerlijke verscheidenheid daargelaten), waarbij echter valt op te merken, dat deze joodsche feesten, naast hunne politiek-godsdienstige beteekenis, tevens natuurfeesten waren, d. i. dat zij, zonder de natuur zelf als goddelijk te vereeren, deze toch in hare afwisselende verschijnsels met de Godheid in verband beschouwden. « Ik *Jehova*, geef dag en nacht, licht en duisternis, schep goed en kwaad » (Jesaja).

Verder is het even zoo waar, dat andere belangrijke en beteekenisvolle feesten, bijv. de geheele *Kerst*-cyclus, wat het tijdstip der menschwording van het *Woord* (λογος), d. i. de geboorte van *Jezus*, als historisch factum, in den *winter* betreft, volstrekt geen vasten- historischen of zekeren grondslag heeft ; zoo ook de daarmede in verband gebragte feesten niet. Misschien moet men daarin conventioneele of traditioneele instelling zien, om daardoor de geboorte van een vroegeren natuur-god te vervangen. Op het gebied van den geest, kan het ook als tamelijk onverschillig geacht worden of de *Zon der geregtigheid* in den winter of zomer is opgegaan. Op dezelfde wijze is het gesteld met de legendarische *Maria*- en *Apostel-dagen*, met de geboorte- en martel-dagen van St-Jan, of Johannes den Dooper, en zoovele heiligen van beiderlei geslacht, wier historisch bestaan ooit, zelfs met grond betwijfeld wordt ; althans niet kan bewezen worden. Zij zijn in onze schatting de *representanten* van christelijke deugden, hetzij dan aan vroegere natuurgoden, aan legende of werkelijke historie ontleend, wier feesten de Kerk, even als allerzielen- en allerheiligenfeesten, in zamengevlochten drie-dubbelen krans als heilige

dagen, door den christelijken feest-cyclus heeft heen geslingerd.

Daarbij mogen wij aannemen, dat de *Kerk* zelve uit de christelijke idée *van nauwere gemeenschap der heiligen of geloovigen* ontsproten, bij de vaststelling harer feesten op bijzonder gevierde dagen des heidendoms en hunne beteekenis, althans op polemische wijze heeft acht geslagen, om daardoor de overgang tot de christelijke Kerk te gemakkelijker te maken. Dit blijkt ook volkomen uit den merkwaardigen brief van den beroemden paus Gregorius den Groote aan den abt Mellitus (601), die den sleutel bevat, en het antwoord geeft op de vraag: waarom de Kerk nog zooveel, wat den *vorm*, slechts niet het wezen der zaak betreft, uit vroeger gebruiken van het heidendom heeft overgehouden? Wij beklagen daarom ook met opregtheid dezulken, die met dien vorm, ook den geest, den inhoud verzaken; om zoo te zeggen, met het bad, ook het kind wegwerpen!

Men wilde namelijk aan de bestaande heidensche feesten van het *Kerstfeest* af door den geheelen jaar-cyclus heen, zoodanige christelijke instellingen tegenover de bestaande plaatsen, waardoor de overgang van heidendom tot Christendom te onmerkbaarder werd. Zoo vatte men menig feest, dat men, door gehechtheid aan het bestaande, niet afschaffen *kon*, in dieperen zin en beteekenis naar christelijke denkbeelden op, en liet ze op de *oude dagen* voortduren. Waar men ook al niet geheel wijzigen kon, behield men bij den vorm, zelfs den *naam*, maar stortte daarin nieuwe christelijke denkbeelden, waardoor toch de heidensche cultus (gelijk in het noordsche *Jul-* en het germaansche *Oster*-feest) in christelijke feesten (het Kerst- en Paasch-feest) veranderd werden. Wel behield men die namen, maar de zin en beteekenis zijn veranderd.

Veel waaraan men eene christelijke beteekenis onderschoof, of daaraan toekende, werd op die wijze, ook ondanks zijn zamenhang met het heidendom, iets volkomen christelijk : een christelijke *ent* of *loot* op een heidenschen stam gelijk. Heidensche zeden en gebruiken werden daardoor, — en dat is de kracht der goddelijke leer en waarheid, die als een zuurdesem werkt — in christelijke omgezet en veranderd. Ook de christelijke Kerk kon zich in dit opzigt van de groote, zamenhangende godsdienstige ontwikkeling der menschheid niet losmaken, noch afzonderen en onttrekken. Zij zelf is aan de onveranderlijke en eeuwige wet der ontwikkeling van den menschelijken geest onderworpen, en deze wet van voortgaande ontwikkeling, zoo strijdig met het stijve *non possumus* onzer dagen, regtvaardigt dan ook ten volle hare vroegere handelwijze ten opzigte van het heidendom tot uitbreiding van het Christendom.

Immers, in de gemoederen van velen, die Christenen geworden waren, bleef zonder twijfel nog altijd eenige gehechtheid aan vroegere goden-dienst, gebruiken en instellingen voortduren; al zwoer men bij den doop ook de oude hoofdgoden (*Wodan*, *Thunaer* en de saksische *Ote*) af. Ook ondanks den waterdoop, kon men, om slechts iets te noemen, de aloude zonne- en vuurdienst en hare instellingen, blijkens zoo vele feestvuren als men behield, niet vergeten. En dit is zeer natuurlijk : geloof en cultus verwisselt men niet gelijk een kleed. Oude godsdiensten laten zich niet gelijk duizendjarige eiken, zoo maar met stam en wortel uitroeijen, gelijk Willebrord scheen te wanen, toen hij op *Helgo-* of *Fosete-land* de bijl aan den stam legde. Veel van de oude gebruiken, die niet onmiddelijk tot het wezen der godsdienst behoorden, kon men dan ook als onschuldig achten. Veel ook werd door sommige priesters (als paus *Gregorius* aan den abt *Mellitus*)

bevolen te behouden of over te nemen. De vraag of daardoor de oorspronkelijke eenvoudigheid en zuiverheid des Christendoms geene groote schade leed? schijnt door de Hervorming bevestigend beantwoord, die daarom zoo veel van de middeleeuwsche cultus of kerk-dienst heeft prijs gegeven, wat men ten gevalle des volks, en om zijne liefde voor vaderlijke en overoude afkomst bewaard had.

Maar waarom, zoo mogen wij tevens vragen, zouden schrandere kerkvaders, die de instelling van christelijke feesten ter harte namen, daarbij ook niet op de ontwikkeling van het natuurleven, gelijk uit den christelijken feest-cyclus blijkt, hebben acht gegeven? De zamenhang van de leer der Openbaring met die der natuur, waaraan de groote Leermeester zelf zoo menige les of gelijkenis ontleende, was immers door het Christendom volstrekt niet opgeheven. De beteekenis, die in het natuurleven ligt, moest slechts dieper opgevat en op meer bevredigende wijze voor den ontwikkelden geest voorgesteld worden. Waarom zou dat ook niet in een kerkelijk feest duidelijk uitgesproken worden, wat de algemeene moeder-Natuur, reeds op bepaalde tijden met krachtige stemme tot de menschen spreekt? De christelijke feestredenaar is dan de zich zelf bewuste vertolker der natuur, zoo als groote kerkvaders in menige hunner voortreffelijkste reden dat geweest zijn. Juist dat is immers het krachtigste en werkzaamste middel om den mensch, die met zijn uiterlijk leven in de natuur geworteld blijft, ook het geestelijk leven, waardoor hij zich boven de natuur verheft, regt duidelijk te maken.

Zoo als ons bij de beschouwing van den christelijken feest-cyclus en de maandelijksche kerk-feesten gebleken is, valt het almede niet te ontkennen, dat niet alleen de hooge Joodsche feesten, maar ook vele deelen der heidensche jaarfeesten zich daarin laten aanwijzen. Mag hierin ook al

veel door het zoogenoemde *toeval* ontstaan heeten : wij denken aan den natuurlijken en noodzakelijken gang der ontwikkeling. Ook heeft dan dit toeval een hoogeren zin gehad dan de menschen. Want zonder twijfel is het eene schoone gedachte, dat wij de Natuur met hare mythenstelsels, gelijk het Jodendom met zijne instellingen, door het Christendom niet zoo zeer opgeheven, maar ook opgenomen zien in een hoogeren geest. « Wat de natuur nog onduidelijk uitspreekt, of ook slechts vermoeden laat, wat het Jodendom in zijne politiek-godsdienstige instellingen slechts aanduidt, dat stelt het Christendom in een eigen feest-cirkel als opheldering en verduidelijking van het hoogste zedelijk leven voor in de geschiedenis van een goddelijk en rein leven van den *God-mensch*, in Wien het goddelijke en menschelijke, op het *innigst* vereenigd, zich vertoond heeft. » — Daardoor is Hij geworden het verhevenste voorbeeld ter navolging, waarop ook zelfs de heiligen wijzen.

De Kerk evenwel voegt bij dat eene *algenoegzame* voorbeeld in hare heiligen, wier gefingeerde of wezenlijke levens als *Gulden legenden* bekend zijn, een groot aantal voorbeelden van afzonderlijke *deugden* ter navolging, die als vruchten van *geloof*, *hoop* en *liefde*, de gidsen door dit leven, zijn aan te merken. Waar het heidendom zijne lessen en voorbeelden uit de eeuwige bron der natuur, als de h. bron des voortijds schepte, en het Jodendom, die meer bepaald aan de Geschiedenis of Historie, het gewrocht van het Gods-bestuur, ontleent, daar heeft het Christendom echter, zonder Natuur en Historie te versmaden, zich op het zedelijk gebied van den geest geplaatst; daarop zaden van Heil, Zegen en Voorspoed uitgestrooid, of met andere woorden van licht, liefde en leven ontstoken.

Wij hebben er ten slotte vrede mede, en zijn er als Protestant mede verzoend, dat de Kerk in hare heiligen en

martelaars, als zoo vele toonbeelden van wijsheid, kracht en schoonheid, zoo vele christelijke deugden als zij vertegenwoordigen blijft aanprijzen. — Wij noemen behalve geloof, hoop en liefde, ook armhartigheid, standvastigheid in deugd, ootmoed, reinheid van zeden, nederigheid en verdraagzaamheid. Mogt slechts de werkelijkheid in het praktisch leven niet zoo snijdende contrasten tusschen woord en werken blijven opleveren, als dit nog veelal het geval is ! En mogt christelijke *verdraagzaamheid* eene algemeene en kerkelijke deugd zijn!

Andere *huisselijke-* of *familie*-feesten, verlovings- en bruidlofs-partijen, huwelijks- of hijliks-feesten, geboorte- en sterfgevallen, doodmalen, zoo als zij bij heidenen, later bij Christenen gevierd werden, waren meermalen het onderwerp van beschouwing van onze Oudheidkundigen: van Alkemade, v. d. Schelling en Le Francq van Berkhey braken bij ons in dit opzigt de baan; anderen volgden: Scheltema, wijdde een geheel boekwerk aan het *vrijen* en *trouwen;* anderen bepaalden zich in verspreide opstellen, meestal in jaarboekjes, tot een of ander dier huisselijke feesten, en nog onlangs heeft Schotel het oud-*Hollandsche huisgezin* in de gewigtigste momenten des levens geschetst: wij kunnen volstaan den lezer, die meer over huisselijke of familiefeesten wenscht te kennen, tot die bronnen te verwijzen, waarin hij zijne weetlust genoegzaam zal bevredigd vinden [1].

[1] Men vindt veel daarvan aangewezen in FRUIN'S, *Repertorium*. Leid. 1863.

BREEDERE AANTEEKENINGEN.

Bl. 230, *Oudheidkundig gebied.*

Behalve de in den tekst genoemde uitstekende beoefenaars der scandinavische en germaansche of duitsche Mythologiën, telt Duitschland nog verscheidene andere verdienstelijke mannen op dit gebied, die mede uit het graf der eeuwen hebben helpen opdelven, wat daarin diep gezonken lag. Zoo hadden wij ook nog VULPIUS en VOLLMER, wegens hunne *Woordenboeken,* gelijk SIMROCK, wegens zijne duitsche Mythologie kunnen noemen, gelijk ETTMULLER, uitgever van den *Vauluspa,* en LEGIS, als verertaler van den *Grimnismal* en verscheidene andere noordsche skalden-liederen in zijne *Fundgruben,* welke gedichten als bronnen der noordsche godenleer geacht zijn.

Ook in Nederland vond men eenige beoefenaars, sedert WESTENDORP's bekroonde *Verhandeling,* en vooral sedert de geleerde GRIMM, door zijne duitsche Mythologie, de aandacht op dat gebied van oudheden gevestigd had. De laatste had de verhandeling des eersten, hoezeer bekroond, als *mislukt (mislungen)* beschouwd; doch WOLF achtte haar teregt als eene *proeve,* die het ijs gebroken had, terwijl deze van VAN DEN BERGH's *Volksoverleveringen en Godenleer,* « hoezeer zij den naam van compilatie verdienen en hoe vol » dieverijen zij wezen » toch als bestaand vermeldt. Evenwel werden zij door den schrijver zelf herroepen, en daarvoor een zoogenoemd kritisch *Woordenboek* in de plaats gegeven, waarop men ten deele, als onkritisch magazijn, hetzelfde mag toepassen, hoe veel wetenswaardigs daarin bijeen gebragt zij. Ook WOLF (J. W.) zelf heeft, door zijne *Niederländsche Sagen*, Berlin 1843, en zijn *Wodana*, Gent 1843, veel dat vooral in België verspreid lag, en uit den mond des volks, bijeen gebragt.

Een zeer verdienstelijk werk ondernam de Haarlemmer uitgever A. C. KRUSEMAN, door aan onderscheidene geleerden de bearbeiding op te dragen van de *voornaamste Godsdiensten.* Wij vestigen daaronder de aandacht op MEYBOOM's, *Godsdienst der oude Noormannen*, waarvan in 1868 verscheidene afleveringen het licht zagen, welke grond geven een prachtig geheel te verwachten, zoowel wat uitvoering als belangrijken inhoud betreft.

In *België* hebben zich op lofwaardige wijze met de studie der Oudheden, die het jaar, de maanden, vroegere en latere feesten betreffen, bezig gehouden : Dr COREMANS en wijlen EMILE GACHET (1865); de eerste in zijn *Année de l'anc. Belgique* (1844) en zijne *Usages et fêtes de la Belgique* etc.; de laatste in *Les noms des mois et les grandes fêtes chrétiennes* (1865). Het eerste en laatste dezer onderzoekingen hebben mij bij dit werk ten dienste gestaan, doch het tweede van COREMANS heb ik niet kunnen magtig worden.

Men vindt die verhandelingen in de *Compte-rendu de la commission royale d'histoire*, t. VII, Brux. 1844, p. 11-192, ook in de *Messager des sciences historiques*, 1843; — het laatste, waarvan eene afzonderlijke uitgave of *Extrait*, Brux. 1865 voor mij ligt, komt voor in dezelfde *Compte-rendu* etc. t. VII, 3e série, 3e bulletin.

Van een paar teregtwijzingen, waarmede wijlen EM. GACHET mij in zijne *Recherches* wel heeft willen vereeren, heb ik, even als van zijne overige onderzoekingen, en zijne opmerkingen omtrent *Mahiu* (Mathias, Mathys) en Mathieu (Matheus) trachten partij te trekken (*Compte-rendu* etc. 2e série, t. I, Brux. 1851, p. 206 etc.); — doch REINSBERG-DURINGSFELD, *Calendrier Belge*, etc. Brux. 1860, 2 vol. 8o, hoe verdienstelijk overigens, heeft mij voor *mijn* doel niet opgeleverd, wat ik aan de beide eerstgemelden te danken heb.

Bl. 233. « *Ariërs.* »

Wie over dit oorspronkelijk en merkwaardig nomadenvolk meer wenscht te weten, dan wij in den tekst mededeelden, verwijzen wij naar moderne geschiedschrijvers, als GEORG WEBER, *Lehrbuch der Weltgeschichte*, 1e Bd. Leipz. 1865, waar men de *Ariërs* of *Iraniërs* (zend-volken), benevens hunne afstammelingen de Hindoes of Indiërs, Mediërs en Persen, nader kan leeren kennen. Wat hun verblijf in het Indus-gebied, hunne godenleer en zeden betreft, zegt deze :

« Von den Jahren der Einwanderung in das Indus-Gebiet, die in das *dritte Jahrtausend* vor unserer Zeitrechnung gezetzt werden musz, bis in das 15 *Jahrhundert*, lebten die *Arja* in dem Lande der fünf Ströme bis zum heiligen Flusz *Sarasvati*. In viele Stämme getheilt, führten sie unter der Leitung van Aeltesten, Geschlechtshäuptern und Köningen ein seszhaftes hirten- und Landleben, verehrten den Sonnengott *Indra*, den Gott des Himmelraumes, den « Umkreisenden » *Varunas*, und die übrigen Naturmächte mit Liedern und Opfern (*Soma-opfer*,) und stählten die Manneskraft durch Kämpfe und Stammfehden (navolging der goden). Von solchen uralten Liedern und Anrufungen, die bei den Götterfesten und Opfermahlen der Gestorbene gesungen und durch mündliche Ueberlieferungen bewahrt und fortgeplanzt wurden, sind in den ältesten Theilen der *Veden* (heilige boeken der Hindoes) noch einige erhalten » enz.

Een meer uitvoerig artikel over de *Arii* (Ἄριοι, Ἄρειοι) bevat ERSCH und GRUBER, *Allgem. Encyclopaedie der Wissenschaften u. Künsten,* zie ald. 5 Th. in voce. Dit artikel en een afzonderlijk werk : ADALBERT KUHN, *die Herkunft des Feuers und Göttertranks, vergl. Mythologie der Indo-Germanen*, Berl., 1859, zullen den belangstellenden onderzoeker ongetwijfeld vele voldoening schenken. Een belangrijk verslag van dit laatste werk door VAN LIMBURG BROUWER, levert de *Gids* van April 1860, bl. 474-493.

Over de *Hindoes* en hunne godenleer hebben wij reeds vroeger (zie *Cosmos*, Aant. 12) naar Edw. Upham, *The History and Doctrine of Budhism*, in-fol., Lond., 1829 verwezen. Wij kunnen hier nog bijvoegen: Coleman, *The Mythol. of the Hindus*, in-4°, Lond. 1832, en Hodgson, *Illustrations* etc., in-8°, Serampore 1841, benevens het duitsche werk van Koeppen, *die Religion der Buddha und ihre Entstehung*, in-8° Berl. 1857. In het verre Oosten ligt de oorsprong van veel, waarvan wij in het Westen ook nog sporen aantreffen.

Het bovenstaande over de *Ariërs* was reeds door ons geschreven, toen ons het vierde artikel van Em. Burnouf in handen kwam: *La diversité des religions*, zoo hoogst belangrijk over *hunne oorspronkelijke godsdienst*, die zich onder allerlei wijziging, zoo in het oosten en westen, als in het zuiden en noorden heeft uitgebreid. Hun *geest* en vatbaarheid voor intellectuele ontwikkeling, waardoor zij van de verschijnselen der stoffelijke Natuur, tot de verschijnselen van het leven, en daardoor tot die der gedachten opklommen, overtreft alle andere menschenrassen, de *Semiten* enz. Zoo klommen zij op tot God, en werden de instellers eener oorspronkelijke godsdienst *(religion primordiale)*.
» « En effet, zegt hij, une fois que Dieu est conçu comme un Être intelligent, dont
» la raison engendre les lois du monde et dont l'action produit la vie et le mou-
» vement, l'homme sent son existence enchaînée à cette puissance infinie, qu'il
» conçoit comme analogue à lui-même, quoique de beaucoup supérieure. Cet
» acte de sentiment, cette reconnaissance du lien, qui l'unit à Dieu, est la première
» forme que prend la réligion. La seconde est l'œuvre ostensible par laquelle
» cet acte de foi se manifeste au dehors. Cette œuvre c'est le sacrifice; cette
» manifestation, c'est le culte. Le culte a d'abord été personnel, domestique,
» célébré en famille par le père, etc.

» Les *Ribhous* ont fait passer le culte de l'état domestique à la publicité. »

Eene enkele lezing van den *Veda*, zegt Burnouf, kan ons daarvan overtuigen: de *Ariërs* bezaten de oudste eeredienst (culte) als « *symbole d'une théorie métaphysique* », waarvoor alleen zij, naar hun geestelijken aanleg boven den Semitischen stam, vatbaar waren. Overal, in het oosten en westen, waar de *Ariërs* zich hebben uitgebreid, vinden wij dan ook dezelfde sporen hunner godsdienst en beschaving, onder Brahmanen, Buddhisten, Grieken en Romeinen, onder de Germanen, — ja onder Joden en Christenen, ook in opvolgende eeuwen, terug.

Wij kunnen ons hier bij dit belangrijke artikel niet langer ophouden, maar moeten ons vergenoegen onzen lezer, die de *Ariërs* en hunne godsdienstige instellingen nader wenscht te leeren kennen, daarop opmerkzaam te maken. Zie *La science des religions, sa méthode et ses limites* par Em. Burnouf, waarvan het IVe art., *La diversité des religions*, waarop wij hier het oog hebben, verscheen in de *Revue des deux Mondes*, 15 Août 1868. 4e livr., p. 864-890.

Over de *Ariërs* en afgestamde Indiërs en hunne godenleer, als de oudst bekende uit de *Veda's* (1500 j. voor Chr.) ontleend, zie men almede het pas in het licht verschenen werk van Friedr. Kurts, *Allgemeine Mythologie*, Leipz. Weigel 1869, 't welk met « *die Götterlehre der Indiër* » aanvangt, verder in het oosten bij afgestamde volken rondwandelt, Grieksche en Romeinsche godenleer (de

eerste zeer uitvoerig) behandelt, en met de goden der Germaansche volken, zijn voortreffelijk werk sluit. Daaraan sluit zich dan SIMROCK's *D. Mythologie,* 3[te] Auf. Bonn 1869.

Bl. 234. « *Esseërs* of *Esseners.* »

Behalve naar de hoofdbron FLAVIUS JOSEPHUS *(Antiq.* 5 — 9), verwijzen wij hier almede naar het kolossale werk van ERSCH en GRUBER, *Encyclopaedie*, XXXVII Th.. in *voce*, waarin hunne hoogst eenvoudige godsdienstleer aldus gekarakteriseerd wordt : « *Liebe zu Gott, zu der Tugend, zu den Menschen.* » Dat *Johannes* de Dooper en de grootste Leeraar der Volken JESUS van *Nazareth*, die in *Johannes* den Evangelist zijn meest geliefden volgeling vond, uit die school voortkwamen, wordt, wat *Jesus* betreft, door den schrijver van dit aangehaalde artikel, ten slotte maar even aangestipt, doch niet aangenomen. Dit evenwel maakt het onderwerp uit van een geleerd en diep onderzoek van den Rotterdammer Leeraar, DE NEUFVILLE, in meer dan een art. over de *Esseërs* in de *Revue des deux Mondes*, jaarg. 1867.

Over de *Esseërs* en een diep geleerd, opzettelijk onderzoek naar den oorsprong van het Christendom schreef ook ERNEST VON BUNSEN een belangrijk werk van langdurige en ernstige studie : *The hidden Wisdom of Christ and the key of knowledge, or History of the Apocryph*, 2 vol., in-8°, Lond. 1865. Eene uitvoerige analyse en de resultaten van dat onderzoek leverde EM. BURNOUF, in de *Revue des deux Mondes,* T. LX, 1 Déc. 1865. Nadat VON BUNSEN eerst heeft aangetoond, dat *Jesus* in het bezit was eener *geheimleer* van elders ontleend, waarvan hij de zaden als *Openbaring* onder den volke uitstrooide, en die Hij in haar geheel aan « *ses plus chers disciples* » en « *ses trois plus intimes confidents* » *(Petrus*, *Jacobus* en *Johannes* Evangelist) had medegedee'd, treedt hij in onderzoek naar die geheimleer bij de *Esseërs*, die even als alle godsdiensten van het Oosten hunne mysteriën bezaten. Zoowel, wat de *Esseërs* aan de Doode Zee, als hunne geestverwanten de *Therapeuten* in Egypte betreft, lezen wij : « qu'en dehors des Écritures il y avait dans la nation juive une *doctrine secrète* transmise verbalement dans certaines écoles dissidentes, et dont l'identité avec celles des Apocryphes est par lui (VON BUNSEN) mise en lumière. Les gardiens de cette tradition étaient durant les siècles antérieurs à Jesus-Christ les deux sectes que nous avons nommées les *Esséniens* et les *Thérapeutes.* Les premiers étaient en Judée et habitaient particulièrement les bords de la mer Morte; ils étaient nombreux : au temps de Josèphe, malgré les progrès de la nouvelle église, on en comptait encore quatre mille. Ils avaient pour méthode d'interpréter allégoriquement la loi mosaïque, ce qui les conduisait à ne point réconnaître les interprétations officielles des rabbins et à substituer à la caste des prêtres, un sacerdoce universel. Ils n'enseignaient point en public leur doctrine secrète et ne parlaient jamais que par paraboles; leur morale avait pour base l'abstinence pour soi-même, la charité pour les autres, l'égalité des hommes et la négation de l'esclavage. Un lien étroit les unissait aux Alexandrins (nl. de Therapeuten); ils connaissaient leurs livres parmi lesquels il y en avait un intitulé *La Science de Salomon,* qui leur était familier. La doctrine essénienne et sa transmission orale forment donc le passage qui conduit de la doctrine des Apocryphes à la *doctrine secrète* des Chrétiens. »

Verder naar den oorsprong dier geheimleer der *Esseërs* en *Therapeuten* zoekende, klimt hij op tot de Babylonische gevangenis en vindt reeds bij de Persen. « Une telle doctrine. » — « Or les travaux des Orientalistes de notre siècle ont mis entre nos mains les livres sacrés de la Perse, en vigueur au temps de Darius-le-Grand et de Cyrus, et de leurs prédécesseurs. Ces textes dont une traduction grecque courrait de main en main deux siècles avant Jésus-Christ, sont connus de tout le monde sous le titre de *Zend-Avesta*, et l'on sait qu'ils sont attribués à Zoroastre, l'antique législateur des *Aryas* de l'Asie centrale. — La doctrine du secret s'y trouve tout entière, presque dans les termes employés par saint Jean ; il n'y manque que Jésus, fils de Marie. » —

Men vergelijke zelf die overeenkomst tusschen *Zend-Avesta* en *Evangelie*, waardoor bij ons de overtuiging versterkt is, dat bij de eersten eene oude, gezonkene godsdienst of geheimleer ten grondslag ligt, die in de laatste in volkomen helder licht hersteld is. Wij beamen met BURNOUF, dat VON BUNSEN daarvan « a parfaitement retrouvé la trace en remontant de l'Evangile de Jean à la captivité de Babylone. Qu'avant cette époque il y ait eu chez les Juifs un ancien courant d'idées aryennes, c'est ce qui nous semble probable, — dit Burnouf — mais pour des raisons dont M[r] de Bunsen ne parle pas. Quoi qu'il en soit, nous n'hésitons pas à dire qu'il a le premier restitué dans *sa réalité historique* la grande tradition orientale, dont le Christ et les Apôtres ont été les *derniers promulgateurs*. »

Het geheele artikel, waarin de Esseërs zulk een belangrijke schakel tusschen Ariërs en Christendom uitmaken, is overwaardig gelezen en overwogen te worden. Op S. Jan Evangelist komen wij ten slotte terug. —

Bl. 243 en 248. « *Mysteriën* » (Gr. *Μυστηρια*, Eng. Mysterie, Fr. Mystère, Hgd. Mysterie=Geheimlehre, d. i. Geheimleer). Alle godsdiensten der ouden van eenige ontwikkeling bezaten hare mysteriën of geheimleer. De schrijvers van de *Encyclopaedia Britannica* zeggen er van. « *Mysteries* were ceremonies in ancient religions, conducted secretly and only in the presence of such as had undergone preliminary rites of initiation. » (Zie a. w. vol. XV, 1858 in voce.) Deze *rites* of proeven van inwijding waren bij sommigen niet gemakkelijk en verschilden naar den graad, waarin men opgenomen werd. Reeds de Hindoes of Indiërs bezaten hun geheimleer, waarschijnlijk van de Ariërs oorspronkelijk, die door eene eigene priesterkaste bewaard werd. Van Indië, als de wieg van het menschdom, gingen die mysteriën over naar Perzie, Ethiopië en Egypte, waar de mysteriën van *Isis* en *Osiris* zulk eene belangrijke plaats onder de godsdienststelsels der ouden bekleedden. (Zie daarover VON BUNSEN's *Egypt's place in univ. History*, I. 357.) Hier was het, dat verscheidene grieksche wijsgeeren : PYTHAGORAS, PLATO enz., zich in de geheimleer lieten inwijden, waardoor zij de godsdienstige beschaving hunner landgenooten bevorderden. « Die Mehrzahl der Philosophen arbeitete förderlich für das Wesentliche des alten Glaubens, zumal die Schule der Pythagoreer und Platoniker, » zegt CREUZER. Dit was vooral het geval, nadat Alexander ook het Oosten ontsloten had : « Da konnten sie aus der alten Quelle ungemeine Bereicherungen schöpfen, und die höhere Wissenschaft der Vorzeit ausserordentlich befördern. » *(Symbol. und Mythol.)* IV, 5; 4.)

Zoo breidde zich de geheimleer van het Oosten, de mysteriën van *Mithras*, gelijk die van Egypte of de symbolen der *Isis*-mysteriën in klein-Azie naar de Pelasgers en Grieken uit, waar *Eleusis* en *Samothracie* als hoofdzetels der mysteriën van Ceres, Demeter of Dionysos, bekend waren. Men kan daarover raadplegen SEEL, *Mithra-geheimnisse* 1823, wat de eerste betreft, en over de Grieken : LIMBURG BROUWER, *Hist. de la civilisat. des Grecs*, t. IV; over de Egypt. Mysteriën, THOM. MOORE, de *Epicurist*, Devent. 1829, naar het Engelsch. Over de inwijdingen in die mysteriën is vooral belangrijk G. OLIVER, *Gesch. der Inwijdingen in 12 voorlezingen;* uit het Eng. 1857, 8°.

Van Griekenland uit drongen die mysteriën ook onder de Romeinen door. Van een anderen kant ontvingen de Joden die van de Egyptenaren, waar *Mozes* hun opperhoofd en wetgever, in de egyptische mysteriën ingewijd zijnde, haar naar de behoefte van zijn volk wijzigde, en ze in zijne Jehova-dienst aan den priesterstam der Levieten toevertrouwde; terwijl hij de doodstraf bepaalde, « zoowel voor de Levieten, aan wie de zorg voor de heilige plaatsen was opgedragen, in geval zij verzuimen mogten dag en nacht daarvoor te waken, als voor den vermetele, die niet tot hunne kaste behoorende, toch den ingang des tabernakels had durven naderen. » (EM. REBOLD. *Gesch. der V. My*, uit het fr. Gouda 1852, bl. 279.)

Wat de *Esseërs* of *Esseners* onder de Joden en hunne geheimleer *(doctrine secrète)* betreft, verwijzen wij tot de hier voorafgaande aanteekening. VON BUNSEN vond daarin » *the hidden Wisdom of Christ*; » en ook CREUZER toont aan, dat de *mysteriën*, waarvan de *Openbaring* eene tegenstelling is, niet onbekend waren aan de schrijvers van het N. T., die er op zinspelen. (I, Tim. III, 9.) Later zelfs werden op nieuw de *disciplina arcani* in de Kerk ingevoerd, terwijl de ingewijden of leden der kerk in *drie* klassen schijnen verdeeld te zijn : de *auditores* of toehoorders, de groote massa, de *catechumenen*, die zich voor meerder kennis voorbereidden, en de *fideles* of geloovigen. Deze laatsten alleen waren deelgenooten van het *avondmaal,* bij welker uitdeeling zelfs de catechumenen werden heen gezonden.

Ook hielden de eerste Christenen hunne *agapen* of broederlijke liefdemalen en bijeenkomsten in het geheim, onder begunstiging van den stillen nacht.

Over de mysteriën van 't Christendom, zie het a. w. van EM. REBOLD, *Gesch.* enz., bl. 347, en CREUZER, a. w. IV dl., 502, alwaar bl. 503, ook een enkel woord over de feestelijke « *Chortänze* » of rijen-dansen bij alle oude mysteriën, — gelijk over doel en inhoud derzelve. III, 411 en IV, 279.

Over de middeleeuwsche tooneel-vertooningen der mysteriën of kerkelijke *mysterie-spelen* spraken wij onder de volksfeesten.

Bl. 266 en 286. « *Lingam-* of *Phallus*-dienst.

Men verwondere zich niet, dat wij in de vermelde *preputium*-processie en in het *priaap*-kapelletje tusschen Mons en Brussel, navolging van oostersche phallus-dienst zien, omtrent welker oorsprong en uitbreiding van het oosten tot het westen Dr. FIEDLER zulk een belangrijk overzigt geeft, in zijne *Antike erotische Bildwerke in* HOUBEN'S *römischen Antiquarium zu Xanten,* gr. 4° Xanten 1839. Dit belangrijke werk met 5 steendrukplaten bevat bewijzen

genoeg, dat die oostersche phallus-dienst met al zijne *orgiastische* ontaardingen door de Romeinen ook tot in het westen (Xanten) was doorgedrongen. Men weet, dat men door den *Lingam* bij de Indiërs, den *Phallus* bij de Grieken (nl. het mannelijk lid) als symbool, de mannelijke teelkracht der natuur, der zon verstond, welke als zoodanig in alle aziatische Natuurgodsdiensten vereerd werd. Bij de Romeinen werd *Mutinus Tutinus*, de god Priapus, als zoodanig vereerd.

Ziehier wat FIEDLER ter verklaring van HOUBEN'S *erotische Bildwerke* voorafgaand, nopens den oorsprong dier phallus-dienst zegt : « Die ältesten und bekannten Anfänge des Phallus-dienstes finden wir in Indien, dem Anfangspunkte der europäischen Kultur, auf dem heiligen Berge Meru. Hier steht, nach der altindischen Sage, auf einem silbernem Tische, eine silberne Glocke und eine Lotus-blume (*Nymphäa Nelumbo*) an welcher zwei Mädchen hervorragen, weiss und zart wie Perlen, *Brigosiri* und *Tavesiri*, Mund- und Zungenjungfrau, welche die Götter unausgesetzt loben. Mitten in der Lotus-blume ist ein Dreieck, das Symbol des weiblichen Geschlechtstheils, von den Indiern *Yoni* genannt, und aus den Triangel ragt das männliche Glied, der *Lingam* bei den Indiern kegelförmig hervor. Dieser Lingam hatte drei Rinden, die äusserste war der Gott *Brahma*, die mittlere *Vischnu*, die dritte und weichste *Schiwa*, und nach dem die drei Götter sich davon gelöst hatten, blieb der Stamm im Dreieck allein noch übrig, und *Schiwa* übernam sein Obhut. So entstand nach der heiligen Mythe der Hindus der Lingam, den die Griechen *Phallus* nennen, und dem Gott *Schiwa* zu Ehre werden Processionen gehalten, wo bei die Priester öffentlich Bilder des Lingam herumtragen. Solche Aufzüge waren auch in Ægypten, Asien und Griechenland nicht unbekannt und hiessen *Phallophoriën, Phallagogien*. Der Indische *Schiwa*, der *Mithras* der Perser, der *Osiris* der Ægyptier, und ihr heiliger Stier *Apis*, der *Adonis* der Phöniciër, und der in Vorderasien und Griechenland verehrte *Bacchus* sind ihrem Ursprunge und Wesen nach als Sonnengötter und Representanten der männlichen Gotteskraft, nahe verwant. Siegreich drang mit seinem orgiastischen und phallischen Dienst der Gott als *Sabazius*, *Bacchus*, *Iacchus* und *Dionysos* aus Oberasien und Phrygien nach Hellas hervor, und fand auch in Italien zahlreiche Verehrer. Diese Verbreitung der Sabazischen *Bacchus*-verehrung mit allem Gepränge des sinnlichen Luxus, wobei die Bilder des *Phallus*, des Stiers und der Schlange eine wichtige Rolle spielen, ist ein ununterbrochener Triumphzug von Osten nach Westen, und als solchen stellen ihn die hellenischen Dichter und Künstler in ihren Werken dar. »

Hoe zich hieruit door het streven naar menschelijken vorm (*anthropomorphisme,*) eerst *Hermes*-zuilen, later *Priapus*-beelden met phallen ontwikkelden, en in onderscheidene tempels geplaatst werden, — hoe al verder de *Benoth-* of *Venus*-dienst daaruit is voortgesproten enz., leze men verder bij dr FIEDLER zelf. In *Xanten* zijn, blijkens zijne afbeeldingen, een aantal voorwerpen gevonden, die ook daarvan getuigen. Zou het dus te verwonderen zijn, dat ook België onder Romeinsche heerschappij, zijne *Priapus*-kapellen en *Phallaphoriën* of *Phallagogiën* bezeten hebbe, waarvan de door SCHAYES genoemde kapel, en de

preputium-processie in den tekst vermeld, gewijzigde overblijfsels kunnen zijn?

Bl. 291. « *Kringla-* of *Ringbrood.* »

Dat het Heidendom zijne voorname feesten, het *Jul.*-, *Ostra-* en vermoedelijk ook *Baldr*-feest, en zijne *Huns-* d. i. *Offer*-dagen met bijzonder symbolisch bakwerk en met feest-of minnedronken uit hoorns vierde, daarvoor bestaan, onzes erachtens, bewijzen genoeg. Het Christendom nam dat gebruik over, maar wijzigde daarvan zin en beteekenis. Zoo onstond wel vermoedelijk het *Kringla-* of *Ringbrood* uit heidensch *Jul*=*rad-* of *wielbrood*, eerst met drie, later met vier spaken : symbool van den jaarkring met drie, later vier getijden, of ook wel van het overwinnend kruis ✠. Dat daaruit al verder de *krakelingen* als *knotte-* of *liefde*-vlechten, bruilofts- of verlovingsgebak zijn voortgesproten, meenen GRÄTER en NORK te mogen aannemen; wij kunnen er ons wel mede vereenigen. In het Hoogduitsch noemt men ze *Bretzel*, omtrent welks beteekenis BUSCHING, ADELUNG, SCHREIBER en LICHTENBERG het niet eens zijn : de eerste denkt aan *Braschatella*, d. i. omarming, lettende op den vorm van twee over elkander geslagene armen; de tweede leidt af van *Preciuncula*, omdat de kinderen voor het gebruik van den *Bretzel* of *Pretzel* eerst hun gebed moesten opzeggen; de derde meent den naam te moeten afleiden van de *Brettern* (d. z. plankjes), waarop het bakwerk in den oven gesteld werd en verstaat daardoor dus *Brett-stel*; doch LICHTENBERG houdt ze voor eene herinnering aan de *spirae* van *Jupiter*, die in slangengedaante den god *Bacchus* verwekte bij *Proserpine*.

Wij evenwel zoeken den oorsprong veeleer in het noorden dan in het zuiden, gelijk ook van de *S. Nicolaas*-varkens, een bakwerk dat aan den *ever*-slagt op het *Freyrs*-feest doet denken. Daarentegen zouden wij de zoogenoemde Sinterklaas-*vrijers* en *vrijsters*, benevens zijne bakermanden, veeleer in het zuiden en van zijn legendarisch bedrijf als *hylik-* d. i. *huwelijks*-maker afleiden, en daarmede in verband brengen. Hij representeert, zoo als ook anderen reeds opmerkten, vermoedelijk meer dan een heiden-god.

Over de *duvekakr* (duvel-koeken) en *kerst-timpjes* hebben wij in ons *Westland* (1844) gesproken. Over ander bakwerk : *Heetweggen*, Eng. *Haver-koeken*, de Belgische of Vlaamsche *Zielenkoekskens* en het *Paaschbrood*, blijft hier nog aan te vullen; op de *Paasch-eijeren* komen wij terug. Ook op Pinksteren deelde men aan de pinkster-meisjes met bloemen versierd, zoo als SCHOTEL berigt (die daarbij aan de *Floralia* der Romeinen denkt), *pinksterkoekjes* uit.

Zie over ket *Kringla*-brood en de *Bretzel* of Krakelingen : GRÄTER, *Iduna und Hermode*, 1804, nº 5, en NORK, *Festkalender*, 1847, 1, 133, en over de pinksterkoekjes : SCHOTEL, in den *Vriend des Vaderlands*, 1834, bl. 820; JOHN BRAND'S *Observations of the popular Antiquities*, Lond. 1848, hebben wij tot ons leedwezen niet kunnen raadplegen.

Bl. 302. « *S. Geerten-dronk.* »

Dat de *Hornunc*-maand haren naam van het veelvuldig gebruik van den *hoorn* en de vele *hoorns*, die dan geledigd werden, ontleent, achten wij met VAN ALKEMADE en VAN DER SCHELLING, (*Dischplegtigheden*, 1732, II, 188), de

meest aannemelijke van alle verklaringen, die ook Em. Gachet, *sur les noms des mois* (Brux. 1865, p. 9) aanteekent. De vele *minne*-dronken van het heidendom gingen later op heiligen van beider geslacht over, en in plaats van de schromelijk groote drinkhoorns (de Mythe spreekt van een van *zeven* mijlen lang, dien *Thor* zou ledigen) kwamen de vervaarlijke *berkemijers* en drinknappen (zoo als van *Odulf,*) drinkschalen, als de schaal van S. Geertrude, of van Nivelle, voorts bekers als van *Willebrord, S. Marten*, enz. in gebruik. In onze *drinkplegtigheden der Scandinaviërs en Germanen*, s'Grav. 1842, hebben wij een en ander uitvoerig behandeld, en ook de *S. Geerten-minne* en *S. Jans-geleide*, die meestal zamen genomen werden, in verband tot de legende opzettelijk besproken. (Zie ald. bl. 30-36, en onze aant. 24 en 30.)

Geen dronk, gelijk uit die aanteekeningen blijkt, is zoo algemeen bekend, en door onze Oudheidkundigen zoo dikwijls vermeld, als de *S. Geerten*-dronk of minne. Waarschijnlijk heeft zij dat aan de instelling van graaf *Floris V* (1296) en aan de uitgave van een paar gedichten, die hare legende bevatten (door Clignett en Hoffmann van *Fallersleben*), te danken. Bij de vroeger aangehaalde bronnen voegen wij hier nog : Bilderdyk, in de aant. op zijne *Vaderl. Geschiedenis*, I. 192, benevens de *S. Geerten-dronk* in L. G. Visscher's *Hist. Tijdschrift,* 2e Jg. 1842 bl. 9, en 71. De eerste meende, dat deze dronk *S. Geerten-minne,* sedert het vloekbaar verraad van Gysbrecht enz. van naam veranderd is geworden, en voortaan *S. Jans-geleide* heette. Doch Visscher beschouwt dit teregt als eene dwaling; want, zegt hij « het is boven alle bedenking, dat de dronk van S. Geerten-minne, zoo wel vóór als na den moord van graaf Floris met dien van *S. Jans-vriendschap* gepaard ging. » Wij voegen bij deze vermelding ook nog : Wolf's *Wodana,* Gent, 1873. bl. XVI enz.; Coremans, *l'Année de l'anc. Belgique,* etc. in de *Compte-rendu de la Comm. royale d'hist.* 1844, f. VII. p. 113, waar vooral over *S. Jan;* zie alsmede *S. Jans-geleide* en zijne schoone beteekenis in het mac. *Jaarboekje* 1868, bl. 252-256. Op *S. Jan,* Dooper en Evangelist, komen wij later onder deze aanteekeningen terug; hier achten wij het ter gelegener plaatse ook nog melding te maken, van wat De la Croix (*Archives hist. et litt. du nord de la France* etc. 1841 vol. III) nopens de processie van S. Geertruide mededeelt. Deze processie had daags na Pinksteren plaats. Zie hier hoedanig hij die beschrijft : « On voit d'abord paraître un homme à cheval; derrière lui est assise en croupe une fille choisie entre les plus belles de la ville, pour représenter Ste. Gertrude; elle est habillée en dévote, et d'une manière convenable d'après le personnage qu'elle joue. Devant elle un jeune homme alerte, qui représente le *diable*, fait mille sauts et mille cabrioles, et tâche par ses gestes bouffons de faire rire la prétendue sainte, qui de son côté s'efforce de conserver la gravité qui convient à son caractère et à la cérémonie. Des jeunes filles viennent ensuite portant l'image de la sainte vierge ; le reste de la procession n'a rien de remarquable. »

Over de processiën zie boven, hier merken wij alleen nog aan, dat die voorstelling des *duivels* daarbij niets vreemds heeft.

Bl. 304. « *Maria-liederen.* »

Zoo wel Nederlanders als Duitschers bezitten eenen niet onbelangrijken voorraad van Maria-litteratuur, bestaande uit legenden, mirakelen, gedichten, liederen en gebeden ter harer eere; zelfs eene legendarische levensgeschiedenis en Maria-*Psalterium* en *Evangeliën* aan haar gewijd.

Geen wonder, de *Dea Deorum*, de middeleeuwsche type van heiligheid, reinheid en schoonheid trok aller aandacht, en telde vereerders en lofverkondigers als ALBERTUS MAGNUS van Keulen, HEYNRIK FORMATOR van Doornik en onzen JACOB VAN MAERLANT, den Brielschen Maerlander. Wie zich met die rijke letterkunde nader wil bekend maken, verwijzen wij voor Duitschland naar ROSENKRANZ, *Duitsche Poësie im Mittelalter*, Halle 1830, GERVINUS *Gesch. der poet. Nation. Literatur der Deutschen*, en HOFFMANN, *Horæ Belgicæ*, II p., om van anderen niet te gewagen. Bij ons raadplege men vooral MENSINGA, het *Marianisme* of *de Vereering van Maria*, geschiedkundig nagespoord, Haarl. 1846, 3 st., WILLEMS, *Oud. Vl. Liederen*, benevens hetgeen wij zelf in ons *Westland* over de Maria-cultus, en in onze *Dietsche Taal en Poezy*, Gorinch 1859, over het Marianisme en eenige uitstekende gedichten en kerkliederen gezegd hebben, ald. bl. 237-269.

Bl. 266. 311. « *Paascheijeren.* »

Een zeer algemeen verbreid gebruik, en van overoude afkomst, waarbij wij hier uitvoerig willen stil staan, is het eten van *paasch-eijeren*, zoo wel in het verre oosten van Azia (China), als het westen van Europa in zwang. » Er is bijna geen land in de gansche christenheid, waarin geene duidelijke sporen van dit godsdienstig gebruik aanwezig zijn » zegt HALBERTSMA, die in zijn *Overijselsche Almanak* 1840, een zeer belangrijk opstel over de paascheijeren te lezen gaf (bl. 159-188), waarin hij, ter verklaring van den oorsprong daarvan te regt tot het *Astara-* of *Oster-feest* opklimt. *Astara* of *Ostra*, dezelfde met *Freya*, *Venus*, de morgenster, de aanbrengster van licht en liefde. « Het feest van de godin der liefde, zegt hij, viel zeer gepast in die maand, waarin geheel de natuur zich een nieuw leven toebereidt; waarin de bloemen ontluiken, planten en boomen knoppen, de dieren paren, de vogelen nestelen en *eijeren leggen*. Het eigenaardig zinnebeeld (symbool) van deze algemeene teelkracht der aarde, of van de aarde zelve, was het ei, dat rond, gelijk de schijnbare gestalte des heelals, de kiem van een nieuw schepsel in hare doode omwindsels besloten hield. Men heeft dus waarschijnlijk ook eijeren ter eere van *Astara* gegeten, zonder dat ik behoef te melden, in welke betrekking de voedende kracht dezer spijze tot de godin der liefde en der vruchtbaarheid stond ».

Reeds de Persen waren gewoon op hun nieuwe jaar, dat tevens de terugkeerende *lente* is, eijeren te versieren en aan hunne vrienden als geschenken aantebieden. Dezelfde gewoonte heerscht onder de Russen en Scandinaviërs, en schijnt ook bij Grieken en Romeinen bestaan te hebben; ter eere in het noorden van *Freya*, in het zuiden van *Venus*. HALBERTSMA haalt daarbij de volgende plaats aan : « *Persæ in eorum novi anni ac veris simul revenientis, festo, ova tractare, adornare et amicis donare solent, qui mos etiam Russis et Scandinavis paschate durante observatur. Inter nostrates ova Freyæ avis*

specie interdum adparenti, ut Veneri a Romanis et Graecis sacrata fuisse videntur[1]. »

Dat gebruik nu der oude Persen breidde zich niet slechts in Europa, ter eere van *Freya*, *Astarta* en *Venus* uit, maar ook het oosten van Azië, (*China*) heeft zijne eijerdagen. Dienaangaande leest men een artikel in het *Bataviasch Handelsblad* (overgenomen in den *Utrechtschen Courant* van 12 April 1868 nº 886), 't welk aan eene *Chin. Encyclopædie* is ontleend en het chineesche. « Koud-eten-feest » (*Tsing-ming*) bespreekt. Dit feest valt in als de zon in den 15ᵉⁿ graad van *Aries* is ingetreden, omstreeks het begin van April, als het gras groen *(tsing)* en de lucht helder *(ming)* is, d. i. 105 dagen na het winter-solstitium.

» Dit *koud-eten-feest*, zoo lezen wij, is gewijd aan het herleven der lente-warmte en zonne-hitte. De Chinees *Thing-ski* zegt, dat het *verbod* om gedurende dit feest *vuur te branden* is ingesteld geworden, om den wille van het nieuwe vuur, 't welk op dat tijdstip ontstoken wordt; omdat men eerst alle vuren in het geheele rijk moest uitdooven, aleer men het nieuwe mogt ontsteken, hetgeen men deed door twee stukken hout tegen elkander te wrijven. » Eene herinnering aan het Arische zonnerad, door wrijving ontstoken, gelijk aan het germaansche *Nodfyre* (of noodvuur). Gedurende die drie dagen, waarin alle vuren uitgedoofd waren, at men hoofdzakelijk koude, harde eijeren, — aan het herleven der lente en zonne-kracht gewijd. Even als in Rusland, bij Scandinaviërs enz., waren ook de oude Saksers en Angelsaksers, tijdens Karel den Groote gewoon, elkander *Ostra-*, of Paascheijeren toe te zenden; een gebruik, dat door de laatsten in Engeland, — gelijk door de Chinezen vermoedelijk in *Japan* is overgebragt. In Engeland heeten zij *Pash-eggs*, plat-duitsch *Pask-eijer*, in Duitschland *Oster-eijer*, maar in Zevenbergen *Mengel-eier*, dat is gekleurde eijeren, en juist door die kleuring of beschildering, gelijk in mijne jeugd nog in Gelderland, in Overijssel en elders plaats had, door ze in lakmoes, uijen- of knoflook-schillen hard te kooken, onderscheidde men de eigenlijke paasch-eijeren, van de gewone tot dagelijksch gebruik. Die kleuren stonden in den christentijd, zoo het schijnt, met de altaar-kleuren in overeenstemming: zij waren violet of paarsch in Utrecht en Deventer, als de kleur van het bisdom. Anderen werden geel, rood, blaauw of azuur gekleurd (« *et nunc flavum*, *nunc rubrum*, *nunc caerulum*, *patri ritus faciunt.* ») Zelfs werden zij in Gelderland ook wel met onderscheidene figuren als bladen, bloemen enz. versierd. In 1270 ontving de deken van *Perrona* al de eijeren, die in de kerk geofferd werden.

Een inzegenings-formulier van 1657, zoo als dat in Frankrijk en vermoedelijk ook in België plaats had, vermeldt HALBERTSMA, en komt voor in het *Rituale Pauli quinti*, Paris 1657.

Het spreekt van zelf dat het eijer-eten bij Christenen, gelijk ook de eijergeschenken aan altaar en vrienden eene geheel andere symbolische beteekenis had verkregen, dan bij de heidenen, die de herrijzing van het zonlicht, de toegenomene zonnekracht en de vrolijke terugkeer der lente vierden. Die veranderde, hooger zin en beteekenis blijken vooral uit de feest-gebruiken, zoo als die in Italië, — en uit de feestgeschenken, zoo als die in Rusland (*Petersburg* en

[1] *Specimen Calendarii Gentilis*, p. 1073.

Moskou) — dus in de grieksche en roomsche kerk beide, — plaats hebben. Wij bepalen ons alleen bij de grieksche kerk. « Wanneer op dezen dag, zegt AD. OLEARIUS (1636), een Rus den anderen ontmoet, zal hij, van welken stand of geslacht hij ook zij, den groet : *Christus is opgestaan!* benevens een kus en geverwde of gekleurde eijeren niet afwijzen. Zelfs de Grootvorst MICHAEL FEDEROWITSCH, de eerste Czaar uit het geslacht Romanow, deelde zulke eijeren aan zijne hovelingen en bedienden uit. En wat het kerkfeest betreft, dat wordt op Paasch-zondag in de grootere kerken van Rusland aldus gevierd : « Een in levensgrootte geschilderd Christus-beeld wordt door zes geestelijken op een tafel in het allerheiligste gedragen. De voornaamste geestelijke gaat bij die plegtigheid onder het beeld gebukt. Spoedig komt hij uit het allerheiligste terug en kondigt der gemeente verheugd de opstanding van den Heiland aan met de woorden : « *Kristos woskres!* [1] » (Christus is opgestaan !). De gemeente antwoordt : « *Woistinnu woskres!* » (Waarachtig opgestaan !). Toeroep of aankondiging en antwoord worden driemaal herhaald. Daarna trekt de geestelijkheid door de gemeente gevolgd met lichten en vaandels onder klokgebrom, en waar kanonnen zijn, ook onder het gebûlder van 't geschut, driemaal rondom de kerk heen. In de kerk teruggekeerd biedt een priester aan ieder het *kruis*, en een ander aan elk het *Evangelie* te kussen aan, na welke plegtigheid, een ieder daarvoor ontvangt *een ei* (als symbool der opstanding), waarna de geheele gemeente op gelijke wijze elkander met kussen en eijeren begroet. HUREL, *Nord. Misc.*, 12 st., bl. 212, zie NORK, *Festkalender*, I. bl. 916.

Ook in Nederland, waartoe wij hier terug keeren, schemert, ondanks het eijer-spel met tikken, schieten en werpen met harde eijeren, gelijk thans op sommige plaatsen geschiedt, de vroeger heilige beteekenis van het eijer-eten nog eenigermate door; zoo als in het Overijselsche Paasch- of eijerlied, dat reeds op Palm-zondag wordt aangeheven, en in den mond der Overijselsche kinderen aldus voortleeft :

Palm, Palm-Paschen !
Hei, Koerei ! Hei Koerei !
Nog een zundag, dan hebben we een ei;
Een ei is geen ei,
Twee-ei is een ei;
Drie-ei is 't rechte Paasch-ei !

Koerei, zegt HALBERTSMA, schijnt eene verbastering van het Grieksche *κυρίε ελειсον* (Kyrie Eleison) = Heere erbarm U ! dat zoo dikwerf in katholieke liederen terugkeert. De overige regels duidt hij op de *Drieĕenheid*. « *Een ei is geen ei!* » : een persoon maakt het goddelijk wezen niet uit; *Twee-ei is een ei* : de Vader en de Geest zijn één wezen; *Drie-ei is 't rechte Paasch-ei* : de personen van Vader, Zoon en Geest vormen met elkander het drie-eenig Wezen; dus maken drie eijeren ook één Paasch-ei ter gedachtenis van den drie-eenigen Zoon, die opgestaan is. (Zie t. a. pl. *Alm.*, 1840, 167-168).

[1] In Petersburg : *Christos wosskoress!*

In het heidendom, waar ook het *drie*-tal heilig was, deed de zon *drie* sprongen als zij op het Oster-feest opkwam; ongetwijfeld, omdat zij hare vereerders een vreugde-feest der verrijzing aankondigde, twelk de Kerk op de *Zon* der zedelijke wereld of *Christus* heeft overgebragt.

Over *les oeufs de Pâques* in België, zie men ook Dr COREMANS, *L'année de l'anc. Belgique,* 1844, waar ook enkele opschriften op eijeren in Duitschland voorkomen, — en over de Engelsche *Pash-eggs* vertrouwen wij dat BRAND'S *Observations etc.* Lond. 1848, met vrucht kan geraadpleegd worden.

Bl. 313. « *Mei-liederen.* »

Geen lied zoo algemeen bekend en verspreid, maar ook geen zoo gevariëerd als het vrolijke *Mei-* of *maagdenlied :* « *Hei, 't was in de Mei ! enz.*, twelk verschillend gezongen wordt in Gelderland *(Overbetuwe)*, Groningen *(Winschoten)*, in de Rijnstreken *(Poppelsdorf)*, in Holland *(Delft)*, Zeeland *(Sluis)*, Antwerpen en Vlaanderen, waar het heet :

Ei, wij zingen de Mei, Sasa !
Ei, wij zingen de Mei ! enz.

Dat evenwel hebben ze allen met elkander gemeen, dat zij als natuurliederen met rijen- of ronddansen vergezeld gaan, en ietwat tot satire op het vrolijke Pater-leven gewijzigd zijn, even als het *Kwezelken* op het Nonnenleven. Ook dit lied :

Zeg kwezelken, wilde gij dansen?
Ik zal U geven een ei, enz.

door WOLF onder de Meiliederen geteld, variëert op onderscheidene plaatsen, van het lied, dat NIC. BEETS in zijn *Camera Obscura* (waarvan meerdere uitgaven) mededeelt.

Over de verspreiding van deze en andere volksliederen, zie mijn opstel in den *Konst. en Letterb.*, 1834, Nos 21 en 22, over HOFFMANN'S *Horae Belgicae*, p. II, Vratisl. 1834, — en over deze beide liederen, als satiren beschouwd, mijne *Dietsche Taal en Poëzij,* 1859 : het Kwezelken, bl. 216, en het Paterken, bl. 218. WOLF geeft in zijn *Wodana,* bl. 72, nog een significatief west-Vlaamsch Mei-lied, als men het symbool van den *Meiboom* kent. Hoe vele dichters bezongen ook in later tijd de vrolijke Mei-maand : wij gaan ze hier voorbij.

Bl. 322. « *S. Jans-liederen.* »

Op een zoo belangrijk feest als dat van *S. Jan* vooral in het heidendom voorafging, zou men met regt menig lied mogen verwachten, doch de voorraad daarvan is al zeer gering, en uit het heidendom zelf schijnt geene meer overig; wat daarvan bekend is, draagt middeleeuwsch karakter. Vermoedelijk heeft men dat toe te schrijven aan den ijver van den Evangelie-prediker ELIGIUS, die reeds in de VIIe eeuw verbood, « de *rei-zangen* of *duivelsche* (d. i. heidensche) liederen op het *S. Jans*-feest, » waarin het vroegere zonnefeest was overgegaan. (EELCO VERWEYS spreekt over dat verbod, zie *Sinter-Klaas*, 1863, bl. 5.) Door die *duivelen*-liederen, die ook Karel de Groote in de *Capitularia* ver-

bood te zingen, verstaan wij hier *reizangen*, vroeger ter eere van één zonnegod *(Swante-wit, Baldr)*, maar thans op *St-Jan* als plaatsvervanger overgebragt.— Slechts een paar bédelliederen om hout voor de feest-vuren, is al wat wij hier kunnen aanteekenen. Zoo het bédellied in Beijeren *(Nurnberg)* in den tekst opgenomen, en een ander in *Vlaanderen* (*Dendermonde*), waar het aldus luidt:

Hout, hout timmerhout,
Wij komen om St. Jans-hout :
Geeft e wat,
Houd e wat,
Op S. Pieter nog e wat.

Zie Wolf, *Wodana*, I, 85.

Het schijnt daaruit te blijken, dat ook *S. Pieter* met feest-vuren vereerd werd.

Die armoede, of beter gezegd, dat volkomen *gemis* aan oude zonne- of *S. Jans*-liederen bij het rollen van het *zonne*-rad, dat ook de saksische god *Krodo*, met eene hand in de hoogte hief, wordt evenwel van een anderen kant vergoed door vele feestzangen, eener uitgebreide *broederschap*, die naar hooger licht en leven strevende, *S. Jan* als voorlooper, wegbereider daarvan, en als haar Schutspatroon vereert. Talrijke feestgedichten, aan den Dooper en den Evangelist gewijd, en zoowel in den zomer als den winter aangeheven, waaronder ook van dichters als J. Kinker, vroeger Hoogleeraar in Luik, Withuys, enz. gaan wij hier voorbij. Een enkel feestcouplet, moge echter hier staan:

Hulde zijn gedachtenis
Brenge elks dankbaar harte
Volgende zijn voorbeeld na,
Dat vooroordeel tartte;
Deugd door wijsheid voorgelicht
Doe ons 't spoor betreden,
Dat Hij ons heeft ingericht,
Naar de lijn der Rede.

Over *S. Jan*, *Dooper en Evangelist* beide, hebben wij eene afzonderlijke, meer uitvoerige beschouwing voor de pers gereed liggen, die wij eerlang in Utrecht bij den drukker en uitgever *Boekhoven* hoopen in het licht te geven.

Bl. 333. « *Honds-dagen* » en « *Offermessen.* »

Het zamentreffen van deze beiden in dezelfde maand, waarin in Scandinavië de heidensche offerfeesten het langst hebben stand gehouden, bevestigt, zoo het ons toeschijnt, onze opvatting in den tekst : ook al was de taalkundige verklaring van *Huns-*, *Hons-*, *Honds-dagen* niet zoo volkomen duidelijk, zou het gekroonde *offermes* van *Olof* er aan doen denken, dat hier *offer*-dagen hadden plaats gehad. Onder de relieken van sommige kerken treft men meerdere *messen* aan, als, om van het *vilmes* van Bartholomeus niet te gewagen, dat te *Neuburg* bij Weenen en een of meer in Venetië.

« Nicht selten finden sich unter den Heiligthümern einer Kirche *Messer*, wobei freilich die Legende ihre trügerische Rolle spielt : so sind im Kloster

Neuburg bei Wien *zwei Messer* (KUCHELBECKER'*s Beschreibung Wiens, und der umliegenden Oerter*, 1732); im Schatze des h. *Marcus* zu Venedig ein *Messer*, und zwei Büchsen mit Blut (BLAINVILLE, *Reis* IV. 44). Des Messers soll sich Christus bei seinem Abendmahl bedient haben. Das Blut soll vom Heiland seyn; wahrscheinlich war ersteres ein *Opfermesser*, und das Blut rührt von geopferten Menschen her. » (NORK, *Festkalender* 1847. I, XLIV, noot.)

Bl. 334. « *Sleutels van S. Pieter.* »

De plaatsing van *Petrus*, als een ander *Janus* of *Heimdall*, als wachter aan de *hemelpoort*, die sluit en ontsluit, geeft hem van zelf regt op de sleutels des Hemels. Gelijk *Janus* de poorten der hemelen, d. i. de beide nacht-eveningen of equinoxen, in de lente opende, in den herfst sloot, zoo zien wij op onzen Kalender ook de sleutels van *S. Pieter* in het voorjaar en najaar geplaatst, en even als die in het midden des zomers, niet zonder oorspronkelijk natuurkundigen zin en beteekenis, doch door het Christendom op zedelijk gebied overgebragt. En even als in het heidendom in den *Oogst-* of *Offermaand* de dankbare offergeschenken aan de goden voorafgingen, zoo verwierf ook *S. Pieter* dat regt als erfgenaam der gemelde sleutels voor openen en sluiten beide. Ook in het burgerlijk leven was elk poorter eenig poortgeld voor het ontsluiten der poort verschuldigd; waarom zou dan ook niet *S. Pieter* aanspraak op een *offer-* of *S. Pieters-penning* verworven hebben, die wij als onafscheidelijk achten aan de erfenis der sleutels; van welken S. Pieters-penning wel niemand ontheven of vrijgesteld was, dan die zich reeds bij zijn leven, zoo als de leden der *Zwanen-broederschap* in 's Hertogenbosch, een *paspoort* ten hemel had verworven. Van zoodanig paspoort aan « *Sint Pieter, deurwagter van de poorten des hemels* » gerigt, leverde J. A. NYHOFF (*Bijdragen enz.* 2e dl., bl. 79) een afdruk. Wij namen om de curiositeit van dat stuk hetzelve over onder de breedere Aanteekeningen onzer vertaling van DOWLING'S *Gesch. der R. Kerk*, 1855, 2e dl., bl. 422. Van *pasquinades* op poort en sleutels schijnen de Romeinen niet vreemd en afkeerig te zijn; doch wij gaan ze hier voorbij (zie DOWLING, 3e dl., bl. 377), maar daarentegen vermelden wij hier nog een paar gedichten op *slot* en *sleutel* der hemelpoort: het eerste van een *onbekende*; doch het laatste van den gewezen Hoogl. J. KINKER te Luik, getiteld eene *Geestelijke Romance;* zij schijnen tegen het *exclusivisme* der Kerk gerigt.

Bl. 338. « *S. Vitus-* of *Veits-dans.* »

Het heidendom vierde sommige feesten, gelijk reeds in het verre Oosten blijkt, met vrolijken *dans* en *gezang:* onze tekst verklaart den grond daarvan. Ook behoeven wij hier, wat het westen en ons eigen land betreft, slechts aan de vrolijke reijen- of rond-dansen met gezangen en liederen in Mei te herinneren.

Even als de god *Kristna* in het oosten, zoo schijnt ook de god *Phol*, *(Baldr)*, door een *Polka*-dans, en de god *Svantevit*, — de latere heilig *Sanct Vitus*, — door den *Vitus-* of *Veits*-dans vereerd. Wel ijverden de Evangelie-predikers tegen die heidensche gebruiken, en verbood ook Karel de Groote die zoogenoemde *duivelen-dans* en liederen; doch ook hier bleken gewoonte en overoude feestgebruiken sterker te zijn dan het verbod. *S. Jan* de Dooper, die er in het Oosten tegen ijverde, verloor daardoor zijn hoofd. Dit is misschien ook de reden, waarom de Kerk er steeds tegen bleef ijveren als tegen onheilig bedrijf en

ingeving van den booze. Des niet te min schijnen toch Paters en Kwezelkens, monniken en nonnen, hun lustig dans-spel mede gedreven te hebben tot op onzen tijd.

Geen dans schijnt in de middeleeuwen meer opzien gebaard te hebben, aanstekelijker te zijn geweest, zelfs tot eene ziekte, eene dweepende *dans-woede* te zijn overgeslagen, dan de straks genoemde *S. Vitus-* of *Veits*-dans, om van de rijen-danzen rondom de *S. Jans*-vuren niet te gewagen. Over dien *Vitus-* of *Veits-dans* gaf Dr HECKER een afzonderlijk werk in het licht, *die Tanzwuth, eine Volkskrankheit im Mittelalter,* enz. 1832, 't welk wij meenen, dat ook in onze taal is overgebragt. Men vindt er een verslag van in de *Göttinger gelehrte Anzeiger*, 14 Maart 1833.

Italië, vooral Apulië, Duitschland, ja ook ons land, werden door die dolzinnige danswoede aangestoken, die velen door uitputting het leven kostte, zoo dat men er met schrik voor bevangen werd, waar de danzende hoop of troep naderde. Onze verslaggever noemt die danswoede « eine Sucht in zügellosen bacchantischen Reigen bis zur völligen Erschöpfung zu tanzen ». — En hij teekent daaromtrent verder aan : « Diese wahnsinnige Lust, die übrigens nicht ganz neu war, wurde mehr als früher von kramphaften Zufällen begleitet, und auch für dämonischer Art erklärt. Schaarenweise zogen solche Haufen meistens aus Bettlern Müssiggängern und ausschweifenden Personen bestehend, in wilden Zügen durch das Land, den Unterleib mit Tüchern umgürtet. Wie sie ankamen wurden gegen die Tanzplagen kirchliche Lieder angestimnt, Messen gelesen, Processionen und Beschwörungen vorgenommen. In einigen Städten miethete die Obrigkeit Spielleute um die Anfälle rascher vorüber zu führen; auch lieszen sie starke Männer unter die Haufen sich mischen um die Tanzenden tüchtig zu erschöpfen ».

De Straatsburger kapel was destijds in het bezit van een heiligen *Veit*, die in den roep kwam van te genezen : duizenden stroomden derwaarts, waarmede de geestelijken hun voordeel deden; anderen verbeidden den avond van *S. Jan* om genezing te erlangen. « Sehnlichst wurde auch der Vorabend des *Johannis* Tages erwartet, indem der Tanz an der Statte dieses Heiligen seit alten Zeiten als Genesung gewährend bekannt war ».

S. Vitus en *S. Jan* staan hier dus met betrekking tot die danswoede op gelijke lijn. Zou niet de *springende* processie te Echternach haar oorsprong aan de verre, oostersche *Kristna*-dans, of aan de middeleeuwsche *S. Vitus*-dans verschuldigd zijn? Of moeten wij hierbij, gelijk bij de *Quakers* in Noord Amerika, denken aan Matth. XI, 17. « Wij hebben voor U op de fluit gespeeld, en gij hebt niet gedanst; wij hebben voor U klaagliederen gezongen en gij hebt niet geweend ». Het dagblad de *Nederlander* teekende in zijn no 701, 18 Octr. 1834 aan, dat die processie door 8100 personen, mannen en vrouwen, grijsaards en kinderen bezocht was, die op de wijs : « *Adam die had zeven kinderen!* », telkens *drie* stappen voorwaarts en *twee* achterwaarts sprongen, en zoo dansten, dat het zweet langs het voorhoofd gudste.

Bl. 310. « *Kruis- en kruisteeken* ».

« *In hoc signo vinces!* » was, sedert *Constantijn* de christelijke Kerk vestigde, en over het heidendom deed zegevieren, de levensspreuk der Kerk. De *kracht*

van het kruis werd daardoor een onderwerp van overpeinzing en dichting tevens, waarmede de middeleeuwen veel ophadden. De Monnik OTFRIED verdiepte zich in die verklaring van kruis- en kruisteeken, waaromtrent ROSENKRANZ zegt : « Von einer seltsamen und eindringlichen Feierlichkeit ist die Auslegung des Kreuzes, worin er *(Otfried)* eine mikrokosmische Concentration des Universums, und dadurch in ihm als *Zeichen* die *allmächtige Kraft* findet, die ihm verliehen worden. » Van die alvermogende kracht van het *kruis* en *kruisteeken* (✠), eene tegenstelling van *Thors moker* (mjölnir) en *hamer-teeken* (T) bestaan een groot aantal legendarische bewijzen, te veel om ze hier allen op te sommen ; zij overtreft verre die der *bisschops*-staven, waardoor zoo menig *mirakel* is gewrocht. Wij kunnen hier slechts enkele dier bewijzen aanvoeren. Zoo bijv. werd de H. Antonius (nl. *Antonio del porco*), die door zijne visch-predikatie bekend is, — in zijne *retraite* door meerdere duivels in de hatelijkste gedaante, bezocht ; doch door deze het kruis voor te houden, bestreed hij hen met goed gevolg, hoezeer de *helsche draak* hem reeds had nedergeworpen en nog een duivel in aantogt was om hem te grijpen. Van den *Drachenfels* stortte die *helsche draak* zelfs te pletteren voor het enkel *teeken* des kruizes, dat de schoone princes, eene voor hem bestemde Christin, hem bij zijne komst tegen hield. Dat *teeken* was zeker ook het geheim, waardoor *S. Dunstan* van Canterbury dien vijand met gloeijenden tang bij den neus kon grijpen :

St Dunstan, as the story goes,
Once pull'd the devil by the nose
With red-hot tongs, wich made him roar,
That he was heard three miles or more.

Door het *kruisteeken* weerstond de onbekende bouwmeester van den keulschen dom den duivel, toen deze hem, volgens bloed-contract voor het schoone bouwplan, ter helle kwam halen. Hij vlood verschrikt voor 's bouwmeesters *kruis;* doch onder den vloek, dat zijn naam onbekend en het ontwerp of bouwplan onvoltooid zou blijven.

THOMAS A KEMPIS, de vrome auteur der *Imitatio Christi,* door een nachtelijk bezoek van *Satan* gekweld, verdreef hem, volgens ROSWEYDUS, alleen door het *teeken* van het *kruis* te slaan; doch LUTHER greep bij dergelijk nachtelijk bezoek op den *Wartburg* den inktpot en wierp hem dien naar het hoofd.

Maar genoeg reeds ten bewijze, welke kracht de *legende* aan kruis en kruisteeken toeschrijft. Van mijn studeervertrek (*Utrecht* in de *Abstede*) zie ik over de tuinen op een rood pannen dak met een groot *blauw* kruis gedekt, — en aan vele woningen in het *Westland* en elders, vindt men een *wit kruis* boven de kelder-ramen. Vraagt men den bewoner naar de reden daarvan, dan luidt zijn antwoord, gelijk ik dat op mijne wandelingen door het *Westland* ontving :

Een kruis houdt den duivel,
Van room (melk) en zuivel.

Door het kruisteeken wijdt men brood en wijn, spijs en drank, zoo ter eere der heiligen als voor dagelijksch gebruik. Een vroom Catholiek sneed geen brood aan, voor dat hij met zijn mes het teeken van het *kruis* daarop had getrokken,

en wie acht dien eenvoudigen man, die rustig onder zijn *kruis*-dak slaapt, of dankbaar zijn *gekruist* brood eet, niet gelukkiger, ook als *mensch* niet boven dien anderen vrijdenker, die met kruis en kruisteeken alle geloof en godsdienst heeft laten varen, en, zoo als wij ook elders zeiden, *met het bad het kind* wegwerpt?

Bl. 346. « *St. Franciscus-leven.* »

In den tekst verwezen wij naar *St. Franciscus-leven*. Men weet, dat deze *Franciscus* van Assisi een levens-beschrijver vond in BONAVENTURA VULCANIUS; dat onze Dietscher JACOB VAN MAERLANT, de vader van alle dietsche (d. i. Hollandsche) dichteren, daarvan op verzoek van zijne Utrechtsche vrienden, eene vertaling leverde, waarvan het eenige bekende HS. door TIDEMAN (in de werken der Vereeniging 1848 te Leiden) is uitgegeven. Toen MAERLANT dit werk in hoogen ouderdom dichtte, hield hij zich waarschijnlijk in Damme op, waar hij zich in zijn arbeid door een ander, JANNE geheeten (wij denken aan zijn vereerder JAN DE WEERT), liet helpen. Zoo lezen wij aan het slot :

Nu bid voor JACOP, die 't dichtte,
En voor JANNE, die 't screef mede,
Dat God si in haer beheede.

Niemand anders dan deze « *Vlaminc* » Janne kan gezegd hebben :

« En omdat ik *Vlaminc* ben »

In een naschrift onder het voorwerk doet deze het verzoek hem te verschoonen, wanneer er onder het schrijven vlaamsche woorden zijn ingeslopen. Een regel, waarop men evenwel de dwaling van de *vlaminc-schap* van den echt-Dietschen dichter JACOB VAN MAERLANT heeft trachten te steunen; terwijl men, gelijk DE SERRURE (de Jonge) in zijne prijs-verhandeling en JONCKBLOET elders ignoreert, wat ik, dat onderwerp betreffende, nl. « *Maerlant een Zuid-Hollander* » tegen alle Belgische en Nederlandsche Letterkundigen staande houd, en voorkomt in het mengelwerk van mijn *Geschied- en Letterk. Archief*, Gorinch, 1859, 2e s. bl. 35-72; een betoog tot hier toe door *niemand* weerlegd, en dat ook wel niet weerlegd zal worden.

Ook schreef MAERLANT een leven van *S. Clara* :

« Die hare vite gerne hoort,
Van mi vint hi se in *Dietsche* woort ».

Op onzen Kalender schijnt *S. Clara* misschien als *Cl'*. in november aangewezen, ten zij dat *Cl'* = Clemens moet beteekenen. Zie over MAERLANT's *S. Franciscus*, enz., ook mijne *Dietsche Taal en Poëzij*, 1859, bl. 155, en voorts mijn nieuwe betoog : *de Dietscher Jacob van Maerlant, en zijne zoogenoemde vlamingschap*, Arnhem en Brussel 1869, op het jongste Congres te Leuven door mij ter overweging voorgesteld en den Congresleden aangeboden.

Bl. 349. « *S. Cunera-legende.* »

Hoezeer deze heilige maagd geene plaats op onzen *Kalender* inneemt, gelijk later in den *Almanak*, zoo willen wij aan deze patronesse van het *eedzweeren,* die inzonderheid in *Rhenen* vereerd werd, als eene der *Ursula*-maagden, toch eenige regels wijden. De bijzonderheid, dat zij daar en in Kampen, in mijn

regterlijk voorgeslacht door eene *Memorie* of *Broederschap* in bijzondere eere werd gehouden, schrijven wij aan het middeleeuwsch gebruik toe om in hare kapel of kerk te Rhenen, zoowel op hare reliquiën, als op die van de hh. Apostelen *Petrus* en *Paulus*, benevens *Blasius*, den regterlijken eed te zweeren. Haar legendarisch leven en marteldood werd meermalen beschreven en behandeld, als behalve in de *Gulden Legenden* van JACOBUS DE VORAGINE, in de *Kerkel. Historie van Nederlant* door ROSWEYDUS, fol. 15, 16 en 62, voorkomende achter den grooten foliant van den kardinaal BARONIUS en SPONDANUS, *Generale kerckel. Historie*, Tantw. MDCXXIII., waar fol. 15, haar beschermer wordt genoemd : « *Julius*, den Coningh vande Rhyn » — « in die stadt Rhenen, daar hi was wonende » — doch elders, door HAAKMAN, *Rhenen en omstreken*, 1847, wordt hij *Radbold* (d. i. raadwijze) genoemd, zie de legende ald. bl. 103-106. Wijders vindt men hare legende in OPMEER, *Cathol. Martelaarsboek*, 1e dl., benevens H. v. R (YN), *Hist. van het bisdom Utrecht*, III dl. bl. 102, om van WAGENAAR, *Tegew. staat*, en KOK's *Woordenb.* niet verder te gewagen. HALBERTSMA deelde dezelve met afbeelding uit HS. mede uit Bd BUDDINGH, *Memorieboekje* van MCCCCLXXII, in zijn oudheidkundige *Overysselsche Almanak* 1840, waaruit wij haar overnamen in ons *Boetregt*, *Oudh. Gesch. en lettk. Onderzoek*, Delft, 1863, bl. 96, enz. (niet in den handel). De meest uitvoerige beschouwing der Rhenensche Kunera-legende, in betrekking tot die van *Sinte Ursula* en de 11,000 maagden (mede met eene afbeelding) komt voor in KIST, *Kerkhist. Archief*, dl. II, (1859) van bl. 1-48.

Bl. 355. « *S. Martens-liederen.* »

Deze heilige, de schutspatroon van het bisdom en de stad Utrecht, welke zijn *mantel* als wapen voert, heeft eene vrij rijke litteratuur, gelijk blijkt uit SCHOTEL's *Tilburgsche Avondstonden*, Amst. 1850, welke de volledigste beschouwing en letterbronnen van *S. Marten*, en zijne uitgebreide vereering bevat, die wij kennen. Daarbij voegen wij door ons zelf geschreven : *Elst (Overbetuwe) onder het patronaat van S. Marten*, Arnhem 1860. Eene verzameling van *S. Martens-liederen* vooral in de Rhijnstreken, waarin ook de vroeger door ons in het *Wesland* geleverde (1844) niet ontbreken, gaf SIMROCK voor eenige jaren te *Bonn* in het licht, onder den titel van *St. Martins-lieder*, doch zonder jaartal. Sedert dien tijd werden ook nog anderen bekend gemaakt, als door HAESLOOP WERNER, een lied te Medemblik in zwang, in HALBERTSMA's *Overijss. Almanak* 1846, bl. 93, en WOLF verzamelde die in West-Vlaenderen en te Beveren (land van Waas); meest allen zijn bédel-liedjes, gelijk die van S. Jan, om :

Een houtjen of een turfken,
In Sinte Martens kurfken,

waarbij mijn lettervriend LANSENS nog een Vlaamsch lied voegt in zijn *Invloed der Godsdienst op het gebruik der handen*, Brugge 1866 ; over *S. Marten en S. Martens-mantel*, zie mijne bijdrage in den *Utrechtschen Volksalmanak*, jaarg. 1869 van bl. 99-158 met afbeeldingen.

Bl. 355. « *S. Martens-mantel.* »

Mythe en legende leveren onderscheidene *mantels*, waarop wij hier de aandacht vestigen : het wollen kleed, waarmede *Ulr* de wintergod de aarde

dekt, of wel ook zelf draagt, kan meer als wollen *deken* dan als *mantel* aangemerkt worden; doch *Wodan's* wonder-mantel betrekken wij hiertoe, gelijk ook *Donar's vurigen* mantel, die als donder-wolk den bliksem bevat, en ons aan den *vurigen mantel* van den profeet *Elias* herinnert, dien NORK als *Sonnen-Mythus* beschouwt, 1837. De wonderkrachten of het wondervermogen van *zijn* mantel bezaten ook anderen, vooral de *tarnkappe* of toovermantel van den held *Siegfried*, waardoor hij de proefstukken der raadselachtige *Brunehilde* volvoerde, en hare sterkte bedwong : zoo in de *Nibelungen*. EELCO VERWEYS vermoedde, dat ook S. Niclaas zijn *rooden* mantel van *Donar* kan ontleend hebben, « die als God van donder en bliksem steeds met *ros* haar en *baard* en een vurigen mantel wordt voorgesteld. » (Zie zijn *Sinterklaas*, bl. 42); doch meestal rijdt die heilig met « zijn besten *tabbaard* » aan, zoo althans in het kinder-rijmpjen (ald. bl. 41). Vele andere heiligen droegen, wanneér zij tot eene monniken-orde behoorden, *eene pij,* zoo bijv. de *h. Albanus* in Engeland eene *ruwe*, *harige pij*. Of deze oudste en eerste martelaar van Engeland dat deed in navolging van *S. Jan*, tot welke broederschap hij behoorde, weten wij niet en doet ook hier niet ter zake, doch even als deze werd hij onthoofd. (REBOLD). Die *harige pij* (*amphibolus*) van S. Albanus genoot door een zeldzaam misverstand van het grieksche woord *amphibolus*, welke later als leerling van S. Albanus werd aangemerkt, de zeldzame eer, dat hij zelfs als heilige *S. Amphibolus* vereerd werd. (DOWLING, *Gesch. der R. Kerk*, 1854, I, 116). Voorzeker niet het eenige voorbeeld van dien aard!

Wie kent daarenboven niet de *h. tunica* of *rok* van Trier. In 1844 of 45 op nieuw ten toon gesteld en door duizenden, die van allerwege toestroomden, om ooggetuige van dat kostbare reliek en zijn *mirakel*-vermogen te zijn, bleek het, dat wel *twintig* andere rokken of *tunica's* elkander de eer der *echtheid* betwisten, die misschien allen evenzeer aan de tooverkappen of tooverhemden van het heidendom herinneren. Ook de Turken bezitten een heiligen rok! Zie GILDEMEESTER en VON SYBEL, *de h. rok te Trier en de twintig andere h. ongenaaide rokken*, uit het hoogd. 's Gravh., 1845, bl. 60-65, benevens mijn *Mirakelgeloof en Mirakelen in de Nederlanden*, s'Gravh. 1845, bl. 87 enz., een boeksken naar aanleiding der destijds opgerakelde mirakelen, zoo van den h. rok te Trier, als het hostie-mirakel te Amsterdam.

Bl. 363. « *Sinterklaas* en *mirakelen.* »

Na hetgeen EELCO VERWEYS, onder den titel *Sinterklaas* over dien zoo algemeen, vooral bij kinderen vereerden heilig heeft gezegd, valt er over zijne afkomst uit de *Levant (Myra)* en zijn karakter niet veel meer bij te voegen. Wij verwijzen derwaarts, om hier nog een oogenblik te vertoeven bij zijne *mirakelen :* de opwekking van drie geslagte en ingekuipte kinderkens. Zulke dooden opwekkingen door heiligen en mirakel-doende beelden, als *Maria-Jessen* te Delft, zijn gansch niet vreemd voor het geloof der middeleeuwen. De legende-litteratuur is er veeleer rijk aan. Ook steunen zij wel hoofdzakelijk op de Evangeliewonderen, hoezeer zij onzes erachtens wel hoofdzakelijk uit het wonder- en toovergeloof van het heidendom ontsproten zijn. Wij willen hier niet beproeven het getal *mirakeldoeners* der R. Kerk op te sommen; dat getal is groot. Men heeft mirakeldoeners, die opwekking van dooden deden, « anderen, die de gratiën

der genezingen » bezaten. Sommige daarvan werden beschouwd als *miracula divina*, of goddelijke mirakelen. — dat zijn de regte; anderen als ***praestigia***, inwerkingen of ingevingen van booze geesten, van *Satan*, die zoo dikwijls eene kwade rol speelt in de legenden. Ter verklaring onderscheidt Jos Ennemoser, in zijn ***Magnetismus in verband met natuur en godsdienst***, Gron. 1845, teregt het zoogenoemde *miraculum*, van het *mirabile*. — Velen dier dooden-opwekkingen door heiligen, zoo als ook door *S.* ***Franciscus***, laten zich misschien verklaren, wanneer men met Daumer acht geeft op de ***mysteriën***-taal der kerk-priesters en den dubbelen zin der woorden, in physische en hooger geestelijke opvatting. Zoo beteekent het physisch leven=***dood***, en het sterven, zoo als de marteldood beschouwd wordt, is *geboorte*, ingang ten leven. Het Christelijk spiritualisme, het Evangelie verklaart de wereld te liggen « in zonde en *dood* » : opwekking uit dien *dood* is geestelijk leven. Die dubbelzin (***amphibolia***) blijkt vooral uit het gezegde : « laat de *dooden* (d. i. geestelijk dooden) hunne *dooden* (de gestorvenen) begraven ». Zoo beteekent ***brood***, voedsel voor het *ligchaam*, maar ook spijze voor den *geest*, en wij duiden het daarom niemand euvel, wanneer hij de spijziging met weinig ***brooden*** en twee ***visschen*** (in het visch-teeken) in hooger geestelijken zin opvat, en ***brood*** en visschen als symbolen, als ***brood*** of voedsel van den geest beschouwt. Die ***amphibologie*** of dat kerkelijke spiritualisme speelt in de legende eene voorname rol : is zij ook niet op het Evangelie gegrond? Wij laten dat alles in het midden; maar koesteren de overtuiging, dat, als men de legende en heiligen rommel niet als geheelen *onzin* verklaren wil, men erkennen moet, dat zij nog te weinig bestudeerd zijn, en niet genoeg gekend worden, om er de *goud-* en *graankorrels* in te ontdekken, die, zoo als wij in den tekst meermalen bespeurden, daarin verscholen liggen. Om die graankorrels van het middeleeuwsch kaf af te scheiden, of het goud van den droesem te zuiveren, daartoe behoort eene wijsgeerige legenden-studie, zoo als bijv. de meermalen aangehaalde Dr Rosenkranz, ten opzigte der *Duitsche Poesie im Mittelalter* beproefd heeft.

Over *St-Nicolaas* zelf, zie men, behalve mijn *Westland* (1844) : Van Hengel, St.-Nicolaas en St.-Nicolaas-feest, in Kist en Rooyaards, *Archief voor kerkel. Gesch.* III. 755 enz., en de belangrijke bijdrage van Ter Gouw, *Sinterklaas*, een *oude Amsterdammer*, in het jaarb. *Holland 1862*, benevens het meermalen aangehaalde boeksken van E. Verweys, *Sinterklaas*, 1863, alwaar verscheidene *Sinterklaas*-liederen uit Wolf's *Beiträge* en *Wodana*, — gelijk ook uit de *Calendrier belge*, t. II, verzameld, worden medegedeeld, zie ald. bl. 72-76. Ter Gouw noemde Sinterklaas : « de heilige band tusschen heden en verleden, en een heilige band niet alleen, maar ook de zoetste en liefelijkste band, die er immer te bedenken is. »

Bl. 368. « *St. Jan Evangelist.* »

Boven, bij de *Esseërs* of *Esseners* en hunne geheim-leer of mysteriën, hebben wij reeds over Johannes Evangelist en zijn liefelijk Evangelie gesproken. Eerst toen het Christendom door getal-sterkte, en door Constantijn *volkomen* gevestigd scheen, kon dit Evangelie, ook als *Openbaring* van vroegere mysteriën, in het groote daglicht treden. Von Bunsen merkt bij *Mattheus*, *Marcus* en *Lucas* eene toenemende ontwikkeling der christelijke geheimleer of Openbaring op;

doch wat zij niet bezaten, kon *Johannes,* de meest geliefde vertrouweling en leerling van den goddelijken Volken-leeraar, mededeelen. « Pierre, Jacques et Jean, » zegt EM. BURNOUF, in zijne beschouwing van VON BUNSEN'S, *Hidden Wisdom of Christ* etc. Lond. 1865, « étaient les trois plus chers disciples de Jésus, et nécessairement ses trois plus intimes confidents ; mais comme disciple bien-aimé Jean dut être celui à qui Jésus confia le *secret* tout entier. » — « C'est donc dans l'Evangile de saint Jean qu'il faut chercher les formules définitives de la métaphisique chrétienne, formule que saint Paul lui-même n'avait qu'incomplétement révélées » — « Jean admet que le *Verbe divin* était connu longtemps avant Jésus, qu'il existe éternellement, qu'il éclaire tout homme venant en ce monde, qu'il fut pour Dieu le médiateur de la création, qu'il s'est fait chair et qu'il a placé *en nous* son séjour. Dieu est un et indivisible. Le Verbe est son fils unique, *sa gloire*, sa lumière ; il dévoile aux hommes les choses du ciel. L'Esprit est Dieu ; incarné, il devient le Christ, premier-né des créatures, organe de sanctification pour les hommes. C'est l'amour divin qui est le Sauveur universel, car c'est par lui que Dieu a donné au monde son fils unique et par leur communion avec lui les hommes deviennent comme les enfants de Dieu. La justification s'opère par la grâce de Dieu, c'est-à-dire par son action directe en nous, et l'expiation s'opère non par les œuvres de la loi, mais par la justice. Le consolateur que Jésus a promis à ses disciples n'est pas autre que l'Esprit de Dieu, qui sous le nom de Christ habitait avec eux, mais non encore *en eux*, et qui après le départ du Christ, quand ils seront livrés à eux-mêmes, demeurera en eux et fera que par eux les hommes continueront à faire les œuvres de l'Esprit. C'est dans saint Jean que se trouve pour la première fois exposée sous sa forme authentique la *théorie du Christ éternel*, antérieur à Abraham et à Adam ; — mais à côté de cette doctrine se trouve nettement affirmée l'humanité du Christ, son incarnation en Jésus et la réalité de sa vie et de sa mort. » — (voir *Revue des deux Mondes*, Déc. 1865, p. 727.)

Van die eenvoudige, maar tevens verhevene leer was S. Jan de Dooper, de wegbereider, Jesus van Nazareth, de goddelijke Heiland der wereld, de groote Leeraar, en S. Jan de Evangelist de blijde verkondiger. Waar die leer doordringt, daar leert men God, als een Geest aanbidden in geest en waarheid, Hem lief hebben boven alles, den *naasten* als zich zelf, en de *deugd* beminnen en betrachten. Moge die geest des *goddelijken* Meesters, die liefelijke geest, die ook S. Jan in zijn Evangelie, het meest van allen, bezielt, meer en meer doordringen en zich uitbreiden in den *menschelijken* geest, zoo in het algemeen, als van elken individu in het bijzonder. Dan wordt deze een Tempel, waarin God woont, en het hart van den mensch een altaar, waarop het offer der liefde brandt, terwijl de Natuur, waarin zich allerwege wijsheid, kracht en schoonheid of harmonie afspiegelen, daarvan slechts symbool is. Zoo ook bevordert de ondeelige door geloof, hoop en liefde en andere christelijke deugden van ootmoed, nederigheid, reinheid van zeden, verdraagzaamheid, armhartigheid aan te kweeken en te versterken, eigen heil, zegen en voorspoed, — gelijk de eerste Christenen elkander, in de gemeenschap van dien heiligen Geest, toebaden, en ik hier mijn geëerden Lezer tot afscheid toewensch.

NÉOLOGISMES ARCHÉOLOGIQUES.

DOLMÉN, MÉNHIR, CROMLECH, ETC.

NOTICE

PAR M. **H. SCHUERMANS**,

Membre titulaire, à Liége.

Les *Matériaux pour l'histoire primitive et matérielle de l'homme*, actuellement dirigés par MM. Trutat et Cartaillac, adressent, dans leur numéro de janvier 1869, un appel aux archéologues pour connaître l'époque où les termes de *dolmen, cromlech, menhir* ont apparu pour la première fois dans la langue scientifique.

La question a son importance, car il se trouve que ces termes ont donné lieu à des spéculations étymologiques, et il y a lieu dès lors de rechercher sur quel terrain on a fondé celles-ci.

M. Edelestand du Méril, en effet, dans ses *Mélanges archéologiques et littéraires*[1] retrouve le mot *dolmen*, dont les syllabes auraient été interverties dans les mots : *mandualem*, MALB : *mandoado* (variante *madoalle)*, du titre LVIII, § 4, de la loi salique.

Ailleurs, le nom de *roche menhir* porté par une pierre isolée qui s'élève verticalement au-dessus d'une vallée

[1] Paris, 1850, chapitre intitulé : *De la langue des Gloses malbergiques*, p. 26, note 5, cfr. p. 27, note 2.

Commissaires rapporteurs : MM. LE GRAND DE REULANDT et A. CASTERMAN.

près de Remouchamps (Liége) a fait poser la question de savoir si cette roche n'aurait pas servi aux cérémonies du culte druidique [1].

Plus loin à Falaën (Namur), près d'un quartier de roc portant le nom de *Pierre du diable*, c'est une campagne appelée *ès-Mnèrs*, « et pour peu, dit-on, que vous ayez de propension aux études étymologiques, vous ne manquerez pas de faire dériver en ligne directe cette dénomination du celtique *menhir*, pierre levée [2]. »

Il serait établi que les mots *cromlech*, *menhir*, *dolmen* dérivent du celtique, que cela n'avancerait pas la solution de la question de l'origine de ces monuments intéressants ; aujourd'hui en effet, on est fort disposé à ne plus attribuer ces monuments aux populations celtiques du temps de César, et à leur refuser la qualification longtemps usuelle de *monuments druidiques* : on a trouvé de semblables monuments dans la Palestine, dans l'Inde, dans la Grèce, dans le Danemark, en Espagne, en Portugal, en Algérie, aussi bien qu'en France, et dès lors il est devenu fort douteux que ces monuments élevés en France, à une époque bien antérieure à César, aient rien de commun avec la civilisation celtique.

Par hypothèse, ces monuments de pierres brutes doivent-ils être attribués aux ancêtres des Celtes (aux Protoceltes comme on les a appelés), ayant depuis leur établissement, non seulement dans les Gaules mais dans une grande partie de l'Europe, subi sans mélange avec d'autres races les transformations graduelles de l'âge de la pierre, de l'âge du bronze et de l'âge du fer ? Mais comment dans cette

[1] *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, I, p. 129 ; *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, IX, p. 426.

[2] *Annales de la Société archéologique de Namur*, IX, p. 426. Voir sur tout cela le *Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie*, VIII, p. 12.

hypothèse même, le bas breton aurait-il seul conservé intact le dépôt des termes techniques dont les druides, *qui ne se servaient plus de ces monuments*, les auraient encore appelés par tradition transmise d'âge en âge ?

Non, il ne peut en être ainsi. On devait dès lors considérer *à priori* comme un pur caprice l'emploi de ces mots à apparence technique, et la recherche de la date où on y recourut pour la première fois présentait un véritable intérêt.

La recherche n'a pas été vaine.

Millin, dans son *Magasin encyclopédique* (1814, IV, p. 188,) avait critiqué Bodin pour avoir employé les noms de *dolmen*, de *peulvan*, de *cromlech* qui, dit-il, ne sont établis sur aucune autorité. « Jamais, ajoute-t-il, ces noms-là ne seront reçus des savants qui n'admettent rien sans preuve. »

Cependant les *Mémoires de l'Académie celtique* de 1807, (1re année, pp. 261 et 398) se servent des dénominations « celtiques » de *dolmen*, *cromlech*, comme si elles étaient dès cette époque admises dans la terminologie scientifique.

Qui plus est, Millin lui-même, lorsqu'il écrivait sous le nom de Millin de Grandmaison, s'était laissé aller, à la suite des antiquaires anglais, à se servir de certaines expressions critiquées par lui en 1814. Dans l'*Abrégé des Transactions philosophiques*, traduit de l'anglais par Gebelin, Paris 1789, IXe partie, Millin dit formellement qu'on voit fréquemment en Cornouailles des piliers de pierre, etc., appelés *meini gwyr* et quelquefois *llech*, *carneds cromlechs*, termes qui se retrouvent en effet dans les *Philosophicals transactions* de 1739-1740, tome XLI, pp. 471 et 473, en un article de Stephen Williams.

Et ces termes sont également employés dans la *Britannia* de Camden, sinon dans les premières éditions de

1586 à 1616 publiées du vivant de l'auteur (éditions que je n'ai pas eues sous les yeux), au moins dans celle de l'évêque Gibson publiée en 1759 ; on y voit en effet les expressions de *meineu-gwyr*, *maen-gwyr*, *crom-lhech*, *kromlecheu*, *kromlech*, *kist-vaen* comme étant les noms donnés par le peuple du pays de Galles aux monuments de pierres brutes (col. 759 et suiv.).

Mais le véritable auteur des expressions actuellement en usage est Le Grand d'Aussy qui fit paraître un *Mémoire sur les anciennes sépultures nationales*, inséré dans les *Mémoires de l'Institut national des sciences et arts*, section des sciences morales et politiques, tome II, publié en fructidor an VII (ouvrage qui eut une édition à part sous le titre : *Des sépultures nationales*, Paris, 1824).

Voici ce qu'on y lit textuellement :

P. 543. « En France où il existe des quantités immenses de piliers bruts, le peuple leur a donné les noms de *pierres levées*, de *pierres debout*, de *hautes bornes* et autres semblables, tous également vagues et impropres. Elles n'en ont point encore chez nos savants, parce qu'aucun d'eux jusqu'à ce moment n'a entrepris de traiter ce sujet, et que ceux qui en ont parlé se sont contentés d'en indiquer quelques-uns. »

P. 545 : « On m'a dit qu'en bas breton, ces obélisques bruts s'appellent *ar-men-ir* (la pierre longue). J'adopte d'autant plus volontiers cette expression qu'avec l'avantage de m'épargner des périphrases, elle m'offre encore celui d'appartenir à la France et de présenter à l'esprit un sens précis et un mot dont la prononciation n'est pas trop désagréable. »

P. 561 : « Du côté d'Auray, dans une grande plaine, dit Deslandes dans son *Recueil de traités de physique et d'histoire naturelle*, t. II, p. 42. (1748 à 1753), on trouve

150 ou 180 pierres arrangées trois à trois, dont deux sont enfoncées perpendiculairement dans la terre et la troisième est mise par dessus, en travers, ce qui forme une véritable porte. Les gens du pays nomment ces portes *lichaven* ou *leek-a-ven* [1]. — Voilà encore une dénomination qui toute âpre et toute rude qu'elle est me devient nécessaire, puisque notre langue n'en a pas de correspondantes. Je m'en empare donc et en l'adoucissant un peu, j'appellerai *lécavènes* ces couples de colonnes brutes, surmontées d'une architrave rustique. »

P. 564 : « Le citoyen Coret (La Tour d'Auvergne, *Origines gauloises*, p. 556) parlant d'une de ces tables qu'on voit à Locmariaker, dit qu'en bas breton on l'appelle *dolmin*. Je saisis de nouveau cette expression qui, comme les deux précédentes, m'est nécessaire. Dans un sujet totalement neuf et dont par conséquent le vocabulaire n'existe pas encore, je suis forcé de m'en faire un; et quoique, par mon droit, je fusse autorisé à créer des mots, je préfère néanmoins d'adopter ceux que je trouve existants, surtout quand ils me donnent, comme le bas breton, l'espoir de représenter les anciennes dénominations gauloises, j'adopte donc le mot de *dolmine*, et je vais l'employer pour désigner les tables dont je parle. »

Enfin, p. 577 : « Plusieurs savants anglais, Strutt, Camden, Gough, Sinclair, Borlase, ont traité de ceux de ces monuments qui se trouvent dans leur patrie et que le peuple y a appelés *cromlechs*. »

Il est donc désormais impossible de s'y méprendre : les expressions de *cromlech*, de *menhir*, de *dolmen*, etc., sont empruntées à l'Angleterre et à la France; ce sont des

[1] Le nom de *Lichavens* est déjà cité, d'après DES LANDES, par le comte DE CAYLUS, dans son *Recueil d'antiquités égyptiennes*, etc., V, 380.

noms vulgaires signifiant en patois breton ou gaélique : cercle de pierres, pierres debout, table de pierre, etc. ; et si on les a empruntées au patois, c'est qu'on avait l'espoir d'y retrouver un reste du nom dont les Gaulois avaient appelé ce genre de monuments.

Chose étrange, Le Grand d'Aussy, qui croit utile de rechercher dans le bas breton le nom à donner aux monuments de pierres brutes, a cependant entrevu ce qu'on accepte aujourd'hui comme parfaitement établi, c'est-à-dire que les Gaulois n'avaient nullement choisi la Bretagne, déserte et aride, comme terre privilégiée pour leur culte, mais que le centre du culte des druides était dans les contrées cultivées et boisées des environs de Chartres. Comment cet auteur n'a-t-il pas été frappé par la contradiction qu'il y avait à adopter des noms gaulois, pour en décorer des monuments auxquels il était amené implicitement à refuser un caractère gaulois ou druidique ?

Toujours est-il que les extraits donnés plus haut constatent évidemment le caractère purement conventionnel et arbitraire des expressions de *cromlech, menhir*, *dolmen*, *lichaven*, etc., lesquelles sont de création moderne et ont été empruntées non à d'anciens documents, mais au patois populaire d'une seule des nombreuses contrées où ont été élevés des monuments de pierres brutes.

Quant aux hypothèses étymologiques, dont il a été parlé au commencement du présent article, il n'est pas inutile de remarquer que l'on est loin d'être d'accord pour attribuer aux mots *roche menhir* et *mandoal*, le sens de *menhir*, pierre levée et de *dolmen*, table de pierre.

Mandoel, glose malbergique placée immédiatement dans la loi salique après les mots *super hominem mortuum*, signifierait simplememt *man dood* (homme mort), traduction littérale en langage germanique du texte latin : cette der-

nière explication qui est d'Eckard et qui est adoptée par Ducange, est d'autant plus plausible que les gloses malbergiques sont, selon toute probabilité, des points de repère, d'après le texte primitif, intercalés par les Franks dans la traduction en latin de leur loi pour l'usage des habitants de la Gaule romaine ; or, serait-ce bien au patois d'une partie des Gaules qu'ils seraient allés recourir pour s'expliquer à eux-mêmes le sens de la traduction ? Ce qui eût dû rendre son hypothèse suspecte à M. Edelestand du Méril est la circonstance que voici, mise en relief par lui-même : « On ne trouverait pas deux gloses malbergiques étrangères à l'allemand actuel qui soient passées dans le vieux français ; *nous ne connaissons d'exception que pour* DOLMEN (mandoel) *qui vient très-probablement du celtique.* » Or, comme on vient de le voir, cette exception est non seulement une pure hypothèse, mais c'est en outre une hypothèse non probable.

Quant aux mots *mnèrs*, *roche menhir*, on a fait remarquer que ces mots [1] comme ceux de « *sur les minir* » qu'on trouve à Juslenville, etc., se rattachent à nos nombreuses minières du Condroz, etc. , appelées en wallon *minir*, *rodge minir* (rouges minières) ; et l'on comprendrait difficilement en effet que des mots bretons se fussent infiltrés dans notre langage populaire, à une si grande distance de la Bretagne et du pays de Galles [2], car il est bien établi, semble-t-il, que ces deux contrées ont le monopole exclusif des

[1] *Bulletin des Commissions d'art et d'archéologie*, VIII, p. 12.

[2] Ajoutons néanmoins, d'après des renseignements particuliers, que l'auteur de l'hypothèse fondée sur le nom de *roche menhir* conteste l'application du nom de *rouge minière* au roc vif décrit par lui, comme au ruisseau qui coule en contrebas. L'explication de PIMPURNIAUX, *Guide du voyageur en Ardenne*, I, pp. 78 et 79, est donc frappée d'appel, et il y aura peut-être lieu de revenir ultérieurement sur ce point.

dénominations de *menhir*, *dolmen*, *cromlech*, etc., pour désigner des pierres levées, etc.

Aujourd'hui, l'on a proposé pour les monuments de pierres brutes le nom grec de *mégalithes*, mot du reste de formation très-incorrecte : mais si, malgré les nombreuses réclamations des savants, notamment de M. Worsaae le célèbre antiquaire danois, ce mot passe dans la langue scientifique, on oubliera peut-être un jour son caractère de *néologisme archéologique*, et l'on raisonnera à perte de vue sur l'étymologie du mot, comme on l'a fait pour *mandual;* heureux encore si un savant, trouvant quelque part l'une ou l'autre dénomination locale ayant de la ressemblance avec *mégalithe*, ne croit pas, un jour, être sur les traces d'un monument de pierre brute? N'allait-on pas, en effet, se mettre à disserter sur le *Théonogrive* de Ben-Ahin près de Huy, quand on s'est aperçu à temps qu'il fallait lire sur les cartes : *Tienne-aux-Grives!*

Voilà où conduit l'abus des termes empruntés à un langage non usuel : peu à peu, on perd de vue leur origine purement conventionnelle; ils s'érigent en termes techniques, prennent un sens absolu que certes n'y assignaient pas les peuples auxquels ils sont empruntés, et le Grec qui aurait appelé *mégalithes*, aussi bien les spéos de la Nubie, les obélisques de l'Égypte, que les *menhirs* ou *cromlechs* de la Bretagne, partagerait l'étonnement du paysan bas breton qui n'applique certes pas les noms de *table de pierre*, de *pierre droite* aux seuls monuments aujourd'hui nommés généralement *dolmens*, *menhirs*, etc.

Quoi qu'il en soit, les savants de toute l'Europe, depuis le Danemark jusqu'au fond de l'Allemagne, depuis l'Italie jusqu'à l'Espagne, emploient les mots de *dolmen*, *menhir*, *cromlech*, *peulvan*, *lichaven*, tout comme on trouve dans les livres des auteurs d'archéologie de tous les pays, telle

ou telle autre expression conventionnelle, non connue des anciens, et dont il serait tout aussi intéressant de rechercher la première apparition, comme *médailles contorniates*, *poterie sigillée*, *vase lacrymatoire*, *kelts* (pour désigner des haches de bronze), etc.

La généralité de l'emploi de certaines de ces expressions, leur avantage pour éviter des périphrases, doivent obtenir grâce pour eux après leur condamnation. Mais il importe, à un moment donné, de rappeler leur origine, pour les réduire à leur juste valeur de *néologismes archéologiques*[1].

[1] L'auteur du présent article reconnait n'être pas tout à fait irréprochable, puisqu'il a lancé lui-même dans le monde l'expression de SIGLES FIGULINS, *néologisme archéologique* qui fait tout doucement son chemin, et sur l'étymologie duquel on dissertera peut-être aussi quelque jour.

ÉPOQUE D'ODIN,

LÉGISLATEUR SCANDINAVE.

NOTICE

PAR **M. P.-C. VAN DER ELST,**

MEMBRE CORRESPONDANT, A ROUX (HAINAUT).

L'Ukraine, qui s'étend au loin sur les deux rives du Denieper, est une des contrées les plus fertiles. Les rivières n'y gèlent qu'en décembre et se débarrassent de leurs chaînes à la fin de février. Toutes les céréales prospèrent à merveille sous son climat ; récolter jusqu'au dixième grain n'est que chose commune. Dans sa partie occidentale qui porte le nom de Podolie le territoire présente quelques grottes, les rivières quelques chutes d'eau, et l'ensemble des paysages romantiques ; les abeilles et les poissons y donnent un produit considérable, et les grains y rendent habituellement quinze fois leur mise [1]. Linnée cite l'Ukraine pour la patrie originelle du houblon, des épinards, de l'arroche des jardins et de l'estragon [2], et croit que le sol suédois s'est enrichi de ces végétaux par l'immigration des Goths qui les auraient importés. Ces circonstances permettent d'attribuer des rapports soutenus entre ces pays

[1] MALTE-BRUN, *Géog. universelle*, Liv. CXXX, passim.

[2] Humulus Lupulus, Spinacia olitoria, Atriplex hortensis, et Artemisia dracunculus. LINN : sect. IX, f° 18.

Commissaires rapporteurs : MM. G. HAGEMANS et A. CASTERMAN.

assez écartés, entre les habitants du sol podolien qui ont pu être de bonne heure fort nombreux, et ceux de la Scandinavie. L'on peut donc conjecturer que ce fut dans la direction de l'Ukraine que Sigge-Odin chercha un asile pendant les dix années d'exil qu'il subit, selon les traditions. Aussi les Sagas racontent-elles que ce conquérant venait avec son peuple du Danastrom, c'est-à-dire du Deniester, le Danaster des Latins.

Les rapports qui dans les temps anciens ont existé entre les riverains de ce fleuve et ceux de la Baltique n'ont pas été tout à fait inconnus aux Grecs. Le territoire qui s'étendait des bouches du Danube à celles de la Vistule était celui de la grande nation des Bastarnes, renfermant quatre peuples principaux dont les Peucini, l'un d'eux, paraît avoir été le plus important, car son nom est parfois synonyme de celui de Bastarnes. Strabon, qui vivait à l'origine de notre ère, nous dit: « que beaucoup de personnes pensent qu'au » Nord les Bastarnes habitent *au-delà* des Germains; tan- » dis que d'autres soutiennent qu'au-delà de ces derniers il » n'y a que la mer. »

Les Bastarnes étaient devenus prépondérants dans ces contrées vers l'an-97, à l'époque où les Sarmates détruisaient l'ancienne domination des Scythes. Mais l'existence de leur état politique est bien antérieure, car Polybe contemporain de la bataille de Pydna, qui eut pour résultat de soumettre la Macédoine aux Romains, dit qu'un corps de dix mille Bastarnes y combattit comme auxiliaire de l'armée du roi Persée, et cet événement eut lieu en-168. Persée avait concédé des terres à cette nation au midi du Danube, et avant lui son père Philippe entretenait déjà des relations avec ce peuple [1].

[1] HEEREN, *Manuel*, fo 380.

Cette fédération existait donc bien antérieurement. Mais il nous paraît douteux qu'on puisse remonter jusqu'à l'an 513, époque où la domination des Scythes était encore dans sa force pour y trouver la date de l'occupation de la Scandinavie par les Goths, comme le font ceux qui placent l'expédition d'Odin aux temps de Darius, fils d'Hystapes[1].

Suhm, savant critique danois, estime que les temps primitifs des Scandinaves remontent, conformément à des indications admissibles, à l'an 250 avant notre ère[2]. L'extension des Bastarnes vers le Nord coïnciderait ainsi avec les luttes que les successeurs d'Alexandre soutinrent contre les riverains du Danube.

Mais cette migration n'a pas été une expédition unique; des flots d'émigrants se sont succédés jusqu'à ce que leur action se soit circonscrite dans l'entreprise qui eut pour résultat les conquêtes de Sigge-Odin, sur lequel les poètes ont réuni tous les ornements des récits antérieurs et qu'ils ont fini par identifier avec le dieu suprême des Goths[3]. D'après tout ce qui précède on peut conclure que cet événement est postérieur à l'an 250. Mais faut-il le fixer à l'an 70 comme on le fait généralement? On a de bonnes raisons pour remonter plus haut que cette date, dit Volney[4]. Edgard Quinet, P.-A.-F. Gérard et même Benjamin Constant considèrent l'émigration des Cimbres et des Teutons comme une conséquence de ces conquêtes ; or cette émigration commença vers l'an 128. Les conquêtes et guerres de Sigge, ont dû précéder cette date de quelques années, c'est l'opinion que nous avons exposée autre part en 1862[5].

[1] BENJAMIN CONSTANT, *La Religion*, t. V, f° 91, note.
[2] Cité par MALTE-BRUN, t. I, f° 130, Liv. XV.
[3] Cfr. CLUVERIUS, *Germ. Antiq.*, f° 196, vox Gwotan.
[4] Leçons d'histoire, 6me séance. — *Revue de Paris* 1831, août, f° 166. — *Revue trimestrielle*, 1858, t. XX, f° 67. — *De la Religion*, t. V, f° 93.
[5] *Revue trimestrielle*, 1862, t. XXXIII, f° 132.

Mais d'où serait provenue l'hypothèse qui fixe ces événements à l'an 70?

Torfœus-Thormodus qui le premier chercha à débrouiller la série des *Sagas*, après s'être arrêté quelque temps à préférer l'an 510 pour ces événements, en vint à admettre comme définitivement reconnue cette année 70 et Mallet suit son sentiment qui depuis est le plus généralement professé [1]. C'est dans la préface du travail de Snorro Sturleson que Torfœus a puisé cette information, et l'on a de bonnes raisons pour attribuer au copiste-éditeur de Snorron, ce plus ancien des documents qui présente Odin comme contemporain de Pompée. « Si l'auteur a écrit une partie de cette préface, dit Mallet, le reste aura été ajouté par quelque écolier à son insu [2]. » Aussi Pinckerton fait-il la remarque que dans le Nord on ne peut avoir eu aucun renseignement sur Pompée avant le XIe siècle, époque à laquelle le christianisme introduisit l'érudition latine [3]; et l'érudition latine de l'Empire romain en décadence nous révèle où cette opinion a pris naissance, quels récits vagues ont servi de fondements à cette hypothèse.

C'est Jornandès qui a fourni les éléments, fort confus du reste, à tout le système en question. « Cet auteur, nous dit Savagner, écrivit son histoire des Goths vers l'an 552. Soumis aux mêmes influences que ses contemporains, il ne pouvait écrire autrement que la masse ne pensait, et il ne portait pas ses vues beaucoup plus haut. Ajoutons qu'il manquait de connaissances suffisantes et d'érudition saine. Il était Goth d'origine, petit-fils de Peria qui avait été notaire de Candace, roi des Alains. » Lui-même a rempli des fonctions semblables, avant qu'il se fit moine; il paraît être

[1] *Introduction à l'histoire de Danemark,* Genève, 1783, t. I, p. 54, 61 et 62.
[2] *Ibidem*, t. II, avant-propos de l'*Edda*, p. 33.
[3] *Établissements des Scythes*, Paris an XII, p. 301.

né dans la Mésie inférieure. Son système a été d'identifier les Goths avec les Gètes et les Scythes, les cantons de ces derniers étant tombés sous la domination gothique [1]. »

Or, comme dit Pinckerton qui combat dans Jornandes l'origine scandinave des Goths, tout en défendant leur identité avec les Gètes et celle des Sarmates avec les Slaves, « dans les pays agricoles et industrieux les maîtres changent, » mais les habitants demeurent [2]. »

Au § IV, après nous avoir raconté les guerres que soutint Sitalces contre Perdiccas, roi de Macédoine, il dit : « Tandis que Sitalces régnait sur les Scythes, Dicénéus, le *boroïste*, vint en Gothie dans le temps où Sylla dominait à Rome. Sitalces accueillit ce Dicénéus boroïste, et lui donna une autorité presque royale. Ce fut par ses conseils que les Goths dévastèrent les terres des Germains. » Dicénéus enseigna la morale, la physique, soumit le peuple au joug des lois appelées *Bellagines ;* apprit à observer les douze signes célestes ; il choisit les plus distingués du peuple, les initia à sa théologie et les appela *Pileati* [3], peut-être, dit Jornandès, parce qu'ils ne sacrifiaient que coiffés d'une mitre ; il voulut que le nom de *chevelus* fut donné au reste de la nation, ce qui est rappelé dans les chants populaires. » L'auteur, citant Zamolxis, le fait postérieur à ce Dicénéus, contemporain de Sylla, auquel il attribue, comme on peut le remarquer, tout ce qu'Hérodote, mort vers 420, a écrit sur Zamolxis [4].

Savagner se demande qui était ce Dicénéus et s'il a réel-

[1] JORNANDÈS. *De la succession des temps et de l'origine et des actes des Goths*, traduction nouvelle par A. SAVAGNER. Paris 1842, p. 239 et suiv.

[2] Libro citato f° 66. — *A propos de Boroïste*, voyez aussi LUDVIG. *Revue Trimest :* 1863, f° 22, tome XXXVII.

[3] Cfr. WINCKELMANN, *Histoire de l'Art*. Planche 10.— FLAVIUS JOSEPHE écrit *Plyti*.

[4] HÉRODOTE, Lib. IV, 95. Cité par DESBROSSES, t, II, f° 290.

lement existé [1] ? Et c'est ce personnage que les compilateurs scolastiques ont confondu avec Sigge-Odin, confirmés dans leur illusion par l'épithète de *boroïste*, leur présentant le change avec la qualité de fils de *Bore* qui sert à désigner Odin dans l'*Edda*. Ils ignoraient l'existence de Boor, ville voisine en Macédoine que les Grecs écrivent Berœa.

La dictature de Sylla se rapporte aux années 81 à 79. La guerre de Lucullus contre Mitridate à 74 à 67, époque à laquelle Pompée prit le commandement. Voilà donc les bases sur lesquelles repose l'hypothèse de l'an 70, comme date des conquêtes d'Odin.

Mais les compositeurs de ces légendes ont perdu de vue ce qui précède immédiatement la mission de Dicénéus, les différends de Sitalces, son protecteur, avec le roi de Macédoine. Or ces faits bien établis se rapportent à l'an 429, année qui les termina par le mariage de l'héritier de Sitalces avec la sœur de Perdiccas?

Pourtant le nom d'Odin n'était pas absolument inconnu à Jornandès; au § 1, il mentionne une tribu *Othingi*, Othingen lignée d'Odin, mais ne la relie d'aucune manière à Dicénéus. On voit clairement que sa chronologie n'est point celle d'une œuvre historique; son livre est un travail littéraire frisant la légende [2], mais privé de la naïveté qui seule pourrait donner de la valeur à ce genre de composition. Beda, Paul-Diacre, l'anonyme de Ravenne, Snorro, Saxo-Grammaticus, Olaüs Magnus, etc., se sont tous inspirés de Jornandès, que sa nationalité dut recommander en outre aux missionnaires chez les Normands, et à leurs prosélytes. C'est ainsi que le germe de la fiction qui nous occupe a pu être déposé parmi les écrivains latins primitifs des contrées septentrionales.

[1] JORNANDÈS, f° 420, note 25.
[2] CLUVERIUS, *Germ. Antiquit.*, f° 637, lib. III, cap. 34, § 6.

La préface de Snorron renferme encore d'autres hypothèses ; elle identifie Thor, fils d'Odin, avec Tros, fondateur de Troie, et lui donne pour descendant à la 17me génération Odin lui-même ! Ces rapports avec Troie paraissent également puisés de notre auteur qui, citant Dion, dit au § IV que Thélèphe, roi des Gètes ou Goths, était fils d'Hercule et d'Augis, sœur de Priam.

Ce fut dans la première moitié du XIIIe siècle que Snorro écrivit : ses copies n'ont pu être faites et répandues que dans la seconde moitié, c'est-à-dire à l'époque où les croisades finissaient, et où il était de mode pour tous les Européens de rattacher leurs origines à la ruine de Troie.

Le copiste-éditeur a voulu que sa patrie saisit l'occasion de se donner une origine collatérale à celle de Rome, et il écrivit que la ville mythologique d'Asgard [1] était Troie !

Le Danois Suhm a traité en dix volumes l'histoire de son pays, et les titres des cinq premiers volumes nous apprennent que les événements en question y ont été examinés et discutés. Nous regrettons n'avoir pu consulter ce travail que Graeter a traduit en allemand. Depuis lors, bien des travaux historiques ont vu le jour dans le Nord, et peut-être ont-ils résolu la question qui nous a occupé ici.

Dans l'ignorance de leurs résultats et jusqu'à plus ample informé, nous regardons les années de 130 à 140 comme l'époque la plus probable des conquêtes de Sigge-Odin.

[1] Équivaut à l'appellation *Diospolis*.

ANTWERPEN'S NAAMREDEN,

DOOR

wijlen M. L. TORFS,

BRIEFWISSELEND LID, TE ANTWERPEN.

Ofschoon er over den oorsprong en de beteekenis van den naam ANTWERPEN reeds veel zij gezeid en geschreven, lust het ons dit onderwerp hier nog eens aan te roeren. Natuurlijk zullen wij daarbij niet veel nieuws kunnen aanbrengen, en hetgeen wij zullen zeggen, zal voornamelijk ten doel hebben het versterken en toelichten eener vroeger geopperde meening. Om echter in dezen met volle kennis van zake te laten oordeelen, zullen wij eerst beginnen, met eenigen der oudste vormen van den naam onzer koopstad af te schrijven. Zie hiernaar deze opname:

Eene eerste opmerking, welke men bij het overzien dezer lijst zal maken, is dat overal de sylbe *werf* of *werp* voorkomt, de Fransche vormen daargelaten, die ook niets anders dan verbasteringen van den Nederduitschen naam zijn, waarbij echter altijd blijkt, dat de *p* al vroeg in de Fransche uitspraak werd afgebeten. De sylbe *werf*, thans *werp*, is dus voor den wortel van den naam der stad te houden, en moet ons op het spoor brengen van de oorspronkelijke beteekenis dezes naams.

Nu, wat beteekent dat *werf?* — Eigenlijk is het opgeworpen aarde, en eene daardoor aan- of opgehoogde plek gronds. Deze beteekenis is vooral zichtbaar in het Neder-

Commissaires rapporteurs : MM. C. BROECKX et TH. VAN LERIUS.

saksische *warf* aangehoogden oever, en ons werkwoord *werpen* luidde in die taal *warfen*, waarvan het Hoogduitsche nog *werfen* en *werffen* in denzelfden zin heeft.

Werf is dus oorspronkelijk een Nedersaksisch woord. Welnu, juist in den tijd toen ten gevolge van de oorlogen tusschen de Franken en Friezen, het Nedersaksisch bestanddeel hier binnendrong, omtrent de VIIe eeuw namelijk, of wat later, werd in de Schelde een eilandje aangehoogd, en alzoo eene werf aangelegd.

Dat deze aldus opgehoogde plek, dadelijk moest in 't oog loopen en bij het omliggende lage land een bestendig contrast vormde, behoefd geen betoog; en de gemeene naam, waardoor men zulk een opgerooide werk aanduidde, moest des te spoediger den eigennaam dier plek worden, dat het werkwoord *werfen,* even als meer anderen, de *f* tegen de *p* verwisselde, en *werpen* werd uitgesproken [1].

Indien wij onze lijst nu verder inzien, en vooral indien wij mochten staat maken op de nauwkeurige afschrijving der oorkonden, en dat deze de uitspraak van het wortelwoord van den naam onzer stad getrouw wedergeven, dan zou men moeten besluiten, dat de verwisseling der *f* tegen de *p* al vroeg is geschied. Doch daar wij deze zekerheid niet hebben, achten wij het onnoodig bij dit punt stil te staan. Genoeg, dat wij in de oudste vormen van den naam ANTWERPEN altoos den wortel *werf* of *werp* wedervinden.

Thans de overige lettergrepen nagaande, laat ons eens

[1] Ten gevolge daarvan werden later de opgegraven aardewerken in den regel *werp* of *worp* genoemd. Zoo vindt men in eene charter van Hertog Jan II, van den jare 1304, gewag gemaakt van den *worp der Burgt*, dat is de opgegraven aarde buiten de gracht dier sterkte. (zie *Gesch. van Antw.* I D., bl. 276). Echter behield het woord *werf*, de bijzondere beteekenis van eene hoogte boven het omliggende lage land verheven, terwijl *worp* of *werp*, na eerst zekere zinverwantschap met het *werf* te hebben gehad, thans niets meer beteekent dan de daad van worpen. (Zie WEILAND : v. *werf* en *werp*.)

zien of wij door eene taalkundige ontleding uit dezelve een zoo eenvoudig als verstaanbaar geheel kunnen maken.

Nu, volgens dat Weiland aanmerkt, werd het subst. *Werf*, zoowel mannelijk als vrouwelijk gebezigd, maar nooit onzijdig. Welk van de beide eerste geslachten men nu ook wil verkiezen, het is eender, het voorzetsel *ane* werd gevolgd door een lidwoord (*den* of *de*,) hetwelk eene *d* op had, en deze *d* vindt men in het oudste monument *(Vita S. Eligii)* in hetwelk den naam van Antwerpen *(Andoverpis)* voorkomt.

Alvorens verder te gaan, bemerken wij, dat Diercxsens en al de latere schrijvers dit woord verkeerd gelezen hebben. Diercxsens *(Antverpia I,* 18, édit. 1773*)* verdeelt *Andoverpis* in viersylben, terwijl het er slechts drie heeft. Trouwens iedereen weet, dat de *v* voor de *u* werd gebezigd, en dat als deze letter, in namen van duitschen oorsprong op eene *o* volgde, beiden de kracht en beteekenis hadden van de *w*, of *dobbel u*, zooals deze letter vroeger geschreven *(uu)* en tot in 't begin dezer eeuw in onze lagere scholen genoemd werd.

Gevolgenlijk moet men lezen *Andwerpis*, waaruit blijkt: 1° dat *Ane de werp*, de wortels van onzen stadsnaam zijn; 2° dat ten tijde van S. Eligius (VIIe eeuw) deze wortels in de volksspraak tot een enkel woord *(Andwerp)* waren versmolten en zoo schreef men nog in de IXe eeuw. *(Zie de chronologische lijst der varianten.)*

Zal men ons tegenwerpen, dat in de akten van Rohing en S. Willebrordus eene *t* wordt gebezigd *(Antwerpo)*; maar het is voldoende te doen opmerken, dat deze akten getrokken zijn uit den *Liber Aureus*, die in den aanvang der XIIe eeuw op last van den abt van Epternach werd bijeengebracht. Op dit tijdstip was de naam reeds door het latijn misvormd, zooals blijkt uit de charten van 1008, immers als de tekst door Miræus geleverd voor nauwkeurig is te achten.

Hoe het zij, men mag veilig aannemen, dat de schrijver van den *Liber Aureus*, de te zijnen tijde gangbare spelling gevolgd heeft, welke overeenkomt met degene der andere latijnsche diplomen uit de XIIe eeuw.

Daar nu al de openbare akten destijds en nog lang daarna in 't latijn werden opgesteld, (degene in het nederduitsch zijn voor de XIVe eeuw zeer zeldzaam) beseft men, dat dit de oorzaak is geweest, dat de *d* door de *t* werd verdrongen, toen onze schepenen hunne brieven, cedullen, enz. in 't nederduitsch begonnen op te stellen.

Blijft nog te verklaren het achtervoegsel *en*, hetwelk tot zoovele verwarring heeft aanleiding gegeven, doordien men hetzelve beschouwde als een meervoud en er de fabel van het *handwerpen* door het reusken Druon Antigon heeft uit verzonnen.

Mochte men zich verlaten op zekeren Franciscus Theobaldus die op het einde der XIe en in 't begin der XIIe eeuw leefde, dan zou deze vorm toen reeds in zwang zijn geweest, doch in de officiele akten wordt hij nergens aangetroffen. (V. Diercxsens, I, 52), en in de XVIe eeuw poogden verscheidene drukkers hem te vergeefs te doen aannemen. Wij hebben die willekeurige spelling, welke door niets gewettigd wordt, bij onze varianten ook niet opgenomen. Het is dierhalve daar niet, dat men den oorsprong van den uitgang *en* moet zoeken.

Neen, deze oorsprong ligt geheel en gansch in het brabandsche taaleigen.

Als men eene lijst der gemeenten van Vlaanderen vergelijkt bij eene andere van Braband, dan bespeurt men dat in de eerste de namen, welke niet met eene consonant sluiten, door eene doffe *e* eindigen. In Braband heeft het omgekeerde plaats; en de uitzonderingen aan de beide regels zijn zeer zeldzaam. Blijkbaar is dit een gevolg van het verschil in

den brabandschen en den vlaamschen tongval. Terwijl de Vlaming de woorden zoo gaarne door eene lisping eindigt, sluit de Brabander liefst op eenen medeklinker. Dit gaat zoo verre, dat de namen, welke eerstgenoemde met eene doffe *e* schrijft en uitspreekt, (Brugge, Poperinghe, Ghistele, enz.,) door laatstgenoemden eene *n* wordt toegevoegd (Bruggen, Poperinghen, Yperen, Ghistelen, Winoxbergen) of wel hij bijt den klinker af en zegt Lembeek.

Wel nu, wij stellen vast, aangezien het vlaamsch en het brabandsch slechts twee tongvallen zijn, dat men in Braband aanvankelijk heeft moeten spreken gelijk in Vlaenderen, en gevolgenlijk, zou de oorspronkelijke uitspraak van *Andwerp* geweest zijn *Antwerpe*. Het is nu maar te weten, wanneer de *n* er mag bijgevoegd zijn. Het gemis van oorkonden belet dit punt te beslissen; maar zeker was het vóór 1292 reeds een ingeworteld gebruik.

Naar aanleiding van deze bedenkingen, zal men eerst aanvankelijk moeten uitgesproken hebben Mechele, Liere, Tongere, *Thiene,* Love, Wavere, enz. in plaats van Mechelen, Lier, Tongeren, Thienen, Loven, Waver of Waveren, enz.

Opmerkelijk is het, dat deze verhardende *n* bij de gemeentenaren zich laat hooren in al de vlaamsche gewesten tusschen Maas en Schilde en tot diep in Noord Nederland, dat is te zeggen over eene veel grooter uitgestrektheid dan het lispende vlaamsch, weshalve men niet ongeneigd zou zijn er uit te besluiten, dat deze eene verbeterde uitspraak is van het nedersaksisch uit hetwelk het huidige nederduitsch zoovele woorden heeft behouden.

Ant of And. — Het voorzetsel *aen*, der gewone uitdrukking van den derden naamval, schreef men onlangs *ane*. Hierin schijnt de reden te liggen, waarom onze stadsnaam met de lettergreep *Ant* begint. Inderdaad de *t* van dit *Ant* kan niets anders zijn dan het verkorte onzijdig lidwoord *het*.

Wij hebben dan in deze eerste sylbe het bepalend lidwoord *het* in den derden naamval, blijkens het voorzetsel *aen*, en de oorspronkelijke vorm is moeten zijn *ane het*, door de uitspraak verloopen tot *ane 't, an 't* [1].

WERF. — Deze wortelsylbe is hierboven uitgelegd, en wij willen er enkel nog iets bijvoegen over het geslacht. Weiland geeft *Werf* op als een vrouwelijk naamwoord; en dit is het te Antwerpen, alsmede bij Hooft Vondel. Deze laatste heeft het ook onzijdig gebezigd; even als het Hoogduitsche *Werft* nog is, en het Nedersaksische *Warf* mogelijk ook was; want in de meeste vormen van onzen stadsnaam verschijnt de *t* welke wij als het overblijfsel van het onzijdig lidwoord hebben aangemerkt.

Nochtans schijnen eenigen der oudste varianten, welke *And*, in plaats van *Ant* hebben, naar een vrouwelijk geslacht te verwijzen, zooals *Werf* bij ons van onheugelijke tijden geweest is, en dus zou men zich de verwandeling van den naam volgender wijze moeten voorstellen *ane de werf*, *an de werf*, *andwerf, andwerp.*

Voor het overige de reden der verwisseling van *d* en *t*, ligt buiten alle gissing, en deze verwisseling evenmin als de ongelijkheid in de spelling van onzen stadsnaam in de eerste eeuwen, zal niemand stichten of verwonderen, die bedenkt dat de schrijvers die ons dezen naam bewaard hebben, op verschillende tijdstippen leefden en in verre van elkander gelegen gewesten woonden; dat verders de naam der opkomende stad nog geheel onbepaald zijnde,

[1] Van deze samentrekking en verlooping van *aan het* of *ane 't* tot *ant* zullen wij een enkel maar beslissend voorbeeld aanvoeren : *Anno 1542 wirden* (te Gent) *de huyskens gemaect* ANT *vleeschhuys*, *daar men peynsen vercoept.* (DIERICX, *Mémoires sur la ville de Gand*, t. II, 148). Het zal wel geen betoog behoeven, dat in dezen volzin *ant* de contractie is van *ane 't, aen het.*

vaak verkeerd opgevat, willekeurig gespeld en zoo min of meer verknoeid werd [1].

En. — Deze uitgang heeft velen verlegen gemaakt en sommigen in dwaling geholpen, omdat zij er een meervoud in zagen. Geheel ten onrechte, en wij vermeenen het bewuste *en* voor niets anders te moeten houden dan voor een verzachtende achtervoegsel. Een meervoud toch kan het niet zijn, dewijl hier aanvankelijk maar eene *werf* of *werp* heeft bestaan. Voor het overige men vindt zulk een achtervoegsel in meer andere namen onzer gemeenten, zooals *Mechelen*, *Tongeren*, *Bergen*, *Beveren*, *Thienen*, enz., zelfs heeft men ook wel *Brusselen* gezegd en geschreven [2].

Hoe het zij, de ontleding der bestanddeelen van den naam onzer koopstad, bewijst dat zij aanvankelijk geenen eigen maar eenen gemeenen naam had. Er was tot gerief der scheepvaart een *werf* aangelegd; de goederen over en langs de Schelde aangevoerd, werden *an' 't* of *an d' werf* gelost, en voorts naar den *opslag* of markt van Deurne gestuurd.

Vreemdelingen, met de plaatselijkheid en de landtaal onbekend, van dit *an 't werf* hebbende hoorende spreken, als van eene vlek waar S. Dympna aanlandde, waar

[1] De ongelijkheden, welke men in de oudste spelling van den naam *Antwerpen* opmerkt, zijn gering in vergelijking van die, welke men in de namen van eenige andere steden aantreft. De Friesche stad Leeuwaarden (bij hare opkomst in 1039 *Lieuwert*) is daarvan een zonderling bewijs. De verbastering in de uitspraak en spelling van haren naam is zoo groot, dat men hem in de akten en bij de schrijvers van vroegeren en lateren tijd op meer dan *twee honderd* verschillende wijzen gespeld vindt, blijkens de lijst daarvan medegedeeld door Eeckhoff. (*Geschiedkundige beschrijving van Leeuwaarden*, I. D., bl. 336.)

[2] Of dit achtervoegsel *en* aan de plaatselijke namen, bij welke het gevonden wordt, eenige bijzondere beteekenissen mededeelde, ware moeielijk te bepalen. Lulofs, die over onze woordafleiding eene beknopte doch hoogst nuttige verhandeling geschreven heeft, bestatigt, « dat de beteekenis van het achtervoegsel » *en* niet wel tot eenen algemeenen regel is te brengen, ten minste niet wat » de substantiva aangaat. » *Gronden der Nederlandsche woordafleiding*. Gent 1842, bl. 88.

S. Eligius had gepredikt, waar S. Amandus een kerkje had gesticht, en waar de Noren het al overhoop hadden gezet, hebben zich laten voorstaan, dat het de naam zelf dier plaats was. De drie woordekens *ane het werf*, door de volksspraak reeds tot *an 't werf* verkort, versmolten in hun begrip tot een enkel woord dat *Antwerf* luidde, 't welk zij in eenen adem neêrschreven en naar het Latijn verbogen.

Maar, zal men welligt aanmerken, dan moest dit *Antwerf* door het bijlappen eener Latijnsche verbuiging *Andowerfis*, *Antwerfo*, enz. luiden.

Terecht zoo; maar nog eens, wie waarborgt ons, dat de oorspronkelijke tekst der Hss., ons door de afschrijvers en uitgevers derzelve nauwkeurig is bewaard? Wie verzekert ons, dat zij geen *p* voor eene *f* hebben gelezen, of gelijk eertijds maar al te veel gebeurde, onder voorwendsel van verbetering, het woord op den tijdsleest niet hebben geschoeid, en de *f* of *ph* niet willekeurig door *p* hebben vervangen?

Wij zeggen *ph* — en het *Antwerpha* van 1076, het moge het eenigste voorbeeld van dezen vorm zijn, moet veel degelijk van *Antwerf* van 1008 en vroeger zijn voortsgekomen. Al wordt dan ook tusschen deze twee tijdstippen in, op het jaar 1030, *Antwerpiensis* gevonden, dit zou, ons dunkens, wel niets anders bewijzen, dan dat men hier te lande reeds de *f* tegen de *p* had verwisseld. Trouwens die oorkoude van 1030 is uitgegaan van eenen Prelaat, wiens abtdij aan de Schelde lag, slechts eenige mijlen van Antwerpen, en dierhalve wel in staat om den naam der plaats met eenige juistheid te kennen. De akten van 1008 en 1076 in tegendeel hooren in Duitschland te huis, waar men de *f* in *werfen* en zijne *derivata* is blijven behouden [1].

[1] Men vindt thans nog niet eene enkele maar dubbele *ff* in den naam onzer stad in het Hoogduitsch, *Antorff*. Deze aanmerkelijke afwijking van het oorspronkelijke *antwerf*, worde slechts aan spraak- en schrijfgebruik geweten.

Een van beide dus: of de oorspronkelijke tekst der Hss. is bedorven, onder voorwendsel van hem te verbeteren, of de *f* is zeer vroeg tegen de *p* verwisseld.

Daar wij echter bezwaarlijk kunnen aannemen, dat al de afschrijvers en uitgevers als 't ware zich verstaan hebben, om de oorspronkelijke spelling te veranderen, dunkt ons de tweede veronderstelling redelijker. Wij denken zelfs, dat zij zou kunnen bewezen worden, indien het zich bevestigde, dat een gouden penning uit de Merowingische tijden, inderdaad te Antwerpen is geslagen geweest, en dat er bij contractie *Anderpus*, in plaats van *Andwerpus* op staat.

Indien dit voor Antwerpen's geschiedenis zoo belangrijk feit nader mogt worden bevestigd, dan zou men er gerust mogen uit opmaken, dat de naam der stad toen bereids kort af *Andwerp* was. — En wanneer kwam daar nu het achtervoegsel *en* bij? — Wanneer kwam de tegenwoordige vorm van den stadsnaam in den wandel?

Om deze vragen op te lossen, zouden wij Nederduitsche en voor al plaatselijke oorkonden moeten bij de hand hebben, doch daaraan mangelt het, en in een tijdverloop van meer dan zes eeuwen treft men geenen enkelen akt aan, waarmede men zich zou kunnen behelpen.

Nochtans, indien men zich kan houden aan den giftbrief van Godfried den Baard (1121), dan is de uitdrukking *Antwerpen-sibus* mogelijk een bewijs, dat de tegenwoordige naam toen volmaakt was. Hoe het zij, het is eerst op het einde der XIIIe eeuw, dat men dezen naam in de openbare akten regelmatig *Antwerpen* gespelt vindt.

Opmerkelijk is het, dat eerst omtrent denzelfden tijd de bekende handen in onze stadszegels werden afgebeeld [1], en

[1] In het latijn was de naam reeds van in de XIIe eeuw geformeerd, *Antverpia*, en in het fransch, in 't begin der XIVe, *Anwers*. De *w*, welke in deze twee vormen voorkomt, hield lang stand, en verdween eerst in de XVIe eeuw, voor de schrijfwijze *Antverpia* en *Anvers*.

dat de fabel van het handkappen en handwerpen in zwang kwam. Dan, in de opschriften van deze en latere zegels, vindt men de eerste sylbe van den stadsnaam nooit *hand* of *hant*, maar altoos *Ant* gespeld. Moet men daaruit besluiten, dat die handen in ons stadszegel geen de minste betrekking met de fabel van Druon hadden, maar dat deze verzonnen is uit zucht tot het wonderbare, gesteund op de bloote klankverwantschap tusschen *ant* en *hand*, en gestaafd door een zinnebeeld, waarvan de bediedenis verloren of bij het gemeen onbekend was? Dit is zeer waarschijnlijk. Hoe het zij, ondanks het yveren van zekere schrijvers en drukkers, om het fantastische *Handtwerpen* in te voeren, ANTWERPEN is sedert de XIIIe eeuw de onveranderde naam der hoofdstad des belgischen handels gebleven [1].

[1] Men vindt dezelve afgebeeld en beschreven in de *Geschiedenis van Antwerpen*, I, D. bl. 172-184. De meening des geleerden Mone, dat de figuren in het zegel en het wapen van Antwerpen voorkomende *wanten* en geen *handen* zijn, is vernuftiger dan gegrond, en het is eene vraag of men in de XIIIe eeuw reeds eigenlijke handschoenen met vijf vingerkokers vervaardigde.

BIJLAGE.

JAREN	SPELLINGEN.	OORKONDEN.	BRONNEN.
620	*Locus* ANTVERPIA.	Leven der H. Dympna.	Uit de XIIe eeuw.
640	ANDOVERPIS......	Leven van den H. Eligius.	Door S. AUDOËNUS.
725	Antwerpio.......	Donatie van Rohingus.	MIRÆUS, Lib. I, c. 11.
726	Antverpo........	Testament van S. Willebrordus.	» Lib. I, c. 11.
836	Andouerpum.....	Sigbertus chronijk.	Op dit jaar.
837	Andwerpam......	Jaarboeken van Fulda.	DOM. BOUQUET, VI, 110.
992	Andverpium	*(Marchio apud.)*	GRAMAYE, Lib. III, c. 1.
1008	Antwerf	Charter van Keizer Hendrik II.	MIRÆUS, Lib. I, c. 53.
1030	Antverpiensis....	Brief van den Abt van S. Baefs.	» Lib. I, c. 19.
1076	Antwerpha	Lambertus Schafnaburgensis.	DIERCXSENS, op het jaar.
1119	Antwerp	Giftbrief van Keizer Hendrik V.	MIRÆUS, Lib. I, c. 83.
1121	Antwerpiensibus..	Giftbrief van Godfried den Baard.	DIERCXSENS, op het jaer.
1124	Antverpiae.......	Diploom van bisschop Burchardus.	MIRÆUS, Lib. I, c. 86.
1124	Antwerpiam	Het zelfde stuk.	» idem.
1134	Antwerp..... ...	Diploom van Keizer Lotharius III.	DIERXSENS, op het jaar.
1135	Antverpiensi.....	Diplomen van Bisschop Lietardus.	» op het jaar.
1155	Antwerpensi.....	Giftbrief van Bisschop Nikolaas.	» op het jaar.
1157	Antverpia	Diploom van Keizer Frederik I.	MIRÆUS, Lib. I, c. 184.
1186	Antverpiae.......	Charter van Hertog Hendrik I.	WILLEMS, *Oude Topog.*, bl. 207.
1194	Angeviers	Traktaat tusschen Hendrik I en Baudewyn V.	S.-GENOIS, *Monum. anc.*, I, 197.
1202	Antwerpia.......	Diploom van Hertog Hendrik I.	DIERCXSENS, op het jaar.
1210	Antwerpia.......	Idem ibidem.	*Idem ibidem.*
1220	Antwerpia.......	Idem ibidem.	*Idem ibidem.*
1231	Antwerpia.......	Testament van Nicolaus van Wyneghem.	*Gesch. v. Antw.*, I D., bl. 537.
1249	Antwerpiam	Charter van Hendrik III.	*Oude Topog.*, bl. 213.
1269	Anwers..........	Charter van Jan I.	*Revue d'Hist.*, II, 393.
1272	Antwerpiensi.....	Testament van Henricus Nose.	*Gesch. v. Antw.*, I D., bl. 539.
1272	Antwerpia.......	Akte van toewijzing.	*Cart. S. Mich.*, fol. 52.
1284	Anweers	Charter van Hertog Jan I.	DIERCXSENS, op het jaar.

JAREN	SPELLINGEN.	OORKONDEN.	BRONNEN.
1287	Anwiers.........	Borg voor den Hertog van Braband.	DE KLERK, I D., n. 66.
1295	Antwerpen.......	Giftbrief van den Heere van Wesele.	DIERCXSENS, op het jaar.
1297	Antwerpen	Goedenisbrief der Schepenen.	*Oude Topograph.*, bl. 213.
1300	Antwerpen.......	Keurboek met den doppen	*Gesch. v. Antw.*, II D., bl. 447.
1300	Andwerpen......	Hetzelfde, art. cxlvj.	*Idem*, II D., bl. 475.
1318	Antwerpie.......	Verkoopakte der goederen van Deurne.	*Idem*, III D., bl. 517.
1311	Antwerpen.......	Charter van Hertog Jan II.	*Oude Topog.*, bl. 219.
1312	Anwers.........	Charter van Koning Eduard II.	RYMER, *Fœdera*, II, I, 206.
1330	Antwerpen.......	Testament van Jan Nichole.	*Gesch. v. Antw.*, I D., 542.
1329	Andewerpia......	Charter van Koning Eduard III.	RYMER, *Fœdera*, II, II, 1102.
1333	Antwers.........	Charter van Hugo van Lorreinen.	*Cartularium S.-Mich.*, 107.
1336	Antwerpia.......	Akte tusschen de stad en het kapittel.	*Gesch. v. Antw.*, I D., bl. 591.
1357	And- en Antwerpen	Lijst der gijselaars.	*Idem*, II D., bl. 577.
1358	Andworpen......	Charter van Lodewijk van Male.	*Cart. S.-Mich.*, 23, 96.
1366	Andwerpen......	Charter van den zelfden.	*Gesch. v. Antw.*, II D., bl. 553.
1381	Andwerpia.......	Charter van Philips den Stoute.	*Cart. S.-Mich.*, fol. 97.
1392	Anwers.........	Charter van den zelfden.	*Idem*, fol. 100.
1396	Anwerps.........	Charter van den zelfden.	*Idem*, fol. 101.
1401	Antwerps........	Charter van den zelfden.	*Gesch. v. Antw.*, II D., bl. 514.
1405?	Antwerpiam	Latijnsche Kronijk van Braband.	*Codex dip. Belg.*, III D., I Afd.
1405	Hantwerpiam	Dezelde, enkele malen.	*Idem ibidem.*
1411	Anwers..........	Charter van Hertog Antheunis.	*Gesch. v. Antw.*, II D., 518.
1467	Anuers..........	Pachtbrief van den Callootol.	*Idem*, III D., 585.
1529	Antverpia........	Brief van Jacobus Castricus.	*Idem*, IV D., 498.
1566	Andwerpe.......	Engelsche brief van Wolton	*Idem*, IV D., 649.
1566	Anvers..........	Fransche brief der Gereformeerden.	*Idem*, IV D., 652.
1567	Andtwerpen.....	Blauwboekjes.	*Bib. Hulth.*, IV, 219.

BARTHÉLEMY TORT DE LASONDE

OU LE

NÉGOCIANT-NÉGOCIATEUR.

NOTICE

PAR FEU M. L. TORFS,

membre correspondant, à Anvers.

(EN COLLABORATION AVEC M. L. GALESLOOT.)

AVANT-PROPOS.

L'Académie ayant pris la résolution de publier, après révision préalable, les manuscrits posthumes d'un de ses membres, feu Louis Torfs, elle a bien voulu me confier la tâche de revoir un de ces manuscrits portant le titre indiqué en tête. J'ai accepté cette tâche avec d'autant plus d'empressement que j'avais trouvé dans les archives de l'ancien conseil de Brabant, le dossier complet du procès que Lasonde a soutenu devant cette cour souveraine, après son arrestation au mois de juillet 1793.

Le travail de notre regretté confrère est très-intéressant, surtout pour tout ce qui a rapport aux premières années de l'annexion de notre patrie à la France. M. Torfs met à nu et flétrit avec une juste indignation les scandales et les rapines de cette époque néfaste, dont toutes les turpitudes n'ont pas encore été dévoilées. Il nous montre l'immoralité et la cupidité de certains de ces hauts fonctionnaires français qui, comme ils le proclamaient, s'étaient donné la mission de régénérer la Belgique.

J'ai cru devoir respecter le texte de M. Torfs et n'en rien retrancher; j'y ai ajouté seulement quelques mots oubliés et nécessaires pour l'intelligence de ce texte. Le manuscrit présentant des notes assez nombreuses, j'ai pensé qu'il valait mieux, pour ne pas le surcharger de notes nouvelles et amener ainsi de la confusion, réunir à la fin de la notice de notre confrère tous les renseignements nouveaux que j'ai pu recueillir, afin de la compléter de mon mieux, renseignements que j'ai tirés principalement du dossier mentionné plus haut et dont M. Torfs ne pouvait avoir connaissance. L. G.

Commissaires rapporteurs : MM. CH.-M.-T. THYS et P. GÉNARD.

BARTHÉLEMY TORT DE LASONDE.

Lors de la première invasion française, résidait à Bruxelles un négociant qui passait généralement pour un confident et un ami intime de Dumouriez : c'est celui dont le nom se trouve inscrit en tête de cette notice. MERTENS et TORFS [1] en font par deux fois mention; ils le signalent comme un homme qui jouissait de beaucoup d'influence auprès du général français, mais ils ne nous apprennent rien quant à sa personne. Les représentants du peuple souverain d'Anvers de cette époque n'ignoraient pas cette influence, et eurent plusieurs fois recours à ses bons offices, tantôt pour faire parvenir à Dumouriez une protestation contre toute infraction à cette souveraineté, tantôt pour le prier d'engager son ami à appuyer une adresse énergique que l'assemblée venait d'expédier à la Convention nationale. Il s'agissait dans l'un comme dans l'autre cas de protester contre le fameux décret du 15 décembre 1792, imaginé par Cambon pour révolutionner la Belgique et amener son annexion à la France [2]. Le citoyen de Lasonde, comme il est désigné dans les procès-verbaux des séances de nos représentants anversois, s'acquitta de la première de ces commissions et probablement aussi de la seconde. Au fait il n'y risquait rien; mais il en était tout autrement de Dumouriez qui avait à ménager la chèvre et le chou; aussi

[1] *Geschiedenis van Antwerpen*, VI, 328, 330.

[2] *Dagregister van de provisoire representanten van het souvereyn volk van Antwerpen*, pp. 18-19, 22-23 et 34.

ne voyons-nous pas que les recommandations de ce dernier, s'il en a faites, aient eu quelque résultat[1].

A ces maigres détails se borne tout ce que l'on savait jusqu'ici de l'intervention de Barthélemy de Lasonde dans les affaires d'Anvers, et, malgré sa qualité de négociant, on pourrait croire que c'était quelque aventurier, quelque intrigant obscur. Il n'en est rien pourtant, et avant les documents qui le mirent en relief sur le théâtre de la révolution, Lasonde avait été mêlé à des questions financières et par son industrie s'était créé une assez belle position dans le monde commercial. Sous ces deux rapports, il était depuis longtemps connu à Anvers. Il ne sera donc pas sans quelque intérêt de nous enquérir des antécédents de ce personnage[2].

Barthélemy Tort de Lasonde était né Français. Le lieu et la date de sa naissance nous sont inconnus, mais en 1770 il était encore jeune et secrétaire du comte de Guines, ambassadeur de France en Angleterre. Une affaire concernant une somme de 300,000 livres, que cette Excellence voulait s'approprier au préjudice d'une maison de banque de Londres et malgré l'opposition de son secrétaire, valut à ce dernier une lettre de cachet et neuf mois de séjour à la Bastille. Sorti de là en 1771, il intenta un procès au comte de Guines, à la reine de France et à ceux qu'il considérait comme les complices d'un escroc. Ce procès dura six ans et se termina par un jugement du

[1] On en peut douter avec d'autant plus de raison que, quelque temps après, l'assemblée députa à Paris deux de ses membres, MM. Jean-Nicolas Diercxsens et Charles De Wael. On possède de cette mission une relation intéressante écrite par M. C. VERNIMMEN, qui accompagna nos deux députés. Elle a été publiée *in extenso* par MERTENS et TORFS, VIII, 126-153.

[2] Les détails biographiques qui vont suivre ont été empruntés, pour la plupart, à un *Mémoire*, dont nous avons dû adoucir ou supprimer certaines expressions par trop acerbes et sur lequel nous aurons occasion de revenir.

parlement de Paris, ordonnant la suppression du mémoire présenté par le demandeur.

Lasonde affirme que ce jugement ne fut que le résultat ostensible de l'action intentée par lui et que le résultat véritable fut le remboursement de la somme détournée aux banquiers anglais. Il est probable qu'il était soutenu par ceux-ci, car il est difficile de croire qu'un jeune homme, sans fortune, eût plaidé pendant six ans, par pur désintéressement, pour faire restituer une somme importante à des étrangers [1].

En effet, après la perte de son procès, ayant quitté Paris en 1777 ou 78 pour se rendre à Londres, il y fut accueilli par les banquiers dont il avait épousé si chaudement les intérêts. Avec leur concours, il parvint à se créer un pécule et à s'initier aux affaires financières, si bien qu'au bout de deux années il put quitter l'Angleterre, muni de recommandations pour les meilleures maisons de Belgique et de Hollande et vint s'établir à Bruxelles.

On était alors en 1780, au temps de la prospérité éphémère de la Compagnie asiatique, dont la chute soudaine coïncida avec l'avortement de la tentative pour rouvrir l'Escaut (1784). Précisément vers ce temps, Lasonde qui avait fait une étude particulière du crédit public, parvint à se faire adjuger un emprunt pour cette partie de la Flandre maritime dépendant de la France. Les obligations de ce royaume jouissaient de peu de crédit parmi nous; à la Bourse d'Anvers surtout elles étaient fort décriées. Notre

[1] On ne saurait guère s'en former d'autre idée, si on s'en rapportait à un plaidoyer de l'avocat P.-J. Réal (p. 7 du *Mémoire* cité). Les motifs personnels qui pouvaient déterminer Lasonde à poursuivre cette affaire avec tant de constance y sont laissés dans l'ombre, et on laisse même ignorer s'il demandait pour lui une réparation quelconque. Bref, ce procès nous a l'air d'un de ces compromis sur des questions douteuses, dont l'issue peut assurer un honnête pécule à l'avocat.

négociant-financier ne l'ignorait pas; aussi pour engager les capitalistes anversois à souscrire à son emprunt, leur soumit-il un plan dont les bases principales étaient : 1° le paiement exact des rentes, sur les lieux, à des époques fixes et assurées; 2° l'admission des contrats qui avaient été passés sous le règne de Louis XV sur le pied de leur création, laquelle admission devait se faire moyennant versement d'une somme en numéraire égale au montant des contrats reconstitués.

Malgré ces clauses toutes spéciales en faveur d'Anvers, l'emprunt n'eut que peu ou point de succès sur notre place, et la raison s'en trouve expliquée dans une attestation signée par trente-huit rentiers de notre ville, parmi lesquels on remarque les noms de Moretus, Geelhand, Legrelle, De Man, Herry-Werbrouck et autres maisons encore existantes. Ils déclaraient notamment que le plan était excellent et très-propre à relever le crédit de la France, mais que le gouvernement français n'ayant témoigné par aucun acte qu'il voulait sérieusement exécuter les conditions proposées, ils avaient cru devoir s'abstenir, tout en rendant hommage à la loyauté du négociateur de l'emprunt.

Ce document est daté du 26 février 1786. Nous le reproduisons *in extenso*, sous forme d'annexe, parce qu'il nous fait connaître le monde financier de cette époque.

Dans quelles circonstances cette attestation, dont l'objet se rapporte à l'année 1784, fut-elle délivrée? C'est ce que nous ignorons; mais elles doivent avoir été bien impérieuses pour faire réunir un si grand nombre de signatures, et sans vouloir mettre le moins du monde en doute l'honorabilité de Lasonde, il est permis de faire observer que le plus honnête homme peut se trouver dans le cas d'invoquer des témoignages honorables pour imposer silence à la calomnie, et, ainsi qu'on le verra plus loin, notre négociant fut bien souvent en butte à ses attaques.

L'agitation qui précéda la révolution brabançonne commençait alors à se manifester. Lasonde, semble-t-il, ne prit aucune part à ce mouvement, qui, du reste, ne pouvait guère intéresser un étranger, avant tout homme d'affaires. Seulement, on le signale comme un partisan des Vonckistes. Ses opinions libérales devaient naturellement le rappprocher de ce parti [1].

Ce ne fut donc qu'en 1791 qu'il fut entraîné, en quelque sorte malgré lui, dans le tourbillon de la politique active et voici à quelle occasion.

Après avoir vaincu la révolution brabançonne et reconquis la Belgique, l'Autriche avait fait occuper nos provinces par une armée considérable, sous prétexte de tenir nos populations en bride. Ce rassemblement de forces inquiétait vivement les esprits en France, car on y voyait le noyau d'une coalition armée contre la révolution. Pour conjurer ce danger, on projeta une négociation dans le but d'engager l'Autriche à retirer la majeure partie de ses troupes de la Belgique, dont la possession d'ailleurs lui aurait été solennellement garantie. Le hasard voulut que Lasonde, qui se trouvait alors à Paris, fût connu des membres du comité diplomatique de l'Assemblée législative, qu'il connaissait beaucoup la cour de Bruxelles et un peu celle de Vienne, et voilà les seuls motifs qui déterminèrent les membres du comité à l'initier, lui homme privé, à une affaire dont pouvait dépendre la paix ou la guerre.

Cette négociation, entamée en juillet 1791, ne parvint à maturité qu'en février 1792 lorsqu'on jugea qu'on put la laisser transpirer dans le public. A cet effet, Lasonde fut

[1] Le *Mémoire* cité, p. 9, nomme Weemaels et Torfs comme amis politiques de Lasonde. Le premier était de Bruxelles. L'autre serait d'Anvers ; reste à savoir si on a voulu désigner le bourgmestre Rombout Torfs ou le secrétaire Louis Torfs, tous les deux assez connus comme Joséphistes.

chargé par le comité de rédiger le projet d'un discours que le député Isnard devait lire à la Législative. Cette pièce, dont la minute fut retrouvée plus tard dans la fameuse armoire de fer des Tuileries, faillit causer la perte de l'auteur, car on l'exhibait comme la preuve de sa complicité dans une conspiration tramée par Dumouriez [1].

Ce général commandait alors obscurément à Nantes et ne parut sur la scène politique et militaire que quelques mois plus tard. Ses relations suivies avec Lasonde doivent dater du temps de son passage au ministère des affaires étrangères (avril-juin 1792) et sont par conséquent antérieures à son entrée en Belgique [2].

Quoi qu'il en soit, avant que la victoire de Jemmapes lui eût permis de marcher sur Bruxelles et avant l'entière expulsion des Autrichiens, divers petits combats avaient eu lieu, dans lesquels, comme cela arrive toujours, on s'était réciproquement enlevé quelques prisonniers. Ceux qui étaient tombés entre les mains des Autrichiens furent dirigés sur la citadelle d'Anvers, où ils étaient mal logés et mal traités sous divers rapports.

Lasonde s'intéressa à ces malheureux et réussit à intéresser à leur position la femme du commandant. Il obtint

[1] Réal, dans son plaidoyer (p. 9-24), a traité longuement de cette affaire. Il finit par cet aveu, au nom de Lasonde, « que la négociation embrassait encore » d'autres points; qu'elle portait entre autres sur des indemnités offertes aux » puissances possessionnées en Alsace et aux églisiers (sic) de la Belgique qui » se trouvaient dans la même situation. » Il s'agissait de droits féodaux sur des terres possédées en France par des étrangers, droits que ceux-ci prétendaient conserver, malgré le décret de la Constituante qui les avait abolis en masse.

[2] Ceci paraît hors de doute. Touffner, agent du comte de Metternich à Bruxelles, répondant le 3 octobre 1792 à une lettre du 29 septembre, par laquelle Lasonde, alors en France, lui parlait des projets d'invasion de Dumouriez, en pronostiquant l'occupation de Bruxelles avant la fin de novembre, traita cela de fanfaronnades. Le moins que l'on puisse conclure de cette lettre, c'est que Lasonde était au courant des projets de Dumouriez, et comment aurait-il pu l'être sans être dans son intimité? Voir cette lettre aux annexes du *Mémoire* cité, p. 246.

qu'ils seraient transférés dans des chambres convenablement chauffées. Il leur fit parvenir du linge, des habillements et quelque argent. Enfin un médecin, le docteur Siboons, qui était autorisé à visiter les soldats républicains malades, lui servit d'intermédiaire pour s'enquérir de leurs besoins. Ajoutons, pour être juste, que ses amis d'Anvers ne demeurèrent pas en reste pour avancer des secours aux prisonniers [1].

Ces services, sans doute, furent appréciées par les autorités françaises, mais dans leur ensemble ils ne constituent qu'un détail local et individuel qui ne saurait expliquer le courant sympathique qui s'était établi entre le négociant de Bruxelles et le vainqueur de Jemmapes. Ainsi que nous le disions tout à l'heure, les relations entre ces deux hommes dataient de plus loin et si elles avaient un caractère d'intimité, elles doivent avoir eu leur origine dans une communauté d'opinions et de sentiments : Lasonde, ainsi qu'il l'a avoué lui-même [2], aimait Dumouriez jusqu'à l'idolâtrie : il l'admirait comme un héros auquel on pardonne volontiers certains défauts de caractère et des actes inconséquents. Cet homme exerçait sur lui une sorte de fascination parce qu'il le croyait capable d'exécuter les conceptions les plus hardies. Nous le voulons bien, car Dumouriez n'était pas un ambitieux vulgaire ; comme militaire, comme homme politique, il possédait des talents incontestables, et quel qu'ait été son but lorsqu'il penchait tantôt vers la cour, tantôt vers les Jacobins et tantôt vers les orléanistes, nous

[1] Du chef de ces fournitures et d'autres de même nature, le banquier Werbrouck père était en 1796 en avance de 120,000 livres (*Mémoire* cité, p. 48). Des faits que nous relatons ici, M. Werbrouck et le d[r] Siboons ont déposé devant le tribunal criminel du département de la Dyle. (*Ibid.*, p. 236.)

[2] A son défenseur Réal. *Voy.* p. 38 du *Mémoire*.

croyons que ses intentions étaient pures [1]. Malheureusement, les événements qu'il cherchait à dominer, le dominèrent lui-même et finirent par le briser.

Son ami Lasonde doit avoir eu le pressentiment de ce revers de fortune, car avant les événements, il avait déjà pris certaines précautions. C'est ainsi qu'il avait loué au mois une voiture de place, en stipulant que le cocher et les chevaux seraient logés et nourris à ses frais dans sa maison à Bruxelles, afin de les avoir à tout instant sous la main.

Ces pressentiments ne tardèrent pas à se réaliser : Dumouriez avait profondément irrité les Jacobins par son refus de laisser substituer leur société-mère à la place de la Convention, et lorsque par une lettre du 10 mars 1793, il les eut menacés de venir avec son armée à Paris pour les exterminer, la perte de ce général avait été jurée, dut-il en coûter à la France la honte d'une défaite.

Le 18 mars 1793 Dumouriez livra aux Autrichiens la bataille de Neerwinde, petit village de l'arrondissement de Huy. La victoire semblait d'abord pencher vers les Français; leur centre et leur droite triomphaient, lorsque leur gauche, saisie d'une terreur panique par les cris de *sauve qui peut*, *nous sommes trahis!* poussés par les émissaires des Jacobins, se débanda et jeta le désordre dans les deux

[1] Dumoriez était notoirement ennemi de tous les excès révolutionnaires, et ce n'est pas sa faute s'il a échoué dans sa généreuse tentative pour sauver Louis XVI et faire proclamer Louis XVII chef d'une monarchie constitutionnelle. Ces sentiments modérés furent aussi ceux de Lasonde, si on peut s'en rapporter à quelques expressions désapprouvant hautement le supplice de Louis XVI et la conduite de la Convention, expressions qui se trouvent dans une lettre adressée à l'empereur d'Autriche et attribuée à Lasonde. Son avocat, il est vrai, révoque cette origine en doute, mais c'était pour le besoin de la cause. (*Voy.* le *Mémoire*, p. 189.)

autres divisions [1]. On connaît le reste : l'armée française, forcée de battre en retraite, évacua la Belgique ; Dumouriez exaspéré par le désespoir et n'ayant pu déterminer ses troupes à marcher sur Paris, les abandonna après avoir livré aux Autrichiens les quatre commissaires envoyés par la Convention pour l'arrêter.

Revenons à Lasonde qui, le jour même de la bataille de Neerwinde, réunissait chez lui à un dîner plusieurs représentants provisoires, personnes notables de Bruxelles, afin de délibérer sur les moyens de remplir la caisse militaire, complétement à sec. On ne put rien décider dans cette conférence, ni dans une autre fixée au lendemain, et il peut paraître assez étrange que ce ne fut que le 20 mars 1793 que notre négociant aurait appris, par la rumeur publique, l'issue de la journée de Neerwinde.

A cette nouvelle, Lasonde ne se crut plus en sûreté à Bruxelles. Le 21 il fit démeubler entièrement sa maison et partit le lendemain. Il se réfugia successivement à Gand et à Tournai et ne se crut en sûreté qu'à Valenciennes, où il arriva le 25 mars [2]. Cependant, ayant été informé par

[1] Cette aile gauche était commandée par le général Miranda, qui avait été obligé de lever le siége de Maestricht, pour se replier avec sa division sur le gros de l'armée. C'est le même aventurier qui s'était signalé à Anvers par sa conduite fanfaronne et arbitraire, ayant fait enlever comme ôtages quatre représentants provisoires, MM. Borrekens, De Wael, Nanteuil et Van Setter, afin d'extorquer à la commune une contribution de 300,000 francs. (Voir MERTENS et TORFS, VI, 332-334.)

[2] Nous consignons ici une particularité de la reddition d'Anvers. Pendant l'occupation française la fourniture des vivres pour la garnison avait été adjugée à un négociant, nommé Lombaerts. Après la capitulation, pour le règlement de laquelle le commissaire des guerres d'Albon était resté dans la ville, ce négociant prétendit mettre la main sur les vivres encore en magasin, alléguant qu'il était créancier de la République; mais sa prétention fut écartée. Il se fit alors fournisseur des troupes anglaises et endossa leur uniforme. Réal se montre scandalisé de tout cela; mais nous ne voyons pas qu'il y ait lieu à crier au scandale pour si peu. (X, pp. 74-75.)

un ami que l'autorité autrichienne, après l'occupation de Bruxelles, y maintenait l'ordre, il se hasarda à revenir dans cette ville vers les premiers jours d'avril.

Non seulement il n'y fut pas inquiété, mais lorsque Dumouriez à son tour arriva à Bruxelles [1] avec quelques officiers qui avaient suivi sa fortune, on conduisit ces fugitifs chez Lasonde pour les héberger. Sans doute que l'on supposait que notre négociant devait être charmé d'accorder l'hospitalité à son ami malheureux; mais, il est triste de devoir le dire, Lasonde aurait été fort embarrassé de cette préférence, et le séjour des officiers français dans son hôtel paraît avoir été enveloppé d'un certain mystère [2].

Au reste, dans l'ignorance où nous sommes des explications qui ont dû être échangées, on ne saurait rien affirmer quant à l'accueil plus ou moins réservé que Lasonde aurait fait à Dumouriez, et quant à l'assertion que le premier, usant de son ancien ascendant sur le second, l'aurait dissuadé de prendre service [3] dans l'armée autrichienne.

Quoi qu'il en soit, la position de Lasonde à cette époque doit paraître fort énigmatique; car s'il était aussi anti-autrichien, quel besoin avait-il d'adresser au comte de Metternich, ministre plénipotentiaire de l'Empereur à Bruxelles, des notes concernant le congrès tenu à Anvers le 7 et le 8 avril? Dans une de ces notes il disait entre autres au ministre que Pitt trompait l'empereur François, que ce congrès n'avait d'autre but que le morcellement ou du

[1] Vers le 14 avril, dit l'auteur du *Mémoire*, p. 39.

[2] Pour éclaircir ce mystère et prouver le séjour de ces officiers étrangers, le parquet de Bruxelles dut recueillir plus tard les dépositions d'un domestique, d'une cuisinière et d'une repasseuse de Lasonde; mais ce qu'ils déposèrent ne présente rien de positif. Aucun de ces témoins ne put affirmer avoir vu les étrangers. Ceci a pu faire alléguer plus tard que c'était une hospitalité forcée. (*Mémoire*, p. 39.)

[3] C'est Réal qui avance cette assertion dans son plaidoyer : « Dumouriez, » dit-il, conseillé par Lasonde, refusa le grade de lieutenant-général d'artil- » lerie qui lui était offert dans l'armée autrichienne. » (*Mémoire*, p. 39.)

moins de nouveaux démembrements de la Belgîque, au profit de l'Angleterre, de la Prusse et de la Hollande; que les Hollandais rétabliraient le traité de la Barrière avec toutes ses servitudes militaires et tiendraient l'Escaut plus hermétiquement fermé qu'auparavant. Suivaient quelques expressions sarcastiques à l'endroit de la trinité Anglo-Prusso-Hollandaise [1].

Cette franchise d'opinion n'eut d'abord aucune suite fâcheuse pour son auteur, soit parce qu'on n'attacha aucune importance à son appréciation, soit que, comme on l'a insinué, on se le réservait comme une ressource pour renouer des rapports avec la France, en cas de grands revers [2]. Si cela est vrai, le ministre autrichien se serait conduit avec une extrême duplicité lorsque, quelques semaines après, il fit arrêter Lasonde à l'improvisite et saisir tous ses papiers. Cette arrestation eut lieu le 28 juin, le lendemain de la prise de Valenciennes par les alliés, d'où l'on a induit que ce succès ayant tourné la tête au gouvernement, il crut n'avoir plus rien à ménager. Lasonde aurait donc été un personnage assez important pour être redouté, et cependant, d'après les journaux du temps, on ne l'accusait de rien moins que de conspiration et d'avoir tenu dans sa maison des dîners-conciliabules avec des personnes suspectes d'avoir été favorable au régime français [3].

[1] Cette note se lit au *Mémoire*, p. 41, mais elle est sans date.

[2] Plaidoyer de RÉAL, *Mémoire*, p. 40.

[3] *Ibid.* pp. 42, 43. RÉAL se livre à ce propos à de longues déclarations contre « le visir Metternich. » Mais, sans parler des dîners du 18 et du 19 mars 1793 (*voy.* ci-dessus), il nous paraît avéré que la police autrichienne avait plus d'un motif pour suspecter Lasonde. Celui-ci, entraîné par sa prédilection pour ses compatriotes, avait averti le commissaire des guerres d'Albon, resté à Anvers pour régler la capitulation, qu'il courait risque d'être arrêté et lui avait indiqué les voies par lesquelles il pourrait s'échapper. De plus, non content de faire parvenir des secours aux prisonniers français, dans la citadelle, il leur tenait des propos qui devaient être peu agréables aux Autrichiens. (*Voy.* au *Mémoire,* pp. 48-49.)

Cette affaire, qui fit beaucoup de bruit dans le temps, fut déférée aux tribunaux. En attendant que l'instruction du procès fût terminée, Lasonde fut confiné dans cette même citadelle d'Anvers, où quelques mois auparavant il avait fait parvenir des secours aux soldats républicains. Sa captivité fut longue et pénible ; et si on avait pu prouver les faits mis à sa charge, il n'avait d'autre perspective qu'une prison perpétuelle en Hongrie ou tout au moins le bannissement avec confiscation de ses biens. Néanmoins, quoique étroitement gardé, il avait la liberté d'écrire et la faculté de recevoir des visites en présence des gardiens. C'étaient deux planches de salut qui pouvaient l'aider à échapper au sort qui le menaçait.

Du 8 au 20 il put adresser à l'empereur François et à l'archiduc des lettres dans lesquelles il exposa à ces princes le but de la négociation dans laquelle il avait été employé de 1791 à 1792 pour prévenir la guerre entre la France et l'Autriche. Touffner, l'agent de Metternich à Bruxelles, le même qui, vers la fin de novembre 1792, écrivant à Lasonde, l'avait appelé « mon cher sorcier » pour avoir su deviner en septembre les succès de l'armée française, Touffner, disons-nous, s'était chargé de faire parvenir ces lettres, après en avoir élagué et adouci ce que les expressions avaient de trop amer. Or, il paraît que ce censeur n'y alla pas de main morte, si bien que l'original n'était plus qu'un brouillon qu'il fallut faire recopier par un commis, excepté la dernière page, qui ne contenait que peu de lignes. C'est cette page qu'on retourna à Lasonde par son ami Van Soust [1]. La chose n'était pas facile, car il fallait échapper à l'œil des gardiens. Van Soust sut s'y prendre fort adroitement : au moment où le prisonnier entra dans un cabinet

[1] Au *Mémoire*, ce nom est francisé et orthographié VANZOUSTE.
(Il s'agit de M. Simon Van Soust, d'une famille patricienne de Bruxelles. L. G.)

pour satisfaire à un besoin, son ami lui glissa la feuille avec une plume et de l'encre, et le tour était fait[1].

Aucun document ne nous apprend que ces lettres fussent suivies d'effet, ni même qu'elles soient parvenues à destination. Mais voici une péripétie nouvelle et un nouveau changement de rôle. Ce conspirateur que le gouvernement autrichien tient sous les verroux, il veut encore en faire un négociateur, et ce qu'il y a de non moins singulier, celui-ci accepte avec empressement la mission dont on veut le charger, sans même stipuler sa liberté pour prix de sa complaisance.

Pour comprendre ce changement soudain, il est nécessaire de jeter un coup-d'œil rétrospectif sur les événements politiques.

La France, attaquée sur toutes ses frontières par l'Europe entière coalisée, ne s'était pas découragée; mais réunissant toutes ses forces elle avait fini par prendre une attitude qui imposait à ses ennemis. Le général Jourdan, après avoir battu les Autrichiens à Wattignies, avait pu reprendre l'offensive dans la Flandre française vers la fin d'octobre 1793. L'hiver seul put interrompre les opérations militaires; mais à peine reprises, au commencement du printemps 1794, une nouvelle invasion de la Belgique devint imminente.

C'est dans cette extrémité que le prince[2] de Metternich, songea à son prisonnier d'État. Il lui dépêcha donc son agent Touffner, le baron de Lederer, le banquier Werbrouck et Van Soust, connus tous les quatre comme amis de Lasonde.

[1] C'est dans ces lettres que se trouvent les expressions plus ou moins blessantes contre la Convention dont il a été argué plus haut, pour établir que Lasonde partageait la manière de voir de Dumouriez quant aux excès révolutionnaires. Il faut convenir, du reste, en considérant la position de Lasonde au moment où ces lettres furent écrites et celle des personnes auxquelles elles sont adressées, qu'on peut n'en tirer rien de concluant pour ou contre les opinions de leur auteur.

[2] *Lisez* comte. Le comte de Metternich-Winnebourg était le père du prince. L. G.

Ils devaient s'informer s'il n'y avait pas moyen de renouer les négociations avec le Comité de salut public, afin de prévenir les maux qui pouvaient résulter d'une nouvelle campagne.

Lasonde fit répondre qu'il ne connaissait aucun des membres de ce comité, sauf Collot d'Herbois [1] qui lui avait antérieurement demandé des renseignements sur la Belgique, que sous prétexte de le renseigner, il était prêt à lui écrire en lui faisant savoir que le gouvernement autrichien était disposé à traiter, et que si le comité était dans les mêmes dispositions, il le prierait, dans une lettre dont il rédigea le projet, de prendre sous sa sauvegarde et d'envoyer des passeports au général Molitor, commandant de la citadelle d'Anvers, qui devait porter à Paris la lettre de Lasonde pour Collot d'Herbois ou en l'absence de celui-ci pour ses collègues [2].

Nous passons plusieurs autres détails concernant cette mission, car quoique les vues de Lasonde et son projet de lettre fussent approuvés par le comte de Metternich, il n'y fut donné aucune suite. Le 15 mai, au moment où le général Molitor était prêt à se mettre en route, l'empereur François, qui avait eu à Tournai une conférence avec deux Français, aurait tout à coup changé d'avis et aurait dit publiquement qu'avant deux mois tout changerait de face en France, et qu'il retournerait à Vienne plus satisfait que s'il eût gagné plusieurs batailles [3].

Que pouvaient signifier ces paroles? Nous l'ignorons, et

[1] Le misérable histrion qui, pour se venger des sifflets qui l'avaient jadis accueilli au théâtre de Lyon, avait couvert cette grande ville de sang et de ruines. Lasonde paraît avoir eu honte d'une pareille connaissance, car on lit dans le *Mémoire*, p. 51, qu'il ne connaissait Collot « que très-superficiellement. »

[2] *Mémoire*, p. 51-52.

[3] D'après le *Mémoire*, p. 52, on supposait que ces deux individus étaient les conventionnels Saint-Just et Joseph Lebon. L'objet et l'issue de cette conférence mystérieuse n'étaient pas connus.

il n'entre pas dans notre plan d'en chercher l'explication, mais il doit être curieux de les voir commentées par un contemporain à même de les juger. Or, voici comment s'exprime à ce sujet Réal :

« Ceux qui rapprocheront, dit-il, les époques, qui se » rappelleront les étranges projets de Robespierre et cette » dictature à laquelle osa aspirer ce pygmée, dont la puis- » sance colossale fera *notre éternelle honte* ; ceux qui n'au- » ront pas oublié cette fête à l'Être-Suprême, les sanglantes » boucheries de messidor qui la suivirent ; ceux qui se » rappelleront le discours prononcé par Robespierre le » 8 thermidor ; ceux qui se souviendront qu'il a fallu toute » l'énergie de la journée du 9 pour terrasser ce *brigand* et » anéantir ses projets, ceux-là auront peut-être deviné cette » énigme politique et trouvé la vérité [1]. »

Mais passons, pour revenir à Lasonde qui, de brillant négociateur, était encore une fois devenu obscur prisonnier. Ce ne fut que le 8 juillet 1794, douze jours après la bataille de Fleurus, qui avait décidé du sort de la Belgique, qu'il fut mis en liberté. Cette date du 8 juillet mérite quelque attention, car ce ne fut que le 24 juillet que la ville et la citadelle d'Anvers furent occupées par la division Souham et nous n'avons rien trouvé qui pût nous expliquer la cause de cette mise en liberté anticipée de notre négociateur.

Il ne devait pas en jouir longtemps et ses compatriotes français, auxquels il avait donné tant de marques de sym-

[1] *Mémoire*, p. 52. Nous avons cité ce passage en entier, comme une leçon à l'adresse de certains gens qui, en présence de ses crimes avérés, prétendent réhabiliter Robespierre sous prétexte qu'il était un homme incompris. Ce système offre, à notre avis, de grands dangers, en ce qu'il tendrait à fausser le jugement et la moralité de l'histoire. Avec un pareil système d'hommes incompris, il n'y a pas de raison pour que le duc d'Albe et ses satellites, Néron et les monstres qui souillèrent la pourpre romaine, en un mot tous les tyrans, grands et petits, n'invoquent à leur tour devant la postérité le bénéfice de la réhabilitation.

pathie, même pendant sa captivité [1], allaient se mettre en lieu et place des Autrichiens pour le persécuter avec un acharnement égal.

A peine rentré dans Bruxelles, il s'y vit arrêté de nouveau, cette fois sous l'accusation d'émigration et de conspiration, de complicité avec Dumouriez. La commission militaire devant laquelle il fut traduit écarta, il est vrai, le premier chef d'accusation qui était par trop absurde [2], mais elle admit le second et le renvoya devant le tribunal révolutionnaire de France, séant à Paris. Il fut en conséquence extrait de la Porte de Hal, transféré dans cette dernière capitale et jeté dans les cachots de la conciergerie le 28 août 1794.

Ce redoutable tribunal révolutionnaire n'était plus alors ce qu'il avait été quelque temps sous le régime de la Terreur : une réunion de scélérats, décorés du nom auguste de juges et condamnant à mort sans même avoir entendu la défense des accusés. Il avait été réorganisé et ses attributions avaient été modifiées. La plus importante de ces modifications était celle qui lui attribuait la faculté de décider en chambre du conseil s'il y avait lieu ou non de poursuivre. Ce fut le salut de Lasonde et de bien d'autres [3]. En

[1] Sachant qu'il y avait dans la citadelle des prisonniers français, il feignit d'être malade. On lui envoya le médecin de l'hôpital militaire de la forteresse, auquel il avoua son subterfuge et qu'il ne s'agissait pas de lui, mais des autres prisonniers, parmi lesquels il y en avait qui étaient atteints de la gale, et il se serait entendu avec lui sur le moyen de leur fournir des secours. Ce moyen était une ruse semblable : simuler une indisposition afin de pouvoir être visité par le médecin. Un billet que Lasonde glissa à un des prisonniers, au moment où il passait sous ses fenêtres, indiqua à celui-ci le rôle qu'il avait à jouer. (*Mémoire* p. 47.)

[2] Dans son plaidoyer Réal accumula les faits et les témoignages à preuve que Lasonde, bien loin d'être un émigré, était l'ennemi juré de l'émigration française.

[3] « J'ose affirmer, dit Réal, que plus de vingt mille citoyens ont obtenu par « cette voie (la chambre du conseil) la liberté qu'ils n'auraient jamais dû perdre. » Ailleurs, il avait constaté qu'à la fin de la Terreur, deux cent mille personnes

effet, par un arrêt rendu en chambre du conseil le 14 brumaire an III (4 novembre 1794), ce tribunal le déclara innocent et ordonna sa mise en liberté.

Rentré dans Bruxelles, après avoir subi pendant deux mois de mortelles angoisses dans les cachots de Paris, Lasonde songea avant tout à poursuive le procès que, du fond de sa prison d'Anvers, il avait intenté le 27 novembre 1793 au sieur Donyn, amman de Bruxelles, agissant par ordre du ministre comte de Metternich, afin d'obtenir une réparation du chef de violation de son domicile, d'enlèvement de ses papiers et d'arrestation illégale de sa personne. Après son acquittement, il avait obtenu du tribunal révolutionnaire de Paris l'autorisation de retirer du dossier de son procès un document résumant cette affaire et à son retour de Bruxelles il soumit ce résumé au conseil de Brabant qui existait encore. Cette pièce produisit sur ce collége une impression si favorable que, le 24 décembre 1794, il lui donna acte de la réparation d'honneur que lui fit en termes formels le procureur général de Brabant, emprenant pour le susdit amman Donyn, et sauf recours contre qui de droit pour réclamer des dommages-intérêts [1].

Cette réparation obtenue, notre négociant put se croire à l'abri de toute inquiétude ; il se proposa de s'occuper de sa fortune qui avait été pendant seize mois à la discrétion de ses

gémissaient dans les prisons de France, qu'ils avaient été arrêtés sous les accusations les plus vagues. « Il falloit bien, ajoute-t-il, trouver pour les désencombrer un « moyen qui ne fût pas l'horrible déblaiement dont s'était servi Robespierre. » Ce moyen, ce fut la chambre du conseil du tribunal révolutionnaire qui prononçait les acquittements sans appel, sans recours, et épargnait au tribunal le temps que lui auraient enlevé des débats d'autant plus inutiles que chaque séance était un supplice pour les accusés. (*Mémoire*, pp. 54-55.)

[1] *Résumé général du procès de Tort de Lasonde contre le conseiller et procureur général de Brabant.* C'est ensuite de ce résumé, qui lui fut délivré le 6 novembre 1794, qu'il avait été acquitté deux jours auparavant.

Le conseil de Brabant n'a pas fait transcrire l'acte en question dans ses registres aux arrêts. L. G.

ennemis. Il était d'ailleurs fatigué de la politique dont il n'avait recueilli que d'amers déboires, et c'est au commerce qu'il voulut appliquer désormais toute son activité.

On traversait alors l'hiver mémorable de 1794-95, et l'approvisionnement des armées françaises était l'objet de spéculations effrénées [1]. Les denrées et toutes les autres subsistances avaient atteint des taux très-élevés. C'est dans ces circonstances que se forma à Bruxelles la compagnie Walckiers, dans le but d'entreprendre l'approvisionnement de Paris et des armées, et Lasonde, qui était un des actionnaires de cette compagnie, présenta, en son nom, le 18 floréal an III (7 mai 1795) à trois commissaires de la Convention un mémoire tendant à obtenir le service des subsistances de Paris et des armées, tout en faisant baisser le prix des grains, que le gouvernement français payait en Belgique 37 et au Havre jusqu'à 46 livres le quintal [2].

Ce mémoire fut parfaitement goûté, ainsi qu'il résulte d'un traité signé le 24 prairial an III (1 juin 1795). En vertu d'un arrêté du Comité de salut public du 16 prairial (4 mai), la compagnie Walckiers s'engagea à fournir au gouvernement

[1] Réal, dans son plaidoyer, entre, au sujet de ces spéculations, dans un exposé de faits que l'on ne saurait accueillir qu'avec réserve, parce qu'ils ne réposent souvent que sur des hypothèses, dont il conclut à un système d'agiotage pratiqué avec persévérance au détriment de la France. Voici en quoi aurait consisté ce système. A partir du ministère de l'abbé Terray, pendant le règne de Louis XV, le gouvernement français aurait fait annoncer ostensiblement des achats de grains dans le Nord et en Amérique; en réalité il en aurait fait acheter en Belgique, d'où on les portait par l'Escaut en Hollande; des ports de ce dernier pays, on les aurait dirigés sur ceux de France, où on les aurait payés fort cher. Cette op'-ration a pu se faire dans des années d'abondance; car en temps de disette la Belgique était obligée de s'adresser à l'étranger pour combler le déficit de ses récoltes, et c'est de la Hollande qu'elle tirait les grains qui lui manquaient. D'où il résulte que Réal a trop généralisé lorsqu'il a tracé le tableau des tripotages dans les grains, dans lesquels il fait intervenir le banquier de Broëta, d'Anvers, et la maison Osy, de Rotterdam. (*Mémoire*, p. 58).

[2] A ce qu'assure Réal, auquel nous laissons la responsabilité de son assertion, que nous ne sommes pas à même de vérifier ou de contrôler.

français 1800 mille quintaux de froment, à raison de 28 livres le quintal, en se réservant d'abaisser le prix à 23 et même jusqu'à 20 livres, selon les circonstances.

C'était une diminution considérable en comparaison des prix précédents. Il est vrai que la compagnie n'avait offert ce prix de 28 livres qu'à la condition que le gouvernement retirerait de la Belgique tous les agents chargés d'y acheter des grains, en d'autres termes qu'on la laisserait sans concurrents à partir du 1er thermidor (19 juillet). D'un autre côté, les apparences de la prochaine récolte étaient telles qu'elles laissaient entrevoir une baisse notable.

Quoi qu'il en soit, au bout d'un mois la compagnie Walckiers avait rempli ses engagements et au-delà, puisqu'elle avait versé à Gand 100,000 quintaux de blé en sus du contingent stipulé. C'étaient de vieux blés du Nord, que la maison Henry Simons, de Hambourg, avait expédiés vers la Hollande, d'où on les avait dirigés sur Anvers et Gand[1].

Jusque là tout allait bien et on ne comprend guère comment le gouvernement républicain, qui se prétendait un gouvernement à bon marché, se soit tout à coup montré favorable aux fournisseurs à la hausse. Réal insinue qu'il y avait là-dessous du tripotage, du népotisme de la part des comités du gouvernement dont chaque membre avait une créature à placer ou à protéger, et des détails qui vont suivre on pourra juger jusqu'à quel point cette insinuation était fondée.

Pendant que la compagnie Walckiers poursuivait tranquillement ses opérations, un certain Paulet, aubergiste à Douai[2], donna le signal des tracasseries. Il s'était associé avec un nommé Van den Berg, également de Douai. Cette association était protégée par le conventionnel Merlin, de Douai, alors ministre de la justice, et proposait de livrer le froment à

[1] *Mémoire*, etc., pp. 62-65.
[2] Paulet devint depuis banquier et acquéreur de biens nationaux.

39 livres le quintal, alors que la compagnie Walckiers continuait à se contenter de 28 livres. Après de vaines tentatives pour amener une transaction entre les deux compagnies, on profita de l'absence de Ramel [1] qui s'était énergiquement opposé aux prétentions de Paulet, pour adjuger à celui-ci la fourniture des subsistances et pour résilier le contrat fait avec la compagnie Walckiers, que l'on avait décriée de toutes les manières, au point que Perez et Portier de l'Oise, deux représentants du peuple envoyés en mission en Belgique, n'avaient pas craint de dire dans leur rapport que Lasonde, qui était véritablement l'âme et le cheville-ouvrière de cette compagnie, était un assassin du peuple français, un misérable tout couvert du sang de ses compatriotes [2].

Les Douaisiens triomphèrent, mais ce ne fut pas pour longtemps ou du moins exclusivement. A peine les comités eurent-ils stipulé avec Paulet au prix de 39 livres qu'ils traitèrent avec une autre compagnie, celle de Hymans, de Bruxelles, au taux de 45 livres, et finalement avec un nommé Verstraeten, également de Bruxelles, au prix énorme de 50 livres par quintal!!!

Réal nous donne sur ces deux derniers personnages des détails qui nous font voir que la corruption sous la République n'avait rien à envier à celle de l'ancien régime.

Pour apprécier la moralité du marché Hymans, il importe d'abord de savoir que par contrat du 12 germinal an III (1er avril 1795), un sieur Ottevaere s'était engagé à livrer dans les magasins militaires de la Belgique 150,000 quintaux de froment et de seigle. Cette fourniture effectuée,

[1] Ramel, conventionnel en mission en Belgique.

[2] Lasonde, dans l'acte de dénonciation contre le Directoire, dont il sera parlé plus loin, qualifie ce rapport, qui a été imprimé, de *lourd pamphlet* et de *libelle mensonger*. (*Mémoire*, p. X.)

Ottevaere, se trouvant encore détenteur d'une grande quantité de grains, offrit de passer un nouveau marché au prix de 16 florins le quintal, soit une augmentation d'un florin sur la marché précédent. Cette proposition fut rejetée, on ne dit pas pour quelle raison ; mais le même jour Hymans fit offrir de fournir 112,000 quintaux à 21 florins, et ce marché fut conclu le 21 floréal an III (10 mai 1795). D'après son contrat, il devait livrer le tout dans l'espace de 45 jours ; mais il ne put verser dans les magasins militaires que 20,000 quintaux, et encore avait-il repris cette quantité d'Ottevaere, qui n'ayant pu vendre ses grains à la République les avait cédés à son heureux concurrent. Par cette double opération, Hymans obtenait sans industrie, sans peine, sans risque, le modeste bénéfice de 12 livres par quintal.

Ce n'est pas tout. Ottevaere, qui demandait deux millions d'écus pour prix de sa fourniture faite, obtint avec beaucoup de peine un à-compte d'un million en traites sur la Hollande, qui furent protestées, et au même moment Hymans reçut à Paris 104 millions en assignats et 300,000 florins de Hollande à toucher chez un banquier d'Amsterdam [1].

Il avait des amis, ce Hymans, qui l'aidaient à manger au ratelier du budget, mais l'histoire du marché n'en est pas moins édifiante.

Jean-Baptiste Verstraeten, natif de Bruxelles, était enfermé depuis 1790 aux Alexiens de Diest, pour s'être attribué illégalement un titre nobiliaire et avoir commis des escroqueries à l'aide de fausses signatures. En 1792, à la faveur du désordre qui suivit l'invasion française, il réussit à s'échapper ; mais quelques jours après, il fut arrêté de

[1] Nous n'inventons rien. (*Voy.* au *Mémoire*, p. 70, la note 1.)

nouveau pour avoir pris faussement le titre d'adjoint à l'état-major du général Ferrant : ayant séduit, on ne sait comment, les dragons qui gardaient la prison, il parvint à s'échapper une seconde fois et se rendit à Paris, d'où il revint le 1er prairial an III (20 mai 1795), avec une *commission importante*. Cette commission lui avait été donnée par le Comité de salut public et consistait tout bonnement dans une fourniture de subsistances. En vain le représentant du peuple Giroust, alors en mission à Bruxelles, envoya-t-il au comité des renseignements précis sur les antécédents de Verstraeten, le comité ne lui en conserva pas moins sa confiance. Aussi l'impertinence du fournisseur improvisé ne connut bientôt plus de bornes, et on le vit se pavaner au milieu des Bruxellois ébahis, étincelant d'or et de diamants, vêtu d'un gilet à la hussarde, garni de six rangs de boutons; chaque bouton, à ce qu'il affirmait bêtement, était une pierre fine, et il évaluait le tout à quatre-vingt-seize mille livres[1].

Conçoit-on un gilet de fournisseur de quatre-vingt-seize mille écus ; mais n'oublions pas que Verstraeten fournissait le froment à cinquante livres le quintal; dès lors, il lui était facile de précéder et d'effacer par son faste ridicule les incroyables du Directoire qui allaient bientôt paraître[2].

Entretemps, la compagnie Walckiers avait continué ses opérations en grains, mais non sans éprouver beaucoup d'obstacles de la part de la compagnie Paulet. Cette dernière avait envoyé des agents en Belgique qui achetaient partout des grains à des prix fous. Le résultat de de cet accaparement fut d'arêter la baisse et de provoquer

[1] *Voy.* au *Mémoire*, p. 70-73, une note très-étendue sur ce singulier personnage et M. A. Borgnet (*Histoire des Belges à la fin du XVIIIe siècle.*)

[2] En réfléchissant que Verstraeten fut d'abord enfermé à Diest sur la requête de sa famille, on se demande si ce n'était pas un cerveau félé ; mais alors il doit paraître étrange que le Comité de salut public se serait laissé imposer par un fou.

une hausse, et afin d'échapper à l'indignation que devait produire cette manœuvre, les agents de Paulet s'annonçaient faussement comme les agents de Walckiers. C'est probablement à cette confusion que fait allusion une lettre du 13 fructidor an III (30 août 1795) que le général Morgan, commandant à Anvers, adressa au représentant du peuple Lefèbvre de Nantes [1]. Ce dernier, dans un rapport au Comité de salut public du mois de vendémiaire an IV (septembre 1795), signale la multiplicité des soumissions et la concurrence des soumissionnaires, qui avaient tous traité avec une hausse progressive, comme la cause principale du mécontentement populaire [2], et à ce propos il donne le relevé suivant des compagnies qui avaient obtenu des fournitures de grains :

Walckiers, de Bruxelles	à 14	florins	de Hollande.
Ottevaere, aîné	» 15	»	»
Paulet, de Douai.	» 18	»	»
Ch. Hymans, de Bruxelles.......	» 21	»	»
Verstraeten, » »	» 23	»	»

Ces chiffres confirment pleinement ce que nous avons dit plus haut sur les scandaleux tripotages qui s'étaient établis

[1] « Il est, disait-il, une clause dans ces deux marchés (de Walckiers et de » Paulet) qui finira par me mettre dans une grande perplexité. Cette clause » assure à chacune des deux sociétés le droit exclusif d'acheter des grains dans » la Belgique ; à laquelle des deux compagnies cette clause doit-elle appartenir. » Sera-ce l'ancienne ? Ou la nouvelle doit-elle avoir la préférence ? Si l'une et » l'autre venait à la fois me requérir pour m'opposer aux acquisitions respectives, » quelle devra être ma conduite ? (*Mémoire*, n. 7 des annexes, p. 249.)

[2] Des émeutes, des pillages et des meurtres avaient eu lieu dans les Flandres, le Hainaut, le Brabant Wallon et la province d'Anvers. A Courtrai vingt-six bâteaux chargés de grains pour compte de la République avaient été arrêtés par le peuple, mais on avait pu les dégager. (*Mémoire*, annexe n. 8, p. 251.) Comme Lefèbre, le général Morgan attribuait ces troubles à l'accaparement des grains par les agents de Paulet à des prix scandaleusement forcés et dont les fermiers eux-mêmes s'étonnaient. A cause de cette franchise, Morgan fut destitué un mois plus tard. (*Ibid.*, p. 75.)

dans la fourniture. Il est à noter que la maison Walckiers, dont la soumission était la plus basse, était aussi la seule qui s'était réservé une diminution éventuelle d'un huitième ou d'un sixième, selon les circonstances. La compagnie maintint également avec fermeté ses offres modérées, malgré les tentatives nouvelles faites par Paulet pour l'amener à une transaction et à une espèce de fusion [1].

L'opposant le plus énergique de cette transaction était notre Lasonde, aussi Merlin de Douai avisa-t-il au moyen de le perdre. Il obtint contre lui un mandat d'arrêt, sous prétexte de complicité dans le mouvement de vendémiaire, qu'il serait venu diriger à Paris [2], bien que Lefèbvre de Nantes lui eût assuré que Lasonde était fort tranquille à Bruxelles et n'avait pas bougé de cette ville depuis six mois. Le mandat toutefois ne fut pas mis à exécution ; mais ce n'était que partie remise.

Immédiatement après la réunion définitive de la Belgique à la France, les représentants du peuple Ramel et Lefèbvre de Nantes avaient été rappelés [3] et remplacés par Roberjot, Perez et Portier de l'Oise. Ces trois représentants avaient plaidé à la Convention l'annexion de notre pays à la République, et firent leur entrée dans nos principales villes au son des cloches et au bruit du canon [4]. Les deux derniers, à peine arrivés à Bruxelles, se mirent à déclamer contre la compagnie Walckiers, qu'ils ne connaissaient pas, contre Lasonde qu'ils n'avaient jamais vu et qu'ils accusaient « d'être la cause de la hausse du prix des grains, de la

[1] Cette transaction inventée par Merlin de Douai consistait en ceci : que la compagnie Walckiers aurait haussé ses prix jusqu'à 34 livres, et que celle de Paulet aurait abaissé les siens jusqu'au même taux. (*Ibid.*, p. 76).

[2] Il s'agit de la sanglante journée du 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795.)

[3] Ce dernier était lié d'amitié avec Lasonde.

[4] C'est ainsi que Perez s'était fait recevoir à Anvers, le 25 novembre 1795. (*Voy.* Mertens et Torfs, VI, 453.)

» disette, de la misère et de tous les malheurs arrivés » depuis que les Walckiers s'étaient mêlés de procurer des » subsistances. » On ne pouvait s'y méprendre : ces calomnies, comme les mandats de ces honorables [1], tendaient au même but, sortaient de la même source, de l'officine de Merlin de Douai, le protecteur de la compagnie Paulet-Van den Berg.

En dernière analyse, que voulait cette compagnie ? — Enlever à la compagnie Walckiers la fourniture de 250,000 quintaux de blé que celle-ci possédait à Amsterdam et qu'elle avait offert de livrer à 28 et même à 23 livres le quintal, tandis que Paulet et consorts s'obstinaient à maintenir leurs prix à 39 livres : mais Lasonde, alors à Paris, était fatigué de ces propositions de transaction et par lettre du 4 frimaire an IV (25 novembre 1795) il informa le représentant Marée, qu'à moins que le gouvernement ne préférât résilier le contrat qu'il avait avec la compagnie Walckiers, celle-ci tenait à l'exécuter jusqu'au bout.

Toute négociation se trouva ainsi rompue et Lasonde retourna à Bruxelles pour s'y occuper uniquement du soin de réaliser les nouveaux engagements que venait de prendre la compagnie Walckiers vis-à-vis du gouvernement de la République.

C'est alors qu'un nommé Daubremez, se basant sur des copies mutilées des lettres écrites par Lasonde en 1793 et adressées à l'empereur d'Autriche et à l'archiduc Charles, inventa cette accusation de conspiration de Lasonde avec Dumouriez en faveur de l'Autriche. C'était une véritable bonne fortune pour Merlin de Douai, l'ennemi le plus acharné de notre négociant. Cependant, il doit paraître étrange que cet homme, alors ministre de la justice, ait laissé s'écouler près d'un mois avant de mettre à exécution

[1] Un mot paraît oublié ici. L. G.

un arrêté du Directoire du 16 pluviose an IV (5 février 1796). Le fait est que Lasonde qui se trouvait de nouveau à Paris ne fut arrêté que le 25 ventôse (15 mars).

Il était alors âgé de soixante ans, et souffrant. Cependant ce ne fut qu'avec peine qu'il obtint la faveur de pouvoir louer à ses frais une voiture qui devait le conduire à Bruxelles, sous l'escorte de gendarmes. Néanmoins, sur les vives instances de Réal, son avocat, qui était accouru à son secours, on accorda un sursis de trois jours avant de le diriger sur la Belgique.

Ce ne fut cependant qu'ensuite d'un second arrêté du Directoire du 19 germinal an IV (8 avril 1796), que le transfert eut lieu et que l'affaire fut déférée au tribunal criminel du département de la Dyle. Nous ne suivrons pas les péripéties de ce procès, dont l'instruction dura plus de trois mois et dans lequel on entendit de nombreux témoins tant à charge qu'à décharge. Nous nous contenterons d'en faire connaître l'issue.

Aux audiences du 14 et du 15 thermidor an IV (1 et 2 août 1796) la parole fut donnée au défenseur officieux de l'accusé, P.-F. Réal, avocat du barreau de Paris. Dans un long et brillant plaidoyer, auquel nous avons emprunté les principaux faits relatés dans la présente notice, Réal exposa la défense de son client et pulvérisa toutes les accusations portées contre celui-ci du chef de conspiration, de complicité avec le général Dumouriez. Puis, après un résumé lucide et impartial des débats par le président Bonaventure, le jury entra en délibération et revint bientôt avec un verdict de non culpabilité.

Lasonde fut en conséquence acquitté et immédiatement mis en liberté le 2 août 1796. Le public de Bruxelles accueillit cet acquittement avec satisfaction et le quartier de notre négociant — il demeurait rue de Ruysbroeck — célébra son retour dans son domicile par des feux de joie. Il avait

encore subi pendant cinq mois les ennuis de la captivité, et les démonstrations dont il fut l'objet prouvent qu'il s'était acquis l'estime et les sympathies de ses concitoyens.

Cependant Lasonde et son défenseur jugèrent qu'il ne convenait pas de laisser passer sans protestation les actes arbitraires du Directoire, qui avaient valu au premier les ennuis et les angoisses de cinq mois de captivité préventive et des frais judiciaires considérables. Ces actes odieux, notre négociant, toujours infatigable à la lutte, les dénonça à la législature dans l'écrit portant pour titre : *Procès de Barthélemy Tort de Lasonde, accusé de conspiration contre l'État, de complicité avec Dumouriez. Acte par lequel Lasonde, acquitté, dénonce et accuse devant le Conseil des Cinq-Cents, le directoire exécutif et le ministre de la justice, Merlin de Douai, comme coupables envers lui de prévarication et d'oppression.* Paris, an V, in-4° de XII, 256 pages [1].

Quel fut le résultat de cette courageuse dénonciation? C'est ce que nous ignorons.

Maintenant à quel point de vue peut-on apprécier le plus utilement le personnage dont nous venons d'esquisser fort incomplétement la biographie? Le juger d'après le plaidoyer de son avocat ne nous paraît pas une voie très-sûre. Celui-ci, en exposant les faits, devait naturellement chercher à atténuer les uns, à relever les autres, et divers points n'ont pas été élucidés par lui.

[1] La Bibliothèque royale de Bruxelles en possède un exemplaire, provenant du fonds Van Hulthem, n° 27,172. — Ce volume contient : 1° l'acte de dénonciation adressé au Conseil des Cinq-Cents; 2° le plaidoyer de l'avocat Réal devant le tribunal de la Dyle; 3° le résumé des débats par le président Bonaventure; 4° une dizaine de pièces justificatives. Indépendamment du personnage principal, ces documents nous en font connaître plusieurs autres qui, pendant les dernières années du XVIII[e] siècle, se trouvèrent mêlés aux affaires politiques et financières du temps.

C'est ainsi que nous ignorons le lieu de naissance, les liens de parenté, en un mot l'état civil exact de son client. Nous savons bien qu'il était Français, mais était-il célibataire ou marié ? Les deux noms qu'il porte pourraient donner lieu à supposer le dernier cas, si les signatures n'y venaient jeter des doutes. Tel qu'il nous apparaît, c'est un homme possesseur d'une certaine fortune ; actif et intelligent, il se livre à diverses spéculations ; probe et honnête, il sait s'acquérir l'estime publique. Ce n'est pas une figure historique, c'est plutôt un bon bourgeois de Bruxelles qui, par ses relations avec le grand monde, se trouve entraîné dans le tourbillon de la politique ; sans ambition personnelle, il y reste à l'arrière-plan et il y serait demeuré inaperçu, si un concours de circonstances ne l'eussent privé de trente mois de liberté individuelle, y compris son incarcération à la Bastille. Trente mois de captivité dans la vie d'un homme innocent, c'est une chose réellement triste. Mais Barthélemy de Lasonde avait de la philosophie ; son âme fortement trempée lui permettait d'envisager les événements avec calme et de braver les persécutions sans se laisser abattre par l'adversité.

Maintenant que le lecteur a pris connaissance de la notice de M. Torfs, je la compléterai autant que possible, comme je l'ai dit plus haut. Je regrette de devoir déclarer que mes recherches ne m'ont pas mis à même de combler entièrement les lacunes de son manuscrit. J'ai cru devoir donner des extraits un peu trop étendus peut-être du dossier du procès dont il a été parlé ci-dessus. J'espère qu'ils trouveront grâce en raison de leur importance historique et du jour nouveau qu'ils jettent sur les négociations de l'Autriche et de la France avant et pendant la guerre qui éclata en 1792 entre ces deux puissances.

Barthélemy Tort de Lasonde était né vers 1736 à Pérignan, petite ville du Languedoc, aujourd'hui du département de l'Aude, arrondissement de Narbonne. C'était une ancienne baronnie qui appartenait au siècle dernier à la famille de

Rosset. J'ai fait de vaines recherches relativement à sa parenté. L'adjonction de Lasonde à son nom patronymique semblerait indiquer une origine plus ou moins aristocratique, mais je n'ai trouvé ces noms dans aucun nobiliaire. Il est probable qu'il aura pris le titre de quelque petite terre, selon un usage, assez général en France, qui ne tirait guère à conséquence et dont Molière s'est moqué. Cependant, il semble avoir eu des prétentions à la noblesse, car dans un passeport délivré en 1793 par le prince de Cobourg, commandant l'armée de l'Empereur, il est qualifié d'*Edelmann*, qualification qui ne lui aurait certes pas été donnée s'il ne l'avait pas réclamée. Lasonde fit de brillantes études à Paris, au collége Louis-le-Grand, une des institutions remarquables de cette capitale et d'où sont sortis tant d'hommes célèbres. Il y était condisciple de Dumouriez dont la famille était peut-être alliée à la sienne, car ce général était né, à la vérité, à Cambrai, mais son père, Du Perrié du Mouriez, intendant militaire distingué, descendait d'une famille également originaire du Languedoc. Comme le lecteur a déjà pu en faire la remarque et comme il pourra en juger encore mieux par son habile défense, Lasonde était un homme de talent, d'esprit et doué de beaucoup d'énergie. Quant au physique, voici comment il est dépeint dans une pièce dont il sera souvent question (un brevet de garde national français) : « taille 5 pieds 3 pouces, cheveux et sourcils chatains, nez » aquilin, visage ovale, front découvert, une cicatrice au » côté gauche, yeux gris, bouche moyenne. » Je dois ajouter que notre garde national réclame contre ce signalement qui, selon lui, n'est pas tout à fait exact.

Il n'est pas probable que Lasonde ait été marié ; dans l'affirmative il eut certainement fait mention de cette circonstance, comme d'un nouvel argument en faveur de sa mise en liberté, lors de sa détention à Anvers.

Lasonde se fixa à Bruxelles en 1778. Il y était arrivé sous

le patronage et avec la recommandation de la maison de banque de Londres dont il avait défendu les intérêts contre le comte de Guines. Il demeurait en 1779 au 1er étage de l'hôtel du comte de Spangen, place Royale. Il avait loué et meublé cet appartement. En 1782, il occupait une maison place St-Michel; en 1783, une autre maison près du Poids de la ville. En 1786, il avait pris à bail pour douze ans un grand hôtel rue de Ruysbroeck, au prix de 1,000 livres par année, qui avait été occupé précédemment par M. de Mullendorf, président de la chambre des comptes. Il y fit des réparations et des changements pour des sommes considérables. Cet hôtel était la propriété de Mme Lefèbvre, douairière du vicomte de Haro et d'Enghien [1]. On le voit engagé en 1782 dans une entreprise générale de messageries et diligences à établir en Belgique, comme représentant de MM. James Bourdieu et Chollet, banquiers anglais (c'est la firme de la maison de banque dont il est question plus haut). Les autres actionnaires étaient MM. Walckiers de Vlieringe, Walckiers de Gammerage et Alexandre Sandelin. J'ignore quel fut le résultat de cette entreprise, qui paraît avoir été approuvée par le conseil des finances, et aussi sans doute par le prince de la Tour et Taxis, sans l'assentiment duquel elle n'eût pu être effectuée. On sait que ce prince avait le monopole des transports de toute espèce dans l'empire germanique. Lasonde établit chez lui en 1787 une distillerie de certaines liqueurs. Il avait acheté un procédé secret de distillation à un sieur Robert Mallet, de Gand, et à sa femme, née Willems. Tout ce qui précède est prouvé par actes authentiques passés devant le notaire Fr. Van Meerbeeck [2], de Bruxelles. Notre négociant

[1] Les deux titres furent réunis au commencement du XVIIIe siècle par le mariage d'Isabelle d'Enghien, vicomtesse de Santa-Cruz et de la Pandry, dame de Kestergat, avec don Enrique de Haro, de l'illustre maison de Gusman.

[2] En compulsant après-coup le protocole de ce notaire, j'y ai trouvé différents actes intéressants concernant Lasonde. J'en parlerai dans une note supplémentaire, à la fin de ce travail.

dit lui-même qu'il a gagné une assez grosse fortune par son industrie et quelque talent. On a déjà vu comment Lasonde était rentré incidemment dans la carrière diplomatique. On trouvera encore à cet égard de plus amples détails dans les extraits du dossier de son procès précité.

J'arrive à l'examen de ce dossier qui fait plus particulièrement l'objet de mon travail.

Lasonde fut mis en arrestation le 29 juillet 1793, à trois heures du matin, par l'amman de Bruxelles, M. d'Onyn de Chastre, en son domicile rue de Ruysbroeck. Ses papiers furent saisis. Le général Berneron et le colonel Thouvenot, partisans de Dumouriez, avaient été emprisonnés en même temps. On faisait d'actives recherches pour s'emparer de celui-ci que l'on supposait caché aux environs de Bruxelles [1].

Le gouvernement semblait croire ou voulait faire croire à une conspiration [2]. Il avait intercepté une lettre de Dumouriez adressée à Lasonde, qui était resté et resta toujours son ami. Il est vrai qu'il le désavoua plus tard lorsqu'il fut traduit devant le tribunal de la Dyle, après l'annexion française, mais cela était urgent pour sa défense : il y allait de sa tête. Il est probable que la prise de Valenciennes avait déterminé le gouvernement autrichien à prendre des mesures rigoureuses. On n'avait plus aucun intérêt à ménager Dumouriez et ses amis, puisqu'on se croyait sûr d'arriver à Paris sans obstacle et d'y dicter la loi à la France. De plus, le séjour de Dumouriez et de ses amis en Belgique semblait porter ombrage à l'Angleterre. Quant à l'arrestation de

[1] *Voy.* un article de M. A. Galesloot, inséré dans la *Revue trimestrielle*, t. XI, p. 181, et intitulé : *Le général Dumouriez réfugié en Belgique.* 1793.

[2] Le 26 juillet on avait affiché à Bruxelles des placards ridicules. On y exhortait les braves *chevaliers français* à se rassembler pour chasser les ennemis du territoire de leur patrie. L'autorité les attribuait à Dumouriez et à ses adhérents. Mais le style de cette proclamation démontre l'absurdité de cette supposition, son peu de fondement.

Lasonde, je suis persuadé qu'elle a été motivée principalement par le désir de se saisir de papiers compromettants pour le comte de Metternich-Winneburg (père du célèbre prince de Metternich), ministre plénipotentiaire pour le gouvernement des Pays-Bas, papiers dont il était possesseur. Il est hors de doute que le comte de Metternich négocia secrètement avec Dumouriez et d'autres ministres de Louis XVI et que Lasonde fut un de ses agents. Cette négociation eut-elle lieu à l'insu de l'Empereur? Cela est assez douteux et la question mérite examen.

La cour de Vienne était divisée par rapport aux questions politiques. Le prince de Kaunitz, d'accord avec la reine Marie-Antoinette, voulait la guerre. L'empereur Léopold ne la désirait pas, et peut-être avait-il autorisé secrètement Metternich à traiter en dehors des pourparlers officiels. M. Thiers (*Hist. de la révolution*, tome I, chap. VII) fait aussi mention de négociations particulières, mais très-succinctement. Quoi qu'il en soit, M. de Metternich avait évidemment, en tout état de cause, intérêt à faire disparaître des papiers qui pouvaient lui porter préjudice et inspirer de la méfiance aux puissances coalisées, autres que l'Autriche, en montrant cette dernière toujours prête à traiter à leur insu. Il était important de mettre à néant toute trace de négociation secrète, au moment où les armées alliées remportaient de grands succès, qu'on croyait décisifs. Il est vrai que dans ses rapports, dans sa correspondance officielle avec l'Empereur et le comte de Trauttmansdorff, chancelier de cour pour les affaires des Pays-Bas, il répète en maint endroit qu'il s'en réfère toujours au comte de Mercy-Argenteau pour les questions diplomatiques ; qu'il traite Lasonde d'adroit intrigant, de conspirateur ; qu'enfin il parle en mal de Dumouriez. Mais cela ne prouve pas qu'il n'y eût entre l'empereur Léopold, et puis peut-être l'empereur François, et lui quelque commu-

nication secrète. Le comte de Trauttmansdorff reproche à plusieurs reprises à M. de Metternich son indulgence pour Dumouriez qu'il devait faire arrêter et auquel au contraire il fit donner des passeports[1]. Cette indulgence s'explique par les relations antérieures de ces deux personnages, relations résultées des négociations secrètes auxquelles ils avaient participé et dont Dumouriez avait peut-être gardé des preuves. Enfin, il est positif que M. de Metternich ordonna l'arrestation de Lasonde et le fit poursuivre par M. de Neck, procureur général de Brabant. Ce magistrat qui tenait M. de Metternich au courant de tout ce qui se passait dans le procès, le dit formellement lorsqu'il fit amende honorable à son adversaire. Je donnerai en entier le curieux document où ce fait est consigné. M. Drugman, pensionnaire de la ville de Bruxelles, remit aussi une note au ministre plénipotentiaire sur la demande de ce dernier. Cette note indique les moyens de justifier l'arrestation de Lasonde. M. Gérard, secrétaire de l'ancienne académie, cité par M. Borgnet (*Hist. des Belges à la fin du XVIII*e *siècle,* t. II, note 5), dit aussi que l'arrestation de Lasonde a été opérée dans le but de s'emparer de ses papiers. Au reste, le lecteur pourra se faire une opinion et se rangera probablement à mon avis quand il aura consulté toutes les pièces que je lui soumets pour élucider la question.

Je reviens au procès de Lasonde. Le géneral Berneron, Thouvenot et les autres officiers arrêtés étaient des étrangers avec lesquels on n'avait guère de ménagements à garder. Il n'en était pas de même quant à notre négociant-diplomate ; celui-ci pouvait réclamer la qualité d'habitant de Bruxelles,

[1] *Voy.* encore pour cette correspondance et tout ce qui a trait à Dumouriez, l'article de M. A. Galesloot déjà cité. On y trouvera aussi une petite notice biographique sur M. de Neck, le dernier procureur général de l'ancien conseil de Brabant, chargé *d'emprendre* contre Lasonde pour l'amman de Bruxelles.

et peut-être même invoquer en sa faveur les priviléges assurés aux Brabançons par la joyeuse-entrée. Sa longue résidence à Bruxelles semblait lui donner quelques droits à cet égard.

Lasonde ne manqua pas d'user de ce moyen de défense. Il déclara que sa cause était celle de tous les Belges intéressés à maintenir leurs droits. Il présenta une requête au conseil de Brabant contre l'amman de Bruxelles, du chef d'arrestation illégale et de saisie indue de ses papiers, en réclamant sa mise en liberté immédiate. Le sentiment public semble lui être venu en aide car, comme l'a dit M. Torfs, il était fort aimé à Bruxelles et répandu dans la bonne société. Pour ne pas heurter ce sentiment et ne pas faire croire à une violation de priviléges dans un moment de trouble et d'incertitude comme celui où se trouvait alors la Belgique, le gouvernement hésita à mettre à exécution la résolution, qu'il semble avoir prise d'abord, d'expulser Lasonde. Maintenant que M. de Metternich avait tous ses papiers entre les mains, on n'avait plus de raison de le garder en prison, car la prétendue conspiration n'était qu'un prétexte. Jamais, dans le cours du procès, le procureur général ne fait mention d'un complot. Il parle vaguement de conventicules et nullement d'un mémoire supposé de Lasonde dans lequel la cour d'Autriche aurait été fort malmenée et que M. de Metternich disait avoir été trouvé chez le prisonnier. Il est vrai que le conseil n'avait pas à connaître ici d'affaires d'État; mais si on avait eu des preuves de trames criminelles contre le gouvernement, M. de Neck ne les aurait-il pas employées incidemment?

Lasonde n'avait intenté son action contre l'amman qu'en désespoir de cause, et après avoir écrit en vain par trois fois pour qu'il le fît mettre en liberté, à M. de Metternich qui ne lui répondit pas. Il rappelait dans ses lettres que le

ministre plénipotentiaire lui avait formellement promis sa protection, au cas où il en aurait eu besoin. Il s'adressa aussi au magistrat de Bruxelles. Le bourgmestre, M. de Roovere, se borna à lui donner une attestation par laquelle il déclarait qu'il avait toujours payé les impôts et les charges incombant aux habitants.

Le procès commença dans les premiers jours de novembre 1793. Le procureur général soutint d'abord, contre toute évidence, que Lasonde n'était arrivé à Bruxelles qu'en 1790, avec Dumouriez, à qui les États Belgiques avaient offert de le nommer général en chef de leur armée, et qu'il n'y avait séjourné que momentanément. Une assertion aussi fausse ne pouvant être soutenue, on contesta au prisonnier la qualité de bourgeois, qui seule, disait-on, donnait droit à la jouissance des priviléges de la joyeuse-entrée. Le lecteur trouvera des détails sur cette question dans la réplique de Lasonde [1].

Les choses en étaient là lorsque le gouvernement se décida à mettre à exécution son projet d'expulser ce dernier. On lui notifia, le 18 décembre, à la citadelle d'Anvers où il était détenu, l'ordre de sortir immédiatement du pays. Il protesta sur-le-champ et avec tant d'énergie, ses plaintes

[1] Quant à l'arrivée de Dumouriez en Belgique, en 1790, Lasonde a dit que ce général s'y était rendu sur l'invitation expresse du Congrès qui désirait que la cour de Versailles reconnût son indépendance, et avec l'autorisation de cette cour qui voulait avoir des renseignements précis sur la révolution brabançonne. Lasonde ajoute qu'il a accompagné Dumouriez comme ami, et à la réquisition de plusieurs membres du Congrès; que le général a laissé à ce corps des mémoires où il improuvait sa politique et ses vues, et que partie de ces mémoires se trouve parmi les papiers saisis. Des historiens ont prétendu que Dumouriez était venu en Belgique comme représentant du parti républicain français. Il a laissé une brochure qui parut au retour de cette mission, et où il approuve la révolution brabançonne. Je laisse au lecteur le choix entre les deux assertions opposées. La brochure dont il s'agit ici est intitulée : *Correspondance politique sur la France et les Pays-Bas.*

eurent tant de retentissement que le gouvernement fut obligé d'enjoindre au conseil de Brabant de continuer le procès.

La réplique de Lasonde au procureur général en fera connaître les phases, les arguments employés de part et d'autre. Ainsi que je l'ai dit, cette réplique contient des renseignements importants sur plusieurs faits historiques. Aussi ai-je cru devoir en donner de longs fragments.

Voici cette pièce qui n'est pas datée, mais qui doit être du mois de mai 1794.

Réplique ultérieure pour Barthélemy Tort de Lasonde contre le conseiller et procureur général de Brabant, emprenant pour l'amman de la ville de Bruxelles, intimé.

Le suppliant [1] ayant eu communication de l'écrit de réponse ultérieure du rescribent [2] apostillé en cette cour souveraine le 5 avril 1794, y fait dire le suivant :

Que le suppliant est forcé de soutenir un grand procès pour se soustraire à la persécution la plus violente et la moins méritée, et que les magistrats qui doivent le juger n'en connaitraient jamais les vrais motifs s'il ne se décidait à les leur révéler, en leur mettant sans cesse sous les yeux les preuves des faits dont il rendra compte.

Dans cet écrit il transcrira celui de ses adversaires mot à mot, afin qu'on voye d'un coup d'œil la valeur de leurs allégations, et celle de ses réponses.

1° Que le suppliant [3] fait tant d'efforts par ses écrits dans la supposition qu'il suffirait d'être resté an et jour en cette ville pour pouvoir réclamer les privilèges accordés aux sujets de S. M., habitants de ce pays, par la joyeuse-entrée. C'est en quoi le suppliant se trompe comme on le prouvera. L'art. 225 des coutumes de cette ville dit, à la vérité, que ceux qui ont un an et jour de résidence fixe et domicile sont tenus pour habitants, pour habitants oui, mais non pour bourgeois. Le suppliant croit-il qu'il suffit par exemple de se tapir dans

[1] C'est-à-dire Lasonde. Suppliant était une qualification usitée, que celui-ci avait prise dans d'autres pièces. C'est à peu près comme si l'on disait demandeur.
[2] Rescribent, procureur général.
[3] C'est le procureur général qui parle ici et aux endroits numérotés 2°, 3° jusqu'à et y compris 13°.

une cave ou un grenier de cette ville pour acquérir le droit de ne pouvoir en être expulsé que par droit et sentence? Point que l'on veuille dire que le suppliant se soit tapi dans ces endroits.

Réplique du suppliant.

Après avoir cité le texte de la joyeuse-entrée de Joseph II et dit que les priviléges des Brabançons maintenus par cette joyeuse-entrée avaient encore été confirmés par la déclaration faite aux États par l'archiduc Charles, au nom de l'empereur, le 15 novembre 1793, Lasonde ajoute : Tel est le texte de la loi que je n'ai cessé d'invoquer. Il ne dit pas qu'il faut être bourgeois pour être en droit de se réclamer des priviléges du pays , mais seulement habitant pour jouir du privilége inestimable de ne pouvoir être traité que par droit et sentence. Or je suis habitant domicilié depuis quinze ans en cette ville, ayant toujours payé les charges et impositions publiques. J'aurois dû me faire naturaliser et remplir les formalités voulues pour obtenir la bourgeoise si j'avois voulu tenir boutique, obtenir un emploi, etc. Je n'ai jamais eu cette intention. Je suis habitant domicilié et, comme tel, l'on doit me traiter par droit et sentence. Et cependant l'amman a violé à mon égard les lois qu'en cette qualité il avait juré de maintenir devant vous, mes juges et les siens , en m'arrêtant arbitrairement.

Il fallait la restriction du dernier article pour dissiper la crainte que j'avais de me voir métamorphosé en rat de cave, après l'avoir été déjà par M. le procureur-général, tantôt en personne privée, tantôt en personne publique, tantôt en militaire formidable, tantôt enfin en vagabond suspect qui ne pouvait être souffert en ces provinces.

M. le procureur général a semblé vouloir me reprocher que je suis arrivé à Bruxelles sans que cette arrivée ait été remarquée. Ainsi j'aurais dû me faire annoncer par les gazettes du pays, ou me faire afficher au coin des rues? Je ne connais que les bateleurs, les histrions, les charlatans, les meneurs de bêtes fauves qui prennent ce parti ; or moi, j'avais de fortes lettres de recommandation pour les maisons les plus puissantes du pays, et je venais y traiter avec ces maisons des affaires majeures. Il est sans doute fâcheux pour moi de n'avoir jamais été aperçu par mes adversaires dans la bonne société que j'ai eu soin de fréquenter, mais les fonctions de M. l'amman l'obligent nécessairement à voir de près ce qui se passe aux cabarets, cafés et autres endroits où je ne me trouve jamais. Il est donc naturel que je n'aie pas été aperçu par lui ou ses agents qui ne surveillent que les gens tarés.

2° Que le suppliant se détrompe donc s'il croit pouvoir réclamer la constitution du pays pour y rester en dépit du gouvernement.

Réplique.

Il est possible que quelques membres du gouvernement aient du dépit de ne pouvoir parvenir à satisfaire leurs passions. Les lois sont faites pour les contenir, quant au gouvernement entier il reste calme, afin de pouvoir réparer une injustice qu'il aurait faite d'après l'avis de quelques membres dépités ou mal instruits.

3° Le seul privilége accordé aux habitants non bourgeois c'est de faire régler leur succession mobilière suivant la coutume de Bruxelles, si vous mourez à Bruxelles.

Réplique.

Si telle est la coutume de Bruxelles, je doute fort qu'un étranger voulût jamais s'y établir, car ce ne serait qu'à sa mort qu'il aurait un mince privilége. De son vivant on pourrait le ruiner, l'emprisonner, le bannir après quinze ans de résidence et domicile fixe? Si un habitant domicilié depuis quinze ans ne peut être regardé comme sujet de S. M. et comme ayant droit à la jouissance des priviléges, que sera-t-il donc? En vérité, il est honteux de devoir discuter sérieusement de telles puérilités.

4° L'édit du 5 avril 1793 [1] devait d'ailleurs bien convaincre le suppliant qu'il ne suffit pas d'avoir résidé an et jour dans la province pour pouvoir y demeurer et réclamer les constitutions du pays.

Réplique.

J'ai déjà démontré que cet édit ne pouvait pas me concerner; qu'il n'était fait que pour les émigrés, les gens sans aveu, et non pour les habitants domiciliés comme moi qui pouvaient conster de leurs moyens. J'ai démontré de plus que M. l'amman a prévariqué s'il est venu chez moi pour exécuter cet édit; qu'il est infidèle à ses serments s'il a agi d'après des ordres arbitraires.

5° Que le suppliant cesse donc de se récrier contre ceux qu'il appelle ses adversaires; il peut être persuadé qu'on n'a d'autre but que d'écarter tous les dangers, et aucunement celui de lui nuire.

[1] Cet édit statue, entr'autres, que les étrangers résidant en Belgique avant le 1er juillet 1789 devront se présenter dans les 8 jours devant les magistrats du lieu où ils demeurent et faire connaître leurs moyens de subsistance, afin d'obtenir la permission de continuer à séjourner dans le pays. On reprochait à Lasonde de ne pas avoir accompli cette formalité.

Réplique.

Ce serait donc pour me servir que M. l'amman se serait transporté dans ma maison, pour y saisir tous mes papiers sans en avoir fait d'inventaires? Ce serait donc pour me servir qu'on en a rompu le sceau, malgré mes constantes réclamations, pour s'en servir contre moi-même? Ce serait donc en qualité d'ami qu'on m'aurait fait emprisonner d'abord chez moi, où l'on a établi une garde durant cinq mois, ensuite dans une forteresse, où je suis détenu depuis sept mois, sans pouvoir parler à personne avec une sentinelle à ma porte? C'est donc en qualité d'ami qu'on s'agite dans tous les sens, pour obtenir du tribunal qu'il me fasse bannir [1] du pays sans articuler aucun fait qui puisse colorer une peine aussi grave? En vérité, il est par trop absurde de vouloir persuader aux gens que des adversaires sont des amis, des atttentats de bons procédés, que les lois fondamentales du pays, qui font le bonheur de trois millions d'habitants, sont des recueils de vieilles chansons, et les coutumes d'une grande ville des chevaux à toutes selles, dont un écuyer même mal habile peut diriger tous les mouvements à volonté.

6° C'est le snppliant lui-même qui a donné lieu à cette crainte par ses liaisons intimes avec Dumouriez et par des conventicules fréquents avec ceux qui avaient épousé le plus ouvertement le parti des Français pendant leur invasion.

Réplique.

Est-il vrai que j'aie jamais tenu chez moi ou partout ailleurs aucune espèce de conventicule? J'ai défié et je défie encore ici tous mes antagonistes d'en articuler un fait ou de nommer une seule personne qui justifie cette inculpation. Il est bien vrai que, dans le temps où les Français occupaient le pays et que Dumouriez demeurait dans ma maison, pour pouvoir se défendre d'aller loger à la cour, dans ce temps où l'on ne cherchait qu'occasion de pillage, il y venait beaucoup de gens honnêtes pour se concerter avec lui et moi, et très-souvent avec M. Cornet de Grez sur les moyens d'atténuer tous les malheurs dont la Belgigue était menacée. Si c'est de ces conventicules qu'on veut parler, j'avoue qu'ils ont eu lieu ; c'est chez moi qu'ont été prises les résolutions et mesures pour empêcher le pillage des églises et des maisons, d'ordonner la restitution de ce qui avait déjà été pillé, d'empêcher le massacre et l'arrestation d'une infinité de personnes,

[1] Le procureur général concluait seulement à ce que le prisonnier suppliant fût déclaré non fondé ni recevable en son action et condamné aux dépens. Si le conseil de Brabant avait rendu une sentence conforme à ces conclusions Lasonde eût été immédiatement expulsé par le gouvernement,

de faire élargir celles déjà envoyées à Valenciennes comme ôtages, et de s'opposer, en un mot, aux brigandages de toute sorte qu'une foule de scélérats avait résolu de commettre. Voyez à cet égard les proclamations de Dumouriez des 10 et 11 mars 1793. Que mes accusateurs articulent un seul fait tendant à prouver que j'ai porté préjudice au pays en général ou à un particulier, je dis plus : seulement une probabilité, je les en défie et je les en ai défiés depuis plus de trois mois, et je ne reçois pas de réponse de mes adversaires. Enfin, où sont ces accusateurs et quels sont-ils? Je n'ai pu le savoir.

On me reproche d'être l'ami de Dumouriez : oui je le suis, je m'en honore même, car c'est un très-grand homme, et qui plus est un parfait honnête homme, qui a toujours cherché à prévenir la guerre; auquel la Belgique doit son salut et beaucoup de particuliers leur existence même.

J'ai donné lieu, dit-on, à de certaines craintes. Je conviens que mes contradicteurs ont raison s'ils entendent par ces mots vagues que certains personnages craignent ma véracité par rapport à certains sujets; mais si l'on veut dire par là que l'on a craint que je troublasse le pays, cela est faux, de toute fausseté. J'ai pour garant de mes bonnes intentions à cet égard l'opinion du ministre plénipotentiaire lui-même. (Voir la pièce ci-jointe en copie authentique sous le nº 2 [1].)

7º Au reste, le gouvernement ne doit aucun compte au suppliant, il lui est libre de tolérer les étrangers qui ont gagné sa confiance et d'écarter ceux qui l'ont perdue.

Réplique.

Oui, pour les étrangers, mais non pour les habitants domicili s comme moi. Nul n'a le droit de les traiter que par droit et sentence de leurs juges compétents. Telle est la loi fondamentale du pays qu'on a violée à mon égard, telle est la loi dont je réclame les effets immédiats. On veut me bannir dans l'espoir de jeter un voile impénétrable sur certains errements de malhonnêtes gens.

8º Si le suppliant a eu la confiance du ministre plénipotentiaire, dont-il se vante, il est sans doute dans ce cas.

[1] La protestation de Lasonde contre son bannissement porte le nº 1 au dossier. On voit que Lasonde était parvenu à soustraire quelques documents importants aux recherches de l'amman lors de la saisie de ses papiers, ou plus probablement il les avait mis en dépôt chez son notaire qui atteste la concordance des copies avec les originaux. La pièce dont il est question ici est une lettre de Touffner dans laquelle cet agent du comte de Metternich lui écrit que le ministre plénipotentiaire est pleinement persuadé de ses bonnes intentions, bien qu'à Paris il doive quelquefois *hurler avec les loups*. « Je puis vous certifier, dit Touffner en terminant, qu'il n'en a aucun doute, et s'il peut vous rendre justice à cet égard soit ici soit à Vienne, il le fera avec plaisir. » Cette lettre est datée de Bruxelles, 19 juin 1793.

Réplique.

Je ne me suis jamais vanté d'avoir la confiance du ministre, que je connais peu, mais j'ai écrit qu'il m'en a beaucoup marquée, et l'on va voir que je l'ai méritée.

9° Mais comme il a sommé l'amman de se rendre chez Son Exc. pour lui porter onze articles [1] et lui demander s'ils contiennent la vérité, on répond au suppliant qu'on a exécuté sa commission mais non par le canal de l'amman, qui n'est plus pour rien dans l'affaire, et même qu'on aurait eu le plus grand plaisir à lui porter sur chaque article l'aveu de Son Exc. s'ils s'étaient trouvés véritables. Mais nous déclarons au suppliant que toutes les commissions dont il a été requis par Sadite Excel. se sont bornées a de simples nouvelles sur l'état des affaires en France, à l'égard desquelles on ne peut toujours s'en rapporter aux papiers-nouvelles.

Réplique.

Son Excel. ne m'a pas requis de faire des commissions par la raison que je n'étais pas sous ses ordres, ni son salarié, ni celui de personne. Voici sous le n° 3 une lettre en copie authentique de M. le comte de Metternich [2], qui prouvera si je suis un simple donneur de nouvelles où un négociateur appelé à discuter des traités, à négocier des affaires d'une extrême importance.

10° Le suppliant n'a jamais été chargé de la moindre négociation, et chaque fois qu'il a voulu communiquer à Son Excel. quelques projets d'État par le ministère du sieur Touffner, Son Excel. n'a jamais voulu entrer dans aucun de ces projets et les renvoyait tous deux à M. le comte de Mercy-Argenteau. Et comme le bruit de ces projets était parvenu jusqu'à Vienne, où l'on était surpris qu'on voulait compromettre Son Excel. dans ces sortes de négociations, le sieur Touffner a donné à ce ministre la déclaration ci-jointe en copie authentique au dossier.

[1] Comme le coutenu de ces articles est répété dans la présente réplique de Lasonde, je n'ai pas cru nécessaire de les transcrire ici. On les trouvera plus loin résumés par lui. Ils ont trait à sa mission diplomatique.

[2] La lettre de M. de Metternich est ainsi conçue :

Monsieur,

L'intention obligeante que vous manifestez par les lettres adressées à M. Touffner, de vouloir coopérer de votre mieux au bien général, m'engage à le charger de la présente, et je vous prie, Monsieur, d'avoir en lui toute confiance sur les objets à discuter.

Je serai toujours charmé de rencontrer dans la suite des occasions propres à vous convaincre de la sincérité des sentiments avec lesquels, etc.

(Signé) METTERNICH-WINNEBURG.

Bruxelles, 6 septembre 1791.

A M. de Lasonde, à Paris.

Réplique.

J'ai sous les yeux cette étrange déclaration qui est curieuse, tant par sa date que par sa teneur. Elle est du 1er août 1793, c'est-à-dire trois jours après la saisie de mes papiers, après qu'on a eu le tems de voir parmi ceux-ci qu'on pouvait être compromis, et qu'il fallait se plastronner d'une déclaration, dont on ferait usage au moment de l'attaque. Il est donc évident que cette déclaration a été mendiée, et que dès lors elle devient infiniment suspecte par sa date même, s'il est de principe de droit que l'on doit présumer la fraude quand l'on voit excès de précaution.

Que porte cette déclaration? Que M. Touffner a été chargé en 1791 de rendre compte à M. le comte de Metternich, et non à M. de Mercy, de l'intention du ministre de France d'opérer un rapprochement entre la maison d'Autriche et la nation française et de remettre à M. de Metternich (jamais à M. de Mercy) quelques mémoires à ce sujet; qu'il est vrai que le ministre plénipotentiaire a autorisé M. Touffner (quoiqu'il ne fût pas son agent et qu'il lui ait constamment refusé, ainsi qu'à moi, d'entrer dans le moindre projet d'État) de le tenir au courant de l'opinion qui gouvernait alors la France. Que dit la fin de cette même déclaration? Que lorsqu'il a été question d'inviter le ministre à des démarches qui tenaient de la politique majeure, il a constamment observé que cette partie lui était étrangère (quoiqu'il autorisât et chargeât M. Touffner de lui en rendre compte) et ne pouvait être traitée que par M. le comte de Mercy-Argenteau. Que m'importe que M. de Metternich ait fait observer, ou non, à son agent, dans le secret du cabinet, que la partie de la politique majeure lui était étrangère? L'essentiel est de savoir s'il ne s'en est pas occupé; s'il a chargé M. Touffner d'aller trouver M. le comte de Mercy. Je demande que M. Touffner soit entendu pour éclaircir le dernier de ces points. Quant à l'autre je m'en charge. Je commence par déclarer formellement qu'on ne m'a jamais écrit ni fait écrire de m'adresser à M. de Mercy.

Serait-il vrai que le ministre se fût oublié jusques au point de désavouer ses propres écrits? De vouloir méconnaitre son agent? De travestir en nouvelles de gazettes des relations qui pouvaient tant influer, de son aveu, sur le bien général des deux premiers empires de l'Europe? Voyez sa lettre citée ci-dessus et cotée no 3 et la pièce cotée no 4 aussi en copie authentique. (Cette dernière est une lettre de Touffner à Lasonde, que celui-ci analysera plus loin.)

Je ne veux point déterminer le degré d'importance que le ministre plénipotentiaire mettait à la négociation dont il s'agissait, mais l'on m'a mis par des dénégations dans l'absolue nécessité d'en faire l'analyse.

Je connaissais M. Touffner depuis longtemps lorsque je le vis à Bruxelles vers la fin de juin 1791, et qu'il y fût témoin, ainsi que moi, de la vive sensation que fit le départ et l'arrestation de 'infortuné Louis XVI sur quelques membres

du gouvernement des Pays-Bas, et sur les émigrés surtout, qui manifestèrent cette sensation d'une manière infiniment marquée.

M. Touffner se douta bien que cette manifestation serait vue de très-mauvais œil en France par les personnes qui dirigeaient l'opinion publique et celle du gouvernement. Je connaissais ses relations avec M. de Metternich et il savait que j'étais lié avec des ministres du feu Roi, et avec les membres les plus influents de la Constituante. MM. de la Porte, intendant de la liste civile, De Lessart et Dumouriez étaient trois camarades de collége ; j'étais très-lié avec ces anciens amis et M. de la Fayette.

La réunion de ces circonstances nous donna l'idée de tâcher d'en tirer parti. Il me pria de lui marquer, dès mon arrivée à Paris, où je devais me rendre incessamment pour la suite d'un grand procès, le véritable méridien politique du gouvernement et de l'assemblée nationale relativement à la cour de Vienne et aux provinces Belgiques, en lui indiquant par mes lettres, qu'il communiquerait à M. de Metternich, quels pourraient être les moyens qu'on croirait les plus propres à faire changer ce méridien favorablement à la tranquillité et au bien général des deux empires; si l'on était plus incliné du côté de la guerre que du côté de la paix, comme l'on commençait dès lors à le craindre. La déclaration que M. Touffner a donnée au ministre plénipotentiaire confirme ce que j'avance ici.

Dès le moment que je fus à Paris, où j'arrivai vers le milieu de juillet 1791, je m'empressai d'y conférer avec MM. de Lessart et de la Porte, alors ministres du feu Roi, avec M. de la Fayette et d'autres personnages influents. Je détaillai ensuite à M. Touffner, comme y étant autorisé, tous les griefs que les Français articulaient contre le gouvernement général des Pays-Bas, en le priant de ne point laisser ignorer à M. de Metternich que les griefs entraîneraient indubitablement la France et la maison d'Autriche dans une guerre aussi prochaine qu'opiniâtre, si on ne la prévenait point par des explications loyales et immédiates. Je lui mandai encore, comme y étant aussi autorisé, qu'on ne se refuserait pas en France à de telles explications, et qu'on y était même disposé à rétablir les plus intimes liaisons avec la cour de Vienne. Finalement, écrivis-je encore à M. Touffner, si le ministre est d'opinion que l'on soit satisfait à Vienne de ces bonnes dispositions, il faut qu'il vous envoye incessamment ici, avec une lettre de lui pour moi, portant que l'on peut avoir toute confiance en vous sur les objets à discuter, parce qu'alors vous serez regardé comme son agent, et que, sans cette qualité, vous trouveriez ici plus que de la réserve. Bientôt après cet avertissement, M. Touffner, arrivé à Paris, me remit, non de la part de M. de Mercy, mais bien de celle de M. de Metternich, l'original de la lettre dont j'ai donné copie authentique sous le nº 3. Cette copie dont on m'a enlevé l'original, avec tous mes autres papiers, m'a été délivrée par les deux échevins qui accompagnaient l'amman dans son expédition. L'un des deux échevins voulut bien se donner la peine de copier ladite lettre de sa propre main, en faisant observer

à l'amman qu'il devait attester ainsi, que lui et son collègue, l'exactitude de cette copie, vu l'importance de l'original. (Elle est contresignée par MM. Van Maele et Pollart, échevins, et signée par l'amman.)

Je ne pouvais soupçonner alors qu'on voulût faire de moi plus tard un donneur de nouvelles de gazettes après une pareille lettre et la présence de l'agent de M. de Metternich (non de M. de Mercy) avec qui je devais m'entendre à l'avenir pour discuter et coopérer au bien général.

J'accueillis donc, comme je le devais, M. Touffner, l'agent du ministre des Pays-Bas, et je le mis en cette qualité, sans laquelle on ne l'eût point écouté, en rapport avec les personnes influentes et délibérantes avec lesquelles il devait traiter, afin qu'il ne pût soupçonner, en aucun cas, ni ma véracité, ni mon désintéressement. Ces personnes lui déclarèrent qu'elles étaient parfaitement instruites de tout ce que je lui avais écrit, et qu'il pouvait le mander, non pas à M. de Mercy, mais à M. de Metternich; qu'au surplus, on lui remettrait, dans très-peu de jours, un mémoire très-détaillé, qu'on me chargea de rédiger, touchant les griefs dont on se plaignait et les moyens de les faire oublier par un bon traité d'alliance, pour remplacer celui de 1756, que les Français ne regardaient que comme un pacte de famille. Dès que j'eus rédigé cet écrit, M. Touffner fût invité à venir en entendre la lecture, pour faire ses observations avant de le porter à M. de Metternich, non à M. de Mercy, afin que ce ministre pût juger des véritables dispositions de la France à l'égard de la cour de Vienne.

L'on se plaignait d'abord, dans ce mémoire, de la faveur marquée qu'on accordait aux émigrés français dans les Pays-Bas autrichiens, et de l'espèce d'affectation de la maison d'Autriche à permettre l'exclusion des envoyés de la France du dernier congrès de La Haye, du congrès de Sistow, des conférences de Pilnitz et de Reichenbach; l'on se montrait surtout sensible à l'exclusion des envoyés de France du congrès de La Haye, d'autant qu'il y avait été question tant du régime éventuel que de l'ancienne constitution des provinces belgiques, et que la France étant garante par une foule de traités de ce régime éventuel, on l'avait remplacée dans ce congrès par la cour de Berlin, qui n'avait pas à beaucoup près les mêmes droits pour y jouer un rôle.

Passant ensuite à d'autres considérations, on exposait qu'en sus de la faveur marquée qu'on accordait aux émigrés, et de l'exclusion des envoyés de France, l'on semblait se faire un prétexte des troubles que l'on fomentait en Belgique, en différant de rendre aux Belges leurs anciennes institutions, pour faire passer dans les Pays-Bas une très-grande quantité de troupes autrichiennes, lesquelles jointes à l'armée prussienne, alors à Liége ou dans les environs, et à quelques corps d'émigrés que l'on laissait armer publiquement, pouvaient à tout moment insulter les frontières de France [1].

[1] Le gouvernement autrichien avait défendu, dès le mois de juin 1791, les

D'après ces observations, disait l'écrit dont il s'agit, il est aisé d'imaginer quel est le méridien de Paris à l'égard du gouvernement des Pays-Bas. Les Français le regardent comme ennemi, et l'on conviendra aisément qu'ils sont fort excusables s'ils se trompent. Leur rôle est de garnir leurs frontières en attendant que tout soit éclairci. Cette mesure, à laquelle on les a forcés, va tenir les deux nations dans un état continuel de guerre, à moins que la maison d'Autriche veuille entrer dans des explications qui détruiront certainement tous les motifs de défiance réciproque. En supposant que M. le comte de Metternich pût décider la cour de Vienne à entrer en explication, voici les bases qu'on lui proposait pour préparer secrètement le succès de la négociation par des agents tels que MM. Touffner et Lasonde, afin qu'elle ne fût connue dans la diplomatie qu'au moment même où tous les points seraient réglés entre les deux puissances contractantes. On voit dans la pièce cotée nº 4, déjà citée, que M. de Metternich enjoignait le secret concernant cette négociation.

L'on proposait à la maison d'Autriche de rétablir immédiatement le calme dans les Pays-Bas en leur rendant de bonne foi leur ancienne constitution, et de cesser par ce moyen d'y entretenir une armée qui inquiète la France, qui s'obligeait de son côté, à lui garantir ces pays, et à n'avoir sur ses propres frontières que le nombre de troupes nécessaires pour le service des places.

Tous les motifs de défiance réciproque étant détruits par ce premier arrangement, on proposait de renouveler, sous une autre forme, le traité de 1756 et celui de Fontainebleau qui n'avait jamais été entièrement exécuté, et d'ajouter dans le nouveau traité, un tarif plus avantageux au commerce des Pays-Bas, ainsi que l'ouverture de l'Escaut ; et dans le cas où l'Angleterre et la Hollande auraient voulu s'entendre avec d'autres puissances pour s'opposer à l'ouverture de l'Escaut, ou pour faire la guerre à la maison d'Autriche, ce n'était plus avec 24,000 hommes que la France devait la secourir, comme elle y était mesquinement obligée par le traité de 1756, mais avec des forces majeures qui se seraient portées sur le Rhin, pour agir efficacement en faveur de son alliée.

Finalement, S. M. Impériale devenait médiatrice entre la France et tous les princes allemands possessionnés en Alsace. L'on s'en rapportait à son équité sur leurs demandes d'indemnités, comme sur celles du clergé des Pays-Bas [1], en tant que ces demandes lui auraient paru fondées. Et quant aux princes français émigrés, ainsi qu'à toutes les personnes attachées à leur sort, l'on saisissait l'époque de la signature du traité pour consentir à leur rentrée dans leur pays, par déférence pour S. M. Impériale, qui en aurait fait la demande, et par égard pour l'infortuné Louis XVI qui n'aurait pas manqué de l'appuyer.

réunions de corps d'émigrés et le port d'armes de guerre. Reste à savoir si ses ordres ostensibles avaient été exécutés, et s'il n'avait pas fermé les yeux sur les infractions.

[1] Le lecteur se souviendra que M. Torfs a expliqué dans une note la nature de ces demandes d'indemnités et leur cause.

La minute de ce mémoire m'ayant été enlevée et M. Touffner ayant affirmé dans sa déclaration à M. de Metternich, qu'on m'objecte, qu'il l'avait remis à ce dernier, c'est à lui à attester l'exactitude de l'analyse que j'en fais.

Ces points une fois secrètement arrêtés, était-il dit dans l'écrit prérappelé, entre l'agent de M. de Metternich et celui de l'administration française, le Roi chargera son ambassadeur à Vienne de demander publiquement au ministre de S. M. Impériale si nous sommes toujours les alliés de la maison d'Autriche. Comme tout serait préparé et qu'on lui répondrait sans doute affirmativement, il répliquerait que, dès lors, la France ne peut regarder tout ce qui a été réglé au congrès de La Haye, par rapport au régime éventuel des Pays-Bas, que comme une violation manifeste des anciens traités; qu'étant garante de ces traités et alliée de la maison d'Autriche, elle devait intervenir de droit aux congrès de La Haye et de Reichenbach; que n'y ayant point été appelée, et la maison d'Autriche ayant peut-être été forcée par les circonstances d'y faire quelques sacrifices de ses droits, pour pouvoir entrer dans les Pays-Bas, la France lui fait demander de vouloir bien indiquer un autre congrès, qui se tiendra dans les mêmes pays, et dans la ville même de Bruxelles, afin que les parties intéressées (qui sont le souverain et la nation) à se donner un bon régime éventuel, puissent y concourir tranquillement, soit par des représentations, ou des renseignements locaux, comme le droit naturel le demande; que la France est bien éloignée de vouloir exclure de ce congrès, malgré l'exemple donné à son préjudice, aucune des puissances qui ont le droit d'y faire donner leur avis, comme garantes des anciens traités, mais qu'ayant au moins les mêmes droits, elle prétend y envoyer un ambassadeur ou un représentant. Les trois puissances alliées, était-il dit enfin, accepteront ou n'accepteront pas de se faire représenter au nouveau congrès : si elles le veulent, on leur déclarera loyalement qu'on est déjà d'accord sur tous les points, et on pourra même leur exhiber le nouveau traité d'alliance afin de leur faire sentir qu'on est bien déterminé à ne pas souffrir plus longtems que le commerce des Pays-Bas autrichiens éprouve aucune entrave, ni que des puissances étrangères se mêlent désormais d'y entretenir la fermentation, ainsi qu'elles l'ont fait évidemment depuis l'an 1787.

Je lus cet écrit tout entier, tant en présence de M. Touffner que des personnages qui devaient le sanctionner. Il fut généralement approuvé. M. Touffner se chargea de le porter non à M. de Mercy, mais à M. de Metternich, et l'on convint que ce serait à moi que M. Touffner ferait parvenir le résultat de l'opinion que ce ministre aurait pu se former sur sa teneur, ainsi que sur les suites qu'il croirait pouvoir y donner vis-à-vis la cour de Vienne.

M. Touffner arriva à Bruxelles le 26 septembre 1791, et remit le mémoire, non à M. de Mercy, mais à M. de Metternich.

Que fait ce ministre après l'avoir lu? Fait-il observer, comme on le dit maintenant, que je ne suis qu'un donneur de nouvelles de gazettes? Que la politique moyenne lui est étrangère? Renvoye-t-il M. Touffner à M. de Mercy?

J'insiste pour que M. Touffner soit entendu sous la foi du serment. J'ose dire que si mes juges acceuillent mon humble demande, M. Touffner déclarera qu'il est faux que le ministre l'ait jamais chargé d'aller traiter avec M. de Mercy, notamment au retour de son premier voyage en France ; que loin de prendre ce parti, le ministre s'est emparé du mémoire qu'il lui a remis, qu'il se l'est fait bien expliquer, qu'il s'est fait rendre un compte exact de ce qu'il avait vu et entendu pendant son séjour à Paris, qu'il a fini par convenir que tout ceci méritait la plus sérieuse attentation, par la chose en elle-même et par l'avantage des propositions qu'on lui faisait, enfin par la confiance qu'il avait dans les personnages qui les avaient approuvées ; que, d'après toutes ces considérations, il fallait se faire un devoir d'envoyer le tout à S. M. Impériale ; qu'en attendant il sentait tout le prix de mes démarches, et qu'il n'en laisserait point ignorer ni la franchise ni le désintéressement.

Mais ce n'est pas tout : je n'ai fait qu'effleurer la matière. En effet, conformément à l'invitation que m'en avait faite le ministre par sa propre lettre et par celles de son agent, je continue à correspondre avec M. Touffner, y étant autorisé, afin de bien faire comprendre à M. de Metternich qu'il valait mieux diriger la révolution française vers un but salutaire et convenu, que d'exposer, en la contrariant, la famille royale aux catastrophes les plus malheureuses ; qu'on désirait sincèrement pour prévenir les catastrophes de s'allier étroitement avec la cour de Vienne ; qu'il était de son intérêt de donner les mains à cette alliance afin de pouvoir réprimer, s'il en était besoin, les véritables ennemis des Pays-Bas ; que les Français ne prétendaient qu'à la liberté sans licence, sous un roi constitutionnel, assez puissant pour faire respecter les lois, et qu'ils étaient assurés de parvenir à ce genre de liberté qui existait aux Pays-Bas, d'après leur ancienne constitution, si la maison d'Autriche, bien éclairée sur ses vrais intérêts et sur le danger de faire autrement, se décidait à ne point y mettre d'obstacle.

Pendant toutes ces explications, M. de Montmorin est écarté du ministère des affaires étrangères et remplacé par M. de Lessart, qui, comptant trop sur les démarches que M. de Metternich ferait directement près de S. M. Impériale, est accusé d'avoir molli pendant le cours de la négociation publique à Vienne et envoyé aux prisons d'Orléans [1], vers la fin de février 1792. Après quoi M. Dumouriez parvint au même ministère des affaires étrangères, bien convaincu ainsi que son prédécesseur, ainsi que M. de La Porte, et la plupart des membres influents de l'Assemblée législative qui étaient dans le secret, que M. de Metternich n'a pas manqué d'informer régulièrement S. M. des bonnes dispositions où l'on était en France.

Il est aisé de concevoir l'étonnement de tous ces membres influents et celui

[1] Il fut assassiné, ou plutôt massacré dans sa prison. (THIERS, *Hist. de la révolution française*.

du conseil du Roi, lorsqu'on vit arriver de la cour de Vienne pour unique réponse aux propositions raisonnables qu'on lui avait fait parvenir par l'organe de M. de Metternich, l'équivalent d'une déclaration de guerre, que S. M. Louis XVI, ni ses ministres, ni l'Assemblée nationale ne pouvaient se refuser d'accepter sans s'exposer à devenir les victimes d'une insurrection populaire.

Le premier soin de M. Dumouriez, après avoir fait ramasser par l'infortuné Louis XVI le gant que l'on venait de lui jeter par les offices menaçants du prince de Kaunitz, fut de faire inviter l'agent de M. de Metternich à vouloir bien se rendre en France.

Que répond encore le ministre lorsque son agent lui fait part de cette invitation? Déclare-t-il qu'il ne veut pas l'autoriser à se rendre à Paris? L'envoye-t-il à M. de Mercy pour avoir cette autorisation? Je n'en sais rien. Mais ce que je sais positivement c'est que son agent se rend à Paris, conformément à mon invitation; qu'il y voit, outre M. Dumouriez, alors ministre des affaires étrangères, une infinité d'autres personnages influents qui n'étaient certainement ni des faiseurs ni des donneurs d'articles de gazette.

Que se passe-t-il à Paris entre l'agent de M. de Metternich et tous ces personnages influents? J'invoque encore à ce sujet le témoignage de M. Touffner, qui ne saurait disconvenir de m'avoir écrit, dès son arrivée à Bruxelles, qu'il y a vu M. de Metternich; qu'il a dit à Son Exc. que Dumouriez l'avait expressément chargé de l'assurer de sa part qu'il pousserait à la guerre avec vigueur, puisqu'on l'avait obligé à la déclarer, malgré ses bonnes intentions; qu'en conséquence, il allait s'emparer des Pays-Bas non avec le *désir de les garder* [1], mais dans la vue de décider plus tôt la cour de Vienne à accéder aux propositions raisonnables contenues dans tous mes écrits, propositions d'après lesquelles il croyait pouvoir faire incessamment la paix en la traitant secrètement avec M. de Metternich *comme ministre des affaires étrangères, ou comme général d'armée.* M. Touffner ajoutait, dans sa lettre, qu'il en avait remis une dernière à M. de Metternich portant que *l'on m'avait autorisé en présence de cet agent à me rendre au plus tôt à Vienne, en cas qu'il le crût nécessaire et qu'il voulût m'y ouvrir un accès facile pour informer directement S. M. Impériale de tout ce qui s'était passé pendant le cours de notre négociation.*

Tels sont les faits que M. Touffner m'a écrits, et sur lesquels je requiers qu'il soit obligé de s'expliquer sous la foi du serment.

Bientôt après la réception de cette lettre, Dumouriez parvint au généralat (en chef), et peu de personnes ignorent qu'il déclara publiquement, dès qu'il fut campé en Argonne, qu'il repousserait les Prussiens et qu'il serait *tel jour avec l'armée française dans Bruxelles ou à portée d'y être.*

Mais ce que très peu de personnes savent, c'est qu'au moment où il faisait

[1] Toutes les phrases soulignées le sont dans le manuscrit original.

cette étrange déclaration, il me chargeait de faire dire à M. de Metternich *qu'il ne s'effrayât pas de ses succès, qu'il n'était pas un homme à circonstances, et qu'il penserait sur les bords du Rhin, après avoir été victorieux, comme il pensait étant ministre des affaires étrangères, lorsque M. Touffner l'avait vu à Paris avant de commencer la guerre.* (Voir la pièce ci-jointe en copie authentique déjà citée sous le nº 4 [1].)

Que répond encore M. de Metternich lorsqu'on l'instruit de ces dispositions? Ordonne-t-il à son agent d'en informer M. de Mercy ou les sérénissimes gouverneurs généraux des Pays-Bas? Il me fait demander, dans une lettre qui est au dossier (nº 4 cité), *que si le sort de la guerre l'oblige à quitter le pays comme je l'en fais prévenir, ce qu'on trouve un peu fanfaron, M. Touffner y restera avec des pouvoirs suffisants, signés de lui, pour continuer à traiter ainsi que j'en fais la demande, et que s'il ne m'envoie pas M. Touffner près de Cambrai, où j'avais marqué que je l'attendais, ce n'était pas qu'il n'eût senti l'utilité de ce voyage, mais parce qu'il eût fallu une passe du duc Albert de Saxe-Teschen, mari de l'archiduchesse gouvernante Christine, si on eût voulu l'entreprendre, et que Son Exc. aurait vu avec déplaisir que S. A. R. pût soupçonner qu'elle entretînt certaines relations en France* [2]. (Voir encore le nº 4 cité.) Tout cela prouve l'importance de la négociation dont j'étais chargé.

Quoi qu'il en soit, malgré les *prétendues fanfaronnades* dont cette lettre parle, l'armée française entre dans le pays, et le ministre est oblige de s'absenter. Mais que fait-il avant de partir? Déclare-t-il qu'il ne se mêle de rien, que la politique majeure ne le regarde pas? Non. Il me fait adresser une lettre, que je

[1] La cour d'Autriche put connaître plus tard la valeur de ces déclarations de Dumouriez. Le cabinet de Berlin lui fournit la preuve que, presqu'au même moment où il donnait ces assurances, Dumouriez avait fait son possible pour s'allier à la Prusse contre l'Autriche; ce fait est consigné dans la correspondance de Trautmansdorff conservée aux Archives du royaume. (Papiers de la chancellerie en Pays-Bas).

On a vu que dans toutes les négociations secrètes de Lasonde, il était toujours beaucoup question de la Belgique. On y reconnaît dès l'origine la main de Dumouriez, qui a toujours eu des vues sur ce pays. On lui a attribué le projet de vouloir s'y créer une souveraineté. Au reste, les vrais motifs des actes de toute la vie de cet éternel conspirateur, qui, à l'âge de 80 ans, était encore en relation avec les révolutionnaires de Naples, n'ont jamais été bien éclaircis. Quoi qu'il en soit et quelle que soit l'opinion qu'un Belge puisse proffesser d'ailleurs à l'égard de Dumouriez, il devra reconnaître qu'il eut des vues sages concernant l'administration de la Belgique, et qu'il a bien mérité d'elle en s'opposant, non sans péril pour lui-même, aux ordres de la Convention et aux excès de ses commissaires. Lasonde mérite aussi nos éloges pour l'avoir secondé dans ses actes et en lui prodiguant des conseils auxquels sa longue résidence dans le pays donnait du poids.

[2] Comme on l'a vu, M. Torfs a donné un passage de cette lettre.

joins ici en copie authentique, sous le n° 5, au moment de mon arrivée à Bruxelles [1].

Je ne veux point examiner si le ministre s'est fait écouter, ou s'il a même fait mention, dans ses dépêches à la cour de Vienne, de tous les rapports qui ont existé entre *Son Excellence, M. Dumouriez et moi. Il me suffit que ces rapports ont existé, qu'ils n'ont eu que des motifs honnêtes de ma part et que je les ai prouvés.*

Me voilà donc à Bruxelles en novembre 1792. M'y suis-je servi de mes relations pour nuire à la chose publique ou à un seul particulier ? Je n'aime pas à parler du bien que j'ai fait, mais cependant j'en ai fait beaucoup dans le pays pendant le séjour des Français et j'y ai prévenu beaucoup de maux. Je m'en rapporte à cet égard à l'agent même de M. de Metternich, M. Touffner, et si son témoignage ne suffit pas, j'aurais celui d'une infinité de personnes respectables que j'ai été assez heureux de pouvoir obliger. J'invoque en ma faveur la notoriété publique.

Finalement, Dumouriez [2] traite avec le prince de Cobourg, il fait retirer l'armée française du pays, *en y laissant pour plus de vingt millions dans les magasins*, non par suite du résultat de la bataille de Neerwinden, comme on l'a cru, car il pouvait évidemment défendre le pays s'il avait voulu s'y maintenir, mais par d'autres considérations suffisamment développées : 1° par la lettre de Dumouriez à la Convention, datée de Louvain, 12 mars 1793 ; 2° par la conduite *très-marquée* qu'il avait tenue à Bruxelles les 10 et 11 mars 1793 ; 3° par ses deux manifestes à l'armée française des 2 et 5 avril 1793 ; 4° par la proclamation du 4 avril 1793

[1] Voici cette lettre, à laquelle M. Torfs a fait aussi allusion :

Bruxelles, le 23 novembre 1792.

Je sais que vous êtes ici, mon cher sorcier, et je m'empresse de vous informer que j'ai les pouvoirs pour continuer à traiter. Ainsi j'irai vous voir ce soir, afin que vous me mettiez en mesure d'aller les communiquer dès demain à notre grand prophète (Dumouriez). Je crois que, pour le coup, il aura déjoué toutes les cabales possibles et qu'au moyen de ses victoires M. de Metternich se fera écouter. Ainsi soit-il.

Signé C. TOUFFNER.

M. DE LASONDE à Bruxelles,

concordantiam attestor. Signé J. B. L. PANTENS, Not.

[2] M. Torfs dit, d'après le mémoire qu'il cite fréquemment, que Dumouriez aurait refusé, sur les conseils de Lasonde, un emploi de lieutenant-général d'artillerie en Autriche. Il est possible que le prince de Cobourg ait offert ce grade à Dumouriez lors de sa défection ; mais si cela est, le gouvernement autrichien n'eût pas ratifié cette nomination. Il ne cherchait qu'à éloigner Dumouriez et à s'en débarrasser quand il vit immédiatement le peu d'influence que sa détection avait eue sur les événements. Le comte de Trauttmansdorff ne parle dans sa correspondance citée que d'expulser Dumouriez et *sa clique*.

de Mgr le prince de Cobourg; 5° par les détails de la négociation dont on vient de voir l'analyse. Plût au Ciel qu'un traité s'en fût suivi, si avantageux pour l'Autriche et la Belgique !

Quoi qu'il en soit, la conclusion de ce traité n'étant que la fin nécessaire de toutes les propositions que j'avais faites, je demandai un passeport à Mgr le prince de Cobourg [1], et je revins traquillement au milieu d'avril dans *mon domicile à Bruxelles*, je n'eus garde de manquer d'aller présenter mes hommages au ministre qui me combla de marques de bonté et qui daigna me consulter jusqu'à la fin du mois de mai 1793, sans jamais me parler de M. de Mercy, tant sur les affaires publiques que sur le parti qu'on pourrait tirer des talents de M. Dumouriez ou des immenses relations qu'il avait conservées en France. Qu'ai-je donc fait depuis la fin de mai 1793 pour m'attirer la persécution dont je me plains ?

L'on vient de voir la valeur de toutes les accusations portées contre moi. Je les ai détruites toutes. Ce ne sont donc pas mes principes politiques ni mes liaisons avec M.Dumouriez, ni de prétendues conspirations, ni aucun motif semblable qui m'ont attiré cette persécution ; *mais j'avais dans mon portefeuille une infinité de pièces probantes concernant ma négociation, il fallait me les enlever de crainte que S. Exc. fût compromise à Vienne, où ces négociations commençaient à faire du bruit.* (Voir les aveux incroyables que fait à cet égard M. le procureur général.) Il fallait enlever ces papiers sans en faire d'inventaire, et, de crainte de se tromper, M. l'amman saisit tous mes papiers, les met sous enveloppe, *m'y fait apposer mon sceau*, comme pour me faire croire qu'on les ouvrira devant moi, puis les emporte. J'écris à M. de Metternich pour lui représenter *qu'on le tiendrait pour juge et partie dans sa propre cause, et qu'il se ferait soupçonner d'avoir un très-grand intérêt à supprimer tous les papiers si l'on se permettait d'en rompre le sceau sans ma participation.* Le ministre ne me répond pas, et je suis contraint d'employer le ministère d'un notaire pour constater que j'ai fait ces observations, malgré lesquelles mon sceau est rompu, mes papiers éparpillés, perdus, ainsi qu'une grande partie de ma fortune [2]. On répand des bruits odieux contre moi et on m'enferme au secret dans un château-fort avec une sentinelle à ma porte, pour empêcher toute communication avec le dehors. A peine puis-je parvenir à me traîner aux pieds des tribunaux, qu'on veut me bannir du pays avec défense d'y rentrer afin de m'empêcher de faire des révélations.

[1] Ce passeport était pour la Suisse, où Lasonde se serait probablement rendu s'il avait été inquiété à Bruxelles.

[2] Lasonde disait, dans sa protestation du 18 décembre, qu'on lui avait envoyé une personne (M. Mottoul) pour l'engager à donner à cette personne une procuration à l'effet de reprendre ses papiers, en son nom ; qu'il s'y était refusé, et que plus tard on lui avait encore envoyé le même M. Mottoul, porteur de propositions d'accommodement qu'il ne voulut pas accepter.

11° S'il est incontestable que le suppliant n'est pas sujet de S. M., que dira-t-on du brevet de garde national [1] du 26 septembre 1792, par lequel on voit que le suppliant s'est fait enregistrer et qu'il servait depuis trois ans dans la garde nationale de Paris, comme volontaire.

Réplique.

Je vous ai déja fait observer que j'étais forcé de me faire enregistrer, sous peine de la vie, dans ma section, lorsque j'ai pris un appartement à Paris, puis parce que j'étais à Paris pour suivre un grand procès que je n'aurais jamais gagné sans me faire enregistrer. Au reste, mon service s'est borné à donner *quelques assignats de 30 sols* à un homme de la section qui montait la garde pour moi. La date même du brevet prouve que je n'ai fait aucun service militaire, ainsi que la date de la dispense de service qui se trouve au dos. J'avais absolument besoin de ce brevet pour pouvoir me rendre à la frontière et y traiter avec M. Touffner que j'avais engagé, comme on l'a vu, à se rendre à Cambrai. Au reste, ce brevet peut avoir été altéré, puisqu'on a rompu le sceau que j'avais appliqué sur mes papiers, saisis sans ma participation. Je serais en droit de comparer ce brevet à un fusil que je devais avoir en France pour ma propre conservation et que vous appuyez aujourd'hui sur ma poitrine après me l'avoir soustrait.

12° On y voit en outre qu'il a juré d'être fidèle à la nation française, à la loi, de maintenir la liberté et l'égalité ou de mourir à son poste. Ce serment est incompatible avec la constitution du pays dont il se réclame.

Réplique.

Je n'ai jamais prêté le serment dont il s'agit. J'ai reçu ce brevet tout rempli de la personne chez qui je logeais, qui étant bien connue dans la section, s'est chargée de me le faire obtenir. Mais auriez-vous deux poids et deux mesures ? Vous ne parlez pas du serment que M. l'amman a prêté de ne rien faire de contraire aux priviléges du pays, et j'ai démontré qu'il l'a violé à mon égard.

13° On ne sait pas d'ailleurs de quel procès entend parler ici le suppliant, si c'est de celui qu'il a eu contre M. le duc de Guines, et pour lequel il a été détenu à la Bastille. On ne comprend pas bien comment il aurait pu en distiller une prétention de 300,000 livres comme il l'a dit dans sa première réplique.

[1] On trouvera la copie de ce brevet à la fin de ce travail.

Réplique.

Vous savez aussi bien que moi de quel procès je veux parler; vous avez tous les papiers qui le concernent entre les mains; vous savez que je l'ai gagné le 4 avril 1792 [1].

Vous essayez de me donner quelques lardons relativement à mon ancien procès avec le duc de Guines [2] et sur ma mise à la Bastille. Eh bien oui, j'ai été à la Bastille. Pourquoi? Parce que j'avais raison contre le duc de Guines dans une négociation importante que nous avions suivie ensemble à Londres, en 1777, et que je n'avais jamais voulu donner les mains à un *petit escamotage* qu'il se proposait de faire à des banquiers anglais (MM. Bourdieu, Chollet et Thelusson) d'environ 300,000 livres qu'il avait perdues en jouant pour la guerre, comme un idiot, tandis qu'il était évident que la paix était assurée.

M. le duc de Guines me fit poursuivre et mettre injustement à la Bastille, comme on me poursuit injustement aujourd'hui et qu'on m'a mis à la citadelle d'Anvers. Mais je ne veux pas poursuivre plus loin la comparaison, persuadé que, d'après les lois fondamentales du pays, je ne serai jamais dans le cas d'assimiler les jugements du conseil souverain ordonné en Brabant à ceux rendus par le parlement de Paris, où la faveur et l'opulence décident des arrêts.

J'ai réclamé contre la faveur qui a fait rendre des arrêts contre moi, au parlement de Paris et au conseil du feu roi, où j'ai si bien prouvé mon droit qu'il a fallu que le gouvernement payât les banquiers qui avaient avancé l'argent au duc de Guines, et cela sur mon témoignage. Toutes les preuves de cette affaire sont déposées entre les mains de M. Van Meerbeek, notaire en cette ville. C'est à ma conduite, à cette occasion, que je dois la confiance et l'amitié des plus puissantes maisons de commerce de l'Europe.

Permettez-moi ici de vous faire quelques questions. Qu'est devenue l'administration française? Qu'est devenu le parlement qui a rendu tant d'arrêts de faveur? Qu'est devenu le duc de Guines et les grands personnages qui l'ont soutenu malgré son tort? Tout a été anéanti. Pourquoi? C'est qu'il n'y avait plus en France des tribunaux pour contenir les puissants. C'est que ceux-ci se croyaient tout permis et se permettaient tout malgré les bonnes intentions du feu Roi. C'est qu'il y avait prodigieusement de magistrats qui voulaient plaire à *Monseigneur*, en interprétant les lois suivant ses caprices. C'est qu'on évoquait au conseil du roi les réclamations des particuliers con-

[1] Tout ce qui concerne ce procès est obscur, mais il y a lieu de croire qu'il se rattache à l'affaire du comte de Guines.

[2] J'ignore si un des membres de cette ancienne famille a jamais obtenu le titre de duc. Je crois que c'est comte de Guines qu'il faut lire, ainsi qu'on désigne, au commencement de cet article, cet ex-ambassadeur.

cernant les grands. *C'est qu'un ministre pouvait tout, et les lois rien. C'est que l'accès du pouvoir en avait engendré l'abus et que l'abus devait engloutir, comme il l'a fait, le pouvoir même.*

Je finirai en vous faisant observer que vous ne précisez rien. Vous parlez vaguement de conventicules, sans dire où ils ont été tenus, ni quels étaient les assistants. Et je proteste de nouveau contre toutes les illégalités dont j'ai été victime et dont je souffre encore. S'il y avait eu délit, c'était à vous à me poursuivre devant mes juges, et non à me faire arrêter illégalement et me retenir arbitrairement en prison.

La différence qu'il y a entre vous et moi, c'est que vous êtes sur les lieux, entouré de lumières, et que moi je suis dénué de tout conseil, obligé de me défendre seul, de sorte que mes écrits peuvent pêcher, *soit par les formes usitées dans le pays, soit par le style de procédure*, dont je n'ai pas la moindre idée, mais j'ose compter sur l'indulgence de mes juges.

Parmi quels, etc., débattant, etc., implore, etc. *Signé* DE LASONDE.

Tel est le mémoire remarquable que Lasonde présenta pour sa défense. On a vu quand et dans quelles circonstances il fut mis en liberté. Je vais donner maintenant, comme je l'ai promis, le texte de l'acte d'amende honorable ou de réparation du procureur général. Cette pièce, sans date, doit être du mois de décembre 1794.

Avertissement pour le conseiller et procureur général de Brabant, insinué, contre le citoyen Barthélemy Tort de Lasonde, suppliant.

L'insinué se trouvant pressé par itérative de la part du suppliant à reprendre les errements du procès qu'il a soutenu ici en qualité d'emprenant pour l'amman de cette ville contre le suppliant se croit obligé de l'avertir :

1° Qu'il a soutenu cette cause par ordre exprès du ministre plénipotentiaire, comte de Metternich-Winneburg.

2° Que ce ministre ayant abandonné ces provinces, qui sont aujourd'hui sous la république Française, les pouvoirs de l'insinué sont venus à cesser ; d'où résulte que l'insinué ne peut condescendre dans les conclusions du suppliant, ni continuer à les contester et mettre la cause en état d'être jugée sans de nouveaux pouvoirs des représentants du peuple.

3° Pour que le suppliant ne croie pas que c'est de la part de l'office fiscal qu'il a essuyé les désagréments dont il se plaint, on ajoutera que, le 18 janvier 1794, le soussigné, frappé d'étonnement à la vue du premier écrit du suppliant, a écrit au

comte de Metternich avec toute la force dont il est capable, que le traitement qu'avait essuyé le suppliant avait l'air d'une injuste persécution. Il a représenté que le suppliant demandait une réponse catégorique sur onze articles qui n'étaient connus principalement que de lui seul, et a exorté le ministre à s'y déclarer[1]. Sa réponse fut une dénégation de ces onze articles, qu'il fit faire et remettre au soussigné par son secrétaire, avec la déclaration du sieur Touffner qui est au procès.

4° L'on veut bien ajouter ici pour le plus grand apaisement du suppliant que si le soussigné avait vu dans ce temps la preuve que le suppliant présente dans son dernier écrit [2] de la part effective qu'il a eue au grand ouvrage de la réunion des deux empires, il aurait employé tous les moyens possibles pour faire cesser la persécution du suppliant.

L'on espère que le suppliant se contentera de cette déclaration, etc.

(Minute sans signature.)

Je répète en terminant que je regrette de ne pouvoir combler la lacune du manuscrit de M. Torfs relativement à l'issue du procès de Lasonde et à la suite de sa carrière agitée. J'ignore le lieu et la date de sa mort. Il n'est pas décédé à Bruxelles, car les recherches faites dans les registres aux actes de l'état civil de cette ville, de l'année 1796 à 1820, n'ont pas donné de résultat.

L. G.

[1] L'authenticité de ces assertions est douteuse. Le procureur général aurait bien dû avoir ces scrupules pendant le procès et les faire valoir en faveur de Lasonde. On a vu, au contraire, qu'il le chargea fortement, et c'est lui qui, de concert avec M. Drugman, a donné les moyens de justifier l'arrestation. M. de Metternich sert encore ici de bouc émissaire, et tel a été souvent son rôle. Le prince de Kaunitz et M. de Trauttmansdorff l'ont quelquefois rendu responsable des bévues commises par eux-mêmes. M. de Metternich a certainement fait arrêter Lasonde pour se saisir des papiers compromettants qu'il possédait. Mais, dans toutes ses négociations par l'intermédiaire de Touffner, ce dernier n'était-il pas l'agent secret de l'empereur Léopold, *pacis amans*, comme on l'a surnommé, puis peut-être de François II? C'est là une question assez difficile à résoudre.

[2] J'ignore de quel écrit le procureur général veut parler ici. S'il fait allusion, à la *réplique ultérieure*, il ne peut en prétexter ignorance, car on lit au bas de ce document dont nous avons donné de si longs extraits : *communicatio facta* (au procureur général) *hàc 22 maji 1774*. S. Masui. Or cette réplique établissait clairement la *part effective que Lasonde a eue au grand ouvrage de la réunion des deux empires*.

ANNEXES.

Attestation des capitalistes d'Anvers.

Nous soussignés déclarons et attestons que M. de Lasonde nous a communiqué, il y a plus de deux ans, le plan qu'il a formé, dans l'intention de parvenir à régénérer le crédit de la France, en pays étranger, et nommément dans ces provinces autrichiennes, que nous avons été d'avis dès le commencement comme nous le sommes aujourd'hui, que ledit plan est calculé pour produire tout l'effet désiré, puisqu'il porte sur deux principes que nous estimons infaillibles, savoir :

1° Le payement exact des rentes, sur les lieux, à des époques fixes et assurées.

2° L'admission des contrats réduits par feu M. l'abbé Terray, en faveur des rentiers d'Anvers, sur le pied de leur création dans la levée des états de Flandre.

Nous attestons également que nous nous étions proposés, ainsi qu'un grand nombre de nos concitoyens, de nous intéresser dans ladite levée, d'après les représentations que MM. de Lasonde et de Walckiers nous avoient faites à ce sujet, dans le mois de juillet 1784, et surtout d'après la teneur des différentes lettres que M. de Calonne leur avoit écrites, pour annoncer, de la part de Sa Majesté, l'admission du susdit plan, ainsi que la résolution de réparer, à notre égard, ce qui s'était passé sous l'ancien règne; mais qu'ayant vu depuis, par des dépêches postérieures, et nommément par un édit du 30 août 1784, qu'il n'était pas encore question de paiement des rentes sur les lieux, et qu'on diminuait la valeur des anciens contrats, au lieu de réparer ce qu'avoit fait l'abbé Terray pendant le règne précédent, nous avons préféré, ainsi que la plupart de nos amis, de laisser nos fonds inactifs que de les appliquer dans la levée des États de Flandres, d'autant qu'en exigeant, comme on l'a fait en dernier lieu, que l'on mit indistinctement autant d'argent comptant que de contrats

réduits, dans ladite levée, on paroissoit vouloir nous faire acheter une grâce (qui n'étoit dans le fond qu'un acte de justice), se soucier très-peu de forcer notre confiance (au lieu de tendre à la gagner, comme on avoit d'abord paru vouloir le faire) et se soucier encore moins de consulter nos facultés, qui pouvoient très-bien ne pas nous permettre d'avoir, pour le moment, autant d'argent comptant que de contrats réduits à notre disposition.

Nous attestons finalement que la levée dont il s'agit auroit eu le plus grand succès, et que le crédit de la France auroit été entièrement régénéré dans la ville d'Anvers si on eût mis en exécution le plan de M. de Lasonde, ainsi qu'on avait promis de le faire; que le dit M. de Lasonde s'est comporté dans les diverses conférences qu'il a eues sur cet objet avec les principaux capitalistes anversois et avec nous d'une manière à s'attirer l'estime la plus générale, et que nous serons toujours prêts à renouer, par *son canal*, nos relations pécuniaires avec la France, pourvu que nous soyons bien convaincus par des effets qu'on veut sérieusement faire exécuter son projet tel qu'on l'a d'abord adopté.

Ainsi fait à Anvers, le 26 février 1786. *Signé* J. B. J. Geelhand, douairière Peytier de Merchtem, Joséphine Van Schorel, Pierre Vandensteenz, G. M. Beerenbroeck, Peeter Francken, A. Vandensteene, J. F. C. Bathin, Car. J. de Man, Jean François Vermoelen, Joseph de Broëta, pour moi et compagnie, Jean André Édouard Peytier, J. H. de Bosschaert, chevalier G. H. Van Eersel, pour moi et compagnie, Jacobo Nic. Dierxsens, Marie J. J. Herrynée-Gasparoy, Laud. Solvyns, Emmanuel Mertens, Paul F. J. Moretus, J. C. de Bosschaert, Marie Mag. de J. Van Colen, douairière de Witte, P. J. J. de Bosschaert, G. C. Knyff, pour moi et compagnie, Vanschorel de Wilryck, Charles Vanschorel, F. Van Schoonendonck de Viscou, G. J. Van Paeffenrode, Edmundus Cambier, Jean G. Legrelle, Joannes Kersemakers, François Joseph Charlé, Nicolas Werbrouck, la veuve Gérard Legrelle, greffier, Théodore François de Haen, nomine uxoris, J. T. Legrelle, veuve de E. F. Bruynincz, Jean Frédéric Melleno, Jean E. Werbrouck.

PARIS. 11e COMPie.

2e Légion. BREVET DE GARDE NATIONAL.
3e Bataillon.

ABOLITION DES DROITS FÉODAUX. LA NATION. LIBERTÉ. ASSIGNATS. DROITS DE L'HOMME.

LA LIBERTÉ DE LA PRESSE.

A Paris chez NICOLAS, rue St-Honoré près l'oratoire No 108.

Nous soussignés déclarons et attestons à qui il appartiendra que M. Barthélemy Tort de Lasonde (vient ici le signalement que j'ai donné) s'est fait enregistrer le 1er octobre 1789, et sert en qualité de volontaire depuis trois ans dans la garde nationale de Paris, et qu'il a juré d'être fidèle à la nation, à la loi et de maintenir de tout son pouvoir la Liberté et l'Égalité ou de mourir à son poste.

En foi de quoi nous lui avons délivré ce présent brevet d'inscription pour lui servir et valoir ce que de raison. A Paris ce 26 7bre 1792, l'an 4e de la Liberté. Signé A. Geralle capit.ne de ladite compagnie. Vu par nous Comm.t de la section armée. Signé Cartier.

Vivre libre ou mourir.

Liberté conquise le 14 Juillet 1789.

L'original de ce brevet a été présenté au comité de constitution, et approuvé par le comité militaire de l'Assemblée Nationale.

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'ayeux.
Les hommes sont égaux devant la loi.
Confédération des Français le 14 Juillet 1789.

Prix 12 S.

NICOLAS, inv.

Au dos :

Les affaires de service obligeant le sieur Barthélemy Tort de Lasonde à faire une longue absence, le présent passeport lui servira jusqu'à ce qu'il soit rappelé à la compagnie.

Au quartier-général, de Vouzons, le 8 8bre 1792.
L'an I de la République.

Le général en chef
(S.) DUMOURIEZ.

NOTE SUPPLÉMENTAIRE.

J'ai dit plus haut que j'avais trouvé après coup, dans les protocoles du notaire François Van Meerbeeck, plusieurs pièces relatives à Lasonde. Comme ces pièces, qui d'ailleurs offrent de l'intérêt et ont une importance historique, sont de nature à nous faire connaître plus complétement l'esprit d'entreprise, ou mieux l'esprit d'aventure, de ce personnage, j'en donnerai l'indication [1]. Remarquons d'abord que Lasonde en fit le dépôt chez le notaire susdit, le 12 octobre 1787, afin de justifier ses prétentions à charge du gouvernement français.

1° *Lettre de M.* de Vergennes *à* Lasonde, *du 6 juin 1777.* Il a reçu les différentes lettres que celui-ci lui a écrites, pour l'informer des propositions qu'il a cru devoir faire au chevalier d'Éon afin de l'engager à revenir plus sûrement en France. M. de Vergennes a conféré à ce sujet avec M. de Maurepas, qui a paru très-satisfait de la manière dont Lasonde se conduit dans cette affaire, ainsi que des observations qu'il a faites audit chevalier touchant l'approvisionnement de tabacs de la ferme générale. MM. de Vergennes et de Maurepas sont tout disposés à marquer leur satisfaction à Lasonde.

2° *Déclaration de MM.* James Bourdieu *et* Samuel Chollet, *négociants à Londres, du 4 septembre 1787*, portant que Lasonde vint à Londres en avril 1777, qu'il détermina le chevalier d'Éon [2] à rentrer en France et qu'il demeura à Londres plus de trois ans, s'occupant « d'objets d'utilité ou de commerce » pour l'administration de son pays, et nommément à acquérir la connaissance » nécessaire pour indiquer à MM. de Vergennes et de Maurepas le moyen le » plus convenable d'acheter au meilleur marché possible tous les tabacs que » les fermiers généraux tirent chaque année d'Angleterre et d'Écosse.... » Les déclarants ajoutent qu'ils ont donné eux-mêmes à Lasonde « toutes les instruc- » tions et éclaircissements que leur expérience leur mettait dans le cas de lui

[1] Ce ne ne sont que des copies authentiques.

[2] On sait qu'il s'agit du célèbre agent diplomatique qui débuta dans la carrière d'une manière tout-à-fait extraordinaire. Déguisé sous les habits du sexe féminin, il parvint à se faire nommer lectrice d'Élisabeth, impératrice de Russie, dont il ne tarda pas à captiver la confiance au profit de Louis XV, son maître, qui l'avait envoyé à Saint-Pétersbourg dans ce singulier accoutrement.

» donner sur cet objet, jusqu'au point que si l'on avait suivi leur avis, la ferme » générale eût épargné sur ses achats plus de six millions de livres tournois » dans la révolution des trois premières années de la guerre contre l'Amérique. »

Lasonde ayant dû faire de fréquents voyages, disent encore MM. Bourdieu et Chollet, M. de Vergennes et M. de Maurepas avaient promis de le dédommager en lui faisant accorder une permission pour exporter à son profit des ports de France en Angleterre un million de livres pesant de chiffons ou vieux linge.

3° *Lettre de M.* DE VERGENNES *à* LASONDE, *du 20 septembre 1777.* M. Bourdieu a déjà instruit M. de Vergennes que la demande que le premier a faite pour la sortie d'un million de livres de chiffons concerne uniquement Lasonde [1]. M. de Vergennes a répondu à M. Bourdieu que bien loin de s'y opposer, il engagera M. de Maurepas à recommander cet objet à M. Necker. Il verra avec plaisir que cette faveur soit accordée à Lasonde afin de l'indemniser des frais qu'il a faits à Londres tant au sujet de Melle d'Éon, qui est présentement en France [2], que relativement aux objets du commerce sur lesquels Lasonde a déjà envoyé des notions.

4° *Lettre de M.* DE MAUREPAS *à* LASONDE, *du 23 novembre 1777.* M. Bourdieu a sans doute instruit Lasonde des démarches qu'il a faites pour engager le fermier général à charger la maison Bourdieu de l'achat des tabacs qu'ils tirent d'Angleterre. Les remarques de Lasonde seront incessamment de la plus grande utilité. M. de Maurepas approuve la conduite de Lasonde à l'égard de Mlle d'Éon et c'est pour le lui témoigner qu'il a fait prier M. Necker de vouloir bien lui accorder la permission de faire passer librement en Angleterre une partie de chiffons.

[1] Lasonde avait écrit le 12 septembre précédent.

[2] M. de Vergennes dit Mlle d'Éon, parce que, chose non moins bizarre, le chevalier d'Éon persista à porter des habits de femme, tellement qu'on douta longtemps de son sexe. Néanmoins on constata à sa mort, arrivée à Londres le 21 mai 1810, qu'il appartenait réellement au sexe masculin. C'était du reste un vaillant soldat et le premier maître d'escrime de son temps, avec cela très-savant, comme le prouvent les ouvrages qu'il a laissés.

La part importante que Lasonde prit à un événement tant désiré (le retour du chevalier d'Éon) par le gouvernement français, m'engage à mettre sous les yeux des lecteurs le contenu de la lettre que M. de Vergennes écrivit à ce dernier pour hâter sa détermination.

« J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 1er de ce mois. Si vous ne vous y étiez pas livré à des impressions de défiance, que je suis persuadé que vous n'avez pas puisées dans vos propres sentiments, il y a longtemps que vous jouiriez dans votre patrie de la tranquillité qui doit aujourd'hui, plus que jamais, faire l'objet de vos désirs. Si c'est sérieusement que vous pensez à y revenir, les portes vous en seront encore ouvertes. Vous connaissez les conditions qu'on y a mises : le silence le plus absolu sur le passé; éviter de vous rencontrer avec les personnes que vous voulez regarder comme la cause de vos malheurs, et enfin reprendre les habits de votre sexe.

5° *Lettre de M.* NECKER *à M.* BOURDIEU, *du 6 décembre 1777.* Les fermiers généraux et les députés du commerce trouvent des difficultés infinies à la permission que M. Bourdieu demande [1]. Celui-çi ne peut-il aller au but qu'il veut atteindre par quelque autre expédient? Qu'il réfléchisse. Toutefois M. Necker ne perd pas de vue cette affaire.

6° *Attestation de* A. SANDELIN, *agent au gouvernement général des Pays-Bas, du 12 octobre 1787.* L'agent Sandelin y déclare qu'il a été requis en 1781 par Lasonde de poursuivre le payement de sommes dues à celui-ci par le gouvernement français; en conséquence qu'il a écrit à MM. de Maurepas et de Vergennes, lequel lui répondit en ces termes, le 14 novembre 1781. « J'ay reçu, Monsieur, » la lettre que vous avé pris la peine de m'écrire le 6 de ce mois à laquelle » était jointe copie de la lettre et de mémoires que vous adressés à M. le comte » de Maurepas. Ce ministre étant malade, et même assez sérieusement, je » doute qu'il luy soit possible de vous répondre de quelque temps. C'est ce » dont je crois, Monsieur, devoir vous prévenir. Je ne puis d'ailleurs rien dire » sur une affaire à laquelle je n'ay pris jusqu'à présent aucune part. »

Sandelin ajoute qu'il marqua à M. de Vergennes son étonnement de ce qu'il prétendait n'avoir pris aucune part à cette affaire, tandis que Lasonde possédait de lui des lettres qui prouvaient le contraire; que lui, Sandelin, se rendit après en France, qu'il vit M. de Vergennes, lui mit sous les yeux sesdites lettres à Lasonde et que M. de Vergennes voulut s'excuser d'avoir écrit de la sorte à Sandelin en alléguant que, quoiqu'il sût que Lasonde était fondé dans ses réclamations, il ne se prèterait jamais à les appuyer auprès du roi, tant que Sandelin lui écrirait des lettres menaçantes. Ce dernier atteste encore d'avoir de nouveau écrit à M. de Vergennes et de lui avoir transmis des mémoires. Le ministre lui répondit qu'il avait remis ces mémoires au roi qui en avait pris lecture. Enfin Sandelin ajoute qu'il fit l'impossible pour savoir de M. de Vergennes ce que le roi lui avait répondu et que, en résumé, ce ministre avait agi sans bonne foi.

La publicité qu'on vient de lui donner en Angleterre ne peut plus vous permettre d'hésiter; vous n'ignorez pas sans doute que nos lois ne sont pas tolérantes sur ces sortes de déguisement. Il me reste à ajouter que si, après avoir essayé du séjour de la France, vous ne vous y plaisez pas, on ne s'opposera pas à ce que vous vous retiriez où vous voudrez. C'est par ordre du Roi que je vous mande tout ce que dessus. J'ajoute que le *sauf-conduit* qui vous a été remis vous suffit; ainsi rien ne s'oppose au parti qu'il vous conviendra de prendre : si vous vous arrêtez au plus salutaire, je vous en féliciterai; sinon, je ne pourrai que vous plaindre de n'avoir pas répondu à la bonté du maître qui vous tend la main. Soyez sans inquiétude; une fois en France, vous pouvez vous adresser directement à moi, sans le secours d'aucun intermédiaire.

« J'ai l'honneur d'être avec une parfaite considération, etc. » *(Voy.* la *Nouvelle Biographie générale* de DIDOT, art. ÉON.)

[1] L'objet de cette demande n'est pas indiqué. Il s'agit de l'achat du tabac.

7° *Extrait d'une lettre de M.* DE CALONNE *à MM.* WALCKIERS, *du 18 novembre 1786.* Il est très-satisfait de l'idée que ces Messieurs ont conçue pour empêcher toute manœuvre tendante à faire tomber les louis d'or au-dessous de leur valeur réelle, et en adoptant leur proposition, il ne peut que leur savoir gré des soins qu'ils veulent bien prendre pour son exécution. Cette nouvelle preuve de zèle, dans laquelle il sait qu'ils sont secondés par Lasonde, ne sera point ignorée du roi. Au surplus, Lasonde s'étant expliqué avec lui (de Calonne) de manière à éclaircir et dissiper les doutes qu'on avait voulu lui donner sur son compte, il verra avec plaisir qu'ils continuent à lui marquer de la confiance.

8° *Extrait d'une lettre de M.* DE CALONNE *à* LASONDE, *du 18 mars 1787.* Il est très-satisfait des soins que prend Lasonde pour le succès de l'emprunt de la Flandre. Il le prie de les continuer et d'être très-persuadé qu'il ne négligera pas de lui en faire un titre pour obtenir le plus tôt possible des marques des bontés du roi.

9° *Lettre du même au même, du 4 avril 1788.* M. de Colonne y éconduit Lasonde dans les termes suivants : « Votre lettre m'a été apportée, Monsieur, » dans la circonstance la plus défavorable à toute espèce de demande particu- » lière. Uniquement occupé de la chose publique et ne pouvant proposer à » présent aucune dépense extraordinaire, je ne puis que vous réitérer la pro- » messe de faire valoir le plutôt possible vos services et vos réclamations. » Quant à vos vues relatives à l'extension des billets de la caisse d'escompte en » païs étranger et à l'utilité qu'on pourroit en tirer pour le solde de notre » commerce, vous les présentez sous un jour très-spécieux, mais il n'est pas » encore tems de s'en occuper, et cette idée d'ailleurs demanderait un plus » grand développement. »

10°. *Lettre du même au même, du 6 avril 1787.* M. de Calonne, pressé par Lasonde, se tire encore d'affaire sous prétexte de la chose publique. Il renvoie le pétitionnaire aux calendes greques, avec force eau bénite de cour pour fiche de consolation. « Je vous ai déjà marqué, Monsieur, dit-il, par ma lettre qui doit » présentement vous être parvenue, que les affaires publiques qui, depuis » quelques mois, ne me laissent pas un instant de liberté, ne m'avoient pas » permis de m'occuper de vos répétitions, ni de prendre les ordres du roi à » leur égard. Vous insistez pour que du moins j'en reconnoisse la justice au » bas du compte que vous m'avez envoyé et dont on vient de me présentez la » pièce justificative. Mais j'ai moins que jamais le tems d'en faire l'examen ; je » ne le pourrai qu'à la clôture de l'assemblée des notables. En attendant et » jusques à ce que j'aie revu les lettres et titres que vous produisez, je ne puis » rien dire sur ce qui est antérieur à mon administration et je dois me borner

» à reconnoître l'utilité de vos soins, de votre zèle et du voyage que vous avez » fait pour le service du gouvernement, notamment pour l'emprunt de la » Flandre et pour la circulation des louis d'or neufs. Je trouve juste que vous en » soyiez indemnisé et récompensé. »

11° *Attestation d'un sieur* LAMOTHE, *du 12 octobre 1787*. Il déclare qu'il a remis le 6 août précédent à M. de Calonne même, dans son cabinet à Versailles sur la requisition de Lasonde, quatre lettres originales de MM. de Vergennes et de Maurepas à ce dernier [1]; que M. de Calonne en prit lecture, qu'il les garda avec le compte de Lasonde en disant qu'il examinerait le tout après l'assemblée des notables; qu'il en écrirait le même jour à Lasonde; qu'il croyait bien par lesdites pièces que celui-ci était fondé à demander à être remboursé de 140,000 livres qu'il avait avancées sous l'administration de M. de Vergennes; et qu'à l'égard des 60,000 livres avancées pour divers voyages faits par les ordres de lui, M. de Calonne, depuis qu'il administrait les finances, il l'en ferait non-seulement dédommager comme de juste, mais qu'il ferait tout son possible pour engager le roi à l'en récompenser.

Il est probable que la chose publique, qui ne tarda pas à s'embrouiller terriblement, empêcha M. de Calonne de réaliser sa promesse.

Quant au contract passé le 21 mars 1787 avec le sieur Robert-Xavier Mallet et Marie-Jeanne Willems, conjoints, et inséré également dans les protocoles du notaire Van Meerbeeck, il porte que « lesdits époux s'engagent à travailler exclusivement pour le compte de Lasonde, tant à la fabrication » des liqueurs qu'à la culture relative au chassis phisique » (*sic*), et ce pendant l'espace de quinze années consécutives, à dater de ce jour, à Bruxelles ou à tout autre endroit » à désigner... » Il était encore stipulé que la dame Willems ne devait aider son mari que dans les ouvrages dont elle était capable. Ces époux ne pouvaient livrer leur secret à qui que ce fût, ni former aucun élève sans le consentement de Lasonde, lequel se réservait la faculté de les remercier de leurs services en les prévenant trois mois d'avance. Les vendeurs s'obligeaient, à la première réquisition de l'ache-

[1] Ce sont celles indiquées plus haut.

teur, de former un ou plusieurs élèves tant pour la fabrication des liqueurs « que pour la culture relative au chassis phisique. » Dans ce cas, Lasonde ne pouvait pas rompre le contrat avant les quinze années révolues. La vente du secret se faisait moyennant un traitement annuel de 720 florins, argent courant de Brabant, plus un seizième dans les bénéfices nets, déduction faite de cinq pour cent d'intérêt pour les sommes à avancer par Lasonde. Si le sieur Mallet venait à décéder, après avoir livré ses secrets et formé un ou plusieurs élèves, avant l'expiration des quinze années, Lasonde était tenu de payer une pension annuelle de trois cents florins à la dame Willems jusqu'à cette expiration.

Quel était ce *chassis phisique* inventé par Mallet? Je laisse à de plus habiles que moi la tâche de répondre à cette question.

Ajoutons à titre de simple renseignement que Lasonde avait chez lui, rue de Ruysbroeck, un neveu nommé Joseph La Coste qui avait été chapelier à Philadelphie.

Autre détail. Le 30 janvier 1786 Lasonde autorisa un sieur Cailleau « à contracter, en son nom, société » avec ledit La Coste, alors encore établi à Philadelphie, « au sujet de la » même fabrique de chapeaux que La Coste y a érigée. »

Enfin, quant à l'entreprise des postes et diligences dont il a été parlé dans cette notice, je remarque que, par un acte du 5 mai 1782, MM. Bourdieu et Chollet cédèrent une partie de l'intérêt qui leur revenait à Lasonde et à A. Sandelin « pour » reconnaître les services qu'ils avaient rendus, tant par leurs » lumières que par leur travail pour ladite entreprise. »

Le contrat précédemment passé entre MM. Walckiers et consorts pour l'entreprise susdite fut annulé et remplacé par un autre du même jour, 5 mai 1782. A cette date l'exploitation n'avait pas encore commencé. Il manquait l'octroi du prince de la Tour-Taxis. L. G.

OUDE

SCHEPENDOM VAN ANTWERPEN

DOOR

wijlen M. L. TORFS,

BRIEFWISSELEND LID, TE ANTWERPEN.

In de *Geschiedenis van Antwerpen*, I D., bl. 195-196, is met veel grond van waarschijnlijkheid de meening geopperd, dat deze stad reeds van in de XIIe eeuw een schependom bezat. Er werd daarbij gewezen op eene charter van Hertog Hendrik I, van den jare 1186, voorkomende in onze *Oude Topographie,* bl. 207-210, en welke, onder andere getuigen ook onderteekend werd door *Scabini de Antwerpia.* Ondertusschen, bij gebreke eener behoorlijke zindeeling, is het zeer moeijelijk te zeggen, welke der onderteekenaars eigenlijk schepenen waren. Onder de namen, die na de kwalificatie *Scabini de Antwerpia* volgen, is er maar één : *Arnoldus de Molendino,* of *Vander Molen,* dien men onder de schepenen van later tijd wedervindt; al de anderen voeren namen, die op geene ons bekende scabinale lijsten voorkomen. Indien ik ze dus bij mijne lijst opschrijve, dit is onder alle voorbehouding van verbetering en herziening van de charter.

De instelling der schepenbanken schijnt tot de VIIIe eeuw op te klimmen, en men moet zich herinneren, dat de schepenen aanvankelijk geene gemeente-overheden waren,

Commissaires rapporteurs : MM. le chevalier Léon de Burbure et Théodore Van Lerius.

en dat hunne voornaamste, misschien eenigste bemoeijing, bestond in het afdoen van de rechtszaken ter Vierschaar. Alzoo begrijp ik, waarom eene charter van Godfried den Baerd van 1121, aangehaald in DIERXSENS, *Antverpia*, ad A^m, gerigt is aan *B. Tribuno et omnibus Antverpiensibus* zonder eenige vermelding van schepenen, alhoewel alles laat vermoeden dat er alhier eene bank van deze bestond.

De lijst, welke hier volgt, is grootendeels getrokken uit het *Cartularium Abbatiæ S. Michaëlis*, ter koninglijke Bibliotheek te Brussel, en uit bescheiden herkomstig uit de oude Infirmerij en uit het voormalig Karthuizersklooster. Ik heb het raadzaam geoordeeld nevens het jaartal de dagteekening op te geven van den akt, uit welken de namen getrokken zijn, en verders door een sterreken aangestipt, die welke reeds op de lijst in de *Geschiedenis van Antwerpen*, I D., bl. 492-503 voorkomen [1].

1146. *Carta.*

Hugo de Breebare.	Balduinus Cofrel.
Walinuamus [2].	Raduardus [3].

1186. *Charter van Hendrik I.*

Arnoldus de Molendino.	Arnoldus Clapdorp.
Giselbertus Gansdif.	Arnoldus Noitel.
Wilmarus Paddebue.	Wilhelmus de Surs.

1196. *Carta.*

Wilmarus.	Arnulphus de Molendino.

[1] Om deze optelling vollediger te maken, heeft ridder Leo de Burbure welwillend de lijst van Lodewijk Torfs vermeerdert met meer dan zes honderd namen van Schepenen, welke hij tijdens zijne onophoudene opzoekingen in de stedelijke en kerkelijke archieven van Antwerpen heeft ontdekt. Deze zijn insgelijks met een sterreken (*) aangeteekend.

[2] Zou men hier niet *Waleramus* moeten lezen?

[3] Achter dezen naam komen de verkortingen TPC. *sd.*

1213. ' *Schepenbrief uit het kerkarchief.*

Zymarus. Wilmarus. Gode- [fridus Tuclant.	Arnoldus ex curiâ. Balduinus [auca. Dionysius.

1219.

Nicolaus de Molendino.	Arnoldus Zymaers.
Wilhelmus Noese.	.... sone

1225. '

Nicholaus de Molendino.	Gillelmus Noyze.
Gillelmus de Littore.	Hugo Bornecolve.
Theobaldus.	

1230. *Schepenbrief ten gunste van S. Elisabeths gasthuis.*

Willelmus Nose.	Thibaldus de Foro.
Balduinus filius Bettonis.	Thomas.
Willelmus de Werf.	Nicholaus.
Joannes de Molendino.	Willelmus Draco.
Hugo Bornecolve.	Hugo Tuclant.
Arnulphus Hildewari filius.	Thibaldus de Mare [1].

1232. *Mense aprili.*

Wilhelmus Noze.	Nicolaus Magnus.
Thomas.	Thibaldus de Foro [2].
Hugo Bornecolve.	

1239.

Wilhelmus Drake.	Hugo Tuclant.

1242. *Feria sexta post Andream.*

Hugo Tuclant.	Arnoldus Hilduardi.

1244. *In festo S. Gertrudis.*

Hugo Bornecolve.	Joannes Fuscus.
Thomas Everardus [3].	

[1] Elke dezer namen is bij DIERXSENS gevolgd van den titel *Scabinus*. Welk was dan hun getal?

[2] Deze vijf waren getuigen bij de begiftiging van Hendrik de Hollander ten voordeele der Leproozen (*Geschiedenis van Antwerpen* I. deel, bl. 588), maar zijn aldaar 490 op de schepenlijst vergeten.

[3] In eenen akt van 1240 komt deze voor als twee persoonen, mogelijk eene mistelling of mislezing (zie *Geschiedenis van Antwerpen*, I. D., bl. 493.)

1257. *Mense maio.*

Paulus de Alneto. Willelmus de Speculo.

1263. *Sabbato post inventionem S. Crucis.*

Nicolaus Cantman [1]. Joh. filius Gilberti Papen.
Willelmus van den Spigele. Wilhelmus filius Theodorici.

1263. * *In crastino Beatæ Mariæ Magdalenæ.*

Arnoldus Cambitor. Joannes dictus Alayn.
Willelmus de Speculo. Joannes filius Gilberti.
Willelmus filius Wilmari. Petrus Draco.
Willelmus Nose. Nicholaus Canteman.

1267. * *Dominica ante festum apostolorum Symonis et Judæ.*

Joannes Bode. Egidius Kiken.
Petrus Draco. Nicholaus Canteman.
Theobaldus Cloeth.

1272. *In vigilia exaltationis S. Crucis.*

Arnoldus Cambitor. Johannes van der Elst.
Wilhelmus Van der Dilf.

1276. * *Sabbatho in octava Epiphaniæ Domini.*

Arnoldus de Arcu. Johannes Bode, senior.
Symarus, junior. Willelmus de Beke.
Arnoldus Nose.

1278. *Feria tertia post Barnabeum apostolum.*

Walterus Volcaert. Johannes Bode.
Nicholaus, ejus frater [2]. Nicholaus de Wineghem.

1278. *Feria sexta ante Nativitatem Domini.*

Engelbertus Grutere, scabinus Antverpiensis. (Cart. Prior. de Schooten, n. 138, f. 40-42, *Archives du royaume.*)

1280. *Feria tertia post festum omnium sanctorum.*

Engelbertus Grutere. Petrus Egidius [3].

[1] Arnoldus de Wisselare.

[2] Dit bevestigd nog nader dat na verwantschap geen beletsel was, om in het schependom te zitten.

[3] In eenen anderen akt van den zelfden dag en door dezelfde schepenen geteekend, komt deze laatste voor onder zijnen echten nederduitschen naam *Petrus Gielys.*

1280. *In vigilia Assumptionis B. Mariæ.*

Paulus Bornecolve. Petrus Gielys.

1280. *Sabbato post festum beati Gregorii.*

Paulus Bornecolve. Gerungus Wentel.

1280. *Feria tertia ante festum beati Urbani.*

Petrus Gielys.

1281. *Feria secunda post octavam apostolorum Petri et Pauli.*

Gerungus Wentel. Petrus Egidius.

1281. *Feria tertia ante festum beati Remigii.*

Nicolaus de Foro. Arnoldus Nosė.

1281. *Feria tertia post Quasi-Modo.*

Gerungus Wentel. Petrus Egidius.

1281. *Mense januario.*

Engelbertus Grutere. Petrus Gielys.

1281. *Sabbato ante Divisionem apostolorum.*

Gerungus Wentel.

1281. * *Feria quarta post Epifhaniam.*

Arnoldus dictus de Boghe. Engelbertus dictus Grutere.

1281. *

Willelmus Wilmari. Arnoldus de Curia.

1281. * *Feria quarta post Epyfaniam a° d^ni^ MCCLXXX primo.*

Arnoldus dictus de Boghe. Engelbertus dictus Grutere.

1282. *Sabbato post Assumptionis beatæ Virginis.*

Nicolaus de Foro. Gerungus Wentel.

1282. *Feria secunda post Ramos palmarum.*

Engelbertus Grutere. Petrus Gielys.

1282. *Dominica ante festum beatæ Mariæ Magdalenæ.*

Gerungus Wentel. Peter Gielys.

1282. *Sabbato ante festum beati Laurentii*

Petrus Egidii. Baudewyn Spronc.

1282. *Sabbato post Trinitatem.*

Gerungus Wentel. Petrus Egidii.

1283. *Sabbato ante festum beati Valentini.*

Gerungus Wentel. Engelbertus Grutere[1].
Johannes Drake.

1283. *Feria tertia ante Divisionem apostolorum.*

Arnoldus Wisselare. Petrus Gielys.

1283. *Sabbato post festum beati Petri ad vincula.*

Nicolaus de Foro. Gerungus Wentel.

1283. *Feria quinta infra Assumptionem Mariæ.*

Engelbertus Grutere. Arnoldus Nose.

1284. *In vigilia Nativitatis beati Joannis Baptistæ.*

Engelbertus Grutere. Joannes Drake.

1284. *In die beati Lamberti.*

Willelmus Wilmaers. Nicholaus Deken.

1284.

Arnoldus de Curiâ (Utenhove). Balduinus dictus Sprunc.

1285. *In crastino Assumptionis.*

Paulus Bornecolve. Johannes Drake.
Engelbertus Grutere.

1286. *In festo beati Andreæ.*

Arnoldus Nose. Petrus Pape.

1287. *Feria secunda post Ramos palmarum.*

Joannes Drake. Zimarus.

1287. *In crastino Epiphaniæ.*

Nicholaus Deken. Engelbertus Grutere.

1288. *Sabbato post Exaltationem S. Crucis.*

Willelmus Wilmaers. Johannes Drake.
Arnoldus ex Curia.

1288. *Sabbato post Purificationem beatæ Virginis.*

Paulus Bornecolve. Engelbertus Grutere.

[1] Deze wordt in den akt ook aangeduid als provisor van het fabriek van O. L. Vrouwekerk.

1289. *Feria quarta ante dominicam* INVOCAVIT ME.

Balduinus Spronc [1]. Petrus Pape.

1289. *Feria sexta ante Cineres.*

Nicolaus Deken. Engelbertus Grutere.

1292. *

Arnoldus ex curia. Egidius de Thorout.
Johannes de Winengheem. Engelbertus dictus Grutere.

1293. *In festo beati Remigii.*

Paulus Bornecolve. Gillis de Thorout.
Petrus Papen.

1293. *

Engelbertus Grutere. Petrus Pape.
Egidius de Thorout. Johannes de Wineghem.

1294. *Vyf dagen na Sinte Baven* [2].

Pauwels Bornecolve. Aert Nose.
Gielis Thorout.

1295. *Disendaechs na Misericordia.*

Arnoldus Nose. Willelmus Nose.

1295. *

Balduinus dictus Spronc. Everdeius de Lillo.
Johannes dictus Drake. Johannes dictus Pape.

1296. *In festo S. Trinitatis.*

Symarus. Jan Bode.

1297. *In Exaltatione S. Crucis.*

Arnold Nose. Jan Pape.

1297. *In festo beati Joannis Baptistæ.*

Jan Bode. Arnold Nose.

1297. * *Feria tercia post festum omnium sanctorum.*

Willelmus Nose. Paulus de Alneto (Vander Elst).

[1] Deze wordt ook gekwalificeerd als leenman.

[2] Men bestatigt hier het in gebruik komen der moedertaal bij het vervaardigen der schepenakten, welke vroeger in 't latijn alleen wierden opgesteld.

1299.

Arnoldus de Molendino. Jan Wilmaer de Rode.
Nikolaes Cantman.

1301. *S. Mattheus dag.*

Peter Pape. Johannes de Littore (van den
Pauwel Bornecolve [1]. Willelmus van Dielf. [Werve).
Arnold Noze.

1301. * *Feria sexta ante dominicam qua cantatur Oculi.*

Zymarus. Nicholaus de [Winegheem. Arnoldus Noze.

1302. *Sabbato ante Divisionem apostolorum.*

Nikolaes van Wyneghem. Jan Pape.

1302. *

Johannes vanden Werve. Aert vander Molen.

1303. *Des maendaechs na SS. Peters en Pauwels.*

Peter Pape.

1303. *Op aller Apostelen dach.*

Zymaer. Willem Bornecolve.

1303. *

Johannes de Winegheem. Petrus de Dielf.

1303. * *In crastino Ascensionis Domini.*

Wilhelmus de Dilft. Johannes Drake.

1304. *Feria secunda post Letare.*

Everdy van Lillo. Arnoldus de Molendino.

1304. *Des woensdaechs na S. Vincentius dach.*

Everdy van Lillo. Nikolaes Limpiaes.
Aernout vander Molen.

1304. * *Dominicâ quâ cantatar Oculi.*

Folpertus Codde. Jacobus de Bruxella.

1304. *

Everdeyus de Lillo. Johannes Drake.

[1] Wordt in den akt gekwalificeerd : *Scabinus et receptor reddituum villæ Antverpiensis.*

1305. *Smanendaeghs voor Palmsonnendagh.*

Jan Drake, *scepene....*, *mombore* van Ida van der Lischt, stichteresse van S. Juliaensgasthuis, onder welke beide hoedanigheden hij in den fondatieakt voorkomt.

1305. * *Sabbato post Lucæ.*

Walterus dictus Buc de Winegheem. — Nicholaus Leuwe.

1305. * *Feria tercia ante Dominicum qua cantatur* Judica me.

Everdeyus de Lillo. — Arnoldus de Molendino.

1306. * *Tsaterdaechs voor Alderheyligendach.*

Pauwels Bornecolve. — Symon Spronc.

1306. *Tsaderdaghes na Sinte Andries dach.*

Willem Limpiaes. — Jan van den Mortere.

1306. *

Arnould van der Molen. — Willem van der Borgh.

1307. *Op S. Marcs dach.*

Claus van Wyneghem. — Aernout Nose.

1307. *Op alre Heilighen dach.*

Claus van Winegheem. — Jan van den Werve.

1307. *In die beati Bavonis.*

Johannes de Littore. — Wilmarus dictus Rufus [1].

1307. *Smaendaeghs na den andach van dertiendaghe.*

Nicholaus de Winengheem. — Peeter Daen.

1307. * *S. Marten in den winter.*

Simon dictus Spronc. — Jacobus de Bruxella.

Claus van Winengheem. — Pauwels Bornecolve.

1308. *Feria tertia post beati Nicolai.*

Willem de Castro. — Jan Bode.

1308. *In crastino beati Andree apostoli.*

Nikolaes van Winegheem. — Simon Spronc.

[1] Vertaling van den bijnaam *de Rode.*

1308. *In die beatæ Luciæ.*

Peter Daen. Jan Bode.
Simon Spronc.

1308. *

Johannes de Littore. Symon Spronc.

1308. * *Feria tertia post festum Sancti Marci evangelistæ.*

Nicholaus dictus de Wineghem, filius quondam Domini Godscalci, militis, bone memoriæ, frater quondam Dni Egidii de Wineghem, decani ecclesiæ Antverpiensis.

1308. *

Claus van Wynegheem. Jan Wilmaer.

1309. *

Jan Bode. Willem Sprong.

1309. *In nativitate beati Joannis Bapt.*

Johannes de Littore. Petrus Daen.
Arnoldus de Molendino. Nicholaus de Wineghem.

1309. * *Feriâ quartâ post Epyphaniam Domini.*

Arnoldus Noze. Johannes Wilmaer dictus Rode.

1309. * *Op heylige Dryvuldigheit.*

Niclas van Winnengheem. Arnout van der Moelen.

1309. *

Petrus Daen. Willelmus de Castro (van der Borch).

1310. *Die beati Gregorii.*

Peeter Daen. Willem de Castro.

1310. *Feria quinta ante festum beati Nicolai.*

Arnoldus de Molendino. Jan Bode.
Peeter Daen.

1310. *In crastino beati Lamberti.*

Everdeyns van Lillo. Jan Wilmaers de Rode.

1310. *Die nativitatis beatæ Mariæ.*

Nicolaus van Wyneghem.
Nicolaus Cantman. Willelmus de Castro.

1310. * *Die lunæ post Dionisii.*
Pauwels Bornecolve. Claus Cantman.

1310. *
Arnout vander Molen. Peter Drake.
Willem vander Borch.

1311. * *Donredaech na beloken Paesschen.*
Arnoud vander Molen. Jan Bode.

1311. *In nocte Philippi et Jacobi apostolorum.*
Arnoldus de Molendino. Andreas de Hoboken.

1311. *
Willelmus vander Borch. Pauwels Bornecolve.

1311. *
Andries van Hoboken. Jan Wilmaer die Rode(Rufus).
Nicholaes Canteman.

1313. *Feria quinta ante Purificationem B. Mariæ.*
Jan Draek. Willem van Eeckhoven.

1313. * *In vigilia beati Johannis Baptistæ.*
Johannes Pape. Johannes Bode.

1314. *Feria secunda post beati Thomæ mart.*
Nikolaes Canteman. Jan Bode.
Jan de Pape.

1314. *Up Sente Jans dach Baptist in midden somere.*
Jan de Pape. Peter Drake.

1314. *
Arnoldus de Molendino. Johannes dictus Pape.

1315. * *Des maendaechs voer palmsondach.*
Arnout van der Moelen. Jan Bode.

1315. *Maendach na S. Nikolaes dach.*
Pauwel Bornecolve. Arnout van der Molen.

1315. *Feria sexta ante diem beati Thomæ apostoli.*
Jan de Pape. Nicolaes Canteman.

1315. *
Arnoud van der Molen. Willem van der Borch.

1315. *
Aerd de Moelnere. Jan Bode.

1315. *
Willem van der Borch. Arnoud van der Molen.

1315. *Des vridaegs na S. Jans Baptisten dach in midzomere.*
Jan van Winegheem. Jan Bode.

1315. *Op S. Marien Magdalene dach.*
Jan van Winegheem. Jan Wilmaers de Rode.

1315. *Feria quinta post oct. Épiphaniæ.*
Johannes de Winenghem. Johannes Pape [1].

1315. *Feria sexta ante Conversionem beati Pauli apostoli.*
Arnoldus de Molendino. Johannes Wilmarus, dictus [Rufus.

1316. *Sondaechs na dertien dach.*
Willem van der Borch. Aernout van Hovorst.

1316. * *Dominica qua cantatur Misericordias Domini.*
Petrus Daen. Johannes Wilmaer, dictus [Roede.

1316. * *Ipso die beati Servacii episcopi.*
Petrus Daen. Johannes Wilmaer.

1316. *
Jan Wilmaer de Rode. Willem van den Eechove.
Peter Drake. Godevert van den Hoghenhuis.
Andries Tuclant. Jan Bode.

1316. *Dominica post diem beati Matthei apostoli.*
Willem Bornecolve. Geeraerd van Wispelaere.

1316. *Des vriendaechs na half vasten.*
Peter Daen. Jan van Winegheem [2].

1317. *Dominica ante festum beati Petri ad Vincula.*
Andreas Tuclant. Johannes Bode.

[1] Komen voor in het testament van de vrouw van Joannes de Hare.
[2] Uiterste wil van Ida van der Lischt.

1317. *In crastino Trinitatis.*

Jan Wilmaers de Rode.	Geerd van Wispelaer.

1317. * *Op Sinte Bertelmeus dach.*

Johannes van Hoboken.	Willem van der Borch.
Johannes van der Elst.	Andries Tuclant.
Arnoud van Hovorst.	

1318. * *Des donredaegs na halfvasten.*

Johannes de Winegheem.	Johannes Pape.
Andries Tuclant.	Jan Bode.

1319. *Des maendachs voor S. Lucien dach.*

Willem Bornecolve.	Andries Tuclant.

1319. * *In vastelavonde.*

Andries Tuclant.	Jan Bode.

1320. *Die beati Andreæ apostoli.*

Willem de Castro.	Daniel Volcaert.

1321. *

Andries Tuclant.	Jan Bode.

1322. *Onser Vrouwen daghe in de halve oechtmaende.*

Peeter Daen.	Andries Tuclant.

1322-23. *

Andreas Tuclant.	Johannes Bode.
Johannes de Rode.	

1323. * *Dominica ante nativitatis festum Johannis Baptistæ.*

Johannes Wilmaer dictus Roede.	Gerardus de Wispelaer.

1323. *In Sinte Gheertruden daeghe.*

Jan van Wineghem.	Gherard van Wispelaer [1].

1323. *Des donrerdachs na Kerstendach.*

Willem van der Borch.	Geeraerd van Wispelaer.

1325. * *Op ten anderdach van derthien dach.*

Willem Drake.	Jan van den Mortere.

[1] Opgenoemd in eenen schepenbrief betrekkelijk een huis nevens den *Spiegel*, in de Kammenstraat, waarvan den oorkonde in het archief van O.-L.-V. Kerk.

1325. *Feria tertia in festis Paschalibus.*

Nicolaus van Hoboken. Johannes Drake.

1325. * *Op Sinte Marien Magdalenen avonde.*

Claus van Hoboken. Jan Drake.

1325. *Des donderdaegs na jaersdach.*

Jan van den Mortere. Wouter van der Molen.

1326. *Donderdaechs na S. Peters dach ten banden.*

Wouter van der Molen. Peter van der Eertbrugghen.

1326. * *Des maendaechs nae Sinte Dyonys dach.*

Jan van Hoboken. Jan van den Mortere

1326. *Feria tertia post Oculi.*

Johannes Wilmari (Rufi). Johannes de Hoboken.
Wilhelmus Spronc [1].

1326. *

Gherart van Wispelaer. Jan van den Mortere.

1327. * *Feria sexta post Divisionem apostolorum*

Johannes de Hoboken. Gilbertus de Brule.

1327. * *Des sondaechs nae Sinte Baven dach.*

Willem Drake. Jan van den Werve.

1328. *In meydaghe.*

Jan van der Elst. Wouter de Buc.

1328. * *Des vrydaegs nae kersdach.*

Gheeraerd van Wispelaer. Claus van Hoboken.

1328. *

Jan Wilmaer de Rode. Claus van Hoboken.

1328. *

Andreas de Hoboken. Wilhelmus Sprong.
Jan Bode. Gheerard van Wispelaer.

1329. * *In asche dage.*

Claus van Wyneghem. Willem Sprong.

1329. * *Des vrydaechs nae Paesschen.*

Claus van Hoboken. Wouter de Buck.

[1] Bezegelden de executorialen bij het testament van vrouwe de Hare.

1329. *Maendag vor S. Margrieten dach.*
Jan Wilmaer de Rode. Claes van Hoboken.

1330. * *Des maendaechs voor Sinte Valentyns dach.*
Jan van der Elst. Wouter de Buc.

1330. *Vridaegs na den sondach dat men singt Reminiscere.*
Claus van Wineghem. Jan Wilmaer de Rode.

1330. *Des saterdaeghs na den sondach Reminiscere.*
Claus van Hoboken. Willem Sprong.

1330. *Vridaechs voor alderapostelen dach.*
Claus van Hoboken. Wouter de Buc.

1330. *In dertiendaghe.*
Jan Wilmaers de Rode. Claus van Hoboken.

1330. *Opten Sinxen dach*[1].
Jan Wilmaer de Rode. Wouter de Buc.

1330. *Des woensdachs vore halfvasten.*
Claus van Hoboken. Wouter de Buc.

1330. *Op S. Gregorius dach.*
Jan van der Elst. Willem Spronc.

1330. *
Gherard van Wispelaer. Claus van Hoboken.

1330. *
Ghysbrecht van den Brule. Willem van den Eechove.

1331. *In jaersdaghe.*
Claus van Hoboken. Willem Sprong.

1331. *S. Gillisdaghe.*
Willem Nose. Claus van Hoboken.

1332. * *Des saterdaechs nae halfvasten.*
Jan Wilmaer, de roede. Jan Bode.

[1] Dat men het in dien tijd voor geene zonde rekende op den feestdag van Pinkster, scabinaleakten te verleggen, vindt ik allezins opmerkelijk.

1332. *

Andreas van Hoboken. Nicholaus van Hoboken.

1333. *In alderheylighen avonde.*

Aernout Canteman. Jan van den Werve.

1333. * *Des sondags na onser Vrouwen dach Nativiteyt.*

Willem Sprong. Jan Drake.

1334. *Des maendachs na dertien dach.*

Jan van der Elst. Willem Spronc.

1334. * *Op Sinte Laureyns avont.*

Claus Wilmaer.

1334. * *Des saterdaechs nae derthien dach.*

Willem Drake. Jan van den Werve.

1334. * *Op Sinte Marien Magdalenen avonde.*

Willem Drake. Arnout Canteman.

1334. *

Claus van Winegheem. Simon Daen.
Jan Drake. Jan van den Werve.
Willem Sprong. Willem Drake.
Jan van der Elst.

1335. *

Willem Drake. Jan Drake.
Willem Sprong. Jan van den Werve.

1336. *Des vridachs na S. Peters dach.*

Willem Drake. Jan van den Werve.

1336. * *Des saterdaechs voer onser Vrouwen nativiteyt.*

Willem Van der Borch. Jan van den Werve.

1336. *

Jan van den Werve. Claus Wilmaer.
Jan Drake.

1337. *Des woensdachs na S. Mathys dach in sporkille.*

Aernout Canteman. Jan van den Werve.

1337. *Des vridaechs vor Palmsondach.*

Jan van den Mortere. Jan van den Werve.

1337. *Tsaterdachs na jaerdach.*
Arnout Canteman. Claus Wilmar.

1337. * *Op tsvryendaghes na Sente Lambrechts dach.*
Willem Spronch. Jan van den Werve.

1337. * *Op Sinte Benedictus avont in meerte.*
Jan van den Mortere. Willem Lympiaes.

1337. * *Des donderdaechs voer Sente Symoen ende Juden dach.*
Jan van der Elst. Jan van den Werve.

1338. *Iersten dach van merte.*
Willem Drake. Jan van de Werve.

1338. * *S. Lambrechts dach.*
Jan van den Werve. Claus Wilmaer.

1339. * *Tsanderdaechs post Ambrosii.*
Jan van der Elst. Wouter van der Moelen.

1339. *Des sondachs na S. Marcs dach des Evangelisten.*
Jan Drake. Jan van den Werve[1].

1339. * *Dominicâ ante Michaelis.*
Wouter de Buc. Wouter van den Moelen.

1340. * *Des woensdaechs nae Sinte Nicolaes dach in den winter.*
Willem de Moelnere. Jan Bode.

1340. *
Wouter de Buc. Wouter van der Moelen.
Jan Danys. Willem Lympiaes.

1341. *Donderdach na onser Vrouwe Assumptie.*
Peter Daen. Andries Tuclant.

1341. * *Des donredaechs voer Sinte Amelbergen dach.*
Claus van Hoboken. Willem de Moelnere.

1341. * *Des donderdaechs voir Sinte Mertens dach in den wynter.*
Jan Van der Elst. Willem Sprong.

1341. * *Tsmaendaechs nae onser Vrouwen Lichtmisse.*
Jan Wilmaer die roede. Willem de Moelnere.

[1] In eenen schepenakt over de Minepoort. (*Gesch. van Antw.*, II d., bl. 627.

1342. *Viertien daghe in junio.*

Willem Limpiaes.	Willem Spronc.

1342. * *Op Sinte Thomaes dach apostel.*

Jan Bode.	Jan Danys.

1342. *Tsondachs na S. Laureys dach ingaende winters.*

Willem Limpiaes.	Jan Danys.

1342. *

Willem de Moelennere.	Wouter van den Broeke.

1343. *Des disendaegs na Sente Peters ende Sente Pauwels dach der apostelen.*

Wouter van den Broeke.	Jan Bode.

1343. *Den derden dach van merte.*

Willem de Moelnere.	Wouter van den Broecke.

1343. *Dertien daghe in merte.*

Willem Limpiaes	Jan Bode.

1343. * *Op ten chinxsen avont.*

Jan Wilmaer.	Gillys de Stoevere.

1343. * *Op Sente Lucien in den winter.*

Willem Sprong.	Willem de Molenere.

1344. *S. Gertruden dach in de maent meert.*

Willem Limpiaes.	Willem de Moelnere [1].

1344. * *In Divisione apostolorum.*

Egidius de Castro, miles.	Wilhelmus Noese.

1344. * *Dominica post festum Petri et Pauli apostolorum.*

Jan Danys.	Peter van Hoboken.

1345. * *VI dach van merte maende.*

Jan van den Mortere.	Jan Bode.

1345. *In de maent van meerte.*

Willem Nose.	Wouter van den Brucke.

1345. * *Op S. Jans dach Decollatione.*

Willem de Moelnere.	Jan Danys.

[1] Dezelfde komen voor in eenen akt verleid *des Zaterdaegs na S. Gertruden dach in merte* 1344.

1345. *t Sondachs na S. Nicasius dach.*

Wouter van den Broecke. Willem Limpiaes.
Peeter van Hoboken.

1345. *Sente Simon en Judens dach.*

Willem Limpiaes. Gillis de Stoevere[1].

1346. ** Feria quarta post octavam paschæ.*

Willem de Moelnere. Wouter van den Broecke.

1346. *Op Allerapostelen dach.*

Wouter van den Broecke. Peter van Hoboken.

1347. *Des saterdaegs na Palmsondach.*

Jan van den Mortere. Wouter van den Broecke.

1348. *Woensdachs na Palmsondach.*

Jan Wilmaer. Willem Limpiaes.

1348. *Saterdachs na S. Lambrechts dach.*

Willem Nose. Jan Bode.

1348. *Opten Sinxen avont.*

Jan Bode. Wouter van den Brucke.

1348. ** Op Sint Aechten dach.*

Peter van Hoboken. Wouter van den Broeke.

1348. ** Des maendaechs nae Sinte Lucien dach.*

Jan van den Mortere. Jan Bode.

1349. *Saterdaegs na S. Andries dach.*

Wouter van den Broecke.

1349. ** Alre apostelen avond.*

Jan van den Mortere. Willem de Molenere.

1350. *Op den tiensten dach der maent van junij.*

Jan van den Mortere. Willem de Moelnere.
Wouter van den Brucke.

1350.

Jan Bode. Wouter van den Broecke.

1351. *Den twintigsten meye.*

Willem de Molenere. Willem Lympiaes.

[1] In eenen anderen akt van den zelfden jare, *Gillis Stovere.*

1351. * *In octava Penthecostes.*
Jan van der Mortere. Claus Colnet.

1351. * *Feriâ terciâ post nativitatis Mariæ.*
Willem de Moelnere. Claus Colnets.

1352. * *Des maendaechs nae alderapostelen dach.*
Jan van der Mortere. Claus Coelnets.

1353. *XIJ junij.*
Willem Limpiaes. Peter van Hoboken.

1353. *IV junij.*
Jan van Dorne. Peter van Hoboken.

1353. *
Willem de Molenere. Wouter van den Broecke.

1353. * *Op Senten Symons en de Juden dach.*
Willem de Moelnere. Wouter van den Brueke.

1353. * *Feriâ tertiâ post Purificationem.*
Jan van der Mortere. Wouter van der Moelen.

1353. * *Des dystdaechs nae onser Vrouwen dach ter lichtmissen.*
Jan van den Mortere. Wouter van der Moelen.

1354. *Opten Elfdusent Maechden dach.*
Willem de Moelnere. Laureys Volkaert.

1354. * *Des woensdaechs voer groet vastelavonde.*
Jan Bode. Peter van Hoboken.

1354. * *Maendach naer Palmsondach.*
Willem de Molenere. Peter van Hoboken, Gillissone.

1354. *Op S. Bavens dach.*
Willem de Moelnere. Wouter van den Brouke.

1354. * *Des vrydaechs voer Sinte Nicasius dach.*
Willem de Moelenere. Embrecht de Moelenere.

1355. * *Des anderendaechs nae Sinte Mathys dach.*
Jan Bode. Ramont van den Werve.

1355. *Vridaechs vor S. Lucas des Evangelisten.*
Jan Bode. Wouter van der Molen.

1355. * *Des saterdaechs nae Sinte Mathys dach.*

Laureins Volkaert. Ramont van den Werve.

1355. * *Op Sinte Marien Magdalenen dach.*

Jan van den Mortere. Wouter van den Broecke.

1355. * *Ipso die Gregorii.*

Jan van den Mortere. Peter van Hoboken, Gillissone.

1357. *Des disendaechs voor onser Vrouwen Lichtmisse.*

Jan Zimaer. Willem Drake, Meester Mattheus zoon.

1357. * *Tsaterdachs op Sinte Matthys dach.*

Jan van der Elst. Peeter Alein.

1357. * *Op Sinte Symon ende Juden dach.*

Claus van der Borch. Peter Aleyn.

1357. * *Des anderdaechs nae Alderkinder dach.*

Jan van der Elst. Claus van der Borcht.

1359. * *Tsondaechs nae Sinte Pauwels dach.*

Laureyns Volcaert. Jan van den Mortere.

1360. * *Des anderdaechs nae Sint Jans dach Baptisten.*

Symon Drake. Jan van der Mortere.

1361. * *Dominica post Ascensionis Domini.*

Willem Drake. Claus van den Werve.

1361. * *Ipso die Agathæ.*

Jan Bode. Claus van Wyneghem.

1362. *XXIV daghe in meye* [1].

Wouter van der Molen. Jan Bode.

1362. * *XXIIII dage in sporckille.*

Jan Drake. Zebrecht Wellen.

1363. *

Ramond Van den Werve.

1364. * *Altera Marci Evangelistæ.*

Arnout van der Moelen. Jan van Cothen.

[1] Hier begint men op te merken, dat het gemeen in gebruik kwam de akten e dagteekenen met het dagtal der maand in plaats van den feestdag des Heilige.

1364. * *X dage in loumaent.*
Willem Drake. Jan Van Hackendonc.

1364. * *XII dage in loumaent.*
Peter Chaes. Arnoud Symoenssone van den [Hoegenhuys.

1364. *
Pieter van Hoboeken.

1365. *XXJ daghe in junio.*
Jan Kycken Claus van den Werve.

1365. * *Des vridaechs nae Sinte Mertens dach in den winter.*
Wouter van der Moelen. Willem Noyts.

1365. *
Jan van Cothen. Jan van den Hoeghenhuys, [Simonssone.

1366. *XXVJ daghe in meerte.*
Lauwereys Volckaert. Claus Wilmaer.

1366. * *Op ten sesten dach van meye.*
Arnoud van Wyneghem. Willem Noeyts.

1366. *Op Sinte Jans dach Decollatie.*
Wouter van der Molen. Ramond van den Werve.

1366. *Op den XV dach van december.*
Arnout van Hoevorst.

1367. *XVJ januario.*
Jan Zymaer. Jan van Cothen.

1367. *
Wouter van der Molen. Peter van Hoboken.

1368. *
Peter Chaes.

1369. * *XIX dage in sporkille.*
Claus van der Borch. Andries van der Meere.

1369. * *Op ten vierden dach.*
Peter Daen. Jan van Borsbeke.

1370. * *Verten nacht na Sente Jans dach Baptisten.*
Wouter van der List. Jan de Boc.

1370. * *Prima marcii.*
Jan Drake. Claus Wilmaer, de jonghe.

1370. * *XXII dage in november.*
Jan Zymaer. Jan van der Eertbruggen.

1371. * *Op ten lesten dach van junio.*
Claus Wilmaer de jonge. Arnout Symoenssone van den [Hoogenhuys.

1371. *Op alre Heileghen avont.*
Arnoud van Wyneghem. Arnoud Symonssone van den [Hoeghenhuis.

1372. *XIJ daghe januario.*
Jan van Duyst. Claus van Riethoven.

1372. * *Op ten lesten dach septembris.*
Claus Wilmaer, de jonge. Arnout Symoenssone van den
Jan Snellaert. [Hoogenhuys.

1373. *Op S. Kathelinen dach.*
Peter Chaes. Jan de Kuepere.

1374. *VIJ daghe in aprille.*
Jan de Boc. Claus van Rythoven [1].

1374. * *XIIJ aprilis.*
Johannes van den Werve. Peter Chaes.

1374. * *Thien dage in de maent van september.*
Arnout Symonssone van [den Hoegenhuys. Herman de Lichte.

1374. *
Jan Zymaer. Jan van Duyst.

1375. *Op ten jaersavont.*
Aernout van der Molen. Claus van Rythoven.

1375. * *Sabbatho post Andreæ.*
Gorys van Halmale. Willem Noyts

[1] Dezelfde in eenen akt van 7 october 1374.

1375. * *XX dage in september.*

Claus Wilmaer.	Wouter van der List.

1375. * *VII dage in octobri.*

Willem van Berghen.	Claus van Rythoven.

1375. *

Nicholaus Wilmaer.	Gorys van Halmale.
Claus van Rythoven.	

1376. *VJ daghe in julio.*

Laureys Aertjans.	Jacob van Hoboken.

1376. * *VIII dage in julio.*

Jan van Cothen.	Laureys Aertjans.

1376. *XXIV daghe in oogstmaend.*

Aernout van Winegheem.	Arnout van der Molen.

1376. * *XIII dage in sporkille.*

Jan van Duyst.	Jan van den Werve.

1376. * *Vier dage in november.*

Arnoud van Wyneghem.	Claus van Rythoven.

1377. * *Op ten zesten dach van aprille.*

Willem de Moelnere.	Symon de Wale.

1377. * *Op ten derthiensten dach na Sint Jans dach Baptisten.*

Claus van der Elst.	Jan Noyts.

1377. * *Op ten anderen dach van julio.*

Jan de Boc.	Willem de Moelnere.

1377. * *XII dage in loumaendt.*

Arnout Symonssone van den Hoogenhuys.	Jan de Boc.

1377. * *Op ten zesten dach van oeghste.*

Jan de Boc.	Willem van Berghen.

1377. * *III dage in october.*

Jan van Duyst.	Willem de Moelnere.

1377. * *XXIJ dach in sporkele.*

Gorys van Halmale. Claus van Riethoven.
Willem van Bergen. Johannes van den Werve.

1377. *

Nicholaus de Castro. Arnoldus filius Simonis van [den Hoegenhuys.

1377. * *XXI dage in october.*

Willem Drake. Jan van der Elst.

1377. * *Op ten eersten dach van december.*

Claus van der Borch. Jan Hoorninc.

1378. *XIIJ daghe in oegstmaend.*

Willem Noyts. Jacob van Hoboken.

1378. * *XXI dage in wedemaent.*

Claus van Rythoven. Jacob van Hoboken.

1378. * *In profesto Petri et Pauli apostolorum.*

Jan van Duyst. Claus van Riethoven.

1378. * *Drie dage in november.*

Gorys van Halmale. Willem Noyts.

1378. *

Jacop van Hoboken. Gielys Wilmaer.
Jan van der Ertbrugghen.

1379. * *Drie dage in meerte.*

Jan van den Werve. Arnout Clap.

1379. *XXIIJ daghe in meije.*

Aernout van Hovorst. Jan van der Eertbrugghen.
Jan van den Werve.

1379. * *VII dage in loumaent.*

Jan van den Werve. Arnout Clap.

1379. * *XIII dage in julio.*

Arnout van Hovorst. Gielis Willemaer.

1379. * *XXVII dage in sporckille.*

Willem Drake.	Jan van der Heyden.

1380. * *XXIIII dage in januario.*

Jan Tuyc.	Joos van den Wyngaerde.

1380. *XXIIJ junij.*

Arnoldus Clap.	Jan van Cothen.

1380. * *16 dage in julio.*

Jan de Boc.	Jan Tuyck.

1380. * *VI dage in oeghstmaent.*

Jan de Boc.	Lauwreyns Aertjans.

1380. *XXVJ daghe in october.*

Laureys Volckaert.	Jan de Boc.

1380. * *XIX dage in october.*

Laureys Noekerboom.	Laureys Aertjans.

1380. *

Johannes de Wynegheem alias Banghelinc.	Johannes de Merica.

1381. * *XX dage in januario.*

Willem de Moelnere.	Arnout Clap.

1381. * *XXIII dage in januario.*

Jacob van Hoboken.	Michiel Tollinc.

1381. * *XXII dage in februario.*

Jan van Cothen.	Reyneere van den Lare.

1381. * *Thien dage in meerte.*

Laureys Volckaert.	Aernout Clap.

1381. * *XV dage in meye.*

Joos van den Wyngaerde	Jan van den Putte.

1381. * *XXII dage in sporckelle.*

Claus van Riethoven.	Lambrecht van Moerbergen.
Jan de Kuepere.	Jan Tuyc.

1381. * *XIX dage in decembri.*

Jan van der Eertbruggen.	Willem de Moelnere.

1382. * *Achte dage in meerte.*

Claus van der Borch.	Jan Banghelyn.
Willem de Moelenere.	Reynere van den Lare.
Gorys van Halmale.	Symoen de Wale.

1382. *

Claus van Riethoven.	Arnout Clap.
Jacop van Hoboken.	

1383. * *Undecima marcii.*

Lambrecht van Moerberghe.	Willem Lammenssone.

1383. * *Op Sinte Geertruyden dach te half meerte.*

Jan van den Werve.	Jan de Pape.

1383. * *IIII dage in junio.*

Jan Banghelyn.	Henric van Wesele, die men hiet van Sompeken.

1383. * *X daghe in octobri.*

Andries Alleyn.	Jan Banghelyn.
Jan van den Werve.	Symon de Wale.

1383. * *Op ten derden dach van november.*

Jan van Cothen.	Andries Aleyn.

1384. * *XX dage in januario.*

Jan van Cothen.	Willem Lammenssone.

1384. * *XXVII dage in meerte.*

Laureyns Volckaert.	Claus van den Mortere.

1384. * *XIIII dage in hoymaent.*

Claus van der Borch.	Symon de Wale.

1384. * *14 dage in september.*

Jacop van Hoboken.	Lambrecht van Moerbergen.

1384. *

Johannes Drake.	Jan van den Werve.
Jan van Wyneghem.	

1385. * *XXVII dage in januario.*
Claus van der Borch. Willem de Moelnere.

1385. * *XV dage in merte.*
Symon de Wale. Reynere van der Elst.

1385. * *XXII dage in meerte.*
Reynere van der Elst. Jan Aleyn.

1385. * *XIIII dage in aprille.*
Jan de Pape. Reyner van der Elst.

1385. * *XI dage in oeghstmaent.*
Claus van Rythoven. Willem de Moelnere.

1385. * *XXIIJ daghe in october.*
Willem de Moelnere. Simon de Wale.

1385. * *Den lesten dach van sporckille.*
Willem de Moelnere. Jan Aleyn.

1385. * *Ipso die Thomæ apostoli.*
Jan van der Mortere. Claus van Rythoven.

1385. *
Jan Bode. Claus van den Moirtere.

1386. * *XIX dage in meerte.*
Jan van der Heyden. Claus van den Mortere.

1386. * *XXIX dage in junio.*
Claus van der Borch. Jan van den Moirtere.

1386. * *29 dage in junio.*
Claus van der Borch. Jan van den Mortere.
Claus van Rythoven. Jan Aleyn.

1386. * *XIX dage in julio.*
Claus van Rythoven. Jan Aleyn.

1386. * *Drie dage in september.*
Claus van der Borch. Jan Alleyn.

1386. * *XV dage in sporckille.*
Jan van der Heyden. Claus van den Mortere.

1386. * *Op ten heiligen kerssavont.*

Jan de Pape.	Jan van Wyneghem.

1386. *

Nicholaus van der Borch.	Willem de Moelnere.
Reynier van der Elst.	

1387. * *XXII dage in aprille.*

Claus van Rythoven.	Arnout de Coninc.

1387. * *XXVIII dage in loumaend.*

Claus van Rythoven.	Willem de Moelnere.

1387. * *Op onser liever Vrouwen dach Assumptie.*

Claus van Riethoven.	Henrick van Wesele.
Claus van den Mortere.	

1387. * *XXVI dage in september.*

Michiel Tollinc.	Claus van der Mortere.

1387. * *XIIII dage in sporckille.*

Willem de Moelnere.	Willem Lammenssone.

1387. * *XIIJ decembris.*

Jan van Cothen.	Jan Drake.

1387.

Claus van Riethoven.	Willem de Moelnere.
Jan van der Heyden.	Hendrik van Wesele [1].

1387. *

Johannes Alleyn.	Michael Tollinc.

1388. * *VII dage in aprille.*

Arnout de Coninc.	Jan Drake.

1388. * *IX dage in loumaent.*

Michiel Tollinc.	Claus van Rythoven.

1389. * *Twelve dage in julio.*

Claus van Rythoven.	Willem de Moelnere.

[1] Deze twee namen gevoegd bij die voorkomende op de lijst der *Gesch. van Antw.*, I. D., bl. 498, geven een totaal van *veertien* schepenen.

1389. * *XIX dage in oegstmaent.*

Jan van der Heyden.	Michiel Tollinc.

1389. * *XX dage in oegstmaent.*

Jan van den Mortere.	Willem Janssone.

1389. * *XII dage in hoymaent.*

Claus van Rythoven.	Willem de Moelnere.
Jan van den Mortere.	

1389. * *Op te Sinte Andries avond des apostelen.*

Claus van Rythoven.	Willem de Moelnere.

1389.

Michiel Tollinc.	Willem Janssone.
Reynier van der Elst, riddere.	Jan van der Heyden.

1390. * *Sevene dage in aprille.*

Claus van Riethoven.	Jan van der Heyden.
Claus van der Borch.	Laureyns Aerdjans.

1390. *XXVJ daghe in april.*

Michiel Tollincx.	Claus van den Mortere [1].

1390. * *VIII dage in october.*

Jacop van Hoboken	Willem de Moelnere.

1390. *XV daghe in december.*

Claus van Rythoven.	Willem de Moelnere.

1391. * *VIII dage in aprille.*

Claus van den Werve.	Peter Bode.
Claus van Rythoven.	Jan Banghelyn.
Laureys Aertjans.	Jan Bacheler.

1391. *IJ daghe in junio.*

Jan vander Heyden.	Willem de Moelnere.

[1] Gedeputeerden by Albrecht van Beyeren; doch zie *Ges. van Antw.* I. D., bl. 498, waar men het vermoeden oppert dat de schepenen van twee jaren door elkander loopen, omdat de alsdan voorkomende lyst op 1386 *vyftien* namen opgeeft, van welke slechts twee worden gezegd stellig tot 1387 te behooren.

1392. * *Den lesten dach van januario.*

Claus van den Mortere.	Laureyns Volckaert.

1392. *XXIV daghe in meerte.*

Reynere van den Lare.	Claus van den Mortere.

1392. * *XIII dage in meye.*

Jan van der Heyden.	Claus van den Werve.

1392. * *XI dage in wedemaent.*

Laureys Aertjans.	Jan Bacheler.

1392. *XXJ daghe in september.*

Laureys Aerdjans.	Jan Bacheler.

1392. * *VII dage in octobri.*

Willem de Moelnere.	Jan Drake, Janssone.

1392. * *XXJ octobris.*

Willem Drake.	Jan Drake, Janssone.

1392. *XVIIJ daghe in november.*

Jan de Pape.	Machiel Tollinc.

1392. * *Vive dage in decembri.*

Willem Noyts.	Jan Drake.

1393. * *IX dage in meye.*

Reynere van den Lare.	Claus van den Mortere.

1394. * *IIJ septembris.*

Claus van den Werve.	Claus van Winegheem.

1394. * *XIX daghe in november.*

Claus van Rythoven.	Gheldolf van der Zennen [1], riddere.

1394. * *XXX dage in decembri.*

Gielis Wilmaer.	Arnout van Ymmerseele.

[1] PAPEBROCHIUS (*Annales Antverpienses*, t. I, p. 212), geeft ons twee lijsten van schepenen voor dit jaar, en gist dat de eene door de Hertogin van Braband en de andere door de gravin van Vlaanderen werd samengesteld. Opmerkelijk is het, dat geene der beide lijsten de namen der twee schepenen bevat, die den akt van 1394 onderteekenden.

1395. * *XX dage augusti.*

Gielis Wilmaer.	Jan Bacheler.

1395. * *Op ten XXV dach van october.*

Willem de Moelnere.	Claus van Wyneghem.

1396. * *XII dage in spurkelle.*

Claus van den Mortere.	Claus van Steelant.
Jan Bacheler.	

1396. * *IX dage in aprille.*

Henric van Wesele.	Jan van den Lare.

1396. * *XX dage in aprille.*

Claus van der Mortere.	Claus van Wyneghem.

1396. * *XIX dage in julio.*

Lauwereys Aertjans.	Willem de Moelnere.

1396. * *Vive dage in september.*

Claus van Riethoven.	Jan van den Lare.

1396. *

Laureys Volkaert.	Jan van den Lare.

1397. * *X maij.*

Wouter van der List, [riddere.	Claus van Rythoven.

1397. *XIV daghe in meije.*

Jan van den Putte.	Claus van Wineghem.

1397. * *XIX dage in hoymaent.*

Claus van den Mortere.	Claus van Steelant.

1397. * *XVIII dage in sporkille.*

Claus van Rythoven.	Claus van Wyneghem.
Wouter van der List, riddere.	Claus van den Moirtere.

1397. *I december.*

Gheldolf van der Zennen, [ridder.	Claus van Rythoven.

Aangesteld tot momboren over S. Juliaens gasthuis. (VISSCHERS, bl. 32).

1398. * *VII daghe in januario.*
Claus van Rythoven. Gillis Wilmaer.

1398. *XIIII januario.*
Gielis Wilmaer. Claus van den Mortere.

1398. * *Thien dage in meerte.*
Claus van Rythoven. Gielys Wilmaer.

1398. * *XV dage in aprille.*
Claus van Riethoven. Gielis Wilmaer.

1398. * *XIX dage in junio.*
Claus van den Mortere. Claus van Wyneghem.

1399. *XXX januario.*
Willem de Moelnere. Jan van der Heyden.

1399. * *XXX dage in meerte.*
Peter Bode, riddere. Claus van Riethoven.

1399. * *Op ten vyfsten dach van aprille.*
Claus van Rythoven. Quintyn Clarensone.

1399. * *XII dage in meye.*
Lauwereys Aertjans. Claus van Wyneghem.

1399. * *XIII dage in junio.*
Willem de Moelnere. Wouter Fieryns.

1399. * *Viere daghe augusti.*
Claus van Wyneghem. Quintyn Clarensone.

1399. *
Willelmus Noyts.

1400. *XXXJ daghe in januario.*
Peter Bode, riddere. Claus van Rythoven.

1400. * *XXVIII daghe in aprille.*
Willem de Moelnere. Jan Stevens.

1400. * *XIJ novembri.*
Claus van den Werve. Claus van Wineghem.

Wij sluiten hier onze oplezingen betreffende ons oude schependom. Men houde de vorengaande lijst enkel voor eene bijdrage ter vollediging der tot dusverre bekende naamrollen van het oude Magistraat van Antwerpen. Met hetzelfde doel volgen hier twee bijvoegsels op de lijsten onzer Schoutetten en Ambtmans, welke, denken wij, de vrienden der vaderlandsche oudheden niet minder zullen welkom zijn.

SCHOUTETTEN.

B. TRIBUNUS in 1116. — Men weet, dat onze Schoutet aanvankelijk den titel van *Tribunus* had, en zoo vindt men één vermeld bij de hoofletter zijns naams in den brief in 1116 door Godfried den Baerde aan de Antwerpenaars gericht, betrekkelijk de tienden van Santvliet. Zie DIERXSENS *Antverpia*, ad A^{um}.

GILBERTUS, scultetus; akt van den jare 1245 van het *Cartularium* van S. Michiels.

ZYMAER, Schoutet genoemd in eenen akt van 1251, ibidem.

GODESCALK VAN AERSCHOT, vermeld in eenen akt van 1266, *mense Maio*. Deze stond reeds op de lijsten en wordt hier slechts gegeven ter bevestiging van die van Butkens.

REINERUS VAN KYLE, *Scultetus Antverpiæ et finium adjacentium* (Schoutet van Antwerpen en aangrenzende streken), zoo als het luidt in eenen akt van 1272 *in vigilia exaltationis S. Crucis*.

WOUTER VOLCAERT vermeld in eenen akt van 1281 *Feria tertia post quasimodo*. Butkens heeft hem op hetzelfde jaar en de schrijver der *Septem Tribus*, op 1270.

EVERDY VAN LILLO. Men heeft het bestaan eens Schoutets van dezen naam willen betwijfelen, doch hij wordt stellig met dezen titel genoemd en heet *Everdeys* en *Everdeyn*

van Lillo, in akten van 1285, 1286 en 1289 [1]. Opmerkelijk is het ondertusschen, dat men bij Butkens nog een Schoutet vindt op 1288, namelijk Willem van Lieré. Moet men er uit besluiten, dat deze betrekking voor eenen bepaalden tijd bekleed werd?

AMBTMANS.

WOUTER DE RUMAN (?), *Amptman van Antwerpen*, treedt in deze hoedanigheid op als getuige, bij de overdracht van Breda aan den Hertog van Braband in 1212. (Zie de oorkonde bij Van Goor, *Beschrijving van Breda*, Proeven, bladz. 411-413.)

GHYSBRECHT, die men hiet *Amman van Antwerpen*, leest men in den fondatieakt van S. Juliaensgasthuis van 1305, in welke hij voorkomt, als de man geweest zijnde van Ida Van der Lischt; doch toen was hij bereids overleden, en wij twijfelen of het *Amman* geen bijnaam zij. Gillis van Hoboken komt voor in eenen akt van 1310 *feria quinta ante festum beati Nicolai*; 't schijnt dezelfde te zijn, die bij Butkens op 1304 onder den doopnaam van *Gillis* wordt aangeduid, en dan zou *Jan van Craeinhem*, ook op 1304 voorkomende, moeten voorgaan.

GILLYS VAN HOBOKEN, in eenen akt verlegd *op Onzer Vrouwen dach nativiteit* des jaars 1355, is op alle vorige lijsten onbekend.

[1] Akt van 1285 *in crastino Assumptionis*. — Akt van 1286 *in die Ascensionis Domini*. — Akt van 1289 *feria quarta ante Dominicam: invocavit me*. Het *Cartularium* van S. Michiels bevat bovendien eenen akt *indomo sculteti Everdeyn* (in het huis des Schoutets Everdy). Eindelijk in den akt der limietscheiding tusschen Breda en Bergen-op-Zoom, van den jare 1290, wordt onze *Schoutet Everdey* genoemd onder de hertogelijke kommissarissen met deze scheiding belast (zie VAN GOOR, *Beschrijving van Breda*, Proeven).

Everdey van Lillo bekleedde meermaals het Schepenambt, zoo men hierboven kan naspeuren.

Godfried Sterck, werd ambtman in 1577, stond zijne bediening hetzelfde jaar af aan

Cornelis Sterck, zijnen zoon, maar beiden waren de Staten vijandig en vloden naar Namen bij don Juan van Oostenrijk. Alsdan werd door toedoen van den prins van Oranje benoemd

Lodewyk van der Linden, broeder van den abt van S. Geertruidisklooster te Leuven, volgens de opgave van Papebrochius. In de *Septem Tribus* heet hij *Jan van der Linden* ridder, en dus heeft men hem aanzien voor de Leuvenschen burgemeester van dien naam; maar het zou dezens zoon of neef Lodewyk zijn, die het Ambtmanschap in 1579 verkreeg. Zie Papebrochius, *Annales Antverpienses,* t. III, p. 361 en 428.

DE L'ORIENTATION SYMBOLIQUE

DES

ÉGLISES CHRÉTIENNES.

MÉMOIRE

par M. l'Abbé A. KEMPENEERS,

Membre correspondant, à Montenaken (Limbourg).

> « *Ac primo quidem ædes sit oblonga, ad Orientem*
> » *versa, et quæ navi sit similis.* »
> APOST. CONSTIT., lib. II, cap. 57.
>
> « *Nostræ Columbæ etiam domus simplex, in*
> » *editis semper et apertis et ad lucem. Amat figura*
> » *Spiritus Sancti Orientem, Christi figuram.* »
> TERTULL., *Advers. Valentinian.*, cap. III.

Chez tous les peuples et à tous les âges on trouve le symbolisme, en usage, depuis l'origine du monde. Aussi l'Église n'a-t-elle jamais cessé d'y attacher une grande importance et dans son culte et dans ses cérémonies. Du principe de son enseignement figuratif et symbolique, le saint sacrifice de la messe et les sacrements en offrent des preuves irrécusables [1].

Commissaires rapporteurs : MM. ALPH. WAUTERS et P.-D. KUYL.

[1] Dans son ouvrage intitulé *Dominus vobiscum*, cap. XVII, (MIGNE, *Patrolog. lat.*, t. 145, col. 245), saint Pierre Damien, cardinal de la S. Égl. rom. [† 1072], d'accord avec la tradition des saints Pères, pose en thèse générale que presque tout ce qui se fait dans l'office divin est présenté sous des figures mystiques : « Quod quidquid pene in divinis officiis agitur, sub figuris mysticis disponatur. » Pour le prouver il continue ainsi : « Quid nos infinita prosequimur, dum

Le symbolisme est, dans une limite déterminée, la science des rapports qui unissent Dieu et la créature, le monde naturel et le monde surnaturel ; la science des harmonies qui existent entre les différentes parties de l'Univers, et constituent un tout merveilleux, dont chaque fragment suppose l'autre, dont chaque sphère est pour l'autre et réciproquement un centre de clartés, un foyer de lumi-

» quidquid sub Veteri vel sub Novo Testamento in divinis agitur officiis, totum » pene per figuras mysticas et ænigmata fieri videatur ? Quid enim tota illa » Tabernaculi compositio, quid numerus Levitarum, quid Cæremoniæ Sacer- » dotum, quid denique vel moderni Sanctæ Ecclesiæ ritus exigunt, *nisi ut* » *virtus in eis spiritualis intelligentiæ requiratur ?* Atque ut ita loquar » *Mysterium latet in ministerio*, *dum exterioris cultus exercitio arcanum* » *allegoricæ theoriæ comprehendatur Sacramentum.* » Le symbolisme est donc dans toute la liturgie et principalement dans les admirables pages du Pontifical Romain. — Le saint Concile de Trente nous dit, sess. VII *de Sacram.*, can. XIII, et sess. XXII, cap. V : « Cum natura hominum ea sit, ut non facile » queat sine adminiculis exterioribus ad rerum divinarum meditationem sustolli, » propterea *pia mater Ecclesia* ritus quosdam, cæremonias item adhibuit, » ut mysticas benedictiones, lumina, thymiata, vestes aliaque id genus multa, » *ex Apostolica disciplina et traditione*, quo majestas tanti sacrificii commen- » daretur, et mentes fidelium per hæc visibilia religionis et pietatis signa, ad » rerum altissimarum, quæ in hoc sacrificio latent, contemplationem exci- » tarentur. » Ces mêmes considérations doivent être appliquées à tous les sacrements, comme le dit le Catéchisme du Concile de Trente, part. II *de Sacrament.*, § XVI. L'autorité de l'Église donc et l'enseignement des saints Pères, principalement de ceux du IVe siècle, prouvent combien, dans sa généralité, est arbitraire et erroné le système inventé par Dom Claude de Vert. Languet, évêque de Soisson, le montre au long, dans son ouvrage : *De vero Ecclesiæ sensu circa Sacrarum Cæremoniarum usum.* Ce grand adversaire du symbolisme chrétien — et il y en avait beaucoup de son temps, — croyant que c'était à cause des raisons mystiques et figurées, attribuées jusques-là aux augustes cérémonies de l'Église que Jurieu et les autres protestants les tournaient en ridicule et les condamnaient comme de vaines et superstitieuses observances, s'efforça d'établir, vers la fin du XVIIe siècle, dans l'ouvrage qu'il a intitulé : *Explication simple, littérale et historique des cérémonies de l'Église* et qui a été publié pour la première fois en 1708, que les vraies raisons de leur institution, que leurs raisons primitives et fondamentales n'avaient pas été *symboliques*, mais purement soit historiques soit naturelles et physiques, et que les raisons mystiques n'étant que secondaires,

neuse doctrine [1]. « Le symbolisme, dit Hugues de Saint-Victor, est la comparaison des choses visibles pour la démonstration des choses invisibles » : *Symbolum est collatio formarum visibilium ad invisibilium demonstrationem* [2].

que des idées arbitraires et de pieuses moralités, n'avaient été ajoutées que par après, par les interprêtes, pour nourrir la piété : « A l'égard des rites et des » cérémonies, la discipline de l'Église, dit-il (tom. II, *Préf.*, p. 23), est fondée » sur des raisons simples et tirées presque toutes ou des usages des anciens » (« des païens et des juifs », comme il le dit, t. I, p. 286, *not. a*), ou du » rapport des actions avec les paroles et réciproquement des paroles avec les » actions, ou de la nécessité, de la bienséance et de la commodité, » par exemple l'emploi de la lumière à cause des ténèbres, le lavement des mains pour la propreté, etc. Or, d'après la tradition et le texte cité du Concile de Trente, plusieurs des rites et des cérémonies de l'Église ont été institués ou empruntés à l'ancienne loi, non pas pour des motifs naturels et physiques, mais pour symboliter aux yeux des fidèles la majesté du culte divin et pour élever leur esprit, par ces signes visibles, à la contemplation des vérités les plus élevées; ils ont été institués, dit S. Cyprien, pour que l'homme tout entier, composé d'âme et de corps, prenne part au culte de Dieu : « Non » sufficiunt cordis suspiria, non affectus. Placendum et divinis oculis et habitu » corporis et modo vocis. » *(De Orat. Dom.)* Ce n'est pas pour mettre de l'accord entre les paroles et les actions qu'aux mots *supplex*, *adorare*, *descendit* on s'incline, on se prosterne, mais c'est pour montrer, par ces actes extérieurs, nos sentiments et affections d'adoration et d'humilité intérieurs : « Omnes » genua figunt, dit S. Aug., *de curâ pro mortuis*, cap. V, extendunt manus, » vel prosternuntur solo, et hoc magis se excitat homo ad orandum gemen- » dumque humilius atque ferventius. » Ce n'est pas à l'imitation des Juifs ou des Païens, ni par nécessité, bienséance ou commodité qu'en priant nous élevons les mains et étendons les bras, mais c'est pour symboliser la croix et la passion de Notre Sauveur : « Non vero manus tantum attollimus, sed etiam » expandimus, dit Tertullien *(Lib. de Jejun.)* divinam passionem modulantes. » — « Insolitum Judæis est, dit S. Cyrille d'Alexandrie *(Psalm.* XXVII. 2) manus » inter orandum extollere, sed commune inter Christianos, qui manuum » extensione venerandum salutaris crucis signum efformant, ipso actu dedicatos » se Christo profitentes, atque ejus cruce gloriantes. Tamquam enim participes » facti passionum ejus, suam quisque crucem bajulantes, eumque sequentes, » ut ipse dixit (*Marc.* VIII, 24), hoc crucis signum figuramus. Verum haud in » angulis platearum Judaico more.., sed in Sancto Dei Templo brevi tempore » manus attollimus precesque offerimus. » *(Patrolog. Gr.*, t. 69, col. 854).

[1] Mgr. LANDRIOT, *Le Symbolisme*, introd., pag. 5.

[2] *In Hier. Cœl.*, lib. II. — Συμβάλλω, racine grecque du mot symbolisme, signifie pressentir, rapprocher, comparer.

Le symbolisme est donc basé sur ce fondement que les choses visibles sont les signes extérieurs des choses invisibles, intelligibles et spirituelles. Dieu a, en effet, créé le monde pour manifester sa gloire, c'est-à-dire ses perfections, sa puissance, sa sagesse, sa bonté et sa beauté : *Cœli enarrant gloriam Dei;* il a, comme dit l'Écriture sainte, versé sa sagesse sur toutes ses œuvres : *Effudit illam super omnia opera sua, et super omnem carnem secundum datum suum* [1]. Toute chose, en chacune de ses propriétés, dit S. Bonaventure, montre la sagesse divine, et celui qui saurait toutes les propriétés des êtres verrait clairement cette sagesse [2]. L'univers est donc le livre, l'écriture de Dieu, et chaque être correspond à une pensée divine. Et c'est ainsi que, selon la doctrine de l'apôtre, les perfections invisibles de Dieu sont devenues visibles ou intelligibles depuis la création du monde et qu'on les découvre dans ses œuvres [3]. Car, d'après S. Thomas, « la raison des choses qui existent en Dieu sous forme intelligible est exprimée d'une manière sensible sur les créatures corporelles [4]. « En vérîté, dit saint Denis qu'on pourrait appeler le premier apôtre du symbolisme, les choses visibles sont des images lumineuses des invisibles [5]. Le théologien, le philosophe, le poète, l'artiste cherchent ces raisons des choses, qui sont partout imprimées en

[1] *Eccles.*, I, 10.

[2] *Hexam.*, s. 2 : « Res omnis secundum suam proprietatem ostendit sapientiam divinam, et qui sciret omnes proprietates, manifeste videret illam sapientiam. »

[3] « Invisibilia enim ipsius a creatura mundi per ea, quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur. » (*Ad Rom.*, I, 20).

[4] « Rationes rerum quæ sunt intelligibiliter in Deo, sunt sensibiliter in creaturis corporalibus. » (*In Epist. ad Hebr.*, cap. IX, lect. II.)

[5] « Revera quæ videntur, sunt lucidæ imagines eorum quæ non videntur. » (*Epist.* X.)

caractères visibles sur les œuvres de Dieu, et s'ils essayent de les pénétrer, c'est que Dieu, d'autre part, en créant les natures intellectuelles, a mis en elles, sous formes idéales, tout ce qui existe dans la création par lesquelles formes l'intelligence est apte à comprendre les autres êtres. Cette pensée, qui est de saint Thomas, est une des plus belles de la philosophie chrétienne [1]. « Il convenait, dit S. Irénée, que les choses terrestres, au milieu desquelles nous vivons, fussent pour nous comme les moules des choses célestes, car il n'y a qu'un seul Créateur des natures matérielles et spirituelles, et c'était là le seul moyen d'établir une comparaison et un rapport entre les unes et les autres [2]. »

Par les harmonies donc que Dieu a mises entre le visible et l'invisible, il a voulu que la nature fût une révélation, un miroir de ses infinies perfections, qu'elle fût un langage vivant pour nous faire lire dans les formes visibles les pensées invisibles de leur Auteur. C'est à nous faire comprendre ce symbolisme des objets du monde extérieur que les docteurs de l'Église ont mis tout ce soin qu'on admire dans les œuvres de ces grands hommes. Mais « captivés que nous sommes par les choses visibles, nous mettons facilement en oubli leur sens profond et mystérieux. La création n'est plus pour nous qu'un spectacle plein de charmes ; elle a cessé d'être une révélation : le

[1] « Omnes rationes rerum intelligibiles primo existunt in Deo, et ab eo derivantur in alios intellectus, ut actu intelligant. » (I p. q. 105, art. 3.) — « Anima intelligit secundum quod habet in se formas intellectorum. » (*Contra Gent*,, lib. II, c. 49.) — « Ab æterno Deus cognovit res in propriis naturis..., sicut et nos per similitudines rerum, quæ in nobis sunt, cognoscimus res in seipsis existentes. » (1a p. q. 20, art. 2, ad 2m.) Voir Mgr. Landriot, *Le Symbol.*, pag. 74.

[2] Lib. IV, cap. XIV et XIX.

naturalisme de notre siècle, insultant à la nature, a brisé les liens qui l'unissent au monde surnaturel[1]. »

Après ces considérations générales qui font connaître l'existence, la nature et les fondements réels du symbolisme, nous pouvons aborder l'important sujet dont nous avons à nous occuper en particulier. L'orientation symbolique des édifices sacrés est, parmi les lois de l'Église, l'une des plus anciennes; elle remonte au berceau même du christianisme; depuis lors elle n'a cessé d'être religieusement maintenue à travers les siècles. La prétendue Réforme seule pouvait être en état de la discréditer en la faisant considérer, elle et tout autre idée mystique dans les cérémonies de l'Église, comme un reste de superstition et de paganisme. Malheureusement, à la suite de ces déclamations des protestants, les catholiques eux-mêmes devinrent indifférents : elle fut donc méconnue au XVIIe et XVIIIe siècle, et de nos jours elle semble ne plus être comprise. Nous allons essayer, selon la mesure de nos forces, de faire mieux comprendre cette loi si ancienne et si vénérable en recherchant comment l'antiquité l'a entendue, quelles en ont été les différentes phases et si, enfin, de nos jours elle conserve encore son caractère de règle liturgique et obligatoire.

Cette discussion n'est pas sans difficultés. Et pour ne pas oublier la plus grande ou celle qui a été le plus mise en vogue, il convient de parler d'abord de l'orientation chez les païens.

[1] Mgr. de la Bouillerie, *Étude sur le symbolisme de la nature, interprété d'après l'Écriture sainte et les Pères* Introd., pag. 13.

CHAPITRE Ier.

ORIENTATION CHEZ LES PAIENS.

---

§ 1er. — *Les païens adoraient le soleil.*

Le soleil n'est qu'un symbole et pas une divinité; S. Ambroise va nous le dire. « Au lever du soleil, purifiez, ô homme, les yeux de votre âme, et que la poussière du péché n'obscurcisse pas l'éclat des regards de votre cœur. Purifiez vos oreilles pour recevoir, comme en un vase pur, les torrents de sa divine parole. Le soleil se lève, flambeau du monde, foyer de lumière et de chaleur. Il est l'œil de l'univers, il est la joie du jour, il est la beauté du ciel, il est la grâce de la nature. Il tient le premier rang parmi les choses créées. Mais quand vous regardez le soleil, considérez son Auteur; lorsque vous l'admirez, louez aussi Celui qui le créa. Si vous aimez l'astre qui vous éclaire, et qui n'est qu'une créature semblable aux autres, combien doit vous être cher le *divin soleil de justice!* Dans sa course rapide, il suffit au soleil d'un jour et d'une nuit pour embrasser l'univers entier; mais le divin Soleil est partout et toujours à la fois, et il remplit tout de sa majesté... Et si cet astre vous paraît grand, qui, suivant la série des heures, s'apprche ou se retire des lieux pour les illuminer tour à tour, que dire du Soleil divin qui, alors même qu'il s'anéantissait pour se laisser voir par nous, demeurait la *vraie lumière qui illumine tout homme en ce monde* »[1].

Pour ne pas avoir fait cette distinction entre la créature

[1] S. Ambros., *Hexam*. IV, 1.

et le créateur, les nations de l'antiquité, même les plus civilisées, le peuple juif seul excepté, sont tombées dans l'idolâtrie et ont adoré le soleil comme une divinité. Parmi les premiers adorateurs de cet astre, les uns nomment les Perses et les Chaldéens [1] : ils adoraient le soleil sous le nom de Mithras. D'autres attribuent l'origine de ce culte aux Égyptiens qui adoraient le soleil sous le nom de Serapis et d'Osiris [2]. Des Assyriens l'adoraient sous le nom de Baal ou de Belus ; les Phéniciens sous celui d'Adonis [3]. Pour les Grecs d'abord et puis pour les Romains, le soleil était Apollon ou Phébus. Des empereurs romains dédièrent des temples au soleil [4]. Les Germains aussi étaient adorateurs du soleil [5]. Chez plusieurs de ces peuples, le soleil était le souverain dieu, auquel les autres étaient subordonnés [6].

[1] Pour les Perses, voir HERODOT, l. I, § 31 ; STRABON, l. XV *Geogr.* ; — JUSTIN. *Hist.*, l. I, c. 10 :« Persæ solem unum deum esse credunt et equos » eidem sacratos ferunt. « — CURTIUS, l. III : « Super tabernaculum (Darii), » unde ab omnibus conspici posset, imago solis, crystallo inclusa, fulgebat ; » » — TERTULL., *Apolog.*, cap. XVI. — Pour les Chaldéens, voir DIOD. SICUL., lib. III, cap. 8, et l. IV, c. 5.

[2] EUSEB. CÆSAR., *De præpar. evang.*, l. I, c. 6. — THEODORET., *de Curat. Græcer. affect*, l. III. — CICER., l. III *de natur. Deorum* ; — MACROB.. l. I *Saturn.,* c. 21 ; — DIODOR, l. I, c. 2 ; — PLUTARCH., *lib. de Osiride.* Les Égyptiens dédièrent au soleil la ville d'Heliopolis : « Civitas solis vocabitur una. » (Isa. XIX, 18.)

[3] EUSEB. et MACROB., *loc. cit.* Ce dernier dit des Phrygiens qu'ils célébraient la fête du soleil le 25 mars (8 cal. april), appelant ce jour *Hilaria.*

[4] AUREL. VICT. et FLAV. VOP. in *Aurelian.* — EUTROP., *Histor. rom.*, lib. IX, n. 15 : « Aurelianus [† 275] templum soli ædificavit, in quo infinitum » auri gemmarumque constituit. » — AMM. MARCEL., lib. XVII.

[5] CÆSAR, *de Bell. Gall.*, IV, 21. — Les Manichéens, d'après saint Augustin, lib. XV *contra Faust*, cap. 11, se tournaient vers l'endroit où le soleil apparaissait du jour, et la lune de la nuit.

[6] SOPHOCLE, *in Ædipp.* vs. 675 ; — AUREL. MACROB., *Saturn.*, I, c. 17-23 ; — MART. F. CAPELLA, *de Nupt. Mercur. et Philol.,* lib. 2 ; — MERCUR. TRISMEG. in *Pemand.*, cap. V.

Du culte des esprits, qui est la plus ancienne idolâtrie, on était ainsi descendu au cultes des astres et des éléments qu'on croyait peuplés de génies ou de dieux. On prit, dit le livre de la *sagesse* [1], le soleil et la lune, le feu, l'air, le vent et les astres pour des dieux qui gouvernent le monde. On les représenta, après l'invention des arts, sous des figures d'hommes ou d'animaux, et on leur dressa des temples et des autels. Ce fut la suite déplorable, après la confusion des langues, de l'oubli de la tradition primitive. Les hommes sans doute, après ce grand fait, en se dispersant sur la face de la terre, emportaient avec eux, avec des fragments du langage primitif, les principales vérités religieuses qu'ils avaient reçues du patriarche Noé qui avait vécu avec Mathusalem et celui-ci avec Adam. Mais égarés par les sens et par les passions de tout genre, ils altérèrent promptement ces traditions primitives, corrompirent les dogmes et les pratiques, qu'elles renfermaient pour tomber dans ce mélange bizarre de vérités défigurées, d'erreurs et de superstitions grossières qu'on appelle l'idolâtrie. On alla jusqu'à diviniser l'homme et, chez les Grecs et les Romains, même les vices. Ce fut au point qu'à la veille de l'incarnation du Fils de Dieu, « tout était Dieu, comme dit Bossuet, excepté Dieu lui-même, et que l'univers qu'il avait créé pour manifester sa gloire n'était plus qu'un temple des idoles. »

Pendant ce temps, la vraie Église de Dieu, dont l'origine remonte par les patriarches jusqu'à Adam, jusqu'au berceau du monde, était conservée dans le seul peuple des Hébreux que Dieu se choisit dans la personne d'Abraham (environ 400 ans après le déluge et 2000 avant Jésus-Christ),

[1] *Sap.*, cap. XIII, XIV et XV.

pour rester possesseur et gardien incorruptible de la vraie religion, pour annoncer le messie et lui préparer les voies et pour être enfin le prédicateur de la vraie doctrine parmi les nations païennes, avec la plupart desquelles il eut des relations en se répandant, d'abord en Orient pendant ses captivités, et puis dans la plus grande partie du monde sous la monarchie des Grecs du temps d'Alexandre [1]. Tout cependant n'était pas faux et mauvais dans les doctrines et les usages des peuples païens. Il s'y rencontre ça et là dans leurs traditions religieuses de belles et grandes idées sur les dogmes fondamentaux de la religion naturelle, sur Dieu, l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses de la vie future ; on y trouve même certaines notions de dogmes et de faits *positifs* de la vraie religion, comme de l'innocence et du bonheur des premiers hommes, de leur chute et de la rédemption, etc. Mais ces vérités, et aussi les rites qu'ils avaient empruntés aux Hébreux, y sont altérés et défigurés. Un œil chrétien discerne sans peine ces demi-

[1] Act. Apost., II, 5 : « Judæi, ex omni natione, quæ sub cœlo est. » — Le peuple hébreu étant visiblement un peuple divin, dépositaire et conservateur miraculeux, — par suite d'une intervention spéciale de Dieu, — de la pureté de la vraie religion et des promesses faites à l'origine de l'humanité déchue, il s'ensuit qu'il n'y a plus à rechercher s'il n'a pas emprunté quelques-unes de ses doctrines, quelques-uns de ses rites religieux au symbole et aux pratiques de tel ou tel autre peuple (par exemple, les Égyptiens), avec lequel il a pu être en contact. Car c'est Dieu qui, par l'organe de Moïse, lui a donné son code religieux; c'est Dieu qui montra le type architectural du Tabernacle : « Eriges Tabernaculum juxta exemplar quod tibi in monte monstratum est. » (*Exod.* XXVI, 30); c'est Dieu qui inspira à Beseleël et à Ooliab le mode même d'exécution de tout ce qui était nécessaire au culte dans le Tabernacle (*Exod.* XXXI.) Ce n'est donc pas le peuple juif qui a emprunté ses usages religieux aux païens; mais ce sont ceux-ci, selon les Pères de l'Église, qui tout en les corrompant, ont été les plagiaires des rites et des institutions de Moïse, dont les livres et la loi, comme l'observe Tertullien, sont de beaucoup antérieurs à tous les sages des païens, à leurs législateurs comme à leurs historiens.

vérités perdues au milieu des fables, parce qu'il possède ces mêmes vérités dans leur plénitude et leur pureté ; mais il n'était pas aussi facile à un œil païen de reconnaître ce trésor et de faire la part du vrai et du faux dans cet amas d'idées incohérentes [1].

§ 2. — *Les païens priaient tournés vers le lever du soleil. — Orientation de leurs temples.*

Adorateurs du soleil les païens avaient la coutume de se tourner vers cet astre levant, pour faire leurs prières et offrir leurs sacrifices. « Énée se levant, dit Virgile, tourna les yeux vers les rayons naissants de l'astre du jour, puisa dans le creux de ses mains de l'eau du fleuve et prononça ces paroles, etc. [2] » Et dans un autre endroit il dit que « les princes ayant les yeux tournés vers le soleil s'élevant sur l'horizon, répandent sur la tête des victimes la farine et le sel, leur marquent le front avec le fer, et font avec des patères des libations sur les autels [3]. » C'était donc

[1] Voir l'excellent ouvrage de Mgr. LAFORET, *les Dogmes cathol.*, t. II, liv. X, ch. III et suiv.

[2] « Surgit ad ætherei spectans orientia solis
» Lumina, rite cavis undam de flumine palmis
» Sustulit. *Æneid,* lib. VIII, 68 sqq. »

[3] « Illi ad surgentem conversi lumina solem, etc. » *Æneid*, VII, 172 sqq. — Voir aussi OVIDE, *Fast.* IV, 365, où il dit de la grande déesse Palès ou Cybèle : « His dea placanda est, hæc tu conversus ad ortus
» Dic quater, et vivo perlue rore manus. »

PERSE, *Sat.* 2, parle aussi de cette cérémonie de se laver les mains avant les oblations :

» Hæc sancte ut poscas, Tiberino in gurgite mergis
» Mane caput bis terque, et noctem flumine purgas. »

TIBULLE (lib. I, *eleg.* 2) en indique le motif :

« Casta placent superis : pura cum veste venite,
» Et manibus puris sumite fontis aquam. »

une règle chez les païens de faire les exercices de leur culte en se tournant vers l'Orient, vers le lever du soleil [1]. D'où est né le proverbe chez eux qu'il y en a plus qui adorent le soleil levant que le soleil couchant [2]. Au dire de Plutarque (*in Num.*), ce fut le roi Numa Pompilius (700 ans avant J.-C.) qui, parmi bien d'autres cérémonies superstitieuses, prescrivit aussi ce rite aux Romains.

Ce même rite dont parle Virgile de se laver les mains avant les sacrifices existait aussi chez les Égyptiens et chez les Grecs, comme l'atteste Hérodote (444 avant J.-C.) Il était ou le résultat de l'instinct naturel qui dit à l'homme que c'est avec pureté qu'il faut s'adresser à Dieu, ou il avait été emprunté à la loi de Moïse qui l'avait déjà prescrit au peuple juif plus de 1500 ans avant J.-C., en ordonnant (*Exod.* XXX, 8) de placer, à l'entrée du tabernacle, le *labrum* ou *mare æneum* à l'usage des prêtres, pour se laver les pieds et les mains avant d'entrer dans le tabernacle.

A l'exemple des prêtres, tous les Juifs prirent l'habitude de ne faire leur adoration qu'après s'être lavé les mains [3]. De même, par imitation des Juifs, les païens observaient aussi le septième jour, le Sabbat ou le jour de Saturne; Hésiode et Homère, dans les vers, cités par Eusèbe [4], célèbrent ce jour comme sacré. Mais « vous passez ce jour, leur reprochait Tertullien [5], dans l'oisiveté et les festins bien

[1] SERVIUS *ad Æneid*, lib. XII, 172 : « Non utique nunc surgentem solem » dixit; jam dudum enim dies erat, *sed disciplinam cæremoniarum secutus* » *est*, ut Orientem spectare diceret eum, qui esset precaturus. »

[2] Apud *Athenæum*, lib. III.

[3] « Ut mos est Judæis omnibus, dit Aristée (*de 72 interpret.*) manibus « prius in mari lotis, Deo preces effundunt. »

[4] EUSEB., *De præparat. Evang.*, lib. XIII, cap. 7.

[5] TERTULL., *Apolog.*, cap. XVI, et *Ad Nation.*, lib. I, cap. XIII : « Die n » Saturni otio et victui decernunt, exorbitantes et ipsi a Judaico more, quem » ignorant. »

différemment des Juifs dont vous corrompez, dit-il, les usages dans votre ignorance. » Les païens avaient en outre, bien d'autres rites et usages religieux communs avec les Juifs et les Chrétiens : ainsi, pour n'en citer que quelques-uns, l'imposition des mains des pontifes pour initier au sacerdoce ; l'usage de l'aube blanche, de la houlette, de l'anneau et de la mitre ; l'offrande des prémices et des dîmes ; les jeûnes ; les cérémonies de la dédicace des temples et des funérailles ; les flambeaux et les processions, l'eau lustrale et l'aspersion des sépulcres ; les néoménies ou les fêtes des calendes ou de la nouvelle lune, etc. [1].

D'après Tertullien, « c'est le diable qui était l'auteur de pareils usages religieux chez les païens. *Son office étant,* dit-il, *de pervertir la vérité, il prend à tâche d'imiter dans les mystères des idoles les choses mêmes de nos divins sacrements.* Il plonge aussi dans l'eau ses adorateurs et leur fait accroire qu'ils trouveront dans ce bain l'expiation de leur crime ; il marque au front les soldats de Mithra, lorsqu'on les initie ; il célèbre l'oblation du pain ; il offre une image de la résurrection, et présente à la fois la couronne et la gloire ; il défend au souverain pontife les secondes noces : il a même ses vierges. Au reste, si nous examinons, continue Tertullien, les superstitions que Numa a instituées, les fonctions des prêtres, leurs ornements, leurs priviléges, les cérémonies, les vases et généralement tout ce qui est nécessaire pour les sacrifices, ce qui regarde les expiations et les vœux, *nous ne pourrons douter que le diable n'aït*

[1] Ces fêtes des Calendes passèrent, dit Meyerus, *Diatriba de festis contra Spencer.*, lib. 3, part. 2, dip. 4, de Noé, d'Abraham, et des Juifs aux Païens, mais non sans avoir été corrompues. — Voir sur le vrai motif de ces fêtes S. Thomas, 1. 2. q. 102, art. 4, ad 10.

voulu copier les rites de la loi mosaïque[1]. » Dans un autre endroit Tertullien prouve (*Apolog.* XIV) que les livres et la loi de Moïse sont antérieurs de plusieurs siècles à toute littérature chez les païens, antérieurs à leurs poëtes, à Homère († 975 av. J.-C.), à Hésiode et à leurs historiens, à leurs sages et leurs législateurs. De même, selon lui, plusieurs parmi les prophètes sont antérieurs, et celui qui est venu en dernier lieu, dit-il, sous le règne de Cyrus et de Darius, le prophète Zacharie, a été contemporain de Thalès et de Solon. » On peut regarder Solon, ajoute-t-il, comme ayant conçu votre législation et votre instruction sur la loi et la doctrine divine : « Solon respici potest tam jura quam studia de Lege deque divina doctrina concepisse. » Car, dit-il, ce qui est antérieur doit être la source de ce qui est postérieur : « Quod prius est, hoc sit semen necesse est. » C'est de là, leur dit-il enfin, que vous avez certaines choses communes avec nous ou qui y ressemblent : « Inde quædam nobiscum vel prope habetis. » Car ce que ces hommes avaient trouvé, désirant la renommée, ils l'ont corrompu pour se l'approprier : « gloriæ homines si quid invenerant, ut proprium facerent, adulteraverunt. » Bien d'autres pères de l'Église ont accusé les païens de pareils larcins. Selon S. Justin, Théophile,

[1] TERTULL. [† 216], *De præscript.*, *cap. 40* : « Hujus (diaboli) sunt partes » intervertendi veritatem, *qui ipsas quoque res Sacramentorum divinorum* » *in idolorum mysteriis æmulatur.* Tingit et ipse quosdam utique credentes » et fideles suos : expiationem delictorum de lavacro repromittit, et sic adhuc » initiat Mithræ : signat illic in frontibus milites suos; celebrat et panis » oblationem, et imaginem resurrectionis inducit, et sub gladio redimit » coronam. Quid ? Quod et summum pontificem in unis nuptiis statuit ? Habet » et Virgines, habet et continentes. Cæterum si Numæ Pompilii superstitiones » revolvamus, si sacerdotalia officia, insignia et privilegia, si sacrificalia » ministeria, et instrumenta et vasa ipsorum sacrificiorum, ac piaculorum et » votorum curiositates consideremus, *nonne manifeste diabolus morositatem* » *illam Judaicæ legis imitatus est ?* »

Tatien, Eusèbe, Théodoret, etc., les Gentils n'étaient que des plagiaires de Moïse, des prophètes et du peuple hébreu [1].

Après les textes et les autorités que nous venons d'alléguer, que faut-il davantage, dirons-nous, avec le savant card. Baronius [2], pour réfuter la calomnie de ceux pour qui, comme pour les protestants, la plupart des rites et des cérémonies de l'Église catholique, et jusqu'à la forme même de ses édifices sacrés, ne sont que des emprunts faits au paganisme? Non, telle n'en est pas l'origine. L'Église n'a reçu ses rites et ses usages sacrés que de l'Écriture sainte et de la tradition apostolique, et ayant succédé, sous une forme plus parfaite cependant, à l'Église mosaïque, elle s'en est, comme de juste, largement approprié les lois cérémoniales que Dieu même avait prescrites [3].

[1] A ce qui précède se rapporte aussi ce que Clément d'Alexandrie, S. Jérôme, S. Augustin, S. Jean-Chrysostome, etc. ont dit sur les Sibylles, ces vierges mystérieuses que ces pères ont nommées les prophétesses des nations.

[2] BARONIUS, *ad an.* 44, n. 85 · « Quæ descripsisse voluimus adversus eos » qui calumniam faciunt catholicis christianis, quod a gentilium superstitione » sacros ritus acceperint : quos, ut vidimus, ex divinis ligibus sumptos, » Apostolica traditione servandos accepit Ecclesia. Quod si vero aliqua ex illis » non habeantur in antiquis Scripturis divinis expressa, satis constat non omnia » illis esse scriptis tradita, sed complura traditioni esse commissa. »

[3] En preuve de ce dernier point qui est une vérité incontestable, nous serions infinis, si nous voulions rapporter tous les témoignagnes de la tradition catholique. Nous ne citerons qu'un très-petit nombre de textes pour ceux qui semblent l'avoir oublié. D'après S. Jérôme *(Ad Evagr. epist. 85)*, l'ordre hiérarchique des ministres sacrés a été emprunté par les Apôtres à l'ancien testament : « Et ut sciamus traditiones Apostolicas sumptas de Veteri Testamento : quod » Aaron et filii ejus atque Levitæ in templo fuerunt, hoc sibi Episcopi et » Presbyteri et Diaconi vindicant in Ecclesia. » — S. Grégoire de Nazianze, après avoir parlé de la Pentecôte, ajoute : « Nonnullos alios hebraicos ritus » observamus, qui apud illos quidem typice celebrabantur, a nobis autem » mystice peraguntur. » *(Orat. 41 in Pentecosten*, ap. MIGNE, *Patrol. Gr.*, t. 36, col. 435). — Honorius d'Autun, parlant du tabernacle de Moïse, *(Gemma animæ, sive de div. off.,* lib. I, c. 123) dit : « Quod quia utrumque (taber- » naculum Moysis et templum Salomonis) Ecclesiam præfiguravit, *secundum*

Quant à la position des temples des idoles chez les païens, du moins chez les Romains du temps de l'empereur Auguste, ils devaient, d'après les prescriptions de Vitruve, son architecte, être dirigés, autant que possible, afin de

» *formam utriusque* populus christianus Ecclesias formavit, » et au chap. suiv. « *Secundum formam Tabernaculi* faciunt ecclesias christiani. Secundum » *Sancta* fit *anterior* domus, ubi populus stat; Sanctuarium vero secundum » *Sancta Sanctorum*, ubi clerus stat. Ministerium Levitarum et Sacerdotum » mutuavit Ecclesia in ordine Christi ministrorum. Vasa et vestes et ritum sacri» ficiorum convertit in morem ecclesiasticorum. Clangorem tubarum transtulit » in sonum campanarum.... De même au ch. XXVI : « A templo itaque quod » Salomon fecit, ecclesia nostra *formam* accepit. » *(Patrol: lat.*, t. 172, col. 584). — L'abbé Guerric, *Serm. 2* sur la fête de Noël (au tom. 6 des œuvres de S. Bernard) proclame que la dotation entière de la Synagogue a été transférée à l'Église : « Ecce, dit-il, sacramenta unctionum, dignitas regum, » ordo sacerdotum, ministeria Levitarum, cultus Templi et vasorum, sacrifi» ciorum veritas, omnis denique ipsorum gloria transtata ab ipsis, collata est » nobis, quia causa et veritas omnium, *Filius datus est nobis.* » (*Patrol. Lat.*, t. 185, col. 33). — Ajoutons Guil. Durand, *(Ration. divin. offic.*, lib. I, cap. I, nº 4) où il dit : « Quidquid autem Synagoga per Legem accepit, hoc » nunc Ecclesia a Christo, cujus Sponsa est, per gratiam recepit, et in melius » commutavit. — Tertullien proclame les chrétiens « Ut Judicæ religionis propinquos, » *Apolog.*, XVI; et au chap. XIX il dit : « In Moysis scrinio videtur » thesaurus collocatus totius Judaici sacramenti, *et proinde etiam Nostri.* » — Ce n'est qu'au XVIIe siècle, du temps des Mabillon, des de Vert, des Ciampini, des Marangoni, etc., qu'il est devenu de mode d'assigner une origine païenne à presque tous les usages liturgiques ou architectoniques de l'Église. L'ouvrage de Marangoni, qui porte pour titre : *Delle cose gentilesche e profane trasportate ad uso ed ornamento delle Chiese*, a été réfuté par le docte Pierre Lazzeri dans une dissertation intitulée : *De falsa Veterum Christianorum rituum a ritibus Ethnicorum origine* (an. 1777). — Voir aussi (ap. Gronov., tom VII *Antiq. Græc.*, p. 1) *Danielis Classenii theologia Gentilium, seu demonstratio qua probatur Gentilium theologiam, deos, sacrificia et alia ex fonte Scripturæ originem traxisse:* où cet auteur, à l'exemple des saints pères, prouve que c'est aux Hébreux que les Gentils ont emprunté presque tout le rituel de leur faux culte. Ne serait-il pas enfin temps de revenir de tous ces préjugés protestants, et de mieux rechercher les origines des usages de l'Église en s'efforçant de connaître les textes et les usages de l'Ancien et du Nouveau Testament pour le moins aussi bien qu'on connaît les institutions et les coutumes des païens.

se prêter au rite reçu de se tourner vers le lever du soleil — avec le chevet vers l'Orient — et avoir la face à l'Occident, de manière que ceux, dit Vitruve, qui prient devant le temple ou y offrent des sacrifices regardent l'Orient et l'idole placée dans la *cella* [1]. Les édifices de la théurgie

[1] VITRUV., *De architect.*, lib. IV, c. V : « Ædes autem sacræ deorum immor- » talium ad regiones, quas spectare debent, sic erunt constituendæ, uti *si* » *nulla ratio impediverit*, *liberaque fuerit potestas*, ædis signum (*statue de* » *l'idole)*, quod erit in cella collocatum, *spectet ad vespertinam cœli regionem*, » ut qui adierint ad aram immolantes aut sacra facientes, *spectent ad partem* » *cœli Orientis* et simulacrum quod erit in æde, et ita concipientes contueantur » ædem et *oriens cœlum;* ipsaque simulacra videantur exorientia contueri sup- » plicantes et sacrificantes : quod *aras* omnes deorum necesse esse videatur » *ad Orientem spectare.* » L'autel donc et l'idole regardaient des contrées opposées, l'un, c'est-à-dire l'autel avec les sacrificateurs, étant tourné vers l'Orient, et l'autre, l'idole avec le temple, vers l'Occident. — Les plus anciens temples chez les païens, dit Clément d'Alexandrie [† circiter 217], regardaient l'Occident, ayant là leur vestibule : « Templorum antiquissima *respiciebant ad* » *Occidentem,* ut qui vultu stant *ad simulacra* converso doceantur *verti ad* » *Orientem.* » (Lib. VII, *Stromat.*, cap. 7. Patrolog. Gr., t. IX, col. 462). « Quod vero, observe son savant éditeur le P. Le Nourry, templa dixit » Clemens *respexisse ad Occidentem*, de vestibulo intelligendum est, non de » cella. » Par conséquent la droite, *dextera*, de ces temples (pas de visiteurs) était au Nord et leur *sinistra* au Midi. Ce qui était conforme à la doctrine d'Empedocle mettant la droite du monde vers le Nord et la gauche vers le Midi : *Quæ dextræ mundi partes sint, quæ sinistræ,* « Pythagoras, » Plato, Aristoteles, dit Eusèbe, *Præparat. Evang.*, lib. XIV, cap. 41 » (*Patrol.* Gr., t. 21, col. 1390), *dextram* mundi partem Orientalem esse, » unde motus ipse ducatur initium; *sinistram* Occidentalem. Empedocles » *dextram* ad æstivum Tropicum, ad hibernum *sinistram* constituit. » — L'axe longitudinale donc de ces édifices formait une ligne se dirigeant du couchant au levant. C'est ce mode qu'au VI[e] siècle on a adopté dans l'Église grecque et au VIII[e] dans l'Église latine pour orienter d'une nouvelle manière les églises chrétiennes. Car d'après le mode qui avait été suivi jusqu'alors, la *droite* des églises était au Midi et la gauche au Nord. (Voir plus loin les textes d'Isidore et de Walafride Strabon.) — Au texte cité de Vitruve il est fait allusion dans l'ouvrage *De agror. limit. const.*, attribué à Hygin, affranchi d'Auguste, mais qui, dans l'opinion de plusieurs, est de quelque écrivain du bas-empire : « Antiqui architecti, y est-il dit (lib. 1), in Occidentem templa » *spectare* recte scripserunt, » mais ce qui suit : « postea placuit omnem » religionem eò convertere, ex qua parte cœli terra illuminatur, » ne peut se rapporter qu'à l'ancienne orientation usitée chez les Chrétiens, avec la porte à l'Orient, et qui était contraire au mode adopté par les païens.

idolâtre n'ont pas eu partout la même direction. D'après Varron, qui vivait avant Vitruve, l'*antica*, le fronton, devait être au Midi et le chevet, *postica*, au Nord [1]; mais selon Porphyre, les temples des anciens Grecs, du moins ceux des demi-dieux, avaient leurs portes à l'Orient [2]. De même chez les Égyptiens, comme nous l'apprend Diodore de Sicile, le temple que le roi Psammetichus [650 av. J.-C.] fit élever au dieu de Memphis avait aussi son vestibule du côté de l'Orient [3].

[1] « Templorum partes quatuor sunt : *sinistra* ab Oriente ; *dextera* ab » occasu ; *antica* ad Meridiem ; *postica* ad Septemtrionem. » (*Varro, de ling. lat.*, lib. VI, cité par *Ciampini*, *Veter. monim.*, I, pag. 4. Qu'on remarque qu'il s'agit, dans le texte, de la droite et de la gauche de l'édifice même *(templorum partes)*, et pas de la droite et de la gauche de ses visiteurs.

[2] PORPHYR., *lib. de antro Nymphar.*

[3] DIOD. SIC. (Psammetichus) « Deo Mempheo ad ortum fecit vestibulum et » templo conseptum. » — Le docte Le Nourry se trompe en avançant, *Dissert. II. de libris Stromat. Clem. Alex.* (loc. cit. col. 1249), que ce temple regardait l'Occident : « Templi vestibulum, dit-il, si fuerit Orientem versus constructum, » nonne ipsummet templum ad occidentalem plagam *respiciebat?* » Certes non, du moins si, — comme l'a fait l'Écriture sainte par rapport au Tabernacle et au Temple et comme l'ont observé l'antiquité et la tradition de l'Église, — on applique les termes *facies*, *frons*, *prospectus*, *aspectus* à l'entrée de l'édifice, et les mots *tergum*, *dorsum*, *caput* à son abside ou son chevet. Ce n'est qu'au XVII[e] siècle que plus d'un savant, même parmi les catholiques, ont essayé de changer l'application de ces termes. Aussi depuis lors, au dire de Mabillon, *lib. I de Liturg. Gall.*, cap. VIII, et *in ord. Rom. Comment. prœv.*, n. VI; de Hugues Menard, *in S. Greg. lib. Sacrament.* (Édit. Migne, t. 78, col. 320); de Jacq. Goar., *Euchol. : In ord. Sacr. Minister. not. 14;* de Thomas Milles, *Descript. eccles. Resurrect.*, (MIGNE, *Patrol. Gr.*, t. 33, col. 1264), etc., ce n'est plus par sa façade, mais c'est par son chevet qu'on doit dire qu'une église est tournée « *obversa*, » — regarde « *spectat* » ou est dirigée « *directa* » vers telle ou telle région. Ils avaient été devancées, dans cette innovation, dès le VI[e] siècle, par un auteur de l'Église grecque, le rhéteur Procope, qui, le premier dans sa description de la basilique de Ste-Sophie à Constantinople, dont Justinien venait, en la reconstruisant (539), de changer l'orientation en mettant son sanctuaire à l'Orient, qui, le premier, dis-je, a appliqué le mot *frons* au sanctuaire en disant : « Templi *frons* (πρόσωπον), nimirum pars » *obversa* Orienti, ubi arcana Deo sacra peragi solent, hoc modo constructa » est », etc. (ap. MIGNE, *Patrol. Gr.*, t. 87[ter], col. 2830). Mais il a eu peu

Les Romains donnaient de préférence la forme oblongue à leurs temples. La forme circulaire, pentagone ou octogone était moins usitée. Les temples étaient partagés en deux parties : le *pronaos* ou vestibule et la *cella*, au fond de laquelle était placée la statue de la divinité à laquelle le temple était consacré : « Simulacrum quod erit in cella collocatum » (Vitruve). Le sol de la *cella* était élevé de quelques marches au-dessus de celui du pronaos, et cette partie du temple ne recevait généralement de jour que par la porte ou les combles. L'espace qu'occupaient les temples chez les païens était beaucoup plus restreint que celui de nos églises, car chez eux, comme chez les Juifs, les prêtres seuls y avaient accès, le peuple se tenant dehors sur les degrés qui conduisaient au pronaos, sous les portiques qui entouraient les temples les plus considérables et dans le péribole ou cour carrée qui, renfermant ordinairement ces derniers, était elle-même bordée intérieurement d'un portique [1].

§ 3. — *L'Orientation des sépultures chez les païens.*

La direction des sépultures se règle, en général, d'après celle des autels qui, chez les Romains, étaient tournés vers l'Orient : « Quod aras omnes deorum necesse esse videatur ad Orientem spectare » (Vitruve). Ailleurs, ils avaient une autre disposition. La direction des sépultures n'aura donc pas été la même chez tous les peuples : anciennement, dit

d'imitateurs. Au XIV[e] siècle seulement on voit ce même texte répété mot à mot par l'historien Nicéphore Calliste, *Eccles. histor.*, lib. XVII, cap. 20. (Migne, *Patrol. Gr.*, t. 147.)

[1] Plus d'une ressemblance se fait remarquer, dans les parties du temple païen, avec le tabernacle ou le temple de Jérusalem bâti sur l'une des collines de la montagne de Sion, et composé de deux parties et ayant des cours (atria) et des portiques à l'entour.

un écrivain de la fin du second siècle ou du commencement du troisième, les cadavres étaient posés différemment, les uns vers le lever du soleil, les autres vers le couchant [1]. Ils étaient dirigés vers l'Orient chez les Athéniens et vers l'Occident chez les Mégares et les Phéniciens [2].

Chez les Romains, sous les rois et depuis la fondation de la ville [754 av. J.-C.], on a employé le mode d'inhumation. Servius nous apprend qu'on enterrait alors les morts dans leur propre maison, ou bien qu'on les brûlait d'après une loi de Numa Pompilius. Mais les Romains, toujours en guerre avec les peuples du Latium et de l'Italie, ne tardèrent pas à s'apercevoir que leurs ennemis ne craignaient point d'exhumer les cadavres et de profaner les tombeaux. Cette circonstance fit cesser l'usage d'enterrer les morts [environ 500 ans av. J.-C. [3]]. La coutume de les brûler devint bientôt tellement générale qu'un petit nombre seulement des familles les plus illustres de la république conservèrent le rite primitif. Cicéron n'en compte que trois; il cite entre autres la famille *Cornelia* que Sylla, sorti de cette race antique, fit entrer dans l'ordre commun. Craignant qu'on ne profanât son cadavre, il ordonna de le brûler [1]. Devenu plus universel vers les

[1] ÆLIAN., lib. IV, *Histor. var.*

[2] ALEX. AB ALEX., *Genial. dier.*, lib. III, cap. II. — C'est aussi vers l'Occident que les Japonais enterrent leurs morts. Les journaux viennent de rapporter qu'un des officiers que le prince de Fidjen avait envoyés en Europe pour en étudier la civilisation à l'exposition universelle de Paris, étant venu à mourir, « le chef de la mission s'approcha du cercueil descendu dans la fosse, s'infor- » mant et vérifiant par lui-même si le mort avait bien le visage tourné *vers* » *l'Occident.* »

[3] « Ab antiquissimis Reipublicæ temporibus, dit Nieuport, *de ritib. Roman.*, » Romani utebantur sepultura, id est, humatione, sed jam ab anno Urbis 253 » usque ad extrema tempora Antoninorum cadavera, honestiorum saltem, » cremata sunt. At postea rursus ad sepulturam reditum est. »

[1] CIC. *de Legeb.*, lib. II. — « Ipsum cremare, dit PLINE, *Hist.*, lib. VII,

derniers siècles de la république, l'usage de brûler les morts continua parmi les païens, sauf quelques exceptions, jusqu'à la paix donnée à l'Église par l'empereur Constantin, en 312. Afin de procurer le même avantage au petit peuple, trop pauvre pour subvenir aux frais d'un bûcher, le gouvernement fit construire des bûchers publics appelés *ustrinæ publicæ*. C'étaient de vastes édifices, composés de quatre fortes murailles formant un parallélogramme, dans lesquels on brûlait sans pompe ni cérémonie, mais avec une grande quantité de bois résineux, les corps des pauvres [1]. Les *ustrinæ* remplacèrent les *puticuli* du mont Esquelin, de sorte que les esclaves seuls, placés au rang des bêtes, continuèrent d'être jetés pêle-mêle dans les puits profonds destinés dès le principe à leur ignominieuse sépulture [2]. A la règle générale de l'ustion, il y a eu, avons-nous dit, des exceptions. C'est ainsi qu'à la fin du second siècle de l'ère chrétienne l'empereur Commode fut inhumé avec plusieurs de ses amis [3]. Du temps d'Ulpien († 226) l'inhumation était plus fréquente [4], au point qu'au IVe siècle l'incinération était devenue fort rare et que le mode d'inhumer fut de nouveau usité presque sans exception [5].

» c. 54, apud Romanos non fuit veteris instituti : terra condiebantur. At post- » quam longinquis bellis obrutos, erui cognovêre, tunc institutum. Et tamen » multæ familiæ priscos servavere ritus, sicut in *Cornelia* nemo ante Syllam » dictatorem traditur crematus. Idque voluisse veritum talionem, eruto C. Marii » Cadavere. » — Les tombeaux de ces grandes familles s'élevaient en somptueux mausolées sur les bords des grandes voies romaines.

[1] Varro apud Servium *in VI Aeneid.*

[2] Mgr. GAUME, *Les trois Rome*, t. IV, p. 273 et suiv.

[3] BINGHAM, *Origin. eccles.*, l. 23, c. 2, § 4.

[4] Ulpien, en effet, définit ainsi le sépulcre (Leg. II, § 1) : « Ubi corpus » ossave hominis condita sunt. »

[5] C'est ce qu'au IVe siècle atteste Macrobius en disant (Lib. VII, cap. VII) : « Licet urendi corpora defunctorum usus, *nostro sæculo*, nullus sit. » Sous Théodose cependant [† 395], il se rencontre encore quelques cas de crémation :

C'est de l'époque de l'incinération, à commencer de la fin du premier siècle de notre ère, que datent les tombes romaines ou gallo-romaines que la Belgique, comme la France, possède en grand nombre. Je ne veux mentionner ici, sous le rapport de l'orientation, que les tombes, les villas et cimetières anciens aux fouilles desquels j'ai donné, depuis 1862, des soins assidus et très-attentifs. D'abord, quant à l'extérieur de ces tombes, du moins lorsque leur forme primitive a été assez bien conservée, on remarque une certaine inclinaison vers le nord ou le lever du soleil à l'époque du solstice d'été ; c'est pourquoi le côté sud est plus perpendiculaire que les autres côtés qui sont plus allongés. Les tombes en groupe, on les trouve placées sur une ligne se dirigeant du sud au nord polaire. Quant à l'intérieur de ces tombes, elles couvrent le caveau qui, avant de recevoir ce monument, a été pratiqué dans le sol primitif à deux bons mètres et demi de profondeur. Les angles du caveau correspondent aux quatre points cardinaux, de sorte que le vase cinéraire, déposé au coin sud, semble regarder le soleil levant[1].

Les anciens cimetières, tant de l'époque d'incinération que de l'époque d'inhumation (de ceux-ci, il sera question plus loin), avaient aussi leur orientation. Ces cimetières païens sont ordinairement placés non loin de grands chemins sur la pente d'une colline s'abaissant vers l'est. Tel est le cimetière dit « *Tombal* » qui se trouve à côté de l'ancienne chapelle, aujourd'hui délabrée, du Saint-Sauveur dans le

voir lib. VI Cod. Theodos. *De sepulcris*, et même plus tard sous l'empereur Charlemagne, comme le prouve un de ses capitulaires (ap. Baluz. I, 252) : « Si quis corpus defuncti hominis, y est-il dit, secundum ritum paganorum » flammis consumi fecerit, et ossa ejus ad cineres redegerit, capite » punietur. »

[1] Voir M. H. Schuermans, *Explorat. de quelques tumulus de la Hesbaye*, 1er et 2e art.

hameau de Pitet sous Fallais, près de Hannut. Dans ce cimetière, que j'ai visité en 1865, on a trouvé de très-beaux objets tant romains que franks, preuve manifeste de l'usage successif que ces deux peuples en ont fait. Tel est le cimetière dit « *Tombeux* » situé à l'entrée du village d'Avernas-le-Bauduin, où l'on n'a trouvé que des objets franks. Tel est encore le cimetière, probablement béthasien, placé entre Montenaken et Wals-Wezeren, sur la pente Est d'un monticule appelé « *Haemberg* », et qu'une distance d'une lieue à peine sépare du dit *Tombeux*. Les caveaux que j'ai vus dans ce dernier cimetière en grande quantité et où il reste encore un très-grand nombre à visiter, étaient de petits parallélogrammes pratiqués dans une forte couche de cailloux à environ 75 cent.s de profondeur et de longueur, sur 50 c. de largeur. Ces caveaux, remplis de différents vases et de bouteilles funèbres, formaient des rangs alignés dirigés du nord au sud, par conséquent des rangs horizontaux par rapport à l'Orient[1]. Nous croyons que c'est dans ce même sens d'orientation qu'il faut comprendre l'alignement des tombes en groupe et même la position de leur caveau avec son mobilier funéraire.

CHAPITRE II.

ORIENTATION CHEZ LES HÉBREUX.

§ 1er — *Le Tabernacle et le Temple regardaient l'Orient.*

Les chrétiens ont succédé aux Juifs. Liturgie, architecture, presque tout a passé des uns aux autres. Il

[1] Voir M. H. SCHUERMANS, *loc. cit.*, 3e article.

convient donc de dire un mot sur la position du tabernacle de Moïse ou du temple de Salomon, fait sur le même plan [1], avant de parler de l'orientation chez les chrétiens.

La face *(frons, facies)* et l'entrée du tabernacle ou du temple étaient du côté de l'Orient. De ce même côté a été longtemps, chez les chrétiens, l'entrée des églises, jusqu'au milieu du VIe siècle, en Orient, et jusqu'à la fin du VIIIe, en Occident. Quelques textes et quelques témoignages suffiront pour établir cette orientation chez les Juifs.

Le tabernacle et le temple, types des églises chrétiennes, étaient tous deux divisés en trois parties en y comprenant l'*atrium* qui était devant l'entrée du *Sanctum*, derrière lequel était le sanctuaire *(Sancta Sanctorum)*. Le sanctuaire, renfermant l'arche sainte, était placé à l'Occident, d'après l'Exode (XXVI, 22) : « *Ad occidentalem plagam tabernaculi facies sex tabulas* ». Il y avait vingt planches pour chacun des longs côtés du tabernacle au midi et au nord; et il n'y avait que des colonnes et une tente du côté de l'Orient, parce que là était l'entrée devant laquelle était placé l'autel des holocaustes avec le *labrum* ou *mare æneum* où priait le peuple juif. Un voile qui pendait devant l'arche, « *ante arcam* » (Exod. XXX, 6), séparait le sanctuaire du *Sanctum* par conséquent l'arche regardait vers l'entrée. La table des pains de proposition était placée au nord dans le *Sanctum* comme la prothèse dans les églises chrétiennes. Le sanctuaire, qui se trouvait à l'Occident, reçoit les dénominations de « *tergum tabernaculi* » (*ibid.* 23) ; de « *pars posterior templi* » ou de « *domus interior* » (III *Reg.* VI, 16) ; et il est dit (III *Reg.* VI, 3, — II *paral.* III, 4, — et *Ezech.* XL, 47) que l'autel des holocaustes et le portique qui étaient à l'entrée du tabernacle et du temple se trouvaient placés « *ante templum* » ;

[1] « Templum... *similitudinem* tabernaculi sancti tui. » Sap. IX, 8.

« *ante frontem* » ou « *ante faciem templi* ». Ce front du tabernacle ou du temple étant à l'Orient et le dos, *tergum*, étant à l'Occident, nécessairement leur droite *dextera* devait être au midi et la gauche *sinistra* au nord (pour ceux qui y priaient à l'entrée, c'était l'opposé.) Cela résulte clairement de ce texte de l'Écriture : « Mare autem posuit ad *dexteram* partem templi contra Orientem *ad meridiem* » (III *Reg.*, VII, 39) et cela est en outre attesté par Flave Joseph [1].

Voici une autre preuve de cette orientation chez les Juifs. Malgré les graves avertissements donnés par Moïse [2] pour les prémunir contre le culte idolâtre du soleil auquel ils étaient portés par l'exemple des peuples qui les entouraient, il y en eut cependant qui s'y adonnèrent dans la suite [3]. On lit, à cet égard, dans le prophète Ezéchiel qu'environ vingt-cinq hommes se mettant à l'entrée du temple entre le vestibule et l'autel des holocaustes, et ayant le dos contre le temple et le visage vers l'Orient, adoraient le lever du soleil à la manière des Gentils [4]. Ce fait, que l'Écriture rapporte pour le condamner, montre clairement que l'entrée du temple de Salomon était placée à l'Orient et que le sanctuaire ou le saint des saints était à l'Occident. D'où il suit que les Juifs, priant ou faisant les offices devant cette entrée, étaient tournés vers le couchant, et c'est encore ce qu'attestent Aristée et Flave Joseph [5].

[1] Flav. Jos., *Antiquit.*, l. VIII, c. 2.
[2] *Deuteron.*, IV, 19; XVII, 3.
[3] IV *Reg.*, XXIII, 5 et 11.
[4] *Ezech.*, VIII, 16 : « Ecce in ostio templi Domini inter vestibulum et altare » quasi viginti quinque viri *dorsa habentes contra templum Domini* et *facies* » *ad Orientem :* et adorabant ad ortum solis. »
[5] Aristeas, *lib. de 72 interp.*; — Flav. Jos., lib. VIII, *Antiquit.*, cap. 2. — Voir aussi Ribera, *de templo Judaico;* — Baronius, *ad an.* 57, n° 104; — Innoc. III, *de Sacr. altar. myster.*, lib. II, c. 22.

On a allégué plusieurs motifs tant de cette direction du tabernacle ou du temple que de la position particulière prescrite aux Juifs pour la prière publique. C'était d'abord pour que le soleil — le soleil équinoxial — pût venir éclairer de ses premiers rayons l'arche et le propitiatoire par les portes du portique, du temple et du sanctuaire qui toutes étaient les unes vis-à-vis des autres, et pût pour ainsi dire faire le premier son adoration à Dieu assis sur les Chérubins au-dessus de l'arche : *Sedentis in Cherubin super arcam* (II Reg. VI); c'était, d'autre part, pour apprendre aux Juifs de n'adorer que Dieu seul dans le temple et pas le soleil auquel ils devaient tourner le dos[1]; c'était enfin non seulement pour les préserver ainsi du culte idolâtre du soleil, alors très-répandu parmi les autres nations, mais aussi pour leur rappeler par cette position symbolique vers l'Occident qu'ils étaient — puisque le ciel n'avait pas encore été ouvert par la mort de notre Sauveur — à l'ombre de la mort (*Luc.* I, 79), et dans un état de ténèbres que représente cette contrée[2].

[1] « Templum (Salomonis), dit Raban Maur, *Comment. in Lib. IV Reg.*, » cap. VI (MIGNE, *Patrol. lat.*, t. 109, col. 142), erat conversum ad Orientem, » sicut et Tabernaculum, habebatque ostium porticus ab Oriente contra ostium » Templi, juxta quod historicus Judæorum Josephus apertissime docet, ita ut » sol *æquinoxtialis* oriens directis radiorum suorum lineis per ostiaria » porticus, videlicet et templi et oraculi, arcam testamenti perfundere posset. » — Theodoretus, *in Exod.*, cap. XXVIII, *de Tabernaculo* (*Patrol. Gr.*, t. 80, col. 283) : « A parte vero Orientis ostium construi præcepit, ut sol etiam ipse » oriens quodam modo adorationem exhiberet vestibulo Tabernaculi, radios » suos illuc confestim dirigens : ii vero, quibus solum Deum adorare man- » datum erat, a tergo solem haberent, ad Tabernaculum conversi : et ita non » solem, sed hujus Creatorem adorarent. »

[2] S. THOM, 1ª, 2ª, *Quæst.* 102, art. 4, ad 5 : « Dicendum, quod adoratio ad » Occidentem fuit introducta in Lege ad excludendam idololatriam : nam omnes » Gentiles, in reverentiam solis, adorabant ad Orientem. Unde ad hoc » excludendum, Tabernaculum habebat *Sancta Sanctorum ad Occidentem*, ut » versus Occidentem adorarent. Ratio etiam figuralis esse potest : quia totus » status prioris Tabernaculi ordinabatur ad significandum mortem Christi,

Mais depuis que le soleil de justice a paru sur la terre et que le voile du temple a été déchiré par sa mort, les chrétiens, appelés dans son admirable lumière, n'ont plus comme les Juifs dû rester à la porte de leur église, ils n'ont plus, comme eux, dû se tourner vers cette région de ténèbres, ils se sont tournés vers la région de lumières, vers l'Orient qui est la figure par excellence de leur divin Rédempteur.

Quant à la forme du tabernacle et du temple, on peut la voir amplement décrite dans l'Exode, dans le troisième livre des Rois et dans le prophète Ezéchiel. C'est une question bien importante de savoir si cette forme a servi de type architectonique à nos basiliques et églises chrétiennes. Parmi les anciens écrivains ecclésiastiques un grand nombre l'affirment positivement et pas un seul, que je sache, n'a dit le contraire [1]. Ce n'est que depuis le XVI[e] et le XVII[e] siècle

» quæ figuratur per Occasum juxta illud psalm. 67 : *Qui ascendit super* » *Occasum Dominus nomen illi.* » — Encore au VI siècle, les juifs continuaient » à se tourner vers l'Occident, comme nous l'apprend l'archevêque Gregentius, *Disput. cum Herbano Judæo :* « Vos autem, dit-il, ad Occasum adoratis. »

[1] Outre les saints pères en très-grand nombre qui ont dit que le Tabernacle et le Temple ont été la figure de l'Église chez les chrétiens, voir Walafride Strabon, moine au IX[e] siècle de l'abbaye de Fulde : *De rebus ecclesiast. liber unus*, cap. I *(Patrol. Lat.*, t. 114, col. 919); son texte mérite d'être rapporté : « Moyses primus Tabernaculum juxta exemplar divinitus sibi demonstratum.. » erexit. Salomon quoque .. in terra repromissionis ... templum illud miri- » ficum in Hierusalem .. magnis ædificavit sumptibus et diversis dotavit » ornatibus. In quorum utroque, tabernaculo videlicet et templo, et arca » testamenti et altaria cum utensilibus suis aliæque species religioni illius » temporis congruæ fuisse leguntur tam multiplices et tam consulta ratione » provisæ, ut quidquid modo spiritualibus Ecclesiæ celebratur in studiis, » *totum in illis constructionum figuris pleniter et*, ut ita dicam, *consignanter* » *delineatum atque constructum videatur ;* » — Honorius Augustod., *Gemma animæ seu de divin. offic.*, lib. I, cap. 123 dont nous avons déjà cité le texte ; — Sicardus Cremon., *Mitrale seu de offic. eccles. summa,* lib. I, cap. 1, dont le texte est rapporté par Guill. Durand, *Rational. divinor. offic.,* lib. I, cap. 1, n° 5, comme suit : « Ab utroque (Tabernaculo et Templo) *nostra materialis* » *ecclesia formam sumpsit*, in cujus parte anteriori populus audit et orat; in

seulement qu'on a commencé à prétendre, — et que n'a-t-on pas prétendu depuis lors ! — que ce furent les anciennes basiliques profanes que les chrétiens prirent pour modèles de leurs édifices sacrés. Cette opinion, déjà très-contestée, ne semble plus pouvoir se soutenir aujourd'hui. Mais ce serait sortir de notre sujet que de nous en occuper pour le moment.

§ 2. — *Direction des sépultures chez les Hébreux.*

On trouve chez la nation juive une appréciation de la dignité humaine plus juste que chez les Grecs et les Romains, ce qui honore cette nation. Leur piété à l'égard des morts est racontée en maints endroits de la Bible d'une façon noble et attendrissante. C'est là et dans un amour plus profond encore de l'humanité que la charité chrétienne s'est inspirée pour tous les soins qu'elle n'a cessé de prodiguer à la dépouille de ceux dont la croix protège le sommeil en attendant que leur chair ressuscite à l'appel du souverain Juge [1].

Les Juifs, d'après l'usage le plus ancien qu'on trouve chez eux, enterraient leurs morts dans les champs, dans des grottes, à côté des chemins. Les Romains sont revenus à l'usage d'enterrer hors de l'enceinte des villes depuis la loi des XII Tables (env. 450 ans av. J.-C.). Au lieu que les Grecs et les Romains brûlaient les corps pour en garder les cendres, les Hébreux inhumaient les gens du commun et embaumaient

» sanctuario vero clerus orat, prædicat, jubilat et ministrat. » — A ces auteurs ajoutons encore trois savants cardinaux du XVII[e] siècle, Bellarmin, *de Controvers*, , t. II, lib. III, cap. 4 ; Baronius *ad an.* 57, n° 104 ; et le card. Bona *Rer. Liturg.*, lib. I, cap. XX, n° 4, qui résumant tous ses devanciers nous dit : « Christianorum templa sic olim erant disposita, ut *veteris templi Hierosoly-* » *mitani*, quantum fieri poterat, *similitudinem quamdam præ se ferrent et* » *ad illius formam proxime accederent.* » — V. aussi FLEURY, *Mœurs des Chr.*, III p., ch. XXXV.

[1] MERCIER, *la sépult. chrét.*, Avant-propos, p. 11.

les personnes de distinction pour les déposer dans des sépulcres. Ils brûlaient aussi parfois des parfums sur les corps. Les sépultures étaient, chez eux, de petits caveaux ou des cabinets taillés dans des roches ; chacun avait une table de la même pierre, sur laquelle on posait le corps. S. Mathieu nous apprend que Joseph d'Arimathie, ayant obtenu le corps de Jésus, l'enveloppa dans un linge parfaitement propre, avec des parfums, et le mit dans un tombeau creusé dans le roc, dont il ferma la porte avec une grosse pierre. L'évangile a soin d'ajouter que telle était la manière d'ensevelir parmi les Juifs[1]. Loin d'abolir cet usage de l'ancien peuple, notre Seigneur le consacra en l'adoptant pour lui-même. Ce mode de sépulture avec bien d'autres usages du peuple hébreu, le fondateur du christianisme à Rome, saint Pierre, l'introduisit de l'Orient en Occident, où il était inconnu, car les Grecs et les Romains, comme nous l'avons dit, brûlaient leurs morts dont ils renfermaient les cendres dans des urnes. Les tombes des chrétiens dans les catacombes à Rome furent donc, comme celle de l'Homme-Dieu, taillées dans le roc et fermées avec des pierres ou des briques. Les corps y furent étendus dans des niches taillées horizontalement dans les parois des galeries et furent enveloppés de linges très-propres, quelquefois d'étoffes très-riches et défendus contre la corruption par une grande quantité d'aromates. « L'Arabie et la Sabée, disait Tertullien *(Apol.* I, 42) aux païens, nous envoient plus d'aromates pour ensevelir nos morts qu'elles n'en vendent pour enfumer vos dieux. » — « Notre manière d'ensevelir, ajoute Prudence *(Hymn. Cathemer.)*, est d'étendre des linges d'une blancheur et d'une finesse extrême sur lesquels nous

[1] « Acceperunt ergo corpus Jesu, et ligaverunt illud linteis cum aromatibus, » *sicut mos est Judæis sepelire.* » (Joan. XIX, 40.)

répandons des parfums, afin de conserver les corps » destinés à la résurrection.

Contrairement à la position dans le sépulcre du corps de Jésus-Christ, dont la tête était au couchant et les pieds au levant, les saints Patriarches, comme nous l'apprend l'abbé saint Adamnanus, mort octogénaire en 705, d'après le témoignage de l'évêque Arculphe qui, au VII[e] siècle, avait visité les lieux saints, les patriarches, dis-je, étaient ensevelis les pieds tournés vers le Midi [1]. Ils regardaient donc, non pas le Nord ni l'Ouest qui sont, comme l'expliquent Lactance et S. Jérome, les régions des ténèbres, de la froideur et du mal; ni non plus, comme les chrétiens, vers l'Orient, qui est la contrée des lumières, mais vers le midi qui est le prolongement de l'Est. Il n'est pas aisé de se rendre raison de cette position particulière. Peut-être était-ce parce que le Midi, étant, d'après les saints pères, la figure du Saint-Esprit ou des désirs fervents, servait à indiquer ainsi qu'ils ne se trouvaient encore que dans une position d'attente, dans les limbes, le ciel n'étant pas encore ouvert pour eux. Ce pourrait être aussi parce que du Midi, par rapport à eux, devait venir le Messie d'après le prophète Habacuc : « *Deus ab Austro Veniet* » (III, 3), à savoir de Bethléhem qui est au midi de Jérusalem.

---

[1] S. ADAMNANUS, abbas Hiiensis (près de l'Écosse), *De locis sanct.*, lib. II, cap. 9 et 10. (Patrol. lat., t. 88, col. 797) : « In cujus valle (Chebron) sanctus » Arculphus locum sepulchrorum Arbec visitavit, hoc est quatuor patriarcharum » Abraham et Isaac et Jacob et Adam, primi hominis, *quorum plantæ*, *non* » *sicut in aliis orbis regionibus ad Orientem humatorum converti moris est*, » *sed ad Meridiem versæ*, et capita contra septentrionalem plagam conversa. » Horum locus sepulcrorum quadrato humili circumvenitur muro ». Constantin y fit bâtir une basilique : « Ut idoneis sanctis viris consessus efficiatur. » EUSEB., *de Vit. Constant.*, lib. III, cap. 53.

CHAPITRE III.

L'ORIENTATION CHEZ LES CHRÉTIENS.

§ 1er. — *De l'ancien usage des chrétiens de prier vers l'Orient.*

Les païens, dit le poète Corrippus, n'observaient pas bien le rite primitif de prier vers l'Orient, en prenant le soleil pour Dieu; mais depuis que le Créateur du soleil a bien voulu se rendre visible sous le soleil et que Dieu lui-même a pris chair dans le sein de la Vierge, depuis lors le culte du soleil étant aboli, c'est à Jésus-Christ, dit-il, que cette adoration a été rapportée [1], de qui, en effet, le soleil et le mystérieux Orient sont les vrais symboles sous plus d'un rapport; car, sous ces figures, il a été annoncé dans les saintes écritures à différentes reprises. Le prophète Balaam, environ quinze cents ans avant notre ère, bénissant Israël pour la troisième fois, lui annonça la venue du Sauveur des hommes en ces termes : « Une *étoile* sortira de Jacob » (*Num.* XX, 17). C'est pourquoi les trois mages vinrent l'adorer en disant : « Nous avons vu *son* étoile en Orient [2]. » Ailleurs le Messie est appelé « la *lumière* pour les justes »

[1] Ce poète vivait en Afrique dans la seconde moitié du VIe siècle. C'est en parlant des jeux du cirque, qui avaient lieu en l'honneur du soleil, qu'il a dit, lib. 2 :

« Hunc Veterum primi ritum non rite colebant,
» Esse deum solem recta non mente putantes :
» Sed Factor solis postquam sub sole videri
» Se voluit, formamque Deus de Virgine sumpsit,
» Humani generis tunc dempto solis honore,
» Est Christo delatus honor. »

[2] « Ubi est qui natus est rex Judæorum? Vidimus enim stellam ejus in » Oriente. » Matth. II, 2. — « Christus est stella splendida et *Matutina*, » dit S. Ambroise, *lib. II in Luc.*, *cap. 2.*

(Psalm. 96) ; « la *lumière* et le *soleil de justice* » par le Sage (V, 6) ; « l'*Orient* » par le prophète Zacharie[1] ; « le *soleil de justice* » par le prophète Malachie[2]. Du verbe déjà incarné, saint Jean a dit que « la *lumière* est venue en ce monde et qu'il était la *vraie lumière* éclairant tout homme venant en ce monde (I, 19) ; et c'est de lui aussi que Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, a proclamé que « l'*Orient* ou le Messie, *Oriens ex alto*[3], était venu visiter son peuple avec les entrailles de la miséricorde de Dieu (Luc. I, 78) ; enfin Jésus-Christ a dit de lui-même qu'il était « la *lumière* du monde : *ego sum lux mundi* (Joan. VIII, 12). L'Orient étant donc vraiment le symbole du Christ, *Oriens Christi figura*, comme disait Tertullien d'après l'Écriture[4], les chrétiens instruits par les apôtres prirent à cœur de se conformer à l'usage si religieux, institué par eux, de se tourner vers cette région pendant leurs prières et principalement dans leurs assemblées publiques, afin de s'adresser ainsi directement à Jésus-Christ, la vraie lumière, et d'honorer les principaux mystères de leur divin Rédempteur ; et puis, pour lui

[1] ZACH., III, 8 : « Ecce enim ego adducam servum meum « *Orientem ;* » et IV, 12 : « Ecce vir *Oriens* nomen ejus. »

[2] MALACH., IV, 2 : « Et orietur vobis timentibus nomen meum *Sol Justitiæ.* »

[3] Le mot *Oriens*, ἀνατολή, est substantif ici, comme aussi dans le texte du prophète Zacharie. Jésus-Christ est l'Orient, dit S. Isidore de Séville, parce qu'il est la source de la lumière et qu'il nous fait naître à la vie éternelle : « Christus dicitur *Oriens*, quia luminis fons, et quod nos oriri faciat ad vitam » æternam ». (*Etymolog.*, lib. VII, c. 2.)

[4] L'Orient était si manifestement le symbole du vrai Messie que, d'après saint Epiphane, l'imposteur Elxai, qui passa sous Trajan [98-117] aux hérétiques nommés *Ossènes*, ne pouvait pas, dans ses louanges donnés au *Christ*, avoir entendu par là Jésus-Christ, mais le Messie en général seulement, parce que, dit-il, il défendait de se tourner *vers l'Orient* pour prier : « Nam et ad Orientem converso vultu precari prohibet, negatque intentos in eam partem nos esse oportere ; sed Hierosolymam versus undequaque prospicere. » (*Hæres.* XIX) apud MIGNE, *Patrol. Gr.*, tom. 41.)

marquer, à lui, second Adam, leurs désirs des grands biens que ses mérites infinis leur faisaient espérer, notamment de rentrer dans le paradis, notre patrie qui est le ciel, fermé par la faute du premier Adam et représenté par le paradis terrestre placé en Orient [1]. Voilà, en résumé, les motifs pour lesquels, comme nous l'apprennent les saints Pères dans les textes que nous allons citer, les Apôtres ordonnèrent aux chrétiens de se tourner vers l'Orient pendant leurs prières en commun [2]. C'est par conséquent une assertion bien gratuite sinon odieuse, et qui n'est appuyée sur aucun document, que d'avancer que les Apôtres établirent ce mode de prier « pour s'accommoder à quelques-uns des anciens usages des premiers chrétiens, » contractés pendant qu'ils étaient encore païens. Les chrétiens des premiers siècles ne s'accommodaient pas aux usages païens, alors même, parfois, que ces usages n'avaient pas une signification exclusive, mais apparente seulement, d'idolâtrie ou de« paganisme ; » leur horreur pour les anciens usages païens était si grande que loin de « se plier à ces antécédents » ils préféraient de subir le martyre [3]. Mais, d'autre part, la

[1] « O Oriens et Sol justiciæ, prie l'Église dans une de ses antiennes majeures » de l'Avent : Veni ei illumina sedentes in tenebris et umbra mortis. »

[2] Fleury, *Mœurs des Chrét.*, part. II, ch. V.

[3] Sauf les usages du paganisme, c'est-à-dire les usages exclusivement idolâtres, tous les autres usages de la société païenne dans laquelle les chrétiens vivaient, pouvaient être conservés. « Impitoyable seulement pour le vice et l'erreur, l'Église, peut-on dire avec un éminent historien, a ménagé dans la civilisation romaine tout ce qui était légitime, utile ou simplement innocent. » (*L'Église et l'Empire au IVe siècle*, t. IV, p. 519.) — Je transcris ici le passage regrettable auquel il a été fait allusion et contre lequel la tradition tout entière proteste. « Dans les premiers temps du christianisme, dit l'auteur, pour ne pas » heurter trop brusquement les habitudes des chrétiens convertis, ON » (il n'ose pas dire les Apôtres ou l'Église) « crut devoir *s'accommoder*, jusqu'à un » certain point, à quelques-uns de leurs anciens usages » (ainsi à celui de se tourner vers l'Orient pour adorer le soleil). « En se tournant vers » l'Orient pour honorer le véritable Dieu, le vrai soleil de justice, qui venait » disssiper les ténèbres morales dans lesquelles le monde était plongé,

vérité ayant seule des droits à nos respects, ces mêmes chrétiens s'efforçaient d'y conformer leur vie religieuse, c'est-à-dire de la conformer aux enseignements, aux exemples et usages de l'Ancien et du Nouveau Testament, sans avoir égard aux usages plus ou moins conformes à la vérité, reçus parmi les païens ; et sans s'inquiéter de ce que ceux-ci pourraient dire d'eux [1].

» et substituer au culte de la créature, celui du Créateur, ON *faisait très-» heureusement prendre le change à ces nouveaux prosélytes de la croix.* Les » constitutions *Apostoliques*, *pour se plier à ces antécédents*, voulurent que le » prêtre de la loi nouvelle offrît le sacrifice non sanglant, la face tournée vers » l'Orient. On avait d'ailleurs soin d'instruire ces nouveaux disciples du Christ » de *l'idée mystique* que le christianisme attachait à cette direction privi-» légiée. » C'est un parti pris chez cet auteur de ne pas reconnaître l'orientation des églises comme règle obligatoire; c'est pourquoi il a été réduit à donner une forme si imaginaire à la tradition. Aussi sa thèse est-elle pleine de contradictions, car, selon lui, l'orientation a été introduite *par condescendance* pour l'ancien usage païen, quoique les Chrétiens eussent à eux-mêmes des raisons très-réelles de le fa re ainsi ; selon lui, l'une ou l'autre exception qui peut avoir été faite à cette règle a détruit la règle au lieu de la confirmer ; cette règle, quoique étant une « véritable coutume, » peut n'avoir rien d'obligatoire ; et cette même règle, quoique n'étant pas obligatoire, impose cependant « presque un devoir » pour l architecte de s'y conformer. Telle est aussi la conclusion d'un publiciste italien, dont l'auteur a voulu reproduire la doctrine : « Colligitur nihilominus, dit Quarti : Si quis data opera vellet servare oppos tum » (*consuetudini erigendi altare principale ad Orientem)* in contemptum prædicti » ritus vel traditionis SS. Patrum, grave peccatum committeret : quia vix id » fieri potest sine spiritu erroris, damnantis vel omnes traditiones, vel hanc » in particulari, quæ pia et sancta est. » Voir la profession de foi du pape Pie IV par rapport aux traditions apostoliques et ecclésiastiques et autres observances de l Église romaine. — Moins heurtant que l'explication à demi païenne que nous venons de citer, nous semble le fade naturalisme de D. Claude de Vert, lorsqu'il dit : « Que cette coutume de prier vers l'Orient peut pro-» venir de ce que, comme on priait dès le matin, il était tout naturel, en » faisant sa prière, de se tourner du costé d'où venait le jour, et qui estait, » en effet, le plus illuminé et le plus éclairé. » (*Explic. simple*, *litt. et hist. des cérém. de l'Égl.*, t. IV, p. 68.)

[1] Tertulien rapporte que les païens ayant appris que les chrétiens aussi se tournaient vers l'Orient, les accusaient d'adorer, comme eux, le soleil : « Alii » plane humanius solem christianum Deum æstimant, quod innotuerit, *ad » Orientis partem* facere nos precationem, vel die solis lætitiam curare. » (*Ad*

C'est par les témoignages des saints Pères, disions-nous, que nous connaissons les motifs purement chrétiens qui ont guidé l'Église de Jésus-Christ dans l'orientation de ses prières publiques et de ses édifices sacrés, et c'est par eux aussi que nous savons que les Apôtres en sont les auteurs.

Citons d'abord S. Basile, quoique n'étant pas le plus ancien. Il enseigne que « parmi les différents points de la doctrine révélée, nous connaissons les uns par l'Écriture, les autres par la tradition des Apôtres. Aussi, dit-il, que nous devons prier vers l'Orient comme l'Écriture nous l'a enseigné. Or, le motif pour lequel nous regardons l'Orient en priant est, dit-il, que nous recherchons notre patrie, savoir le paradis, symbole de la patrie céleste que Dieu a plantée dans l'Eden, à l'Orient [1]. »

« Qui a enseigné aux chrétiens cette coutume de prier vers l'Orient, demandait aussi S. Justin (IIe siècle) ou plutôt l'auteur des questions aux orthodoxes, parmi les œuvres du saint martyr? Et il répond que c'est de ceux de qui l'Église

Nation., lib. I, c. 13 et *Apolog.*, c. 16.) Que répond à cela Tertullien? Que c'est par accommodement à leurs usages qu'on le faisait? Non, certes; mais parce que les chrétiens avaient pour cela d'autres motifs que le culte du soleil : « Alia longe ratione, dit-il, quam religione solis, » c'est-à-dire parce que, comme il le dit ailleurs, l'Orient est la figure du Christ, *Oriens Christi figura.*

[1] S. Basilius [† 379], *Lib. de Spirit. sanct.*, cap. 27, n° 66 (MIGNE, *Patrol. Gr.*, t. 32, col. 187) : « Alia quidem habemus e doctrina scripto » tradita; alia vero nobis in mysterio tradita *ex traditione Apostolorum :* » quorum utraque vim eamdem habent ad pietatem. Verbi gratia :.. ut ad » *Orientem versi* precemur, quæ nos docuit scriptura?.. Hanc ob causam » omnes spectamus *ad Orientem*, cum precamur,.. quod antiquam requi- » rimus patriam, videlicet, paradisum, quem plantavit Deus in Eden *ad* » *Orientem.* » — Ce texte de S. Basile a été répété dans l'Église grecque par S. Anastase le Sinaïte, au VIe siècle; par Photius, dans son *Syntagma Canonum*, au IXe; par Moses Bar-Cepha, dans ses *Commentaria de Paradiso*, au Xe; et par Théodore Balsamon, à la fin du XIIe siècle. — S. Grégoire de Nysse [† 396] indique aussi le même motif, *De Orat. Domin. homil* V (*Patrol. Gr.*, t. 44, col. 1183.)

a reçu la prière même qu'ils l'ont apprise, savoir des saints Apôtres [1]. »

« Pour quel motif les chrétiens regardent-ils l'Orient en priant, demande à son tour l'auteur des questions à Antiochus, parmi les œuvres de saint Athanase? Ce n'est pas, dit-il, parce que Dieu est circonscrit dans cette région, mais parce que, Dieu étant la vraie lumière, en tournant nos regards vers la lumière de la créature, nous adorons son Créateur, la lumière créée étant le symbole de la lumière increée. Un autre motif, dit-il, pour lequel les bienheureux Apôtres ont ordonné que les *églises chrétiennes* regardassent l'Orient, c'est afin qu'ayant nos regards vers le paradis, notre ancienne patrie dont nous avons été exclus, nous priions Dieu de daigner nous y rétablir [2]. »

« A l'exemple de Daniel tournant, en priant, ses regards vers sa patrie, nous aussi, dit S. Jean Chrysostome, nous recherchons notre ancienne cité et patrie, en priant comme nos pères nous l'ont appris tournés vers l'Orient [3]. »

[1] S. JUSTINUS Mart., *Quæst. et Respons. ad Orthod.*, q. 118, (*Patrolog. Gr.*, t. VI, col. 1367) : « Quinam autem hanc consuetudinem *ad Orientem* precandi » christianos docuerunt ?.. Porro, a quibus orationem Ecclesia accepit, ab » eisdem quoque, ubi orare soleat, consuetudinem accepit, id est, *a sanctis* » *Apostolis.* »

[2] S. ATHANAS., *Quæst. 37 ad Antioch.* (*Patrol. Gr.*, t. 28, col. 618) : « Cujus gratia nos christiani *versus Orientem* adoramus ?.. Non ideo nos » versus Orientem adorare, quasi plaga orientali circumscribatur Deus, sed » quia Deus est et dicitur *Lux vera :* idcirco ad lucem creaturæ respicientes, » non ipsam, sed Creatorem ejus adoramus, ex splendidissimo elemento Deum » omnium elementorum et sæculorum splendidissimum venerantes. Denique » discant fideles, ejus rei causa *beatissimos Apostolos* jussisse, ut *Ecclesiæ* » *christianorum Orientem spectarent*, ut ad paradisum, unde excidimus, » antiquam patriam, regionem nostram, respiciamus : oremusque Deum et » Dominum, ut ad locum, unde exsules ejecti sumus, nos velit restituere. »

[3] S. CHRYSOST., *Homil. in cap. VI Daniel.*, (*Patrol. Gr.*, t. 56, col. 227) : « Propter hoc et nos, sicut *Patres* nobis tradiderunt, *ad Orientem* aspicientes » precamur : civitatem quoque nos ac patriam antiquam requirimus », etc.

« Nous avons appris à prier vers le lever du soleil, dit l'évêque Gregentius, qui vivait au milieu du VI[e] siècle, parce que nous trouvons que Dieu y a créé l'homme et y a placé le paradis [1]. »

« Ce sont les saints Apôtres, dit S. Germain, patriarche de Constantinople, qui ont ordonné de prier vers l'Orient symbolique, parce que Jésus-Christ, le Soleil de justice, est apparu sur la terre dans cette contrée sensible du soleil levant; aussi, parce que son nom est *Orient* et qu'il est monté au ciel à l'Orient; en outre, à cause que nous soupirons de nouveau vers le paradis d'Eden espérant qu'il nous sera restitué par celui qui est l'Orient par excellence; enfin par ce motif que nous recevons ainsi le commencement de cette même lumière qui doit apparaître au second avénement du Seigneur, au jour de la résurrection [2]. »

Comme S. Germain, pareillement S. Jean Damascène

[1] GREGENT., Taphar. episc. [† 540], *Disput. 2ª cum Herbano Judæo*, (MIGNE, *Patrol. Gr.*, t. 86, col. 670) : « Nos *ad solis ortum* orare edocti » sumus, quoniam illic Deum invenimus, qui hominem creavit, et paradisum » condidit. » C'est, d'après le sentiment de plusieurs saints Pères, au temps de l'équinoxe du printemps et non de celui de l'automne que Dieu créa le monde et l'homme; que l'homme a été chassé du paradis terrestre; que l'homme et le monde ont été régénérés par la mort et la résurrection de Notre Sauveur. C'est donc vers le lever du soleil à cette époque, et non vers celui du solstice du mois de juin ou de décembre, que les églises chrétiennes doivent être tournées, comme nous le verrons plus loin.

[2] S. GERMAN. [† 733], *Theoria myst. ver. eccles.*, (*Patrol. Gr.*, t. 98, col. 391) : « *Orientem versus* precari traditum est, ut et reliqua, *ab Apostolis* » *sanctis*.. propterea quod spiritalis Sol justitiæ, Christus Deus noster, in » terra apparuit in orientis solis sensibilibus partibus, ut propheta inquit : » *Oriens nomen ei est* (Zach. VI, 12); et rursum : *Adorate Dominum*, *qui* » *ascendit in cælum cæli secundum Orientem* (Ps. 67, 14); et : *Adorabitis in* » *loco, ubi steterunt pedes ejus* (Ps. 131); et iterum : *Stabunt pedes Domini* » *super montem Domini Olivarum ad Orientem*. (Zach. XIV, 14). Propterea » etiam, quod nos denuo *paradisum* illum in Eden expetimus, et speculamur » ab Oriente recuperatum iri, exspectantes et etiam recipientes ortum illum » lucis apparituræ in Domini secundo adventu et regeneratione. »

s'étend longuement sur les motifs chrétiens et non païens que nous avons de prier vers l'Orient ; comme lui, il indique plusieurs mystères de notre Seigneur J.-C. qui s'y sont accomplis et qui sont pour nous comme autant de raisons de nous tourner vers cette contrée pendant nos prières. « Ce n'est pas à la légère et sans cause, dit-il [1], que nous adorons tournés vers l'Orient ; c'est d'abord pour que, par cette position, aussi le corps de l'homme, être complexe, prenne part à cette adoration ; c'est parce que Jésus-Christ est appelé le Soleil de justice et l'Orient dans les saintes Écritures ; c'est pour que, en adorant ainsi, nous ayons les yeux fixés sur notre ancienne patrie, le paradis d'Eden, placé à l'Orient ; c'est aussi à cause que le célèbre temple de Salomon avait sa porte à l'Orient ; c'est parce que notre Seigneur a été attaché à la croix sur

[1] S. JOAN. DAMASCEN. [mort dans le monastère de Saint-Labas vers 760], *lib. IV de fide orthod.*, cap. 12, (MIGNE, *Patrol. Gr.*, t. 94, col. 1134) : « Non temere nec sine causa *ad Orientem conversi* adoramus. Nam quia ex » visibili simul et invisibili natura, hoc est, spirituali et sensibili constamus, » duplicem quoque adorationem Creatori adhibemus.. Quoniam igitur Deus » spirituale lumen est, ac Christus *Sol justitiæ* et *Oriens* in sacris litteris » appellatur : idcirco pars illa, qua sol oritur, ipsi, adorationis ergo, assi- » gnanda est.. Quin divinus quoque David his verbis utitur : *Psallite Domino*, » *qui ascendit super cœlum cœli ad Orientem.* Scriptura dicit : *Plantaverat* » *Dominus paradisum in Eden ad Orientem*, *in quo posuit hominem*, » *quem formaverat*, eumque, violato præcepto, expulit, atque e regione » paradisi voluptatis habitare fecit, hoc est, *ad Occasum.* Quo fit, ut veteris » patriæ desiderii, defixis ad eam oculis, Deum adoremus... In celeberrimo » Salomonis templo porta Domini ad Orientem sita erat. Quin imo Dominus, » cum in cruce penderet, verso *ad Occasum* vultu erat ; eaque de causa ita » adoramus, ut in eum oculos intendamus. Rursum, cum in cœlum reciperetur, » versus Orientum ferebatur, sicque a discipulis adoratus fuit ; atque ita » venturus est, sicut eum in cœlum euntem conspexerunt. Quemadmodum » ipse quoque Dominus dixit : *Sicut fulgur exit ab Oriente, et paret usque in* » *Occidentem, ita erit adventus filii hominis.* Quocirca quia ejus adventum » exspectamus, ad Orientem adoramus. Est autem *Apostolorum hæc traditio*, » in sacras litteras minime relata ; complura enim illi nobis tradiderunt, quæ » scriptis consignata non fuere. »

le calvaire qui est à l'Ouest de Jérusalem, avec le visage tourné vers l'Occident ou vers nous, et avec le dos tourné à la cité sainte et à son temple ; c'est parce qu'il est monté au ciel vers l'Orient sur la montagne des Oliviers, situé à l'Est de Jérusalem, et qu'il a été adoré par ses disciples dans cette position ; c'est enfin parce que dans la même position, où il est monté au ciel, il doit venir de l'Orient pour nous juger dans la vallée de Josaphat, qui est proche de la montagne des Oliviers. En nous tournant donc vers cette contrée, nous montrons que nous l'attendons avec le désir d'une résurrection glorieuse. C'est par les Apôtres, ajoute St. Jean Damascène, que l'usage de prier ainsi a été établi. »

Pour rendre raison de l'usage reçu de prier vers l'Orient, plusieurs saints pères, comme S. Justin, Clément d'Alexandrie, Origène et S. Augustin, insistent surtout sur le motif, non païen, de convenance qu'il y a de se tourner vers cette contrée qui, étant parmi les régions sensibles du monde la plus noble — puisque là commencent le mouvement du ciel, le jour et la lumière, — est aussi la plus symbolique de la majesté divine et de la vraie lumière, de la lumière spirituelle de Jésus-Christ. Leurs textes étant ainsi résumés, je me contente de les laisser suivre en note [1].

[1] S. Justin, ou l'auteur des *Quæst. ad Orthod.*, loc. cit. : « Oriens ut » pars mundi præstantior, ad Deum adorandum destinatus. »

Clem. Alexand. [† circa 217], *Lib. VII Stromat.*, (Migne, *Patrol. Gr.*, tom. IX, col. 462). Selon lui l'Orient est l'image de J.-C., dont la lumière vient se répandre sur le monde spirituel, comme celle du soleil sur le monde matériel : « Quoniam autem diei natalis imago est Oriens, atque illinc quoque » lux augetur, quæ primum illuxit ex tenebris; iisque qui volutantur in » ignoratione, exortus est dies cognitionis veritatis, quemadmodum sol oritur, » *ideo ad ortum matutinum habentur preces.* Unde etiam templorum anti- » quissima respiciebant ad Occidentem, ut, qui vultu stant *ad simulacra* » converso, *doceantur verti ad Orientem.* » Ces dernières paroles font allusion aux temples païens construits d'après le plan de Vitruve. (V. *supra* p. 571.)

Origène [† 254], *de Orat.*, cap. 32. (*Patrol. Gr.*, t. XI, col. 555) : « Jam

La tradition sur cette grande loi de l'orientation symbolique a été continuée aux IXe, Xe et XIe siècles : dans l'Église grecque, pendant le schisme par Photius, Moses Bar-Cepha, Théodore Balsamon, et enfin par le fameux Marc d'Éphèse, mort en 1453, quatorze ans après le grand concile œcuménique de Florence ; et dans l'église latine, après S. Augustin, par Alcuin, Amalarius et Walafride Strabon, au IXe siècle ; par Honorius d'Autun et Philippe Harveng, abbé de Bonne-Espérance, au XIIe ; par le pape Innocent III, par Sicard, évêque de Crémone, par Guillaume Durand, évêque de Mende et par S. Thomas, au XIIIe siècle ; et dans la suite, par un grand nombre de théologiens, canonistes et liturgistes ; ainsi par Duranti et Beatus Rhenanus, l'ami

» de parte mundi, in quam respiciendo orandum sit, pauca dicenda sunt. Cum » autem quatuor sint, ad Septentrionem, ad Meridiem, ad Occasum et ad » Ortum, quis non statim fateatur, Ortum perspicue indicare, illuc nos *sym-» bolice* conversos, anima *veri luminis Ortum* respicientes, orare debere. » Ce passage mérite d'être noté contre les adversaires du symbolisme chrétien. — Le même Origène dit, *Homil. V in Numer. (Patrol.*, t. XII, col. 603) : « Ex omnibus cœli plagis ad solam *Orientis* partem conversi orationem fun-» dimus, » et il ajoute que, quand même nous ne connaîtrions pas la raison » de cet usage, il ne faudrait pas moins l'observer : « In ecclesiasticis obser-» vationibus sunt nonnulla, quæ omnibus quidem *facere necesse est*, nec tamen » ratio eorum omnibus patet. »

S. Augustin., *lib. II de Serm. Domini in Monte*, cap. 5 *(Patrol. Lat.*, t. 34, col. 1277) : « Cum ad Orationem stamus, *ad Orientem* convertimur, » unde cœlum surgit, non tamquam ibi habitet Deus et quasi cæteras mundi » partes deseruerit, qui ubique præsens est, non locorum spatiis, sed majestatis » potentiâ ; sed ut admoneatur animus ad naturam excellentiorem se convertere, » id est, ad Deum, cum ipsum corpus ejus, quod est terrenum, ad corpus excel-» lentius, id est, ad corpus cœleste convertatur. » Le texte de ce grand docteur de l'Église a été répété dans le cours du moyen âge par Alcuin, Amalarius, S. Thomas, etc.

C'est pour la même raison symbolique que *Latinus Pacatus*, l'ami d'Ausone, a dit vers la fin du IVe siècle dans son *Panegyr. Theod.* (Patrol. lat., t. XIII, col. 480) : « In divinis rebus operantes, in eam cœli plagam ora convertimus, *a qua lucis exordium est.* »

d'Érasme, au XVI[e] siècle; et au XVII[e], par le card. Bellarmin, le cardinal Bona, Suarez, Gavantus, Merati, Hugues Menard, Sylvius, Gonzalez et autres. Car il serait trop long de les énumérer tous.

A cet usage si sacré et si mystérieux qui semble avoir été principalement institué pour les offices publics dans les églises ou dans les assemblées en commun, les chrétiens avaient à cœur de s'y conformer aussi dans la vie privée. Palladius (IV[e] siècle) rapporte que l'abbé Elpidius, logé pendant 25 ans dans une grotte au sommet d'une montagne, ne regarda jamais vers l'Occident. Tant il tenait au rite de prier vers l'Orient[1]! Sur le témoignage du même auteur, Jean Moschus raconte qu'à Alexandrie « un jeune homme fut faussement accusé par un vieillard de complicité dans un homicide dont il était innocent. Étant tous deux condamnés à la potence, on les conduisit à cinq milles hors de la ville, à l'endroit où l'on avait coutume de punir de pareils coupables. Alors le jeune homme s'adressant aux gardes : je vous supplie par le Seigneur, dit-il, faites-moi cette charité, et pendez-moi avec la face tournée vers l'Orient, pour que je le voie, quand je serai attaché au gibet. Pourquoi? demandent les geôliers. Parce que, dit-il, il n'y a pas plus de sept mois que je suis devenu chrétien, et qu'en recevant le saint baptême tourné vers l'Orient, j'ai promis de lui rester attaché et fidèle. » Mais entretemps il fut reconnu que le vieillard seul était coupable, et le jeune homme fut délivré[2].

[1] PALLADIUS, *Histor. Lausiaca*, cap. 108. (Patrolog. lat., t. 73, col. 1193.)

[2] JOANNES MOSCHUS [† 620], *Pratum spirit.*, cap. 72, (MIGNE, *Patrol. Gr.*, t. 87, col. 2926, et *Patrol. Lat.*, t. 74, col. 153) : « ..Sententiam ambo » acceperunt, ut furcis suspenderentur. Abierunt ergo quinto extra Urbem » milliario ; illic enim hujusmodi reos punire consueverant... Adolescens » milites orabat, dicens : per Dominum facite charitatem, et *ad Orientem*

Je ne puis passer sous silence que la loi de l'orientation était aussi observée — et elle l'est encore dans l'Église grecque — pendant l'administration du sacrement de baptême ; ce qui prouve à l'évidence que ce n'a pas été par désir de s'accommoder à des usages païens, ni par nécessité de se tourner vers la lumière du matin, comme dirait Cl. de Vert, que l'Église a pris cette direction dans les offices divins, mais uniquement pour les motifs que nous avons allégués, motifs d'un symbolisme purement chrétien. Arrivé donc, dans l'administration de ce sacrement, aux renonciations et aux promesses à faire, le catéchumène devait d'abord se tourner contre l'Occident pour renoncer à Satan, et puis faire les promesses de fidélité à Jésus-Christ et la profession de foi, étant tourné vers l'Orient. « Dans les mystères du baptême, dit S. Jérôme, nous renonçons d'abord à celui qui est en Occident et qui meurt en nous avec les péchés ; et tournés à l'Orient, nous faisons un pacte avec le *Soleil de justice* en lui promettant de le servir [1]. » « C'est que parmi les contrées du monde sensible, dit Lactance, l'Orient est le symbole de Dieu et l'Occident celui du démon ; car, dit-il, la lumière est propre à l'Orient dont le midi, par sa chaleur, est le prolongement,

» me suspendite, ut illum videam, quando suspensus ero. Quam ob causam ? » petunt milites. Dixit eis : Vere, Domini mei, non habeo infelix ego plus » quam septem menses, ex quo sanctum Baptisma suscepi et christianus factus » sum. » — Il est à remarquer qu'au moyen âge et jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle les potences des justices locales se trouvaient généralement placées sur une élévation à la limite Ouest de la juridiction, et que le pendu avait ainsi la face tournée vers l'Orient, par dessus son endroit natal. Aussi le juge, en rendant justice, devait-il regarder l'Orient (Cf. J. Grimm, *Deut. Rechts Alterthüm.*)

[1] S. Hieronym. [† 420], *in Amos*, cap. 6. (*Patrol. Lat.*, t. 25, col. 1068) : « Unde et in Mysteriis primum renuntiamus ei, qui in *Occidente* est, nobisque » moritur cum peccatis; et sic versi ad *Orientem*, pactum inimus cum *Sole* » *justiciæ* et ei servituros nos esse promittimus. » — S. Ambroise parle dans le même sens, *lib. de Myster.*, cap. 2, n° 7 (*Patrol. Lat.*, t. 16, col. 307).

comme à l'Occident appartiennent les ténèbres et au septentrion, qui le continue, le froid [1]. Chez les Grecs, les catéchumènes, en se tournant à l'Occident, doivent en outre élever les mains comme pour repousser Satan : « Vous êtes entrés, dit S. Cyrille de Jérusalem, dans le vestibule du baptistère, et étant debout contre l'Occident, qui est la région des ténèbres, on vous a fait étendre la main et vous avez renoncé à Satan comme s'il avait été présent. Puis, vous vous êtes tournés à l'Orient qui est la contrée *symbolique* de la lumière, et vous avez dit : Je crois en Dieu le Père et le Fils et le Saint Esprit [2]. »

[1] LACTANT. [† 328], *Divin. Instit.*, lib. II. (*Patrol. Lat.*, t. VI, col. 307). Ce beau passage, donnant l'explication de tant de symboles du monde sensible par rapport au monde spirituel, mérite d'être transcrit en entier; d'autant plus qu'il fait comprendre le motif de l'orientation ou pourquoi l'église chrétienne (du moins le célébrant) doit regarder l'Orient et avoir à sa droite le Midi, le Nord à sa gauche, et le dos contre le Couchant. « Cap. X : *de Mundo ejusque partibus*. — Deus ipsius quoque terræ binas partes contrarias inter se diversasque » constituit, scilicet Orientem Occidentemque : ex quibus *Oriens* Deo accen- » setur, quia ipse luminis fons et illustrator est rerum, et quod oriri nos faciat » ad vitam sempiternam. *Occidens* autem conturbatæ illi pravæque menti » adscribitur, quod lumen abscondat, quod tenebras simper inducat, et quod » homines faciat occidere ac interire peccatis. Nam sicut lux *Orientis* est, in » luce autem vitæ ratio versatur, sic *Occidentis* tenebre sunt : in tenebris » autem et mors et interitus continetur. — Deinde alteras partes eadem ratione » dimensus est, *Meridiem* ac *Septentrionem* ; quæ partes illis duabus societate » junguntur. Ea enim, quæ est solis calore flagrantior, proxima est et cohæret » Orienti. At illa, quæ frigoribus et perpetuo gelu torpet, ejusdem est, cujus » extremus Occasus. Nam sicut contrariæ sunt lumini tenebræ, ita frigus » calori. Ut igitur calor lumini est proximus, sic Meridies Orienti : ut frigus » tenebris, ita est plaga Septentrionalis Occasui. Quibus singulis partibus suum » tempus attribuit, ver scil. Orienti; æstatem meridianæ plagæ; Occidentis » autumnus est, Septentrio is hyems. In his quoque duabus partibus Meridiana » et Septentrionali, figura vitæ et mortis continetur : quia vita in calore est, » mors in frigore. Sicut autem calor ex igne est, ita frigus ex aqua », etc.

[2] S. CYRILL. HIEROSOLYM. [† 386], *Cateches. Mystag.* I, nº 2 (*Patrol. Gr.*, t. 33, col. 1067). On trouvera dans ce passage les mêmes raisons symboliques que dans le texte cité de Lactance. L'on doit comprendre par là que c'est d'un symbolisme de l'ordre le plus élevé que la sacrée liturgie de l'Église est principalement animée, loin d'être fondée sur un accommodement ou des raisons purement

§ 2. — *Orientation des églises chrétiennes.*

A. — MODE PRIMITIF.

La première preuve à alléguer en faveur de l'orientation des édifices sacrés, dès les premiers siècles de l'Église, est cet usage de prier vers l'Orient que, selon les saints Pères, les Apôtres ont institué pour les sublimes raisons morales que nous venons de rapporter ; en effet cet usage doit être entendu, avant tout, des prières publiques dans les assemblées des fidèles, savoir dans les églises ; il doit être entendu principalement du saint sacrifice de la messe et partant de l'autel qui, ainsi que le prêtre qui y officie, doit regarder l'Orient ; et par conséquent aussi de l'édifice matériel qui, comme accessoire doit se prêter et se conformer à

historiques ou naturelles et physiques. « Primum ingressi estis in porticum » domus baptisterii, dit S. Cyrille, atque *Occidentem versus* stantes... jussi » estis *manum extendere*, et tanquam præsenti abrenuntiastis Satanæ... Volo » et cujus rei gratia ad Occidentem steteritis, edicere... Quoniam sensibilium » tenebrarum locus est *Occidens;* ille vero in tenebris imperium habet, cum » ipse sit tenebræ : idcirco *ad servandam symboli rationem, ad Occasum* » respicientes, tenebroso illi et caliginoso principi abrenuntiatis... n° 9. Quando » igitur renuntias, omne prorsus cum illo pactum, vetera cum inferno fœdera » dissolvens, aperitur tibi Dei paradisus [c'est-à-dire le paradis céleste sym- » bolisé par celui de la terre] quem *ad Orientem* plantavit, ex quo, propter » violatum Dei mandatum, primus noster parens expulsus est. *Et hujus rei* » *symbolum est*, quod ab *occasu* ad *ortum*, qui lucis est regio, te convertisti... » Ut diceres : Credo in Deum Patrem et Filium et in Sanctum Spiritum et in » unum baptisma pœnitentiæ ? » — Déjà au premier siècle de l'Église, S. Denys l'Aréopagite parle de ce même rite symbolique dans sa *Hierarch. eccles.*, cap. II, § 6, (ap. MIGNE, *Patrol. Gr.*, t. III, col. 395.) — Cfr. GRANCOLAS, *Les anc. Liturg.*, t. 3, p. 35 et suiv., et CHARDON, *Histoire des Sacrem.*, tom. I, part. 1, chap. 9. — Voici le rite grec encore en usage : « Dicit Catechumenis » Patriarcha : Convertamini in *Occidentem*, protensis in altum manibus : quod » dico ego et vos pariter dicite : Renuntio Satanæ et omnibus operibus ejus... » Dicit eis : Insufflate in eum etc. Mox dicit : Convertamini in *Orientem* dimissas » habentes manus... Quod ego dico, et vos dicite : Et conjungor Christo, » et Credo in unum Deum, etc. » Apud J. GOAR, *Eucholog. sive Ritual. Græcor.*, pag. 341.

cette direction de l'autel et du célébrant. L'autel est, en vérité, tellement l'âme, l'objet capital d'une église que l'édifice lui-même n'a été construit et façonné que pour lui servir d'abri, et sans autel, sans sacrifice il n'y a point de véritable liturgie [1]. Car l'autel représente Jésus-Christ même, victime et souverain prêtre en même temps. (*Breviar. rom. ad 9 nov.*) « Qu'est-ce que l'autel, demande S. Ambroise, sinon la forme ou figure du corps du Christ [2], dans lequel il a offert à son père le sacrifice éternel ? « L'autel signifie J.-C., dit l'abbé Rupent, parce qu'il a dans le temple la même prééminence de dignité et d'honneur que J.-C. dans tout le corps de l'Église [3]. C'était J.-C. que représentait cet autel d'or placé devant le trône sur et par lequel S. Jean dit que les offrandes des fidèles étaient consacrées à Dieu [4]. L'autel était, généralement parlant, unique dans chaque église jusqu'au Ve siècle. « Il n'y a qu'un autel, comme il n'y a qu'un évêque avec son clergé, » disait saint Ignace [5]. Aussi Eusèbe [6] ne mentionne-t-il, au IVe siècle, qu'un seul autel dans l'église de

[1] « In ipso templo firmatur altare, et super altare sanctum est templum ; et » sine altari non est templum, sed tantum orationis domus.., non Dei gloriæ » Tabernaculum. » Symeon Thessalon. [† 1430], *de sacro templo et ejus consecrat.* (*Patrolog. Gr.*, t. 155, col. 306).

[2] S. AMBROS. [† 397], *de Sacrament.*, lib. V (Patrol. lat., t. 16, col. 447) : « Quid est enim altare, nisi forma corporis Christi. »

[3] RUPERT. [1135], *de divin. offic.*, lib. V, cap. 30 (*Patrol. lat.*, t. 170, col. 150) : « Altare significat Christum, quia sic illud in templo, quomodo » Christus toti Corpori Ecclesiæ dignitate et honore præeminet. »

[4] BENOIT XIV, *de Miss. sacrif.*, lib. I, cap. 2, n° 10 : « Altare Jesum » Christum significat : *Altare quidem sanctæ Ecclesiæ est Christus, teste Joanne, qui in Apocalypsi sua altare aureum se vidisse perhibet stans ante thronum, in quo et per quem oblationes fidelium Deo patri consecrantur...* ut observat D. Thomas, III part., q. 83, art. 3, ad 5.

[5] *Epist. ad Philad.* : « Unum altare sicut unus episcopus cum presbyteris et » diaconis. » — « Unum altare atque divinum, » a dit S. Cyprien, *Epist. 71*.

[6] EUSEB., *Hist. Eccles.*, lib. X, cap. IV, (*Patrol. Gr.*, t. XX, col. 878) : « Augustum vero magnumque et *unicum* altare quodnam aliud est, quam » summi omnium sacerdotis (J.-C.) purissima mens, prorsusque *Sanctum* » *sanctorum*. »

Tyr, ainsi que Socrate parlant de l'église d'Antioche. Les Grecs ont jusqu'à présent conservé cet usage de n'ériger qu'un autel dans l'intérieur de chaque temple.

Mais depuis que des chapelles et des autels accessoires ont été joints au corps des édifices religieux, ou y ont été introduits, c'est de l'autel *principal* que la règle de prier vers l'Orient doit être entendue. De cette interprétation, déjà reçue en pratique avant lui, Walafride Strabon a pris la défense, au IX[e] siècle, et après lui la loi n'a plus été autrement comprise[1].

L'autel donc doit être orienté, et aussi l'édifice matériel qui l'abrite, de manière que le prêtre, à l'autel regardant dans la direction du *front* de l'autel et de la *face* ou de l'entrée de l'église, ait le visage tourné vers l'Orient et en même temps vers les fidèles. Tel est le mode parfait d'orientation des anciennes basiliques. Ce mode primitif a été régulièrement observé pendant des siècles, tant dans l'Église grecque que dans l'Église latine; dans la

[1] « Ut oremus versus Orientem, id præcipue servari par est in *solemnibus* » *precibus*, quæ funduntur in templis, » dit Bellarm., *De controv.*, t. 2, lib. 3, cap. 4; — ou, comme dit Sylvius, « in publicis maxime orationibus, ac spe- » cialiter in missæ sacrificio » (*Commentar. ad 2 2. D. Thom., quæst. 84*, ou tom. III, p. 592). — Duranti dit, de son côté, *De Ritib. eccles. cathol.*, lib. I, cap. 3, n° 5 : « Hanc Apostolicam traditionem interpretor de publicis precibus, » hoc est, ut *templa* ædificentur *fronte versus Orientem*, ideoque usque in » hodiernum diem usu et consuetudine receptum est, ut *altare primum*, quod » vulgo altare *majus* appellatur, versus Orientem, *si commode fieri potest*, » extruatur, sitque collocatum quasi in puppi navis Ecclesiæ. » Cet auteur, mort en 1589, applique abusivement le mot *frons* au chevet ou à l'abside de l'église, qui est le *tergum* de l'église-corps, comme la poupe l'arrière est de l'église-vaisseau. — Quarti, après avoir parlé dans le même sens, ajoute : « Reliqua altaria *particularia* indifferenter disponi solent versus quamcumque » mundi » plagam, ut patet ex usu communi omnium ecclesiarum. » Depuis l'adoption du nouveau mode d'orientation avec porte à l'Occident, on ne pouvait plus parler de l'autel, mais du prêtre seulement. Aussi Innocent III et Guil. Durand disent-ils : « *Sacerdos* in altari et divinis officiis,.. debet versus Orientem orare. »

première jusqu'au milieu du VI[e] siècle, et dans celle-ci, jusqu'à la fin du VIII[e]. Depuis lors, à côté de ce mode, a prévalu un nouveau système qui, moins parfait en soi, place le chevet ou le dos de l'église à l'Orient, et son entrée ou sa face à l'Occident[1]. Néanmoins, malgré cette variation dans le mode, le principe même de l'orientation comme nous l'avons déjà indiqué et le verrons encore, n'a pas cessé d'être proclamé et maintenu dans tous les temps.

De l'obligation apostolique de prier vers l'Orient nous venons de déduire celle d'orienter les églises. Citons maintenant des textes qui prouvent qu'elles l'étaient en effet dès les premiers siècles, ou qui attestent et expriment cette loi qui en prescrit le devoir et la règle.

Tertullien, dont le témoignage est à l'abri de toute critique, après avoir représenté, dans son livre contre les Valentiniens, l'Église comme une colombe, messagère de la paix, ne s'occupant que de faire connaître le Christ, reproche à ces sectaires d'être semblables au serpent ravisseur de l'image de Dieu depuis l'origine du monde et, comme lui se cachant dans des antres ténébreux, d'affecter de même, dans leur doctrine, le plus grand secret, en n'admettant personne, qu'après de longues épreuves, dans l'intérieur de leurs temples, bien munis, du reste, de portes

[1] N'est-ce pas montrer qu'on n'a pas bien compris la règle de l'orientation ni ses différentes phases, quand on avance « que beaucoup de basiliques primitives » à Rome ne furent pas orientées! » et que « cela tenait sans doute à la position » de l'évêque ou du prêtre à l'autel, lorsqu'il disait la messe, » y étant « tourné sans cesse vers le peuple, de sorte qu'il avait le visage vers l'Orient et qu'il ne se tournait jamais pour donner le salut de paix au peuple en disant : le Seigneur est avec vous. Quoi qu'il en soit des faits plus ou moins nombreux (?) que l'on pourrait citer en désaccord avec la coutume d'orienter les églises, toujours est-il, ajoute l'auteur, qu'à partir du XI[e] siècle, en France — (ce serait bien tard et bien local !) — l'usage d'orienter les édifices sacrés est constant et général. » (*Diction. d'archéolog.*, V[o] *Orientation*).

et de voiles ; en quoi il leur oppose la simplicité et la publicité de l'Église chrétienne : « La maison de notre colombe, au contraire, dit-il, est simple, toujours placée dans des endroits élevés et ouverts, et tournée vers la lumière (de l'Orient) ; car étant le symbole du Saint-Esprit, elle aime l'Orient qui est la figure du Christ, et étant la vérité, elle ne rougit que d'être cachée »[1]. L'Église, dans l'Écriture sainte, est souvent désignée sous la figure d'une colombe : (« Veni columba mea, » Cant. Cantic. II, 10 et *passim*) ; la colombe est aussi le symbole des fidèles qui sont les membres de l'Église[2] et les temples du Saint Esprit qui, sous la forme corporelle d'une colombe, est descendu sur Notre Seigneur, au moment de son baptême[3]. D'après

[1] TERTULLIAN. [† 216], *Advers. Valentinian.*, cap. III (*Patrolog. lat.*, t. II, col. 545) : « Nostræ Columbæ etiam domus simplex, in *editis semper* et apertis, » et *ad lucem*. Amat figura Spiritus Sancti *Orientem, Christi figuram*. Nihil » Veritas erubiscit, nisi solumodo abscondi. » — Les chrétiens avaient des églises publiques longtemps avant la paix donnée par Constantin, en 312; Optat de Milève en mentionne plus de quarante dans la ville seule de Rome : « inter » quadraginta et quod excurrit basilicas » *(De Schismat. Donatistar.* lib. II, Patrol. lat. , t. XI, col. 754). Aussi par l'édit de l'emperenr Galien († 260-267), que rapporte Eusèbe *(Hist. eccles.,* lib. VII, c. 13), était-il ordonné de restituer aux chrétiens leurs lieux saints, dans tout l'empire, et défendu de les empêcher d'en construire de nouveaux. — Tertullien dit que les chrétiens aimaient de placer leurs églises sur des points élevés. Lactance dit aussi *(de mortib. persecutor.,* cap. XII) que celle que la persécution de Dioclétien détruisit en Bithinie était située sur une hauteur : « *in alto constituta ecclesia.* » En cela les chrétiens voulaient imiter le temple de Jérusalem placé sur le mont Moria, l'une des collines de la montagne de Sion.

[2] « *Simplices* sicut *columbæ.* »

[3] LUC. III, 22 : « Et descendit Spiritus sanctus corporali specie *sicut columba* » in ipsum. » — « Sanctissimus Spiritus, dit Tertullien *(de baptism.*, cap. VIII), » *columbæ* figura delapsus in Dominum, ut natura Spiritus Sancti declararetur per animal simplicitatis et innocentiæ. » — Voir BOTTARI, *Spiegaz. delle pittur. et scult della Roma Sotter.*, tav. XV, tom. I, p. 66; — ARRINGH., *Roma subterr.*, lib. III, cap. 22, pag. 517. — D'après l'abbé CROSNIER, *Iconographie chrét.*, p. 106, la colombe comme symbole du Saint Esprit fut presque exclusivement adoptée jusqu'au X[e] ou XI[e] siècle. — Il est aussi à remarquer que la colombe étant la figure de l'Église, Jésus-Christ, dans le saint Sacrement, fut longtemps conservé dans un vase ayant la forme d'une colombe.

Tertullien, on le voit, les chrétiens tournaient leurs temples vers l'Orient par ce motif que l'Orient, nous amenant la lumière, était le symbole du Christ, la vraie lumière éclairant tout homme venant en ce monde.

Voilà le fait de l'orientation des églises, pendant les premiers siècles, attesté par Tertullien. Voici maintenant la loi même qui l'a prescrite. « Qu'on sache, dit S. Athanase, que ce sont les bienheureux apôtres qui ont ordonné que les églises des chrétiens regardassent l'Orient » [1]. Sous le nom du pape Clément Ier, troisième successeur (✝ 91-100) de l'apôtre saint Pierre, mort en l'an 67, d'après le dix-huit centième anniversaire que nous venons de célébrer, figure le livre appelé les *Constitutions apostoliques*. S. Clément est censé avoir recueilli ces constitutions telles que les apôtres les ont faites. Malheureusement elles ne sont pas parvenues jusqu'à nous sans altération. Il paraît assez que c'est au Ve siècle que, quant à certaines parties, elles ont été ainsi falsifiées, postérieurement cependant à S. Épiphane qui, à l'exemple de saint Athanase et de bien d'autres autorités, en fait dans ce siècle encore le plus grand éloge : « Ce livre ne doit pas être improuvé, quoique son autorité soit douteuse auprès de quelques-uns, dit-il, car tout ce qui regarde la discipline y est contenu, et rien ne s'y trouve altéré quant à la foi, ni contraire au gouvernement et aux décrets de l'Église [2]. » C'est pourquoi

[1] « Discant fideles ejus rei causa beatissimos *Apostolos* jussisse ; ut *ecclesiæ* » *christianorum Orientem spectarent*, ut ad paradisum respiciamus. » (*Quæst. 37 ad Antioch.*, patrolog, Gr., t. XXVIII, col. 618). V. *supra not.* 2, p. 590.

[2] S. EPIPHAN., *Advers. hæres.*, lib. III, tom. I, *de Schismat. Audianor.*, (*Patrolog. Gr.*, t. 42, col. 355) : « Qui liber (*Apostolorum Constitutio*), » tametsi dubiæ apud nonnullos fidei sit, non est tamen improbandus. Nam in » eo, quæ ad Ecclesiæ disciplinam attinent, omnia comprehenduntur ; neque » quidquam aut in fide ac catholica professione depravatum, aut Ecclesiæ ad- » ministrationi ac decretis contrarium continet. » Les quelques altérations que

leur autorité est restée grande auprès de ceux qui s'occupent des antiquités chrétiennes [1]; et quant à la règle d'orientation, nous savons par tant d'autres Pères de l'Église, que nous avons cités en parlant de l'usage de prier vers l'Orient, que les apôtres en sont véritablement les auteurs. Voici donc, d'après l'auteur de ces *Constitutions*, quels ordres les apôtres donnent à l'évêque par rapport à la réunion des fidèles : « Lorsque vous assemblerez l'Église de Dieu, disent-ils, considérez-vous comme le gouverneur d'un grand vaisseau, pour disposer toutes choses avec prudence et avec ordre, ordonnant aux diacres, qui en sont les matelots, de placer tous les frères, comme autant de passagers, dans le lieu qui leur convient. Et d'abord, que l'église soit *oblongue*, *tournée à l'Orient*, ayant deux latéraux ou sacristies (*Pastophoria :* la prothèse au nord et le diaconicum au midi) aussi tournés à l'Orient,—et qu'elle soit *semblable à un vaisseau* [2] ». L'église-vaisseau, pour être tournée à l'Orient, comme il est prescrit ici, doit avoir sa proue qui est l'avant

les hérétiques y introduisirent après lui, pour noircir l'Église, ont été cause que ces constitutions ont été rejetées, en 692, par le synode de Constantinople appelé *Synodus Quini-Sexta* ou *in Trullo :* « Quibus jam olim, y est-il dit, » ab iis, qui a fide aliena sentiunt, ad labem Ecclesiæ aspergendam, *adulterina* » *quædam et a pietate aliena introducta sunt,* quæ divinorum nobis decretorum » elegantem ac decoram speciem obscurarunt. » (Apud Labbe, *Concil.*, t. VI, col. 1140). On ne prétendra pas, sans doute, que parmi ces points altérés doit être comprise la loi sur l'orientation. Le texte cité de S. Athanase s'y oppose, ainsi que l'autorité de ceux des saints Pères qui déclarent les Apôtres auteurs du rite de prier vers l'Orient.

[1] Voir Baronius, *Ad an.*, 102, n° 9.

[2] Apostol. Constit., lib. II, cap. 57 (*Patrolog. Gr.*, t. I, col. 723) : « Ac » primo quidem ædes sit oblonga, *ad Orientem versa*, ex utraque parte » pastophoria *versus Orientem* habens, et quæ *navi* sit similis. » — L'expression *Ædes ad Orientem versa* signifie proprement et littéralement que le front, la face ou la principale entrée de l'édifice doit être du côté de l'Est. Si vous y mettez le sanctuaire d'une église, qui est sa partie postérieure, son *dorsum* ou *tergum*, on devrait dire alors qu'elle est *ab Oriente aversa*, c'est-à-dire tournant le dos à l'Orient.

d'un navire (entendez la face ou la porte de l'édifice) vers cette contrée, et la poupe qui est l'arrière du vaisseau (entendez le sanctuaire où la partie postérieure de l'église) vers l'Occident [1]. Cette allégorie du vaisseau est très-propre à représenter la condition de l'Église militante placée sur la mer orageuse de ce monde. C'est saint Pierre qui nous apprend (I *Epist.* III) que l'arche de Noé a été la figure de l'Église. « Par où nous sommes avertis, dit Durand, que nous sommes placés en ce monde comme dans une mer qui est habituellement agitée et troublée par la violence des vents et que l'on ne peut traverser en sûreté que dans le vaisseau de l'Église [2] ». Mais c'est aussi et principalement le tabernacle de Moïse — ou le temple de Salomon fait sur son plan — qui, selon les saints Pères, a été la figure et le modèle du temple chrétien, symbole l'un comme l'autre du *corps humain*.

« Au milieu de ce vaisseau, continue le texte de la constitution apostolique, sera le trône de l'évêque [3], et de part et d'autre siégeront les prêtres ; mais que les diacres soient debout faisant l'office de matelots qui président aux flancs du vaisseau. Que par leur soin les hommes laïques soient assis d'un côté de l'église, en paix et par ordre : « ad alteram

[1] *Puppis*, posterior part navis est, quasi *post. Prora*, anterior quasi *priora.* » S. Isidor. Hispal., *Etymolog.*, lib. XIX, cap. II, n° 1.

[2] *Rational.*, lib. I, cap. 5. — « Sed nec hoc ambigo, dit S. Grégoire de Tours [† 595], parlant de l'arche de Noé, *Histor. Francor.*, lib. I, cap. IV (*Patrolog. lat.*, t. 71, col. 164), « quod species illa arcæ typum matris » gesserit Ecclesiæ : ipsa enim, inter fluctus et scopulos hujus sæculi transiens, » nos ab imminentibus malis materno gestamine fovens, pio amplexu ac pro- » tectione defendit. »

[3] L'on voit, dit l'abbé Bourassé, *Diction. d'archéol. sacrée* V° *Basilique* § IV, qu'il s'agit de l'extrémité *orientale* de l'édifice. Non, c'est de l'extrémité *occidentale* qu'il s'agit ; du reste les anciennes basiliques, comme il venait de le dire lui-même d'après Eusèbe, avaient leur sanctuaire à l'Ouest et leur porte ou face à l'Est.

ecclesiæ partem » , et qu'en silence les femmes soient assises séparées d'eux. » Cette séparation d'hommes et de femmes dans le temple , déjà observée dans les catacombes , les hommes au Midi et les femmes au Nord, a été constamment maintenue tant en Orient qu'en Occident. — « Que l'un des lecteurs debout au centre, dans un lieu élevé (c'est *l'ambon*), lise d'abord les livres de l'ancienne loi et qu'un autre continue cette lecture , » — encore aujourd'hui, nous lisons ces livres dans les messes des Quatre-Temps ; — « qu'un troisième psalmodie les hymnes de David, c'est-à-dire les commencements des versets, et le peuple la fin. Qu'on lise après nos *Actes* et les *Épîtres* de S. Paul. Qu'après cela un diacre ou un prêtre lise les *Évangiles*, et que pendant cette lecture tous, prêtres, diacres et fidèles soient debout dans un profond silence... Qu'ensuite les prêtres, l'un après l'autre, exhortent les fidèles, et, en dernier lieu, l'évêque, pilote du navire, « *similis rectori navis...* » Que les portiers *(ostiarii)*, semblables à ceux qui exigent le paiement des passagers « qui naulum a vectoribus exigunt, » se tiennent à l'entrée des hommes et les observent, et les diaconesses du côté des femmes : car tout cela était ainsi ordonné et observé dans le tabernacle de Moïse et dans le temple de Jérusalem [1]. Si quelqu'un se trouve assis hors de sa place, qu'il soit repris par le diacre qui, comme officier de la proue (*vice proretæ*), est régulanteur sous les ordres du commandant. Car l'église n'est pas seulement comparée à un vaisseau, mais aussi à un bercail. « Ecclesia enim non solum navi, sed

[1] « Etenim in Tabernaculo testimonii et in Templo Dei eadem ratio ac » forma, idemque ordo servabatur. » Cette séparation des deux sexes, avec les Lévites qui y présidaient, était observée chez les Juifs. Elle existait jusque dans l'arche de Noé. — Qu'on le remarque, c'est dans le Tabernacle et le Temple de l'Ancien Testament que les Apôtres, que l'Église, dès le premier siècle, vont prendre le modèle de l'ordre liturgique.

etiam caulæ comparatur... » Qu'après l'Évangile et avant l'Offertoire, les catéchumènes et les pénitents étant sortis, tous les fidèles se lèvent ensemble et *se tournent vers l'Orient* — nouvelle preuve que l'entrée de l'église devait être à l'Orient, — priant Dieu qui est monté au ciel vers l'Orient, et se rappelant leur ancienne possession du *paradis*, placé à l'Orient, dont le premier homme a été chassé pour avoir transgressé le commandement de Dieu, sur le conseil du serpent [1].

Cette constitution apostolique, dont nous venons de citer quelques passages, renferme le fond de la liturgie romaine ainsi que des liturgies de saint Basile et de saint Chrisostôme encore en usage en Orient. La règle qu'elle contient sur l'orientation, laquelle elle aussi fait partie de la liturgie, est pareillement restée debout à travers toutes les vicissitudes des temps, du moins dans son principe. Ce n'est que dans le mode seulement qu'elle a subi des changements dans la suite. Mais de plus, dans cette longue série de son existence, semblable à toute autre loi humaine, elle aura aussi été parfois sujette à dispense ; elle aura dû parfois céder, sans cesser d'exister, à de grands inconvénients, à des cas de nécessité : *necessitas non habet legem ;*

[1] « Deinde cuncti pariter consurgentes et *in Orientem contemplantes* » (*κατανοησαντες ;* var. lect. *εμβλεψαντες* vultu conversi), egressis » catechumenis et pœnitentibus, orent Deum : *Qui ascendit super cœlum cœli* » *ad Orientem,* ac recordantes antiquam possessionem *Paradis ad Orientem* » *siti*, unde primus homo, Dei mandato neglecto, persuasus consilio Serpentis, » ejectus fuit. » — Cet usage de se tourner vers l'Orient dans le temple est resté dans les liturgies orientales aussi longtemps que les églises ont eu leur porte à l'Orient ; mais depuis que leur sanctuaire y a été placé, les fidèles, étant déjà tournés vers l'Orient, n'ont plus eu qu'à lever leurs regards vers cette contrée : « *respicere ad Orientem* », comme ces liturgies se sont exprimées depuis. Toute cette liturgie des Const. apost. se trouve reproduite dans le beau texte de S. Justin martyr (II siècle) sur les assemblées du dimanche : [*Apolog.* I. Patrol. gr., t. VI, n. 67, col. 430], où il est dit aussi : « *Postea omnes simul consurgimus, et preces emittimus*. » etc.

enfin souvent elle aura eu à souffrir de l'ignorance ou de l'incurie, des préjugés ou de l'inconstance des hommes [1].

Mais revenons au mode d'orientation prescrit par les constitutions apostoliques. Après l'avoir fait connaître cette constitution, dans sa lettre, il importe de savoir si l'antiquité l'a entendue comme nous et si les anciens édifices sacrés ont été orientés dans ce sens. Nous ne pouvons parler ici que des églises bâties ou reconstruites depuis la paix donnée à l'Église par l'empereur Constantin, en 312, car nous possédons à peine quelque document pour nous renseigner sur la forme ou sur le mode d'orientation des basiliques antérieures [2] qui existaient cependant en grand nombre à Rome, en Afrique, en Orient et dans tout l'empire avant que Dioclétien donnât, en 303, l'ordre de les détruire par les flammes. Néanmoins il semble permis de dire avec les savants card. Bona et Baronius que tout paraît indiquer qu'elles avaient la même forme et le même mode d'orientation que celles qui ont été construites depuis Constantin, puisqu'Eusèbe, parlant de leur reconstruction, fait bien mention de leur agrandissement, mais nulle part d'un

[1] Les cas de nécessité et de grave inconvénient se trouvent, en général, soustraits à la loi canonique en vertu de la règle du droit : *Nemo potest ad » impossibile teneri*. Les théologiens et les canonistes sont, en outre, portés à admettre dans cette loi sur l'orientation, dont la durée devait être si longue, comme sous-entendue la condition que Vitruve a exprimée dans sa règle, savoir : « *Si nulla ratio impediverit liberaque fuerit potestas* » V. BELLARMIN, *de controv.*, t. II, lib. III, cap. 4; — GONZALEZ, in lib. III *Decratal.*, tit. 40, cap. I, n° 10. — SELVAGGI, *Antiquitat. christian. institut.*, lib. I, part. I, cap. II; — CAVALLAR., *Institut. Jur. canon.*, tom. IV, part. II, cap. 32, § 10. — Le texte de S. Charles Borromée, que nous citerons plus loin, parle du cas de dispense.

[2] Le texte de Tertullien, déjà cité, prouve le fait de l'orientation de ces églises des premiers siècles; et elles l'étaient, sans doute, selon le mode indiqué par la règle apostolique, car les mots *domus ad lucem* du texte de Tertullien signifient proprement un édifice ayant son entrée ou sa façade à l'Orient.

changement quelconque soit dans la direction, soit dans la forme [1].

Quelle était donc la direction des églises bâties, depuis Constantin? Muni des descriptions de plusieurs de ces basiliques que nous ont laissées Eusèbe et d'autres anciens écrivains, nous pouvons sans crainte avancer que, conformément à l'orientation indiquée dans la constitution apostolique, conformément celle du temple de Jérusalem, leur modèle, ces églises ont eu généralement, en Orient, jusqu'à l'empereur Justinien, et en Occident, jusqu'à l'empereur Charlemagne, leur porte à l'Orient et leur abside ou sanctuaire à l'Occident [2]. L'autel par conséquent qui y était unique avait, comme l'édifice, son front pareillement tourné vers l'Orient, et le prêtre à l'autel de même, puisqu'il célébrait avec le visage tourné vers les

[1] BONA, *Rer. Liturgic.*, lib. I, cap. XX, n° 4; — BARON., *Annal. ad an.* 57, n° 104. — Chose étrange! dans les nombreuses descriptions que nous possédons des catacombes, on trouve, il est vrai, indiquées les basiliques ou les églises qui y sont comme type primitif de celles qui ont été construites en plein air; on y parle longuement des galeries rectilignes, des niches taillées dans le roc et superposées dans les parois, et même de la position horizontale des corps; mais pas un mot n'indique dans quelle direction se trouvait la porte, où se trouvait l'abside de ces églises, où se trouvaient les pieds, où la tête de ces corps; en d'autres termes, s'ils étaient ou s'ils n'étaient pas orientés. Quel peut avoir été le motif de ce silence sur un point si important?

[2] En général, toutes ces églises avaient été faites à-peu-près sur le même plan, ayant pour ainsi dire les mêmes parties, la même forme et la même position : « Ex antiquorum monumentis aperte colligi, dit le card. BONA. » *Rer. Liturgic.*, lib. I, cap. XX, n° 4, Græcorum et Latinorum templa » ejusdem olim schematis fuisse; et primò quidem, quod attinet ad *situm*, » ita erant disposita, ut *ad ortum solis æquinoctialem verterentur* » (par leur frontispice). Le card. Baronius, *ad an.* 57, n° 104, dit la même chose, et cite comme exemples les anciennes basiliques de Rome, c'est-à-dire celles qui n'ont pas subi de changement : « Quæ non mutatæ in Urbe visuntur, dit-il. » — Voir aussi S. PAULIN DE NOLE, qui a décrit plusieurs de ces basiliques, *Epist.* 31 et 12.

[3] C'est aussi ainsi que l'abbé PASCAL, *Instit. de l'art chrét.*, t. II, part. V, a très-bien compris l'ancien mode d'orienter les églises d'après la constitution

fidèles et vers la porte de l'église [3]. Les fidèles seuls donc, dans le temple, regardaient vers l'Occident ou plutôt vers l'autel qui représente Jésus-Christ, le *Soleil de justice* et l'*Orient* par excellence ; avant l'offertoire cependant, comme nous l'avons vu, au moment où à proprement parler allait commencer la messe « ils se levaient tous, dit Fleury, et se tournant vers l'Orient, les mains levées au ciel, ils faisaient des prières pour toutes sortes de personnes [1]. »

Pour commencer avec l'Orient, telle était l'orientation de la célèbre église construite par l'évêque Paulin dans la ville de Tyr, et dont Eusèbe a fait, à l'occasion de la

apostolique; mais l'estimable auteur du *Dictionnaire des antiquités chrét.*, M. l'abbé Martigny, a compris à rebours cette même constitution, quand il dit, V° *Orientation des églises chrét.* : « Que des règlements remontant à » l'origine même de l'Église et fixés, dans la suite, dans les *constitutions* » *apostoliques*, prescrivent que les églises fussent disposées de façon que la » porte regardât l'Occident et que l'abside présentât sa convexité à l'Orient. » Ainsi, ajoute-t-il, les fidèles en priant avaient le visage tourné vers » l'Orient. » Du reste, c'est la direction de l'autel et du célébrant, c'est la direction de l'édifice sacré vers l'Orient qui constituent principalement l'orientation, et pas la position des fidèles. — M. l'abbé OUDIN, *Archéolog. chrét.*, pag. 114 et 124 (édit. belge) et M. l'abbé BOURASSÉ, *Dict. d'Archéol. sacrée*, V° *Basilique* étaient, avant lui, tombés dans la même méprise. — Comme pour ces auteurs il n'existe qu'un mode d'orientation, celui qui a été postérieurement introduit et qui place l'abside ou le sanctuaire à l'Est et la porte ou la face à l'Ouest, on comprend comment à leurs yeux les anciennes églises de Rome ayant leur porte à l'Orient n'ont pas été orientées, et comment ils ont pu invoquer l'exemple de ces basiliques contre l'existence même d'une règle *obligatoire* à cet égard.

[1] FLEURY, *Mœurs des chrét.*, part. II, chap. XIV. — Du moment que l'autel et le célébrant sont tournés vers l'Orient, les fidèles sont censés de prier dans la même direction, même quand ils occupent une position contraire, parce qu'ils sont jusqu'à un certain point, co-célébrants avec le prêtre, « *regale sacerdotium* » (I *Petr.* II, 9), et que le prêtre officiant à l'autel les représente tous, comme ministre public de l'Église (Concil. Trid., sess. XXII, *doctrin. de sacrif. miss.*, cap. VI.) S. PIERRE DAMIEN le prouve de la manière la plus claire dans son ouvrage appelé *Dominus Vobiscum* et où le titre du chap. VIII porte : « Quod sacrificium, quod altaribus superponitur, a viris simul et mulieribus » offeratur. » (*Patrolog. lat.*, t. 145, col. 237.)

dédicace en 315, une si belle et si symbolique description, où il est souvent fait mention du temple-modèle de Salomon et de ses parties, et jamais de la basilique profane. « Le vestibule de ce temple, grand et élevé, se trouve, dit cet historien, exposé avec ses portes aux rayons du soleil levant : « Magnum atque excelsum vestibulum *ad ipsos solis orientis radios* extendit [1]. » Après le vestibule, il parle de l'*atrium ;* puis des trois portes dans le mur même de la façade du temple. Ces portes dans quelle direction sont-elles ? Du côté des rayons du soleil levant, dit Eusèbe [2]. Il parle, en outre, de la fontaine dans la cour ou l'atrium : « Fontes ex adversa *fronte* templi, profluenti aqua redundantes, positi ; » il parle ensuite de deux portiques latéraux, à l'intérieur du temple ; du trône de l'évêque et des sièges des prêtres dans l'abside ; du *Sanctum sanctorum* ou de l'autel placé au milieu du sanctuaire séparé du reste du temple par des cancels ; enfin des appendices, c'est-à-dire de la prothèse et du diaconicum, du baptistère, etc.

Telle était aussi l'orientation de l'église de l'*anastase* c'est-à-dire de la résurrection ou du St-Sépulcre, et de l'église du Golgotha ou du Martyre, aussi appelée de la Ste-Croix qui y avait été retrouvée. Ces églises construites par Constantin avaient leurs portes à l'Orient. Eusèbe le fait clairement entendre en disant que l'*atrium*, c'est-à-dire la cour ou le parvis de l'église ronde du St-Sépulcre n'avait des portiques que de trois côtés, parce que, dit-il, au côté *oriental* qui était vis-à-vis du tombeau

[1] EUSEB., *Histor. eccles.*, lib. X, cap. II. (MIGNE, *Patrolog. græc.*, tom. XX, col. 866.)

[2] *Ibidem :* « Rursus *ad ipsos solis orientis radios* tribus ordine janujs in » uno eodemque latere constructis. Quarum mediam duabus aliis utrinque » positis et altitudine et latitudine plurimum præstare voluit », etc.

de Notre Seigneur était jointe la basilique du Golgotha ou du Martyre, qui était de forme oblongue. Cette dernière église avait des deux côtés, dans toute sa longueur, deux rangées de portiques ou galeries intérieures, soutenus par des piliers, tandis que les portiques de l'atrium : « quæ in *fronte* basilicæ erant » étaient appuyés sur des colonnes. Les portes de cette basilique, comme Eusèbe le dit expressément, étaient à l'Orient, et vis-à-vis de ces portes était l'abside (« totius operis *caput* »). Après l'atrium qui était devant le temple (« *ante* templem ») venaient les vestibules qui s'ouvraient sur le chemin ou le marché [1].

[1] EUSEBIUS, *de Vita Constantin.*, lib. III, cap. 35 : « *Descriptio atrii et* » *porticuum fabricæ S. Sepulcri...* Longissimis undique porticibus AD TRIA » LATERA (atrii) additis. (Cap. 36.) Quippe lateri illi, quod e regione Speluncæ » positum *solis ortum spectabat*, conjuncta erat basilica » Golgothana. « Porro » ad utrumque latus (Basilicæ Golgothanæ; geminæ porticus .. totius basilicæ » longitudinem æquabant ... Porticus quæ in *fronte basilicæ* erant, ingen- » tibus columnis fulciebantur ... portæ tres *ad orientem solem* apte dis- » positæ, introeuntium turbam exceperunt. (Cap. 38.) Eregione harum portarum » erat *hemispherium* (l'abside à l'Occident), quod totius operis *Caput* est, » usque ad culmen ipsius basilicæ protentum. Cingebatur illud 12 columnis pro » numero sanctorum Servatoris nostri Apostolorum. » Ces deux églises conservaient encore au VII[e] siècle la même position, d'après le témoignage de l'évêque Arculphe qui les a vues alors. D'après son rapport, S. Adamnan (*de Locis sanct.*, lib. I, cap. 2) et le vénérable Bède nous disent qu'à *l'Occident* de l'église du Golgotha ou de la sainte Croix était l'église ronde de l'*anastase* ou de la Résurrection de N.-S. J.-C., entourée de trois murs, formant deux galeries tout autour, et qu'au mur du milieu étaient attachés trois autels, au Midi, au Nord et à l'Ouest; qu'elle avait huit portes, quatre au Sud-Est et Nord-Est, et quatre à l'Est. Au milieu était le sépulcre de Notre Seigneur. Citons le texte même de Bède, *de Locis sanct.*, cap. 2 : « Hujus » *ad Occasum* ecclesiæ (Golgothanæ) est *αναστασεως*, id est, Resurrectionis » Dominicæ rotunda ecclesia, tribus aucta parietibus, duodecim columnis » sustentatur : inter parietes singulos latum habens spatium viæ; quæ tria » altaria in tribus locis parietis medii continet, hoc est, *australi*, *aquilonali* » et *occidentali*. Hæc bis quaternas portas, id est, introitus per tres e regione » parietes habet : e quibus quatuor ad Euronotum vulturnum, et quatuor ad » Eurum spectant. Hujus in medio monumentum Domini rotundum in petra » excisum est. » Paschase Radbert, mort en 865, ne fait qu'abréger cette des-

Constantin a fait construire encore d'autres églises en Orient, mais Eusèbe ne nous en a pas indiqué l'orientation. Ces églises, du reste, n'existent plus. Elles ont été reconstruites depuis l'empereur Justinien ou du temps des croisades d'après le nouveau mode d'orientation introduit à l'occasion de la reconstruction, en 539, de Ste-Sophie à Constantinople, à qui l'on a mis les portes à l'Occident et le sanctuaire à l'Orient. Mais voici un témoignage qui peut remplacer tous les faits particuliers. L'historien Socrate, vivant au Ve siècle, rapporte que « contrairement à toutes les autres églises celle d'Antioche en Syrie ainsi que son autel *regardaient* l'Occident. En signalant cette exception, il nous apprend suffisamment que, de son temps, la règle de la constitution apostolique était encore en pleine obser-

cription de Bède, dans son *Commentar. in S. Matth.* XXVII, 60. J'oubliais presque l'auteur anonyme de l'*Itinéraire de Jérusalem* [† 333] qui rapporte cette particularité que le baptistère se trouvait dans la cour entre le St-Sépulcre et l'église du Golgotha (qu'il appelle *Dominicum*), c'est-à-dire au *dos* de cette dernière : « Jussu Constantini imperatoris basilica facta est, id est, *Dominicum*, » miræ pulchretudinis, habens ad latus exceptoria, unde aqua levatur, et bal- » neum *a tergo*, ubi infantes lavantur. » — Cette église a été rebâtie sur un autre emplacement, savoir autour et au-dessus du St-Sépulcre. — THOMAS MILLES [† 1703] dans sa *Descriptio ecclesiæ Resurrection.* ou du Golgotha (ap. MIGNE, *Patrol. Gr.*, t. 33, col. 1264), en falsifiant le texte d'Eusèbe n'a dit que des choses contradictoires pour arriver à une orientation autre que celle que le texte d'Eusèbe indique. Je n'alléguerai qu'un passage. Il dit, n° 6, en citant Eusèbe : « Separata erat *Anastatis* a basilica (Golgothana) atrio » subdivali ... *Porticibus ad tria latera,* orientale *(faux!)*, méridionale et » septentrionale *additis* .. Occidentali vero lateri (faux), *quod e regione spe-* » *luncæ positum, solis ortum spectabat* (contradiction), cum esset conjuncta » basilica, ipsa vice porticus erat. » De cette fausse indication plusieurs fois répétée, il en tire cette conclusion absurde et imaginaire : « Ex Eusebii des- » criptione constat (!), sanctum Sepulchrum et Anastasim *ad Orientem;* » basilicam vero crucis, e regione positam *ad Occidentem* obversam extitisse ! » — Aux yeux de LEBRUN, au contraire, *Explicat. de la Messe,* t. III, p. 107, l'église du St-Sépulcre n'était pas conforme à la règle de l'orientation, parce qu'elle avait ses portes placées à l'Orient, en quoi cependant consiste le mode le plus parfait d'orienter.

vance partout ailleurs quant au mode qu'elle prescrit, savoir que le front de l'autel, que le prêtre, que l'église doivent être tournés vers l'Orient et le dos du sanctuaire vers l'Occident [1].

L'évêque syrien Moses Bar-Cepha, qui vivait vers le milieu du X[e] siècle, nous indique le point précis de l'Orient vers lequel on croyait devoir diriger l'orientation. Ceux qui veulent construire des temples ou des maisons tournés vers l'Orient, dit-il, en dessinent le plan de manière que leur édifice ait la façade vers le soleil levant au mois de Nisan (c'est-à-dire à l'équinoxe du printemps, vers le 21 ou le 22 de notre mois de mars), parce qu'il se lève, en ce mois, au-dessus de l'endroit où est placé le paradis terrestre [2]. Mais il y aura lieu, plus loin, de revenir sur ce point.

C'est par l'*oculus* et par les fenêtres de la façade dans l'ancienne basilique, ayant sa porte à l'Est, que le prêtre à l'autel tournait ses regards vers le paradis perdu et l'Orient mystérieux ; car tout ce qui est au-delà de la porte de

[1] SOCRATES, *Histor. eccles.*, lib. V, cap. 22. (*Patrol. Gr.*, t. 67, col. 639) : « Antiochæ autem, quæ est in Syria, *inversus est ecclesiæ situs;* neque enim *altare ad solis ortum spectat*, *sed ad occasum.* » La face de cette église (*inversus ecclesiæ situs*) et le front de l'autel regardaient l'Occident, mais son sanctuaire était à l'Orient. D'exceptionnelle qu'elle était encore au V[e] siècle, cette direction est devenue la règle plus tard. — Ce texte de Socrate a été répété par CASSIODORE [† 562], *Histor. tripart.*, lib. IX, cap. 38 (*Patrolog. lat.*, t. 69, col. 1156); et au XIV siècle, par NICEPHORE CALLISTE, *Eccles. histor.*, lib. XII, cap. 34. (*Patrolog. Gr.*, t. 146, col. 858.)

[2] MOSES BAR-CEPHA, *Commentaria de Paradiso*, part. I, cap. XIII, (*Patrol. Gr.*, tom. 111, col. 497) : « Qui templa aut ædes construere volunt, » *ad Orientem spectantia*, ita describunt, ut *ad solem in mense Nisan* » *orientem obverva sit fabrica*, nimirum quia illo mense sol supra *Paradisi* » locum oriatur. Et horum alii quidem diem 15 mensis Nisan observant, » quasi eo solis radii recte ex orientalibus fenestris prosiliant; alii vero quartum » (*21 de notre mois de mars*), eoque id fieri putant, quod sol eo die sit » creatus, et cursum suum occeperit. »

l'église : l'atrium, le narthex, représente, d'après Syméon de Thessalonique, la création de la terre. Aussi les Grecs, d'après le même auteur, chantant l'office divin dans le narthex devant les portes fermées de l'église, entendent signifier par là que nous sommes exclus du paradis [1].

Comme en Orient, de même en Occident les églises construites par l'empereur Constantin, au IVe siècle, reçurent une orientation conforme au mode indiqué par la constitution apostolique ; et ce mode primitif y est resté en vigueur jusqu'au temps de Charlemagne. Elles eurent par conséquent leur porte ou leur face à l'Orient et leur abside à l'Ouest. De cette manière furent orientées à Rome, et un certain nombre l'est encore, les anciennes églises appelées constantiniennes. On peut considérer comme ayant eu, ou y ayant encore cette orientation, toutes celles où le prêtre célébrant la messe à l'autel principal, qui est placé au milieu du sanctuaire, a le visage tourné vers les fidèles. Ces églises sont, d'après le savant père Cabassut, qui les a vues lors de son séjour à Rome, y ayant accompagné le card.

[1] SYMEON THESSALON, *de Sacr. Liturg.;* cap. 98 : « Sanctuarium figurat » *Sancta sanctorum ;* quæ in exitu sunt templi, et ipsæ nartheces, creationem » terræ propter nos et quæ sunt super terram. » — et cap. 350 : « Foris stare et » psallere nos a paradiso repulsos esse significat, cœlumque nobis esse clausum. » Chez les Latins, l'*atrium* ou la cour devant l'église était appelée *paradisus ;* par corruption, au moyen âge, *parvisius,* en fr. *parvis* : « Fecit et atrium *ante* ecclesiam, dit Leo Ost. III, 27, quod nos romana consuetudine *paradisum* vocamus. » — Anastasius in *S. Paulo pp. :* « Fecit autem in atrio ante turrem S. Mariæ ad Gradus, quod vocatur *paradisus,* Oraculum. » — PAUL. WARNEFRID, *de gestis Longobard.,* V, 31 : « Donus papa Romanæ ecclesiæ locum, qui *paradisus* dicitur, *ante* basilicam B. Petri apostoli, condidit, et magnis marmoribus stravit. » La raison de cette dénomination est que l'*atrium* représentait le paradis perdu ou l'exclusion du paradis ; aussi là, sous ses portiques, devaient se tenir les cathéchumènes, les pénitents, les excommuniés et tous ceux qui, après l'Évangile, étaient exclus de l'église pendant la messe.

ôme Grimaldi, archevêque d'Aix[1] : Saint-Jean-de-Latran[2] ; nt-Pierre-au-Vatican[3]; Saint-Paul-hors-des-Murs, *dont* ientation a été changée; Sainte-Marie-Majeure[4]; Saint-ment restaurée par le pape Nicolas Ier, en 867 ; Saint-urent-hors-des-Murs (basilique retournée au VIIIe) ; nte-Cécile du Transtevère; Sainte-Sabine; Saint-Alexis; nt-Pancrace; Saint-Eustache: Saints-Nérée et Achil-, etc.[5].

P. JOH. CABASSUTIUS [† 1685], *Notit. eccles.*, Dissert. X, *de veteri ecclesia- situ.*

Cette basilique, mère de toutes les églises, a été construite par Constantin. 323, et reconstruite à neuf par le pape Sergius III, en 907, et a été depuis ieurs fois restaurée. Où se trouve sa face ou sa porte ? « Ejusdem ecclesiæ *cies*, quæ Orientem respicit, ubi regia est *janua*, » dit J. CIAMPINI, *sacr. ædific. a Constantin. M. construct.*, pag. 10; et il ajoute, pag. 14. l y avait jadis, au-dessus du portique, dans la façade de la basilique une tre ronde appelée *Oculus* : « Supra porticum in basilicæ *fronte* extitisse stram rotundam scribit Panvinius, quam *Oculum* vocant, ac in ea Christi ginem ex musivo. » — Qu'on remarque que c'est par erreur que l'abbé RASSÉ, *Diction.*, V° *Basilique*, et l'abbé MARTIGNY, *Diction.*, V° *Orienton*, placent le sanctuaire de cette basilique au sud, et sa porte par conient au nord.

D'après Tiber. Alpharanus qui a décrit cette basilique constantinienne, Sixte V, la droite de cette église (*dextra basilicæ*, et non pas des eurs) était au midi, et sa gauche, *sinistra*, au nord. Son abside, qui de temps avait cinq fenêtres, était à l'Occident, et le *front* du temple à ient : « *Frons* templi, in media navi, *Orientem versus*, « dit Ciampini, *cit.*, pag. 34, et, d'après le même auteur, « tribus in primo, totidemque in cundo ordine fenestris illustrabatur; .. in tertio vero ordine, juxta tectum, nica tantum, eaque rotunda instar magni *oculi.* » En outre les trois portes estibule et celles de la basilique étaient si bien placées les unes vis-à-vis autres, comme dans le tabernacle de Moïse et le temple de Salomon, que ayons du soleil pouvaient, au temps de l'équinoxe, venir directement dans nctuaire (« basilicæ *caput*, ») pour illuminer le grand autel contenant les s des saints Apôtres (*ibid.* p. 37).

Cette basilique libérienne, dont la porte principale ou, comme dit Ciam- (*Veter. Monim.*, t. I, cap. 22, pag. 195), dont le front regarde l'Orient : *rons* sive *facies* ad Orientem vergit, » a été fondée par le pape Libère, 366, restaurée par Sixte III, en 440, et reconstruite par Paschal Ier, au mencement du IXe siècle.

Dans le langage inexact des auteurs du XVIIe siècle toutes ces anciennes

La première parmi ces églises de Rome qui ait été retournée fut la basilique de saint-Paul-hors-des-Murs, bâtie par Constantin sur la voie d'Ostie longeant la rive gauche du Tibre. Il sera question ci-après de quelques autres églises retournées. Pour donner à la basilique de saint-Paul l'orientation voulue, Constantin en fit placer le sanctuaire (« basilicæ *dorsum* ») du côté de ladite voie près de la rive gauche du Tibre, c'est-à-dire à l'Occident, et par conséquent à l'Orient sa porte, devant laquelle il fit passer une nouvelle voie. Mais dès l'an 386, vu la grande affluence de fidèles dans ce temple, les empereurs Valentinien, Théodose et Arcade résolurent de l'agrandir en le reconstruisant à neuf, après qu'on aurait obtenu le consentement du pape, du sénat et du peuple romain. Mais l'agrandir du côté de l'ancienne voie n'était pas possible à cause de la rive gauche du Tibre. Il fut donc convenu de supprimer le nouveau chemin pour le comprendre dans l'enceinte des murs de la basilique à reconstruire et de rétablir l'ancienne voie du côté du Tibre, près de laquelle on placerait les portes à l'Occident [1] en mettant le sanctuaire sur l'em-

églises de Rome sont tournées vers l'Occident : « Si ecclesia *directa est ver su* » *Occidentem*, ut in basilicis Lateranensi, Vaticana aliisque similibus, in » quibus sacra faciens, vultum habet conversum ad populum, etc., » dit MABILLON, *in Ordin. Roman. comment. præv. N. VI*, en prenant, contre nature, le dos de ces églises pour leur front. C'est par le même abus des termes que le savant Goar a pu dire : « Inobservatas plerique prætereunt Romanas vetus- » tiores ecclesias *ad Occidentis fere partem .. esse obversas* » (*EuchＯlog. in ord. sacr. minist., not. 14*), tandis que leur front est à l'Orient. Par suite de ces idées confuses, des auteurs plus modernes ont avancé hardiment que ces églises, ayant leur porte à l'Orient, ne sont pas conformes à la *règle d'orientation* (LEBRUN, *Explicat. de la messe*, t. III, p. 107) ou ne sont pas orientées du tout (BOURASSÉ, *Diction.*, V° *Orientation*).

[1] « *Facies* ecclesiæ, dit Ciampini, *Veter Monim.*, t. I, cap. I, pag. 10, quæ » *Occidentem hyemalem respicit*, quinque habet januas, quarum media tantum » aperta est; aliæ vero modo obstructæ. » M. l'abbé PASCAL (*Instit. de l'art. chrét.*, t. 2, part. IV, ch. I, pag. 159) a donc été mal renseigné en mettant le portail de cette basilique à l'Orient. Il n'y est plus depuis l'an 386. On a cependant continué à y dire la messe avec le visage tourné vers le peuple.

placement de la voie supprimée, à l'Orient. Tout ceci résulte de la lettre même de ces empereurs écrite au préfet de la ville de Rome. C'est pourquoi nous la laissons suivre en note [1].

Ce fut, paraît-il, à ce cas d'exception qu'autorisaient des motifs de nécessité que saint Paulin, évêque de Nole en Italie, pensait, lorsque six ans plus tard il se permit lui aussi d'en faire une autre, pareillement par une sorte de nécessité ou par défaut d'autre emplacement convenable. L'église en effet qu'il fit construire, en 402, pour suffire au grand concours du peuple, près du tombeau du martyr saint Félix à côté duquel il y avait déjà trois autres basiliques, cette nouvelle église, dis-je, eut son entrée ou sa face vis-à-vis de ce célèbre tombeau, c'est-à-dire à l'Occident et son sanctuaire à l'Orient. Mais cette exception confirme admirablement l'ancienne règle apostolique, puisque saint Paulin est le premier à proclamer que cette nouvelle

[1] « Desiderantibus Nobis, contemplatione venerationis, *antiquitus* jam » sacratam basilicam Pauli Apostoli pro sanctimonia religionis ornare, pro » quantitate conventus amplificare et pro studio devotionis attollere, gra- » tum fuit tuæ Sublimitatis officium, quod ad inspicienda universa, ut res » exigebat, detulisti et omnem situm locorumque faciem, sermonis congrui » diligentia Nostræ Serenitatis auribus intimasti ... Quare participato examine » cum venerabili Sacerdote, intimatisque omnibus et magnificentissimo Ordini » et christiano populo, quæ jubemus, Sublimitas tua rem diligentiori tractatu » et plena rerum inspectione discutiat; ac si placuerit tam populo quam Senatui, » *iter vetus*, quod *basilicæ præterit dorsum*, quodque ripæ Tiberis amnis » adjacet, innovari, ita ut *præsens via* spatio futuri operis applicetur : eatenus » per architectos futuræ basilicæ dirige formam, quatenus se planicies exstruc- » tioni amica protulerit, ne ulla inæqualitas splendorem fabricæ amplificen- » tioris sublimet. Sic quidem in omnium mœnium facie decor summus est, » quem servare oportere prima statim fronte magnarum ædificationum demon- » strat intentio. » Apud Baron, ad an 386, n. 29 où ce savant annaliste résume ainsi cette lettre : « Quod constantiniana S. Pauli basilica coarctata limitibus » viæ ostiensis et ripæ fluminibus, visa esset angustior, Valentinianus eam » curavit restitui ampliorem, ambitu murorum complectens viam ostiensem, » ut hodie integra visitur. »

direction qu'il donnait à son église, malgré lui, était contraire à l'usage général, exigeant que la porte ou la face fût à l'Orient [1]. Aussi, après S. Paulin, ce mode primitif d'orienter les églises continua-t-il à être inviolablement observé en Occident, encore pendant des siècles, sans qu'on songeât à imiter ces exceptions qui restèrent isolées.

« Mais, a-t-on dit, le pape S. Léon-le-Grand proscrivit, au milieu du Ve siècle, le principe même d'orienter les églises en défendant l'usage observé jusqu'alors de se

[1] S. PAULIN. NOLAN. [† 431], *Epist.* 32, al. 12, n. 13 (Patrol. lat. t. 61, col. 337) : « *Prospectus* vero bacilicæ (*frontispice*) non, *ut usitatior mos est*, » *Orientem spectat,* sed ad domini mei beati Felicis basilicam pertinet, memo» riam ejus (*tombeau*) *aspiciens.* » — Cette basilique de S. Félix que regardait la nouvelle église de Paulin, avait sa porte ou sa façade du côté de l'Orient, conformément à la règle reçue. Les fronts donc de ces deux églises étaient l'un vis-à-vis de l'autre : « Lætissimo conspectu, continue S. Paulin, » tota simul hæc basilica in bascilicam momorati confessoris *aperitur* trinis » arcubus paribus, perlucente transenna, per quam vicissim sibi tecta ac spatia » basilicæ utriusque junguntur; » et au n. 15, *ibid.*, il dit : « In eisdem arcu» bus a *fronte*, quæ ad basilicam domini Felicis *patet.* » Mais rien de plus clair que ce qu'il dit dans *Natal.* 9, vs. 370 en déclarant qu'il a fait construire cette nouvelle église :.. « Venerandam ut Martyris Aulam — Eminus *adversa* foribus » *de fronte* reclusis, — Lætior illustraret honos. » Entre les deux églises se trouvait le *Cantharus.* — Il est incroyable combien les adversaires de l'orientation obligatoire ont fait valoir cette exception de Paulin, et celle mentionnée par Socrate, pour en déduire qu'il n'y a jamais eu de règle canonique ou strictement liturgique sur ce point et que, s'il y en a eu, les dérogations qu'on y a faites lui ont ôté ce caractère. C'est de la sorte que, par suite de l'indifférence du XVIIIe siècle à cet égard, ont raisonné quelques canonistes et liturgistes italiens, comme Merati, Selvaggi, Cavallarius, Devoti, etc., et, d'après eux, des auteurs plus récents, entre autres BOURASSÉ, OUDIN, MARTIGNY, mais surtout M. l'abbé PASCAL, *Origine et raison de la liturg. cath.*, Vo *Églises*, et *Instit. de l'art chrét.*, t. II, Ve part., ch. V. Nous leur répondrons ici tout simplement que l'exception confirme la règle, et que ce qui, de l'aveu même de Paulin et de Socrate, déviait de la règle ne doit pas tirer à conséquence : « *Quæ a jure communi exorbitant*, *nequaquam ad consequen*« *tiam sunt trahenda.* » (Regul. Jur. 28).

tourner vers l'Orient pour prier. » Rien n'est plus faux, ni plus contraire au texte même de ce pape. Ce qu'il condamne, c'est l'abus et l'abus seul que quelques chrétiens faisaient de son temps, à Rome, de cet ancien usage. Car, avant d'entrer, le matin, dans l'église de St-Pierre-au-Vatican, qui selon le mode d'orientation usité alors avait son entrée ou sa face à l'Est et son sanctuaire à l'Ouest, ils se tournaient pour s'incliner devant le soleil levant, si pas précisément dans un esprit de paganisme, « paganitates spiritu » c'est-à-dire pour adorer le soleil lui-même, du moins non sans scandale, imitant ainsi la manière des païens [1] qui croyaient que les salutations matinales étaient les plus agréables à leurs dieux [2]. Voilà

[1] S. Leo, [† 440-461], *Serm. XXVII in Natali Domini VII*, cap. IV et V. (*Patrol lat.*, t. 54, col. 218) : « De talibus institutis (*ex veneratione astrorum*), » etiam illa generatur impietas, ut sol in inchoatione diurnæ lucis exsurgens » a quibusdam insipientibus *de locis eminentioribus adoretur.* Quod *nonnulli » etiam Christiani* adeo se religiose facere putant, ut, priusquam ad B. Petri, » apostoli, basilicam .. perveniant, superatis gradibus, quibus ad suggestum » areæ superioris ascenditur, *converso corpore, ad nascentem se solem » reflectant et curvatis cervicibus, in honorem se splendidi orbis inclinent.* » Quod fieri partim ignorantiæ vitio, partim paganitatis spiritu, multum » tabescimus et dolemus. Quia etsi quidam forte Creatorem potius pulchri » luminis, quam ipsum lumen, quod est creatura, venerantur, abstinendum » tamen est ab ipsa specie hujus officii, quam cum in nostris invenit, qui deorum » cultum reliquit, nonne hanc secum partem opinionis tamquam probabilem » retentabit, quam christianis et impiis viderit esse communem. *Abjiciatur » ergo a consuetudine fidelium damnanda perversitas, nec honor uni Deo » debitus eorum ritibus, qui creaturis deserviunt, misceatur.* » Et pour mieux montrer qu'il veut conserver l'usage symbolique, tout en condamnant l'abus, il ajoute : « Expergiscere, ô homo .. utere quomodo utendum est » visibilibus creaturis. Et quidquid in eis pulchrum atque mirabile est, refer » ad laudem et gloriam Conditoris... Toto mentis affectu illud verum lumen » amplectere, quod *illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* » (Joan. I, 9).

[2] Sénèque parle de ces salutations matinales, *Epist. 96;* et Platon rapporte que Socrate avait la coutume de saluer le soleil, au moment de son lever.

seulement ce que le pape condamne. Il y a loin de cela à la défense soit de prier vers l'Orient, soit de diriger les églises vers cette contrée. Du reste, cette objection est si peu sérieuse que ceux-là mêmes qui la font sont les premiers à reconnaître que, aussi bien après qu'avant S. Léon, l'orientation des églises fut la coutume observée dans tous les siècles.

Ce ne fut pas seulement à Rome et en Italie, mais aussi en France, en Espagne et ailleurs que les églises reçurent une orientation parfaite et précise avec leur portail au levant et leur sanctuaire au couchant. Et là aussi, comme ailleurs, l'autel était au milieu du sanctuaire et le prêtre y offrait le saint sacrifice de la messe avec le visage tourné vers le peuple, car ce ne fut que vers la fin du VIII[e] siècle, ce ne fut qu'avec le changement dans le mode d'orienter les églises que dans l'Église latine on commença à lui tourner le dos.

Citons quelques exemples ou quelques preuves pour l'orientation des églises dans ces différents pays.

Ainsi, à la manière ancienne, était orientée l'église bâtie à Lyon par l'évêque saint Patient « qu'on croit être, dit D. Cl. de Vert [1], celle de Saint-Étienne » et dont le poète Sidoine Apollinaire nous a laissé, vers le milieu du V[e] siècle, une si magnifique description où il nous

« Constiteram, dit aussi Q. Catulus, solem orientem forte salutans. » — Cette superstition des païens est tournée en ridicule par Arnobe, *lib. VII contra Gentes :* « Quid sibi volunt excitationes illæ, demande-t-il, quas canitis matutini, collatis » ad tibiam vocibus? Obdormiscunt enim Superi, remeare ut ad vigilias » debeant. » C'est cette coutume-là des païens, dit le card. Bona, que S. Léon condamne et non pas l'usage mystérieux de prier vers l'Orient. (*Divin. psalmod.*, cap. VI).

[1] *Explicat. des cérémon. de l'Église*, t. IV, p. 68.

dit « que la porte ou le front de cette église regardait tout droit vers le lever équinoxial du soleil [1]. »

Mais quelles étaient, peut-on enfin se demander, les raisons traditionnelles qui engageaient à diriger ainsi les édifices sacrés exactement vers le lever du soleil à l'époque de l'équinoxe du printemps? On peut résumer ces raisons, indiquées par les saints Pères de l'église, dans les points suivants. Outre que le soleil se lève alors, comme le dit l'évêque Moses Bar-Cepha [2], là où se trouve le paradis perdu, c'était d'abord parce qu'à cette époque se trouve vraiment le commencement des temps et des choses, le monde ayant été créé alors, savoir la lumière le premier jour, le soleil le quatrième et l'homme le sixième; et qu'à cette même époque et là aussi, en Orient, le Soleil de justice est venu dans le monde par l'incarnation (le 25 mars) et a, là et à cette même époque, tout régénéré, l'homme et le monde, par sa mort et sa résurrection; c'était parce que là et à cette même époque l'homme, créé le sixième jour, a été chassé le même jour du paradis terrestre à cause de son péché, et que là et à cette même époque encore et

[1] SIDONIUS APOLLINARIS [† 484], lib. II, Epist. 10 ad Hesper. (*Patrol. lat.*, t. 58, col. 487), où il dit :

« Ædes celsa nitet, nec in sinistrum
» Aut dextrum trahitur, sed *arce frontis*
» *Ortum prospicit æquinoctialem.*
» Intus lux micat, atque bracteatum
» Sol sic sollicitatur ad lucanar
» Fulvo ut concolor erret in metallo. »

Après tant d'exemples que nous avons cités, pour faire connaitre la signification du mot *frons* dans un édifice sacré, il semble superflu de faire remarquer que cette expression : *arce frontis prospicere*, indique ici la face de l'église, là où était son entrée. On voit aussi une fois de plus ici qu'on plaçait, à l'exemple du temple de Jérusalem, les portes à l'Orient, pour recevoir à l'intérieur les premiers rayons du soleil.

[2] *Comment. de Paradiso*, pars 1ª, cap. XII.

aussi le même jour Jésus-Christ a été crucifié et est mort pour le racheter et lui ouvrir le vrai paradis, qui est le ciel [1].

[1] Parmi les nombreux textes des saints Pères à cet égard, ne citons que quelques-uns et prenons d'abord, parmi les Pères latins, le beau passage de St-Gaudence de Bresce [† 420] *Sermo I de Exodi Lection.*, *de pasch. observat.* (*Patrol. lat.*, t. XX, col. 843) : « Opportuno tempore Dominus Jesus beatissimam » festivitatem paschæ voluit celebrari, post autumni nebulam, post horrorem » hiemis, ante æstatis ardorem. Oportebat enim *Solem Justitiæ* Christum et » Judæorum caliginem et rigorem Gentilum, ante ardorem futuri Judicii, pla- » cido Resurrectionis suæ lumine dimovere, cunctaque in statum tranquilli » primordii revocare, quæ fuerant velamine tetro confusa ab illo principe tene- » brarum. Nam veris tempore Deus condidit mundum. Martio enim mense » dixit per Moysen Deus : *Mensis hic vobis initium mensium*, *primus est in* » *mensibus anni* (Exod., XII). Quem mensem verax utique Deus primum » non diceret, nisi primus esset, sicut septimum, diem non diceret sab- » batum, nisi Dominicus primus esset. Filius ergo Dei, *per quem facta sunt* » *omnia* (Joan. I) eodem die eodemque tempore prostratum mundum propria » resurrectione resuscitat, quo eum prius ipse creaverat ex nihilo, ut omnia » reformarentur *in Christo*, *quæ in cœlis sunt et quæ in terra sunt* » (Ephes. I, 10), *quoniam ex ipso et per ipsum et in ipso sunt omnia*, ut » ait Apostolus, *ipsi gloria et in sæcula* (Rom. XI, 36)... Sexta feria, qua » hominem fecerat, pro eo passus est; et die Dominica.., in qua sumpserat » mundus exordium, resurrexit, ut qui prima die creavit cœlum et terram » (unde postea hominem faciens figuravit), prima etiam die omnem reparet » hominem, propter quem fecerat mundum. »

Parmi les Pères grecs, S. Irénée, évêque de Lyon, disait au IIIe siècle, (*Contra hæres.*, lib. V, cap. 23. (*Patrol. Græc*, t. VII, col. 1185) : « Mani- » festum est itaque, quoniam in illa die mortem sustinuit Dominus, obediens » Patri, in qua mortuus est Adam inobediens Deo. In qua autem mortuus » est, in ipsa et manducavit. Dixit enim Deus : *In qua die manducabitis* » *ex eo, morte moriemini.* Hunc itaque diem recapitulans in semetipsum » Dominus, venit ad passionem pridie ante sabbatum, quæ est *sexta condi-* » *tionis dies*, in qua homo plasmatus est, secundam plasmationem ei, (eam » quæ est a morte), per suam passionem donans. » — Théodoret [† 458] *in Exod. XXXIV* (*Patrol. gr.*, t. 80, col. 298) fait la demande : « *Cur primo die* » *primi mensis Deus Mosi jussit erigi Tabernaculum.* Propterea, répond-il, » quod eodem tempore Deus creaturas condidit... Ea de causa Deus et sub » idem tempus liberavit populum Israël a servitute Ægyptiorum, et Gabriel, » Archangelus, sanctæ Virgini Mariæ lætum nuntium admirandi partus attulit. » Eodem quoque tempore Christus Dominus salutarem pertulit passionem. » — Enfin Côme d'Alexandrie [† 535], *Topograph. christian.*, lib. III (*Patrol. gr.*, t. 88, col. 207) demande : « Cur jussit Moyses *in Oriente* Tabernaculi ingressum » contitui, et interius Tabernaculum, id est, Sancta Sanctorum, *ad Occidentem*

« Est-il vrai, comme l'avancent quelques auteurs [1], que d'après les plans décrits par S. Grégoire de Tours, qui vivait dans la seconde partie du VI[e] siècle, les églises en France étaient terminées circulairement à l'Est. » C'est le contraire qui est vrai. Prenons, pour preuve, la principale basilique qu'il ait décrite, celle bâtie à Tours, en 482, par l'évêque Perpetuus, au-dessus du tombeau de saint Martin [2]. De quel côté se trouvait l'entrée avec la tour de ce temple? Les vers qui y étaient inscrits, attribués à Sulpice Sévère [3], vont nous dire que c'était à l'Orient : « Versus in turre *a parte Orientis* inscripti. » Voici ces vers indiquant clairement que là, à l'Orient, était l'entrée :

« *Ingrediens* templum refer ad sublimia vultum;
» Excelsos *aditus* suspicit alta fides.
» Esto humilis sensu, sed spe sectare vocantem;
» Martinus reserat, quas venerere *fores*.
» Hæc tuta est *turris* trepidis objecta superbis
» Elata excludens, mitia corda tegens. » etc.

Et c'est de cette même manière que toutes les églises étaient orientées, en France, avant le IX[e] siècle ou avant

» collocari? » A quoi il répond : « Quia ad imaginem totius mundi totum » Tabernaculum construere jussus a Deo fuerat secundum exemplar, quod ipsi » ostensum fuerat in monte, sic ille rem peregit, atque una scripto tradidit » Deum, cum hominem efformasset, ejus in mundum ingressûs principium *in* » *Oriente* posuisse, ac jussisse eum profectu auctum et multiplicatum extendi » et implere universam terram usque *ad Occidentem :* ideo Tabernaculi janua » *ad Orientem* posita fuit.. Iderco Ecclesia ex traditione accepit, Christianos » unam *versus Orientem* spiritualem adorationem Deo præstare debere, ut- » pote qui illic primo hominibus apparuisset, memor scilicet rerum antiquarum, » atque nunc gratias agens Deo, ab *Oriente usque ad Occidentem* hominum » genus multiplicanti et dilatanti. » Ce texte aussi suppose clairement la porte des églises placée à l'Orient.

[1] Voir Oudin, *Archéol. chrét.*, p. 124; — Bourassé, *Diction.*, V° *Age des Monuments.*

[2] S. Gregor. Turon. [† 595], *Histor. Francor.*, lib. II, cap. 14 (Migne, *Patrol. lat.*, t. 71, col. 212).

[3] Voir *Patrolog. lat.*, t. 74, col. 671.

que le nouveau mode d'orienter n'y fût introduit. Un bon nombre de ces églises conservèrent leur ancienne orientation jusqu'au XI[e] siècle ou jusqu'après l'an mil, et quelques-unes même bien au-delà.

En faveur de cette même orientation primitive, conforme à la constitution apostolique, vient en dernier lieu, au commencement du VII[e] siècle, le témoignage si imposant de saint Isidore de Séville dont l'autorité a été et est restée grande non-seulement en Espagne, mais dans l'Église de l'Occident tout entière. S. Isidore indique, d'après les anciens, d'une manière précise la place ou la direction que chaque partie du temple chrétien doit avoir. « Des quatre parties d'un temple, dit-il, la façade, *antica,* doit être à l'Orient, et sa partie postérieure, *postica,* à l'Ouest, de sorte que sa gauche soit au Nord et sa droite au Midi. A cette fin, quand les anciens voulaient construire un temple, continue-t-il, ils se tournaient vers l'Orient équinoxial afin qu'une ligne étant tirée de l'Est à l'Ouest les deux parties du monde à droite et à gauche fussent égales, et afin aussi que celui qui prendrait conseil ou solliciterait eût, en droite ligne, le regard vers l'Orient [1]. »

[1] S. ISIDOR. HISPAL. [† 636], *lib. XV, Origin. seu Etymolog.*, cap. IV, n° 7. (MIGNE, *Patrolog. lat.*, t. 82, col. 544) : .. « Cujus *(templi)* partes quatuor » erant : *antica* ad Ortum ; *postica* ad Occasum; *sinistra* ad Septentrionem ; » *dextera* ad Meridiem spectans. Unde et quando (antiqui) templum con» struebant, *Orientem spectabant æquinoctialem*, ita ut lineæ ab Ortu ad » Occidentem missæ fierent partes cœli *dextra* atque *sinistra* æquales, ut qui consuleret ac deprecaretur, *rectum aspiceret Orientem.* » Cette orientation indiquée par S. Isidore est toute différente de celle des temples païens décrite par Vitruve ou Varron, comme le prouve à l'évidence la comparaison de leurs textes. — Qu'on veuille remarquer que c'est du temple et non de ceux qui y entrent que S. Isidore dit que la *droite* est au Midi, et la *gauche* au Nord ; et que c'est lui-même qui nous explique que le mot *antica* signifie la face du temple et le mot *postica* le sanctuaire qui est sa partie postérieure : « *Postes* » et *Antæ*, dit-il, *loc. cit.*, cap. VII, n° 9 (*Patrol. lat., ibid.*, col. 548),

B. — *Nouveau mode d'orientation.*

Mais avant S. Isidore, déjà depuis près d'un siècle, un nouveau système avait été introduit dans l'Église d'Orient en orientant les temples chrétiens avec leur porte ou face à l'Occident et leur sanctuaire à l'Orient. Ce fut l'exemple de l'église de Sainte-Sophie à Constantinople, regardée comme une des merveilles du monde , qui y donna lieu. Cette ancienne basilique constantinienne reconstruite, sur un plan plus grand, par l'empereur Justinien, entre les années 539 et 548 (532-537 selon Pagius), fut si belle et si riche aux yeux de tous et même de ce monarque que, le jour de son inauguration, devançant, à l'entrée du temple, le patriarche il courut droit à l'ambon, et y étendant les mains vers le ciel il s'écria : « Gloire à Dieu qui m'a fait cet honneur d'achever un tel ouvrage : Je t'ai vaincu, ô Salomon [1] ! » Car c'était à imiter le temple de celui-ci, et même à le surpasser, et non aux basiliques profanes qu'il avait songé.

L'église de Ste-Sophie a son sanctuaire à l'Orient et son entrée avec le narthex, l'atrium et le vestibule à l'Occident. Paul Silentiaire, son premier monographe, le dit expressément dans la description qu'il en a faite en vers au moment même de son achèvement, puisque deux années

» quasi *post* et *ante*. Et *antæ*, quia *ante* stant, vel quia *antea* ad eas » accedimus, priusquam domum ingrediamur. *Postes*, eo quod *post ostium* » stent. »

[1] « Tum a patriarcha dilapsus (Justinianus imperator), a regiis foribus solus » ad ambonem usque cucurrit, extensisque in cœlum manibus ait : Gloria Deo » qui me honore est dignatus, ut tale opus perficerem : *Vici te*, *Salomon !* » L'auteur anonyme [† 1081-1118] *de Antiquitatib. Cpolitanis*, (ap. MIGNE, *Patrol. Gr.*, t. 122, col. 1306). — Ce temple était si beau que cet auteur ne craint pas d'exagérer en disant : « Quale numquam ex Adami tempore » excitatum fuerat; » et pour surenchérir; son plagiaire Georges Codinus [†1462] ajoute : « Neque fiet. » *(De structur. templ. S. Sophiæ. (Patrol. Gr.*, t. 157, col. 614).

après il vint à mourir. « Un immense ou triple vestibule, dit-il, ouvre le côté *occidental* de ce temple. Après vient le narthex où, la nuit, on chante l'office divin et dans lequel on entre, venant de l'atrium par cinq portes qui sont dans le mur *occidental* de l'église. Et aussi, cette cour ou atrium avec le cantharus ou fontaine est placée au pied *occidental* de la maison de Dieu [1]. » — « La basilique de Ste-Sophie, continue le même auteur, a une triple abside à *l'orient*, et dans celle du milieu sont les siéges des prêtres et l'autel [2]. Pour la première fois, ces absides reçurent des fenêtres [3].

Dans le sens de cette nouvelle orientation de Ste-Sophie, d'autres églises en Orient, surtout celles que Justinien ou l'impératrice Théodore firent rebâtir, furent de même tournées avec leur abside ou sanctuaire à l'Orient. Et c'est ainsi qu'entre autres les basiliques constantiniennes des

[1] PAULUS SILENTIAR., *Ecphrasis seu descript. eccles. S. Sophiæ*, (MIGNE, *Patrol. Gr.*, t. 86, col. 2135) : « *Occidens* ingens aperit vestibulum. » — « Hic (in Narthece) suavis per noctem concentus perpetuo exsurgens benefici » Christi aures demulcet, ubi sacri prophetæ Davidis hymni alternis cantibus a » Sacerdotibus concinnuntur ... Qui locus pandit et aperit septem sacras » portas .. Quarum quæ ad murum *Occidentalem*, qui templi postremus est, » prostant, resonantem cardinem aperit Æditum. » — Col. 2142 : « Sed et ad » *Occidentalem* divinæ ædis *pedem* atrium quatuor porticibus circumdatum » licet intueri. » Le mot *pes* peut se justifier parce que souvent, chez les SS. Pères, l'église est considérée comme la figure du corps humain, et parfois comme celle du monde. — Voir aussi Evagrius [† 593], *Histor. eccles.*, lib. IV, cap. 31, où il parle des portiques de Ste-Sophie « ad *Occasum solis*. »

[2] PAULUS SILENTIAR., col. 2134 : « Triplex *ad Orientem* in semicirculi speciem » compositum patet domicilium., *Conchas* hos vertices vocant. Media concha » sedes sacerdotales complectitur et subsellia in orbem circumdata. » Col. 2146 : « Quidquid loci versus *Orientalem* magni templi fornicem incruentis secre- » verunt sacrificiis, etc. » Templi (S. Sophiæ) *frons*, dit Procope faisant, le premier, abus de ce mot, « nimirum pars obversa *Orienti*, ubi arcana Deo » sacra peragi solent. »

[3] *Ibid.*, col. 2151.

saints Apôtres à Constantinople et de Bethléhem devinrent des églises retournées. Pareillement, dans ce sens, fut orienté le temple de la sainte martyre Euphémie dans la ville de Chalcédoine, comme cela résulte de la description que l'historien Evagrius en donne [1]. Enfin, toutes les églises qu'on a bâties ou rebâties depuis, tant en Grèce qu'en Orient, furent orientées d'après ce nouveau système ; et celles qui ne l'étaient pas encore le furent au temps des croisades, au point que l'ancien mode semble n'y avoir plus laissé de traces. Aussi ne trouve-t-on pas, dans la sacrée liturgie de Syméon de Thessalonique, la moindre mention d'un double mode d'orientation comme y coexistant encore. D'après lui, il n'y a qu'un mode, celui qui met la porte à l'Occident et le sanctuaire à l'Orient. « Le pontife qui va célébrer la messe descend de son trône pour se vêtir, dit-il, et puis procède en silence *vers l'Occident*, et va se mettre avec les diacres devant les portes, à *l'Occident*, pour signifier la descente du Christ sur la terre [2]. »

« Les portes étant ouvertes, continue cet auteur, nous procédons vers *l'Orient*, vers le sanctuaire qui représente le ciel. » Il s'exprime là-dessus plus clairement encore quand, parlant du rite de consacrer une église, il dit : « Les fondements étant creusés, l'évêque vient aux fondements *vers l'Orient*, où l'autel sera, et près du milieu

[1] Evagrius [† 593], *Histor. eccles.*, lib. II, cap. 3, et Nicephore Calliste [† 1335), *Eccles. histor.* lib. XV, cap. 3.

[2] Symeon Thessalonicens. [† 1430], *de sacra Liturgia*, cap. 82. (Ap. Migne, *Patrol. Gr.*, t. 155, col. 259) : « *Quid Pontificis versus Occidentem processus ?*.. Cum silentio *ad Occidentem* procedit pontifex, répond-il, post » diaconos veniens ... (et) ad *Occidentales* fores cum diaconis consistit, » repræsentans descensum Christi in terras. » — *Ibid.*, cap. 155 : « Apertis » autem janis, nos.. in cœlum ingredimur ;.. ad *Orientem* enim et ad » sanctuarium procedimus. »

des fosses *à l'Orient*, là où se trouvera l'abside, il fait cette prière, etc [1]. »

Malgré ce grand changement opéré touchant l'ancienne manière d'orienter les églises, on a néanmoins continué, chez les Grecs et en général dans tout l'Orient, à dire la messe avec le visage tourné vers le peuple [2]. Depuis lors donc, chez eux, non seulement l'autel et l'église regardent l'Occident, mais aussi le célébrant est tourné vers ce côté, et les fidèles seuls dans le temple prient vers l'Orient, de sorte que dans ce nouveau système le principal semble sacrifié à l'accessoire. Quoi qu'il en soit de cette variation dans le mode, le principe même de l'orientation est toujours resté sacré dans l'Église orientale et le caractère obligatoire de cet usage de prier vers l'Orient n'y a jamais été révoqué en doute.

Il est à remarquer que les Grecs chez les Latins, et de même ceux-ci chez les Grecs doivent observer leur propre rite [3]; les Latins doivent donc, contrairement à ce que font

[1] Symeon Thessal., *ibid.*, de *Sacro templo et ejus consecrat*, cap. 101 : *De precibus, quando fundamentum templi ponitur :* « Effodiuntur fundamenta... » Pontifex venit ad *Orientalia* fundamenta, ubi *altare* erit, et juxta medium » stat fossarum *Orientis,* ubi hemicyclium sanctuarii seu bematis est, ora- » tionem sacram facit. » — Il est à observer que pareillement le savant Jacques Goar ne fait mention que de ce mode d'orienter les églises, étant, selon lui, le seul en usage chez les Grecs. (*Euchology. sive Ritual. Græcor.*, not. 14 *in ord. sacr. minister.*)

[2] Cependant chez les Arméniens, d'après Lebrun, *Explicat. de la messe*, t. V, art. 6, pag. 561, « toutes les églises sont tournées à l'Orient; en sorte » que le prêtre célébrant la messe et tous ceux qui sont dans l'église ont la » face tournée à l'Orient. » On voit la même chose dans la liturgie de S. Basile traduite du copte.

[3] Cela a été établi ainsi dans le saint concile général de Florence, célébré en 1439. Conformément au décret de ce concile, le pape Benoît XIV, par sa constitution du 26 mai 1742 *sur les rites grecs*, a défendu aux Grecs de se servir du rite latin, et aux Latins de se servir du rite grec, partout où ils se trouveront, voulant que chacun observe son propre rite dans la célébration de la messe et des offices divins.

les Grecs, célébrer la messe dans ces églises ayant la porte à l'Occident, en tournant le visage vers l'Orient et le dos aux fidèles et se tourner vers ceux-ci pour leur dire : *Dominus vobiscum; orate fratres; ite missa est*, et pour les bénir à la fin de la messe, ce que les Grecs n'ont pas à faire, restant à l'autel tournés vers le peuple. Or, comme depuis l'introduction du nouveau mode d'orientation, on n'a plus nommé la droite et la gauche d'une église d'après la position de l'église même, mais d'après celle du prêtre à l'autel — ce qui a été réformé dans l'Église latine, — il en est résulté, d'après Syméon de Thessalonique, que chez les Grecs la droite du temple est au Nord, qui est au Midi pour les Latins, et que la gauche au Nord pour les Latins est au Midi pour les Grecs [1].

Quelque grande qu'eût été, aussi en Occident, la renommée de la beauté de Sainte-Sophie de Constantinople [2], néanmoins la nouvelle orientation introduite par l'empereur Justinien tarda encore plus de deux siècles avant d'y être admise. Mais depuis les grandes migrations des Grecs en Occident, qu'occasionna la violente persécution que l'empereur iconoclaste Léon-l'Isaurien suscita en Orient contre

[1] Voir Goar, *loc. cit.*, not. 10. — Je citerai, à cette occasion, ce texte de S. Épiphane, *Hæres.* XXXII, *Advers. Secundian.*, n° II, qui peut servir à préciser la terminologie de l'orientation : « Quæ extra nos sunt, alias *dextra* » fiunt, alias *Sinistra.* Etenim qui se *ad Orientem obverterit* (avec le visage), » hic *ad dextram* Austrum sive Meridiem habibit; Septentriones *ad sinistram.* » — (Telle est la position d'une église orientée d'après le mode primitif.) — « Sin *Occidentem versus* sese converterit, mundi illi cardines diversis nomi- » nibus afficientur; quæque paulo ante *dextera* fuerat *meridies*, in *sinistram* » mutabitur : quæ *ad sinistram* vergere dicebatur hominis aquilonaris regio, » *ad dexteram* esse dicetur. » C'est de cette dernière manière que les dénominations sont faites chez les Grecs.

[2] Voyez, comme en parle PAUL WARNEFRIDE, *de Gest. Longob.*, I, 25 : « Exstruxit quoque idem princeps intra urbem Cpolim Christo Domino, qui » est Sapientia Dei, templum .., cujus opus adeo cuncta ædificia excellit, ut » in totis terrarum spatiis huic simile non possit inveniri. »

tous ceux qui refusaient d'obéir à son décret de 730, ordonnant, pour tout l'empire, de brûler les images et de badigeonner les églises ornées de mosaïques ou de peintures; depuis que les moines et les artistes, principalement de Constantinople, ainsi poursuivis furent bien accueillis à Rome et dans toute l'Italie, en France et en Allemagne, il n'y a pas de doute à élever sur l'influence que leur présence y exerça tant sur la pratique des arts en général, que sur le changement en particulier qui s'opéra, après leur arrivée, dans le mode d'orienter les églises. C'est alors aussi qu'on vit paraître, en Occident, le style appelé byzantin.

Tout semble indiquer que ce fut le pape S. Adrien I [† 772-785] qui, le premier, adopta à Rome le nouveau mode byzantin d'orienter les églises. Ce pape se distingua beaucoup par son amour pour les arts chrétiens. Le nombre des églises qu'il fit embellir, orner de mosaïques, restaurer ou rebâtir à Rome seulement est presque infini [1]. Mais parmi les anciennes basiliques qu'il fit reconstruire, il en retourna plusieurs en plaçant leur sanctuaire à l'Est et leur porte à l'Ouest. Parmi celles-ci se présente d'abord l'ancienne basilique patriarchale de Saint-Laurent-hors-des-Murs, laquelle, d'abord construite par l'empereur Constantin, fut ensuite rebâtie vers la fin du VIe siècle par le pape Pelage II, sur le plan primitif avec la porte à l'Orient [2]. En la reconstruisant de nouveau, vers la fin du VIIIe siècle, le pape Adrien en changea le plan en mettant la porte du côté où était auparavant le sanctuaire, à l'Oc-

[1] Voir Anastasius Bibliothecarius [† 888], in *Vita S. Adriani*, n° 97.

[2] Anastasius, in *Vita Pelagii II :* « Hic fecit supra corpus beati Laurentii » Martyris basilicam a fundamento constructam. »

cident[1]; et la preuve en est, dit Ciampini, que la mosaïque au-dessus de l'arc triomphal qui, avant S. Adrien, se trouvait devant les yeux des fidèles priant dans l'église, leur est, depuis la reconstruction, devenue invisible, étant par suite de ce changement placée du côté opposé ou vis-à-vis de la nouvelle abside[2].

Citons un autre exemple. Le même changement fut opéré par le pape Adrien dans l'église de Ste-Marie-in-Cosmedin, aussi appelée *Schola Græca* parce qu'elle fut le siége d'une confrérie de catholiques grecs qui, poursuivis par les iconoclastes sous Constantin Copronyme, successeur de Léon-l'Isaurien, étaient venus chercher un refuge à Rome. En la rebâtissant à neuf, S. Adrien la retourna en mettant son entrée ou sa face à l'Ouest et son chevet à l'Est[3].

Cette nouvelle direction donnée aux églises fut bientôt admise dans l'empire de Charlemagne, ensemble avec le sacramentaire et l'ordre romain[4]. Les églises que cet

[1] Anastas., in *Vita S. Adriani :* « Basilican S. Laurentii Martyris, ubi » sanctum corpus ejus requiescit..., ultro citroque a novo restauravit. »

[2] « Musivum opus, dit J. Ciampini, *Veter. Monum.*, t. II, cap. XIII et *de* » *Sacr. ædific. a Constant. M. construct.*, cap. VI, in triumphalis arcus » fastigio, non ad ingredientium faciem, sed ad episcopalem marmoream » sedem, quæ in presbyterio est, aspectum habet . Demonstravimus, con- » tinue-t-il, ecclesiæ *faciem Ortum respicientem* ab eodem Pelagio fuisse » constructam, sicque Musivum tunc temporis ingredientes respiciebat. At » Hadrianus novam ecclesiam ædificavit, *faciemque* ad Occidentem vertit, ut » Urbem aspiceret, et sic ordine immutato, musivum in adversa remansit » parte, quod non integrum, sed mutilum ex utroque latere est. »

[3] *Anastas.*, in *Vita Adriani :* « Prædictam basilicam Sanctæ Dei Genitricis.. » Scholæ Græcæ ultro citroque spatiose largans, tresque absidas in ea con- » stituens, veram *Cosmedin* amplissimam a novo reparavit. »

[4] C'est aussi sous Charlemagne que D. Cl. de Vert, *Explicat. des cérém. de l'église*, t. IV, p. 68, où il parle *de la coutume de prier à l'Orient*, fixe l'époque de l'introduction, en France, de cette nouvelle méthode d'orienter les édifices sacrés.

empereur et ses successeurs firent bâtir ou reconstruire reçurent cette orientation; et ce système devint la règle générale en Europe, comme nos églises romano-byzantines et gothiques le prouvent assez.

Par suite de cette nouvelle orientation, il devint nécessaire de donner des fenêtres à l'abside, qu'elle n'avait pas eues jusqu'alors, recevant d'ailleurs la lumière [1]; et ainsi l'*oculus* ou l'œil-de-bœuf et les fenêtres cintrées qu'on avait eu coutume de placer dans la façade et au-dessus de la porte d'entrée ne conservèrent plus leur ancienne utilité; les rayons du soleil levant n'étaient plus introduits par là jusqu'à l'autel; ce n'était plus non plus de ce côté que le prêtre à l'autel regardait vers l'Orient; le célébrant se trouvait désormais du côté opposé, et pour le voir il tournait le dos aux fidèles [2]. L'oculus conservé donc seulement comme ornementation devint dans nos églises gothiques la belle rose ogivale, en passant par la rosace en forme de roue.

D'autres changements ou inconvénients résultèrent de ce plan d'orientation nouvellement adopté, par rapport à l'ancienne liturgie de l'Église, qui avait été réglée en vue

[1] C'est par l'arc triomphal que, d'après S. Isidore, l'abside recevait sa lumière : « *Absida* græco sermone, latine interpretatur *lucida*, dit-il, eo » quod lumine accepto per arcum resplendeat. » (*Etymol.*, lib. XV, cap. VIII, nº 7). Il ne dit pas *per fenestram*. — Voyez comme cela est bien dit par S. Paulin de Nole, parlant (*Natal.* 9, vs. 373) de son église bâtie en 402 :

. . . Et ut « Aperta per arcus
» Lucida *frons* bifores perfunderet largo
» Lumine, conspicui ad *faciem* conversa sepulcri,
» Quo tegitur posito sopitus corpore martyr. »

[2] « Apud Græcos, dit Du Cange, *Commentar. in Paul. Silent.*, nº 52, a » tempore Justiniani lumen per fenestras in conchis seu absidis introducebatur; » etiam apud Latinos a sæculo IX : sic de fenestris absidarum agit Anastasius » in *Leone III PP.* « *Simul et fenestras de absida ex vitro diversis coloribus* » *conclusit atque decoravit.* » Le pape Léon III mit donc dans l'abside des fenêtres avec des vitraux peints.

d'un autre système. Je ne puis qu'y toucher superficiellement, ce sujet intéressant étant trop vaste pour être traité ici convenablement. Ainsi, comme cela a été déjà dit, le prêtre à l'autel ayant dorénavant dans l'église latine le dos tourné vers les fidèles qui désormais avaient le visage vers l'Orient aussi bien que lui, était obligé, pour les saluer, les bénir, etc., de se tourner vers eux. Les fidèles, à cette époque, tenaient tant à avoir, dans les églises, le visage tourné à l'Orient que, pour pouvoir le regarder, ils allèrent, surtout les femmes, dans les anciennes basiliques à Rome, orientées en sens opposé, c'est-à-dire avec porte à l'Est, se placer dans le *presbyterium* ou dans la tribune, — la chaire épiscopale était ôtée de l'abside même, — derrière le prêtre à l'autel, qui par conséquent, comme ailleurs, s'y mit aussi à se tourner pour les saluer [1]. Mais cela n'a guère duré dans ces temples. Le pape Léon IV leur défendit cet accès [2] et depuis lors, dans ces anciennes églises, ayant leur entrée à l'Orient, le célébrant ne dut plus se tourner vers le peuple, vers lequel il avait le visage tourné en disant la messe.

Ainsi encore, depuis cette nouvelle orientation, la *droite* d'une église est devenue sa *gauche* et vice-versa, parce que

[1] ANASTAS. in *Vita Pascalis*, n° 100 : « Idem Pontifex.. ecclesiam S. Mariæ.. » *ad præsepe* cernens *quondam tali modo constructam*, ut post sedem pon- » tificis mulieres ad sacra missarum solemnia stantes prope assistere juxta » pontificem viderentur, » etc. — Voir aussi *I Ordo Romanus* qui date du commencement du IXe siècle (*Patrol. lat.*, t. 78, col. 942) où il est dit du pape célébrant dans la basilique de Ste-Marie-Majeure ayant sa porte à l'Orient : « Post hoc (*Gloria in Excelsis*) *dirigens se* pontifex iterum ad populum dicens » *Pax vobis*, et *regirans se ad Orientem*, dicit *Oremus*, et sequitur Oratio. »

[2] ANASTAS. in *Vita S. Leonis IV* : « Secundum antiquam consuetudinem » canonica auctoritate decrevit atque constituit, ut dum sacra missarum » solemnia in ecclesia celebrantur, nullus ex laicis in presbyterio stare vel » sedere vel ingredi præsumat, nisi tantum sacra plebs, quæ in administra- » tione sacri officii constituta videtur. »

ces dénominations ne se faisaient plus d'après la direction de la face de l'église, mais d'après la nouvelle position du prêtre à l'autel, regardant désormais par l'abside vers l'Orient; l'autel lui-même était supposé avoir changé de front et de l'avoir, dans ces nouvelles églises, à l'Orient en opposition avec la face ou porte de ces églises qui était à l'Occident. Il en résulta que le côté de l'épître fut nommé *cornu dextrum*, et celui de l'évangile *cornu sinistrum*[1].

Grandes étaient aussi les difficultés pour observer, dans la dédicace de ces églises à nouvelle orientation, les anciennes rubriques relatives à la formation des croix sur la pierre de l'autel, et surtout pour tracer en croix l'alphabet grec et latin sur le pavé dans le vaisseau de l'église.

Enfin un autre inconvénient était celui de chanter l'évangile à la messe, qui devait être chanté contre le Nord, côté où se trouvent les femmes[2]. A cela l'ambon, placé du côté de l'évangile dans les anciennes églises avec porte à l'Est, comme à St-Clément à Rome[3], se prêtait parfaitement; mais moins bien dans les églises retournées ou ayant leur porte à l'Occident, car ici le diacre, tourné au

[1] L'Église a réformé ceci en rétablissant les dénominations conformément à l'ancienne liturgie. En effet, le pontifical imprimé à Rome, en 1485, a établi que d'après la position du *crucifix* placé sur l'autel, le *cornu dextrum* serait celui de l'Évangile et le *cornu sinistrum* celui de l'Épître. Mais anciennement il n'y avait qu'une croix sans Christ sur l'autel. C'est pour cela dans le missel Romain, *Ritus servand. in celebrat. Missæ*, V, 3 et IV, 2 et 5, c'est par rapport à *l'autel* que ces dénominations sont maintenues; et le front de l'autel devant être du côté de la face de l'église, S. Pie V y déclare, nº 4, que la partie *antérieure* de l'autel est celle devant laquelle le prêtre célèbre la messe dans les églises ayant leur sanctuaire à l'Orient : « Deinde (en dernier lieu) incensat, » dit-il, *anteriorem* altaris partem seu *frontem*. » — Voir LEBRUN, *Explicat. de la messe*, t. I, p. 158; BENOÎT XIV, *de Miss. sacrific.*, lib. II, cap. IV.

[2] Voir INNOC. III, *de sacr. altar. myster.*, lib. II, cap. 43. (*Patrol. lat.*, t. 217, col. 824.)

[3] Voir CIAMPINI, *Veter. Monument.*, t. I, p. 11.

Nord, aurait eu le mur seul devant soi. C'est pourquoi, dans ces églises, on a commencé à le chanter vers le Midi, où se trouvent les hommes [1]; et dans celles où l'on a voulu conserver l'ancien usage de le chanter contre le Nord, comme à St-Laurent et à Ste-Marie-in-Cosmédin à Rome, on est allé jusqu'à placer l'ambon de l'évangile du côté de l'épître, et celui de l'épître du côté de l'évangile !

On le voit, ce nouveau mode d'orienter les églises, s'il offrait des avantages pour les simples fidèles, ne laissait pas d'avoir des inconvénients sous d'autres rapports. Malgré cela il finit par prévaloir entièrement, surtout depuis le XIe siècle.

Au moment même où ce nouveau plan commençait a être mis en pratique, un savant moine de Fulde, Walafride Strabon mort en 849, vint susciter une autre question et plaider — tout en maintenant, non sans quelque mollesse, le principe de l'orientation des temples et de l'autel principal, — pour la direction libre ou la non-orientation des autels secondaires [2], alléguant pour motif principal que, la constitution apostolique ne parlant que d'un autel qui est resté à peu près unique jusqu'au Ve siècle, on a depuis l'introduction des autels secondaires laissé toute liberté à leur direction, comme dans l'église ronde du St-Sépulcre, dans l'église ronde du Panthéon et dans l'église de Saint-Pierre à Rome. Sa thèse est donc qu'à ces autels on ne doit pas appliquer la règle

[1] *L'Ordo Roman. II* dit, nº 8. (*Patrol. lat.*, t. 78, col. 971) : « Diaconus » stat *versus Meridiem*, ad quam partem viri solent confluere ; — aliás autem » *ad Septentrionem.* » Ce dernier membre est pour les anciennes églises ayant leur porte à l'Orient. C'est cet Ordre qui a été commenté par un prêtre de Metz, Symph. Amalarius, mort en 836. — Voir, en outre, pour ne pas citer d'autres auteurs, JOAN. DURANTI [† 1589], *de ritib. Eccles. cath.*, lib. II, cap. XXVII, nº 14.

[2] Chez les moines, dit le card. BONA, la loi sur l'orientation était si exac-

de l'orientation [1], et pour le prouver il semble, dans une argumentation assez confuse, amoindrir, non sans scrupule, la règle même, jusqu'à ne la considérer que comme une grande convenance. Il demande : *Vers quelle région doit être tourné le prêtre à l'autel ?* et répond à cette question, d'abord en général, en constatant l'obligation de l'orientation parce que le Sage a dit (XVI, 28) : *Nos ad Orientem lucis adorare Deum*, et que, par suite, il a été utilement établi, comme cela convenait, de prier avec le visage tourné à l'orient, afin que nous en recevions, de même que la lumière corporelle, ainsi aussi la lumière spirituelle de Celui qui porte le nom *d'Orient* (Zach. VII) et de qui il est écrit : *Visitavit nos Oriens ex alto* (Luc. I). Voilà, dit-il dans sa conclusion, l'usage le plus fréquent et le plus raisonnable ; et c'est dans ce sens, ajoute-t-il, que le très-grand nombre des églises est dirigé. Il répond, en second lieu, pour le cas particulier qu'il a à défendre, savoir que tous les autels dans une même église ne doivent pas être tournés à l'Orient, mais qu'on peut aussi y prier ou célébrer la messe vers une autre contrée, à l'exemple des Juifs qui, priant avec le visage tourné vers le tabernacle ou le temple, priaient vers l'Occident puisque le front du temple ou de l'autel regardait l'Orient ; à l'exemple aussi des chrétiens dans les temps passés qui, dans les églises, avaient aussi le visage tourné vers l'Occident [2], car les anciens nom-

tement observée qu'ils tournaient à l'Orient même les petits autels : « Hic » autem mos adeo exacte a monachis nostris olim servabatur, ut non solum » majus altare, sed reliqua omnia *ad Orientem versa sint.* » (*Rer. Liturg.*, lib. I, cap. XX, nº 4.)

[1] « Quod vero non omnia altaria, quæ in eadem ecclesia sunt, *ad Ortum* » *respiciant*, sic *excusat* Walafridus Strabo', » dit le card. Bona, et puis cite son texte. Si tel est, comme il n'y a pas à en douter, le but, le sens de cet auteur, combien n'a-t-on pas abusé de son autorité, en l'invoquant contre le caractère obligatoire du principe même de l'orientation des églises et de l'autel principal ?

[2] Il faut savoir que l'église de Fulde dont la dédicace a eu lieu le 1er nov. 818,

maient la partie orientale des temples *antica*, la partie occidentale *postica*, le côté Nord *sinistra* et le côté du Midi *dextra*. « Instruits par ces exemples, nous savons, dit-il, qu'ils ne se sont pas trompés ceux qui ont cru pouvoir, quand quelque *convenance* des lieux l'exigeait, *ériger des autels vers des régions diverses*, puisqu'il n'y a pas de lieu où Dieu ne soit [1]. De plus, continue-t-il, on nous a fidèlement rapporté que dans l'église ronde du St-Sépulcre à Jérusalem, que dans le Panthéon qui, converti en église chrétienne, a été consacré en 608 par le Pape Boniface IV en l'honneur du vrai Dieu sous l'invocation de la sainte Vierge et de tous les Martyrs, qu'enfin dans l'église de Saint-Pierre-au-Vatican il y a des autels tournés non seulement à l'Orient, mais aussi vers d'autres contrées. Cela ayant été ainsi fait, soit par une *volonté* supérieure (par exemple à Rome), soit par nécessité comme à Jérusalem ou ailleurs, nous n'osons pas, dit-il, quoique l'usage s'y oppose, le désapprouver [2]. »

venait d'être reconstruite dans le sens de la nouvelle orientation, comme le prouvent les inscriptions de cette église faites par Raban Maur, archevêque de Mayence. (Apud MIGNE, *Patrol. lat.*, t. 112, col. 1622).

[1] L'auteur est donc loin de dire ce que lui attribue l'abbé PASCAL, *Instit. de l'art chrét.*, t. II, V^e part., chap. V, en avançant que « Walafride Strabon ne fait pas difficulté de dire : « Maintenant nous prions en nous tournant vers » toutes les parties du monde, parce que Dieu est partout. »

[2] WALAFRID. STRABO [† 849], *de eccles. rebus*, cap. IV, (*Patrol. lat.*, t. 114, col. 923) : « *In quas plagas cœli Orantes vertantur*... Quamvis Sapiens dicat : » *Nos ad Orientem lucis adorare Deum*, et revera *congruum* est et *salutari* » *more institutum*, ut *Orientem versus* facies orando vertamus : quia sicut ab » Oriente lucis adventum suspicimus corporeæ, sic in orationibus illuminari » super nos vultum illius deposcimus, de quo scriptum est : *Ecce vir Oriens* » *nomen ejus* (Zach. VI); et *Visitavit nos Oriens ex alto* (Luc. I). Tamen » quia Tabernaculi et Templi introitus ab Oriente fuit.., certum est, in utroque » ab Oriente multos orasse contra Occidentem.. Priora autem et *anteriora* » templi (Salomonis) vel altaris Orientem respiciebant. Unde apud Veteres, » Orientales templorum partes *antica*; occidentales *postica*; aquilonares *sinistra*; » meridianæ *dextra* dicebantur. Quod et de templi Domini latere meridiano sic » scribitur : *Ostium lateris medii erat in parte domus dextræ* (III Reg., VI.)

On le voit, il faut, d'après Walafride Strabon, même pour les autels secondaires, une volonté supérieure ou une certaine nécessité résultant de la forme ou de la convenance des lieux, pour pouvoir leur donner une direction autre que celle de l'Orient.

Le témoignage de Strabon et d'autres nous prouvent également que, malgré la variatiòn qui était survenue dans le mode d'orienter les églises, néanmoins le principe lui-même ne fut pas moins maintenu dans l'Église d'Occident que dans celle d'Orient. Pour s'en convaincre il suffit de citer après Strabon, les noms d'Amalarius [1], d'Alcuin [2], de

» Quia ergo portæ trium atriorum, una contra alteram positæ, recta linea *ad* » *Orientem* patebant, ita (ut) *sol æquinoctialis* exoriens radios suos per illas » æqualiter contra medietatem templi erigeret, eodemque modo per ostia porticus » et ipsius templi in ostia Sancti Sanctorum altrinsecus posita, pertenderet... » His et aliis exemplis edocti cognoscimus, non errasse illos vel errare, qui » templis vel noviter Deo constructis, vel ab idolorum squalore mundatis, » *propter aliquam locorum opportunitatem*, in diversas plagas ALTARIA sta- » tuerunt : quia non est locus, ubi non sit Deus. Verissima enim relatione » didicimus, in ecclesia, quam apud Æliam Constantinus imperator.. constituit : » idemque Romæ in templo, quod ab antiquis Pantheon dictum;.. In ecclesia » quoque Beati Petri, principis Apostolorum, ALTARIA non tantum *ad Orientem*, » *sed etiam in alias plagas* esse distributa. Hæc cum secundum *voluntatem* » vel *necessitatem* fuerint ita disposita, improbare non audemus; sed tamen » *usus frequentior* (secundum quod et supra memoravimus) *et rationi vicinior* » habet, *in Orientem* orantes converti, et pluralitatem maximam ecclesiarum » eo tenore constitui. » S. Paulin avait dit avant Walafride : « *Ut usitatior mos est.* » Sur ce passage, voici le beau commentaire que s'est permis de faire un rubriciste de mérite, CAJETAN-MARIE MERATI (*ad Gavant.*, part. II, tit. V, *de Oratione*, nº 3) : « Ex cujus (Paulini) verbis legitime (!) infertur, *non* » *juris*, *sed arbitrii* rem fuisse, ad orientalem vel ad ailam plagam sacra templa » ædificare (!) : quam quidem sententiam amplexus est Walafrid. Strabo (!), ubi » scribit : *Usus frequentior et rationi vicinior*, etc. » Voilà interpréter des textes admirablement!

[1] AMALARIUS [† 836], *de eccles. offic.*, lib. III, cap. 9 *(Patrolog. lat.*, t. 105, col. 1115) : « Quando dicimus : *Pax vobiscum*, sive *Dominus vobiscum*..., ad » populum sumus conversi : quos salutamus, eis faciem præsentamus.... » Libet hic proferre auctoritatem S. Aug., quare mos obtinuit ecclesiæ, suas » orationes *versum Orientem* dirigere. Dicit enim *Serm. Domini in monte*, etc. » Nous avons donné son texte.

[2] *De divinis offic.* inter opera Alcuini supposita, cap. 32 (*Patrolog. lat.*,

Jean d'Avranches, archevêque de Rouen [1], d'Honorius d'Autun [2], de Philippe de Harveng, abbé de Bonne-Espérance [3], de Sicard, évêque de Crémone [4], etc.

Jusqu'au XIe siècle, malgré les ruines des Normands, les églises de l'orientation primitive, avec porte à l'Orient, restèrent nombreuses tant en France qu'en Italie; mais l'épouvante de l'an mil étant passée, on se mit, dès la troisième année, à rebâtir et démolir comme par enchantement ces anciennes églises romanes, souvent sans aucune nécessité et uniquement par envie, dirait-on, — car la nouveauté a ses attraits, surtout pour le peuple, — d'avoir des églises, faites d'après le nouveau style qu'on appelle byzantin, et disposées à la nouvelle mode avec sanctuaire à l'Orient, vers lequel dorénavant les fidèles pourraient avoir les regards constamment tournés [5]. Depuis lors, le nombre de ces anciennes églises, dans lesquelles le prêtre célébrait encore la messe avec le visage vers le peuple, diminua beaucoup.

Parmi les quelques églises qui conservèrent leur ancienne

t. 101, col. 1245) : « *Ad Orientem* oramus, ut admoneatur animus, ad » naturam excellentiorem se convertere, id est, ad Deum. »

[1] JOAN. ABRINCENS. [† 1079], *Liber de offic. eccles.*

[2] HONOR. AUGUSTODUN. [† 1136], *Gemma animæ sive de divin. offic.*

[3] PHIL. DE HARVENG, [† 1186], *de institut. clericor.*, *tract.* VI, cap. 3.

[4] SICARDUS CREMONEN. [† 1215], *Mitrale seu de offic. eccles. summa.*

[5] Tout cela se trouve, pour celui qui veut bien l'examiner de près, dans le texte d'un écrivain contemporain, RODULPHUS GLABER, moine de Cluny [† 1048], *Histor. sui temporis*, lib. III, cap. IV : *de innovatione ecclesiarum in toto orbe (Patrol. lat.*, t. 142, col. 651) : « Infra supradictum millesimum, » tertio jam fere imminente anno, contigit in universo pene terrarum orbe, » præcipue tamen in *Italia et Galliis*, innovari ecclesiarum basilicas, licet » pleræque DECENTER LOCATÆ minime indiguissent. Æmulabatur tamen » quæque gens Christicolarum adversus alteram decentiore frui. Erat enim » instar ac si mundus ipse, excutiendo semet, *rejecta vetustate*, passim can- » didam ecclesiarum vestem indueret. Tunc denique episcopalium sedium » ecclesias pene universas, ac cætera quæque diversorum sanctorum mo- » nasteria, seu minora villarum oratoria in meliora quique permutavêre » *fideles.* » Voir aussi FLEURY, *Mœurs des chrét.*, IVe p., ch. 62.

orientation avec porte à l'Orient et sanctuaire à l'Occident, nous trouvons, à la fin du XII[e] siècle, l'église collégiale et paroissiale de Saint-Benoît à Paris. C'est Étienne, abbé de Sainte-Geneviève à Paris, devenu plus tard évêque de Tournai, qui nous la fait connaître à l'occasion d'un différend qu'il rapporte. Les chanoines de cette collégiale tendant à empêcher le chapelain paroissial, contrairement à ce qu'il avait pu faire jusque là, de célébrer les offices de la paroisse à l'autel de leur église, qui était encore unique, voulurent le forcer d'en ériger un autre pour ses offices paroissiaux dans l'un ou l'autre coin de cette église : « altare *novum* in aliquo ecclesiæ ipsius *angulo* erigere compellatur.» Ce nouvel autel dans cette basilique qui ne paraît pas avoir eu des galeries latérales, pour être tourné à l'Orient aurait dû être placé dans l'un des deux coins près de la porte d'entrée. Or cela semblait fort inconvenant. Et ce fut pour ce motif que l'abbé Étienne, désirant empêcher une telle innovation, prit son recours, en faveur du chapelain, au Souverain-Pontife Lucius III [† 1181-1185], afin d'obtenir qu'il interposât son autorité en cette affaire, basant sa supplique sur ce que « la forme de cette église (c'est-à-dire la forme ou l'orientation primitive) était différente de la forme, plus moderne, des autres églises, ayant son sanctuaire à l'Occident et son entrée à l'Orient; et qu'elle ne permettait pas, par conséquent, de célébrer convenablement les offices paroissiaux ailleurs que dans l'endroit et à l'autel où ils avaient eu lieu par le passé [1]. » Quoique ce mode d'orien-

[1] STEPHANUS TORNACENS. [† 1203], *Epist. 86 ad Lucium III papam. (Patrol. lat.*, t. 211, col. 381) : « Ecclesiæ illius forma dissimilis et dissidens *ab aliis* » *ecclesiis*, a parte *sanctuarii* respicit Occidentem, ab *introitu Orientem;* » (et cum) non permittat in alio loco *convenienter* officia parochialia celebrari, » quam in eo, quo priscis diebus ad tempora nostra priores celebrarunt : Placeat » Sanctitati Vestræ .. ut observetur consuetudo, quæ hactenus invaluit, » sacrificia pro populo offerendi : maxime cum non officiat officiis clericorum,

tation fût le plus ancien et le plus exact, comme ce n'était cependant pas le mode des autres églises plus récentes, cette église reçut le sobriquet de Saint-Benoît-Maltourné : *sanctus Benedictus male versus.* Le savant éditeur des écrits d'Étienne, le P. Claude de Molinet, de la congrégation des chanoines réguliers en France, fait observer que cette ancienne basilique avait son portail du côté d'une grande rue, mais que depuis sa reconstruction par les paroissiens sous François Ier, on en plaça, sans égard pour cette rue, la porte du côté opposé, afin qu'elle eût ainsi l'orientation voulue alors, et qu'elle ne différât plus des autres églises [1]. Aussi la nomma-t-on depuis Saint-Benoît-le-Rétourné *(bene versus).*

« C'est qu'en effet, dit D. Claude de Vert [2], on trouvait, » dans cette dernière disposition, plus d'uniformité en ce » que les fidèles, aussi bien que les prêtres, avaient la

» cum aliis horis sua celebrent divina officia, aliis capellanus conficiat » sacramenta. »

[1] « At tempore Francisci I (sæcul. XVI), dit le P. Molinet [† 1679], cum » hæc ædes situ et vetustate collaberetur, parochiani eam in melius restaura- » runt, *præcipuo ecclesiæ aditu in partem oppositam constituto*, ut in modum » cæterarum ecclesiarum ista deinceps *versus Orientem* collocaretur. » On le voit, une rue facilitant l'accès n'était pas jadis considérée comme une raison suffisante pour déroger à la règle de l'orientation. Aussi, qu'il est grand le nombre de ces anciennes églises byzantines ou gothiques dont la face ou l'entrée est en sens opposé du chemin ! Plutôt, semblait-on dire, un accès difficile, détourné, même par le cimetière ou simplement par une porte latérale que le sacrifice du principe symbolique. Tellement on croyait la règle d'orientation obligatoire alors ! De nos jours, on est moins scrupuleux en reconstruisant ces mêmes églises. On n'hésite pas à les retourner pour mettre leur entrée sur la rue, suivant, en cela, l'avis de ceux qui enseignent que « si la disposition » du sol était telle qu'en orientant exactement l'église la porte principale dût » se trouver du côté directement opposé au chemin qui y conduit, une anomalie » de cette nature justifierait l'abandon de la vénérable coutume de tourner le » chevet ou l'abside vers l'Orient. » Tel n'était pas, comme il paraît, l'avis de nos pères.

[2] *Explicat. des cérémon. de l'Église,* t. IV, p. 68.

» face tournée vers l'Orient dans la célébration des saints » mystères et dans les autres prières publiques, au lieu » que dans les églises situées à l'Occident le prêtre à » l'autel regardait l'Orient, tandis que le peuple avait la » face à l'Occident. »

Dans la longue série de la tradition catholique, il n'y a pas de siècle, nous l'avons déjà dit, qui ne proclame le principe symbolique de l'orientation des églises, d'abord sous la forme primitive, puis sous une forme d'application plus récente, ou enfin sous les deux formes à la fois. A cet égard, le XIIIe siècle nous fournit des autorités bien imposantes. « Le *prêtre* DOIT, enseigne le pape Innocent III, prier *vers l'Orient.* Et dans les églises, dit-il, qui ont leur entrée à l'Occident, différant en cela des anciennes basiliques de Rome qui l'ont à l'Orient, le prêtre doit, puisqu'il y dit la messe avec le dos vers le peuple, se tourner vers lui pour le saluer [1]. » Il résulte de la doctrine de ce grand pape que, parmi les églises existantes en Europe et orientées différemment quant au mode, le principe du moins de l'orientation doit en tout cas être maintenu, c'est-à-dire que même dans le mode le moins parfait, au moins le *prêtre* à l'autel doit être tourné à l'Orient.

[1] INNOCENT III [† 1216], *de sacr. altar. myster.*, lib. II, cap. 22. *(Patrol. lat.*, t. 217, col. 812) : « *Debet Sacerdos versus Orientem orare.* » Il le prouve en alléguant les raisons traditionnelles déjà bien connues, celles à peu près que Walafride Strabon avait indiquées. « Quia autem, continue-t-il, sub veteri Testamento ingressus templi erat ab Oriente in Occidentem, ad significandum, » quia omnes ante Christi passionem tendebant ad occasum, id est, ad infernum » post mortem ; nunc vero fit ingressus in templum ab Occidente in Orientem, » ad figurandum ortum nostrum et ascensum ad gloriam. *In illis autem* » *ecclesiis,* quæ habent ostium ab Occidente, sacerdos (coram altari con- » sistens, ut adoret ad Orientem), semper in salutatione se convertit ad » populum », etc. — Voir aussi, quant à ces deux ordres d'églises différemment orientées, l'*Ordo Roman. XIV* du Card. Jacques de Cajetan.

Quoique S. Thomas d'Aquin constate, lui aussi, l'existence de l'usage de prier vers l'Orient et allègue, comme ses devanciers, les motifs déjà connus, par exemple à cause du paradis qui est en Orient, à cause que Jésus-Christ est appelé Orient et le Soleil de justice, et qu'il est monté au ciel vers l'Orient et que de là il viendra juger les vivants et les morts; cependant, à l'exemple de Walafride Strabon, il semble ne lui reconnaître qu'un caractère de convenance seulement [1]. Mais en cela, si l'on n'était pas autorisé à dire que dans les termes très-généraux dont il se sert il n'a voulu parler que des prières privées, pour lesquelles, en effet, il n'y a que convenance de se conformer à la règle de la prière liturgique [2], on devrait préférer l'autorité d'Innocent III, qui est plus grande ici, ainsi que celle d'un autre contemporain, le savant liturgiste Guillaume Durand, qui enseigne, comme Innocent III,

[1] S. THOMAS [† 1274], 2. 2. q. 84, art. 3, ad 3 : « Quod secundum quam- » dam decentiam adoramus versus Orientem. » Innoc. III et Durand, attribuant à la règle un caractère strictement liturgique, disent : « *Debet sacerdos* » versus Orientem rare. » — Le meilleur interprète de S. Thomas, F. Sylvius, se garde bien d'aller aussi loin que Suarez, qui l'a commenté avant lui. Le rubriciste Quarti, écrivain comme eux du XVII[e] siècle, rend ainsi l'opinion de Suarez (*Ad rubric. V, de Oratione*) : « *Dico 3°.* Ritus prædictus *Orandi* » *versus Orientem*, itemque *erigendi altare majus ad Orientem* non cadit sub » præcepto, etiamsi loquamur de Oratione publica, quæ in templis fieri solet, » sed solum partinet ad majorem decentiam. Ita S. Thom., *loc. cit.* » Si cela était ainsi et que l'orientation ne fût réellement pas obligatoire, pourquoi alors Walafride Strabon, pourquoi S. Paulin avant lui se seraient-ils donné tant de peine pour excuser ce qui était, ou du moins semblait y être contraire ? Ce même auteur se montre donc bien tranchant quand il ajoute comme preuve : « quia nullibi constat de tali præcepto; imo ex opposita consuetudine (oui, » l'abus de son siècle), construendi ecclesias ad quamcumque mundi plagam, » ubi commoditas ferre solet, satis liquet, ritum prædictum non fuisse intro- » ductum ex animo obligandi. » Toute l'antiquité proteste contre une telle doctrine. Aussi ce même auteur invoque et nie-t-il le côté obligatoire de cette coutume d'après l'intérêt qu'il attache aux questions qu'il traite.

[2] HOSIUS, *Lib, IV, de tradit.;* et DURANTI, *de ritib. eccles. cath.,* lib. 1, cap. 3, n° 5, qui l'interprètent ainsi.

que « quoique Dieu soit partout » — c'est-à-dire malgré cet argument invoqué par Walafride Strabon, — « cependant le *prêtre doit* à l'autel et dans les divins offices prier vers l'Orient. Par conséquent, dit-il, dans les églises qui ont leur entrée *à l'Occident*, le célébrant doit se tourner pour saluer le peuple et puis se retourner pour prier vers l'Orient. Mais dans les églises qui, comme à Rome, où l'auteur avait longtemps demeuré, ont leur entrée *à l'Orient*, le célébrant ne doit jamais se tourner, parce que, dans ces églises, il a le visage constamment tourné vers le peuple [1]. On ne saurait être plus explicite sur la coexistence du double mode d'orienter les églises. Mais on le comprend, ce n'est plus l'ancien mode, avec la porte à l'Orient, qu'il conseille de suivre : c'est le mode qui avait prévalu en dernier lieu qu'il prescrit et d'après lequel, la porte ou la face de l'église étant à l'Occident, le célébrant et les fidèles seuls regardent l'Orient : « Une nouvelle église, dit-il, doit être bâtie de manière que son chevet soit tourné tout droit vers l'Orient, c'est-à-dire vers le lever équinoxial du soleil, et non pas, comme le font quelques-uns, vers son lever solsticial [2]. »

[1] GUILIELM DURAND., Ord. præd., Mimaten. Episcop. [† 1298], *Rational. Divinor. officior.*, lib. V, cap. II, nº 56 : « Licet Deus sit ubique, tamen *sacerdos* » *in altari* et in divinis officiis, DEBET *versus Orientem* orare. Unde in ecclesiis, » *ostium ab Occidente* habentibus, missam celebrans, in salutatione ad populum » se vertit, quia quos salutamus, faciem ad faciem præsentamus ; et deinde » oraturus se ad Orientem convertit. In ecclesiis vero, *ostia ab Oriente habentibus*, ut Romæ, nulla est in salutatione necessaria converso : Sacerdos in » illis celebrans semper ad populum stat conversus. » Nous omettons les motifs déjà connus que lui aussi allègue avec soin en faveur de cette obligation de prier vers l'Orient dans les églises.

[2] DURAND, *loc. cit.*, lib. I, cap. I. nº 8 : « Debet ecclesia sic fundari, ut *caput* » recte *inspiciat* versus Orientem videlicet versus ortum solis æquinoctialem » (22 mars), . . . et non versus solsticialem (22 juin ou 22 décemb.), ut quidam » faciunt. » — Le savant évêque de Crémone, Sicard [† 1215], à qui Durand a fait plus d'un emprunt, avait déjà dit la même chose à peu près dans les mêmes termes, dans son *Mitrale*, lib. I, cap. II, *de fundatione eccles.*

La règle tracée par Durand continuait à guider les religieux architectes de nos églises gothiques, lorsque, vers la fin du XVe siècle et au commencement du siècle suivant, un vif enthousiasme pour l'antiquité classique s'empara de l'Europe, ce qui porta un coup mortel aux arts chrétiens et à tout ce qui les avait inspirés jusqu'alors. Le principe symbolique de l'orientation des églises ou l'usage de prier vers l'Orient fut attaqué par les novateurs de ce temps qui, à l'exemple des Manichéens à l'époque de saint Augustin, reprochèrent aux catholiques que ce rite et que leurs cérémonies en général avaient été empruntés au paganisme. Ils se trompaient en cela grossièrement ou ils aimaient de tromper les autres, car l'emploi de ces rites au culte du vrai Dieu n'était que la restitution d'un vol fait par les païens. La vraie religion qui date de l'origine du monde, étant plus ancienne que les fausses, avait le droit de revendiquer les cérémonies que ses rivales avaient profanées. Faut-il nous abstenir de prier Dieu parce que les païens ont prié Jupiter et Vénus; ni plus nous mettre à genoux, parce qu'ils se sont prosternés devant les idoles? Mais la plupart de ces rites que l'on dit empruntés, les premiers hommes qui n'avaient point reçu d'autre leçon que celle de Dieu, les avaient pratiqués, depuis le commencement du monde; et ces rites ainsi reçus par la tradition, c'est la nature, le besoin, la réflexion qui les ont conservés chez les différents peuples, sans qu'il ait été nécessaire de les emprunter ailleurs. Ainsi les offrandes, les sacrifices, les repas communs, les fêtes, les purifications, les abstinences, les temples, les symboles

(Patrolog. lat. t. 213, col. 17). — Sur le texte de Durand, je dois faire observer que, d'après lui comme d'après la tradition, l'église matérielle, symbolisant le corps humain couché sur le dos *(supinum)*, ne peut regarder que du côté de son *front*, de sa *face* qui se trouve à l'entrée, et pas par derrière où est le sanctuaire.

de la présence divine ont été communs à tous les peuples. Sont-ce les Égyptiens ou les Chananéens qui les ont portés aux Indiens, aux Lapons, aux Américains, aux insulaires de la mer du Sud? Ces rites ayant donc été pratiqués par les anciens patriarches et employés au culte du vrai Dieu, avant que les païens en eussent abusé pour honorer des dieux imaginaires, Moïse a bien eu le droit, et après lui l'Église catholique, de les conserver à leur destination primitive, ne s'apropriant en cela qu'un bien qui appartenait déjà à la vraie religion. Si parfois, après l'extinction du paganisme dans l'empire romain et lors de la conversion des barbares l'Église, a laissé subsister parmi eux certains usages qui n'étaient pas formellement contraires à sa doctrine et auxquels cependant ces populations tenaient beaucoup, c'est, peut-on dire, que l'Église de Dieu avec sa doctrine pacifique est moins venue pour détruire l'humanité que pour la diriger doucement vers son développement, sans contrainte comme sans violence ; c'est que ses usages, innocents par eux-mêmes, n'étaient devenus mauvais pour nos ancêtres qu'à cause de l'application superstitieuse et idolâtre qu'ils en faisaient, tandis qu'une fois convertis au vrai Dieu et à son culte, ces usages, recevant une destination ou un sens chrétien, devenaient non-seulement innocents, mais même méritoires [1]. « Ce n'est point parce

[1] L'histoire fait parfois mention de temples profanes convertis en églises chrétiennes, et plus souvent des matériaux de ceux-là employés à la construction de celles-ci; elle fait aussi mention de quelques fêtes chrétiennes instituées dans le but d'éloigner les fidèles convertis de certaines fêtes païennes, mais quant aux usages païens tolérés par l'Église, l'histoire ne semble connaître que ceux permis aux Anglo-Saxons, en 601, par le pape S. Grégoire-le-Grand dans sa lettre à S. Augustin, leur apôtre. Dans une lettre antérieure écrite au roi Edelbert, il avait commencé par demander la démolition des temples païens (Lib. XI, *Epist.* 66); mais craignant d'avoir été trop loin dans son zèle, il permit, dans la lettre citée à S. Augustin (Lib. XI, *Epist.* 76), de conserver ces temples, si toutefois ils étaient bien construits, — en ordonnant de les purifier

qu'ils avaient des autels et qu'ils offraient des sacrifices, dit S. Augustin, que les païens faisaient mal, mais parce qu'ils consacraient ces autels et offraient des sacrifices à des dieux faux au lieu du vrai. »

Le résultat de ces injustes critiques des sectaires du XVI[e] siècle fut, quant à la règle symbolique et liturgique de l'orientation de nos temples chrétiens, que sa légitimité fut révoquée en doute et son autorité fort compromise.

Mais laisser tomber dans l'oubli ou dans le mépris cette loi si ancienne et si vénérable des constitutions apostoliques, cela, certes, ne pouvait convenir à l'Église? C'est pourquoi, peu de temps après le grand concile œcuménique de Trente, le pape saint Pie V et le cardinal saint Charles Borromée s'en constituèrent les gardiens et les défenseurs antorisés, en dépit d'un certain courant contraire dans l'opinion publique d'alors.

Et d'abord, S. Pie V, dans les rubriques du missel romain, qu'il a approuvées, maintint assez clairement dans le sens de la doctrine d'Innocent III et de Guillaume Durand le principe de l'orientation liturgique des églises sous la double forme d'application qu'il avait reçue et conservée en Europe. Disposant, par rapport au mode d'orientation le plus général alors, d'après lequel la porte de l'église étant à l'Occident, le prêtre devait dire la messe avec

avec de l'eau bénite, après la destruction des idoles; il le permit, dans la prévision, comme il le dit, que les nouveaux convertis les fréquenteraient plus volontiers. En outre pour remplacer, en changeant la destination, la coutume que les Anglais avaient d'offrir des sacrifices à leurs idoles avec quantité de bœufs et de faire festin avec ceux-ci autour de leurs temples, il leur permit — pour ne pas retrancher, dit-il, tout à la fois à ces néophytes, — de célébrer à l'occasion de la solennité de la dédicace ou du saint Martyr, leur patron, les agapes chrétiennes sous des tentes faites de branches d'arbre et rangées autour de ces mêmes temples convertis en églises chrétiennes. (*Ibid. epist.* 76.) Voir aussi le vénérable BÈDE, *Hist. eccl. gent. Anglor.*, lib. I, cap. XXX.

le visage tourné à l'Orient et le dos au peuple, le pape veut que le prêtre se tourne à l'autel vers les fidèles pour leur dire *dominus vobiscum*, *orate fratres*, *ite missa est* et pour les bénir à la fin [1].

« Mais si l'autel est à l'Orient vers le peuple, dit le pape, parlant de l'autre mode qui met la porte de l'église à l'Orient et fait célébrer le prêtre avec le visage vers les fidèles, dans ce cas, dit-il, le célébrant ayant déjà la face vers le peuple, ne se retourne pas à l'autel pour le saluer ou le bénir [2]. »

Cette rubrique du missel romain fait clairement entendre que le prêtre à l'autel doit toujours être tourné vers l'Orient, soit de l'une, soit de l'autre des deux manières indiquées, et par suite qu'il y a une règle d'orientation strictement liturgique et obligatoire, contre laquelle aucune coutume ne peut prévaloir selon une décision de la sacrée congrégation des Rites, approuvée par Urbain VIII et insérée dans le Missel : « In omnibus et per omnia servari rubricas Missalis romani » non obstante quocumque prætextu et *contraria consue-* » *tudine*, quam *abusum* esse declarat. »

Malgré cela, cette même disposition du Missel est restée généralement méconnue ou non comprise. Cl. de Vert seul, pour ainsi dire, en a saisi toute la portée quand, parlant [3]

[1] Voir MISSALE ROMAN., *Ritus servandi in celebrat. Missæ*, § V, n° 1 ; — VII, 7 ; — XI, 1 ; — XII, 1.

[2] MISSAL. ROM., *ibid.*, § V, n° 3 : « Si *altare* sit *ad Orientem* versus » populum, celebrans versa facie ad populum non vertit humeros ad altare, » cum dicturus est *Dominus vobiscum*, *Orate fratres*, *Ite Missa est*, vel » daturus benedictionem : sed osculato altari in medio, ubi expansis et junctis » manibus salutat populum et dat benedictionem. » — C'est d'après ce mode d'orientation, qui est le mode primitif et le plus parfait, que l'église de Saint-Pierre à Rome a été reconstruite depuis 1450 jusqu'à 1626.

[3] *Explicat. des cérémonies de l'Église*, t. 3, p. 81. — Voir aussi GRANDCOLAS, *Les anciennes liturgies*, t. I, pag. 474 ; — LEBRUN, *Explicat. de la Messe* t. 3, p. 108.

d'abord pour le premier cas, où, selon la rubrique, le prêtre *se tourne vers le peuple*, il dit : « que ceci suppose *le fond de* » *l'église à l'Orient de l'autel*. Car, comme en cette situation, » le prestre célébrant à l'autel, le visage à l'Orient, a der- » rière soy le peuple, placé à l'Occident, dans la nef, et » tourné comme luy vers l'Orient, en priant ; il faut de » nécessité que voulant saluer le peuple ou luy adresser la » parole, il se le mette en vue et se retourne. — Au lieu que » dans les églises situées à l'Occident, c'est-à-dire dont » le fond est à l'Occident de l'autel, comme le prestre » célébrant la messe, le visage à l'Orient, regarde par » conséquent le peuple, placé dans la nef et priant à » l'Occident, il n'a pas besoin alors de se tourner et de » changer de disposition pour envisager personne et dire » *Dominus vobiscum*. Aussi y a-t-il à ce sujet une rubrique » expresse dans le Missel romain qui porte que : « dans » les églises où le prestre fait face au peuple, il ne tourne » jamais le dos à l'autel pour dire *Dominus vobiscum*, *Orate* » *fratres*, *Ite missa est*, ni pour bénir les assistants, parce » qu'il est déjà placé devant leurs yeux. » « Et cette rubrique » est d'autant plus nécessaire dans le Missel romain que » plusieurs églises de Rome, même des principales, ont » encore leur porte à l'Orient et leur autel à l'Occident, » comme celles de Saint-Jean de Latran, de Saint-Pierre, » de Sainte-Marie-Majeure, de Saint-Marc, de Saint-Clément, » de Saint-Laurent *in Damaso* et de mesme à Besançon. »

Il reste à remarquer que l'autel dont il s'agit dans la rubrique du Missel romain, est l'autel principal seulement. Aussi, d'après l'interprétation déjà antérieurement reçue, la loi apostolique concernant l'orientation ne doit-elle pas être appliquée aux autels secondaires, ceux-ci n'y étant pas compris [1].

[1] Voir, parmi les auteurs plus récents, DURANTI, contemporain de S. Pie V,

Il n'y a pas de la rubrique citée du Missel et de la règle qu'elle renferme de commentaire plus exact et rien de plus précis que ce que saint Charles Borromée enseigne sur ce point. On sait que ce saint et savant cardinal avait été chargé par le IIIe concile provincial de Milan de composer, dans l'intérêt des églises de cette province, surtout des églises paroissiales, un résumé d'instructions pour la construction et l'ameublement des églises. Or, d'après le règlement qu'il donne au chap. X, liv. 1er de ces *instructions :* la chapelle majeure renfermant le grand autel, c'est-à-dire le sanctuaire « *doit* se trouver au chevet de l'église, dans un lieu plus élevé et vis-à-vis de la porte principale; et cette partie postérieure doit être en ligne droite du côté de l'Orient, là où le soleil se lève au temps de l'équinoxe, et pas à celui des solstices. Et s'il était impossible, continue-t-il, de lui donner cette direction, il faudrait se faire

de Ritib. Eccles. cathol., lib. I, cap. 3, no 5; — SUAREZ, *Disput. 81, sect. V*; — QUARTI *ad Rubric. cit. Missal. rom.*

La rubrique citée du Missel romain a extrêmement gêné plusieurs parmi les rubricistes du XVIIe et XVIIIe siècle. Pour ne pas devoir y reconnaître une règle obligatoire d'orientation, ils s'en sont permis les interprétations les plus extravagantes. Il importe d'en rapporter quelques-unes, puisque c'est par ces auteurs que plusieurs des archéologues de nos jours se sont laissé entraîner. Le savant MICHEL BAULDRY, Bénédictin du XVIIe siècle, est allé jusqu'à dire (*Manual. sacrar. cœremon.*, *ad Rubric. cit.*) que c'est d'un Orient *imaginaire* que le législateur parle dans cette rubrique : « Non intelligitur Rubrica tantum de » Oriente reali, sed *imaginario*, quia multa sunt altaria, in quibus hæc non » fiunt (i. e., in quibus celebrans non habet crucem et populum ante faciem » suam), videlicet illa, quæ sunt in extremitatibus multarum ecclesiarum. » Il ne s'était donc pas douté qu'il y avait deux modes du même principe d'orientation, et que celui-ci ne s'étend pas aux petits autels. — MERATI [† 1744], *Observat. ad Gavant.*, *ad Rubric. citat.*, versant dans la même ignorance dit avec non moins de respect pour le législateur : « Non est novus, sed antiquus, » non prohibitus, sed arbitrarius mos vertendi altaria, sicut nos facimus, modo » ad Orientem, modo ad Occidentem vel aliam plagam, prout ratio templi et » situs exigit. Et hinc est quod prima verba superioris Rubricæ intelligenda » sunt de orientali plaga, non reali, sed *imaginaria.* »

autoriser par l'évêque pour pouvoir lui donner une autre position, en observant cependant de ne pas la tourner vers le Nord [1], mais plutôt, si faire se peut, vers le Midi. — Mais, dit-il, ce même sanctuaire devra se trouver du côté de l'Occident, là où, selon le rite de l'Église, il est d'usage que le prêtre, célébrant la messe au maître-autel, ait le visage tourné vers le peuple [2]. » Que pourrait-on dire de plus clair? soit sur le principe liturgique et disciplinaire de l'orientation, soit sur le double mode sous lequel ce principe a été appliqué par l'Église. L'autorité de S. Charles (en fait de discipline) est si grande aux yeux de Benoit XIV qu'il n'y a pas, selon lui, d'observateur plus industrieux des saints canons, pas de gardien plus ferme de la pureté de la discipline, ni d'interprète du saint concile de Trente plus fidèle [3]. Par conséquent ce que S. Charles, ce que

[1] En effet, le Nord, selon la tradition et d'après ce qu'enseigne Innocent III, *de sacr. altar. myster.*, lib. II, cap. 43, est la région de celui qui a dit : « Je mettrai mon siége à l'aquilon et je serai semblable au Très-Haut « (Isaïe, XIV, 13, 14). Et c'est pour ce motif, dit le même pape, qu'on lit et qu'on chante l'Évangile vers le Nord, pour indiquer que la prédication du Christ est spécialement dirigée contre celui qui y réside.

[2] S. Carol. Borrom. [† 1584], *Instruction. fabric. eccles. et supellect. ecclesiar. lib. II duo* (édit. nouvelle de M. l'abbé Van Drival, archéologue distingué), lib. I, cap. X : « Situs capellæ majoris in *capite* ecclesiæ, loco » eminentiori, e cujus regione janua primaria sit, deligi debet : ejus pars » *posterior* in *Orientem* versus recta spectet, etiamsi a *tergo* illius domicilia » populi sint. Nec vero ad solsticialem, sed ad *æquinoctialem Orientem* » omnio vergat. Si vero positio ejusmodi esse nullo modo potest, Episcopi » judicio, *facultateque ab eo impetrata*, ad aliam partem illius exædificatio » verti poterit, tuncque id saltem curetur, ut ne ad Septentrionem, sed ad » Meridiem versus, si fieri potest, plane spectet. — Porro *ad Occidentem* » versus illa exstruenda erit, ubi, pro ritu ecclesiæ, a sacerdote versa ad » populum facie, Missæ sacrum in altari *majori* fieri solet. » — Comme S. Charles attribue ici au sanctuaire les expressions de *caput*, *tergum*, de même il applique à l'entrée de l'église les termes de *frons*, *frontispicium*, se conformant en cela à l'Écriture sainte et à la tradition.

[3] Bened. XIV, *de Synod. diœcesan.*, lib. IX, cap. VI, n° 5 : « (S. Carolus » Borromæus), quo certe non alius solertior sacrorum canonum custos, purioris » disciplinæ tenacior, et Concilii Tridentini fidelior interpres. »

S. Pie V viennent de nous dire, conformément à l'antiquité, touchant l'orientation traditionnelle des églises, c'est donc bien là la pensée même de l'Église. Et c'est cette volonté de l'Église, cette règle que précisément nous voulions faire connaître. C'est pourquoi nous pourrions ici mettre fin à ces longues et laborieuses recherches, s'il ne nous restait à constater la même pensée dans la sépulture des morts.

A cette époque de S. Pie V et de S. Charles Borromée, on le sait, on aimait trop les innovations pour être disposé à vouloir suivre encore cette règle si ancienne de l'Église; il fallait la remplacer par du neuf et de l'arbitraire ; elle était trop symbolique pour ne pas causer, chez les uns une certaine aversion, chez les autres du moins une froide indifférence. Aussi, depuis lors, les catholiques aussi bien que les protestants, et les réguliers encore plus que les séculiers, dirigèrent-ils leurs temples, leurs églises indifféremment vers toutes les régions; mais vers le Midi, vers l'Ouest et même le Nord, plutôt que vers l'Orient. Tellement on était loin d'aimer ou de connaître encore les mystères de l'Orient, cette figure si ancienne du Christ! Cette manie régnait surtout à Paris, au dire du P. Dom Hugues Menard, attestant « qu'en cette ville seule, parmi le grand nombre d'églises qui y furent nouvellement bâties pendant la première moitié du XVII[e] siècle, ce fut à peine si l'une ou l'autre reçut l'orientation voulue et que celles parmi les anciennes églises bien orientées, qui furent reconstruites, reçurent une direction tout opposée, étant retournées de l'Orient à l'Occident[1]. » Ce

[1] HUGO MENARDUS [† 1644], *ad lib. Sacram., S. Greg. Magni :* « Nunc vero, » dit-il, parlant de son temps, mutatur antiquus situs (avec le sanctuaire à » l'Orient), maxime Parisiis. Siquidem in tanta multitudine ædium sacrarum » quæ in illa civitate, quadraginta abhinc annis ædificatæ sunt, vix unam aut

que ce savant Bénédictin disait du XVII[e] siècle, qui ne sait qu'on doit le dire du XVIII[e] siècle et aussi du XIX[e], puisque les édifices qui nous restent de ces temps sont là pour en faire foi [1]. Contre tant et de si regrettables exemples que reste-t-il à faire? Que reste-t-il à y opposer, sinon de proclamer bien haut : *Non exemplis, non factis, sed lege judicandum*, car la règle liturgique ne peut se prescrire.

§ 3. — *L'Orientation des sépultures chrétiennes.*

Dans les sépultures chrétiennes nous retrouvons la même pensée traditionnelle que dans l'orientation des édifices sacrés. L'Église tournait à l'Orient non-seulement les vivants priant dans le temple, mais aussi ses morts dans le sépulcre. Enterrés dans le temple, les morts couchés sur le dos devaient regarder l'autel qui représente le Christ; enterrés ailleurs, ils devaient regarder l'Orient qui est la figure du Christ.

Ayant recueilli, à cet égard, la tradition qui remontait aux patriarches, les chrétiens continuèrent, dès les premiers temps du christianisme, à enterrer leurs morts comme les Juifs [2]. Nous l'avons déjà dit, « après les avoir lavés et

» alteram, quæ Orienti sit obversa, repereris, cum etiam ibidem nonnullas » veteres, olim regionem spectantes Orientis, jam mutata facie, Occidentem » respicere videamus. »

[1] Quant à ce qui est des églises conventuelles, dit M. l'abbé PASCAL, *Instit. » de l'art chrét.*, t. II, V[e] part., chap. 5, nous pouvons citer les Jésuites qui » avaient pris pour règle de diriger l'axe de leurs oratoires vers le midi. Les » autres corps religieux déviaient aussi presque toujours de la règle de l'orien- » tation équinoxiale. » Il faut convenir cependant qu'il n'est pas toujours également facile, surtout de nos jours, de trouver dans les grandes villes un emplacement se prêtant convenablement à l'orientation prescrite.

[2] Si nous enterrons les corps sans les brûler, ce n'est pas, répond, au commencement du III[e] siècle, Minutius Felix au païen Cœcilius, que nous craignons qu'il ne reste plus rien pour la résurrection, après que les flammes les auraient consumés; mais c'est parce que l'inhumation est le mode le plus ancien et le meilleur : « Sed veterem et meliorem consuetudinem humandi frequentamus. » Ce mode plus ancien était celui de tous les Orientaux comme aussi des Hébreux;

embaumés avec beaucoup de parfums, ils les enveloppaient de linges fins ou d'étoffes de soie ; quelquefois ils les revêtaient d'habits précieux. Ils les laissaient exposés trois jours, ayant grand soin de les garder en veillant auprès en prières. Ensuite ils les portaient au tombeau, accompagnant le corps avec quantité de cierges et de flambeaux et chantant des psaumes et des hymnes, pour louer Dieu et marquer l'espérance de la résurrection. On priait aussi pour eux, on offrait le sacrifice et l'on donnait aux pauvres le festin que l'on nommait *agape* et d'autres aumônes [1]. On en renouvelait la mémoire au bout de l'an, et on continuait d'année en année, outre la commémoration que l'on en faisait tous les jours au saint sacrifice. On enterrait souvent avec les corps divers objets, pour honorer les défunts ou pour en conserver la mémoire, comme les marques de leur dignité, les instruments de leur martyre, des fioles ou des éponges pleines de leur sang, les actes de leur martyre, leur épitaphe ou du moins leur nom, des médailles, des feuilles de laurier ou de quelque autre arbre toujours vert, des croix, l'évangile. On observait de poser le corps sur le dos, *le visage tourné vers l'Orient* [2]. » Par cette position, les chrétiens conformaient leurs morts à ce qu'ils avaient pratiqué pendant la vie, savoir à l'usage de prier vers l'Orient ; ils témoignaient aussi, par là, leur foi

et le mode de crémation, plus récent, était en usage à peu près dans toutes les provinces de l'empire romain. Cicéron *(de Legib.)* reconnaît que le mode d'inhumation était le plus ancien, lorsqu'il dit : « Mihi quidem antiquissimum » sepulturæ genus fuisse videtur, quo apud Xenophontem Cyrus utitur : red- » ditur enim terræ corpus, et ita locatum ac situm quasi opperimento matris » obducitur. »

[1] Tobie, père, recommande à son fils (*Tob.* IV, 18) de mettre des mets sur les tombeaux en aumône pour les pauvres, afin qu'ils prient pour les morts : « Panem tuum et vinum tuum super sepulturam justi constitue. »

[2] FLEURY, *Mœurs des Chrét.*, IIe part., ch. 31.

et leur espérance dans la résurrection future « qu'ils leur présageaient, dit S. Chrysostome, par cette direction symbolique du cercueil vers l'Orient [1]. »

En se faisant enterrer de la sorte les chrétiens avaient, en outre, en vue d'imiter l'exemple du Chef de l'humanité régénérée, de Notre Seigneur Jésus-Christ qui, lui aussi, avait été mis dans le tombeau avec la tête à l'Occident et les pieds à l'Orient, comme l'évêque Arculphe a pu le vérifier encore au VIIe siècle, lors de sa visite des saints lieux : ce que, sur son rapport, attestent S. Adamnanus et le vénérable Bède à la fin du même siècle ou au commencement du siècle suivant [2]. Au IX siècle, le savant évêque Haimon, disciple d'Alcuin, est on ne peut plus affirmatif sur cette position du corps de Jésus-Christ dans le tombeau; et il assure que c'est d'après cet exemple qu'a pris origine, chez les chrétiens, l'usage d'enterrer les morts dans cette même position avec les pieds vers l'Orient [3].

[1] « Versus Orientem, πρὸς 'ανατολὰς, positum loculum componimus, » resurrectionem ei *(defuncto)* hac figura præsignificantes. » Cité par Selvaggi, *Antiq. christian. instit.*, t. 3, p. 275. — Cf. aussi Casalius, *de veter. sacr. christian. ritib.*

[2] S. ADAMNANUS [† 705], *de locis sanct. ex relat. Arculphi, episc. Galli*, lib. I, cap. 2 et 3, *(Patrolog. lat.*, t. 88, col. 781 et apud Bedam) *Histor. Anglor.*, lib. V, cap. 16 (MIGNE, *Patrolog. lat.*, t. 95, col. 256). — Le vénér. Bède, *in Marc.*, lib. IV, cap. 16 (*Patrol. lat.*, t. 92, col. 295), commentant ce texte de S. Marc, (XVI, 5) : « et introeuntes in monumentum viderunt » juvenem sedentem *in dextris*, » répète de nouveau que Jésus-Christ fut enterré avec le visage tourné vers l'Orient : « Viderunt, dit-il, Angelum « sedentem ad *meridianam* partem loci illius, ubi positum fuerat corpus Jesu : » hoc namque erat *in dextris;* quia nimirum corpus, quod *supinum* jacens » caput habebat *ad Occasum, dexteram* necesse est, ut haberet *ad Austrum.* » — Ce passage de Bède a été à peu près littéralement répété par S. Paschase Radbert [† 865], abbé de Corbie, dans son *Exposit. in S. Matth.*, lib. XII, cap. 28. — C'est pourquoi Paquot (dans les *Notes* sur MOLANUS, *Histor. SS. Imagin.*, lib. IV, cap. 13), entendant cette position du corps de Notre Sauveur en sens contraire, doit s'être trompé.

[3] HAYMO, episc. Halberstad. [† 856], *Homil. pro die sanct. Paschæ.*

Les témoignages positifs d'Adamnanus et d'Haimon sur l'existence de la coutume chez les chrétiens, depuis l'origine de l'Église, d'ensevelir les morts de la même manière que Jésus-Christ a été enterré avec les pieds vers l'Orient, se trouvent-ils confirmés par les faits, c'est-à-dire les anciens cimetières chrétiens sont-ils en accord avec ces témoignages et les tombeaux qu'ils renferment ont-ils été orientés dans ce sens? Quant aux catacombes ou les cimetières souterrains des trois ou quatre premiers siècles de l'Église, nous n'avons malheureusement d'autre renseignement par rapport à la direction des corps dans leurs niches

(Patrolog. lat., t. 118, col. 451) : « Sepulcrum Domini.., sicut illi testati » sunt, qui hoc viderunt, et scriptum ad nostram memoriam reliquerunt, tali » modo ædificatum fuit : in cujus (lapidis) aquilonari parte sepulcrum Domini » excisum est, 7 ½ pedes, ut aiunt, habens longitudinis, et 3 ½ palmas » latitudinis. Ostium vero speluncæ patulum est *ad Orientem.* Unde introeun- » tibus locus Dominici corporis *in dextris* habetur : quia Dominicum corpus » ita in monumento jacuit, ut *caput illius ad Occidentem et pedes ad Orientem* » *respicerent : dextera* quoque manus *ad Meridiem*, sinistra ad Aquilonem... » *Ex quo tempore consuetudo excrevit Christianorum corpora ad hanc* » *similitudinem sepeliri.* » — Déjà avant lui, Adamnanus, *loc. cit.*, lib. II, cap. 10, avait attesté de même que tel était l'usage général dans le monde chrétien : « Sicut in aliis orbis regionibus *ad Orientem humatorum plantas* » *converti moris est.* » — Il convient de faire observer que l'orientation de l'ancienne basilique chrétienne était identique avec la position du corps de Notre Sauveur, ayant aussi sa tête à l'Occident et son front ou ses pieds à l'Orient, sa droite au Midi et sa gauche au Nord. S. Isidore de Séville rapporte un cas singulier. Après avoir dit au chap. 168, nº 117, *de ortu et obitu Patrum*, que saint Pierre a été enterré vers l'Orient : « Sepultus Romæ in Vaticano *ad Orientalem plagam*, » il rapporte au chap. suivant, nº 123, que saint Paul a été enseveli contre l'Occident : « Sepultus Romæ in via Ostiensi, *contra Occidentalem plagam*, » et quoiqae une variante porte : « contra *Orientalem* plagam, » il y a cependant d'autres cas, p. e. dans les tombeaux bisomes des catacombes et aussi parmi les sépultures dans les anciennes basiliques, où des corps se trouvent posés l'un près de l'autre, en sens inverse, l'un avec la tête contre l'Occident, l'autre avec la tête contre l'Orient, comme pour se regarder mutuellement. On ne connait pas la raison de cette disposition exceptionnelle. Serait-ce peut-être parce qu'on a voulu exprimer par là le *Viri gloriosi quomodo in vita sua dilexerunt se*, *ita et in morte non sunt separati ?*

horizontales que l'affirmation générale d'Haimon et le texte déjà cité de S. Chrysostome. Si des catacombes nous descendons aux sépultures de la période romane, nous trouvons que partout, depuis le Ve siècle, les tombeaux ont été orientés de la manière qui vient d'être indiquée : « La partie étroite du cercueil ou des pieds est, en général, tournée vers l'Est, de sorte que dans les cimetières que j'ai explorés, dit M. de Caumont, les cercueils forment des rangs plus ou moins régulièrement alignés, dirigés du Nord au Sud [1]. » A son tour M. Murcier dit, et les cimetières chrétiens des Franks le prouvent, que « le Frank était inhumé entier, quelquefois assis, plus souvent couché sur le dos, dans un coffre de bois ou dans un cercueil de pierre que l'on déposait dans une fosse de craie. Il descend dans la tombe, continue-t-il, armé en guerre, le casque sur la tête, la lance dans une main, le bouclier dans l'autre, la hache entre les jambes et la glaive fixé au ceinturon. Son cou, ses oreilles, ses bras sont chargés de colliers et de bijoux grossiers, fruits de ses conquêtes. Il a déjà *la face tournée vers le ciel, les pieds du côté où le soleil se lève* [2]. » Ces mêmes caractères ont été signalés dans un cimetière frank que l'extraction de silex, opérée en 1865 et en 1868, a fait découvrir à Sluse, sous Mall, sur une colline s'abaissant vers l'Est et située hors du village à côté de la route de Tongres à Glons ou à Visé [3]. Les treize squelettes qu'on y a trouvés étaient placés sur des lignes horizontales en face de l'Orient, ayant la tête à l'Ouest et les pieds à l'Est. L'un de ces squelettes était placé sous une arcade maçonnée avec de petits moellons carrés ; les autres dans des coffres de bois, comme les clous et les vestiges de bois qu'on y a retrouvés en font preuve,

[1] DE CAUMONT, *Abécédaire ou Rudim. d'archéolog.*, p. 46, (2e édit.)
[2] ARTH. MURCIER, *la Sépult. chrét. en France.* Avant-prop., p. XI.
[3] V. le *Bullet. de la Soc. scientif. du Limb.*, t. IX, p. 315.

car de tout temps on a fait des cercueils de bois, surtout pour les pauvres, et depuis le XVe siècle pour tous indistinctement. Ce qui, dans ce cimetière, mérite une mention spéciale, c'est un vase noir rempli d'escargots, de même le grand nombre d'œufs qu'on y a découverts. Ce sont là, comme on sait, dans les cimetières chrétiens, des symboles de l'espérance ou de la résurrection [1].

Dans son mémoire sur les sépultures qu'on a découvertes, en différents temps, dans le quartier de l'hôtel de ville de Paris, M. Vacquer nous fait connaître « que les tombes étaient toutes parfaitement orientées, bien qu'inclinant un peu vers le Sud-Est, comme toutes les tombes anciennes [2]. »

Quant aux sépultures franques découvertes, en décembre 1866, à Spiennes près de la route de Mons à Beaumont, on a parlé de même « de l'orientation des cadavres, du soin donné aux tombes creusées dans la craie. »

Pareillement encore les squelettes trouvés dans un ancien cimetière frank découvert à Angleur, près de Liége, en avril 1865, « étaient orientés la tête vers l'Ouest, les pieds à l'Est, » selon l'usage en vigueur chez les chrétiens. Le rapport qui en a été fait [3] nous dit que « l'un d'eux était couché la face contre terre. » Ce rapport ajoute que les quatorze tombes découvertes étaient maçonnées et que « le fond, les petits côtés et le recouvrement

[1] Voir sur l'*escargot*, comme symbole chrétien de la résurrection, l'abbé MARTIGNY, *Diction. des antiq. chrét.*, V° *Coquillages;* et sur l'*œuf* symbolique de la régénération ou de l'espérance, *ibid.*, V° *Œuf.* De là ce passage de saint Augustin (*Serm.* CV, 8) cité par cet auteur : « Restat spes, quæ quantum » mihi videtur, *Ovo* comparatur; spes enim nondum pervenit ad rem, et ovum » est aliquid, sed nondum est pullus. »

[2] Cité par MURCIER, *loc. cit.*, pag. 8.

[3] *Bulletin de l'Instit. archéol. liégeois*, tom. VII, pag. 267.

étaient formés de dalles, et les longs côtés maçonnés en pierres de l'endroit (psammite) avec un mortier extrêmement solide. »

A une époque plus ancienne semblent devoir être rapportés les 5 ou 6 cercueils qu'on a trouvés, il y a peu d'années, dans le cimetière de Linsmeau, le long du côté Sud de l'église, à 4 ou 5 pieds de profondeur; ces cercueils étaient aussi tournés vers l'Orient; les sarcophages, dépourvus, paraît-il, de parois latérales, étaient à pièces multiples, ayant une grosse dalle pour couche du corps et un dosseret construit en moellons, à la tête et aux pieds; ils devaient donc être très-anciens, remontant probablement à l'époque mérovingienne.

Les faits et les témoignages s'accordent donc parfaitement jusqu'au IXe siècle. Ajoutons encore ce qu'un auteur de ce temps, Simph. Amalarius, prêtre de Metz, nous dit, d'après le vénérable Bède, sur la manière d'alors d'enterrer un prêtre, savoir : laver le corps, entourer la tête d'un suaire, envelopper le corps d'un linge ciré, poser le calice et la patène avec l'hostie et le vin sur la poitrine, le vêtir de ses ornements sacerdotaux et enfin le chausser, pour qu'il soit prêt à aller à la rencontre de son juge *(Iter facite ei qui ascendit super Occasum*, psalm 67, 5), qui doit venir comme il est monté au ciel, de l'Orient *(Act. Apost.*, I, 11). Par conséquent, le corps devait être posé sur le dos avec le visage regardant l'Orient [1].

[1] SYMPHOR. AMALARIUS [† 836], *lib. IV de eccles. offic.* cap. 41 *de exequiis mortuorum. (Patrol. lat.*, t. 105, col. 1236) : « Aperte Dominus Beda declarat » in exequiis S. Cuthberti, quomodo vestiri oporteat sacerdotem defunctum... » scilicet, toto corpore lavato, capite sudario circumdato, oblata(*-tis*) super » pectus sanctum posita(*-tis*), vestimento sacerdotali indutus, *in obviam Christi* » *calceamentis suis præparatus*, in sindone cereata involutus, animum habens » cum Christo gaudentem. » Ita Beda. Non est dubitandum, continue l'auteur, « quin ipse mos esset apud Romanam ecclesiam in hac re, qui apud Anglos

A partir du XIIe siècle, nous rencontrons, concernant cet usage si chrétien d'enterrer les morts à l'exemple de Jésus-Christ, avec la tête à l'Occident et les pieds à l'Orient, les témoignages les plus explicites faisant autorité en fait de liturgie. « Voici, dit Jean Beleth, recteur au XIIe siècle de la faculté de théologie à Paris, comment les morts doivent être enterrés : étant enveloppés dans des suaires et chaussés de leurs bas et sandales, pour montrer qu'ils sont prêts à aller au jugement, ils doivent être mis dans la tombe avec *la tête à l'Occident et les pieds vers l'Orient*. On y ajoute un vase avec de l'eau bénite et des charbons allumés avec de l'encens ; on met aussi dans les sarcophages des plantes vivaces, comme le lierre, le laurier, etc., parce que leurs branches restant toujours vertes conviennent pour symboliser que ceux qui sont morts, quant au corps, survivent quant à l'âme. Chez les païens, au contraire, c'étaient des branches de cyprès qui y étaient mises pour signifier autre chose, c'est-à-dire que l'homme ne revit plus à l'exemple de ces branches qui, étant coupées, meurent et ne reverdissent plus [1]. »

» fuit, præsertim cum ex illa primum episcopum Augustinum haberent Angli- » Saxones. » Le texte de Bède porte : « Oblatis super sanctum pectus positis. » A cet égard, on lit dans le Spicilège d'Achéry, tome X, pag. 251 : « Supra » pectus calix et patena plumbei cum pane et vino. » Cet ancien usage a été observé jusqu'à nos jours dans l'église de Liége.

[1] JOAN. BELETH, theolog. Paris [† 1182-90], *Ration. divinor. offic.* cap. 159. (*Patrolog. lat.*, t. 202, col. 159) : « Debent autem *mortui* (sans distinction) ad » hunc modum sepiliri, sudariis videlicet induti et caligas circa tibias habeant » et soleas in pedibus, quo significent ita se paratos esse ad judicium : depo- » nantur præterea *capite versus Occidentem* et *pedibus versus Orientem.* » » Cap. 161 : « Deinde ponitur in sepulcrum, et isthic aqua apponitur benedicta, » ac prunæ cum thure. Et profecto aqua benedicta ideo apponiiur, ne ad » corpus, (ad desæviendum in illud), dæmones accedant.. Thus autem » apponitur, propter corporis fœtorem removendum, et prunæ ad designan- » dum quod terra illa in usus communes amplius redigi nequeat, diutius » enim carbo sub terra conservatur, quam aliud quippiam, quod possit » isthic in testimonium relinqui. Hedera vel laurus (« *et hujusmodi*, » ajoute

Copiant le texte de Beleth, « il faut enterrer qui que ce soit, dit Sicard, évêque de Crémone mort en 1215, de manière que la tête soit mise à l'Occident et les pieds dirigés vers l'Orient [1]. »

Le savant évêque de Mende, Guill. Durand, mort à la fin du XIII[e] siècle, s'appropriant les textes de Beleth et de Sicard, enseigne : « Qu'il faut enterrer le mort » — il parle comme Beleth et Sicard, en général, sans distinction entre prêtres ou fidèles, la mort les confondant tous, — « de manière qu'ayant la tête à l'Occident, il dirige les pieds vers l'Orient : dans laquelle position il semble prier, dit-il, et faire signe qu'il est prêt à s'empresser d'aller du couchant au levant, du monde au ciel [2]. »

Beleth, Sicard et Durand sont les trois lumineuses sommités liturgiques du moyen âge. Aussi leur enseignement, basé sur l'antiquité, a-t-il été la règle des siècles sui-

» Durand), quæ in perpetuum frondium servant virorem in sarcophago prope » corpora ponuntur, ad declarandum, quod illi, qui moriuntur, in illo vivere » non desistunt, quia quantumvis corpore moriuntur, anima tamen vivunt. » Alia sane ratione in funeribus habebatur cupressus nam quemadmodum » hæc cæsa, non iterum reviviscit, sed tota moritur, ita homo ex eo, quod » moritur, non rursum reviviscit. » Durand, qui a copié ce texte, corrige la » dernière période ainsi : « Alia tamen consideratione habebant in funeribus » antiqui cypressos, quia videlicet sicut cypressus cæsa non iterum surculescit, » sed tota moritur, ita homo mortuus non reviviscit. »

[1] *Mitrale seu de offic. eccles. summa*, lib. IX, cap. 50, *(Patrol. lat.*, t. 213, col. 430) : « *Quilibet* sic sepeliendus, ut capite posito ad Occidentem, pedes » dirigat ad Orientem, in quo innuitur et quasi positione oratur, ut de casu » festinet ad Ortum, de mundo ad cœlum. »

[2] GUIL. DURANDUS [† 1298], *Ration. divin. offic.*, lib. VII, cap. 35, n° 38 : « Deinde ponitur in spelunca... (c'est le texte de Beleth qu'il répète).. n° 39 : » Debet autem *quis* (Sicard disait *Quilibet*) sic sepeliri, *ut capite ad Occidentem posito, pedes dirigat ad Orientem :* in quo quasi ipsa positione orat, » et innuit, quod paratus est, ut de occasu festinet ad ortum, de mundo ad » *sæculum* (lisez *ad cœlum*, — car c'est emprunté à Sicard). Le fond de cette dernière période, si belle et si symbolique, a été pris chez S. Clément, pape du I[er] siècle : « Dies et nox resurrectionem nobis declarant, dit-il : cubat nox, » exurgit dies. » (*Epist. ad Corinth.*, XXXIX, 2); et au psalmiste : « Iter » facite ei qui ascendit super Occasum. » (Ps. 67, 5).

vants. On le trouve répété, à la fin du XVI[e] siècle, par un savant liturgiste J.-B. Rubeus enseignant comme eux l'orientation des sépultures uniforme pour tous, pour les prêtres comme pour les simples fidèles [1].

Vers le commencement de ce dernier siècle, un nouvel usage contraire à cette doctrine s'introduisit dans quelques endroits, consistant à enterrer les évêques et les prêtres dans la position qu'ils ont quand ils bénissent à l'autel, avec le visage tourné vers les fidèles ou vers l'Occident, tandis qu'ailleurs on continua de les enterrer comme le reste des fidèles avec la face et les pieds vers l'Orient. Cette nouveauté a été d'abord combattue par le savant J. Grancolas, docteur de Paris [2], et après lui par D. Jean Mabillon, de l'ordre de Saint-Benoît. « Je ne sais, dit ce docte Bénédictin, mort en 1707 [3], s'il y a tout à fait deux cents ans que l'on a commencé, en quelques lieux, à excepter les évêques et les prêtres de l'usage immémorial de faire regarder *l'Orient* à tous les corps morts, ou bien *l'autel qui représente l'Orient,* si c'est dans une église ou oratoire que se trouve la sépulture [4]. Quand je dis regarder l'Orient ou l'autel, j'entends *avoir les pieds étendus du côté de l'Orient*, en sorte que le mort, ayant la tête élevée sur un coussin, regarde du même côté. La pratique de cette

[1] JOAN. BAPT. RUBEUS [† 1578], *de divin. offic.,* lib. IV, cap. 45, apud Baruffald., *commentar.* in Ritual. roman., *de exequiis.*

[2] J. GRANCOLAS, [† 1699], *Les ancien. liturg.*, t. II, p. 519.

[3] *Epist. ad Euseb. roman. de ritu Sanctor. ignotor.* (an. 1678), apud MURCIER, *loc. cit.*, pag. 29.

[4] Toutes les anciennes tombes prouvent cet usage, dit MABILLON, *de ritu humandi sacerdot. veteri et novo Epistol. :* « Inspice vetera episcoporum in » cathedralibus, et abbatum in monasticis ecclesiis monumenta, et vide, an » vel unum conversum *ad Orientem caput* exhibeat ante nostrum vel forte » patrum nostrorum sæculum. Brevis hæc probatio, nec quæsitu difficilis, sed » tamen certa et indubitata ad demonstrandam hujusce ritus antiquitatem. »

situation était si constamment reçue dans nos églises que les auteurs qui rédigèrent la *chronique de Saint-Denis*, se trouvant embarrassés au sujet de Charles-Martel de voir que, dans la sépulture, il eût la tête à l'Orient et les pieds étendus vers l'Occident, ils crurent que cela pouvait venir de ce qu'il avait ravi des biens d'églises. Je l'ai déjà dit ailleurs, continue-t-il, et je le répéterai tant qu'il sera besoin, il ne faut ajouter aucune foi au témoignage de plusieurs tombes que l'on voit dans certains lieux, où des évêques, abbés ou prêtres sont représentés les pieds étendus vers le couchant ou vers la porte de l'église, parce que sûrement ce sont des tombes que l'on a retournées dans le siècle dernier ou dans celui-ci, ou bien des tombes rapportées d'ailleurs et que les paveurs ont disposées suivant le rite moderne, ce qui fait croire qu'on doit tourner les évêques et les prêtres autrement que le reste des fidèles. J'ai vu de ces changements et de ces transports arrivés de mon temps, et mes remontrances en ont empêché quelques-uns. La tournure de la partie étroite du côté de l'Orient fait voir que les corps de ceux qui y sont renfermés sont des corps inhumés à l'exemple de celui de Jésus-Christ, ou qui regardent du côté où ils attendent la lumière et leur juge. » Pourquoi les prêtres n'imiteraient-ils pas cet exemple de notre divin Sauveur, aussi bien que les autres fidèles ? Pourquoi, contrairement à l'ancien usage uniforme pour tous, leur donnerait-on la position de ceux qui bénissent, vu que les prérogatives sacerdotales cessent par la mort et que, dans la tombe, le sort de tous les mortels est égal [1]. Il n'y a donc vraiment pas de motif, conclut Mabillon, de déroger, en faveur des prêtres, à l'usage de

[1] « Cessant in sepultis hæ sacerdotum prærogativæ, unaque sors omnium mortalium in sepulchris. » (MABILLON, *de ritu humand.*)

tous les siècles, usage non seulement fondé sur l'exemple de Jésus-Christ, mais encore sur de puissantes raisons morales, entre autres pour que, priant vers l'Orient pendant la vie, on regarde encore l'Orient après la mort dans l'espoir de la résurrection, dont l'Orient est le symbole [1].

En dépit de tout cela, à dater du XVIIe siècle, cette nouveauté bizarre a été, comme tant d'autres, autorisée par un certain nombre de rituels [2]. Parmi ces rituels, c'est surtout le rituel romain, publié en 1614 par le pape Paul V pour toutes églises du monde catholique, que Mabillon soupçonne comme ayant, le premier, fait mention (tit. *de exequiis*) de cette différence de position dans la fosse entre les prêtres et les simples fidèles. Or, *dans la fosse*, ce rituel n'a fait aucune distinction, et Mabillon s'est laissé induire en erreur par l'apparence seule, sans bien pénétrer le vrai sens de la rubrique du rituel, sur ce point. En effet, le rituel romain s'est abstenu de parler

[1] « Quod si ad antiquitatem et exemplum tam sacrum Christi sepulti rationes » morales adjungi cupis : Orientem spectant Christiani Orantes, Orientem » sepulti, in spem resurrectionis, cujus Oriens symbolum est. » (Mabill., *de ritu humand.* etc.) — D. Cl. de Vert, qui lui aussi combat cette nouvelle coutume de donner une position différente aux prêtres, se montre surpris de voir ainsi Mabillon recourir « à une raison morale et à l'exemple même de N.-S.-J.-C. » pour expliquer cette manière d'enterrer les fidèles, puisque, d'après lui, « elle est toute physique et toute naturelle; » et pour le prouver, il cite, entre autres, ce texte de Pline, l. 7, c. 18 : *Ritu naturæ capite hominem gigni mos est, pedibus efferri !* (*Explic. simple et histor. des cérémon. de l'Église*, t. II, *Préf.*, p. XLIII).

[2] Je ne citerai qu'un seul de ces rituels, savoir le cérémonial bénédictino-romain de 1621, où il est dit à la pag. 135 : « Tunc corpus in tumulum » dimittitur, *versa facie ad Occidentem*, si sit sacerdos; alias *ad Orientem.* » — Ce nouveau mode d'enterrer les prêtres semble provenir, selon Mabillon (*de ritu humand.*), de ce qu'on avait assez coutume d'exposer d'abord dans l'église, avant de les descendre dans la fosse, les corps des prêtres, revêtus des habits sacerdotaux, et avec le visage découvert de manière à pouvoir être vus par les fidèles; d'où l'on est venu à leur donner la même position dans la tombe.

de la position des prêtres dans la fosse, peut-être pour ne pas condamner ouvertement le nouveau rite, déjà reçu depuis assez longtemps et dans plus d'un diocèse; il s'est donc contenté de ne parler que de leur exposition dans l'église avant la descente dans la fosse, tout en se montrant dans l'ensemble de cette rubrique et par la distinction qu'il y fait, favorable à l'ancien usage. Voici comment il dispose: il veut qu'avant de les descendre dans la fosse « les corps des défunts soient placés dans l'église avec les pieds vers le maître-autel... mais que les prêtres aient la tête vers ce même autel. » Cette distinction qui est la seule admise par le rituel entre les prêtres et les fidèles, ne se rapporte, comme on le voit, qu'à la manière différente d'exposer dans l'église (et non pas *d'enterrer*) les corps des uns et des autres; car quant à la position que les corps doivent recevoir dans la fosse, le rituel ne règle que celle des fidèles et pour le cas seulement où ils sont enterrés dans un oratoire ou dans une chapelle. « Si les corps des défunts sont ensevelis dans des oratoires ou des chapelles, dit-il, on doit d'abord y poser leurs corps avec les pieds vers l'autel et puis les y mettre dans la même position dans le sépulcre [1]. » Mais pour le cas, qui certes est le plus commun, où l'enterrement, soit des prêtres, soit des fidèles, doit avoir lieu dans le cimetière ou même dans l'église, le rituel se tait absolument sur la direction que les corps y doivent recevoir dans la fosse. Cela étant ainsi, c'est par conséquent l'ancienne règle qui doit y être appliquée, la

[1] *Ritual. Roman.*, *de exequiis :* « Corpora defunctorum *in ecclesia ponenda* » sunt pedibus versus altare majus : — Vel si conduntur in *oratoriis* aut *capellis*, » ponantur cum pedibus versus illarum altaria : quod etiam pro *situ* et *loco* » fiat *in sepulcro*. — Presbyteri vero habeant *caput versus altare*. » (Scilicet *in sepulcro*), a ajouté Mabillon, ce que précisément le rituel n'a pas voulu dire, ne voulant parler, quant aux prêtres, que de leur exposition dans l'église et non pas de leur position dans le sépulcre.

règle de tous les siècles antérieurs[1], laquelle, formulée en dernier lieu par Beleth, Sicard et Durand, exige qu'à l'exemple de Jésus-Christ la tête de tous les défunts soit à l'Occident et les pieds étendus vers l'Orient. Et c'est ainsi que le grand principe de l'orientation chrétienne, basé sur les raisons morales que nous avons fait connaître, a été maintenu par l'Église, à travers les siècles, dans la liturgie des morts comme dans la liturgie des prières des vivants; dans la direction des corps des fidèles sous la tombe, comme dans la direction de l'édifice matériel qui, comme l'arche de Noé, comme le tabernacle de Moïse et le temple de Salomon, en est, d'après la tradition, le symbole sur la terre: *Ecclesia corporis humani figura.* Laissons donc aux protestants, aux sectes hérétiques et aux siècles d'indifférence l'oubli affecté des vieilles coutumes de l'Église, et, nous, restons fidèles aux saintes pratiques consacrées par l'antiquité; sachons respecter les usages suivis par les âges de foi dont nous nous glorifions d'être les héritiers.

[1] Comme l'y applique BARUFFALDUS dans son commentaire sur le rituel romain, *loc. cit.*. conformément à ce principe de droit : *Juri antiquo standum, donec repiriatur expresse correctum*, — et c'est aussi ainsi qu'on l'a entendu dans la pratique laquelle, autant que nous sachions, est restée la même après comme avant le Rituel romain, et conforme à la doctrine de Durand.

AFGESCHEIDENE GEMEENTEN

IN ANTWERPEN,

door wijlen M. L. TORFS,

BRIEFWISSELEND LID, TE ANTWERPEN.

Het is eene genoegzaam bekende daadzaak, dat er ten allen tijde in verschillige landen lieden zijn opgestaan, die het, in zake van geloof en zaligwording, waanden beter te weten dan de pauzen en kerkvergaderingen. Eenigen der sektarissen hebben eene wereldbefaamdheid genoten en grooten invloed uitgeoefend op de gebeurtenissen huns tijds; de werking der meeste anderen bleef omschreven tot enkele gewesten en plaatsen. Dusdanig een was TANKELM, dien wij in de XIIe eeuw hier alles zagen overhoop zetten, en wiens aanhang zoo niet geheel werd uitgeroeid, of er zouden nog eenige volgelingen van overgebleven zijn. Trouwens, omtrent het midden der XIIIe eeuw, kwamen hier wederom zekere sektarissen ter bane, welke de beroemde kerkleeraar THOMAS A CANTIMPRATO bepaaldelijk aanduidt onder de benaming van *Antwerpsche Ketters,* doch zonder te zeggen tot welke gezindheid zij behoorden. Volgens sommigen zouden het uit Frankrijk gewekene Waldenzen geweest zijn, wier leerstellingen met degene van Tankelm de grootste overeenkomst hadden. Anderen houden ze voor zoogenaamde

Commissaires rapporteurs : MM. C. BROECKX et B. DE PROOST.

Armen van Lyon, sektarissen die aan alle hunne goederen en inkomsten verzaakt hebbende, zich vrijwillig tot armoede begaven, overtuigd dat alzoo al hunne zonden werden uitgewischt en vergeven. Zóó deed hier een kanunnik met name GUILLIELMUS CORNELIUS, die dan ook beschouwd wordt als het opperhoofd der bovengemelde ketters. Het is al wonder dat deze Kanunnik die in 1248 overleed, in weêrwil van deze en andere dolingen, in O.-L.-Vrouwekerk ter aarde werd besteld; maar hij mocht er ook niet lang rusten, want de kamerijksche bisschop, NICOLAUS DE FONTANIS, in 1251 herwaarts gekomen zijnde, deed CORNELIUS' lijk, na gedaan onderzoek, ontgraven en verbranden.

Van deze gebeurtenissen zijn zekere schrijvers, wien het vooral te doen was de protestantsche Kerk te verheerlijken, gemoedelijk uitgegaan om eene onafgebrokene aaneenschakeling van sektarissen, tusschen onzen TANKELM en doctor MARTEN LUTHER, daar te stellen. Naar hunne meening, zouden de volgelingen des eerstgenoemden aartsketters, onder verschillige benamingen, tot de tijden der Reformatie zijn blijven bestaan : Tankelmisten, Waldenzen, Lyonisten en meer andere sekten rijgen zij aan een snoer, nevens de volgelingen van den Engelschman JAN WICLEF (1382) en degene van den Bohemer JAN HUSS (1415), de onmiddellijke voorlooper van LUTHER. Een onderzoek over de wezenlijkheid dezer aaneenschakeling behoort tot ons bestek niet; doch al wilde men ook aannemen dat het handelsverkeer enkele Wiclefiten en Hussiten herwaarts hebbe gevoerd, niets bestatigt dat ze te Antwerpen geweest zijn, evenmin als dat de leerstellingen van TANKELM en GUILLIELMUS CORNELIUS vele vorderingen naar buiten hebben gemaakt.

Gedurende de middeleeuwen onderscheidde zich onze stad in tegendeel door hare verkleefdheid aan den H. Stoel, en de geestelijkheid, naar men kan opmaken

uit de handelwijze onzer Kanunniken tijdens de groote Westerscheuring, was wars van eene afscheiding met Rome. Gedurende dit schisma, 't welk in 1377 ontstond en de roomsche Kerk veertig jaar beroerde, was de katholijke maatschappij overal verdeeld in Urbanisten en Clementianen; in onze stad waren deze partijschappen slechts bij fame bekend, en onze Kanunniken hadden het zoo weten te schikken, dat zij tusschen beiden onzijdig bleven. Op aandrang van hertog PHILIPS-DE-STOUTE, hadden zij er namelijk in bewilligd met den roomschen paus Urbanus VI geene betrekkingen te hebben, doch op voorwaarde dat zij den franschen paus Clemens VII, die te Avignon zetelde, niet zouden moeten aankleven. Deze onordelijke staat, welken de bisschoppen van Kamerijk, zoowel als de hertog van Bourgondië gedwongen werden te dulden, nam eerst een einde in 1417 door de afzetting van paus en tegenpaus in de kerkvergadering van Constanz.

Het is waar, dat onze stad, gedurende dezelfde middeleeuwen, meermalen het *interdict*, dat is de opschorsing van alle openbare godsdienstoefening moest ondergaan, en men bevindt dat deze kerkelijke kastijding haar in de XIIIe eeuw niet minder dan viermaal trof, namelijk in 1212, 1236, 1245 en 1277; maar dit gebeurde wegens de wederspannigheid van den hertog of den keizer tegen den H. Stoel, en geenszins wegens eenige ketterij onzer Antwerpenaars. Deze verwierven integendeel meermalen verzachting in de uitwerksels van het interdict, welke voor het volk van die tijden van eenvoud en geloof als onheilen gevreesd werden. Evenzoo was in de XIVe en XVe eeuw de *cessie* eene zeer gemeene kerkstraf, welke de schorsing van den choorzang in O.-L.-Vrouwekerk medebracht; en de reisloonen, welke men in de stadsrekening van 1324 aantreft, voor boden naar Kamerijk gezonden om den

zang weêr te krijgen, bewijzen dat zulks in een enkel jaar meermaals voorviel, en dat men ijverde om spoedig van de straf ontslagen te zijn, welke vaak de schuld was van de eene of andere overheid die zich aan de rechten of vrijdommen der geestelijkheid had vergrepen, of wel van ergerlijke misdaden gepleegd door vreemdelingen. Zelfs werd het interdict, in 1435, in handen van PHILIPS-DEN-GOEDE een werktuig, om onze bevolking tot onderwerping te dwingen. Eindelijk was het *interdiceeren* en *cesseeren* zoodanig misbruikt geworden, dat de bisschop van Kamerijk, door zijn diploom van 13 januari 1491, toeliet het *interdict* wegens gepleegde wanorden gelegd, op verzoek der burgers dadelijk op te heffen en het, in allen gevalle, tot vijftien dagen duur beperkte. Van ketters of ketterijen vinden wij nergens melding gemaakt: althans vóór de XVIe eeuw en vóór de Luthersche reformatie kwamen de eenen en anderen hier niet openlijk ter bane.

Het waren de Augustijnen welke wij in 1514 in onze stad zagen aanvaarden, die deze reformatie hier in 1519 invoerden, twee jaar nadat Luther, tegen Rome opstaande, tegen den paus en den handel in aflaten was beginnen te prediken. Daar Luther vóór zijnen afval tot hunne congregatie behoorde, is hunne spoedige toetreding tot de nieuwe geloofsleering misschien te verklaren door hunne betrekkingen met den professor van Wittenberg. In hoeverre deze het met zijn nieuw stelsel recht meende, is eene kwestie waarin wij ons niet kunnen verdiepen: genoeg dat men wete of er bestonden misbruiken in de Kerk, alsook dat de regeltucht in menige kloosters verslapt was en dat, ter Beurze van Antwerpen, tot veler ontstichting, handel in aflaten werd gedreven; immers men vond personen, dragers van aflaatsbullen, die ze aan zekere kooplieden in pacht gaven en deze lieten ze door welsprekende

predikanten afkondigen[1]. Het is tegen dit misbruik, dat onze Augustijnen in 1519 begonnen uit te varen. Hun prior, JACOB PROBST, was hen daar in voorgegaan, maar zijne volstandigheid is niet veel te roemen ; want, aangehouden zijnde, herriep hij al wat hij tegen den Paus en de Kerk geleerd had, herviel na zijne loslating in zijne vorige dwalingen, werd weder gevat en ontkwam slechts zijn lot door uit den kerker te ontsnappen. Zijn opvolger in het priorschap, HENRICUS VAN ZUTPHEN, nam nu op zich de Hervorming te verbreiden, maar was niet gelukkiger; door den Schoutet gevangen, door eenen volksoproer verlost, moest hij zich door de vlucht bergen. Eindelijk, toen uit een onderzoek bleek, dat al de Augustijnen met de nieuwe leer waren ingenomen, werden zij met hunnen laatsten prior, LAMBERTUS THOREN, gevankelijk naar Brussel gevoerd, waar twee, die als eerste martelaars van het Lutherdom te boek staan, hun leven op den brandstapel eindigden. (1523.)

Dan, het zaad was gezaaid en zou vruchten voortbrengen, in weêrwil van alles wat men zou aanwenden om het te onderdrukken. Te vergeefs werden de Luthersche boeken en bijbels op de Groote Markt door beulshanden verbrand; te vergeefs werden alle predikatiën buiten de kerken

[1] Het geldt hier den aflaat die, krachtens de pauzelijke bullen, vergeving van alle zonden medebracht. Zulk een aflaat vindt men voor de eerste maal in 1464 te Antwerpen verkondigd : Om hem te verdienen moest men de vier parochien en drie kloosterkerken bezoeken, *en in den blok of kiste werpen al zoo veel als iegelijk verteerde op de week.* Dergelijk een aflaat werd hier nog afgekondigd in 1466, 1485, 1486, 1487, 1491 en 1501. Deze laatste was degene van het Gulden Jaar en de pauzelijke bulle door PETRUS OUICKE, bisschop van Doornijk medegebracht, werd door het kapittel, het magistraat, de gilden en ambachten ingehaald. Daarentegen werd de aflaat van 1509 hier niet aanvaard, en moest te Eeckeren verdiend worden. Eindelijk men kent het formulier der aflaatsbullen, die in 1516 te Antwerpen verhandeld werden. (Zie *Kronijk van het Hist. Genootschap van Utrecht*, jg. 1852, bl. 328.)

strengelijk verboden; dit verhinderde niet dat een Augustijner, die hier heimelijk was terugekomen, openlijk ging staan prediken in een schip op eene timmerwerf. Wel werd hij in hechtenis genomen, na een kort proces in eenen zak gebonden en in de Schelde geworpen, terwijl een makelaar die hem te hevig voorstond, geschavotteerd en met eene gespleten tong de stad uitgejaagd werd — de hervormingsgeest verbreidde zich allengs onder al de klassen der bevolking, tot onder de wethoudersschap en de geestelijkheid. Onze stadssecretaris CORNELIUS GRAPHEUS, onder anderen, ontkwam slechts het lot van den even genoemden makelaar, na plechtig herroepen te hebben al wat hij ten voordeele van Luther gezeid had. Hiertoe werd insgelijks gedwongen NICOLAUS VAN BRUSSEL, Pastor van S. Jacobs, die korts daarna hervallen zijnde, door den Bisschop werd afgezet. (1524). Wat het gemeen aangaat, de openbare boetpleging tot welke tien personen veroordeeld waren en welke men met al den toestel der Inquisitie wilde ten uitvoer brengen, had geen ander uitwerksel, dan een geweldige oploop onder het volk te verwekken (1527); ook beproefde men niet meer zulke rechtsplegingen te vernieuwen, en werden Luther's volgelingen niet openlijk gedoogd; men schijnt ze gedurende keizer Karels regering te Antwerpen ongemoeid te hebben gelaten.

Geheel anders ging het met de sekte der Anabaptisten, welke, korten tijd na de Luthersche reformatie, in Duitschland was opgestaan. Deze sektarissen beweerden dat ieder mensch, tot rijpe jaren gekomen, nog eens moest gedoopt worden, en van daar hunne benaming van *Doopsgezinden, Her-* of *Wederdoopers;* maar zij hadden ook strekkingen welke de vervolgingen verklaren waarvan zij bijzonder het voorwerp waren. Reeds in 1539 verschenen hier van hunne

zendelingen, die zich echter weêr spoedig wegmaakten, nadat een hunner gevat en gerecht was geworden. Gedurende verscheidene jaren, verneemt men er niets naders over, tot het tijdstip van het woeden der Wederdoopers in Westphalen, en men de bisschoppelijke stad Munster in het geweld huns aanvoerders, de bekende kleêrmaker Jan Van Leyden vond. Toen ving het verbranden, verdrinken en onthoofden der Anabaptisten hier weêr des te feller aan, daar men hun, na den dollen aanslag van 11 mei 1535 tegen ons Stadhuis, een algemeen plan van brandstichting te laste legde, hetwelk, naar de begrippen diens tijds, de barbaarsche rechtsplegingen wettigden die er kort op volgden. De buitensporigheden der Anabaptisten waren overigens niet geschikt, om hun bijval te verwerven : uit de heffe des volks samengeraapt waren er duizenden onder hen die slechts buit en zingenot beoogden.

Ten gevolge van zulke strekkingen was de sekte bij het ordentelijk volk niet minder in haat dan bij de overheid. Zij had ook te Antwerpen nooit grooten opgang, maar werd, naar aanleiding der keizerlijke plakkaarten, steeds ijverig vervolgd. Van tijd tot tijd werd er één ontdekt, gevangen en gerecht. Van 1535 tot 1557 vindt men er bij Bertryn een twintigtal opgeteekend, onder welke acht vrouwlieden, die op het Steen in wijntonnen gestikt werden; het mansvolk werd doorgaans ten vure gedoemd. In weêrwil dezer wreede vervolgingen, bleef de herdooping hier nog langen tijd heimelijk uitgeoefend worden; een harer leeraars, Gillis Van Aken, herdoopte in 1549 en 1550 onderscheidene personen; doch, om niet in handen des gerechts te vallen, moest hij zich wegmaken; hetgeen hem beter gelukte dan menigen zijner discipelen die

hier hun lot slechts ontkwamen, om het elders ellendig te gemoet te loopen [1].

LOY DE SCHALIEDEKKER, een andere sektaris van de gevaarlijkste soort, door LUTHER zelf, in eenen brief aan ons Magistraaat, als eene *slang onder de palingen* gedoodverwd, baarde hier omtrent denzelfden tijd veel ergernis, zoowel door zijne voor de maatschappij verderfelijke leerstellingen, als door zijne godsvruchthuichelende levenswijze. Men verweet hem, onder andere, de veelwijverij aan te prijzen, en men wees in de Rijke Beukelaarstraat een huis waar hij met zijne aanhangers nachtelijke braspartijen hield. Het is dàår, dat zij door het gerecht overvallen en in hechtenis genomen werden. Hun proces was ook spoedig kant en klaar : hun leider, Loy de Schaliedekker, door onze vierschaar ter dood verwezen, beklom den 25^{n} october 1544, op de Groote Markt, den brandstapel en zijne twee voornaamste aanhangers, een Parijsch juweelier en een oudkleêrkooper, werden onthalsd.

Deze verschillige sekten hielden hare vergaderingen in 't geheim, in bijzondere huizen, en de Calvinisten moesten de eerste der afgescheidene gemeenten wezen die hier eenen tempel zou openen. Men weet dat JAN CALVYN, die woelige tegenhanger van MARTEN LUTHER, omtrent 1533 zijne leer begon te verkondigen; maar het is onzeker in welk jaar het Calvijndom in onze Nederlanden verscheen; alleenlijk blijkt, uit onze *Vierschaarboeken*, dat

[1] De naam van dezen doopsgezinden leeraar, tot dus verre aan onze historieschrijvers onbekend gebleven, is ons veropenbaard door de doodvonnissen in de *Vierschaarboeken* van Amsterdam beschreven. Van 1549 tot 1553 werden in die stad twintig antwerpsche wederdoopers, van beide geslacht, *met den viere, den watere, den sweerde* en *den koorde geregt*. (Zie de beroepen vonnissen in 't breede in de *Kronijk van het Historisch Genootschap van Utrecht*, jg. 1856, bl. 116-126.)

het in 1559 te Antwerpen zijnen eersten martelaar bekende, in den persoon van zekeren MARCUS DE LANOYE, die zijn kind volgens de voorschriften des leeraars van Geneve had laten doopen; welke daad hem het leven kostte, wordende hij op de Markt verbrand. Maar alzoo men bemerkt had dat zulke terechtstellingen het gemeen begonnen te verbitteren, vond men geradig dezelve heimelijk te voltrekken. Van dezen tijd dagteekenen dan ook vele halsrechtingen op het Steen; maar wij hebben geen bescheed omtrent het getal der slachtoffers: twee der beklagenswaardigsten waren de tachtigjarige WILLEM TOUWAERT, in augusti 1559 onthoofd, en zekere JAN BOSSCHAERT, in 1561 veroordeeld om verdronken te worden; *'t welk niet zonder gruwzame moorderijen geschied is*, zegt de chronijk; want behalve dat de tob te eng, te klein en maar half gevuld was, de patient was ook een lang en frisch man, en de beul kon er geen einde mede krijgen dan met hem te doorsteken.

De misdaad dezer twee slachtoffers was tot de Calvinisten te behooren; maar het getal van dezen, verre van te verminderen, groeide dagelijks aan met de uit Frankrijk en Henegauw wijkende Hugenooten en Walen. In het begin van 1564, hadden zij hier zelfs tot predikant, een uitgeloopen monnik met name CHRISTOFFEL FABRICIUS; doch deze, door eene mutsenplooister de LANGE MARGRIET verraden zijnde, werd weldra gerecht. Dies waren de hervormde predikanten wel gedwongen zich nog schuil te houden; en zij begonnen zich eerst openlijk te vertoonen in 1565, nadat de *Eed der Edelen* was geklonken. De Calvinisten waagden daartoe den eersten stap, door hunne preek van 22 mei 1566 in het Berchembosch; maar nadien vergaderden zij het meest op het Luisbekelaar, waar JAN TAFFIN, HERMAN MODET, PEETER DATHENUS en

Ysbrand Balk of Trabins zich beurtelings in de beide talen lieten hooren. Wat aangaat de Lutheranen, zij bestonden de Calvinisten eerst na te volgen op het einde van juli, en predikten, waarin de afvallige pastoor dier parochie Dominus Frans, hen echter reeds was voorgegaan.

Deze predikatiën, zooals wij elders gezien hebben, waren als de inleiding van den beeldenstorm van augusti 1566. Deze door den godsdienst en de kunsten zoo diep betreurde kerkschending, werd het sein van de zegeviering der Reformatie te Antwerpen. Een tot stand gekomen consistorie, aan welks hoofd zich de rijke jood Marcus Peres bevond, bestuurde de woelingen, ten doel hebbende voor de Calvinisten eene openbare preêkplaats binnen de stad te bekomen, en dit werd hun na eenig kibbelen vergund. Zij stelden zich dan ook dadelijk aan het bouwen van drie tempels : de *Ronde Kerk* aan den Wapper, de *Lange Kerk* in het Hopland en de *Koekerk* in de Nieuwstad. De Lutheranen volgden dit voorbeeld, bouwende eene kerk op eene erve in de Everdystraat, en eene andere in den Reigersgang op de Paardenmarkt; maar wat betreft de Anabaptisten die meenden dat voor hen het oogenblik insgelijks gekomen was om het hoofd op te steken, en diensvolgens bestaan hadden in een boschje onder Wilrijck te prediken, zij vonden niet alleen geenen steun, maar, bij het tweede sermoon, 't welk zij ten aanhooren van duizend menschen, den 21 september, op het Kiel hielden, kwam de Schoutet met dertig ruiters onder den hoop gereden en dreef alles uit een.

De twee andere sekten die hare tempels tegen het einde des jaars volbouwd kregen, zoodat zij er preek en nachtmaal hielden, hadden daar niet lang genot van. De bende der Vossenstaarten, op welke het consistorie vooral rekende,

te Austruweel geslagen en verstrooid zijnde, deed de Landvoogdes Margareta, Antwerpen met acht vaandelen Walen van den Graaf van Mansfeldt bezetten; maar, eer dit geschiedde, hadden de predikanten zich gehaast te vertrekken, en den 13[en] april 1567 waren al gereformeerde kerken gesloten. De hier denzelfden dag binnengerukte Walen waren meerendeels tucht- en teugellooze boeven, ten wier opzichte, op den Oever, eene nieuwe galg geplant werd. Met hen bevond zich de Brabandsche Roôroede Spelleken, die zijn ambt op zulke uitgebreide schaal stond uit te oefenen, en er onze burgerij dadelijk na zijne aankomst eene proef van gaf, door drie Walen als wegloopers, en twee sukkelaars onder een nietig voorwendsel te doen opknoopen.

Het waren deze Walen aan welke men de tempels der Gereformeerden vereerde, om ze ten hunnen profijte te verkoopen, op voorwaarde dat zij zouden worden afgebroken. Al deze tempels verdwenen alzoo in korten tijd; de vleeschhouwers van Borgerhout boden te vergeefs eene merkelijke som gelds voor de Ronde kerk, van welke zij gaarne eene vleeschhal zouden gemaakt hebben; het Hof, 't welk al de sporen der Reformatie te Antwerpen wilde uitwisschen, wees dit aanbod van de hand.

Sinds dien, inderdaad, was het voor tien jaren niet alleen met alle openbare godsdienstoefening der Gereformeerden in onze stad gedaan, maar de leden der verschillige gezindheden mochten neerstig zorg dragen voor het bedekt houden hunner denkwijze. Vooral de Doopsgezinden hadden het zeer benauwd; en zonder hier het tafereel te ververschen hetwelk wij reeds hiervoren van Alva's schrikbestuur hebben opgehangen, bepalen wij ons te bestatigen dat men, van 1567 tot 1575, in het *Antwerpsche Chronijkje* drie-en-zestig personen vindt opgeteld die, wegens wederdooping, werden

ter dood gebracht, onbegrepen degenen als Lutheranen of Calvinisten vervolgd.

Eerst in 1577, toen Don Juan van Oostenrijk ingevolge het door hem afgekondigde *Eeuwig Edict*, het vreemde krijgsvolk uit het land had getrokken, mochten de Hervormden adem scheppen; doch nu gebeurde ook hetgeen men bij wederwerking van te sterk onderdrukte gevoelens bespeurt; en al werden er door de gereformeerden geene kerken open gezet, noch brandstapels opericht, van hunne verdraagzaemheid ten aanzien der roomschen viel niet veel te zeggen. Herinneren wij ons enkel de bespottelijke wijze op welke de *Religievrede* van 1578 werd nageleefd, de kwellingen welke men de katholijke geestelijkheid aandeed, de uitdrijving der meeste kloostergemeenten, de inneming der beste kerken, en eindelijk de gansche opschorsing van den roomsch-katholijken eerdienst in Antwerpen, althans van deszelfs openbare uitoefening.

Want tot dit uiterste werd de wederwerking in 1579 door de Calyinisten gedreven. Dezen speelden hier toen de hoofdrol : al de besturende collegiën waren vol van hunne aanhangers; de Lutheranen waren er in minderheid, en wat er van de Katholijken kan bij geweest zijn, moet nog veel minder beduid hebben. Het was dus natuurlijk dat de Calvinisten eerst en vooral voor de belangen hunner sekte zorgden; ook wees het 2e artikel van den *Religievrede* van 29 Augustij 1578, hun vier preêkplaatsen aan : het *Huis van Aken* of Jesuietenkollegie, de *Leguit*, het *Suikerhuis* in 't Klapdorp en de kapelle binnen het Kasteel. Van de Lutheranen wordt in dit verdrag niet eens gerept; doch dezen bleven niet in gebreke hunne gelijkstelling met de Calvinisten te eischen, en reeds den 6n september werd door het Magistraat besloten dat hun drie plaatsen zouden worden ingeruimd, te weten : de Kei-

zerskapelle, een huis naast S. Michielsklooster en de zolder van het Hessenhuis.

De Calvinisten, die bij deze schikking het meest werden bevoordeeld, waren echter niet te vrede : onder voorwendsel dat de hun aangewezene beluiken ongedekt en te klein waren, vroegen zij drie kerken, namelijk degene der Minderbroeders, der Predikheeren en van S. Andries. Bij dekreet van het Magistraat van 4 october, werd bevolen dat hun de beuken dezer tempels zouden worden ingeruimd, na door eenen muur van het choor te zijn gescheiden. Dan, hier wilden hunne leeraars niet naar wachten, en reeds des anderendaags predikten zij in de twee eerstgenoemde kerken; doch degene van S. Andries, ter zake van welke een volksoploop ontstaan was, konden zij slechts eene maand later in hun bezit krijgen. Thans was het niet te verwonderen dat de Lutheranen, door dit voorbeeld verlokt, insgelijks drie kerken vroegen; zij verkregen er echter maar twee, degene van S. Walburgis en der Liêvrouwbroeders. Het bleef daar niet bij, want naderhand deden de Calvinisten zich nog drie andere kerken toewijzen : die van S. Jacobs met degene der Beggaarden en der Falcontinnen, en ten laatste brachten zij het zoo verre, dat zij, den 25 augustij 1581, ook O. L. Vrouwekerk innamen, terwyl de Lutheranen, die de Keizerskapelle hadden behouden, er nog S. Joriskerk hadden bijgekregen.

Alles samengeteld, hadden de Calvinisten, vóór het jaar 1581, zeven en de Lutheranen vier kerken, om er hunne godsdienstoefening te houden. Nooit zag men de Reformatie te Antwerpen in grooteren bloei; doch deze bloei was slechts schijnbaar en kon geenen duur hebben : uit dwang gesproten, zou hij voor anderen dwang vergaan, en zulks gebeurde werkelijk in 1585, na de overgave der stad aan Parma.

Het VIe artikel van het verdrag deze overgave besprekende, vergunde aan iederen burger eenen uitstel van vier jaren om in de stad te verblijven, met verzekering van, gedurende dien tijd, wegens geloofszaken niet te zullen verontrust worden; die, welke na dit tijdverloop tot den katholijken godsdienst niet zouden willen overgaan, moesten vertrekken, na de goederen welke zij niet zouden willen medevoeren verkocht te hebben. In afwachting werden aan de gereformeerden, bij collegiale akte van 7 november 1585, twee begraafplaatsen aangewezen: de eene op zekere erve in de Lepelstraat, over het Vondelinghuis; de andere aan den Meulenberg, tusschen de stadsvest en het Beggijnhof.

Onze voornaamste kerkelijke historieschrijvers DIERCXSENS en PAPEBROCHIUS berichten, dat de bevolking van Antwerpen, die na het beleg nog 90,000 zielen bedroeg, in 1589, bij de verschijning der vier genadejaren, tot de helft gesmolten was. Men moet hieruit besluiten dat de verhuizing der gereformeerden en protestanten, binnen dit tijdverloop, op eene groote schaal geschiedde, en het blijkt inderdaad, uit onderscheidene bescheeden, dat zij met gansche scharen wegtrokken. Zoo vertrokken er in augusti 1586, met een vrijgeleide van den graaf van Leicester, 136 hoofden van huisgezinnen of ongeveer 600 personen van hier naar Middelburg [1]. In 1605 telde men in Hamburg 130 Antwerpsche vluchtelingen die zich aldaar hadden nedergezet. Het getal dergenen die naar Holland en Engeland weken zal nog veel grooter geweest

[1] De volledige naamrol dezer uitwijkelingen is door den heer RETHAAN-MACARÉ medegedeeld in de *Kronijk van het Historisch Genootschap van Utrecht*, jg. 1852, bl. 27-35. De meeste blijken Walen uit Kamerijk, Valencijn en Doornijk, maar buiten eenige werklieden misschien, zijn er geene geboren of gekende Antwerpenaars onder te vinden.

zijn. Anderen vestigden zich te Lubeck, te Keulen, te Wesel, te Frankfurt-aan-Mein. In deze laatste stad bezigt de Evangelische gemeente, zelfs ten huidigen dage nog, het zegel hetwelk haar predikant, M. C. Reinius, in 1585 uit Antwerpen had medegenomen.

Allen vertrokken echter niet. Een schrijven van het hof van Brussel van 1 april 1620 bericht ons Magistraat, dat er aan het Sandersgat, in het huis de *Stad 's Gravenhage,* toen ter tijd nog geheime predikatiën werden gehouden, tot welke soms meer dan 200 personen waren toegelaten; weshalve de Wethouderen vermaand werden dit huis neerstig in het oog te houden, vermits daar eenig verraad kon gesmeed worden. De waarschouwing was niet vruchteloos, en in 1625 ontdekte de oudschepen Pieter Scholier eene samenzweering; althans gaf zoo iets bij de overheid aan, met dit gevolg, dat 80 gereformeerde huisgezinnen uit de stad werden gebannen. Dan, er bleven nog altijd eenige verborgen, blijkens een lijstje in 1629 door eenen spion opgemaakt, en op hetwelk men, onder 19 voorname ketters, met bevreemding ziet voorkomen de weduwe van eenen glazenmaker, Magdalena Cuypers, de *zielentroosterse,* zooals zij in den wandel genoemd werd. Van eenen predikant hebben wij nergens melding gevonden.

Het zou iets vreemds geweest zijn, ware het Jodendom van deze vervolgingen meer verschoond gebleven dan voorheen. Trouwens, de toestand der Joden is te Antwerpen in verre na niet benijdenswaardig geweest. De *Keure* in 1292 door Jan I gegeven, laat den aard en de mate der hun op te leggen straffen, geheel aan 's vorsten eigendunk en willekeur over; ondertusschen is ons niet gebleken dat onze stad, even gelijk andere plaatsen, in 1349 bezoedeld werd met de moorderij welke men onder hen aanrichtte, op grond dat zij de waterbronnen vergiftigd hadden. Die

welke men in de XVIe en XVIIe eeuw in onze stad gevestigd vindt, waren meest van Portugeesche afkomst; velen waren rijke kooplieden, en men kende ze onder de benamingen van *Portugiezen* en *nieuwe Christenen*. Het is tegen hen, dat de plakkaarten van 1549, 1550 en 1609 gericht zijn, en het zijn deze *Portugiezen* welke onze Bisschop CAPELLO in 1672 bij den Landvoogd aanklaagt als huichelaars, die na hier langen tijd als ijverige Katholijken te hebben gewoond, eindelijk met hunne rijkdommen naar Amsterdam verhuisden en daar openlijk het Jodendom beleden.

Na het sluiten van het Munstersche tractaat, vereenigden zich de weinige leden welke van de gereformeerde Kerk te Antwerpen waren overgebleven. Deze gemeente nam den titel aan van *Brabandschen Olijfberg;* de sijnode van Zuid-Holland zond haar tot predikant JOHANNES BECIUS, en sinds dien tot het der XVIIIe eeuw, hebben er bestendig leeraren over gestaan. In 1708, toen de Hollandsche troepen onze stad bezetteden, stelde de *Olijfberg* zich onder hunne bescherming, en het schijnt dat de gereformeerde predikatiën en nachtmalen hier toen openlijk in het Oosterschhuis gehouden werden; na het vertrek der Hollanders, in 1716, werd alle openbare dienst, niet alleen streng verboden, maar zelfs de beslotene liep gevaar niet langer geduld te worden. De reden was, dat men den toenmaligen predikant, MARCUS HOOFT, lasterlijk betichtte van kinderen te rooven en te verketteren; en hadde men niet gevreesd dat die van Hulst de aldaar bestaande katholijke gemeente zouden uitgejaagd hebben, het ware toen met onzen *Olijfberg* gedaan geweest.

Deze gemeente, welke in 1761 nogmaals in hare godsdienstoefening in het Oosterschhuis gestoord werd, was steeds zeer gering. Uit hare *Kerkenboeken*, vervattende

doop-, trouw- en sterflijsten, blijkt dat zij in 1671 slechts 61 leden van beide geslacht, in 1788 nog 58 en in 1795 niet meer dan 45 telde. Maar hoe klein en onaanzienlijk ook, zij mocht het scherpziende oog der Fransche Republiek niet ontsnappen, en de contributielijst van 1794 behelst dezen post : *de Hoofdlieden der Gereformeerde Kerk*, gls. ct. 137.10 —, zoowel in geld als in zilverwerk, en daarstellende hunne bijdrage tot de lichting van het jaar III.

Ofschoon de sterflijsten in de beroepene *Kerkenboeken* tot 21 februari 1803 gaan, de *Olijfberg* mag van af 1795 als ontbonden beschouwd worden, zijnde zijn laatste predikant, professor Lesage ten Broeck, alsdan vertrokken. Gedurende de fransche overheersching had er, voor de hier gevestigde protestanten, noch openbare, noch bijzondere godsdienstoefening plaats ; althans wij vinden er geen spoor van in de anders zoo uitvoerige *Almanakken* van het departement der Beide-Neethen.

Het getal der leden van de afgescheidene eerediensten bleef overigens zeer beperkt, tot in 1814, toen eene gansche schaar hollandsche ambtenaars en beambten met vrouwen en kinderen binnen drong, alsook vele vreemde kooplieden die in de volgende jaren te Antwerpen hunne kantoren vestigden. De meeste dezer burgers behoorden tot de eene of andere der verschillige hervormde gezindheden van Noord-Nederland, Engeland en Duitschland ; en daar de Nederlandsche Staat vrijheid van godsdienst had uitgeroepen, kon het niet anders of er zou voor de inrichting der gereformeerde kerken in de zuidelijke provinciën gezorgd worden. Dit was ook het doel van het koninklijk besluit van 16 april 1816. Het consistorie te Antwerpen ingericht, bestond uit 3 leeraars, (van welke een voor het garnizoen) vier ouderlingen en 8 diakens., en koning Willem I schonk haar de voormalige Annunciadenkerk welke behoorlijk hersteld en den 1 juli 1821 geopend werd.

Deze inrichting, behoudens de afschaffing van den onnoodig geworden garnizoensleeraar, is onder het beheer der Belgische grondwet, welke het beginsel van godsdienstvrijheid onbeperkt heeft uitgebreid, gehandhaafd gebleven. Het personeel der gereformeerde kerk te Antwerpen wordt, dien ten gevolge, nog steeds door het Rijk bezoldigd, evenals den leeraar der Anglikanen, sedert 1834, insgelijks eene jaarwedde uit de rijkskas is toegelegd, verminderd die welke hij van het Engelsch Staatsbestuur ontvangt. De oude Huidevetterskappelle is, in 1821, door het Rijk ter beschikking dezer laatste gemeente gesteld, en zij houdt er sinds dien hare godsdienstoefening.

Dank aan dezelfde godsdienstvrijheid kwam thans ook het Jodendom tot burgerlijken staat, na tot dusverre, zoo wel hier als elders, altijd verstooten te zijn geweest. De eerste joodsche synagoog werd in deze eeuw in een bijzonder huis op de Paardenmarkt gevestigd, tot in 1846, toen de gemeente de gewezene kerk van S. Salvator tot tempel inrichtte. De Joden bekwamen hier zelfs hetgeen zij, een paar eeuwen vroeger, nooit zouden hebben durven droomen : uit de rijkskas eene kleine jaarwedde voor hunnen leeraer, en uit de stadskas eene toelage van 1800 frs., voor het inrichten van eenen tempel in de Peeterpotstraat.

De drie afgescheidene gemeenten in deze stad, thans openbare godsdienstoefening houdende, tellen te zamen eene bevolking van omtrent 4,000 zielen.

TABLE DES MATIÈRES.



